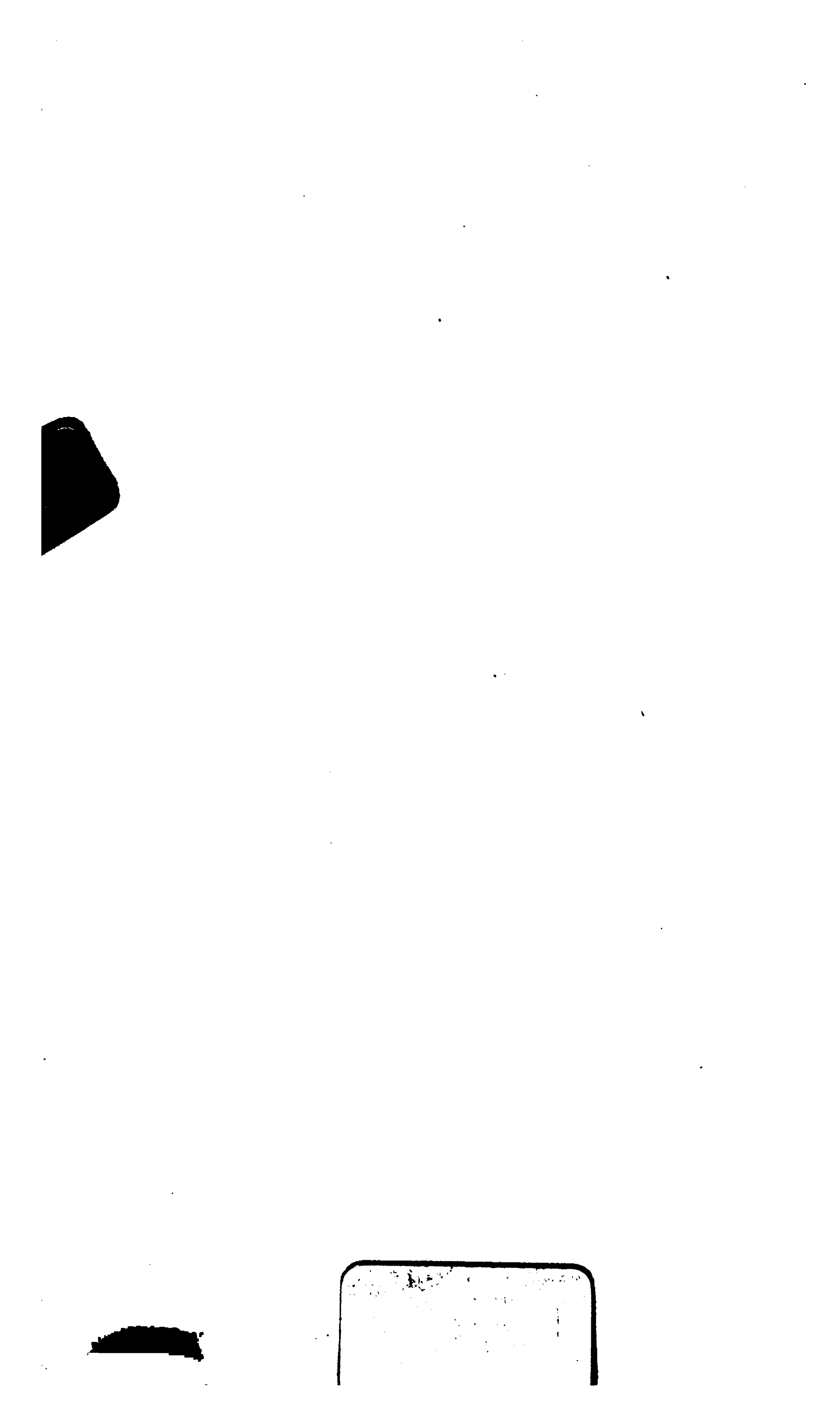


MÉMOIRES
DE MASSENA.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES
RUE DE VAUGIRARD, 36.

MÉMOIRES

DE MASSENA

RÉDIGÉS

D'APRÈS LES DOCUMENTS QU'IL A LAISSÉS

ET

SUR CEUX DU DÉPOT DE LA GUERRE
ET DU DÉPOT DES FORTIFICATIONS

PAR

LE GÉNÉRAL KOCH.

AVEC UN ATLAS.

TOME DEUXIÈME.

PARIS
PAULIN ET LECHEVALIER, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE RICHELIEU, 60
ET CHEZ ROUSSEAU, LIBRAIRE
RUE RICHELIEU, 96

1848

MÉMOIRES
DE MASSENA.

CAMPAGNES DES ANS IV ET V
OU 1796 ET 1797 EN ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

Coup d'œil rétrospectif sur les causes et les résultats du 13 vendémiaire. — Situation intérieure de la république à la fin de 1795. — Réorganisation de l'état militaire de la république. — Plan de campagne du Directoire pour l'armée d'Italie. — Scherer refuse de l'exécuter. — Le dénûment de l'armée. — Il donne sa démission et Bonaparte est nommé général en chef de l'armée d'Italie. — Ses mesures préliminaires. — Situation et emplacement des armées opposées. — Les alliés prennent l'initiative. — Leur plan d'opérations. — Beaulieu attaque les avant-postes de notre droite à Voltri et les repousse sur Savone. — Argenteau attaque vainement la redoute de Monte-Legino; il est repoussé par Fornesy et Rampon. — Bonaparte attaque et bat les Autrichiens à Montenotte. — Combat et prise du général Provera à Cosseria. — Bataille de Dego, où l'ennemi est mis en fuite. — Vukassowich surprend cette position et Massena l'en chasse de nouveau. — Échec essuyé par Serurier et Augereau devant le camp retranché de Ceva. — Mesures de sévérité prises contre les maraudeurs. — Colli évacue le camp retranché de Ceva et se retire sur Mondovi. — Il est poursuivi par les Français. — Combat de Mondovi, où les Sardes sont battus. — Le général Colli demande un armistice qui lui est refusé. — Les Autrichiens sont séparés des Piémontais. — Conclusion d'un armistice avec le roi de Sardaigne.

La fin de l'année 1795 avait été signalée en France par un changement de constitution et de gouvernement.

En déposant sa terrible dictature, voulant, au terme de son orageuse session de trois années, asseoir la république sur des bases rationnelles, la Convention avait recueilli dans un nouveau code politique les fruits d'une expérience chèrement acquise et d'une sagesse mûrie à l'ardent soleil des révolutions. La constitution ochlocratique de 1793, née dans des jours de délire, était devenue le mot de ralliement de la faction renversée au 9 thermidor. A cette impraticable utopie de la souveraineté populaire toujours en action, la Convention substitua un pacte social fondé sur la séparation et la pondération des pouvoirs. A l'omnipotence d'une assemblée unique succéda un corps législatif divisé en deux assemblées constituées, l'une pour l'initiative, l'autre pour le contrôle et la révision, se renouvelant toutes deux par tiers chaque année. Le pouvoir exécutif fut confié à cinq directeurs élus par la représentation nationale. Pour assurer le maintien de son œuvre et consolider la république qu'elle avait fondée, la Convention décréta que ses membres entreraient pour les deux tiers dans le nouveau corps législatif, et soumit cette disposition, ainsi que l'acte constitutionnel, à la sanction des assemblées primaires. Acceptés presque unanimement dans toute la France, ces décrets soulevèrent à Paris une violente opposition qui dégénéra bientôt en une révolte déclarée. Une grande partie de la garde nationale prit les armes le 13 vendémiaire et marcha en colonnes profondes, dirigées par des chefs royalistes, sur la Convention, qui, n'ayant pas plus de six mille hommes de troupes de ligne sous la main, fit appel aux patriotes, et, avec leur concours énergique, triompha, après une mitraillade d'une heure dans la

rue Saint-Honoré et sur le quai du Louvre, d'ennemis cinq à six fois plus nombreux. Dans cette journée, Barras, investi par ses collègues de la Convention du commandement de la force armée, se souvint du général Bonaparte, dont la capacité l'avait frappé au siége de Toulon, et qui, compris dans la réforme d'Aubry, peut-être comme suspect d'un jacobinisme exalté, s'était trouvé depuis attaché au bureau topographique, où se morfondait son génie impatient. En le chargeant de diriger les opérations militaires contre les insurgés parisiens, Barras voulut se donner un auxiliaire énergique, fécond en ressources, et sa confiance fut promptement justifiée; mais la victoire du 13 vendémiaire, dont Bonaparte eut tous les honneurs, contribua beaucoup plus à sa fortune qu'à sa gloire. Nommé au commandement de l'armée de l'intérieur, qui lui fut cédé par Barras, il se vit dès lors en position de prétendre au rôle plus vaste que rêvait déjà sa naissante ambition. Peu de temps après il épousa la veuve du général Beauharnais, et cette union lui valut dans la société parisienne, qui commençait à se reconstituer sous les auspices du Directoire, une consistance et des relations qui servirent puissamment ses projets.

Toutes les idées du jeune général se tournèrent vers l'Italie; c'est sur ce théâtre que, dans la campagne de 1794, grâce à la confiance qu'il avait su inspirer au vieux Dumerbion et aux représentants délégués auprès de lui, il dirigea l'expédition de Dego et fit son apprentissage dans l'art de conduire une armée. C'était le premier échiquier militaire qu'il eût eu l'occasion d'explorer par lui-même; cette étude commencée sur le terrain, il la féconda ensuite dans la solitude du cabinet

par le travail de la pensée, et il en possédait à fond les dispositions, les ressources et les difficultés. Pendant le temps qu'il fut employé au bureau topographique, il s'était principalement occupé à contrôler par ses observations critiques les plans et les opérations de Kellermann et de son successeur Scherer. Commandant de l'armée de l'intérieur, traité avec distinction par le Directoire, il parlait sans cesse de l'Italie en homme qui avait des idées arrêtées et tout prêt à prendre la responsabilité de leur exécution. C'était là, disait-il, que devaient se porter les grands coups ; il fallait franchir les Alpes pour recueillir dans les riches plaines du Piémont les fruits tardifs de la bataille de Loano, rejeter les armées de l'Autriche derrière le Pô, passer ce fleuve et marcher sans délai sur Milan. Il ne fallait pas plus d'un mois à un général actif et résolu pour obtenir ces grands résultats. Tel était le sens des notes et des mémoires qu'il ne cessait d'adresser à Clarke, directeur du bureau topographique, et de ses fréquents entretiens avec les directeurs Barras et Carnot, les plus prépondérants dans le gouvernement. Celui-ci surtout, qui avait été nommé au refus de Sieyès pour entrer dans le premier Directoire, était naturellement appelé par ses précédents à diriger les affaires militaires, et Bonaparte sut habilement capter la confiance de l'austère républicain, qui crut reconnaître en lui l'heureuse alliance des talents militaires et des vertus civiques. Il ne réussit pas moins auprès de Barras, grâce surtout à l'influence exercée sur ce directeur par l'ancien évêque d'Autun, qui, en secondant dès son début la fortune de Bonaparte, faisait déjà preuve de cette remarquable faculté de divination tant de fois déployée depuis sous tous les gouvernements.

Le Directoire, assailli d'énormes embarras dès les premiers jours de son avénement, voyait avec inquiétude la fortune de la république péricliter entre ses mains et sentait vivement le besoin de la relever avec éclat. Les côtes de la Batavie, notre alliée, étaient menacées ainsi que les nôtres ; le comte d'Artois, de l'Ile-Dieu, cherchait à ranimer la guerre civile en Vendée et à recommencer avec plus de succès la tentative de Quiberon. Les agents royalistes déployaient dans l'intérieur une grande activité d'intrigues : les Jacobins s'organisaient dans l'ombre et s'essayaient à conspirer. L'état déplorable des finances exigeait qu'on arrêtât la circulation du papier monnaie, dont l'émission avait été portée au chiffre fabuleux de 45 milliards ; mais les efforts pour rendre quelque vie aux assignats en les transformant en mandats territoriaux demeuraient inutiles. La désastreuse levée du blocus de Mayence avait jeté le découragement dans les rangs des armées qui défendaient la ligne du Rhin, et un échec de Pichegru à Heidelberg contraint l'armée de Sambre-et-Meuse de repasser ce fleuve à Dusseldorf. Il en était résulté une mésintelligence qui s'envenimait non-seulement entre les deux chefs, mais entre les deux armées. Jourdan, mandé à Paris, où il reçut du Directoire l'accueil distingué que méritaient son caractère et ses services, exposa ses griefs contre Pichegru, dont il suspectait instinctivement la loyauté. Celui-ci fut rappelé et remplacé dans son commandement par Moreau, que l'on jugea plus propre à maintenir avec le chef de l'armée de Sambre-et-Meuse l'entente nécessaire au succès de l'œuvre commune.

Dès les premiers jours de son installation, le Direc-

toire ordonna la mise à exécution de l'arrêté du Comité du salut public pour la réorganisation de l'armée. Cette opération n'était pas facile; car, bien qu'on eût posé en principe que les plus anciens officiers de chaque grade rempliraient les cadres des demi-brigades et des régiments de cavalerie, la mesure n'atteignait point les généraux et les officiers d'état-major, pour ne pas frapper de réforme Hoche, Moreau, Marceau, Joubert et nombre d'autres remplis de talent et d'avenir. On comprend sans peine que, malgré l'indemnité équivalente à la moitié de la solde d'activité accordée aux 23,000 officiers de tout grade renvoyés du service, une telle mesure devait en faire autant d'ennemis du gouvernement. En même temps, pour renforcer l'armée, que la désertion encouragée par la tolérance des autorités civiles avait fait tomber à la fin de 1795 à 484,000 hommes, le Directoire rappela sous les drapeaux les réquisitionnaires et les volontaires dégoûtés du service par les récents désastres, et releva l'état militaire de la république à 563,000 hommes répartis entre les six armées actives, l'intérieur et les colonies; enfin le produit de la vente d'effets mobiliers de haute valeur et de quelques biens nationaux fut affecté au rétablissement du matériel de l'artillerie et de l'administration, qui avait éprouvé des pertes et des dégradations notables dans la campagne précédente.

La faiblesse des ressources avec lesquelles le Directoire se voyait forcé de faire face à tous les besoins de la prochaine campagne lui fit d'autant plus aisément ouvrir l'oreille aux promesses de Bonaparte, que Cacault, agent diplomatique à Gênes, lui adressait des dépêches pressantes sur la nécessité de porter la

guerre au cœur de la Lombardie et d'attaquer les Impériaux avant la réunion complète de leurs forces sous les ordres de Waldeck et de Beaulieu.

Le Directoire, appréciant la portée de ces avis, résolut d'élever l'armée d'Italie à 70,000 hommes, en la renforçant de toutes les troupes qui se trouvaient dans les divisions du Midi. Il donna ordre au ministre de la guerre d'envoyer à Scherer le plus de moyens de transport que l'on pourrait réunir, et fit proposer en même temps au roi de Sardaigne un traité d'alliance offensive et défensive par lequel la république, gardant Nice, la Savoie, Oneglia et Loano, s'obligerait à conquérir le Milanais pour le donner en dédommagement au souverain de la Sardaigne, qui prendrait le titre de roi de Lombardie.

De son côté, Scherer entretenait le Directoire de ses vues pour la prochaine campagne et des plans d'offensive qu'il méditait. La nature des Apennins, leur peu d'élévation, leur température, le voisinage de la mer, le rapprochement de la crête principale entre Finale et Savone, tout se réunissait pour montrer dans cette chaîne le seul point de passage en Italie qui fût raisonnable et possible. Suivant le projet de Scherer, l'aile droite jouait le premier rôle. Elle occupait, comme dans les campagnes précédentes, le contre-fort des Alpes, du col Delle-Saline à Ormea, et les crêtes de l'Apennin, du Tanaro aux sommets de la Madonna-di-Savona. Forte, vers la fin de l'hiver, de 33 à 35,000 hommes, elle avait devant elle une partie de l'armée piémontaise et la masse entière des Autrichiens.

Arrêtés par les neiges, le centre et l'aile gauche n'entreraient en action qu'un mois après l'ouverture de la

campagne; mais fermant alors tous les cols aux sources de la Roya et de la Vesubia, ils seraient en mesure de barrer les divers débouchés par une chaîne de postes tenables pendant cinq mois de l'année seulement, en entretenant les communications avec l'armée des Alpes. C'est ainsi qu'ils concourraient puissamment à la réussite du plan de campagne.

Le Directoire, impatient d'obtenir les résultats des combinaisons du général en chef et des mesures prescrites pour faciliter leur exécution, pressait instamment Scherer d'ouvrir la campagne, de commencer par l'attaque de Ceva et d'Acqui et d'occuper Tortone et Gavi, portes du Milanais. Toutefois à la nouvelle de la marche offensive des troupes impériales, on enjoignit au général d'ajourner toute autre opération pour les repousser derrière le Pô. Mais, à l'approche du moment décisif, Scherer mesurait avec effroi l'étendue de sa tâche; la responsabilité qui allait peser sur lui et la détresse de son armée à laquelle il ne savait comment remédier, le jetait dans un profond découragement. La droite, cantonnée dans les villes de la rivière du Ponant, avait été réduite pendant la plus grande partie de l'hiver à la demi-ration de pain; le centre et la gauche, bloqués par les neiges, s'étaient vus dans une situation plus triste encore avec des soldats à moitié nus, sans vivres, sans paille et sans bois; toutes les bêtes de somme ayant péri dans la campagne précédente, l'on n'avait pu s'approvisionner d'avance, et le service n'allait qu'au jour le jour. « Il » est dû à l'armée, écrivait Scherer au Directoire, près » de trois mois en numéraire; l'officier meurt de faim » comme le soldat; les généraux partagent la misère » commune et n'osent se montrer aux troupes, craignant

» les plaintes et les reproches ; car l'indiscipline, suite » naturelle d'un dénûment complet, se glisse dans les » rangs de l'armée. Sans avoir eu aucune affaire où la » cavalerie ait donné, nous avons perdu depuis huit à » neuf mois 6 à 7,000 chevaux ou mulets ; pas un seul » régiment de cette arme ne sera dans le cas de faire la » prochaine campagne. On ne veut pas recevoir d'assi- » gnats, et la caisse est absolument vide. »

Le 24 janvier, dans une lettre à Letourneur, le général en chef parlait de l'impérieuse nécessité de traiter Gênes à l'autrichienne si nous voulions en obtenir quelque chose. « Je suis fondé à croire, ajoutait-il, que la » négociation avec le roi de Sardaigne ne réussira point. » Nous aurons donc à combattre, à l'ouverture de la » campagne, les Sardes et les Autrichiens. Vous portez, » il est vrai, l'armée d'Italie à 70,000 hommes ; mais » la grande étendue du pays à garder nous enlève » 18,000 baïonnettes. Serons-nous donc assez forts avec » 50,000 hommes, pour combattre et pour vaincre » 50,000 Sardes et 30,000 Autrichiens réunis? Nous » n'avons pas un seul transport ; si donc vous voulez » prévenir la dissolution complète et prochaine de l'ar- » mée, envoyez-nous sans plus attendre d'immenses se- » cours de toute espèce. »

La malheureuse situation de l'armée d'Italie justifiait bien sans doute les plaintes et les appréhensions de son général, et l'on comprend qu'il fût peu jaloux de braver les fatigues et les périls d'une campagne d'hiver avec des soldats affaiblis et démoralisés par de longues privations ; mais le gouvernement, obsédé de ses doléances, avait de son côté, de graves reproches à lui faire. On ne peut, en effet, méconnaître la justesse de l'opinion ex-

primée par Bonaparte, que si Scherer après la bataille de Loano, quand les Autrichiens battus étaient acculés derrière Acqui, eût profité du moment où il pouvait disposer de son armée entière pour forcer le camp de Ceva, il aurait trouvé dans les riches plaines du Piémont toutes les ressources nécessaires. L'occasion, manquée par sa faute, de nourrir la guerre par la guerre, il ne sut pas déployer cette énergie qui du chef descend aux soldats et les soutient dans les situations les plus pénibles. Il avait fait ses premières armes au service de l'empire germanique et de la Hollande, et n'était point initié à cette science morale des généraux tels que Bonaparte et Massena qui savaient prévenir le découragement, entretenir et raviver au besoin l'enthousiasme. Il avait rapporté de cette école une sorte de dogmatisme scolastique et pédantesque, qui lui faisait perdre un temps précieux à formuler des instructions, commentaires justes peut-être, mais au moins inutiles, des ordonnances en vigueur, sur la théorie et les différents services (voyez *Pièces justificatives*, n° I). Il discourait à perte de vue sur les avantages des lignes à trois rangs, sur la place que doit occuper le chef de bataillon, toutes choses excellentes sans doute dans les dépôts et en temps de paix, mais bien superflues devant l'ennemi, où l'instinct de sa sûreté personnelle développe rapidement l'intelligence du soldat.

Les dépêches de Scherer accusaient une défaillance physique et morale qui le rendait, de son aveu, peu propre à la prochaine campagne. Il demandait avec instance le général Berthier « pour le seconder, disait-il, » et pour le remplacer au besoin. » Enfin, voyant l'inutilité de ses plaintes et de ses réclamations auprès du

Directoire, qui avait réellement fait pour l'armée d'Italie tout ce qui était en son pouvoir, il envoya sa démission et fit partir pour Paris le général Lasalcette, chargé d'exposer encore au gouvernement la déplorable situation de l'armée et de lui remettre une dépêche du consul de la république à Gênes, dénonçant les malversations des agents civils de l'administration.

Cette démission combla les vœux de Bonaparte. Assuré désormais du commandement de l'armée d'Italie, il demanda par anticipation, au ministre de la guerre, les 5e régiment de cavalerie et 9e de dragons, tous deux employés à l'armée des Alpes, ainsi que tous les approvisionnements des 9e, 10e et 11e divisions militaires. Il fit en outre passer, des Alpes en Italie, Berthier comme chef d'état-major, et nommer commissaire du gouvernement Saliceti son compatriote, ancien représentant du peuple à cette armée, avec lequel il avait renoué, sans apparence de rancune. Il demanda pour ordonnateur le secrétaire général de la guerre Chauvet, son ami, travailleur infatigable et d'une probité à toute épreuve.

Saliceti prit les devants et se rendit à Gênes pour négocier un emprunt de 3,500,000 francs, qu'il espérait mener à bonne fin au moyen de ses anciennes relations; mais le Sénat rejeta ses propositions en se couvrant de sa neutralité; toutefois quelques négociants s'engagèrent à fournir du blé pendant trois mois, sans fixer l'époque du payement.

C'était déjà quelque chose; cependant, comme cela ne suffisait pas, Scherer résolut, par une démonstration menaçante, de forcer le Sénat à remplir l'emprunt proposé, et ordonna le 29 mars à Massena de porter brusquement

la brigade Pijon de Savone à Voltri, d'y construire des fours avec grand appareil, de reconnaître et d'occuper les positions sur les montagnes auxquelles est adossée cette petite ville, et même de pousser quelques patrouilles jusqu'au faubourg San-Pietro-d'Arena, en répandant le bruit que ces troupes étaient l'avant-garde d'un corps considérable. Le gouvernement de Gênes s'en émut, fit entrer les religieuses dans la ville et apporter les effets précieux des églises extra-muros et des maisons de campagne, ordonna aux étrangers de sortir des murs, arma les paysans de la vallée de la Polcevera, en enferma 12 ou 1,300 dans la place et chargea des commissaires de veiller à la tranquillité publique. D'autre part, la faction autrichienne informa de l'état des choses le général Beaulieu, qui, dans l'appréhension de voir le Sénat accéder aux demandes des Français, ou ceux-ci s'emparer de Gênes et y trouver d'immenses ressources, poussa des troupes par la Bocchetta sur cette ville.

A son arrivée, l'ordonnateur Chauvet se donna beaucoup de mouvement pour assurer les approvisionnements de l'armée sans réussir complètement, et fit mettre en état d'arrestation tous les employés civils prévenus de malversations. Bonaparte, en arrivant à Nice le 27 mars, croyait, d'après les assurances du Directoire, que les quatre départements de l'arrondissement de l'armée auraient payé l'emprunt forcé, fourni le trentième cheval et versé les grains et les fourrages exigés par la loi du 29 septembre; rien de tout cela n'avait été effectué. La négociation avec Gênes n'avait pas obtenu le résultat désiré, la caisse de l'armée était à sec, l'on vivait au jour le jour, il n'existait pas de moyens

de transport; seulement les routes d'étapes du Rhône au Var se trouvaient approvisionnées.

Le général en chef annonça hautement qu'il allait mettre un terme à cet état de choses désespérant. Il activa le zèle des administrations déjà stimulé par Chauvet et parvint ainsi à se procurer pour 6 jours de pain, de viande et d'eau-de-vie, ainsi que 12,000 paires de souliers. Dès le lendemain, les ordres furent donnés pour mettre toutes les troupes et les parcs en mouvement. Les 11 régiments de cavalerie formèrent 2 divisions aux ordres des généraux Stengel et Kilmaine, et durent se tenir prêts à marcher. Un bataillon de la 29e ayant refusé de quitter Nice pour se rendre à son poste avant d'avoir reçu sa solde, fut dissous et réparti dans les autres corps, et cet acte de juste sévérité imprima tout d'abord du respect aux troupes pour l'autorité du jeune général.

L'armée, sur un effectif de 95,778 hommes, dont 4,542 de cavalerie, 6,513 d'artillerie et 1,645 de troupes du génie, défalcation faite des 22,119 qui tenaient garnison sur la côte et sur les derrières, de 35,884 aux hôpitaux, en congé ou prisonniers de guerre, ne donnait que 37,775 hommes présents sous les armes (voyez *Pièces justificatives,* n° II). Le matériel de l'artillerie consistait en un équipage de campagne, un parc de siége et un parc de montagnes.

L'équipage de campagne contenait 149 bouches à feu dont 13 pièces de 12, 27 de 8, 93 de 4 et 16 obusiers de 6 pouces; il n'avait que 1,000 chevaux de trait. Le parc de montagnes comprenait 85 pièces, dont une de 12, 7 de 8, 25 de 4 et 52 de montagnes avec 600 chevaux d'attelage, c'est-à-dire moitié du nombre néces-

saire. Enfin le parc de siége, non attelé ni approvisionné, comptait 145 bouches à feu, dont 48 de 24, 41 de 16, 14 de 12, 13 obusiers de 8 pouces, 8 mortiers de 12 pouces, 6 de 10, 7 de 8 et 8 pierriers. Ce parc était partie à Nice, et partie à Antibes.

Le total du matériel s'élevait donc à 379 bouches à feu avec environ 2,000 chevaux ou mulets. Il en aurait fallu au moins 12,000 pour le mobiliser.

L'armée se composait de 9 divisions dont 2 d'avant-garde sous les ordres de Massena, 4 du corps de bataille et 3 de la côte; la première division d'avant-garde sous Laharpe, forte de 11,075 hommes, campait de Montelegino à Torzana; ses postes principaux étaient à Montelegino, Cadibona et le Baracon; la 2e, commandée par Meynier, composée de 5,428 hommes, bivouaquait depuis Segno jusqu'à Melogno; ses postes principaux étaient San-Giacomo et Melogno. Augereau occupait, avec la première division du corps de bataille, forte de 7,908 hommes, La Pietra et Loano; Serurier tenait avec la seconde, de 6,538 hommes, la vallée du Tanaro à Ormea; la 3e, sous Macquard, de 3,690, occupait Breglio, et la 4e, enfin, aux ordres de Garnier, forte de 3,136 hommes, gardait tous les cols de Roccabigliera à Finestra.

Les demi-brigades, grossies par leur dernière refonte au delà même du complet, n'avaient guère en moyenne que 2,000 hommes sous les drapeaux. Elles se composaient de soldats endurcis aux fatigues et aux privations, encore peu instruits et peu disciplinés, mais déjà façonnés au service de campagne, alertes et susceptibles d'élan. Leurs officiers, remplis d'ardeur, et les chefs, d'énergie, avaient toute l'aptitude et l'expérience néces-

saires pour tirer bon parti de leurs subordonnés dans les circonstances les plus difficiles. La cavalerie, composée d'hommes d'élite connaissant leur métier et plus disciplinés que ceux de l'infanterie, ne pouvait être encore appréciée, parce que ses régiments étaient très-faibles et mal montés. Le personnel de l'artillerie contenait plus de canonniers que de véritables artilleurs; mais les sapeurs, formés depuis moins de deux ans, avaient beaucoup gagné en instruction et en discipline. Les ambulances étaient mal outillées; la plupart manquaient des instruments de chirurgie les plus indispensables, de linges et de médicaments, et à peine existait-il quelques brigades de maigres mulets pour le transport des subsistances. C'était pourtant avec une telle armée qu'il fallait descendre dans les plaines du Piémont.

Bonaparte, en prenant le commandement des mains de Scherer, désapprouva l'occupation de Voltri, qu'il regardait comme impolitique et peu militaire, attendu qu'elle éveillait les soupçons de l'ennemi et qu'on avait intérêt à vivre en bonne intelligence avec Gênes. Néanmoins, comme ce mouvement pouvait faire prendre le change aux Autrichiens et les engager à diviser leurs forces en leur faisant penser qu'on voulait marcher sur Alexandrie par la Bocchetta, il répondit, le 4 avril, aux observations pressantes de Massena sur le peu de sûreté de cette position « qu'il faut toujours faire ce que fait » un ennemi qui veut aller en avant et qui se croit le » plus fort. Tous les moyens communs à la guerre sont » toujours bons et réussissent. Ayez l'œil ouvert sur » Montenotte; surveillance et jactance, c'est le cas. » Il laissa donc la 70e à Voltri, et recommanda seulement à Massena de placer 800 hommes à Varaggio, entre Sa-

vone et Voltri, et aux avenues de Sassello, pour la recueillir en cas d'attaque.

Si la force effective de l'armée française ne semblait pas proportionnée à la difficulté de sa tâche, elle n'était d'ailleurs plus faible que d'un tiers de celle des alliés. En effet, l'armée autrichienne ne pouvait mettre en ligne que 32,000 combattants, dont 3,500 de cavalerie, et le roi de Sardaigne comptait à peine 50,000 hommes, dont 20,000 seulement réunis en ligne sous les ordres de Colli; le reste formait les garnisons des places. La force du corps auxiliaire à la solde de la Sardaigne se trouvait réduite à 5,000 hommes; enfin la brigade de cavalerie napolitaine ne dépassait pas 1,500 chevaux. Ainsi les alliés ne nous opposaient en réalité que 60,000 hommes.

L'Autriche avait fait de grands efforts pendant l'hiver pour renforcer son armée et l'approvisionner; mais ses alliés ne purent ou ne voulurent lui fournir aucun renfort. Le duc de Parme, celui de Modène et le pape ne donnèrent pas un homme; le roi de Naples seul envoya, au milieu de mars, un corps de 1,200 chevaux, que les progrès des Français empêchèrent de rejoindre l'armée autrichienne. Quant au roi de Sardaigne, épuisé par une guerre dont le théâtre était depuis trois ans sur ses États, il flottait entre les propositions du Directoire et la crainte du ressentiment de l'Autriche. Après avoir fait une levée extraordinaire, qui porta son armée à 50,000 hommes, il déclara à l'empereur être à bout de ressources, et envoya, le 4 avril, l'émigré Moulin en parlementaire à Bonaparte. Ce choix malencontreux à une époque où l'insubordination, excitée par la misère et la malveillance dans l'armée française, donnait une apparence contre-révolutionnaire aux manifestations des mécontents, ins-

pira de la méfiance au général Serurier, qui le fit arrêter à Ormea et conduire à Nice. Il eût même été traduit devant une commission militaire, si le Directoire, auquel Bonaparte en référa, n'eût eu égard au caractère pacifique de sa mission, et la réponse du général en chef, à l'ouverture de la cour de Turin, fut naturellement ajournée jusqu'après la bataille de Millesimo.

Le 17 mars, le baron de Beaulieu avait pris le commandement en chef de l'armée autrichienne. Les principaux titres de ce général septuagénaire étaient d'avoir fait la guerre de Sept-Ans comme aide-de-camp du maréchal Daun, et su étouffer par sa fermeté la révolte du Brabant en 1789. Il venait en outre d'exercer les fonctions de chef d'état-major auprès du maréchal Clerfayt, le plus habile de tous les généraux autrichiens et le moins en faveur à la cour; on lui attribuait même la première idée des opérations du déblocus de Mayence; mais il y a grande différence entre les talents d'un gouverneur qui comprime une révolte ou ceux d'un chef d'état-major, conseiller sans responsabilité, et la capacité indispensable pour bien conduire deux armées antipathiques devant un adversaire jeune et plein d'audace.

L'armée autrichienne se ressentait encore de sa dernière défaite et les renforts venus de l'Autriche comblaient à peine les vides de ses cadres. L'infanterie, composée en grande partie de recrues et de convalescents, avait perdu son énergie; la cavalerie, toujours belle, mais peu nombreuse, rivalisait avec celle des Piémontais et des Napolitains; le personnel de l'artillerie ne laissait rien à désirer, et son matériel était très-bien approvisionné et passablement attelé; l'armement de

l'infanterie était défectueux et l'habillement incomplet; enfin les troupes manquaient de chevaux de peloton et de l'attirail de campagne nécessaire. On attendait encore beaucoup de généraux et l'on éprouvait surtout le besoin de bons officiers d'état-major, de troupes légères à pied et de pionniers.

Lié d'amitié avec Beaulieu, le général Colli, qui avait montré de la fermeté pendant la dernière retraite dans la vallée du Tanaro et témoigné de l'estime aux troupes piémontaises, fut investi du commandement de l'armée sarde. On se flattait par ces raisons d'obtenir plus de succès dans la prochaine campagne que l'année précédente. Toutefois l'indépendance des deux armées alliées, entraînant le défaut de concert dans leurs opérations, devait bientôt fournir à Bonaparte l'occasion de les séparer et de les battre l'une après l'autre.

L'armée piémontaise couvrait les sources de tous les cours d'eau qui s'écoulent depuis la Bormida orientale jusqu'à la Stura. Beaulieu fit lever les quartiers d'hiver à l'armée autrichienne le 29 mars, et transféra son quartier-général à Alexandrie. La division Argenteau, composée de 4 brigades, se réunit aux environs d'Acqui, Cortemiglia, Alexandrie et Tortone; celle de Sebottendorf, composée de 5 brigades, se rassembla à Pavie et Lodi. De son côté l'armée piémontaise, forte de 20,000 hommes ainsi que le corps auxiliaire autrichien de 5,000, prirent des cantonnements resserrés entre Mondovi et Ceva pour être à portée de défendre ces deux places. Les Piémontais occupaient par leurs avant-postes Cairo, Piagera, Montezemolo, Bagnasco, Battifolo et Bicoque. Comme la droite et le centre des positions des Piémontais étaient encore couverts de neige,

Colli se rendit à Ceva pour surveiller de plus près les mouvements des républicains dans les gorges des deux Bormida, du Belbo et du Tanaro; mais, la faiblesse de son corps ne lui permettant pas de remplir convenablement cette tâche, le comte Argenteau détacha 4 bataillons autrichiens dans la gorge de la Bormida orientale. Le général Ruccavina prit poste à Dego, Brovida, Santa-Giulia et Monte-Alto avec 2 bataillons. L'occupation de Voltri par les Français engagea Beaulieu à retirer sa droite sur la brigade Ruccavina et à la faire remplacer par le corps auxiliaire; toutefois ce mouvement n'eut lieu que le 6 avril.

Le 29 mars, le général Colli proposa au baron Beaulieu deux plans de campagne. Dans le premier, basé sur la mise en action de 32,000 hommes, on enfonçait la droite de l'armée française sur la crête de l'Apennin entre les sources de l'Erro et de la Bormida, en attirant l'attention de Bonaparte sur Gênes. Beaulieu, avec une partie de sa gauche, eut fait des démonstrations sur les hauteurs de la Bocchetta; et, dans le cas où il serait parvenu à attirer le gros de l'armée française des environs de Savone, la droite des alliés, renforcée de toutes les troupes disponibles sur le reste de la ligne, eut cerné le camp de San-Giacomo, et marchant sur Loano nous aurait coupé la route de Nice. Pendant ce mouvement, le centre des alliés se serait rapproché de notre ligne pour l'attaquer entre les sources des deux Bormida, de l'Erro et de l'Orba. En cas de succès on se flattait de faire déposer les armes à une grande partie de l'armée française, ou tout au moins de la forcer à se replier sur Albenga. Une fois notre ligne enfoncée, les alliés auraient pu, suivant les circonstances, en se tournant à droite, nous

poursuivre sur le Var, en se tournant à gauche marcher sur Gênes et forcer le Sénat à se prononcer en faveur de la coalition.

Dans le second plan, l'armée autrichienne devait se concentrer aux environs d'Acqui, et Colli garder la position de Ceva avec l'armée piémontaise; les alliés auraient attendu dans la plaine que les Français passassent l'Apennin. Celle de leurs armées contre laquelle les Français se seraient heurtés devait les repousser avec fermeté, tandis que l'autre manœuvrant sur leurs flancs ou sur leurs derrières chercherait à couper leur ligne de communication. Colli se flattait par ce moyen de faire échouer toutes nos tentatives et de remporter des succès décisifs. Mais Beaulieu, dédaignant ces projets, s'arrêta à un plan tout différent, qui consistait à porter l'aile gauche de l'armée autrichienne sur la côte, à nous couper de Gênes et à se lier en même temps à la flotte anglaise, qu'il espérait amener dans ses eaux. Il supposait que Voltri était le quartier-général de notre aile droite, parce qu'une boulangerie et des magasins y avaient été établis, et que ce point se trouvait entre Savone et Gênes.

En conséquence, il donna l'ordre au général Sebottendorf de chasser les Français de Voltri, et au comte Argenteau de s'emparer de Montenotte. Sebottendorf forma 2 colonnes le 10 avril avec 10 bataillons et 4 escadrons; la 1re, de 3,400 hommes d'infanterie et de 600 de cavalerie, sous la conduite du général Pittony, attaqua vivement Cornegliano, tandis que 250 hommes de bonne volonté abordaient les postes de Pra et de San-Huberto, et que le comte Sebottendorf, avec 3,200 hommes débouchant de Mazone, faisait replier sur les pentes de

l'Apennin les postes de la 70e et de la 99e, placés à Acqua-santa, Rocca-del-Dente et Monte-Cornoli. Assailli par des forces aussi imposantes, le cordon français menacé d'être enfoncé et débordé, se replia, conformément à ses instructions, avec ensemble et fermeté, sur les hauteurs en avant de Pegli, que Cervoni disputa plus de deux heures avant de se retirer sur Melle, où il s'apprêtait à soutenir un nouveau combat. Mais la chute du jour arrêta l'attaque, et à peine perdîmes-nous 170 hommes, tant tués que blessés et prisonniers. Argenteau, de son côté, qui occupait depuis quelques jours, avec 12 bataillons, Sassello et les hauteurs de Dego et de Carcare, se porta, de Casino, avec une avant-garde de 1,500 hommes, sur Montenotte et Montebra, dont il repoussa nos avant-postes sur Monte-Legino. Cette sommité, élevée de 851 mètres au-dessus du niveau de la mer, se détache des Apennins à l'escarpement sauvage (bricca) de la Variolazza et se bifurque à celui de Pogetto où les Espagnols construisirent autrefois une redoute dont on voit encore les vestiges à la source du torrent d'Acquabuona. Le contre-fort du couchant vient se terminer sur la rive gauche du Litimbro, et celui du levant à la Méditerranée, entre Albizzola et Savone. On conçoit l'importance de cette position, adossée par sa gauche à l'Apennin et par sa droite à la mer, où elle tire encore un nouvel appui de la forteresse de Savone. Les reliefs du Monte-Legino sont baignés à l'est par la Sansobbia, et à l'ouest par le Litimbro ou Francosa, déjà grossi du torrent d'Acquabuona. Généralement cette crête est très-aiguë, ses pentes sont déchirées et presque inaccessibles. Les sommités principales sont Monte-Legino, élevé de 720 mètres au-des-

sus du niveau de la mer, et le Castellazo ou Il-Priocco, de 569. Un chemin carrossable conduit de Savone à la Madonna, côtoie le Litimbro jusqu'à la Chapelle, gravit la pente occidentale du Monte-Legino jusqu'au col de Montenotte, et aboutit à Cairo. Il existe, en outre, quelques sentiers plus difficiles encore que ceux-ci, pour arriver des bords du littoral ou des frontières du Piémont sur la crête de la chaîne, à la redoute construite aux sources des ruisseaux de Poca-Paglia, de Rizzi et Delle-Sliggie, à 710 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Élevée en 1795 par les Autrichiens, cette redoute, perfectionnée depuis par les Français, avait la forme d'un pentagone irrégulier de 400 mètres de circuit, avec fossé et deux rangs de trous de loup sur trois côtés; les deux autres, formant un angle aigu au nord, étaient couverts à une centaine de mètres par deux petites flèches sur l'arête longue et étroite qui aboutissait à la redoute. A environ 200 mètres au sud et 25 mètres plus bas, s'élevait une autre petite redoute carrée, pour une soixantaine d'hommes, destinée à défendre les approches de la principale. Entourée d'un fossé et ouverte à la gorge, elle était très-accessible au midi, parce qu'un roc en couvrait les approches jusqu'à portée de pistolet; la grande redoute au contraire, inabordable dans cette direction, augmentait la valeur de la petite. Toutes les pentes de la sommité où elles se trouvaient sont fort accidentées, mais surtout dans le bas, près du torrent d'Acquabuona.

Le chef de brigade Fornesy occupait la grande redoute depuis quelques jours avec 2 bataillons de la 1re légère; le troisième se trouvait en réserve à mi-côte sur

le versant de la Madonna-di-Savona. Un bataillon de la 21ᵉ tenait le palais Doria, au bas du pic; les deux autres campaient à Cadibona, à 4 kilomètres plus loin. Les éclaireurs d'Argenteau ayant le 11 avril engagé la fusillade avec une patrouille du 2ᵉ bataillon de la 21ᵉ, le chef de brigade Rampon, qui commandait à la Madonna-di-Savona, se porta aussitôt sur les lieux avec le 3ᵉ bataillon de la 1ʳᵉ légère; mais il fut repoussé par un corps plus nombreux vers les redoutes de Monte-Legino. Alors Argenteau forma ses colonnes d'attaque et tenta inutilement plusieurs fois d'escalader les pentes du côté du nord; pendant toute la journée ses efforts se brisèrent contre la résistance des braves de la 1ʳᵉ et de la 21ᵉ, animés par l'exemple de Fornesy et de Rampon. Dans une sortie, le premier eut son cheval tué sous lui; Argenteau resta néanmoins avec 6 bataillons et les chasseurs de Giulay en face des redoutes jusqu'au lendemain, et Rampon, craignant une nouvelle attaque, demanda à Massena des pièces de 3, et même de 4, ainsi qu'un renfort de 1,200 hommes, qui arriveraient par le palais Doria. Telle fut réduite à la simple vérité la défense de la redoute du Monte-Legino, à laquelle, en ouvrant la campagne, Bonaparte crut devoir ajouter des circonstances propres à enflammer l'ardeur des soldats. (Voyez *Eclaircissement*, nᵒ III.) Cependant l'intention du général autrichien en restant devant les redoutes n'était plus de les enlever; il n'attendait que l'issue des attaques faites sur ses ailes, et se borna à établir sa liaison avec Sebottendorf, en envoyant le colonel Leczeni à Sassello, et à poster un bataillon sur le mont Castellazo pour couvrir ses derrières.

Pendant que le brave Fornesy arrêtait ainsi l'ennemi,

Bonaparte faisait à Savone ses préparatifs pour déconcerter les plans de Beaulieu. Après avoir expliqué de vive voix son plan aux généraux Massena et Laharpe, qu'il avait appelés le 6 avril en conférence au quartier-général d'Albenga, il expédia à Massena l'ordre de faire porter à Altare la brigade Menard, avec laquelle il couperait l'ennemi entre Carcare, Altare et Montenotte. Les brigades Joubert et Dommartin devaient se rendre, la première à Altare et passer sous les ordres de Massena, la seconde à Carcare, où elle s'établirait sur les hauteurs à droite. Laharpe, parti à minuit du camp de Madonna-di-Savona avec la brigade Causse, soutenue par celle de Cervoni, devait venir s'établir derrière la redoute du Monte-Legino. De son côté, Augereau dut se rendre à Mallere avec 2 demi-brigades et 4 escadrons choisis.

Tous ces mouvements s'exécutèrent avec précision, le temps favorisant la marche des Français et dérobant leurs manœuvres à l'ennemi. Laharpe quitta Savone à deux heures après minuit, rallia la brigade de Cervoni, passa près de la maison Doria, prit à Monte-Legino la 1re et la 21e avec 4 pièces de canon que Massena leur avait envoyées dans la nuit, et attaqua de front, à 6 heures précises les troupes de Ruccavina, après avoir fait filer sur la droite un détachement pour prendre l'ennemi en flanc. Massena, de son côté, rallia à Cadibona la brigade Menard, partie de Quiliano, suivit la crête de l'Apennin jusqu'au-dessous de Castellazo et se tapit sous l'escarpement (bricca) del Crovo.

Au premier coup de fusil et au moment où les Impériaux venaient de l'apercevoir, il se jeta sans tirer, et, à la faveur d'un bois touffu, sur la brigade Ruccavina, s'élança sur la pente escarpée (bricca) de Menau, dé-

fendue par le bataillon de Tersy, chargé de couvrir la droite des Autrichiens, sema l'épouvante et la mort dans leurs rangs, enveloppa et fit prisonniers ceux qui n'étaient pas tombés sous ses coups, et détacha sur Montenotte inférieur, par le vallon de la Ferriera, une colonne qui enleva tout ce qui tentait de résister plus loin dans le vallon.

A la nouvelle de cette attaque vive et imprévue de sa droite, Argenteau, laissant environ 2,000 hommes pour défendre le Monte-Prato contre la division Laharpe, exécuta un changement de front en arrière sur sa droite avec le reste de ses troupes. Mais il était trop tard; nos tirailleurs occupaient déjà Montenotte inférieur, et le combat ne fut pas long. La ligne autrichienne, enfoncée du premier choc, fut rejetée en désordre sur Paretto et Dego; les 2,000 hommes qui défendaient le Monte-Prato eurent peine à exécuter leur retraite et éprouvèrent une perte considérable. Deux compagnies, qui étaient à la droite du Castellazo pour flanquer le bataillon posté sur ce piton, ne purent y réussir, et Argenteau lui-même faillit tomber entre nos mains. Après 40 heures de combat, depuis l'attaque du Monte-Legino, rejeté dans la vallée de l'Erro, vers Ponte-Invrea, il réunit enfin à Mioglia et Paretto 700 hommes, débris de sa colonne; mais le détachement qu'il laissa dans le château de ce premier village pour assurer sa retraite fut enlevé sans pouvoir brûler une amorce.

Bonaparte avait vu s'engager le combat sur les hauteurs de Casa-Bianca, tout près d'Altare, et il allait se porter à Montenotte, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'heureuse issue de la bataille; il revint alors à Altare pour donner ses ordres aux colonnes victorieuses.

Ce premier succès promettait beaucoup si l'on en tirait tous les avantages; mais il serait resté infructueux si l'on eût laissé à Beaulieu le temps de se reconnaître et de concentrer ses forces. Le général en chef ne perdit pas un instant; dès le soir même il expédia ses instructions pour la journée du lendemain.

Massena, avec la 21e, reçut l'ordre de se porter au delà de Dego, où les Autrichiens s'étaient repliés, de les en chasser et d'y lever une contribution de 24,000 livres. De son côté, Laharpe, s'avançant jusque sur les hauteurs de Cairo, devait y laisser un bataillon, descendre dans ce bourg, y frapper une contribution de 36,000 livres, y rassembler tous les moyens de transport possibles, les faire filer sur le quartier-général à Carcare, et aller renforcer Massena devant Dego, pour attaquer cette petite ville de concert avec lui.

Il fut prescrit à Augereau de marcher, à la pointe du jour avec 2 demi-brigades et son artillerie, sur Millesimo et d'en chasser l'ennemi. Le général Joubert dût se porter par Castel-Novo et chercher à couper les troupes établies à San-Giovanni et Montezemo. Maître de ce dernier point, il devait s'emparer de toutes les positions qui avoisinent Ceva. Enfin le général en chef recommanda au général Menard de rester sur les hauteurs de Biestro et d'y attendre le retour de la brigade Dommartin, partie avec Laharpe pour Cairo. Leur jonction opérée, ils devaient se réunir aux troupes de Massena.

A peine Beaulieu eut-il appris la défaite d'Argenteau, qu'il ordonna à Pittony d'évacuer Voltri, au colonel Vukassowich d'aller se réunir aux trois bataillons cantonnés à Sassello et de se rendre ensuite à Dego. Lui-même se dirigea en toute hâte vers Acqui, où il arriva

le 13. Son premier soin fut de répartir l'armée autrichienne, forte encore de 23,600 combattants, avec 69 bouches à feu, dans 3 camps, à Bosio, Terzo et Acqui.

Le soir même Massena arriva sur les montagnes à la droite de la Bormida, vis-à-vis Cairo. Le général Provera, posté avec 5 bataillons dont un de grenadiers piémontais, dans une belle position entre les deux Bormida et vers le château de Cosseria, liait Beaulieu à l'armée piémontaise. Bien qu'entourée de rochers du côté de Dego aussi bien que de Cencio, cette ligne était trop étendue pour ses forces. 8 bataillons piémontais occupaient un camp retranché dont la gauche était couverte par 6 autres bataillons à Piagera et par 2 autres à San-Giovanni-di-Murialto. Massena, n'ayant avec lui que 1,200 hommes et ne connaissant point la position de Menard, commandant la 8e légère, se contenta d'envoyer quelques détachements à Cairo pour en tirer la contribution de guerre qui lui avait été imposée. Dans la nuit il reçut ordre d'attaquer Dego.

Le 13 au matin, suivant ses instructions, Augereau vint prendre position en avant de Carcare; Menard se plaça dans la gorge qui conduit à Millesimo, en suivant le chemin tracé au pied du château de Cosseria; les généraux Joubert et Banel, l'un à la chapelle San-Giulietta, l'autre à Biestro, commandaient l'entrée d'un ravin qui conduit sur le revers du même château par lequel il peut être facilement tourné. Augereau, avec la brigade Menard, attaqua la droite de l'ennemi et lui enleva les gorges de Millesimo; Joubert et Banel abordèrent le centre par le ravin au débouché duquel ils avaient bivouaqué, le chassèrent des hauteurs environnantes et, s'aidant des arbrisseaux dont la montagne de

Cosseria est couverte, y jetèrent des tirailleurs qui parvinrent bientôt à en gagner la crête. Le marquis de Provera, se voyant coupé, se retira dans les ruines du vieux château au sommet de la montagne et s'y barricada avec environ 1,600 hommes.

Labarpe, parti de Montenotte de très-bonne heure, prit le chemin par lequel avait passé la veille la division Massena et arriva vers onze heures dans la plaine de Cairo, où il fit repaître ses troupes et les prépara à l'attaque de Dego. Deux petites pièces sur affûts de montagne furent enlevées par les patrouilles du camp.

Massena, qui avait eu pendant la matinée deux conférences avec le général en chef, se mit en marche de son bivouac vers les deux heures avec sa division. Il avait instruit Bonaparte des rapports de déserteurs qui s'accordaient à peindre la position de Dego comme beaucoup plus forte qu'on ne se l'imaginait. En effet, le comte Argenteau, retiré à Acqui après le combat de Montenotte, avait reçu de Beaulieu ordre de défendre ce point jusqu'à l'extrémité. Il avait placé 4 bataillons à Sassello, 4 à Dego, 2 à Mioglia, 1 dans chacun des villages de Paretto et de Malvicino, 1 à Acqui et 3 à Monte-Alto pour soutenir au besoin Dego très-bien retranché. Comme la division Laharpe était fatiguée, on décida que, si on éprouvait trop de difficultés à s'emparer de Dego, on se bornerait à en faire une bonne reconnaissance.

On rencontra les vedettes de l'ennemi à moitié chemin de la Rochetta à Dego; alors les troupes marchèrent en ordre vers un rideau d'où l'on découvrait toute la position des Autrichiens. Là, Massena rangea sa division en bataille sur une suite de petits mamelons, envoya

des éclaireurs tâter l'ennemi sur la gauche et jeta des tirailleurs dans la plaine pour replier ses vedettes.

A peine Argenteau eut-il vu cette manœuvre, qu'il pensa qu'on allait l'attaquer : il démasqua 15 pièces de canon et fit feu des maisons de tous les villages environnants. La fusillade s'engagea partout, et Massena, jugeant qu'il n'avait pas assez de monde pour une attaque sérieuse, se borna à bien examiner l'ensemble du camp retranché et à combiner son plan d'attaque pour le lendemain. Il rappela les éclaireurs, et retournait en bon ordre entre la Rochetta et Cairo, quand il rencontra sur son chemin Laharpe accourant au bruit du canon pour le soutenir. Il fit camper ces deux divisions dans leur première position.

De son côté, Augereau, après avoir cerné Provera dans le château de Cosseria, attendit les ordres de Bonaparte. La circonstance devenait pressante, il balança les avantages certains de la prise du château avec les difficultés de l'entreprise. Sans vivres, ni eau, ni bois, le général autrichien serait forcé de capituler au bout de vingt-quatre heures; mais, l'affaire de Dego étant encore indécise, l'ennemi tenterait peut-être de le secourir. D'ailleurs, les moments étaient précieux et la division Augereau, destinée à frapper de grands coups, ne devait point s'arrêter devant une masure. D'autre part, comment emporter cette formidable position? Le château est assis sur une des sommités les plus élevées de l'Apennin, entre les deux Bormida, au nœud de trois contre-forts qui forment, par leur pente réglée à une distance de 6 ou 800 mètres, un glacis gazonné très-roide dans sa partie supérieure et couvert à sa base d'arbrisseaux et de buissons.

Bonaparte, s'étant décidé enfin pour l'attaque, orponna d'abord à Augereau d'envoyer sommer l'ennemi en le menaçant de tout passer au fil de l'épée. Un instant après, le marquis de Provera sortit pour parlementer, mais, comme une vive canonnade sur la droite forçait Bonaparte à s'y transporter, Augereau reçut lui-même le général autrichien, qui offrit de céder sa position en se retirant avec armes et bagages. Cette proposition fut rejetée, et Augereau exigea qu'il se rendît prisonnier avec sa troupe. Sur son refus, la menace fut renouvelée, et les deux généraux se quittèrent résolus à en venir aux mains. Augereau fit aussitôt ses dispositions pour l'escalade, et partagea sa division en 4 colonnes à peu près d'égale force. La première fut commandée par Joubert, Banel conduisit la deuxième, la troisième fut confiée à Quesnel et lui-même forma réserve avec la quatrième. Les colonnes suivirent chacune l'arête d'un des trois contre-forts à la rencontre desquels est assis le château. A peine furent-elles aperçues des Autrichiens, qu'ils commencèrent un feu très-meurtrier. Joubert s'étant arrêté sur un pli de terrain pour y rallier sa colonne essoufflée, les deux autres, ignorant le but de cette halte, s'arrêtèrent aussi. Les Autrichiens, croyant les voir chanceler, redoublèrent leur feu et firent rouler des quartiers de rochers qui écrasèrent tout sur leur passage. En un quart d'heure 300 hommes furent tués et 600 dangereusement blessés. Le géneral Banel et l'adjudant-général Quesnel perdirent la vie, et leurs colonnes, privées de chefs, s'épuisèrent en vains efforts. Cependant Joubert, inébranlable au milieu d'une avalanche de pierres et d'une grêle de plomb, reprit sa marche et conduisit la tête de sa colonne jusqu'au pied des mu-

railles; déjà même 3 de ses grenadiers les avaient escaladées, lorsque, atteint de deux coups de pierre à la tête, il tomba sans connaissance. Cet accident fit perdre tous ses avantages à sa colonne qui, après avoir tourbillonné sur place, regagna au pas de course les broussailles où les deux autres s'étaient déjà réfugiées.

Après cette tentative, dont il attendait une tout autre issue, Augereau rallia sa division affaiblie d'un millier d'hommes, prit position de manière à arrêter les sorties et à intercepter les secours, et fit en outre élever durant la nuit contre le château une batterie de deux pièces de canon et d'un obusier. Cependant Colli, pour faire diversion en faveur de Provera, s'était porté avec quelques bataillons de grenadiers piémontais de Ceva sur Montezemolo, d'où il en avait détaché 2 sur le château de Cencio et les chasseurs Niçards de San-Giovanni-di-Murialto sur les flancs et les derrières d'Augereau. Mais ces troupes n'osèrent tenter un effort sérieux en faveur de Provera, qui, abandonné à lui-même, déposa les armes après trente-six heures de résistance.

Massena, ayant rendu compte à Bonaparte de la reconnaissance de Dego, s'entendit avec Laharpe pour l'attaquer. Le lendemain, 16 avril, les deux divisions se rendirent de la Rochetta sur le plateau où l'on s'était présenté la veille, et, pour animer les troupes, on lut en-tête de toutes les compagnies un ordre du jour annonçant la capitulation du marquis de Provera. Cette nouvelle fut reçue au milieu des acclamations de « *Vive la République! À l'ennemi!... à l'ennemi!...* » Aussitôt Massena partagea la division Meynier en deux colonnes: l'une, commandée par Lasalcette, longea les hauteurs

et se dirigea partie sur la crête, le reste avec 2 pièces de canon sur le sentier tracé à mi-côte, et toutes deux attaquèrent le village bâti sur la crête de droite, près d'un mamelon. L'autre colonne, commandée sous Massena par l'adjudant-général Monnier, suivit le grand chemin vis-à-vis les maisons de Dego et monta droit au village par ce sentier.

Laharpe forma également deux colonnes de sa division. Celle commandée par le général Causse passa la Bormida à gué, vers l'extrémité du rideau où elle s'était précédemment rangée en bataille, et alla attaquer deux hameaux situés dans le coude formé par la rivière autour d'un tertre. L'autre, conduite par Cervoni, devait aller se réunir à la précédente par la grande route quand elle aurait dégagé la rive gauche de la Bormida, repassé à gué et remonté sur la crête du contre-fort de gauche, afin d'attaquer, de concert avec la première, la redoute de la sommité et emporter le village sur la crête de la montagne de Dego.

Bonaparte trouva tout en mouvement quand il arriva, et approuva les dispositions de Massena; il ordonna cependant de conduire au village les 2 pièces qui suivaient les colonnes à droite; on les mit en batterie et elles entrèrent aussitôt en action. Bientôt l'affaire fut engagée de tous côtés; la division Meynier commençait à tourner la droite lorsque les colonnes de Cervoni et de Causse, réunies sur la sommité de gauche, se formèrent en colonne serrée et marchèrent au pas de charge sans tirer un coup de fusil sur les ouvrages qui la défendaient. L'ennemi évacua précipitamment les retranchements et le village à leur approche; le comte Argenteau, pour détourner l'orage dont il était menacé,

prescrivit au colonel Vukassowich, qui s'était réuni à Sassello avec 3 bataillons aux 4 postés dans ce village, de se porter avec 5 bataillons sur Ponte-Invrea, et lui-même, avec 4 bataillons campés près de là, marcha sur les hauteurs en avant de Dego. Vukassowich commença son mouvement à midi, mais l'éloignement et la difficulté des chemins l'empêchèrent d'atteindre sa destination pendant la nuit, et Argenteau arriva quand les troupes postées en avant de Dego étaient déjà dans un désordre affreux. Tous ses efforts furent inutiles, et il ne put rallier ses troupes; car Massena, arrivé sur les derrières de la position, interceptait déjà la route par laquelle l'artillerie effectuait sa retraite. Un petit nombre d'hommes qui se sauva sur le revers de Dego traversa d'affreux ravins, et alla beaucoup plus bas rattraper la grande route en jetant sacs et fusils. Le 22e chasseurs reçut aussitôt l'ordre de se mettre aux trousses des fuyards qui avaient enfilé le chemin de la plaine avant l'arrivée de Massena, et Argenteau ne put reprendre haleine qu'à Monte-Alto. On fit 5,000 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient en entier les régiments de Montferrat et de la marine, et un régiment autrichien, et l'on prit 18 pièces de canon et 20 caissons. Ce résultat nous coûta peu de monde, et l'ennemi n'en perdit pas non plus beaucoup, une sorte de terreur panique lui ayant fait prendre la fuite avant même d'avoir été sérieusement attaqué.

L'affaire à peine terminée, le général en chef ordonna à Laharpe d'aller par le chemin de Cairo opérer sa jonction avec la division Augereau, qui, après la capitulation de Provera, s'était emparée des hauteurs de Montezemolo, dans le but de couper définitivement les Piémon-

tais des Autrichiens en pleine retraite sur Acqui. La division Meynier resta dans l'importante position de Dego, et Massena se rendit à Cairo pour conférer avec le général en chef sur les opérations ultérieures.

Après des marches aussi rapides dans des contrées si pauvres et si difficilement praticables, l'administration ne pouvait pourvoir régulièrement à la subsistance des troupes. Aussi, dès que la division Meynier fut établie à Dego, les soldats descendirent par bandes dans les villages environnants pour chercher des vivres et se livrer aux excès, suites ordinaires de longues privations. Meynier, général faible et cloué à son bivouac par des rhumatismes, ne put empêcher ce désordre, et le général de brigade Lasalcette, sur lequel retombaient tous les détails du service, ne suffisait pas à si grande besogne.

Cependant Vukassowich, arrivé le lendemain dans la matinée à Mioglia, à 7 kilomètres de Dego, y surprit un piquet français et s'y renforça des fuyards du corps d'Argenteau. N'ajoutant pas foi au rapport des prisonniers qui lui annonçaient l'occupation de Dego par 20,000 hommes, il poussa deux bataillons sur les hauteurs où se trouvaient les avant-postes aux ordres des chefs de brigade Dupuy et Rondeau. L'alarme se répandit aussitôt dans le camp, on battit la générale, et Lasalcette courut aux avant-postes avec les hommes qu'il trouva sous sa main, pendant que les chefs de corps cherchaient à rallier leur monde. Malgré l'ordre donné par Massena d'amener l'artillerie ennemie dans la plaine, elle se trouvait entassée sur le chemin, et on eut à peine le temps de mettre deux pièces en batterie.

Dupuy et Rondeau, quoique blessés tous deux de

prime abord, soutinrent le premier choc aux avant-postes; mais, forcés de se replier, ils trouvèrent à peine dans la position 2,000 hommes pour les recueillir; et ceux-ci, découragés par cette attaque imprévue, n'étaient pas capables de les soutenir. Vukassowich, découvrant des hauteurs le petit nombre de troupes postées devant lui, soutint ses deux premiers bataillons avec les trois autres, résolu à pousser l'aventure jusqu'au bout. Rien ne semblait devoir s'opposer à sa marche; déjà même la moitié des troupes réunies par Lasalcette descendait à toutes jambes le revers opposé, lorsque Massena, arrivant au grand galop de Cairo, tenta de les rallier et de les ramener au feu. Déjà les tirailleurs autrichiens avaient pénétré par la gauche et commençaient à fusiller sur les derrières. Cette circonstance aggrava la situation, et le peu de troupes qui avait tenu jusqu'alors lâcha pied. Les Autrichiens s'établirent sur la position et prirent 600 hommes réfugiés dans la redoute.

Vukassowich jugea par ce coup de fortune qu'en présence de l'armée française il ne pourrait conserver ses avantages sans de puissants renforts; il dépêcha coup sur coup plusieurs officiers à Acqui pour informer le comte Argenteau du succès qu'il venait d'obtenir et le supplier de lui envoyer des secours; mais il n'y avait pas un seul Autrichien dans un rayon de 25 kilomètres. Abandonné avec ses 5 bataillons, et forcé de pourvoir à tout, il prit bravement son parti et se multiplia pour satisfaire aux exigences de sa situation. Il tira de son infanterie les hommes nécessaires au service de l'artillerie qu'il venait de conquérir, garnit les retranchements, donna les instructions nécessaires à tous, et invita les officiers à payer au besoin de leur personne.

Cependant Massena, témoin de la panique générale et comprenant l'impossibilité de rallier les fuyards sous le feu de l'ennemi, avait envoyé ses adjudants-généraux et les officiers de son état-major sur le plateau où on avait fait halte la veille avant l'attaque, pour les y arrêter. Sa présence d'esprit sauva tout; les soldats se rallièrent en riant de leur déroute, et, bientôt renforcés par les maraudeurs, qui abandonnèrent leur butin à la vue du danger, il réunit 3 ou 4,000 hommes prêts à laver l'affront fait à leurs armes, passa dans les rangs et redoubla l'ardeur de tous par une allocution énergique. Le temps s'était mis au beau, et il restait assez de jour pour tenter l'attaque; il la supposait bien plus difficile que celle de la veille, car il ignorait de quel côté et en quel nombre venait l'ennemi. Ayant envoyé des hommes de bonne volonté en éclaireurs, une centaine se répandirent aux environs et attaquèrent les petits postes ennemis avec tant d'intelligence et de bravoure qu'ils les forcèrent à se replier. Ils s'emparèrent même du petit village de gauche, où ils retrouvèrent les 2 pièces sur affûts de montagnes qu'on y avait abandonnées. Ce premier succès rendit courage aux troupes rassemblées sur le plateau, et un assez grand nombre de volontaires renforça les éclaireurs. Massena, au lieu de faire un grand mouvement sur la droite comme la veille, prit avec toutes ses troupes le chemin qui conduit au village de gauche, et cette manœuvre réussit; de là, il se dirigea vers la crête où il avait tourné l'ennemi le jour précédent.

Bonaparte, instruit des événements survenus à Dego, avait donné ordre au général Laharpe, déjà en route pour le camp retranché de Ceva à travers les monta-

gues, de rétrograder sur ce premier point. Il arriva lui-même au pont un peu avant ce général, et forma deux colonnes de sa division. La première, sous les ordres du général Causse, se porta sur la gauche; la seconde alla se réunir à la division Meynier, et elles s'avancèrent ainsi sur les flancs en gagnant la crête des contre-forts de chaque côté de la montagne principale.

Celle de droite, la plus forte, étant la plus exposée, cheminait difficilement sous un feu meurtrier; l'autre arriva bientôt sur le contre-fort de gauche. Le général Causse n'attendit pas que la queue de sa colonne eût rejoint la tête, et marcha sur la redoute avec 300 hommes de la 95e en colonne serrée. Reçus à bout portant par une vive fusillade, ses premiers rangs furent renversés et lui-même tomba blessé mortellement. Intimidée par cette chaude réception, la colonne chancela et les Autrichiens sortirent de la redoute, la chargèrent à la baïonnette et la dispersèrent. Bonaparte fit alors avancer Victor avec la 89e, arrêta l'ennemi et fit rallier les fuyards derrière la cavalerie. Peu après la colonne se reforma et reprit son mouvement contre la redoute, précédée d'un essaim de tirailleurs.

Cependant la colonne de droite, s'éclairant sur ses flancs, gagnait insensiblement du terrain, quoique Vukassowich, débarrassé de la gauche, eût réuni contre elle la majeure partie de ses forces. Le général Cervoni, à la tête de quelques centaines de braves, se porta au pas de course au pied du mamelon où se tenait le gros des Autrichiens, se blottit dans un ravin et attira sur lui tout leur feu. Pendant ce temps, le reste de la colonne gagna vivement la grand'route sur les derrières de la position. Cette manœuvre hardie, qui coupait la

retraite à Vukassowich, ne l'ébranla point, et il continua son feu pendant une heure et demie; enfin le général Cervoni sortit du ravin, gravit les flancs du mamelon et se jeta à l'arme blanche sur ses défenseurs; dans le même moment, Massena se porta à la baïonnette sur la grande redoute. Déjà ébranlés par l'attaque audacieuse de Cervoni, les Autrichiens ne purent résister à ce nouvel assaut; ils jettèrent sacs et bagages, brisèrent leurs armes et se précipitèrent sur le revers opposé dans l'espoir de gagner la grand'route par les ravins. Mais ils furent arrêtés en partie par la colonne de gauche; la cavalerie, de son côté, ramassa tout ce qui parvint sur la grand'route; on fit 1,500 prisonniers et on reprit l'artillerie et les caissons. Néanmoins Vukassowich, avec les débris de sa colonne, se replia sur Acqui, emmenant 200 prisonniers.

Pendant qu'on se battait à Dego contre les Autrichiens, Augereau chassait les Sardes des hauteurs de Montezemolo, le général Rusca, parti de la redoute de Maramassa, leur enlevait les hauteurs de San-Giovanni après un combat où il fit 500 prisonniers, et la division Serurier, marchant par Bagnasco, Battifolo et Nocetto, cherchait à ouvrir ses communications avec la gauche d'Augereau.

Bien que cette affaire fût décisive, Bonaparte, trompé par de faux rapports, crut que Beaulieu, campé à Acqui, ne lui abandonnerait pas aussi facilement Dego : il recommanda donc une grande surveillance à ses généraux et leur donna les instructions les plus précises pour le cas d'attaque. Mais, rassuré le 16 au matin par le retour des reconnaissances, il jugea l'ennemi trop découragé pour reprendre avant quelque temps l'offensive

et le moment favorable pour tourner ses efforts contre les Sardes.

Le 16 avril, Augereau descendit de Montezemolo sur Ceva, où il opéra sa jonction avec la division Serurier et la brigade Rusca. Massena, maître de Dego, poussa un parti sur la Scaletta pour y lever une contribution de 3,000 francs que ce village, ruiné par les Autrichiens, ne put payer. Bientôt il reçut l'ordre de se mettre en route avec toutes ses troupes sur Montebarcaro, en passant par Santa-Giulia, où il devait rallier la brigade Dommartin ; mais ce mouvement ne put être exécuté avec toute la célérité demandée par le général en chef, faute de souliers et de vivres.

Laharpe alla prendre position vers San-Benedetto pour surveiller le camp de Terzo ; la brigade Victor couvrit Cairo et la route de Savone. Depuis la séparation des armées alliées, la position de Dego n'avait plus qu'une importance secondaire. Le 16, le quartier-général fut transféré à Millesimo ; le lendemain la division Augereau, renforcée des troupes de Serurier et de Rusca, prit position devant Ceva ; Massena était établi avec la division Meynier sur le Montebarcaro.

Au point du jour, Augereau se mit en mouvement pour reconnaître le camp et tâcher de l'enlever. Il partagea sa division en deux colonnes sous les ordres des généraux Joubert et Beyrand, et se dirigea par le revers de la montagne pour gagner le contre-fort retranché qui plonge sur la forteresse. Malgré la vigueur avec laquelle furent attaquées les redoutes extérieures, cette manœuvre n'eut pas de succès et la division fut obligée de rentrer avec perte dans ses premières positions.

Cependant le marquis de Colli, voyant sa droite débordée par la division Serurier à Monbasilio, et Massena, débouchant de Montebarcaro, menacer sa dernière communication sur Castellino, se détermina à évacuer le camp retranché de Ceva et à prendre la ligne de San-Michele qui lui semblait trop bien appuyée pour pouvoir être tournée. Il employa deux jours à faire filer l'artillerie et les magasins, et laissa seulement quelques bataillons dans la citadelle.

Informé de la retraite de Colli, Augereau vint s'établir, le 18 au matin, sur les deux mamelons qui dominent le fort à portée de fusil, et, supposant que quelques coups de canon suffiraient pour décider la garnison à se rendre, il fit mettre en batterie 2 petites pièces; mais à peine en action le fort les contraignit au silence. Une autre batterie de 6 pièces, construite dans la journée, n'eut pas plus de succès le lendemain.

L'armée piémontaise ayant passé le Tanaro et la Corsaglia, dont elle avait coupé les ponts, s'était établie derrière cette rivière sur les hauteurs qui dominent San-Michele et Vico, prolongeant sa gauche jusqu'au confluent de la Corsaglia et du Tanaro. Dans cette formidable position, couverte par deux rivières profondes et rapides et défendue par de fortes batteries, Colli ne pouvait craindre d'être tourné et avait sa retraite assurée sur Mondovi; mais Bonaparte ne fut point arrêté par ces obstacles. La division Serurier vint prendre position à Ceva; toute la cavalerie et l'artillerie qui étaient dans la vallée de la Bormida eurent ordre de se diriger vers le Tanaro, et les divisions Serurier et Augereau d'attaquer le lendemain le village de Lesegno et la ligne de San-Michele.

Augereau partit des redoutes du camp retranché en suivant la crête de la berge droite du Tanaro pour passer ce fleuve à gué et tourner la position de San-Michele, pendant que Serurier ferait attaquer Torre par la brigade Guieu et San-Michele par le général Fiorella. Il importait d'autant plus de faire réussir le mouvement d'Augereau, qu'il était impossible d'enlever de front San-Michele par les raisons que voici : cette position s'étend sur un contre-fort de la grande chaîne des Alpes; aux pieds de ses versants, à droite, roule la Corsaglia, cours d'eau rapide et torrentueux dont les bords taillés à pic forment un escarpement naturel presque infranchissable; à gauche il est baigné par le Tanaro, aussi rapide et plus profond que la Corsaglia. Il aurait fallu remonter très-haut dans les neiges pour tourner sa gauche, et le Tanaro n'offrait pas moins de difficultés pour en tourner la droite. Le général Dichat avec le centre de l'armée sarde défendait cette position, et le village de Lesegno, bâti sur une éminence au confluent des deux torrents, était pour le général Vitali, commandant la gauche, un avant-poste excellent d'où il pouvait poursuivre et inquiéter dans la plaine la retraite des colonnes françaises.

Serurier et la brigade Fiorella passèrent sur la gauche à travers les châtaigneraies et les bois qui couvrent les montagnes, et, après avoir remonté assez haut le torrent sans être aperçus, eurent le bonheur de le franchir à un gué avant que la réserve accourue de San-Michele pût les en empêcher; ils la culbutèrent ensuite sur ce village, dont ils s'emparèrent. Pendant ce temps Guieu trouva un passage au-dessus de Torre, délogea le comte Bellegarde et s'établit dans ses positions. Se-

rurier ayant ainsi tourné la ligne ennemie, Colli fit évacuer Lesegno, où nos troupes entrèrent.

Mais à la droite les choses s'étaient bien différemment passées. Le général Joubert, chargé par Augereau de reconnaître le Tanaro, avait rencontré des obstacles insurmontables, parce que cette rivière est encaissée d'une manière particulière : ses bords sont alternativement escarpés et en pente douce, de telle sorte, que dans les endroits accessibles, le côté opposé est taillé à pic. Joubert, quoique souffrant d'une blessure récente, n'hésita pas à se jeter au milieu du torrent, et eut le bonheur de gagner l'autre bord malgré la fusillade et la mitraille; mais les grenadiers ayant refusé de le suivre, il fut obligé de revenir sur ses pas; Augereau mit alors ses troupes hors de portée de fusil et envoya demander des ordres à Bonaparte.

Le peu de succès de cette tentative enhardit Colli; il fit attaquer Serurier à la chapelle San-Michele, où l'indiscipline amena un échec. Lorsque nos troupes s'étaient vues maîtresses de la position, elles s'étaient livrées à la maraude et débandées dans toutes les directions; il fut impossible de les réunir à temps et il fallut évacuer San-Michele. Heureusement la réserve favorisa le ralliement des fuyards dans un bois de châtaigniers à quelque distance. Bonaparte fit bivouaquer les colonnes sur les points où elles se trouvaient, et porta son quartier-général à Lesegno.

Massena, qui, plus heureux, avait passé le Tanaro au pont de Ceva, eut ordre de se diriger sur cette place, où tous les généraux de division furent appelés le soir en conseil. Bonaparte ne dissimula pas la situation dangereuse de l'armée : d'un côté, l'insubordination des

troupes et le pillage déconcertaient les meilleures dispositions ; de l'autre, le défaut de moyens et la stérilité du pays ne permettaient pas d'opposer une digue aux débordements et aux excès du soldat affamé. Que répondre en effet à des malheureux qui s'excusaient en disant : *Si l'on ne veut pas que nous pillions, eh bien! qu'on nous nourrisse, qu'on nous habille et qu'on nous paye.* On convint d'une voix unanime qu'il était urgent de transporter le théâtre de la guerre dans le Piémont en dépostant l'ennemi des hauteurs de San-Michele, et de rétablir la discipline par des actes d'une grande sévérité. Ordre fut donné aux généraux de traduire les maraudeurs devant des tribunaux militaires qui prononceraient la peine de mort contre les coupables, de faire exécuter les jugements en tête des troupes, et les chefs de corps ou de détachements furent déclarés responsables de la conduite de leurs subordonnés. En même temps on recommanda à l'ordonnateur de redoubler de zèle et de soin pour utiliser les ressources du pays, et de pourvoir désormais avec plus de régularité aux subsistances.

Ces mesures prises, Bonaparte ne songea plus qu'à pénétrer dans la plaine du Montferrat. Augereau fut dirigé sur Castellino afin de menacer la communication de l'ennemi, Massena se chargea d'attaquer la gauche à Lesegno avec la brigade Joubert, pendant que Meynier, renforcé de deux régiments de cavalerie, aborderait San-Michele au centre. Serurier avec les brigades Guieu, Fiorella et Dommartin eut la tâche de forcer la droite des Sardes, et toute la nuit les troupes furent en mouvement pour atteindre leurs destinations respectives, l'affaire devant commencer à la pointe du jour.

Quoique le général piémontais eût fait rompre le pont de San-Michele, ne se croyant pas en sûreté, il évacua sa belle position dans la nuit et se retira sur Mondovi. Cette retraite, preuve évidente de découragement, nous causa la plus agréable surprise. Bonaparte donna aussitôt l'ordre de se mettre à la poursuite des Piémontais et de les attaquer partout où on les rencontrerait. En conséquence la division Serurier, qui était le plus près d'eux, descendit des montagnes sur Mondovi, ayant derrière elle la cavalerie et l'artillerie; un pont provisoire fut établi sur le Tanaro, et la division Meynier se porta à San-Michele pour relier celle de Laharpe, qui se tenait toujours dans la vallée de la Bormida.

Serurier rencontra près de Vico, en avant d'un petit torrent, de faibles partis piémontais, qui se replièrent à son approche, et, réunis à leur arrière-garde, tentèrent d'en disputer le passage; mais on ne leur en laissa pas le temps : le torrent fut franchi sous leurs yeux, et ils se retirèrent en désordre dans la plaine de Mondovi, où il s'engagea un véritable combat auquel les trois armes prirent part des deux côtés. Battu sur tous les points, Colli se décida à passer l'Ellero sous Mondovi après avoir jeté quelques bataillons dans cette place avec ordre de l'évacuer quand la retraite serait assurée. Le général Stengel se mit à la poursuite des Piémontais et passa la rivière à la tête de quelques escadrons, mais la belle cavalerie sarde, faisant volte-face, croisa le fer avec eux et les força à la retraite à la suite de plusieurs charges, dans l'une desquelles le brave Stengel fut blessé à mort d'un coup de pointe. Deux heures après, Mondovi capitula, et la conquête de cette place nous procura de beaux magasins. Les habitants nous firent un accueil

tout fraternel, et déclarèrent séparer leur cause de celle de la cour en plantant un arbre de la liberté.

La position de Colli devenait de plus en plus critique; sans espoir d'être secouru par Beaulieu, qui se tenait tranquillement à Acqui, surveillé par la division Laharpe, il désespéra de sauver le Piémont et se détermina à demander une suspension d'armes pour traiter de la paix. Bonaparte voulant prendre ses sûretés, répondit que le Directoire se réservait les négociations de cette nature, et qu'au surplus un armistice ne serait possible que si la cour de Turin lui remettait en dépôt deux des trois places de Coni, Tortone et Alexandrie.

Le marquis de Colli transmit cette réponse à son gouvernement, et l'armée continua sa marche sur Turin. Dès le 22 avril, Massena, après avoir fait passer l'Ellero à ses troupes à gué et sur un pont coupé la veille par l'ennemi et aussitôt rétabli, alla, vers les 3 heures, prendre position sur le bord du Pesio, torrent rapide et profond dont le pont avait été brûlé. Heureusement, en le remontant 8 kilomètres, l'infanterie et l'artillerie purent passer sur un pont de pierre que l'ennemi avait négligé de détruire. La cavalerie trouva plus bas un gué, et, dès le soir même, on arriva devant Carru, que l'armée piémontaise venait d'évacuer en coupant les ponts. On fit, en jetant deux arbres sur le Pesio, un passage provisoire pour l'infanterie, qui s'établit en ville le soir même avec le quartier-général, et l'on travailla la nuit et une partie du lendemain à la construction d'un pont de tonneaux. Pendant ce temps, Augereau s'avança de Castellino sur Dogliani avec 10 pièces de canon.

Le 24, Massena occupa Bene; Augereau fila sur la

Mora; Serurier vers la Trinita, et Laharpe, sans perdre de vue Beaulieu, s'établit à Niella, où la brigade Victor, restée à Cairo, reçut ordre de le rejoindre.

Beaulieu, sortant enfin de son inaction, tenta de se rapprocher de Colli, et se dirigea, avec 16 bataillons et 22 escadrons, sur Nizza. Mais ce mouvement tardif ne pouvait rétablir les affaires des alliés.

Le 25, Serurier arriva en face de Fossano, quartier-général de Colli, dont il n'était séparé que par la Stura. Après une canonnade de deux heures, ce dernier se retira sur Carignano; Serurier passa la rivière et prit possession de cette place; Massena, de Bene, se porta sur Cherasco; son avant-garde, conduite par le général Beaumont, culbuta les avant-postes ennemis, et Colli ne songea pas à défendre cette place, qui avait pourtant une bonne enceinte palissadée, armée de 28 bouches à à feu. Assise au confluent de la Stura et du Tanaro, elle devenait pour nous un poste important, et on s'empressa de la mettre en état de défense. Bonaparte y transféra son quartier-général, et donna des ordres pour rétablir les ponts rompus par l'ennemi. Le même jour, Augereau était entré à Alba, où il fut renforcé d'une demi-brigade de nouvelle formation que lui envoya Massena. Les habitants de cette ville reçurent les Français avec enthousiasme, et s'insurgèrent contre leur gouvernement.

Le 27, Massena passa la Stura. La brigade Joubert, formant l'avant-garde, alla prendre position sur les hauteurs de Bra; Dommartin se mit en bataille dans la plaine entre cette ville et la Stura; le général Lasalcette, resté un peu en arrière de Cherasco, vint y passer cette rivière et rejoignit Dommartin; Massena alla s'établir dans la ville de Bra, sur laquelle il frappa une réquisi-

tion de 100 bœufs. Pour éviter le pillage, l'entrée de la ville fut interdite aux troupes, mais, malgré cette défense, les soldats ne tardèrent pas à s'y répandre et à commettre des excès que l'abondance renaissant rendait intolérables; il fallait donc encore sévir pour raffermir la discipline, et dans cette circonstance Massena s'acquit la reconnaissance des habitants par l'énergie de ses mesures de répression.

Cependant la marche victorieuse des Français, et surtout l'accueil qu'ils avaient reçu à Alba, avait porté la terreur dans Turin, où d'ailleurs les principes de liberté et d'égalité comptaient de nombreux adhérents. La cour épouvantée accusait l'inaction de Beaulieu et le soupçonnait même de trahison. La peur grossissait les dangers, et la moindre indécision pouvait devenir funeste, car les partisans des Français commençaient à lever la tête. Le roi, pressé par son fils et par l'archevêque, redoutant d'ailleurs une insurrection, se décida à traiter séparément.

Le 27, le marquis de Colli annonça à Bonaparte que la cour de Turin acceptait les conditions proposées, et bientôt arriva le baron de Latour, chargé de négocier l'armistice, qui fut signé le lendemain. Le roi s'engageait à remettre en dépôt jusqu'à la paix les forteresses de Coni et d'Alexandrie, à évacuer le fort de Ceva et à livrer Tortone aussitôt après la sortie des Autrichiens. De plus, Bonaparte se réserva de lever des contributions dans le pays et de passer le Pô à Valence.

Le général Despinois alla de suite prendre possession de Coni; Miollis entra peu après dans le fort de Ceva, et Meynier s'établit sans difficulté au fort Saint-Victor de Tortone.

Ainsi finit le premier acte de la campagne, dont les conséquences avaient été si bien prévues par Bonaparte ; elles le mirent dès lors au premier rang des généraux de la république, et firent rejaillir sur ses lieutenants, et particulièrement sur Massena, une gloire qui devait bientôt grandir avec la sienne.

CHAPITRE II.

Les Napolitains s'emparent de Valence et l'armée autrichienne y repasse le Pô. — Massena franchit la Bormida et entre à Alexandrie (Alessandria). — Bonaparte surprend le passage du Pô à Plaisance (Piacenza). — Combat de Fombio et de Codogno. — Bonaparte se porte avec l'avant-garde sur l'Adda et en force le passage au pont de Lodi. — Beaulieu rallie Colli, jette garnison dans Mantoue (Mantova) et se retire sur le haut Mincio. — Réorganisation de l'armée française. — Massena précède Bonaparte à Milan (Milano). — Réception faite au général en chef par ses habitants. — Despinois commande le blocus du château, et l'armée se porte sur le Mincio. — Insurrections comprimées par les mesures énergiques de Bonaparte à Milan, à Bagnasco et à Pavie (Pavia). — Tirage des numéros affectés aux demi-brigades. Force et emplacement de l'armée autrichienne derrière le Mincio. — Passage de cette rivière. — Blocus de Mantoue et occupation de Vérone (Verona) par les Français. — Massena commande le corps d'observation destiné à en couvrir le siége. — Le général Mélas prend le commandement intérimaire de l'armée autrichienne et la cantonne en Tyrol. — Guerre de postes pendant six semaines. — Embarras causés à Massena par la pénurie des subsistances. — Prise du château de Milan. — Opérations contre le pape, armistice de Bologne (Bologna) et occupation de Livourne (Livorno). — Augereau étouffe l'insurrection de Lugo. — Siége de Mantoue.

Voici donc les armées en présence sur les rives du Pô. Avant de continuer le récit des opérations, jetons un coup d'œil sur ce nouveau théâtre de guerre. Le bassin de ce fleuve, circonscrit au sud par la chaîne des Apennins romains, toscans et liguriens, à l'ouest et au nord par les Alpes maritimes, cottiennes, grecques, pennines, lépontiennes et rhétiques, forme une sorte d'ellipse coupée à l'est par l'Adige et l'Adriatique aux deux tiers de son grand axe et dont le fond, de 1,277 my-

riamètres carrés, peut être regardé comme un des pays les plus agréables, les plus riches et les plus fertiles de l'Europe. Malheureusement il est sujet à un mauvais air, de la mi-juillet à la mi-septembre, dans tous les lieux bas, et notamment dans la partie orientale de la Lombardie et de la légation de Bologne, sur les rives du Mincio, du bas Adige et du bas Pô.

On sait que les Alpes sont beaucoup plus élevées que les Apennins et couvertes de glaciers et de neiges éternelles; les Apennins, au contraire, dont la largeur est beaucoup moindre et qui peuvent être franchis en quatre ou six marches, ne sont obstrués par les neiges que pendant cinq ou six mois. Leur versant septentrional est successivement couvert de châtaigniers, d'oliviers et de vignes, tandis que sur le versant méridional des Alpes on ne voit, depuis la limite des neiges, que des forêts résineuses ou de hautes futaies et des châtaigneraies.

Au pied des Alpes et à différentes hauteurs se trouvent quatre lacs ou réservoirs principaux des eaux qui en descendent. Le premier sur le versant des Alpes lépontiennes, et les trois autres sur celui des Alpes rhétiques. La longueur de ces lacs est toujours dans le sens de l'émissaire qui les traverse; leur plus grande profondeur est au milieu du bassin, et ils ne sont régulièrement soumis qu'aux vents du nord et du sud.

Élevé à 210 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, le lac Majeur a une longueur de 64 kilomètres sur une largeur de 8,600 mètres. Ce récipient des eaux de la Toce, de la Maggia et de la Tresa est traversé par le Tessin (Ticino).

Le lac de Como, creusé à 212 mètres au-dessus du

niveau de la mer, se divise en deux branches. La plus forte baigne Como et va au sud-ouest; la plus petite, celle de Lecco, au sud-est. Sa longueur est de 58 kilomètres, et sa largeur, avant la séparation des branches, de 4,500 mètres. Ce lac est traversé par l'Adda.

Le lac d'Iseo, élevé de 192 mètres au-dessus de la mer, a une longueur de 22,000 mètres sur une largeur de 4,900. Il absorbe la Borlezza et il est traversé par l'Oglio.

Le lac de Garda, qui a joué un si grand rôle dans la campagne de 1796, est élevé seulement de 69 mètres au-dessus du niveau de la mer, et a 54 kilomètres de longueur sur 17 de largeur. Il reçoit les eaux de la Sarca et de la rivière de Toscolano et donne naissance au Mincio. Il renferme plusieurs îles, dont les plus considérables sont celles de Trimelone sur la rive orientale, près de Cassone-di-Garda et de San-Biagio, à l'entrée du golfe de Pieve-Vecchia. Ce lac, le plus considérable de l'Italie, est continuellement agité par un mouvement de remous résultant de la tendance des eaux à se porter sur Peschiera, où le fond incline sensiblement. Les rives offrent treize ports, dont les principaux sont : Garda, Torri, Malcesine, Torbole, Salo et Peschiera.

Le Pô, qui prend sa source au plateau del Re, sur le flanc oriental du mont Viso, à 1,951 mètres au-dessus du niveau de la mer, roule ses eaux d'une hauteur de 1,600 mètres jusqu'à Revello, bourg distant de 29 kilomètres du mont Viso. Il se perd ici, mais reparaît un peu plus loin, et coule tranquillement dans les plaines du Piémont et de la Lombardie pour aller se jeter dans l'Adriatique par six bouches, dont les deux extrêmes, dites *di Levante* et *di Primaro*, sont distantes de 94 ki-

lomètres. Le développement du cours de ce fleuve n'a pas moins de 528 kilomètres à cause de ses nombreuses inflexions. Dans toute cette étendue sa pente n'est plus que de 351 mètres. Depuis le confluent de l'Adda, la largeur moyenne de son lit est de 600 mètres et sa profondeur moyenne de 6 à 7. Elle descend de 3 ou 4 mètres en été et s'élève à 12 dans les crues. Au printemps et en automne, le Pô est sujet quelquefois à des débordements désastreux. Alors sa vitesse, qui en temps ordinaire est d'un mètre par seconde, s'élève jusqu'à 3m 50. Dans cette circonstance, si le sirocco vient à souffler, il produit un reflux qui cause des dévastations dans les plaines riveraines de son cours inférieur. Le Pô ne gèle que très-rarement; beaucoup d'îles et de bancs de sable rendent sa navigation difficile, malgré sa profondeur, et ses rives n'ont point de ports. Jusqu'à Turin on trouve plusieurs ponts permanents sur ce fleuve, mais au delà on ne le traverse que sur des ponts flottants.

Il reçoit sur sa droite 24 affluents, dont 16 sortent des Apennins; parmi ceux-ci, un seul, le Tanaro, mérite le nom de rivière. Les autres sont des torrents, à l'exception pourtant du Taro et du Panaro, qui, pour avoir un cours plus étendu, apporteraient cependant peu d'obstacle aux mouvements d'une armée.

Sur sa rive gauche, le Pô reçoit 19 affluents, parmi lesquels le Tessin (Ticino), l'Adda, l'Oglio et le Mincio méritent seuls quelque attention. Ces rivières traversent les 4 grands lacs dont nous avons fait mention, ou y prennent naissance; et il faut observer que la rapidité de leur cours, diminuée par leur séjour dans ces déversoirs, n'a plus que la vitesse provenant de la pente gé-

nérale du terrain et non celle acquise par la hauteur absolue de la chaîne.

Le Tessin prend sa source au mont Saint-Gothard, arrose le val Levantin, et, après 65 kilomètres de cours, traverse le lac Majeur, en sort à Sesto-Calende et se jette dans le Pô près de Pavie, après un trajet de 70 kilomètres. Il ne reçoit que deux petits affluents dans sa partie supérieure ; descendu d'abord du nord-ouest, il tourne à Sesto-Calende vers le sud-ouest, puis revient au sud-est : il est guéable dans les basses eaux.

L'Adda prend naissance au val di Scala, traverse la Valteline, et, après un cours de 9 myriamètres au sud-ouest, il entre, grossi de la Maira, dans le lac de Como au point où s'élevait autrefois le fameux fort de Fuentès. Il sort du lac un peu plus loin que Lecco, traverse les petits lacs de Garlate et d'Olginate, et, après avoir encore parcouru 9 myriamètres vers le sud-est, se jette dans le Pô à l'ouest de Crémone (Cremona). Il reçoit 3 affluents sur sa rive droite et un sur sa rive gauche. Il est flottable dans sa partie supérieure, et navigable depuis sa sortie du lac de Como jusqu'au Pô. Son cours est rapide dans la partie supérieure. Il a de 60 à 70 mètres de largeur sur 3 de profondeur moyenne. La hauteur de ses eaux s'élève à 5 mètres dans les crues. La place de Pizzighettone est située sur la rive droite, non loin de son confluent.

L'Oglio prend sa source sur le versant méridional du mont Gavio, qui sépare la vallée de l'Adige de la Valteline, court 6 myriamètres au sud-ouest, traverse le lac d'Iseo, tourne au sud-est et mêle ses eaux à celles du Pô à l'ouest de Borgoforte, après 10 myriamètres de cours. Sur sa droite, il ne reçoit qu'un seul affluent et

3 sur sa gauche. L'Oglio n'est pas navigable dans sa partie supérieure, mais il le devient à la sortie du lac pendant les hautes eaux ; la grande quantité de canaux qui le saignent sur ses deux rives appauvrit tellement son lit que la navigation y est interrompue en été.

Le Mincio sort du lac de Garda à Peschiera, court au sud-est et forme 2 lacs au-dessus et au-dessous de Mantoue. Il se réunissait jadis au Tartaro au-dessus de Governolo; mais, pour délivrer le pays des eaux de cette rivière, on l'a rejeté dans un bras mort du Pô, et on a forcé ainsi le Mincio à verser directement dans le Pô à l'ouest de Sacchetta. Le Mincio est endigué et navigable; les places de Peschiera et de Mantoue sont assises, la première sur sa rive droite à sa sortie du lac de Garda, et la seconde sur la même rive avec une citadelle sur la rive gauche dans la partie inférieure de son cours.

Nul pays n'est mieux pourvu de canaux que le bassin du Pô. On en compte au moins une douzaine qui mettent en communication les lacs et les principales villes entre eux ou avec le Pô; parmi ceux-ci, nous ne citerons que les suivants : le Naviglio-Grande qui dérive du Tessin à Tornavento et ne s'en éloigne qu'à Abbiate-Grasso, où il fait un coude et se dirige à l'est vers Milan; il débouche dans le fossé extérieur de cette ville près de la porte du Tessin; sa largeur est de 15 mètres et sa profondeur de 1m 50; le canal de la Martesana qui est dérivé de l'Adda un peu au-dessus de l'ancien château de Trezzo; des murs épais le soutiennent sur la rive droite de l'Adda jusque près de Rassano, où il fait un coude à l'ouest et se dirige vers Milan; le canal intérieur de Milan qui réunit les deux

précédents ; le canal de Bologne se dirige au nord-est et va joindre le Pô-di-Primaro, mais il n'est navigable que pour des bateaux légers ; il a 15 mètres de largeur sur 1 de profondeur. On peut considérer comme prolongement de celui-ci le canal de Ferrare qui mène à Venise (Venezia) en allant au nord dans le grand Pô. Indépendamment de ces canaux navigables, la Lombardie, le Bolonais et le Ferrarais sont coupés d'une quantité de canaux de desséchement et d'irrigation qui traversent le pays dans toutes les directions avec des buts d'utilité particulière. Tels sont, par exemple, le Naviglio-di-Goito et l'Ossone-Nuovo ; le premier débouche du Mincio et va dans le lac supérieur de Mantoue, le second part de ce lac et aboutit au Pô près de Borgoforte. Le canal de Pavie, qui n'existait pas en 1796, joint cette ville à Milan par Binasco et lie par conséquent Milan avec le Pô.

On ne pouvait pénétrer au midi dans le bassin du Pô que par cinq communications assez difficiles, débouchant de la Toscane et de l'État de Gênes. Ces routes étaient celle de Florence (Fiorenza) à Bologne, par le col de Pietra-Mala, deux de Livourne à Modène et à Plaisance, celle de Gênes à Tortone par le col de la Bocchetta, celle de Sestri à Parme par le col de Cento-Croci. Dans les Alpes maritimes, il y avait la route de Nice à Acqui et Turin par le col de Tende, celle de Bernardo-di-Garessio et la route d'Embrun à Coni par le col de l'Argentière ; dans les Alpes cottiennes, les routes qui de la Savoie passent par le mont Genèvre, le col de Sestrières et le mont Cenis, et convergent sur Turin ; dans les Alpes grecques, celle qui du Valais traverse le petit Saint-Bernard ; dans les Alpes pennines, celle du

grand Saint-Bernard, qui du Valais mène par la vallée d'Aoste et par Ivrea et Chivasso sur Turin; dans les Alpes lépontiennes, les routes qui mènent de Suisse dans le Novarrais par le Simplon, le Saint-Gothard, le Bernardin, le Splugen et le Maloya; enfin celle du Stelvio, qui descend dans le Brescian. Toutes ces communications, plus ou moins difficiles, étaient obstruées par les neiges pendant six ou huit mois de l'année.

La plupart des routes de l'Italie convergent vers Milan. Celles de la rive droite du Pô dans les gorges de l'Apennin, de même que celles des Alpes, excepté les quinze dont nous venons de faire mention, étaient de simples chemins à mulet. Mais celles au pied des montagnes et dans la plaine avoisinant le Pô, étaient belles, quoique étroites, et fort bien entretenues. Dans la Polesine, les communications n'avaient lieu que sur des digues difficilement praticables pendant les pluies.

Le bassin du Pô était partagé en différentes souverainetés. Au nord se trouvaient les États du roi de Sardaigne, restreints sur la rive droite du fleuve par ceux de la république de Gênes, et sur l'autre rive par le duché de Parme, à côté duquel s'étendaient le duché de Modène et les États de l'Église. Sur la rive gauche le Novarrais, province appartenant au roi de Sardaigne, était limité par les bailliages de la Suisse italienne, le Tyrol italien et la Lombardie, possessions de l'Autriche. Cette rive du Pô comprenait aussi les États de terre ferme de la république de Venise.

Les seules places fortes sur la rive droite du Pô étaient Serravalle et Gavi, appartenant à l'État de Gênes; Coni, Cherasco, Ceva, Turin, Tortone, Valence et Alexandrie à la Sardaigne; la citadelle de Plaisance au duc de

Parme, le fort Urbin, Ancone (Ancona) et la citadelle de Ferrare dépendant du saint-siége. Sur la rive gauche, la place de Mantoue seule appartenait à l'Autriche; les châteaux de Bergame et de Brescia, les places de Peschiera, de Verone et de Porto-Legnago dépendaient des Vénitiens. Cremone, Pizzighettone et Orci-Novi conservaient d'anciennes fortifications, et pouvaient, avec quelques travaux, être transformées en places du moment. Les forteresses vénitiennes se trouvaient dans un grand délabrement, et les places sardes seules étaient bien entretenues.

A peine Beaulieu venait-il de se mettre en marche pour joindre ses alliés qu'il apprit la conclusion de l'armistice, et se porta à Oviglio sur le Belbo avec 13 bataillons et 20 escadrons, en vue de surprendre les citadelles d'Alexandrie, de Tortone et de Valence. Ces coups de main échouèrent sur les deux premières places, mais les Napolitains entrèrent le 28 dans Valence, où l'armée autrichienne repassa le Pô le 2 mai et rompit le pont. Beaulieu assit ensuite un camp de 20 bataillons et 26 escadrons à Ottobiano, derrière l'Agogna; le général Roselmini bivouaqua à Sommo avec 8 bataillons et 6 escadrons, et le colonel Vukassowich forma le cordon d'avant-postes de Frascarolo à Verceil (Vercelli) avec 4 bataillons et 4 escadrons. La position des Impériaux était critique; privés de l'appui des Sardes, il leur devenait impossible de défendre l'Italie au moment surtout où l'armée française allait être renforcée d'une belle division que Kellermann se disposait à lui envoyer par les vallées de la Stura et d'Aoste (Aosta).

Dès que les places déterminées par l'armistice, à l'exception d'Alexandrie, furent en notre pouvoir, la divi-

sion Meynier se porta rapidement sur cette dernière, et entra le 1er mai à Nizza-della-Paglia, laissant derrière elle la brigade Joubert pour attendre la division Serurier qui devait la relever à Nizza. Massena fit partir le 1er hussards et le 5e dragons pour renforcer à Rivalta Laharpe, qui eut ordre d'aller occuper Tortone. Ces deux régiments furent remplacés à la division Meynier par le 24e chasseurs et le 8e dragons, et le lendemain Massena occupa Castellazo entre la Bormida et l'Orba. Il y trouva plus de bateaux qu'il n'en fallait pour construire un pont; mais, faute d'officiers du génie, il fut forcé d'opérer son passage en bac, ce qui causa une grande perte de temps. Toutefois, il arriva assez tôt à Alexandrie pour sauver les magasins vendus à vil prix par les Autrichiens, et y fit rentrer tout ce qui en était sorti.

Le seul obstacle capable d'arrêter désormais la marche victorieuse des Français était le Pô, et le passage de ce fleuve, large et profond, offrait de grandes difficultés, Bonaparte, par l'armistice avec la cour de Turin, s'était réservé la faculté de le traverser à Valence, et la publicité donnée à cet article aurait dû faire supposer un piége à Beaulieu; mais il n'en soupçonna pas, et marcha le 8 sur Pavie, où il laissa le général Sebottendorf avec 10 bataillons et 10 escadrons. Il se dirigea ensuite avec un pareil nombre de troupes à Corte-Olona et Santa-Christina, et se fortifia entre le Tessin et la Sesia, sans penser que les républicains, maîtres de Tortone, avaient la faculté de choisir leur point de passage entre l'Adda et le Tessin. Le général Liptay occupa le terrain entre l'Adda, le Pô et le Lambro avec 8 bataillons et autant d'escadrons. Le colonel Vukassowich resta avec 2 bataillons et 2 escadrons en arrière de Toppio; et Colli,

déjà séparé de l'armée piémontaise, se dirigea sur la chaussée avec 2 bataillons, 2 escadrons et quelques pièces d'artillerie sur Casal-Maggiore pour se jeter au besoin dans Mantoue. L'armée autrichienne, qui avait été renforcée de quelques détachements, s'élevait alors à 26,200 combattants, dont 5,600 à cheval avec 69 bouches à feu, non compris l'artillerie régimentaire.

Pour prolonger l'erreur de Beaulieu et lui faire craindre une attaque entre Valence et l'Agogna, Bonaparte dirigea la division Meynier sur Sale, et Augereau et Serurier occupèrent Castellazo et Valence. Pendant ce temps, le général en chef, qui avait réuni en 6 bataillons les grenadiers et les carabiniers des 4 divisions actives, en forma un corps d'élite d'environ 3,600 hommes, qu'il mit sous les ordres du général Dallemagne, et dirigea à marches forcées sur Castel-San-Giovanni. L'armée, à l'exception de la division Meynier, eut ordre de se porter à Voghera, et, pour masquer ce mouvement, Massena établit à Sale une batterie sur les bords du fleuve, rassembla des bateaux et fit ostensiblement tous les préparatifs d'un passage. Par ses ordres, Joubert, avec ses deux demi-brigades et du canon, alla remplacer Rusca à Gerola, où ce dernier avait réuni un grand nombre de bateaux; mais le lendemain même il partit avec toutes ses troupes pour Voghera.

Le 7, Bonaparte, ayant fait rassembler tous les bateaux entre San-Giovani et Plaisance, donna ordre d'effectuer le passage. Les grenadiers, commandés par le chef de brigade Lannes, se précipitent à la hauteur de Plaisance sur les barques, et, en présence de deux escadrons autrichiens, prennent pied sur la rive gauche. Toutes les divisions forcèrent alors de marche pour arriver au

point de passage, et Massena se rendit à Plaisance avec la division Meynier. Il se mit en route le lendemain à 10 heures à la tête de sa cavalerie et de son artillerie, attelée de chevaux de poste, et bivouaqua le soir même à Castel-San-Giovanni; mais l'infanterie mal chaussée n'y arriva que dans la matinée du 10; déjà l'avant-garde, commandée par le général Dallemagne, et les divisions Laharpe et Augereau avaient passé le Pô; il ne restait plus sur la rive droite que Massena et Serurier.

Cependant Beaulieu, convaincu trop tard que les retranchements élevés sur les bords du Tessin et près de Pavie lui étaient inutiles, fit partir le général Liptay avec 6,000 hommes pour couvrir ses communications avec Mantoue par Pizzighettone. Il se mit lui-même en marche pour Corte-Olona avec 10 bataillons et 22 escadrons; Sebottendorf attendit à Pavie avec la réserve les avant-postes rappelés des bords de la Sesia; Colli avec le corps auxiliaire se prépara à quitter Buffalora.

De son côté Bonaparte ordonna d'aborder Liptay, retranché à Fombio avec 4 à 5,000 hommes d'infanterie et 1,200 chevaux. L'attaque eut lieu sur 3 colonnes de 2 bataillons chacune. Dallemagne, avec la première, marcha sur la droite; l'adjudant-général Lanusse, au centre, sur la chaussée, et le chef de brigade Lannes, sur la gauche. La division Laharpe formait réserve. Liptay se défendit bravement, néanmoins il fut chassé de Fombio et poursuivi sur Codogno. Délogé de ce poste, il se retira sur Pizzighettone où il passa l'Adda. Dans ces deux combats les Autrichiens perdirent 5 à 600 hommes, et la cavalerie napolitaine fut très-maltraitée.

Beaulieu, informé de la position critique de Liptay à quatre heures du soir, partit sur-le-champ de Casale dans l'espoir de le soutenir ; mais il arriva trop tard, car ce général était déjà en pleine retraite sur Pizzighettone. Toutefois ses éclaireurs surprirent, à deux heures après minuit, nos avant-postes qui se gardaient mal. Au premier coup de fusil, Laharpe, toujours éveillé, fit prendre les armes à une brigade et se mit à la tête d'un détachement pour reconnaître l'ennemi. Ce fut dans cette fatale circonstance qu'un coup de feu l'étendit roide mort. Ce brave général, Suisse d'origine, avait obtenu tous ses grades dans nos rangs, dont il faisait l'orgueil et la gloire. Banni de sa patrie, en 1791, par l'oligarchie bernoise, il voua dès lors son épée à la France ; doué de vertus héroïques, il alliait à une grande fermeté une vive sensibilité pour les souffrances du soldat, et la chaleur avec laquelle il défendait constamment ses intérêts brillait surtout de son abnégation personnelle. Mais, si sa mort enlevait aux troupes un père et un appui, Massena, dont il partageait les travaux depuis deux ans, regrettait en lui un de ses frères d'armes les plus capables et son meilleur ami.

Ce malheur jeta la confusion dans toute la division, et l'ennemi n'eût pas manqué d'en profiter si les ténèbres ne l'eussent couverte. D'ailleurs, informé à Maleo de cette échauffourée, Dallemagne accourut avec 2 bataillons de grenadiers et une centaine de chevaux, et Berthier, arrivant de son côté, rallia la division et la conduisit sur Casale où il entra peu d'heures après que Beaulieu l'eut évacué. Pendant ce temps Bonaparte pressait à Plaisance l'embarquement des divisions Meynier et Serurier, et accordait au duc de Parme

une suspension d'armes moyennant 2 millions destinés à pourvoir aux premiers besoins de l'armée.

Cependant la lenteur avec laquelle s'était effectué le passage du Pô avait permis à l'ennemi de repasser l'Adda et rendu inutiles les manœuvres ordonnées par Bonaparte contre ses communications. Il ne restait donc d'autre parti à prendre que de l'attaquer de front dans sa nouvelle position derrière l'Adda. En conséquence, Massena reçut, le 9, ordre d'aller prendre le commandement de l'avant-garde à Codogno, où il arriva le soir même. Il visita les positions occupées par les troupes, fit placer la 70ᵉ et la 99ᵉ entre Maleo et Codogno, et porta la brigade de grenadiers de Dallemagne avec la cavalerie à Zorlesco en avant de Casale-Pusterlengo. En même temps la division Meynier, à l'exception de 2,000 hommes qui n'avaient pas encore passé le Pô, fut dirigée sur Casale, où le général en chef, parti de Plaisance dans la soirée du 9 mai, arriva le lendemain à trois heures du matin. De là il se mit en route pour Zorlesco, où il trouva l'avant-garde avec laquelle il marcha sur Lodi. Mais déjà Beaulieu, qui n'avait pas l'intention de tenir ferme derrière l'Adda, s'était mis en marche avec le gros de l'armée impériale sur Crema, ne laissant qu'environ 10,000 hommes pour défendre le pont. Le général Sebottendorf, qui les commandait, n'avait pas jugé convenable d'occuper Lodi, ville d'environ 12,000 âmes, entourée d'une haute muraille et située à 2 ou 300 mètres du pont sur la rive droite de l'Adda. Il s'était contenté d'y jeter 1 bataillon et 2 escadrons pour recueillir la brigade Vukassowich, qui se repliait en toute hâte du bas Tessin.

Dallemagne fit une telle diligence qu'il tomba sur

l'arrière-garde de ce général et la ramena vivement sur Lodi. Le détachement, chargé de garder la ville, ne se croyant pas en sûreté derrière les murailles, se hâta, à l'approche de nos éclaireurs, de passer le pont sous la protection de l'artillerie établie sur la rive gauche de l'Adda. Bientôt, la nôtre étant arrivée, une forte canonnade s'engagea d'une rive à l'autre. Cependant la division Meynier, partie à quatre heures du matin de Plaisance, parut sur le lieu du combat, tandis qu'Augereau, qui avait couché à Borghetto, accélérait le pas pour la soutenir. Bonaparte, croyant le gros de l'armée autrichienne en position derrière le pont de Lodi, préféra le forcer plutôt que de remonter la rivière jusqu'au pont de Cassano, mouvement qui eût exigé deux jours dont Beaulieu aurait profité pour gagner Brescia sans risquer d'engagement. Il n'y avait pas un moment à perdre. Déjà, par ordre de Massena, tous les grenadiers étaient formés en colonne serrée dans Lodi, lorsque le chef de bataillon Dupas, commandant le 2e bataillon de carabiniers, réclama et obtint l'honneur qui lui était dû de prendre leur tête avec les 6 compagnies des Allobroges et de la 29e. Cette formidable colonne devait être soutenue par les divisions Meynier et Augereau.

A l'approche des Français, Sebottendorf avait disposé 3 bataillons de Croates et 14 bouches à feu sur la rive gauche de l'Adda, de l'autre côté du pont, étroit et fort long, qui s'appuyait au tiers de sa longueur sur un banc de sable; 5 bataillons et 6 escadrons formaient réserve en arrière; enfin 3 bataillons, détachés au couvent de Credo, assuraient la communication avec Beaulieu campé à Formigara.

Au signal donné, la porte de Lodi s'ouvre, la colonne

débouche et se dirige vers le pont; les 14 pièces autrichiennes vomissent des projectiles et la font hésiter un moment. Ce temps d'arrêt pouvait tout perdre; Massena, Dallemagne, Berthier, Cervoni se précipitent et l'entraînent aux cris de *Vive la république!* Au tiers du pont les soldats s'aperçoivent que la rive gauche offre peu de profondeur; aussitôt une nuée de volontaires se laissent glisser sur le banc de sable, et gagnant le bord opposé, dans l'eau jusqu'aux hanches, se jettent en tiraillant sur l'ennemi pour faciliter le passage de la colonne. Celle-ci, bravant la mitraille et favorisée par cette diversion, franchit le reste du pont à la course, culbute tout ce qui résiste et tombe sur l'artillerie ennemie. En même temps le chef d'escadron Ordener, à la tête de 300 chevaux du 10e chasseurs, traverse l'Adda à la nage, sabre les canonniers sur leurs pièces, en enlève deux et poursuit les Autrichiens sur la route de Crema. A cet instant la tête de colonne d'Augereau arrive, Rusca imite l'exemple d'Ordener avec le 25e chasseurs; la 1re légère passe le pont au pas accéléré et arrive encore assez tôt pour saisir plusieurs barques chargées de vivres.

Cette action vigoureuse aurait amené la défaite complète de la division Sebottendorf si nous eussions eu plus de cavalerie ou si les chefs eussent été plus entreprenants; mais Kilmaine ne donnait jamais rien au hasard et ne connaissait point encore la valeur de sa troupe; il avait filé avec la réserve vers San-Colombano et San-Angiolo pour y trouver un gué commode et sûr, et Beaumont avait été chercher celui de Mozanica. La division Augereau bivouaqua au débouché du pont sur la rive gauche de l'Adda.

Le lendemain, Dallemagne se porta avec ses grenadiers sur Crema, place vénitienne dont le gouverneur avait fermé les portes aux Autrichiens; Massena dirigea Joubert sur Mulazzano avec 2 pièces d'artillerie, et, le 12, la division marcha contre Pizzighettone, où des rapports dignes de confiance annonçaient que Colli avait laissé une forte garnison en se rendant de Cassano à Milan pour favoriser le rassemblement de l'armée autrichienne à Cremone. Ce mouvement, combiné avec la marche d'une brigade de Serurier, imposa au commandant de ce poste qui néanmoins répondit pendant quatre ou cinq heures à la canonnade de Joubert. Mais enfin, la 75e ayant enlevé le faubourg de Gera, la garnison, forte de 250 hommes, capitula.

Colli, voyant que la concentration de l'armée autrichienne à Cremone était impossible, se retira à Rivalta, où s'opéra sa jonction avec Beaulieu. Celui-ci, après avoir jeté 12,000 hommes dans Mantoue, se retira, le 16, avec le reste de l'armée à Roverbella sur le Mincio; Vukassowich, avec 4,000 hommes et 400 chevaux.

Ainsi dès le 13 mai, rien ne s'opposait plus à la marche victorieuse de l'armée française; les Autrichiens se trouvaient réduits à la défense du Mincio, et l'archiduc gouverneur de la Lombardie s'était enfui à Vienne par Bergame et le Tyrol, après avoir ordonné la formation d'un conseil de gouvernement et d'une garde urbaine. L'heure de la délivrance semblait venue pour les Italiens, et nos partisans ne cachaient plus leur sympathie et leurs vœux. Bonaparte, au moment d'entrer dans la capitale, voulut donner à son armée une organisation nouvelle que la mort de Laharpe, la mauvaise santé de Meynier et l'occupation forcée des places piémontaises conquises ou

cédées par l'armistice rendaient nécessaire. Il la partagea en 5 divisions actives dont 4 d'infanterie aux ordres des généraux Menard, Augereau, Massena et Serurier, et une division de cavalerie qu'il confia à Kilmaine. Macquard commanda l'arrondissement territorial de Coni; le général Hacquin, appelé de l'intérieur, celui de Cherasco, et Meynier resta à Tortone. Massena, dont la division devint la plus forte, réunit sous ses ordres les 1re, 3e et 8e légères, les 21e, 24e et 61e de ligne, ainsi que les 10e et 25e régiments de chasseurs à cheval.

Cette réorganisation n'exigea pas plus de quarante-huit heures, et le 13, lorsqu'elle fut terminée, les divisions occupaient les emplacements suivants : Menard à Cassano et Maleo, Augereau à Pavie avec une demi-brigade à Lodi, Massena à Lodi avec son avant-garde à moitié chemin de Milan, et Serurier à Plaisance. Massena fut chargé de prendre possession de la capitale de la Lombardie que l'archiduc gouverneur avait abandonnée dès le 9 pour se retirer à Vienne, après en avoir confié l'administration à un conseil provisoire et ordonné la formation d'une garde urbaine.

Le 13, Joubert prit la tête de sa colonne avec la 1re légère, les 10e et 25e de chasseurs et 2 pièces d'artillerie légère; il fut suivi par le corps de bataille de la division, moins la brigade Rampon, qui, n'étant pas encore réunie, arriva seulement le lendemain. Les républicains entrèrent dans la ville aux cris de vive la république! vive la liberté! haine aux tyrans! proférés par une foule immense; et, dans l'impossibilité, faute de troupes suffisantes, de former l'investissement du château, Massena mit l'artillerie en batterie contre la porte,

fit camper la division à 1,000 mètres des glacis et la cavalerie sur le rempart. Immédiatement après la prise de possession de la ville, il convoqua la municipalité, lui demanda des subsistances pour sa division, l'engagea à faire porter par des notables les clefs de la ville au général en chef et à lui préparer un logement. Ces propositions furent très-bien accueillies; la députation chargée de cette mission, en tête de laquelle se trouvait le comte Melzi, se rendit à Lodi au quartier-général et protesta de son dévouement à Bonaparte, qui lui promit en retour de faire respecter par l'armée, la religion, les personnes et les propriétés. Le même jour la brigade Rampon ayant rejoint, Massena forma l'investissement du château.

Vingt-quatre heures après Bonaparte, précédé d'un fort détachement d'infanterie et entouré de ses guides, fit son entrée triomphale à Milan. Massena et Joubert allèrent à sa rencontre jusqu'à la porte Romaine; la garde urbaine formait la haie et présenta les armes; les députés de la noblesse et de la bourgeoisie le complimentèrent à plusieurs reprises pendant sa marche jusqu'au palais archiducal disposé pour le recevoir, et où il trouva un dîner de 200 couverts qui fut suivi d'un bal brillant. Il reçut les différents corps administratifs et la municipalité, et le peuple témoigna son allégresse par 3 jours de réjouissances pendant lesquels il planta des arbres de liberté.

L'armée prit quelques jours de repos, mais la division Massena n'en jouit pas, car, destinée à faire le siége du château de Milan, elle dut en commencer les préparatifs : c'était une opération majeure et toute nouvelle dont les officiers comme les soldats n'avaient pas la

première idée. Les prescriptions du règlement de campagne n'indiquaient point les différents cas d'une entreprise semblable; on savait se battre en tirailleurs, et voilà tout. Bonaparte, qui avait été l'âme du siége de Toulon, improvisa alors une instruction que Berthier adressa à Massena, propre à diriger principalement l'infanterie (voyez *Pièces justificatives*, nº IV), tandis que ce général faisait déjà la reconnaissance du château avec le chef de brigade du génie Chasseloup. C'était un hexagone bastionné enveloppé d'un large fossé plein d'eau avec contre-escarpe revêtue, contenant dans l'ancien château des logements et des magasins à l'abri de la bombe pour plus de 2,000 hommes. Ce château avait une triple enceinte; mais la moderne seule, bâtie en 1730, offrait un obstacle sérieux. Les fronts étaient d'un développement de 250 à 300 mètres chacun, avec de petits flancs à oreillons et des demi-lunes devant les courtines. Des tenailles en terre communiquaient sur 3 fronts avec les demi-lunes au moyen de ponts en bois. Uu chemin couvert sans réduits dans les places d'armes régnait sur tout le pourtour de la fortification.

Cette enceinte avait trois fronts qui, étant complétement masqués par les bâtiments de la ville, paraissaient plus facilement attaquables; mais, bien que cette circonstance permît d'établir une sorte de troisième parallèle dès la première nuit, il ne pouvait entrer dans les vues du général en chef d'en profiter, car il aurait ainsi attiré tous les feux de la citadelle sur Milan. Chasseloup estima qu'il suffirait de 15 jours de tranchée ouverte pour réduire le château, parce que les 36 bouches à feu qu'il jugeait nécessaires battraient de plein

fouet; il demandait 5,000 hommes pour le blocus et 15,000 pour le siége en règle.

Dans l'impossibilité de réunir 36 bouches à feu, puisque le parc de siége était encore embarqué dans le golfe de Gênes, il fallut bien se contenter de bloquer le château et d'élever des épaulements dans toutes les rues aboutissantes.

Tout en donnant de grands éloges à l'habileté de Bonaparte, le Directoire tenta de s'opposer à ses vues relativement à la conduite des opérations ultérieures. Le général en chef avait proposé de remonter la vallée de l'Adige après la conquête de la Lombardie, pour aller, en descendant celle de l'Inn, se réunir en Bavière aux armées françaises d'Allemagne. Mais le Directoire rejeta ce projet comme trop hasardeux et lui en substitua un beaucoup plus dangereux. Dans celui-ci l'armée d'Italie, renforcée d'une partie de celle des Alpes, aurait été partagée en deux corps, dont l'un sous Kellermann eut occupé la Lombardie, tandis que l'autre commandé par Bonaparte aurait repassé les Apennins liguriens et se serait dirigé en côtoyant le littoral sur Livourne, pour menacer Rome et Naples. Ce dernier projet donna beaucoup d'humeur à Bonaparte; aussi voulut-il ne rien ménager pour en faire comprendre les inconvénients et parut disposé à donner sa démission plutôt que de partager le commandement. Le Directoire bien averti renonça à son plan.

Le séjour de Bonaparte à Milan ne fut point perdu pour l'armée; il y mena de front, avec la même habileté et le même bonheur, les affaires politiques et administratives. D'abord il accorda un armistice au duc de Modène, qui s'engagea à payer une somme de 7,000,000,

à fournir pour 2,500,000 francs de munitions et de denrées et à livrer 20 tableaux de sa galerie. Puis il frappa une contribution de guerre de 20,000,000 sur le Milanais, et, afin d'en accélérer la rentrée, il arrêta que l'argenterie des églises et les fonds des monts-de-piété seraient pris en déduction de cette valeur. L'argent provenant de ces contributions servit à payer quelques mois de solde aux troupes, à acquitter les fournitures d'habillement, à former plusieurs magasins et à se procurer les moyens de transport dont on avait absolument manqué jusqu'alors. Bonaparte réorganisa aussi l'administration de la Lombardie en écartant les partisans de l'Autriche et régla toutes ces affaires diverses avec tant de tact et d'habileté, qu'il eut bientôt à Milan une cour composée de tout ce que l'Italie comptait d'hommes illustres dans les sciences et les arts. Cette belle contrée, depuis si longtemps soumise au joug de gouvernements avides et compressifs, s'éveillait à la liberté, et les patriotes italiens, se pressaient autour du général en chef, le suppliant de marquer son passage à Milan par la régénération de leur patrie. Trop fin politique pour se laisser dominer par des sentiments, il leur donna des espérances, leur fit entendre qu'ils devaient mériter la liberté par leur conduite, mais ne prit point d'engagements.

Il ne faut pas croire néanmoins que l'accueil fait aux Français fût unanime; les principes qu'ils propageaient froissaient trop d'intérêts et de préjugés. La haute noblesse et le clergé, si puissants dans ces contrées par leur influence sur le peuple, tremblaient de se voir enlever par le nouveau régime, les uns leurs priviléges, les autres leurs immenses propriétés, accrues de génération

en génération. En outre, la misère de l'armée française et les mesures qu'avait prises le général en chef pour y remédier donnèrent texte à des déclamations, qui, passant de bouche en bouche, portèrent atteinte à la popularité des républicains. Pouvaient-ils, disait-on, se proclamer liberateurs en exigeant 20,000,000 de contribution? Ajoutons à ces considérations d'un si grand poids, que la gloire acquise par l'armée depuis le commencement de la campagne, n'avait pas sensiblement amélioré sa condition. Son habillement était en lambeaux et formait avec sa renommée une sorte de contraste fait pour la déconsidérer dans l'esprit de la multitude, accoutumée à la sévérité de la tenue autrichienne. Bonaparte le sentit, et, comprenant aussi que ses troupes, après un si long séjour sur les rochers arides de la rivière de Gênes, les souffrances, les privations et les dernières fatigues, seraient difficilement contenues par les liens de la discipline dans un pays d'abondance, avait hâte de reprendre le cours de ses opérations. Pour y préparer l'armée, il lui adressa, le 20 mai, cette belle proclamation si souvent citée, qui remplit de courage et d'orgueil le dernier soldat et porta l'épouvante chez tous les gouvernements faibles entre lesquels l'Italie était partagée. Bonaparte fit encore quelques modifications à l'organisation de l'armée, déterminées par la nature du terrain sur lequel on allait opérer; il confia au général Kilmaine le commandement de l'avant-garde, qui fut alors composée des 1er et 7e hussards, du 10e chasseurs, du 8e dragons et des 8 bataillons de grenadiers aux ordres des généraux Dallemagne, Lannes et Gardanne. Beaumont commanda les 6 régiments de cavalerie du corps de bataille.

Massena, qui commençait à briller, devenait trop utile pour demeurer sur les derrières devant une bicoque. Il reçut donc ordre le même jour de remettre au général Despinois le commandement du blocus et de lui laisser à cet effet les 84e, 51e, 14e de ligne et la 15e légère, sous les ordres du général Lanusse. Il se mit ensuite en route pour Lodi, par Melegnano, avec la 21e et le 8e dragons. Le général Joubert avait pris la veille la même route, à la tête des 1re, 8e et 3e légères.

Le but du général en chef étant de se rendre à Brescia par Lodi, pour pousser l'ennemi au delà de l'Adige et investir Mantoue, les divisions Serurier et Augereau reçurent l'ordre de marcher dans cette direction.

Le 23, Massena se porta à Offanengo, au delà de Crema, et ordonna au général Menard de se rendre de Codogno à Soresina. L'avant-garde prit position à Soncino, la division Serurier à Buttano et celle d'Augereau à Fontanella. Le quartier-général fut transféré à Crema.

Le 25, Massena passa l'Oglio à Soncino et alla prendre position à Casaglio, à 5 kilomètres en arrière de Brescia, où Menard le rejoignit. Serurier se porta derrière la Mella, au-dessous de Bagnolo, et Augereau à Batella. Le même jour, le général en chef quitta Milan pour rejoindre l'armée. Les protestations de dévouement dont il avait été comblé à son départ ne pouvaient lui laisser soupçonner que la révolte fut si près d'éclater. Il fut donc étrangement surpris lorsque, à peine arrivé à Lodi, il reçut un courrier de Despinois lui annonçant un mouvement très-prononcé dans cette ville, dont la population avait foulé aux pieds la cocarde tricolore, abattu les arbres de liberté et s'était emparée de la porte de Pavie, à la faveur d'une sortie de la garnison du château. Il

ajoutait que, dans un grand nombre de paroisses, on sonnait le tocsin. Cette insurrection, probablement concertée par les partisans de l'ancien ordre de choses, et où le clergé joua le principal rôle, était très-inquiétante. Si on lui laissait le temps de s'organiser, elle compromettait toute la campagne et valait à l'Autriche une armée. Les bruits les plus absurdes circulaient pour exciter les paysans ignorants et fanatiques; l'armée de Condé, disait-on, débouchant de la Suisse, avait paru sur le Tessin; Beaulieu, renforcé de 60,000 hommes, allait se présenter devant Milan; Nice était au pouvoir des Anglais, et l'on se flattait de voir se vérifier le vieil adage que l'Italie deviendrait le tombeau des Français.

Comme il fallait frapper un grand coup pour imprimer la terreur aux insurgés, Bonaparte retourna en toute hâte à Milan avec 300 hommes de cavalerie et un bataillon de grenadiers, en même temps qu'il ordonna à 3 autres bataillons, à 2 régiments de cavalerie et à de l'artillerie, en marche sur l'Oglio, de rebrousser chemin, fit arrêter un grand nombre d'ôtages, fusiller les révoltés pris les armes à la main, rassembla les magistrats, leur adressa les reproches le plus énergiques, prescrivit le désarmement de la garde urbaine qui s'était mal conduite, et plaça la tranquillité publique sous la responsabilité de l'archevêque, des nobles et du clergé. Le chef de brigade Lannes, à la tête d'une colonne mobile, marcha sur Bagnasco, où un millier de paysans s'étaient barricadés, leur tua une centaine d'hommes, mit le reste en fuite, et, pour l'exemple, brûla le village. Mais l'insurrection se développait surtout à Pavie, où 5 à 6,000 paysans avaient forcé la petite garnison laissée par Augereau, à se réfugier d'abord dans le château,

puis à se rendre faute de vivres. Le général en chef ordonna à l'archevêque de Milan d'aller prêcher à Pavie la soumission, et, ce prélat n'étant pas écouté, Bonaparte s'y transporta le 26, somma les insurgés d'ouvrir leurs portes et appuya la sommation de quelques coups de canon. Puis il forma le 6e bataillon de grenadiers en colonne serrée avec deux pièces en tête. Les portes, enfoncées à coups de hache, la colonne pénètre dans la ville au pas de charge, malgré une grêle de pierres et une fusillade très-nourrie, et met en fuite les révoltés. Le général en chef, croyant la garnison égorgée, allait mettre Pavie en feu, mais il s'apaisa quand il la vit saine et sauve, et se contenta de prendre des ôtages et de faire fusiller les principaux chefs de la révolte.

La rapidité avec laquelle elle fut étouffée, la rigoureuse punition imposée à ses meneurs jeta l'épouvante dans toute l'Italie, et Bonaparte, délivré de craintes pour l'avenir, put reprendre l'exécution de ses projets.

Pendant ce temps, l'armée, qui depuis 24 heures n'avait pas de nouvelles du général en chef, s'était concentrée en arrière de Brescia dans un espace de 15 à 16 kilomètres. Les 4 divisions formaient un effectif de 27,700 hommes de toutes armes. A Crema, le quartier-général se trouvant beaucoup trop en arrière de Brescia, le général Berthier le transporta à Soncino, où il fit jeter un pont sur l'Oglio pour l'infanterie et Bonaparte y arriva dans la soirée.

C'est au milieu de ces embarras qu'eut lieu l'opération définitive de l'embrigadement commencé depuis les premiers jours de l'an III, c'est-à-dire le tirage au sort des numéros échus à Paris aux demi-brigades de l'armée d'Italie. Ce tirage eut lieu à Soncino, le 29, en présence

d'un officier délégué par chaque demi-brigade, et les numéros, échus à des corps illustrés déjà par tant de victoires, ne tardèrent pas à acquérir une gloire nouvelle. (Voir *Pièces justificatives*, n° V.) Massena occupait à Casaglio, dans une contrée pauvre et sans ressources, une position qu'il désirait vivement voir changer, et la mauvaise humeur qu'il en ressentait fut augmentée par une lettre de Berthier, dans laquelle ce général accusait ses troupes d'avoir enlevé à Soncino 10,000 rations destinées aux autres divisions. Or, Massena ayant à peine fait une halte d'une demi-heure dans cette ville, repoussa très-vivement ce reproche. Probablement les grenadiers d'avant-garde, sous les ordres de Kilmaine, à jeun depuis longtemps, et tentés par l'occasion, s'étaient pourvus de vivres pour plusieurs jours. A Casaglio, Massena se hâta de lier sa communication avec la division Serurier, bivouaquée à Gensanella, à 5 kilomètres sur sa droite, et d'envoyer de fortes reconnaissances à la découverte de l'ennemi, qu'on disait en force à Castel-Novo et Chiari.

Le lendemain, le quartier-général fut transporté à Brescia. L'avant-garde prit position à Lonato; la division Massena partit à 3 heures du matin pour s'établir à Monte-Chiaro; Serurier, sur la droite, prit poste à Ghedi; Augereau, sur la gauche, à Ponte-San-Marco, et son infanterie légère, sous Rusca, se dirigea sur Salo. Dans la nuit, le général en chef communiqua à Massena son projet de forcer le passage du Mincio. Quelques postes de cavalerie ennemie occupaient encore Monte-Chiaro; l'avant-garde de la division les culbuta sans peine, et alla s'établir en avant du village. Massena, avec cent hommes seulement du 25e régiment de chasseurs, fut dans

l'impossibilité de pousser des reconnaissances assez loin pour recueillir des nouvelles certaines de l'ennemi ; il demanda la cavalerie et l'artillerie nécessaires, mais le général en chef ne lui envoya qu'un bataillon de la 21ᵉ arrivant de Milan.

Pendant que Massena s'établissait à Monte-Chiaro, le général Kilmaine s'avançait de Lonato sur Castiglione. Serurier se rendit à Mezzano, à droite sur la Chiese, dont il chassa les avant-postes autrichiens, et se mit en communication avec Monte-Chiaro. Augereau se rendit à Desenzano, et le quartier-général fut porté à Calcinato.

La direction de ces mouvements fit penser à Beaulieu que Bonaparte avait l'intention de lui couper la retraite en Tyrol en s'emparant de Peschiera et de la Chiusa de l'Adige, postes neutres mal gardés par les Vénitiens. Cette crainte lui ôta tout scrupule, et le général Liptay fut chargé, le 28, de les enlever. Rassuré dès lors par la possession de ces deux postes importants, il attendit les Français derrière le Mincio.

Le 30, voici quelle était la position de son armée : Le général Liptay, avec sa brigade forte de 3,800 hommes et 650 chevaux, formait la droite à Peschiera et Castel-Novo ; le centre, aux ordres de Sebottendorf et composé des brigades Nicoletti et Pittony, l'une, forte de 4,300 hommes d'infanterie et 600 chevaux, à Campagna-di-Valeggio, l'autre, de 2,000 hommes d'infanterie et 1,240 chevaux, à Valeggio ; la gauche, à Goïto commandée par Colli, était composée de la brigade Ruccavina, de 2,600 hommes d'infanterie et 400 de cavalerie, outre sept bataillons et une centaine de chevaux de la garnison de Mantoue ; la réserve enfin, campée à

Oliosi, en arrière du centre, consistait en 7 bataillons et 10 escadrons commandés par le baron Mélas. C'était en tout 15 à 18,000 hommes dont 4,000 de cavalerie.

Sur une étendue de 36 kilomètres en ligne droite, du lac de Garda au lac supérieur de Mantoue, le Mincio, à cause de ses détours, n'a pas moins de 45 kilomètres de développement. Quoiqu'il n'ait pas de gués fixes, on peut cependant le passer quelquefois durant l'étiage. Outre les ponts de Peschiera et de Rivalta, qui sont dans le rayon d'activité de ces places, cette rivière en possède deux autres à Goïto et Borghetto. Celui de Goïto, dont l'abord sur la rive droite est difficile à cause des marécages, était de plus couvert par des retranchements, et le pont de Borghetto seul était abordable pour les Français. En avant de cette ligne respectable, une chaîne d'avant-postes de cavalerie surveillait tous les débouchés de la rive droite jusqu'au Tartaro et communiquait par sa gauche non-seulement avec le corps de Vukassowich fort de 4 bataillons et 100 chevaux, campé à Marcaria, mais encore avec le détachement de 2 bataillons qui observait le cours du Pô, entre l'Oglio et le Mincio. La défense du pont de Borghetto était confiée à un bataillon de Strasoldo réparti ainsi qu'il suit : un poste de 50 hommes logé dans la partie du village en tête du pont sur la rive droite, pour recueillir les avant-postes ; 30 hommes et quelques sapeurs dans les maisons attenantes au pont sur la rive gauche. La consigne de ces deux postes, au cas où ils seraient forcés d'abandonner Borghetto, était de détruire le pont. A petite portée de canon en arrière sur la rive gauche, se trouvaient 300 hommes avec une pièce pour favoriser sa rupture ; 200 hommes étaient postés sur le bord de la rivière en

amont, avec une pièce et une centaine à gauche en aval, au pied de la colline de Monte-Bianco, vis-à-vis un endroit guéable où ils s'étaient retranchés. Par ces mesures, le baron Beaulieu croyait avoir tout prévu; mais le 30 au matin, apercevant de nombreuses lacunes au centre visiblement menacé, il tira d'Oliosi presque toute sa réserve pour les remplir, et cette circonstance lui devint funeste.

Le 30 à deux heures après minuit, l'armée française se mit en mouvement sur Borghetto où devait s'effectuer le passage; Massena chargé de soutenir l'avant-garde, avait tout disposé pour le combat. Kilmaine arriva en vue de Borghetto à la tête de sa cavalerie flanquée par les carabiniers et repoussa les avant-postes autrichiens sur la tête du pont. Mais ceux-ci ayant été renforcés par des hussards et de l'artillerie, reprirent momentanément l'offensive. A neuf heures, une charge vigoureuse leur enleva une pièce et les obligea, bien que soutenus par le poste en tête du pont, à se replier sur la rive gauche du Mincio. Ce mouvement s'opéra avec une telle précipitation que plusieurs hommes furent jetés en bas du pont, d'où ils regagnèrent à gué le bord opposé vis-à-vis le poste retranché. Des grenadiers de la 32e s'en aperçurent, entrèrent dans l'eau jusqu'aux aisselles, suivirent leurs traces encouragés par le général Gardanne qui se mit à leur tête et entraînèrent leurs camarades. Quoique Pittony eût renforcé d'une centaine d'hommes le poste retranché, ce passage à gué s'effectua presque sans perte, protégé par l'artillerie mise en batterie sur la rive droite. Le poste d'infanterie qui avait tenu ferme en tête du pont, craignant alors d'être coupé, le repassa en toute hâte et les sapeurs commencèrent à

le rompre. Mais la tête de colonne de l'avant-garde avait suivi rapidement le mouvement rétrograde des Autrichiens, et son arrivée à la coupure déjà pratiquée empêcha son achèvement. Le carabinier Guignard de la 4e légère la franchit d'un saut, et parvient, aidé de plusieurs de ses camarades à rétablir le tablier du pont sous la mitraille autrichienne. Tout aussitôt, Dallemagne déboucha avec ses grenadiers auxquels vinrent se rallier ceux de Gardanne et enleva le poste retranché. Les deux compagnies qui le défendaient se replièrent sur le Monte-Bianco et se réunirent dans un vieux château à 4 compagnies de Jordis, envoyées à leur secours. Là, protégées par deux pièces, elles résistèrent jusqu'à midi; mais enfin Gardanne s'étant porté sur leur flanc gauche avec un bataillon pour les tourner, elles se replièrent sur Valeggio suivies pied à pied par nos grenadiers qui y entrèrent pêle-mêle avec elles. Ce bourg venait d'être évacué par Beaulieu lequel avait donné ordre de diriger sur Castel-Novo les équipages et l'artillerie de réserve.

La situation des Autrichiens était critique, car rien ne s'opposait à ce qu'on perçât leur centre par Gherla et Villa-Franca, en coupant la retraite vers la vallée de l'Adige à toute leur aile droite. Quelques officiers d'état-major parvinrent à réunir 2 ou 3 escadrons, et au moyen d'une charge heureuse, procurèrent à l'infanterie autrichienne la faculté de se rallier et de continuer sa retraite sur Castel-Novo. Toutefois des fuyards avaient déjà gagné le camp d'Oliosi, où il ne restait plus qu'un bataillon de Colloredo qui prit l'alarme. Bientôt parurent les équipages et l'artillerie de réserve dans le plus grand désordre et suivis de très-près par l'infanterie et la cavalerie. Le comte Hohenzollern alors à la suite du quartier-géné-

ral, prit le commandement, fit arrêter les équipages et exécuter une charge par les pelotons de dragons d'état-major sur les coureurs français, tandis qu'on ralliait les fuyards derrière le bataillon de Colloredo formé sur la route. L'ordre ainsi un peu rétabli, il revint sur Valeggio dans l'intention de rouvrir la communication entre Sebottendorf et Colli. Mais pendant ce temps, Kilmaine avait fait défiler au trot sa cavalerie sur le pont, et Murat, à la tête de 2 régiments de chasseurs, sabrait celui de cavalerie napolitaine sur le flanc gauche de Hohenzollern. Ce général voyant Kilmaine avec le reste de la cavalerie menacer sa route de retraite, se décida prudemment à se retirer sur Castel-Novo et y effectua sa jonction à 7 heures du soir avec Liptay.

Immédiatement après le passage de la cavalerie, Massena avait établi sa division en avant du pont, et Augereau, faisant tête de colonne à gauche, remonta le Mincio dans la direction de Peschiera. Mais la nature du terrain apporta de grands obstacles à sa marche, et il n'arriva qu'à 5 heures en vue de cette place. Le général Liptay n'ayant reçu l'ordre de l'évacuer que depuis une heure pour se porter sur l'Adige, venait de mettre son artillerie de réserve et ses bagages en colonne de route. Il comprit alors qu'un combat étant devenu inévitable il ne pourrait exécuter son mouvement qu'en prenant l'initiative de l'attaque. Il tomba donc sur l'avant-garde d'Augereau avec environ 600 hommes d'infanterie et de cavalerie, la rejeta vivement sur le gros de la colonne, noya dans le Mincio, tua ou blessa 200 hommes, et à la faveur de ce combat inopiné gagna une avance suffisante pour faire écouler sa brigade en 4 colonnes, par les routes de Castel-Novo,

Cola, Sandra et Lazise. Remis de sa surprise, Augereau reçut de Bonaparte ordre de suivre les traces de Liptay et de le harceler jusqu'à Castel-Novo.

La prise de Valeggio en séparant entièrement les troupes autrichiennes, placées à la droite de ce bourg, les avait privées des instructions du général en chef. Leur position devenait critique, car elles ne pouvaient regagner l'Adige, et il paraissait certain que Mantoue serait leur unique refuge; toutefois elles parvinrent à rejoindre le corps de bataille. Tandis qu'on se battait à Borghetto, l'attention de Sebottendorf s'était portée sur un point non guéable, où Serurier faisait des démonstrations de passage. Informé à midi que les républicains avaient forcé le pont de Borghetto, il poussa une reconnaissance à travers les jardins sur Valeggio, avec une centaine de chevaux, et tomba au milieu de ce bourg où il jeta l'alarme. (Voyez *Pièces justificatives*, nº VII.) L'émoi se communiqua à la 1re division campée en tête du pont de Borghetto; Massena lui fit prendre les armes pour soutenir l'avant-garde, mais cette précaution fut inutile; Sebottendorf convaincu par ses propres yeux de la perte de Valeggio et se voyant coupé de l'aile droite, revint sur ses pas, rallia ses détachements et après avoir disposé le gros de ses troupes en échelons sur la route de Gherla, pour tourner Valeggio, il l'attaqua de front avec son arrière-garde. Bien qu'elle n'eut pas eu de succès, cette attaque opéra une heureuse diversion en faveur de la droite, en retenant une partie des troupes qui l'auraient accablée.

De son côté, Colli était resté toute la matinée à Goïto dans l'attente d'ordres de Beaulieu, lorsque instruit vers midi de l'avantage remporté par Sebottendorf à Va-

leggio, il remonta le Mincio pour attaquer le flanc droit des Français. Mais lorsqu'il arriva, Sebottendorf étant déjà en pleine retraite, il renvoya par prudence l'infanterie et l'artillerie à Mantoue, et se dirigea, à la tête de la cavalerie, sur Villa-Franca où il arriva sans rencontre fâcheuse. Le lendemain il se mit en route par Castel-Novo et opéra sa jonction avec le gros de l'armée à Dolce.

Ainsi se termina cette journée où les Autrichiens avouèrent une perte de 4 pièces de canon, 13 caissons, 2 pontons, 3 ponts volants, 48 chevaux et 583 hommes tués, blessés ou prisonniers. Parmi ces derniers se trouvait le prince de Cuto, commandant de la cavalerie napolitaine.

En voyant amener ces maigres trophées à son quartier-général, Bonaparte ne pouvait juger l'étendue des désastres essuyés par l'armée autrichienne. Présumant que son adversaire réunissait toute son armée pour lui livrer bataille entre le Mincio et l'Adige, au pied des hauteurs, sur un terrain favorable à sa belle cavalerie, il donna, comme nous l'avons vu, ordre à une partie de la division Augereau de se porter de Peschiera sur Castel-Novo, afin d'intercepter la retraite de l'armée autrichienne sur Verone de concert avec l'avant-garde.

A la première nouvelle de cette marche, Beaulieu s'était contenté d'envoyer à ses lieutenants l'ordre de se replier sur la Chiusa, sans prendre les précautions nécessaires pour le leur faire parvenir. Il se hâta de repasser l'Adige avec une partie de ses troupes, et, le 31, il se dirigea sur Roveredo par Dolce, où il rallia les débris de son armée. La retraite des corps de Liptay et Sebottendorf, fut harcelée par la cavalerie et l'infanterie de Kilmaine.

Pendant qu'Augereau prenait possession de Peschiera, Massena entra dans la matinée à Villa-Franca, évacuée depuis la veille au soir. Ses coureurs échangèrent seulement quelques coups de fusil avec les traîneurs autrichiens et firent un certain nombre de prisonniers. Après une halte de deux heures il se remit en marche sur Castel-Novo. L'adjudant-général Chabran, avec 150 hussards, l'y précéda et la division s'avança lentement pour avoir le temps de recevoir de nouveaux ordres du quartier-général.

Cependant Augereau, après la prise de possession de Peschiera, s'était dirigé sur Castiglione-Mantovano, d'où il avait, par ordre de Bonaparte, poussé une reconnaissance sur Mantoue et porté le 2 juin son avant-garde à Bancole. Le 3, Dallemagne marcha vers le défilé de Saint-Georges avec 4 compagnies de grenadiers, le 10e chasseurs et 6 bouches à feu, et Augereau vers Cerese; Serurier occupait la Favorite avec une demi-brigade et 2 pièces, et Kilmaine campait à Goïto avec 4 régiments de cavalerie. Ainsi l'on se rapprochait de Mantoue pour l'investir, car la possession de cette place nous était d'autant plus nécessaire qu'elle appuie la droite du Mincio, dont la gauche est couverte par Peschiera, et qu'entre les mains de l'ennemi elle menaçait les derrières de la ligne de l'Adige, où nous allions nous établir.

Massena entra dans la soirée à Castel-Novo où Chabran était arrivé à temps pour sauver les magasins, auxquels l'ennemi avait mis le feu. Vers 11 heures du soir, la division reçut l'ordre de marcher sur Verone; Massena devait, nonobstant l'opposition des magistrats vénitiens, s'y établir et agir comme en pays conquis; s'emparer des ponts, mettre une garnison dans le châ-

teau et prendre des positions militaires au cas où les Vénitiens voudraient lui en disputer la possession. Du reste, Bonaparte lui avait recommandé de mettre beaucoup d'urbanité dans ses rapports avec les magistrats et de rassurer les habitants en faisant observer la discipline la plus sévère.

L'occupation de Verone était pour l'armée d'une importance majeure. Outre qu'il donnait aux troupes de bons quartiers et neutralisait le mauvais vouloir de la république de Venise, comme point militaire, sa possession assurait la ligne de l'armée. Assise sur les deux rives de l'Adige, cette place a trois ponts faciles à défendre; elle commande en quelque sorte tout le cours de ce fleuve, dont elle est le principal point de communication entre les parties inférieure et supérieure, et ses fortifications, quoique négligées, pouvaient être mises à l'abri d'un coup de main.

En s'en emparant, le général en chef violait sans doute la neutralité de Venise; mais la partialité de cette république, bien prouvée depuis l'occupation, moitié gré, moitié force, de Peschiera par les Autrichiens et les fournitures de grains qu'elle leur avait faites, justifiaient suffisamment la conduite de Bonaparte. Venise subissait ainsi les conséquences de sa politique pusillanime : tout État faible qui conserve la neutralité armée entre deux ennemis puissants prend un mauvais parti, et, en effet, maltraité des deux côtés, suivant les chances de la guerre il tombe toujours à la merci du vainqueur.

Le provéditeur Foscarelli, instruit de la marche de Massena, se rendit à Peschiera auprès du général en chef, et, invoquant la neutralité, le supplia d'épargner Verone. Bonaparte lui adressa les plus vifs reproches

sur sa conduite, et notamment l'interpella sur le long séjour que le gouvernement vénitien avait permis au comte de Lille dans cette ville. Foscarelli allégua l'ordre donné au prétendant de partir depuis quelques jours et Bonaparte parut s'adoucir; mais son ton avait tellement imposé au provéditeur qu'il ne songea plus à faire d'objection sur l'occupation de Verone.

En effet, Massena y entra sans difficulté le 1er juin avec son avant-garde, fit occuper la citadelle et garder les ponts ; le reste de la division campa entre l'Adige et Peschiera, avec défense d'entrer en ville. Malgré ses ordres et la surveillance du général Menard, Verone ne tarda pas à être envahi par des soldats qui s'y livrèrent à mille excès. Cette conduite eût certainement soulevé la population, si Massena n'avait fait arrêter par des patrouilles les maraudeurs encore nantis des objets volés, ordonné de battre la générale dans les camps et de faire la visite des sacs, d'arrêter et de punir les coupables. Presque tous les effets enlevés furent ainsi restitués aux habitants, et cet acte de fermeté rétablit un peu de confiance.

Le général en chef eut le 3 une conférence avec le provéditeur Bataglia, successeur de Foscarelli, et Nicolas Erizzo, commissaire du gouvernement vénitien. Il leur dit que l'accueil fait à ses troupes à Verone le portait à croire que le sénat n'avait pas de mauvaises intentions envers l'armée française et qu'il s'estimerait heureux de pouvoir lui donner des preuves d'amitié, si la république fournissait des vivres avec abondance à la division d'occupation. Les commissaires se hasardèrent à demander s'il pouvait prévoir la durée du séjour des troupes à Verone, à quoi Bonaparte répondit qu'elles y

resteraient tout le temps exigé par les circonstances, à moins que le Sénat ne se mît en mesure d'interdire le passage de l'Adige aux Autrichiens. Cette réponse ne permettant pas aux commissaires d'insister, Bonaparte revint avec amertume sur l'accueil fait au comte de Lille; au surplus, ajouta-t-il, on ne pouvait prévoir quel parti le Directoire prendrait à cet égard, et il les congédia peu rassurés sur l'avenir.

Il eut ensuite un long entretien avec Massena, dans lequel il lui expliqua ses projets. « Avec un effectif d'en-
» viron 90,000 hommes, je n'ai pas, lui dit-il, plus de
» 42,000 combattants présents sous les armes, puis-
» qu'il faut en défalquer les garnisons des places con-
» quises, les malades aux hôpitaux et les prisonniers de
» guerre. Or, en laissant 9 à 10,000 hommes à Despi-
» nois pour réduire le château de Milan, 7,000 à Seru-
» rier pour bloquer Mantoue, 20,000 à vous pour ob-
» server les Autrichiens et 6 à 800 chevaux à Kilmaine
» pour servir d'intermédiaire entre vous et Serurier,
» vous voyez qu'il ne me restera pas plus de 5 à 6,000
» hommes pour les expéditions urgentes que je médite;
» mais 6 semaines au moins s'écouleront avant que l'ar-
» mée autrichienne soit en état de reprendre l'offensive.
» Je mettrai ce temps à profit pour étouffer l'insurrection
» des fiefs impériaux, réduire le château de Milan, pres-
» ser le siége de Mantoue, dont Augereau et Serurier
» forment déjà l'investissement, forcer le pape et la cour
» de Naples à un armistice et faire occuper Livourne
» avec les troupes venues de l'armée des Alpes. Vous
» me suppléerez pendant l'absence à laquelle ces di-
» verses expéditions vont me forcer, vous défendrez la
» ligne de l'Adige jusqu'à Legnago, où Augereau lais-

» sera une demi-brigade, et couvrirez le blocus avec » 12 demi-brigades et deux régiments de cavalerie, » donnant un total de 19,000 hommes, y compris 700 » de cavalerie, et formant deux belles divisions; l'une » sera sous vos ordres directs et l'autre sous ceux du » général Sauret; je vous laisse en outre toute l'artille- » rie que vous pourrez désirer et me repose sur votre » prudence quant aux mesures à prendre en cas d'évé- » nements majeurs. J'aurais bien voulu vous donner en- » core un autre général de division, mais vous savez » qu'ils sont rares. Le Directoire m'en a promis, et ils » n'arrivent pas; d'ailleurs, avec des généraux de bri- » gade tels que Rampon, Joubert, Gardanne et Victor, » vous pouvez, à la rigueur, vous en passer en dé- » ployant l'énergie et l'activité que je vous connais. » (*Voir pièces justificatives, n°* VIII.)

Immédiatement après le départ de Bonaparte, Massena fit la visite de sa ligne avec le chef de bataillon du génie Maubert et s'attacha surtout à bien reconnaître la position de la Corona sur la rive droite de l'Adige, entre ce fleuve et le Montebaldo. Cette position lui parut la plus importante de toute la ligne. Son front est couvert par le ravin de Brentino; sa droite s'appuie à des escarpements au pied desquels coule l'Adige et passe le chemin de Rivoli, et sa gauche est fermée par le Montebaldo, dont la cime n'est accessible que par un sentier étroit, dont le versant occidental, opposé au lac de Garda, ne peut être franchi que par la route de Malcesine à Montagna. Arrivé à ce point, l'ennemi aurait encore, pour tourner la position, à gravir le versant méridional qui n'est traversé que par deux sentiers très-étroits où cent hommes déterminés peuvent arrêter une

armée, et de plus adossé au lac presque infranchissable.

Massena désigna à Maubert ainsi qu'aux généraux de brigade les points où devaient être élevés des retranchements ou des batteries, et rectifia ensuite l'emplacement des troupes de la division ainsi qu'il suit :

Joubert se porta de Campara sur la position de la Corona avec la 4e légère dont 1 bataillon campa sur les hauteurs du Montebaldo ; la 11e s'établit à Preabocco poussant 1 bataillon à Brentino ; le général Gardanne forma à Incanale la 2e ligne pour être en mesure d'appuyer l'avant-garde ; la 18e de bataille de Camporenzo et San-Giovanni alla camper entre Peschiera et Salo, dont elle renforça la garnison d'un bataillon. Elle avait l'ordre de se porter sur l'un ou l'autre de ces points en cas d'alerte. Enfin les deux 18e formèrent un camp entre Rivoli et le lac. Il ne resta plus pour la garnison de Verone que la 32e de ligne, la 17e légère et un régiment de cavalerie, le second fut cantonné à Castiglione-Mantovano. Quant à la division Sauret elle n'avait encore qu'une demi-brigade à Salo, le reste de ses troupes se trouvait à Goïto employées au blocus de Mantoue et à Milan. Tous les postes devaient être pourvus d'artillerie, mais le parc de Peschiera en était si peu fourni qu'il s'écoula plus de 20 jours avant que les promesses du général en chef pussent être en partie réalisées. Jusque-là son matériel consista en 10 bouches à feu dont, faute de canonniers, on ne pouvait faire usage.

D'autres soins occupèrent ensuite l'attention de Massena. La totalité des troupes mises sous ses ordres n'étant pas arrivées il accéléra leur jonction. Comme il lui manquait beaucoup de fusils et que l'arsenal de Verone en était bien approvisionné, il en demanda 2,000 au

provéditeur à titre d'emprunt. Celui-ci se retrancha d'abord sur la neutralité et finit par offrir d'en référer à son gouvernement. Massena, fidèle à ses instructions, insista vivement, et le magistrat, n'ignorant pas qu'un refus formel le compromettrait, se décida enfin à satisfaire à sa demande et à lui remettre en outre les outils nécessaires pour les travaux de fortification entrepris à Peschiera.

Le 12 juin, Massena porta son quartier-général à Castiglione, et remit le commandement de Verone au général Rampon. Le repos où on laissa les troupes, après une campagne si active, permit enfin de songer à leur instruction. Massena les fit exercer deux fois par jour sur les trois écoles, dont la plupart des volontaires n'avaient aucune idée, et, par des inspections et de fréquentes revues, tint les chefs de corps en haleine et excita leur émulation.

Le temps s'écoulait et il lui manquait encore plus de 6,000 hommes sur les 19,000 qui lui avaient été promis; les approvisionnements et la poudre n'arrivaient pas à Peschiera; en outre le service des subsistances laissaît beaucoup à désirer, et les généraux Sauret, Cervoni, Serviez, annoncés depuis longtemps, ne paraissaient pas encore.

Mais les Autrichiens n'étaient pas dans un moindre embarras que nous. Le baron Beaulieu, accablé sous le poids de ses revers, s'était borné à cantonner le gros de son armée dans la vallée de l'Adige. S'il ne trouva point extraordinaire qu'on l'eût remplacé par le comte Wurmser après la perte de Milan, il fut vivement blessé de voir arriver le baron Alvintzy, chargé par le conseil aulique de rechercher les causes des désastres récents

et de proposer les mesures propres à remettre l'armée sur un pied respectable dans le plus court délai. Sous prétexte de santé, Beaulieu se retira sur-le-champ ainsi que Colli, son ami, et le commandement intérimaire fut remis au général Melas, dont le premier soin fut de réorganiser l'armée autant que possible et de lui assigner, le 19 juin, les cantonnements suivants : à droite le général Loudon, stationné sur les frontières du Vorarlberg, avait établi un bataillon et 500 chevaux sur le Tonale, à Tauffers et Nauders; le baron Grafen, avec 3 bataillons venus des bords du Rhin, resta sur les frontières des Grisons et plaça des postes à Feldkirch, Vadutz et Valders; 3,000 hommes de la levée en masse du Tyrol, déjà organisés et armés, étaient postés dans les défilés sur la frontière des Grisons et de la Valteline; Sebottendorf occupait, avec 10 bataillons et une centaine de chevaux, la ligne depuis les lacs d'Idro et de Garda jusqu'à Avio sur la rive droite de l'Adige; Liptay cantonnait dans le val Arsa, sur la rive gauche de ce fleuve, avec 9 bataillons et 5 escadrons; le prince Hohenzollern enfin gardait la vallée de la Brenta et les Sette-Communi avec 4 bataillons et 3 escadrons. Les positions du Tyrol étaient armées de 48 pièces de 3 et il y en avait 77 dans celles de Roveredo et d'Ala, non compris les 64 du parc de réserve. On juge par cette distribution de l'impossibilité où se trouvaient les Autrichiens de reprendre l'offensive. Ajoutez à cela que leurs troupes étaient démoralisées par la fatigue et la pénurie de subsistances et de chaussure, et que plus de 3,000 malades encombraient les hôpitaux de Trente, Brixen et Botzen. A la vérité, tout s'agitait en Autriche pour remettre cette armée sur un pied formidable. 31 bataillons et

18 escadrons s'étaient successivement mis en marche de l'armée du Rhin et de la Gallicie pour la rejoindre et on lui avait envoyé 2 parcs d'artillerie de siége, un équipage de ponts et une grande quantité de caissons; mais il fallait du temps pour qu'ils arrivassent sur les bords de l'Adige; et d'ailleurs une partie de la cavalerie était forcée de cantonner aux environs de Kuffstein et de Salzburg en Carinthie, entre Spital et Klagenfurth, à cause du manque de fourrages: aussi toutes les affaires qui eurent lieu pendant ces 6 semaines sur la ligne se bornèrent à des engagements d'avant-postes, dont trois seulement méritent quelque mention.

Les Impériaux avaient occupé la Bocchetta-di-Campione et commençaient à s'y retrancher quand Massena, afin de leur ôter le temps de s'y établir, se rendit à la Corona pour diriger l'attaque de ce poste. A une heure après minuit, l'avant-garde, commandée par le chef de bataillon Marchand, composée de 9 compagnies de carabiniers, soutenue par 400 hommes de la 4e légère que conduisait Joubert, surprit les avant-postes et les força à rentrer précipitamment dans le camp. Il était déjà passablement fortifié, et les Autrichiens avaient amoncelé des quartiers de rochers dans la partie accessible pour écraser les assaillants. Les régiments de Lattermann et de Strasoldo, renforcés par 400 tirailleurs, firent une vigoureuse résistance, mais nos carabiniers se précipitent sur eux à la baïonnette, leur tuent ou blessent beaucoup de monde et font 200 prisonniers. 400 tentes, tous les bagages des officiers, 25 mulets et 15,000 cartouches furent le fruit de cette expédition.

Pendant ce temps le chef de bataillon Recco, commandant à Preabocco et Brentino, s'était porté avec la

11e légère, précédée de 2 compagnies de grenadiers et 2 de carabiniers, sur le poste retranché de Belluno, défendu par 800 hommes. Cet officier marcha avec tant de précaution que son avant-garde surprit les avant-postes ennemis et les enleva.

De son côté le général Victor s'était porté, en longeant le lac, sur Malcesine, où les Autrichiens avaient un camp de 1,200 hommes qu'il comptait surprendre pendant la nuit. Trois compagnies, sorties de Montagna, l'appuyaient en longeant les hauteurs; mais, soit qu'il fût parti trop tard ou que la difficulté des chemins eût contrarié sa marche, il arriva seulement au jour, et l'ennemi, l'ayant aperçu, se mit en état de défense. Il s'engagea une vive fusillade, et les Autrichiens, soutenus par le feu de 5 chaloupes canonnières, ne se laissèrent point entamer; Victor crut prudent d'abréger un combat inégal et retourna dans ses positions.

Les assassinats journaliers commis à Peschiera sur des soldats français par des Esclavons de la garnison vénitienne forcèrent Massena à se plaindre énergiquement au provéditeur-général : « Si je ne comptais, » lui écrivait-il, sur votre empressement à mettre fin à » ces scènes atroces, j'ordonnerais à mes soldats de » marcher en troupes, de faire main-basse sur tous ces » misérables, et, s'il le fallait, je me mettrais à leur » tête. » Le provéditeur lui donna une première satisfaction, mais le bruit d'une invasion prochaine enhardissait les mécontents et les assassinats continuèrent. Massena renouvela ses menaces au provéditeur : « Vos » ordres ne sont pas suivis, lui écrivit-il; redoublez de » surveillance; les choses ne tarderont pas à en venir à » un point tel que je ne saurais répondre des suites. »

A cette époque Bonaparte ordonna de jeter un pont entre Rivoli et la Sega; Massena alla, accompagné des généraux Chasseloup et Songis, reconnaître le point le plus favorable pour cette opération; comme l'escarpement de la berge gauche de l'Adige et le commandement qu'elle exerce sur la rive droite rendaient impossible la construction de l'ouvrage destiné à le couvrir, il se décida à marquer son emplacement à la droite de Polo entre Bussolengo et la Sega; et, en attendant que le chef de bataillon Andréossy eût envoyé chercher à Verone des bateaux et des agrès et fait descendre de Dolce quelques radeaux abandonnés par l'ennemi, il fit placer sur ce point deux trailles pour le passage des régiments napolitains qui, en vertu de l'armistice récemment conclu avec la cour de Naples, venaient prendre des cantonnements dans les États vénitiens.

Sur ces entrefaites le bruit des projets offensifs de l'armée impériale prit plus de consistance : d'un côté on apprenait qu'elle marchait sur Bassano, de l'autre qu'elle s'était établie à Vicence (Vicenza). Sauret annonçait de Salo et Joubert de la Corona qu'ils s'attendaient à être attaqués au premier jour, et la coïncidence de ces rapports, venant de points opposés, fit tenir Massena sur ses gardes. Il renforça Salo d'un bataillon, et, présumant que les Impériaux dirigeraient leur effort sur Verone, point de passage avantageux, il donna ses instructions au général Rampon, qui y commandait. Elles portaient qu'à l'approche de l'ennemi il préviendrait Despinois en position sur la droite de l'Adige au-dessous de Verone avec 8,000 hommes, et Victor qui surveillait à Sega les travaux du pont de Polo. Ces deux généraux avaient ordre de le soutenir. Il devait d'abord s'empa-

rer des portes et en chasser les troupes vénitiennes qui en formaient la garde avec les nôtres; jeter des tirailleurs sur toutes les hauteurs et défendre les chemins par de forts postes d'infanterie. La communication entre la porte de Vicence et celle de Saint-Georges devait rester libre sous la protection de l'artillerie placée dans les quatre tours bastionnées et dans le fort étoilé servant de citadelle. Rampon eut ordre en outre de disperser par le canon les attroupements dans les rues, de se défendre avec opiniâtreté et de ne faire sauter le pont qu'à la dernière extrémité. Enfin un système de signaux fut établi sur la ligne, de manière à être informé sur toutes ses parties des événements qui surviendraient.

Pour être plus à portée des points attaqués, Massena établit le 17 son quartier-général à Piovezzano. Il s'éloignait, il est vrai, de 3 kilomètres de la Corona; mais, rapproché de 12 de Verone, il se trouvait à proximité du pont de Polo, dont la construction avançait. Ce même jour un des régiments napolitains passa l'Adige. Suivant ses ordres, Massena lui fit l'accueil le plus empressé, et donna aux officiers un dîner suivi d'un bal où les Français déployèrent tous les dehors de la cordialité.

Mais, quand tout annonçait la reprise prochaine des hostilités, la division était en proie à la misère la plus affreuse, et Massena attendait vainement la réalisation des promesses du général en chef. Pendant ces 6 semaines le pain avait manqué souvent, la chaussure et l'habillement restaient dans un état déplorable; le corps d'observation ne recevait ses subsistances que d'un entrepreneur auquel le gouvernement vénitien avait fait, à contre-cœur, quelques avances secrètes, et ce fournis-

seur n'ayant pu faire acquitter les lettres de change que le commissaire du gouvernement Saliceti lui avait données sur le trésor, le service cessa tout à coup et Massena demeura plongé dans le plus grand embarras. A ses réclamations et à ses plaintes Bonaparte répondait par des ordres qui ne s'exécutaient point. Depuis longtemps il n'attendait plus de renforts, non qu'il estimât sa présence valoir 6,000 hommes, comme le lui assurait Berthier, mais parce qu'il sentait que Bonaparte ne pouvait les lui envoyer sans dégarnir des points importants. Néanmoins il aurait cru manquer à ses devoirs en n'insistant pas sur l'urgence de remédier à un état de choses compromettant pour la discipline et le salut de l'armée. Sa correspondance n'offrait donc plus que l'exposition des misères de ses troupes. « Point d'avoine, point de fourrages, point de vin, point de vinaigre; sans culottes, » sans habits, sans souliers, sans chemises, voilà notre » situation, écrivait-il à Berthier l'avant-veille de l'atta- » que de Wurmser; il est temps qu'on sache d'où cela » provient, et, s'il y a négligence, il est instant qu'on en » découvre et punisse les auteurs. »

Comme Bonaparte s'en était flatté en partant de Verone, le temps avait été mis à profit par les autres divisions de l'armée. Quittons un instant la ligne de l'Adige et rappelons brièvement les événements survenus pendant ces 6 semaines sur d'autres points de l'Italie. D'abord le général en chef enleva un allié aux Autrichiens en signant le 6 à Milan un armistice avec le prince de Belmonte, plénipotentiaire de la cour de Naples, et la répression de l'insurrection qui avait éclaté dans les fiefs impériaux fut la seconde opération de Bonaparte. D'Arquata, petit bourg à l'est de Gavi sur la

Scrivia, sortaient continuellement des partis qui infestaient les routes environnantes, et particulièrement celle d'Alba à Tortone, suivie par les convois et les détachements venus de France à travers la rivière de Gênes; Lannes se porta sur cette ville avec une colonne mobile, l'enleva de vive force, la brûla, fit fusiller les chefs des insurgés et ramena la tranquillité par cet exemple. On ne tarda pas à découvrir que l'instigateur de cette insurrection était le noble Génois Spinola, et qu'elle avait été favorisée secrètement par la garnison génoise de Novi et le gouverneur piémontais de Serravalle. Bonaparte demanda satisfaction au Sénat de Gênes et à la cour de Turin : l'un et l'autre s'engagèrent à veiller à l'avenir sur la sûreté des routes et à escorter même au besoin les convois de vivres et de munitions.

On s'était borné jusqu'au milieu de juin à bloquer étroitement le château de Milan; mais à cette époque un matériel suffisant d'artillerie étant arrivé de Tortone, 1,500 hommes ouvrirent la tranchée et tracèrent la première parallèle sur un développement de 2,600 mètres, depuis l'angle flanqué du bastion de la porte Vercellina jusqu'au faubourg des Ortolani, à environ 600 mètres des glacis. Dans la nuit du 17 au 18, l'artillerie traça l'emplacement de deux batteries : la 1re de mortiers à 800 mètres du centre de la citadelle, la 2e de canons et d'obusiers à droite de l'attaque à 440 mètres de l'angle saillant du bastion de Don-Pietro, destinée à battre en rouage la face prolongée, le flanc droit du bastion Velasco et la gauche du chemin couvert du bastion de Domingo, ainsi que la grande façade de l'intérieur du château. Du 18 au 26 on établit deux batteries de mortiers et

cinq autres de différents calibres étrangers, et on les arma de 24 pièces pour ricocher celles du château. La garnison avait découvert l'établissement d'une des batteries de mortiers, mais ses feux étaient restés sans effet. Elle fit néanmoins un bon usage de son artillerie sans risquer de sortie.

Le 26 à 9 heures du matin le feu commença et continua sans interruption pendant 3 jours; il fut principalement dirigé contre les ponts et les ouvrages collatéraux, et les bombes allumèrent plusieurs incendies dans le château. La garnison répondit avec énergie, nous tua une cinquantaine d'hommes et endommagea même quelques-unes de nos batteries. Cependant le 28 les incendies continuèrent, un grand nombre de pièces autrichiennes furent démontées et les parapets fortement dégradés. Le commandant fit réparer les brèches avec des sacs à terre et remplacer les pièces hors de service; néanmoins, après avoir pris l'avis d'un conseil de guerre, se voyant dans l'impossibilité de tenir plus longtemps, il demanda le 29 au matin une suspension d'armes qu'on lui refusa, et quelques instants après il capitula : 4 compagnies de grenadiers prirent aussitôt possession de la porte de Milan et des bastions Resano, Don-Pietro et Tacagno. La garnison sortit de suite par la porte de Milan, défila le long du glacis de Vercelline avec armes et bagages et mit bas les armes au pont du Naviglio.

La prise du château de Milan nous valut 2,000 prisonniers, 152 bouches à feu, 200 milliers de poudre, 5,000 fusils, une caisse de 100,000 francs, 15 chevaux, 115 bœufs et 10 à 12,000 rations de vivres.

Cet événement, doublement heureux, assura la tran-

quillité de la capitale et procura de grandes ressources en artillerie et en munitions pour le siége prochain de Mantoue.

Bonaparte, très-satisfait de la conduite de ce siége, demanda pour Despinois le grade de général de division; mais cette faveur fut suivie bientôt après d'une disgrâce plus éclatante encore et non moins méritée.

Au moment où l'on commençait à battre la citadelle, Augereau recevait l'ordre de quitter Legnago, d'y laisser le général Robert et de passer le Pô à Borgoforte. Il entra le 19 à Bologne, où il prit 400 hommes de troupes papales et 4 drapeaux. De son côté, le général Vaubois, avec 4,000 hommes et 700 chevaux venus de l'armée des Alpes, marcha de Plaisance à Reggio par Parme. Bonaparte entra le même jour à Modène, et le fort Urbin ouvrit ses portes à la première sommation. Il avait une garnison de 800 hommes et 50 bouches à feu bien approvisionnées sur ses remparts. Le 21, Bonaparte arriva à Bologne et poussa l'avant-garde d'Augereau sur Ferrare, qui se rendit sans résistance; on y trouva 114 bouches à feu. Vaubois continua sa marche sur Rome, en suivant la frontière de Toscane. Le grand-duc eut beau alléguer la neutralité pour refuser le passage, il fut obligé de consentir à établir une route d'étapes par Sienne (Sienna). Sur ces entrefaites Vaubois arriva le 26 à Pistoie (Pistoia); mais dès le 23, la cour de Rome, épouvantée et sans moyens de résistance, avait conclu avec Bonaparte à Bologne, par l'intermédiaire du chevalier Azara, ambassadeur d'Espagne auprès du Saint-Siége, un armistice qui permit à l'armée française d'occuper militairement Bologne, Ferrare et Ravenne et de prendre possession de la citadelle d'Ancône. Des commissaires

choisirent 100 chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture, outre 500 manuscrits pour la république française. Le pape s'engagea encore à payer 21,000,000, dont 16 en argent et 5 en denrées et en munitions.

Dès que Bonaparte eut signé cet armistice, il prévint le grand-duc qu'il allait mettre garnison à Livourne et fermer ce port aux Anglais. Le 27, en effet, Murat passa l'Arno à Fussecchio avec l'avant-garde de Vaubois et ce général le suivit sur la route de Sienne avec le gros de sa division. Le 29, Murat occupa Livourne sans coup férir, et mit le séquestre sur les propriétés anglaises, autrichiennes et russes. On y laissa une garnison de 3,000 hommes sous Vaubois qui en répara les fortifications. Sur les entrefaites une insurrection éclata à Cesene contre les Français, s'étendit dans les campagnes de la Romagne et du Ferrarais, et mit sur pied le 5 juillet à Lugo un rassemblement de près de 20,000 hommes sous le nom d'armée apostolique. Augereau avait ses troupes tellement disséminées qu'il lui fallut plusieurs jours pour organiser deux colonnes mobiles. La première, aux ordres de Beyrand, se porta contre les insurgés de Forli et d'Imola; la seconde, commandée par le chef de bataillon Pourailly, marcha contre ceux de Ferrare. Le consul d'Espagne Capeleti essaya vainement de les calmer et de les dissoudre, ils persistèrent dans leur rébellion et reçurent à Lugo une patrouille française à coups de fusil. Tout espoir de les ramener étant ainsi perdu, Augereau se porta le 7 sur cette ville avec un bataillon, une centaine de chevaux et 2 pièces d'artillerie. Le combat s'engagea bientôt et il y péril 300 insurgés. Le rassemblement ayant été mis en déroute, le général livra la ville au pillage, et retourna dans sa position aux

environs de Legnago. On resserra ensuite plus étroitement Mantoue.

Cette place, située dans une île du Mincio à 15 kilomètres de son confluent, et fortifiée par l'empereur depuis la cession qui lui en avait été faite en 1714, était peuplée de 25,000 âmes en 1796. A l'ouest, devant la porte Pradella, sa vieille enceinte, flanquée de tours, se trouvait couverte par un ouvrage à cornes; au sud, le Thé avait été élevé en avant de la porte Pusterla, et celle de Cerese était protégée par le retranchement de Migliaretto. Le Pajolo, espèce de dégorgeoir du lac supérieur dans le lac inférieur, enveloppait les glacis de la double couronne du Thé et du retranchement de Migliaretto. Une citadelle, de cinq fronts bastionnés, est assise sur la rive septentrionale du lac, dit du Milieu, formé par le Mincio, et se rattache à la ville au moyen de la digue de Ponte-Molina, qui contient sous une galerie à l'épreuve les moulins nommés les Douze-Apôtres. A l'est le faubourg Saint-Georges (San-Giorgio), également de l'autre côté du lac, était enveloppé d'un faible retranchement en terre et lié à Mantoue par la digue de ce nom. Ces deux digues partageaient le lac en trois parties, et celle de Ponte-Molina maintenait la hauteur des eaux du lac supérieur à 6 mètres en faisant écouler le trop-plein dans celui du milieu. La place est couverte au nord par le lac et entourée presque partout, du côté des trois autres points cardinaux, par une ceinture de prairies humides et de marécages qui gênent les travaux d'approche et dont les miasmes pestilentiels peuvent être considérés comme de puissants moyens de défense. Il est impossible de faire en été le siége de Mantoue sans s'exposer à voir l'armée assiégeante se

fondre par les maladies ; la garnison, il est vrai, n'est pas dans des conditions meilleures. Au sud de cette ceinture s'étend la vaste presqu'île du Seraglio, dont le col est fermé par la Fossa-Maestra, liant le Mincio au Pô supérieur. L'abord de cette place semble au premier aspect fort difficile et pourtant elle n'est rien moins qu'imprenable, car le front compris entre la porte Cerese et le lac n'est point couvert par les eaux, et son étendue est suffisante pour le développement des travaux d'attaque. Le relief des ouvrages du retranchement de Migliaretto est d'ailleurs faible et leurs fossés n'ont pas assez de largeur ni de profondeur.

Mantoue n'exigeait pas moins de 14,000 hommes pour sa défense. La force de la garnison, compensation faite des pertes et des renforts depuis huit jours, était alors de 13,753 hommes, dont 101 de l'état-major et des administrations, 12,345 d'infanterie, 434 de cavalerie, 701 d'artillerie, 96 du génie et 60 mariniers des équipages de flottille. La place contenait 315 bouches à feu, dont 179 canons de tout calibre, 76 mortiers et obusiers et 60 pièces de campagne. Il y avait 115,000 fusils de rechange dans l'arsenal, 314,400 kilogrammes de poudre et 560,000 cartouches d'infanterie dans les magasins. Les approvisionnements en subsistances pouvaient en moyenne durer trois mois, sauf le vin et les fourrages, qu'on n'avait pu se procurer depuis le passage de l'Adda par l'armée française. A l'approche d'Augereau, Vukassowich rentra le 4 au matin du Seraglio dans Mantoue et ne laissa qu'un cordon de vedettes d'Osteria-Alta à Molino-Cerese.

Le général Canto-d'Irles répartit alors la garnison de la manière suivante : Roselmini occupa la citadelle avec

5 bataillons ou 3,666 hommes; la garde de la porte Pradella et de son ouvrage à cornes fut confiée au général Vukassowich, dont la brigade se composa de 2,449 hommes. Le général Salis campa avec 1,489 dans l'ouvrage à couronne du Thé; Ruccavina avec 2,443 défendit le retranchement de Migliaretto; enfin Saint-Georges et le bastion de Borgo, derrière la digue, ainsi que le bord du lac au-dessous de la porte Molina, furent gardés par le colonel Sturioni.

Lorsque les divisions Serurier et Augereau vinrent, comme nous l'avons vu, investir la place le 3 juin, la première s'empara du faubourg Saint-Georges et de sa tête de pont; l'ennemi se retira avec tant de précipitation qu'on lui prit du monde sur la digue entre le pont-levis du milieu et la porte du faubourg. La deuxième enleva les moulins de la digue de Cerese, chassa le poste du retranchement, et couvrit les siens des maisons à 850 mètres de la porte Pradella. Cette action hardie était un grand pas de fait; on avait franchi le lac Pajolo et on prit pied dans l'île où se trouvaient les ouvrages avancés de Cerese. Par malheur on n'en profita pas, pour s'étendre à droite sur les digues et construire un pont de trois bateaux à la coupure de celle de Pietole. L'ennemi revint de son étonnement et se retrancha vis-à-vis.

Le 12 juin, après le départ d'Augereau pour la Romagne, Serurier resta seul chargé du blocus de Mantoue. Dallemagne surveilla la partie sud de la ville à la place d'Augereau, et Kilmaine campa à Villafranca avec la cavalerie. Après avoir soigneusement reconnu les environs de Mantoue avec Sugny et Chasseloup, Serurier proposa d'attaquer la place entre le pont de Cerese

et le bas Mincio, et la citadelle par le bastion della Trinita. Ces deux attaques devaient être appuyées par une batterie de mortiers à Saint-Georges et une batterie incendiaire à Casa-Micheli. Il demanda 54 pièces de canon, 22 mortiers non compris la réserve, 1,000 hommes d'artillerie, 25,000 d'infanterie et 1,000 de cavalerie. Vu l'état actuel des affaires, ce projet était inadmissible. Ne pouvant affaiblir Massena, qui tenait en respect les ennemis dans le Tyrol et sur le bord de l'Adige, Bonaparte renonça avec regret à diriger une attaque sur la citadelle, qui eût fait une diversion puissante et abrégé la durée du siége. Pendant qu'on rassemblait à Borgoforte l'artillerie et tous les moyens nécessaires, on resserra la place par des postes palissadés ou couverts d'abatis.

L'assiégé employa ce temps à armer et à remettre en état de défense les ouvrages avancés; il travailla avec beaucoup de soin à réparer la citadelle depuis le bastion de la Trinita jusqu'à celui d'Anselmo, construisit un nouvel ouvrage devant ce dernier et fit plusieurs retranchements à droite et à gauche de la porte Catena; il éleva aussi quelques ouvrages devant le bastion Santa-Maria. Le général Canto d'Irles, ayant fait un recensement de la population et une vérification de ses subsistances, se convainquit qu'elle était fort mal approvisionnée surtout en grains, farines, viandes et fourrages. La prévoyance lui ordonnait de s'en procurer par une sortie qui servirait en même temps à reconnaître l'état des travaux d'attaque et à dégager le terrain dans un assez grand rayon. Le 6 juillet au matin, 600 hommes soutenus par le canon de la citadelle, 2 bateaux armés et 5 compagnies postées dans le chemin couvert, replièrent nos avant-postes derrière les tranchées et dans quelques

cassines ; les sapeurs et les fourrageurs se mirent à l'ouvrage ; mais, comme le feu de nos tirailleurs les incommodait fortement, les Autrichiens brûlèrent quelques-unes de ces cassines. Alors Serurier fit avancer 700 hommes et 2 pièces d'artillerie, et après 2 heures de combat, les obligea à rentrer dans la place n'enmenant avec eux que 26 voitures de vert.

A cette époque notre artillerie commençait à arriver ; mais, comme on n'était maître que d'une partie de la digue Cerese, on ne pouvait ouvrir la tranchée avant d'avoir chassé l'ennemi de celles où il s'était fortifié, construit un pont sur la digue coupée de Pietole et repoussé les Autrichiens derrière leurs palissades, afin de disposer des hauteurs de Migliaretto, seul terrain propre au développement de l'attaque. On se décida à faire un débarquement à la gorge ou sur le flanc des ouvrages avancés près du Mincio, pour chercher à les enlever, tandis que 2 colonnes attaqueraient le camp qui les couvre et tenteraient d'y pénétrer ; une troisième colonne devait longer les digues conduisant de Cerese à Pietole afin de les nettoyer. A cette occasion, le chef de bataillon Andreossy, qui avait fait la reconnaissance du lac, proposa un pont flexible dans sa longueur, pour opérer un débarquement par surprise dans le Migliaretto. Il devait être construit avec des bateaux placés en long, dont on eût coupé les becs et qu'on aurait recouverts d'un plancher formé de deux poutrelles clouées sur les plats bords, ainsi qu'avec des madriers unis entre eux par des châssis faisant continuation de tabliers. Sa construction eût d'ailleurs été tellement combinée, que, flexible latéralement dans sa longueur, il eût obéi aux mouvements verticaux occa-

sionnés par le passage de l'infanterie. Préparé hors de la vue de la place, on l'aurait amené à travers les roseaux et les canaux étroits et sinueux du lac inférieur, dont il eût débouché au moment de l'attaque; mais le général en chef lui préféra de simples bateaux pour ne rien donner au hasard dans une opération si importante.

Si cette attaque réussissait, on devait se loger dans l'ouvrage et pratiquer en arrière une communication pour joindre les digues. Au pis-aller, on se maintiendrait derrière celle de Pietole afin de protéger l'ouverture de la tranchée; alors on attaquerait dans les formes ces ouvrages avancés; on se placerait à leur portée; on les ruinerait par des batteries, et leur prise serait d'autant plus assurée qu'ils seraient en mauvais état et que l'attaque partirait de plus près.

En vue de faire diversion, on résolut de construire deux batteries incendiaires, chacune de 12 bouches à feu, de bombarder Mantoue et d'établir une batterie de 8 pièces pour détruire le pont couvert et couper les communications de la ville à la citadelle. D'après les ordres donnés de commencer ces batteries dans la nuit du 8 au 9, et afin de joindre leur effet à celui de l'attaque des ouvrages avancés, on prépara une autre batterie à la Casa-Zanetti pour ricocher le front de l'enceinte dont on devait attaquer les avancées.

Ce jour-là nous étions parvenus à la sape volante au pied des glacis de la citadelle, vers la Porta-Maggiore ; nous étions établis en face de Pradella et du Thé, ainsi que sur les bords du lac inférieur, vis-à-vis le bastion Pompanazza; et le travail des batteries incendiaires avançait malgré le feu redoublé de l'ennemi.

Canto d'Irles avait bien reçu de Wurmser avis d'un

prochain secours ; mais, comme il ne restait que pour 5 jours de fourrages dans Mantoue et qu'on n'en pouvait plus faucher autour des ouvrages, il proposa au conseil de guerre de tenter une sortie générale et de préserver la ville d'un bombardement en détruisant les travaux d'attaque ; néanmoins on ajourna l'exécution de ce projet jusqu'au moment de l'approche de Wurmser et du bombardement. L'on résolut à l'unanimité d'exécuter le 16 plusieurs sorties simultanées pour se procurer des fourrages et détruire nos tranchées.

A cet effet, le général Vukassowich réunit 200 hommes de cavalerie, 2,200 d'infanterie, et les fit suivre par les sapeurs de la garnison et 400 travailleurs munis d'outils. A 3 heures du matin les batteries de la citadelle, de Saint-Georges, de Pompanazza, de San-Nicolo et de Pradella, commencèrent à canonner, tandis que 4 bateaux armés jetaient des boulets à Sant'-Angeli et que plusieurs autres croisaient vis-à-vis Pietole.

A la faveur de ce feu d'artillerie, Vukassowich se porta en 3 colonnes dans les directions d'Angeli, de Montanara et de Belfiore, engagea la canonnade et repoussa nos avant-postes ; mais, ne pouvant se rendre maître des ouvrages, il chercha à gagner du temps pour couvrir les fourrageurs. Le 5e bataillon de grenadiers se trouvant à Montanara combattit à portée de pistolet le gros des Autrichiens, et donna le temps aux généraux Dallemagne et Fiorella de rassembler leurs brigades. Ceux-ci marchèrent alors à la rencontre de Vukassowich, et l'obligèrent, après un violent combat, à ramener ses troupes sous les murs de la place. La perte des Autrichiens fut de 451 hommes tués, blessés ou prisonniers, et la nôtre fut beaucoup moindre.

Pendant ce combat, Ruccavina avait fait porter 600 hommes sur Molino-Cerese et 280 contre Pietole, qui contraignirent nos postes à repasser le pont du Moulin; mais bientôt Dallemagne accourut, ramena l'ennemi aux palissades et brûla les maisons où ses avant-postes étaient logés. On tint à distance le colonel Salis, qui, de son côté, faisait des démonstrations sur Casa-Micheli.

Quand les sorties furent rentrées dans la place, le général Canto d'Irles proposa à Fiorella un échange de prisonniers; il eut lieu le 18. Il se plaignit amèrement de l'emploi qu'il nous supposait faire de balles mâchées; accusation de barbarie très-mal fondée, car les prétendues balles mâchées s'étaient tout simplement déchirées par l'effet des ricochets.

Bonaparte, pressé d'exécuter le projet d'attaque dont nous avons parlé, se rendit le 17 juillet, avec son état-major, à Saint-Georges. Une première colonne, commandée par Murat, ayant sous ses ordres l'adjudant-général Vignolle, devait s'embarquer à Casa-Tasidioni et prendre terre près de Migliaretto, pour attaquer l'ennemi à revers, pendant que 3 autres colonnes, soutenues par une réserve, aborderaient de front les postes avancés. Ces trois colonnes avaient ordre de suivre la chaussée de la porte Cerese, et de marcher l'une droit sur la ville et les deux autres s'écartant un peu à droite et à gauche, pour s'emparer des ouvrages de l'assiégé, tandis que la réserve passerait par le pont coupé du Mincio. Les batteries incendiaires de Saint-Georges et de la Casa-Micheli devaient favoriser ces quatre attaques; mais la baisse des eaux et la canonnade de la place qui rompit un pont construit par Andreossy avec beaucoup

d'art empêchèrent l'embarquement de la colonne de droite, et ce projet n'eut pas d'exécution.

Le lendemain on modifia les dispositions de la veille ainsi qu'il suit : la colonne du pont rompu, ou 1re colonne, commandée par Murat, forte de 1,000 grenadiers des 3e et 7e bataillons, devait passer le Mincio sur un pont de bateaux placés bout à bout et établi par Chasseloup quelques heures avant l'attaque, se porter en suivant la chaussée sur les retranchements faits à la digue près de la coupure, et, après les avoir enlevés, marcher sur le camp retranché, l'attaquer par sa droite, abattre les palissades, l'enlever à la baïonnette et y former un établissement.

La 2e colonne, commandée par le chef de brigade Giraud, formée de 600 hommes du 7e bataillon de grenadiers et d'une partie de la 19e, devait prolonger la chaussée partant de Cerese, tourner la première digue à hauteur de nos avant-postes et la suivre pour enlever les retranchements de l'assiégé, le chasser de tous les points où il se trouverait, et se réunir ensuite à la 1re colonne pour marcher ensemble sur le camp retranché.

La 3e colonne, conduite par Dallemagne, était composée du 6e bataillon de grenadiers et d'un détachement de la 19e, formant en tout 1,000 hommes. Elle devait s'avancer le long de la chaussée de Cerese, autant que possible, et tourner ensuite à droite, sans s'inquiéter des mouvements de la 2e colonne, replier tout ce qu'elle rencontrerait et se porter sur la droite du camp retranché. Dans le cas où elle ne réussirait pas, elle avait ordre de se retirer et de prendre à revers les postes avancés de l'ennemi ou au moins de se loger le plus près qu'elle pourrait des ouvrages de la place.

Le 3e bataillon de la 12e légère formait la 4e colonne, ayant pour objet de couvrir le flanc gauche de l'attaque, d'enlever tous les petits postes ennemis et de tâcher de s'emparer de l'ouvrage en terre appelé le Thé.

Chacune de ces 4 colonnes avait un certain nombre d'ouvriers terrassiers pris parmi les sapeurs et les mineurs, et commandés par un officier du génie, pour couper les palissades, les chevaux de frise et tous les obstacles de même nature.

Outre ces 4 colonnes, le général Fiorella commandait un corps d'observation pour arrêter l'ennemi aux portes de Pradella ou de Pusterla et protéger à Casa-Micheli la batterie incendiaire, à laquelle il fournissait une garde de 200 hommes. Enfin on avait organisé une escadrille de trois chaloupes canonnières, dont deux armées, chacune de deux pièces d'artillerie et l'autre d'un obusier. Ces trois chaloupes devaient remonter le Mincio et mouiller entre les ouvrages extérieurs et le corps de la place pour prendre à revers les premiers ouvrages. Serurier avait ordre de se tenir au pont coupé pour examiner l'effet des différentes colonnes, donner les ordres et prendre les mesures nécessitées par les circonstances.

Bonaparte se rendit avec son état-major dans la batterie incendiaire de Saint-Georges (San-Giorgio) pour y attendre le résultat des opérations. Les colonnes se mirent en mouvement à 11 heures du soir. Au premier bruit de l'attaque, le gouverneur fit renforcer Ruccavina de 400 hommes et occuper fortement les portes de Pusterla, Cerese et Pradella. Néanmoins Dallemagne, à la tête de sa colonne, enleva tous les ouvrages avancés et courut sur ceux de la place, pendant que Murat, de son côté, rejetait l'ennemi dans son camp retranché. Déjà

les 6e et 7e bataillons de grenadiers étaient sous les ouvrages extérieurs et plusieurs de leurs braves avaient même franchi les palissades, lorsque quelques coups de fusil, tirés par méprise de la colonne de droite, obligèrent ces bataillons à abandonner la position et les soldats qui avaient déjà sauté dans le retranchement.

Le feu se ralentit un peu entre minuit et une heure, et l'on profita de ce répit pour commencer à ouvrir la tranchée sur la hauteur de Migliaretto à environ 350 mètres de la place. A peine fut-elle tracée que l'assiégé fit un feu très-vif de mousqueterie et d'artillerie et jeta l'épouvante parmi les travailleurs; mais les grenadiers restèrent fermes à leur poste, ainsi que les autres bataillons. Peu à peu l'ordre se rétablit; les travailleurs se remirent à l'ouvrage et ébauchèrent environ 500 mètres de la parallèle, de sorte qu'on put la continuer pendant le jour. Les chaloupes tirèrent continuellement contre les dehors de la place, sur le camp retranché ou les ouvrages extérieurs. Malgré les contrariétés de cette attaque de nuit, et bien qu'on n'eût pas enlevé les ouvrages extérieurs, comme on se le proposait, la garnison essuya une perte notable dans sa retraite derrière les palissades. Les 2 batteries incendiaires et les 2 autres batteries envoyèrent dans Mantoue, jusqu'à 7 heures du matin, plus de 500 bombes ou boulets rouges, qui mirent le feu à plusieurs endroits.

La nuit suivante on couvrit les digues de droite par une tranchée communiquant à la première parallèle, passant à 150 mètres des ouvrages avancés de droite et se terminant par une place d'armes qui servit d'abord de redoute et ensuite de batterie pour trois obusiers. Les batteries incendiaires avaient continué depuis 48

heures leur feu sans interruption et allumé plusieurs incendies. La place leur répondit avec énergie et ne tira pas moins dans cet intervalle de 12,298 coups à boulet et à mitraille, 389 obus et 179 bombes. Le 20, au matin, un parlementaire envoyé par Berthier, au nom du général en chef, somma le commandant de la place qui manifesta l'intention de se défendre jusqu'à l'extrémité. Alors l'artillerie ébaucha une batterie pour ricocher le retranchement de droite près du Mincio et une batterie de mortiers. Le 21, le général de tranchée eut aux avant-postes de Migliaretto un entretien avec le général Ruccavina au sujet du drapeau noir arboré la veille sur l'hôpital et promit d'épargner les hospices civils et militaires. Le génie prolongea la parallèle vers la gauche, et l'artillerie y établit pendant la nuit une batterie à ricochet contre l'ouvrage à corne. L'on prolongea la gauche de la parallèle, et on y fit à droite une communication qui la joignit aux batteries sur les digues. Jusqu'alors on avait communiqué par les digues avec la parallèle; comme celles-ci étaient enfilées dans quelques-unes de leurs parties par les feux de la place, on se détermina à ouvrir une communication longue et difficile à construire, mais sûre et plus directe. On la commença dans la nuit du 22 au 23 et on y travailla jusqu'au 27 à midi.

Cependant, le gouverneur reçut de Wurmser, à 24 heures de distance, deux avis que la place serait débloquée le 2 août; et dans ses réponses il conjura le maréchal de se hâter. A cette époque, et bien plus tôt même, on aurait fait des cheminements en avant et construit une seconde parallèle équivalente ici à une troisième, si l'on avait pu exiger tant de travaux, de 6,000 hommes exténués de fatigues par les gardes et

les tranchées sous un soleil brûlant, et ce motif empêcha aussi d'entreprendre le boyau de droite, qui devait servir de communication entre la parallèle et une nouvelle tranchée. Indépendamment des 3 batteries dont nous avons parlé, on en commença 2 autres; la première pour 3 obusiers dans la demi-redoute de droite, et la seconde armée de 3 pièces et attenante à la batterie incendiaire de Saint-Georges, pour prendre à revers les ouvrages avancés. On remit en outre en état la batterie de 4 pièces à Casa-Zanetti pour ricocher le front d'attaque. Nos batteries dirigées contre les défenses de la place ne tiraient point encore, parce qu'on voulait les faire jouer toutes à la fois; mais les batteries incendiaires envoyèrent journellement 400 boulets rouges et 300 bombes dans la place, où elles allumèrent de fréquents incendies. La batterie de 8 pièces, dirigée contre la digue de Ponte-Molina, ne produisit point l'effet qu'on en attendait, et on fut obligé de la placer à 300 mètres en arrière. L'assiégé, de son côté, répondit avec énergie, démonta un assez grand nombre de pièces, endommagea quelques batteries et envoya en 8 jours dans nos ouvrages 2,767 boulets et 325 bombes. Pour rendre le bombardement de nuit plus difficile, le gouverneur ordonna de ne commencer que vers le soir le tir à démonter et nous força de cette manière à passer la nuit à réparer les dégâts et à ne recommencer le feu que le matin.

Enfin, le 29, après 11 jours consécutifs de travail, toutes les batteries furent en état d'ouvrir le feu. En un instant la ville entière parut en flammes, et la maison de la congrégation fut brûlée tout entière. Dans l'espace de 8 heures, 600 boulets et 500 bombes tombèrent dans la ville, et pendant 3 jours le feu continua sans

interruption. La batterie Zanetti à ricochet dirigée contre la place produisit un grand effet en portant sur une tour près du lac et en enfilant de là la longue courtine qui s'étend jusqu'à la porte Cerese.

Le 29 au soir, le gouverneur fit abandonner l'avant-chemin couvert de Migliaretto et pratiquer des coupures dans toutes les communications où il ne laissa que quelques carabiniers pour entretenir la fusillade. Il retira l'artillerie des deux lunettes de flanquement et augmenta celle de la lunette principale, qui avait été approvisionnée de faux enmanchées à revers.

Pendant 3 jours, les bombes et les obus avaient fait de grands dégâts dans beaucoup d'ouvrages avancés, labourés d'ailleurs par les ricochets et les feux de revers.

Le 31 juillet au soir, on devait les emporter, y faire des logements et entreprendre une communication entre ceux-ci et la parallèle. Ces logements auraient été livrés la nuit suivante à l'artillerie pour construire deux batteries de brèche contre la place, et cette attaque aurait certainement réussi, si Bonaparte, pressé comme nous le verrons bientôt, par l'armée impériale, n'eut donné dans la journée ordre de lever le siége.

CHAPITRE III.

Préparatifs de l'Autriche. — Aspect de l'Italie. — Plans d'opérations du maréchal Wurmser. — État et emplacement de l'armée française. — Attaque et prise du Montebaldo par les Autrichiens. — Succès de Quosdanowich sur la rive occidentale du lac de Garda. — Arrivée de Bonaparte à Peschiera et dispositions prises pour concentrer ses forces. — Entrevue du général en chef et d'Augereau à Roverbella, à la suite de laquelle Bonaparte ordonne de lever le siége de Mantoue. — Reprise de Salo et de Brescia. — Conseil de guerre à Montechiaro. — Combats de Lonato et de Castiglione. — Bataille de Castiglione. — Retraite des Impériaux et délivrance de Peschiera. — Massena reprend ses anciennes positions à la Corona. — L'armée autrichienne prend des quartiers de rafraîchissement en Tyrol et dans le Bassanais. — Massena rectifie sa ligne.

Nous avons indiqué dans le chapitre précédent tous les efforts faits par la cour de Vienne depuis la perte de Milan pour mettre son armée en état de combattre avec plus d'avantage contre les Français; et la défaite qu'elle essuya bientôt après sur les bords du Mincio, imprima une nouvelle activité aux mesures précédemment arrêtées.

Le conseil aulique ne s'expliquant pas comment Bonaparte, général sans antécédents, avait pu vaincre un de ses plus illustres vétérans, espéra rétablir ses affaires en remplaçant le baron Beaulieu par le comte Wurmser. Celui-ci, Alsacien de naissance et plus âgé encore que son prédécesseur, avait commencé sa carrière militaire dans nos rangs pendant la guerre de Bohême, et s'attacha ensuite à Marie-Thérèse, dont il reçut la clef

de chambellan. Ayant fait avec distinction, comme feld-maréchal-lieutenant, les quatre dernières campagnes contre les Turcs, il fut appelé à commander, en 1793, un corps autrichien sur la Queich. On lui reprocha depuis, à tort ou à raison, d'avoir laissé échapper l'occasion de s'emparer de Strasbourg, que la trahison voulait lui livrer; mais, si ce grief était fondé, la trame ourdie par Pichegru lui permit deux ans après d'effacer sa faute en écrasant la division Montaigu près de Manheim. Il commandait un corps autrichien sur le haut Rhin quand le conseil aulique le nomma feld-maréchal et l'envoya avec une partie de ses troupes prendre le commandement de l'armée d'Italie. Le comte Wurmser possédait sans contredit plusieurs qualités éminentes de l'homme de guerre. Passionné pour la gloire, il était doué des talents qui en font acquérir et de cette valeur qui s'allume à la vue du danger et s'irrite par la résistance. Son âme forte et vigoureuse se raidissait dans les revers; plus il rencontrait d'obstacles et plus il montrait d'énergie et de présence d'esprit. Actif, infatigable, malgré son grand âge, il savait communiquer son ardeur aux troupes dont il était aimé; tantôt il leur faisait croire possible tout ce qu'il avait conçu, et tantôt il relevait leur courage en montrant une confiance à laquelle il ne se livrait peut-être pas. Bien que ses vues militaires eussent plus de justesse que d'étendue, un général de cette trempe, libre d'entraves, aurait sans doute confirmé l'idée qu'on avait de sa haute capacité et prolongé la lutte s'il ne l'eût décidée; mais le conseil aulique, fidèle à un ancien et pernicieux usage, le plaça sous la direction d'un chef d'état-major. Or, comme on le verra bientôt, le colonel Duka, imbu des fausses maximes du

corps savant dont il sortait, éclaira moins le général en chef qu'il ne contraria ses dispositions.

Avant même l'arrivée du comte Wurmser, le baron Alvintzy s'était entendu avec les États du Tyrol pour déterminer les cas où la levée en masse serait ordonnée. On mit d'abord sur pied 34 compagnies de chasseurs ou 4,000 hommes, destinés, avec environ 3,000 de troupes de ligne, à garder les défilés du pays, dont la défense fut confiée au général Loudon. Comme on craignait que les Français ne violassent la neutralité des Grisons, les défilés de Vadutz et de Montafun furent fortement occupés; on éleva des batteries sur les rives du lac de Garda et on forma des magasins de toute espèce à Innsbruck, où le général Brabeck, de concert avec le capitaine-général du pays, prépara les moyens de défense. D'un autre côté, Trieste, Fiume, Porto-Re, Castua, toutes les villes des côtes de l'Istrie reçurent des garnisons; on arma des bâtiments de guerre sur l'Adriatique, on leva 8,000 hommes de milice en Istrie et en Dalmatie, et tous les défilés qui des États de Venise conduisent en Carinthie, tels que Pontafel, Raibl et ceux de la vallée du Gail furent hérissés de batteries. Vers la fin de juillet, l'armée autrichienne présentait un effectif de 46,937 hommes, dont 5,766 de cavalerie, avec 196 bouches à feu.

L'Italie semblait tranquille à cette époque; les insurrections étaient étouffées, et le canon ne se faisait plus entendre par intervalles que devant Mantoue. Mais, sous ce calme apparent, fermentait un levain de révolte, et la cour de Naples n'avait en effet conclu l'armistice que pour épier l'instant favorable de se déclarer contre nous; celle de Rome ne trouvait pas dans la générosité du

vainqueur assez de motifs de pardon et d'oubli; le grand-duc de Toscane, incapable de faire respecter sa neutralité, y persistait dans l'unique espoir d'être plus utile à la cause de l'empereur, qui avait toutes ses sympathies et auquel il devait, suivant toute probabilité, succéder incessamment; les ducs de Parme et de Modène attendaient les Autrichiens comme des libérateurs; la cour de Turin, enlacée dans une alliance onéreuse, commençait à en sentir tout le poids, et Venise enfin venait de répondre à une proposition d'alliance offensive et défensive de notre ministre, par la levée de 8,000 Esclavons destinés, disait-elle, à protéger sa neutralité. Ajoutez à cela que les exigences des vainqueurs, les désordres et le gaspillage de l'administration, la sévérité des commandants militaires mécontentaient partout les partisans des idées révolutionnaires. Si donc, au début de ses opérations, l'armée impériale obtenait un éclatant succès, l'Italie se révoltait en masse sur les flancs et les derrières des Français et leur fermait toute retraite.

Toutes ces circonstances remplissaient d'espoir le maréchal Wurmser qui fit ses dernières dispositions dans la journée du 27 juillet. Mais il adopta, comme le baron Beaulieu, un plan où l'éparpillement de ses forces devait, malgré la supériorité du nombre, le faire battre en détail. Ce plan consistait à enfoncer la ligne de Massena avec son centre, percer par Valeggio et Goïto et débloquer Mantoue, tandis que la droite viendrait prendre position à Brescia et prévenir les Français à Plaisance, au cas où ils lèveraient le siége de Mantoue et repasseraient le Pô. L'aile gauche devait pénétrer par Verone ou Vicence et passer l'Adige après l'évacuation de Verone pour se lier au centre.

L'aile droite, sous le général Quosdanowich, composée de 15,272 hommes d'infanterie et 2,349 de cavalerie avec 40 bouches à feu, fut divisée en deux avant-gardes commandées par les colonels comte Klenau et marquis de Lusignan, et en 4 brigades aux ordres des généraux Ott, Ocskay, Spork et du prince de Reuss. Elle devait se rassembler le 27 entre Condino et Darzo, dans les vallées de la Chiese, de la Mella et le long de la rive occidentale du lac de Garda. Le 28, le colonel Klenau avait l'ordre de marcher par la Rocca-d'Anfo sur Brescia, et le marquis de Lusignan sur Casto; les instructions du général Ocskay étaient d'arriver à Barghi et de pousser son avant-garde à Sabbio. Le baron Ott avait l'ordre de se diriger d'Anfo par Pieve d'Idro sur Treviso et de pousser son avant-garde à Salo; Spork enfin, suivi du prince de Reuss, devait marcher sur Nozza. Il était prescrit à Ocskay et à Ott d'enlever le 29 Salo, où le premier resterait avec sa brigade, tandis que les troupes légères pousseraient sur Pieve-di-Manerba, Rocchetta, et patrouilleraient sur les bords du lac, après quoi Ott se porterait sur Gavardo et le prince de Reuss sur les hauteurs de Gardone par Casto et Lodrino. Quant au général Spork, il devait marcher sur San-Oseto et, s'il en était encore temps, attaquer Brescia, dans le cas où le général Ott serait arrivé à Ponte-San-Marco, puis occuper le pont sur la Chiese et Lonato. Le 30, après l'attaque de Brescia, Quosdanowich prendrait position près de cette ville, ou s'avancerait sur Montechiaro après avoir passé la Chiese. Si nous levions le siége de Mantoue et repassions le Pô, ce général devait nous suivre et tâcher de nous prévenir à Plaisance; dans le cas contraire, on le laissait maître

de marcher sur Valeggio ou Goïto. S'il prenait ce dernier parti, il lui était enjoint de choisir une bonne position en avant de Brescia et d'occuper tous les défilés. Aussitôt après la prise de cette ville, il devait pousser des patrouilles vers Bergame, Crema et Cremone et laisser un fort détachement entre Gardone et Lodrino, pour couvrir la communication avec le Tyrol.

La 2e colonne ou du centre droit, conduite par le baron Melas, se composait de 14,403 hommes, dont 727 de cavalerie, et traînait, indépendamment de son artillerie régimentaire, 16 pièces de canon et 8 obusiers. Elle se divisait en 4 détachements aux ordres des généraux Bajalich, Summer, Nicoletti et Pittony; ces deux derniers prenaient les ordres de Sebottendorf. Elle devait se rassembler, le 28 juillet, sur la route d'Artiglione à Ferrara, à droite de Cerbiole, à Bocca-di-Cerbiole et à Mama, pour escalader les hauteurs du Montebaldo. Le 29, il était ordonné aux deux premiers détachements d'attaquer les Français près de Ferrara, de les repousser à Rivoli et de s'emparer de ce poste, tandis que le troisième, débouchant d'Avio le long de l'Adige, enlèverait le camp retranché de Brentino. Aussitôt après la prise de Rivoli, ces trois détachements se porteraient en avant, protégeraient le pont que la 3e colonne avait l'instruction de jeter en même temps à Dolce et favoriseraient son passage. Il était enjoint à la 2e colonne d'attendre ensuite à Rivoli les ordres du général en chef. La flottille autrichienne du lac de Garda avait forcé, depuis le 25, l'escadrille française, mouillée entre Castelletto et Torri, à se retirer à Peschiera, et servait d'intermédiaire entre la 1re et la 2e colonne.

Le centre gauche, commandé par le général Davido-

wich, consistait en 9,892 hommes, dont 1,618 de cavalerie avec 32 pièces de canon et 8 obusiers outre l'artillerie régimentaire. Il fut partagé en 3 détachements; le premier, commandé par un officier d'état-major, et les deux autres par les généraux Liptay et Mitrowski. Le général Davidowich devait se porter, le 28 juillet, d'Ala, par la rive gauche de l'Adige, sur Borghetto et envoyer le général Spiegel, avec un détachement de 2,000 hommes, à gauche, par le val Fredda (de la rive gauche de l'Adige) et à travers les montagnes de Lessini, à Lugo, dans le val Pantena. Il était ordonné à ce dernier de marcher le 29 contre Verone, de menacer cette place et de se tenir en communication par Volargne avec la partie de la colonne qui s'avançait sur la Chiusa. Davidowich devait protéger au moyen d'une canonnade l'attaque de la partie de la 2e colonne, à laquelle il était enjoint de se porter d'Avio et Mama sur Rivalta et Brentino, et de plus, de faire construire un pont à Dolce. Après son achèvement, le comte Mitrowski avait l'instruction de se porter sur la Chiusa par la rive droite de l'Adige avec 2 bataillons, 2 compagnies de chasseurs, une centaine de chevaux et 6 pièces d'artillerie de réserve, d'envoyer des patrouilles sur la route jusqu'à Pontone et de battre en même temps, avec son artillerie, les routes de ce côté de l'Adige conduisant à Rivoli. Si les Français évacuaient Verone, le détachement venu de Lugo l'aurait occupé de suite; cependant Davidowich marcherait avec la plus grande partie de sa colonne sur le pont de bateaux de Dolce, laisserait 4 bataillons pour le couvrir et se porterait avec le reste de ses troupes à Rivoli, où il se joindrait à la 2e colonne. Le centre, alors réuni, eût franchi les défilés sous la

conduite du maréchal Wurmser et percé par Valeggio et Goïto pour débloquer Mantoue.

L'aile gauche formant la 4e colonne aux ordres du général Meszaros se composait de 3,945 hommes d'infanterie et 1,072 chevaux avec 10 bouches à feu, non compris l'artillerie régimentaire. Elle était divisée en deux détachements conduits par le comte Hohenzollern et le général Minkwitz. Les troupes de cette colonne eurent ordre de se rassembler le 26 juillet à Bassano, et de se porter le lendemain sur Vicence en inquiétant les Français par des détachements. Aussitôt que nous aurions évacué Verone, Meszaros devait passer le fleuve et se lier à la 3e colonne sur la rive droite.

Au moment où le maréchal autrichien arrêtait ainsi ses dispositions offensives, Bonaparte venait de terminer les expéditions qui assuraient pendant quelque temps la tranquillité du pays; et, sauf la division Vaubois de 4 à 5,000 hommes établie à Livourne et en Toscane, son armée se trouvait rassemblée entre le pied des montagnes du Tyrol, l'Adige, le Pô et la Chiese, de manière à pouvoir faire face partout. En effet, depuis le 20 la division Augereau était réunie sur le bas Adige; la 4e de ligne et le 22e chasseurs campaient à Badia et Porto-Legnago, la 51e à Ronco et Roverchiara. Massena tenait les brigades Rampon et Dallemagne au camp de Verone, celle de Victor à Bussolengo, Pasto, Rivoli et Sega; celle de Valette campait à Magnone, Torri, Preabocco et Verone, et Joubert était à la Corona avec la sienne; Sauret avait placé la 4e légère, dite des Allobroges, à Azzano; la 27e légère occupait Salo et Montelingo; la 29e gardait Tormini et une partie de la 11e Gavardo; Despinois surveillait le pont de la Chiese avec

la brigade Davin, et avait placé la 5e légère à Brescia et Peschiera, la 30e à Zevio; Serurier bloquait toujours Mantoue, et Kilmaine enfin se trouvait à Valese avec les 1er et 7e hussards, le 10e chasseurs, les 5e et 20e dragons; le 24e chasseurs cantonnait à Castiglione-delle-Stiviere.

Le plan de Wurmser, basé sur la connaissance la plus minutieuse des communications du pays, faisait abstraction des obstacles que devaient opposer sur certains points les Français, maîtres des principaux débouchés. Tout commentaire serait du reste inutile, et il suffira de donner le fidèle exposé des faits. Les préparatifs des Autrichiens n'avaient pu se faire dans un tel secret que Bonaparte n'en eût été informé par les rapports de ses émissaires et de ses avant-postes. Dès le 22, l'adjudant-général Franceschi avait donné l'éveil sur les mouvements autour du lac d'Idro; le 26, notre ministre à Venise annonçait, de son côté, les marches et les contre-marches observées dans le Tyrol italien et le Padouan; le 28, Massena instruisit Bonaparte de l'arrivée de 10,000 Autrichiens à Vicence. Le général en chef, ignorant de quel côté les premiers coups seraient frappés, se borna d'abord à lui prescrire d'activer les ouvrages qui devaient former la tête de pont de bateaux sur l'Adige, et de terminer promptement les retranchements et les batteries de la rive droite. « Au surplus, ajoutait le chef d'état-major dans son in- » struction, nous serons dans 24 heures sur l'Adige; » que tout se trouve en état de défense. » Berthier entretenait encore Massena d'une reconnaissance faite par lui la veille sur la gauche du général Joubert. Le Montebaldo s'abaisse sur le lac par une pente longue et fort

roide, mais accessible depuis Castello-di-Branzane, Campo et Marniga. L'ennemi pouvait donc faire filer une colonne le long du lac ou opérer un débarquement de nuit sur un de ces points, et marcher sur les postes chargés de la défense du Montebaldo. A la vérité, il fallait un jour pour atteindre la crête de la montagne; mais il était facile de dissimuler cette marche en se couvrant par les bois. Massena, en ordonnant au général Valette, qui occupait Montagna avec 6 compagnies, de placer une grand'garde de 100 hommes sur la montagne de Servi, rendrait la manœuvre impossible, attendu que cette sommité domine tous les points accessibles. La grand'garde ne serait qu'à une heure et demie des postes de la gauche de Joubert, et, à son signal, les troupes de Montagna se réuniraient à elle pour voler au secours du Montebaldo. « Au reste, la clef de » la position défendue par le général Joubert, ajoutait » Berthier, est son poste de gauche. Ce point forcé, il » perd tout l'avantage de sa formidable ligne et se » trouve contraint de l'abandonner. Il est donc urgent » de renforcer la réserve qui, au premier signal, doit » se porter sur l'extrémité du Montebaldo. » Massena connaissait bien la faiblesse de cette partie de sa ligne, et se proposait de la renforcer avec les troupes qui lui étaient promises; mais, comme le principal effort de l'ennemi devait se porter ailleurs, en attendant il avait recommandé à Valette de se faire éclairer par de fréquentes patrouilles sur la montagne de Servi, ainsi que sur la rive orientale du lac de Garda.

Le 29 juillet, à 3 heures du matin, toute l'armée autrichienne se mit en mouvement. Meszaros partit de Vicence pour Montebello, où il arriva dans la soirée. Da-

vidowich détacha le 28, suivant ses instructions, le général Spiegel sur Lugo dans le val Pantena avec 2,000 hommes par les montagnes de Lessini et le val Fredda. Ce dernier poussa le 29 sur Verone un parti qui devait l'occuper si les Français l'avaient abandonné, mais une sortie de la garnison lui donna la chasse. Davidowich, avec les brigades Mitrowski et Liptay, descendit la rive gauche de l'Adige, favorisa les opérations de Sebottendorf, et, après avoir jeté un pont à Dolce, marcha, comme nous le verrons plus tard, sur Rivoli.

Melas dirigea d'abord sur le Montebaldo une avant-garde d'hommes de bonne volonté qui surprit la grand'-garde de la 4e légère, replia le poste principal de 250 hommes sur le sommet, et se développa sur le flanc droit du 3e bataillon de la 4e, campé au val Fredda (de la rive droite de l'Adige). Au premier coup de feu, Joubert renforça d'une compagnie de la 18e et successivement d'un bataillon de grenadiers le poste de Montebaldo, et fit partir 3 compagnies de la 18e pour le val Fredda.

Les Autrichiens, descendant de Campedello sur le flanc gauche de la Corona, se heurtèrent contre les compagnies envoyées par Joubert au val Fredda, qui les arrêtèrent d'abord pendant 2 heures, et, après avoir été renforcées par 300 grenadiers de la réserve, les repoussèrent ensuite vers le sommet du Montebaldo. Ce coup de vigueur fut pourtant sans résultats, car les troupes chargées d'en défendre la crête, menacées d'être enveloppées, s'étaient repliées à Caprino sur la brigade Valette. Les Autrichiens, revenant alors à la charge contre ces compagnies essoufflées, les ramenèrent vers la Corona.

Pendant ce combat, les colonnes de Summer et de Bajalich, débouchant de Ferrara, marchaient sur les retranchements de la Corona et établissaient une batterie contre la barrière séparant le Tyrol des États-Vénitiens. Le 2e bataillon de la 4e qui défendait cette partie repoussa trois attaques consécutives, mais la colonne descendue du Montebaldo tomba au val Fredda sur les derrières du 3e bataillon, le força à rétrograder de 5 à 600 pas, et vint prendre à revers les autres redoutes défendues avec fermeté par le 1er et le 2e bataillons de la même demi-brigade et les carabiniers de la 11e. Ces braves se voyant cernés et le nombre des Autrichiens augmentant à chaque instant, laissèrent 200 hommes dans les ouvrages et se firent jour.

Joubert ne perdait pourtant pas tout espoir de conserver sa position. Il avait expédié à Pazzone ordre à 12 compagnies de la 18e de venir en toute hâte, et, à leur arrivée, il en dirigea 6 sur le Montebaldo et 6 sur la barrière. Le combat recommença, et les Impériaux ayant enlevé la redoute qui la maîtrisait, il se vit forcé à la retraite. L'exemple donné par les défenseurs de cette redoute fut contagieux : les canonniers de celle du val Fredda abandonnèrent leur poste, et Joubert, transporté d'indignation, y rentra avec deux hommes, culbuta par-dessus le parapet les deux pièces sur l'ennemi, et rejoignit sa troupe au milieu d'une grêle de balles. Il dirigea sa retraite sur Rivoli, défendant le terrain pied à pied, et y réunit à midi la 4e et la 10e affaiblies de 500 hommes tués, blessés ou prisonniers. Le poste de 250 hommes de la 4e et le bataillon qui avaient défendu le Montebaldo, se rallièrent à Valette à Caprino.

Cependant Sebottendorf, débouchant d'Avio le long

de l'Adige, avait marché sur Brentino, placé des batteries sur la rive gauche du fleuve et repoussé les avant-postes de la 11e; mais, arrivé au pied des redoutes, il fut salué par des décharges générales qui l'obligèrent à se retirer dans un affreux désordre. Après trois assauts aussi malheureux il dirigea la brigade Nicoletti sur la redoute de gauche défendue par le 3e bataillon de la 11e. Le capitaine Fabre, qui le commandait, voulant prendre en flanc cette attaque, tomba grièvement blessé; et la chute de ce brave officier laissant ce bataillon sans direction, il battit en retraite sur la Madonna-della-Corona, où il fut obligé de capituler. Quant aux 1er et 2e bataillons, ils se replièrent en longeant la rive droite de l'Adige sur Preabocco, talonnés par la brigade Pittony, que conduisait Sebottendorf. Ils trouvèrent le passage intercepté à la barrière vénitienne près de ce village, et une ligne d'infanterie avec une batterie de 6 pièces établie sur la rive gauche de l'Adige. Enfermés dans ce coupe-gorge, et après avoir épuisé toutes leurs munitions, ils se virent forcés de se rendre.

Cependant Massena envoyait coup sur coup des aides-de-camp à Joubert, pour lui ordonner de se maintenir à Rivoli jusqu'à ce qu'il lui amenât du renfort. Ce général établit sa ligne de bataille la droite à la redoute de Rivoli, la gauche flanquée par 900 hommes que Victor amenait en toute hâte, et l'aide-de-camp de Massena, Reille, fit avantageusement placer deux pièces au centre de cette ligne.

Melas déployait alors ses colonnes et montrait 10,000 hommes en ligne. Massena arrive en cet instant avec deux pièces légères et un détachement de cavalerie, et ordonne à Joubert de chasser les tirailleurs autrichiens.

Ce général se met à la tête des 18e et 4e, et, soutenu par la brigade Victor, engage une fusillade qui lui fait gagner du terrain pendant trois heures. Témoin de ce retour de fortune mais inquiet pour le pont de la Sega, Massena y retourne aussitôt. Pendant son absence, les Autrichiens mettent plusieurs pièces en batterie contre la redoute de Rivoli et la foudroient. Nos canonniers, manquant de munitions, ne peuvent leur répondre, enclouent leurs pièces et se retirent. Davidowich, profitant de cette faute, débouche alors par la gorge d'Incanale, et Joubert, dont le flanc droit est découvert, fait filer l'artillerie sur les derrières, quitte le bassin de Rivoli et vient prendre une nouvelle ligne de bataille en arrière sur les hauteurs, à droite de Victor. Melas attaqua cette nouvelle position, et chercha à s'étendre dans la direction de Campara, mais Victor resta inébranlable, et la nuit mit fin au combat. (Voir *Pièces justificatives*, nos IX et X.)

Tandis que Melas faisait subir de si rudes assauts à Massena entre l'Adige et la rive orientale du lac, Quosdanowich avec la droite s'avançait en 6 colonnes sur la rive occidentale contre le général Sauret, dont la division, disséminée en petits postes pour observer les débouchés du Tyrol, avait à peine 2,000 hommes réunis aux environs de Salo. Ott partit de Treviso et divisa sa brigade en 2 colonnes; la première, de 8 compagnies aux ordres du colonel Saint-Julien, se porta vers Salo par les montagnes à gauche, sous Treviso, et la seconde, par la rive droite de la Chiese, sur Barghe. Celle-ci replia chemin faisant le poste français placé sur le rocher de Pavone; Sauret essaya inutilement de résister avec le peu de troupes qu'il avait sous la main,

la supériorité de l'ennemi le força bientôt à se retirer sur Desenzano, où, après avoir rallié les différents postes des bords de la Chiese, il revint sur ses pas et parvint, après un combat opiniâtre, à chasser les Autrichiens de Salo. Sur ces entrefaites, le colonel Saint-Julien, arrivant avec sa colonne, attaqua les Français de front tandis qu'un détachement de hussards chargeait leur flanc gauche. Ramené vivement à Desenzano, Sauret fut obligé presque aussitôt de l'évacuer. Le général Guieu, coupé en exécutant ce mouvement rétrograde, se jeta dans un vieux château avec la 27ᵉ et y fut aussitôt cerné par une partie de la brigade Ott, qui laissa 2 bataillons à Salo et prit position sur les hauteurs voisines.

Ocskay de son côté partit de Barghe, enleva Gavardo, défendu par un faible bataillon de la 11ᵉ, et continua sa marche sur Salo, où il arriva à la fin du combat. Quosdanowich le chargea de garder cette position et de cerner Guieu avec 2 bataillons, 2 compagnies de chasseurs à pied et une centaine de chevaux. Pendant ce temps le colonel Klenau partit de Brescia, passa par San-Osetto, entra dans la plaine du Brescian, et s'établit à Caino après avoir surpris un grand nombre de petits postes. Le prince de Reuss et le général Spork quittèrent Nozza et se dirigèrent, le premier, le long de la Mella, le second, sur San-Osetto, où Quosdanowich tout rayonnant annonça au maréchal Wurmser l'heureux début de ses opérations.

Bonaparte était à Milan quand il reçut avis des premiers mouvements de son adversaire. Il se rendit à Brescia et en partit le 28 à 10 heures du soir pour rectifier les positions de l'armée. Le 29, au point du jour, il arriva à Peschiera et y reçut quelques heures après le

premier rapport de Massena sur les avantages remportés à la Corona par les Autrichiens. Il ordonna alors à Augereau de rappeler les garnisons de Ferrare et de San-Benedetto, de laisser dans Legnago 800 hommes, commandés par un officier de tête et de cœur, et de battre en retraite sur Roverbella ; il prescrivit à Robert de se porter de Zevio sur Villafranca et réunit la cavalerie de Kilmaine et la division Despinois à Castelnovo, où il se rendit ensuite et se convainquit, par de nouveaux rapports, de toute l'étendue des dangers qui le menaçaient; il ordonna à Massena de faire évacuer Verone par Rampon et de le diriger, ainsi que Cervoni, sur Castelnovo.

Comme nous l'avons vu, Meszaros avait pris position à Montebello dans la soirée du 29 ; le lendemain il se contenta de placer ses avant-postes à Lonigo, Torre-di-Confine et Este, et d'envoyer des patrouilles sur Verone, Legnago et Rovigo. Spiegel marcha de Lugo sur Verone et y pénétra au moment où le général Rampon venait de l'évacuer. Notre extrême arrière-garde, s'y trouvant encore, échangea quelques coups de fusil avec les coureurs de son avant-garde; mais elle fut ramenée jusqu'à Villafranca par un détachement autrichien qui rentra ensuite à Verone.

Dawidowich se mit en marche sur Sandra, par la Sega et Campara, dans l'intention d'y rejoindre la colonne de Melas. Son avant-garde heurta, sur les hauteurs de Campara et Piovezzano, les brigades Joubert et Victor, que Massena y avait placées, la droite dans la gorge de Campara, appuyée par une batterie et deux bataillons de la 11e de ligne, et la gauche au lac.

Deux attaques consécutives furent repoussées, mais,

Dawidowich ayant pris part au combat avec la plus grande partie de la 3e colonne, la droite se débanda et se réfugia dans les montagnes. Massena, jugeant le mal sans remède, unit ses efforts à ceux de Joubert et de Dommartin pour ramener son artillerie à Castelnovo.

Pendant ce temps, le général Sebottendorf, qui marchait avec la brigade Bajalich sur Peschiera, rencontra Victor à Cavaggione et le repoussa sur Calmasino. Renforcé par une partie de la brigade Summer, il la dirigea sur les bords du lac pour tourner la gauche des Français; mais Victor fit occuper les hauteurs de Calmasino et y tint ferme jusqu'à la nuit. Instruit alors de la retraite de Joubert sur Peschiera et de la marche d'une forte colonne autrichienne sur son flanc gauche, pour éviter d'être coupé, il envoya un détachement sur le lac afin d'arrêter cette colonne, garnit de tirailleurs les hauteurs en arrière et se retira sur Peschiera, où il arriva dans la nuit, poursuivi par l'avant-garde autrichienne jusqu'à Castelnovo.

Sur la rive occidentale du lac, Ocskay tint Guieu bloqué à Salo pendant la journée du 30, et Ott entra à Ponte-San-Marco. Le colonel Lusignan, soutenu par un bataillon de grenadiers que lui envoya le général Spork en marche sur Brescia, s'empara de Gardone. Klenau de son côté, informé que Brescia avait une faible garnison et était encombré d'équipages, de non-combattants, de malades et de blessés, s'en empara par un coup de main. La porte de Pile fut enfoncée pendant qu'un détachement tournait la ville et occupait la porte de Bergame, qui lui est opposée. Quoique surprise, la garnison tenta de se rassembler sur la place de Fiera, mais elle fut dispersée par une charge de cavalerie, et les soldats

isolés se réfugièrent dans les maisons d'où ils continuèrent la fusillade jusqu'à l'arrivée d'un bataillon de de Wins qui les força de se rendre. Le colonel Klenau fit alors placer des grand'gardes sur les routes de Bergame, Crema et Cremone, et poussa un avant-poste sur la Chiese à San-Marco. Cette affaire valut aux Autrichiens la capture de 3 généraux, de 6 chefs de brigade malades ou blessés, d'un hôpital de 12 à 1,500 malades, de 3 à 400 hommes d'infanterie, d'une centaine de chevaux du 15e de chasseurs, d'un grand nombre de fonctionnaires et d'employés d'administration, de quelques effets d'armement et d'équipement, et enfin de magasins considérables de subsistances et de fourrages.

Pendant le peu de temps que Brescia resta au pouvoir des Impériaux, le marquis de Lusignan tint à l'égard de nos blessés une conduite non autorisée par les droits de la guerre, et d'autant plus répréhensible qu'il n'avait pas commandé les troupes chargées du coup de main. Quosdanowich, à la tête des brigades Reuss et Spork, se mit en marche pour Montechiaro, après avoir laissé des détachements pour observer les routes sur ses flancs et ses derrières.

Instruit dans la journée du 30 de la perte de Rivoli et de la retraite de Massena, Bonaparte réunit à Castelnovo les troupes des généraux Cervoni, Rampon et Robert, ainsi que la cavalerie du général Kilmaine, prescrivit à Massena de détacher un corps de 1,500 à 2,000 hommes sur le Mincio pour occuper le pont de Borghetto et d'aller prendre position derrière cette rivière vers Peschiera. Ce mouvement rétrograde devait s'effectuer dans le plus grand ordre, les troupes à leur rang de bataille et prêtes à combattre. Arrivé dans cette posi-

9.

tion, le premier soin de Massena serait de s'assurer si la route de Desenzano à Brescia était encore libre. Dans le cas contraire, il ferait reconnaître les routes de Peschiera à Castiglione, Ghedi et Orzi-Novi. De leur côté, les troupes aux ordres de Cervoni, Rampon et Robert, ainsi que la cavalerie de Kilmaine se rendraient dans la nuit à Roverbella. Despinois et Sauret quitteraient cette nuit même la position de Desenzano et se porteraient sur Salo. Massena devait s'assurer du résultat de ce dernier mouvement et en informer le général en chef. Si les Impériaux tentaient le passage du Mincio, on lui recommandait de s'y opposer fortement, et, s'ils parvenaient à le forcer, d'occuper une position sur la route de Brescia et de faire savoir le parti qu'il prendrait.

Pendant que Massena exécutait ce mouvement, Augereau, ayant ordre d'abandonner la ligne du bas Adige, se dirigeait sur Verone pour recueillir les troupes de Rampon, dont il ignorait la retraite sur Roverbella. En route, il reçut une dépêche du général en chef, qui lui enjoignait de battre en retraite sur Roverbella, de rompre les ponts de Porto-Legnago, de brûler les affûts des pièces en position et d'enlever tout ce qu'il pourrait de ses magasins. En conséquence, Augereau rétrograda sur Legnago et dirigea vers Roverbella sa division, dont il couvrit lui-même la retraite avec 800 grenadiers, 400 chevaux et 6 pièces légères. Après quelques heures de marche, voyant que l'ennemi ne songeait pas à le poursuivre, il laissa le commandement au général Beyrand et prit les devants avec son état-major et un piquet de cavalerie. La plus effroyable confusion régnait dans Roverbella, dont les rues, encombrées de voitures particulières et d'équipages de l'administration, n'offraient

aucun point de passage. Augereau fit faire halte à la troupe, afin d'avoir le temps de déblayer la ville et d'y rétablir la tranquillité, et nomma un commandant de place énergique.

Bonaparte arriva à neuf heures après midi avec son état-major et descendit au logement d'Augereau. Dévoré d'inquiétudes, il parlait de se retirer derrière le Pô, mais ce général lui représenta que rien n'était désespéré en employant bien les ressources dont on disposait encore, en opposant l'audace au danger, et sans s'arrêter à l'infériorité du nombre dont on devait prendre peu de souci avec nos troupes. Il fallait donc rallier immédiatement l'armée et retenir les lâches par un exemple. Bonaparte ne paraissant pas ébranlé, Augereau continua : « Tu me dis que l'ennemi s'est emparé » de Brescia et de Ponte-San-Marco, eh bien! je vais » partir ce soir pour Brescia; je l'en chasserai et rétabli» rai les communications entre Milan et Verone. » Le ton de confiance avec lequel ces dernières paroles furent prononcées mit fin à l'irrésolution du général en chef, qui dit à Berthier : « Dans ce cas, il faut lever le siége » de Mantoue. » Augereau combattit cet avis, mais Bonaparte venait de prendre la seule résolution capable de sauver l'armée. En effet, l'ennemi, descendant du Tyrol par la vallée de l'Adige et par celle de la Chiese, le laissait maître de la position centrale du Mincio; trop faible pour battre les deux divisions autrichiennes réunies, il pouvait les accabler séparément; en rétrogradant avec promptitude, il avait le temps de détruire le corps d'armée descendu à Brescia, puis de revenir vivement sur le Mincio, d'accabler Wurmser à son tour et de le rejeter dans le Tyrol. L'exécution de ce plan

exigeait qu'il levât le siége de Mantoue dans les 24 heures, autrement les deux colonnes autrichiennes, opérant leur jonction, auraient été en mesure d'envelopper l'armée et de lui ôter la liberté de ses mouvements.

En conséquence, le général en chef donna ordre à Serurier d'enclouer son artillerie, de brûler ses équipages, d'envoyer la brigade Dallemagne à Massena, celle de Pelletier à Augereau, et d'occuper le pont de Marcaria sur l'Oglio avec les brigades Serviez et Charton, afin de couvrir les places de Cremone, Pizzighettone et Plaisance. Il prescrivit en même temps à Massena de diriger sur Castiglione-delle-Stiviere les 1,500 hommes qui gardaient le pont de Borghetto, sous Valette. Ces troupes devaient, avant de commencer leur mouvement, détruire entièrement le pont et ne laisser à Borghetto qu'un piquet de cavalerie pour disputer le passage de la rivière et faire croire à l'ennemi que l'armée occupait toujours la ligne du Mincio. De son côté, Massena irait avec ses troupes prendre position entre Lonato et Castiglione afin d'appuyer l'attaque d'Augereau sur Brescia. Les divisions Sauret et Despinois étaient mises sous ses ordres, et il devait s'en servir pour reprendre Ponte-San-Marco et Calcinato. Si Sauret n'avait pu réoccuper Salo, Massena devait le renforcer. Il lui était en outre prescrit d'emmener le parc avec sa division et de le placer de manière à pouvoir l'évacuer par Castiglione sur Cremone, dans le cas où Augereau ne parviendrait pas à chasser l'ennemi de Brescia. Massena avait l'ordre aussi de laisser à Peschiera le général Guillaume avec 500 hommes et 150 canonniers et de lui ordonner de tenir tant qu'il saurait l'armée au delà de l'Oglio, en l'assurant que sous quinze jours il serait délivré. Saint-Hilaire,

porteur de ces instructions et à qui le général en chef avait confié ses projets, donna aussi à Massena tous les éclaircissements nécessaires. (Voir *Pièces justificatives*, n° XI.)

Au reçu de l'ordre lui prescrivant de lever le siége de Mantoue, Serurier avait fait partir, comme nous l'avons vu, les brigades Dallemagne et Pelletier; et, pour dérober sa retraite à la garnison, il fit recommencer le bombardement de la batterie Belfiore, qui dura jusqu'à 6 heures. A 10 toutes les batteries entrèrent de nouveau en action, et envoyèrent pour adieu à la place une grêle de bombes et de boulets rouges. Ce feu cessa à 11 heures et fut remplacé par une fusillade d'abord très-vive, mais qui s'affaiblit graduellement jusqu'à minuit. Alors Serurier, à la tête des brigades Serviez et Charton, se mit en marche sur la route de Marcaria, et les premiers rayons du jour apprirent à la ville que nous avions abandonné les tranchées. Le général Canto d'Irles, qui s'attendait à cet événement, d'après l'avis de Wurmser, envoya, sans perdre de temps, de forts partis sur Borgoforte, Marcaria, Governolo et Goïto. Ils ramenèrent 7 à 800 prisonniers, dont 300 furent faits à Governolo par les milices du pays; pareil nombre fut enlevé avec le parc à Borgoforte et le reste sur les autres routes. Les Impériaux recueillirent dans les tranchées 40 bouches à feu, dont quelques-unes seulement étaient enclouées, et trouvèrent au parc de Borgoforte 139 pièces de tous calibres et des approvisionnements considérables.

Cependant les Impériaux poursuivaient leurs mouvements offensifs. Le 31 juillet de grand matin, Melas marcha de Calmasino sur Colla; Dawidowich, de Cam-

para, par Sandra, sur Castelnovo; Bajalich s'avança sur Peschiera, et ses tirailleurs s'engagèrent fortement avec ceux de Pijon sur le bord du Mincio. A midi, Wurmser ordonna, de son quartier-général de Pastrengo, de replier le pont de Polo et de le jeter aussitôt à Bussolengo. Il n'avait encore aucune nouvelle de Quosdanowich; mais, des hauteurs suivies par les colonnes du centre, on voyait ses troupes dans la plaine de Brescia aux prises avec les Français. Le maréchal résolut en conséquence de se porter de suite jusqu'à Valeggio avec le centre, de passer le Mincio et de chercher à se réunir avec sa droite sur les derrières de Massena. Supposant toutefois qu'un gros corps couvrait toujours aux environs de Roverbella le siége de Mantoue, il chargea de l'observer la brigade Spiegel encore à Verone, ainsi que celles de Mitrowsky et de Pittony, qui devaient se réunir à Villafranca. Il annonça au gouverneur de Mantoue sa prochaine arrivée, et se mit en marche avec le reste de ses troupes, à 4 heures après midi, de Castelnovo sur Valeggio, le corps de Dawidowich en tête. Valette avait évacué Borghetto par ordre de Massena depuis le matin, et s'était retiré à Castiglione. Quelques chasseurs français restés sur les bords du Mincio furent poursuivis par les hulans. Wurmser, arrivé à Valeggio, trompé par les rapports de ses patrouilles, crut que les Français marchaient sur Brescia, et plus tard que Bonaparte n'avait point donné l'ordre de lever le siége de Mantoue et attendait l'armée autrichienne à Roverbella pour lui livrer bataille. Induit une seconde fois en erreur par ce faux rapport, il expédia ordre à Meszaros de passer l'Adige à Legnago et de se porter en toute diligence sur Mantoue par Nogara; puis enfin dans la nuit survinrent d'autres

informations qui ne lui laissèrent plus de doutes sur les vues de Bonaparte à l'égard de Mantoue et du bas Mincio.

Le 30 au soir, comme nous l'avons dit, Sauret et Despinois avaient reçu l'ordre de reprendre Salo; mais ce dernier, à la nouvelle de la perte de Brescia, suspendit son mouvement et engagea même Sauret à l'imiter. Néanmoins celui-ci se mit en marche de Desenzano par la route qui côtoie le lac de Garda avec la 4e légère, précédée d'un escadron du 24e chasseurs, et arriva le 31, à 5 heures du matin, en vue de Salo; le général Ocskay, établi sur les hauteurs voisines, en formait toujours l'investissement : on en vint bientôt aux mains, et, après 4 heures d'un combat acharné, les Autrichiens furent rejetés dans la ville, dont une batterie de deux pièces défendait l'entrée. Une charge du 24e enleva cette artillerie, et Guieu, exécutant au moment même une sortie avec la 27e, Ocskay fut obligé de l'évacuer et de se retirer dans le camp de Tormini. Sauret, après avoir débloqué Guieu et délivré Rusca fait depuis peu prisonnier, voyant son adversaire près d'être renforcé par les garnisons de Gavardo et des postes environnants, et ses propres derrières menacés, se replia à Desenzano. Sans la désobéissance de Despinois, il eut alors marché sur Brescia, mais sa faiblesse actuelle ne le lui permit pas. Quant à ce dernier, il s'était avancé sur Lonato avec les brigades Dallemagne et Bertin, et avait établi sa division sur deux lignes, l'artillerie au centre de la première. Ott, auquel Quosdanowich avait ordonné d'enlever Lonato, culbuta 400 grenadiers établis sur les hauteurs et s'étendit sur le flanc droit des Français; Despinois ordonna alors à Bertin d'assaillir le flanc des

Impériaux avec le 1er bataillon de la 5e. Ott, forcé de se réfugier dans la ville, y fut bientôt attaqué par l'adjudant-général Frontin et le général Dallemagne, qui l'en chassèrent. (Voir *Pièces justificatives*, nos XII et XIII.)

Cependant le mouvement de Sauret sur Salo et le combat de Lonato avaient brusquement arrêté la marche de Quosdanowich. Inquiet sur sa communication avec Riva, il se replia sur Gavardo, se bornant à occuper Salo et à porter une réserve sur Nozza dans le val Sabbia. De son côté, Wurmser s'était dirigé sur Mantoue et y entra le 1er août; son corps de bataille prit position le long du Mincio; Mitrowsky alla bloquer Peschiera, et Meszaros se porta sur le bas Mincio. Confiant dans ses premiers succès, le feld-maréchal attendait la nouvelle de la défaite des Français par Quosdanowich, lorsqu'il apprit au contraire qu'après s'être réunis, ils avaient battu son lieutenant à Lonato, à Salo et à Brescia. Pour réparer cet échec inattendu, il se porta le lendemain avec son corps d'armée à Goïto et poussa son avant-garde jusqu'à Castiglione.

Cependant Augereau quitta Róverbella le 1er août et se porta sur Montechiaro. Arrivé dans la plaine, il mit ses troupes en bataille, et, sans s'arrêter à déloger les détachements autrichiens postés sur les hauteurs, il poussa le chef de brigade Pourailly avec un bataillon de la 4e, 2 pièces d'artillerie légère et 50 chevaux, sur Ponte-San-Marco. Cet officier s'en empara après un léger combat, et le reste de la division se dirigea sur Brescia. A 4 kilomètres de cette ville, Augereau, informé par des paysans des dispositions de l'ennemi pour l'évacuer, se mit aussitôt à la tête de la cavalerie, suivi

de 6 pièces d'artillerie légère, et, accélérant sa marche, arriva aux portes de Brescia au moment même où la queue de la colonne autrichienne en sortait. Il la fit poursuivre jusqu'au pied des montagnes par une partie de sa cavalerie, et entra dans la ville, où il retrouva les magasins intacts, les malades et un grand nombre des prisonniers de la veille. Les communications avec Milan se trouvèrent ainsi rétablies, et une heure après le général en chef arriva à Brescia.

Quosdanowich, qui s'était mis en mouvement avec les avant-gardes et les brigades Reuss et Spork, touchait à Montechiaro. Le général Valette occupait Castiglione, village dominé par les hauteurs et peu susceptible de défense. L'adjudant-général Landrieux lui ayant communiqué l'ordre écrit de Verdier, chef d'état-major d'Augereau, qui lui prescrivait de se replier sur Montechiaro et de ne laisser aucun détachement en arrière, Valette se décida à suivre la route de Brescia au moment où les tirailleurs ennemis garnissaient les hauteurs voisines.

Bonaparte, malgré la facilité avec laquelle on avait réoccupé Brescia, conservant des inquiétudes, convoqua un conseil où plusieurs généraux opinèrent pour la retraite derrière le Pô, mais Augereau combattit de nouveau fortement cet avis. Comme on ignorait l'état des affaires sur la rive occidentale du lac de Garda, il soutint que, si l'on repassait le fleuve, la retraite dégénérerait en déroute, et que l'on serait ramené jusque dans l'État de Gênes. La prudence commandait donc de marcher à l'ennemi et de délivrer Guieu. Pendant ce temps les troupes déjà en route feraient volte-face, on attaquerait l'ennemi sur tous les points et on repren-

drait les anciennes positions. Si, par malheur, on était battu, il serait temps alors de songer à la retraite. Despinois, combattant les conclusions d'Augereau, demanda comment on appuierait la droite. — Avec des baïonnettes! répliqua-t-il vivement. Sur les deux heures du matin, Bonaparte l'invita à se rendre auprès de lui. — Eh bien! lui dit Augereau, qu'avez-vous décidé? — Après de mûres réflexions, répondit-il, j'ai pris mon parti, et je pense, comme vous, qu'il faut marcher à l'ennemi et l'attaquer partout où nous le trouverons.

En conséquence, Augereau quitta Brescia, où il fut remplacé par le général Despinois, et alla prendre position à Montechiaro. Vers 4 heures du soir le général en chef y arriva et réunit dans une grange tous les généraux présents. Là, le rapport de Landrieux lui apprit que l'ennemi avait passé le Mincio et que Valette avait évacué Castiglione. — Qu'est-ce que cette manière de servir? demanda-t-il au chef d'état-major de Kilmaine; je vous avais fait ordonner de défendre le passage à outrance, vous deviez y périr!... Landrieux, pour toute réponse, présenta l'ordre de Verdier à Kilmaine, qui le transmit à Augereau en lui disant : — Connaissez-vous cela?... — Sans doute, répondit celui-ci. Une altercation s'engagea alors entre Augereau et Bonaparte, dont la colère ne connut plus de bornes quand il en vint à l'évacuation de Castiglione; il menaça Landrieux de le faire fusiller, et prononça sur-le-champ la suspension de Valette. S'adressant ensuite aux généraux : — Voyons, que faut-il faire? dit-il; je suis d'avis de nous retrancher ici, d'y attendre des nouvelles de Massena et d'achever le ralliement de l'armée. L'ennemi n'a pas osé franchir le Mincio, la division qui s'est jetée

sur Brescia s'est retirée après avoir fait quelques prisonniers; j'ai vers Salo la 75e avec Despinois, Sauret et Guieu qui l'arrêteront; nous pouvons rester ici quelques jours, Serurier nous y joindra demain; après quoi nous irons établir notre ligne sur l'Adda et nous reprendrons l'offensive. Mais, Augereau l'interrompant vivement : — Que faire sur l'Adda? guéable partout!... il faut battre cette division en face de nous avant qu'elle puisse donner la main à celle qui a dépassé Massena, et d'ailleurs nous serons attaqués demain; les Autrichiens sont à une heure d'ici au nombre de 20,000, mais ce n'est pas ce qui m'inquiète; je voudrais vous voir plus tranquille; je suis l'ami de votre gloire; il faut combattre ici, et je réponds de la victoire. Au reste, ajouta-t-il avec le souris malin qui lui était particulier, si nous avons encore le dessous, c'est que je serai mort. Cette burlesque sortie égaya les assistants, mais ne dérida pas Bonaparte, qui reprit : — Je ne suis pas de cet avis, et je préfère aller sur Pizzighettone et Lodi. Tous les généraux opinant dans le sens d'Augereau, Bonaparte fit un geste d'impatience et dit : — Je ne m'en mêle plus et je me retire. — Et qui donc commandera, répliqua Augereau, si vous partez? — Ce sera vous! et il partit pour Lonato. Augereau reprit avec bonhomie : Le commandement ne m'appartient ni par ancienneté ni par mérite; ce n'est pas moi qu'il fallait nommer, n'est-il pas vrai, Kilmaine? Celui-ci, dont l'attitude froide contrastait avec la pétulance d'Augereau, lui répondit : eh bien! commandez, Augereau! — Vous m'aiderez donc? — Oui, allez toujours. Et, sans se faire prier davantage, Augereau accepta toute la responsabilité et employa le reste de la soirée à arrêter ses dispositions.

Aussitôt que Bonaparte connut le résultat du mouvement incomplet de Sauret, il ordonna à Guieu de retourner sur Salo en toute hâte, d'en chasser les Autrichiens, et dirigea Despinois sur Gavardo. Dallemagne, pour lier les colonnes de ces deux généraux, devait marcher sur Paitone pendant qu'Augereau contiendrait Wurmser, et Massena, au centre, à Lonato, eut mission de frapper, suivant l'occurrence, sur Quosdanowich ou Wurmser.

Ces dispositions n'eurent point tout le succès qu'on en attendait. Despinois, rencontré par les colonnes de Quosdanowich, fut ramené en désordre à Brescia; Dallemagne tomba au milieu des positions ennemies avec un seul bataillon, et se fit jour à grand'peine jusqu'à Rezzato. Quosdanowich, de son côté, apprenant le mouvement de Guieu sur Salo, fit couvrir ses communications par le prince de Reuss, et se mit en marche le 3 au matin sur Lonato pour se joindre à Wurmser. Le prince de Reuss, n'ayant rencontré personne, se rabattit sur la route tenue par Ocskay.

Ce dernier heurta à la pointe du jour l'avant-garde de Massena emportée par trop d'ardeur, maltraita la 18e, fit le général Pijon prisonnier, lui enleva 3 pièces et rejeta l'avant-garde derrière un canal dont elle se couvrit. Massena, qui arrivait en ce moment avec le corps de bataille, forma la 18e et la 32e en masse par bataillons, les fit soutenir par le 15e de dragons et les lança au pas de charge sur le centre d'Ocskay, alors déployé et manœuvrant pour déborder nos ailes. Nous ne pouvions rien désirer de plus heureux; Massena envoya des tirailleurs à droite et à gauche pour ralentir la marche de l'ennemi sur les ailes, et pressant celle de nos colonnes,

fit avancer la 11e de bataille et le 25e de chasseurs pour servir de réserve. Lonato fut emporté du premier élan; le 15e de dragons chargea les hulans, les dispersa, reprit nos pièces et força l'ennemi, disséminé et sans consistance, à battre en retraite sur le Mincio. Bonaparte ordonna alors à Junot de se mettre à la tête des guides et de prévenir les Autrichiens à Desenzano. Celui-ci, faisant un détour, tomba sur le front des hulans de Bender qui en débouchaient, blessa le colonel et aurait probablement forcé les Autrichiens, talonnés par la 18e légère et la 22e de ligne, à mettre bas les armes, si le prince de Reuss ne les eût dégagés. Dans cette rencontre, Junot reçut 6 coups de sabre et tua de sa propre main six hulans. L'ennemi, se voyant coupé, revint sur ses pas et fut poursuivi l'épée dans les reins vers Gavardo, où il tomba sur les postes de Guieu, qui, après avoir chassé les avant-gardes de Ott, bloquait Salo. Ce fut le coup de grâce pour la brigade Ocskay; on n'eut plus qu'à ramasser des prisonniers, et le nombre en fut bientôt si grand, que Guieu, ne pouvant plus suffire à les garder, demanda des renforts à Massena. Rampon, posté sur les hauteurs de Lonato, se mit en marche avec 4 bataillons pour achever la défaite des brigades isolées. Ce mouvement faisant craindre à Massena de se trouver trop à découvert, il ordonna au général Victor de se replier sans bruit de Desenzano, avec la 18e et la 22e, et de prendre position sur les hauteurs de gauche de Lonato, en jetant de forts partis sur la droite.

Revenons maintenant à la droite, où nous avons laissé Augereau faisant ses préparatifs pour attaquer l'avant-garde de Wurmser, commandée par Liptay et en position sur les hauteurs; son centre occupait la petite ville

murée de Castiglione, dominée par un ancien château-fort.

Dans la nuit du 2 août, le général Robert, avec la 51e, avait tourné l'ennemi vers sa gauche et s'était établi à 2 heures du matin sur ses derrières. Au même moment, le gros de la division s'ébranla et le 22e de chasseurs exécuta une charge sur les avant-postes, où il jeta le désordre. Quoique surpris, les Autrichiens se formèrent promptement; mais Augereau profita de la confusion causée par cette attaque inopinée, fit aborder les hauteurs de Solferino par Beyrand, avec les 4e et 17e serrées en masse, pendant que Verdier, à la tête des grenadiers réunis, tentait d'enlever le château, et que Pelletier faisait une démonstration sur la gauche avec 2 bataillons de la 69e.

Le château de Castiglione est assis sur un rocher à pic qui commande la ville; les grenadiers l'escaladèrent sous un feu violent de mitraille et de mousqueterie. De son côté, Beyrand enleva les hauteurs de droite. Déjà les Autrichiens étaient en fuite ou mettaient bas les armes, lorsque, voyant les républicains en si petit nombre, ils se reformèrent et recommencèrent le combat. Après une mêlée longue et opiniâtre où Beyrand ainsi que le chef de brigade Pourailly tombèrent grièvement blessés, la fortune penchait en faveur des Autrichiens, quand Augereau accourut, rallia les troupes et poursuivit l'ennemi jusque sous le feu de la 51e, embusquée, comme nous l'avons dit, sur les derrières, entre Castiglione et Solferino. Cette nouvelle surprise déconcerta les Autrichiens, qui se débandèrent et s'enfuirent dans les montagnes.

Liptay persistait néanmoins à défendre la ville; Au-

gereau, ne pouvant tirer parti de ses avantages avant de s'en être emparé, se mit à la tête de la réserve, fondit sur le pont-levis, que les Autrichiens n'avaient pas eu le temps de lever, sabra les artilleurs, s'empara de leurs pièces, pénétra dans la ville et la nettoya en un instant. Il fit ensuite retirer de la gauche le général Pelletier et rallia le reste de sa division sur la droite, dans l'impossibilité de poursuivre l'ennemi faute de cavalerie, car Kilmaine, qui avait promis d'arriver à 2 heures, n'avait pas encore paru à 9.

Cependant le gros des Autrichiens, sous Wurmser, débouchait de Guidizzolo. Liptay, reconnaissant l'importance de cette position, manœuvrait pour se maintenir dans la direction de Solferino en attendant le corps de bataille; mais Augereau, devinant la portée de ce mouvement, usa d'un stratagème qui assura le succès de la journée. En avant de Montechiaro coule un torrent nommé la Fossa-Seriola, dont le lit était alors à sec et les rives couvertes de broussailles. Augereau masqua son artillerie derrière la Fossa, et, simulant une retraite, il plaça à 15 pas en avant les 4e, 5e et 17e demi-brigades soutenues par les 500 chevaux du 22e de chasseurs; les autres troupes restèrent dans les positions prises sur l'ennemi.

Liptay, donnant dans le piége, forma toute sa cavalerie en colonnes par régiment, et, après avoir canonné quelque temps les Français, qui se gardèrent de riposter, la lança contre eux en pleine carrière au milieu d'un tourbillon de poussière. Les Français font alors à demi-portée un feu de file bien nourri et se jettent dans la Fossa; l'artillerie se démasque et vomit la mitraille; le feu cesse à un roulement de tambour, l'infanterie sort

alors de son abri, se jette à la baïonnette sur l'ennemi épouvanté et achève sa défaite. Le désordre d'une pareille masse de cavalerie décida Liptay à se replier sur les hauteurs de Solferino et de Cavriana. Renforcé par des troupes fraîches, il voulut tenter cependant un dernier effort contre ce petit nombre d'hommes qu'il jugeait être haletants de soif et écrasés de fatigue.

Augereau, dont presque tous les chefs de corps et les généraux venaient d'être mis hors de combat, à l'exception de Pelletier, confia à ce général la défense des hauteurs et se disposa à recevoir lui-même les ennemis dans la plaine, où paraissait heureusement alors la tête de notre cavalerie. L'attaque de Liptay, vigoureusement conduite, eut d'abord tout le succès qu'il en attendait; Pelletier dut céder au nombre son poste principal sur les hauteurs et dans la plaine; l'infanterie et l'artillerie françaises furent vivement ramenées vers la Chiese l'espace de 2 ou 3 kilomètres; mais Kilmaine ayant tourné les Impériaux avec 2 régiments de cavalerie pour tomber sur leurs derrières, cette manœuvre, heureusement exécutée, amena un retour de fortune. Chargés de front par l'infanterie et à revers par la cavalerie, les Autrichiens furent dispersés et mis en fuite; aussitôt Augereau s'élança sur la hauteur au secours de Pelletier et reprit les positions perdues (Voir *Pièces justificatives*, nos XIV, XV et XVI).

Ainsi sur toute l'étendue de la ligne nous avions obtenu des succès, il ne restait plus qu'un coup à frapper pour achever la dispersion de cette armée la veille encore victorieuse. Dans la nuit du 3 au 4, la plus grande partie de nos forces se trouvait concentrée entre Lonato et Montechiaro. La division Sauret campait à Salo, vis-

à-vis l'aile droite des Autrichiens, l'avant-garde de la brigade Dallemagne à Rezzato et le détachement de l'adjudant-général Herbin à Nave.

Bonaparte, pénétré de la nécessité de mettre Quosdanowich hors d'état de revenir sur ses pas, donna dans la nuit ordre au général Despinois, campé aux environs de Brescia, de l'attaquer de nouveau le lendemain matin. Saint-Hilaire fut détaché avec quelques troupes de la division Massena vers Salo pour y soutenir Guieu, successeur de Sauret tombé malade, et ces deux généraux furent invités à faire, le 4, une nouvelle tentative sur Gavardo par les montagnes, en même temps que Massena s'avancerait sur Beddizole par les hauteurs.

Cependant la défaite de la brigade Ocskay et les mouvements offensifs de l'armée française avaient déterminé Quosdanowich à retourner dans ses premières positions. Le 4, à 2 heures du matin, les brigades Ott et de Reuss se trouvaient déjà sur les hauteurs entre Salo et Gavardo, en marche par Nozza pour repasser la Chiese, et deux bataillons les avaient précédées pour assurer les communications en occupant Sabbio, Barghe et Nozza. Le général Spork formait l'arrière-garde avec 6 bataillons, dont 3 de grenadiers; un autre, qui occupait au loin sur la route de San-Marco et dans la vallée vers San-Osetto les avant-postes, devait former l'extrême arrière-garde; 2 autres bataillons, placés sur les hauteurs entre Salo et Gavardo, avaient ordre de le recueillir, et ceux de grenadiers couvraient les défilés de la Chiese à gauche sur la route de Salo; mais le bataillon d'arrière-garde ne reçut pas ses instructions.

A 5 heures du matin, Guieu, renforcé par les détachements que Massena lui avait envoyés, attaqua de

front les grenadiers autrichiens sur la route de Salo à Gavardo, pendant que Saint-Hilaire tournait leur droite à travers les montagnes pour les prévenir au défilé de Vobarno et leur couper la retraite. Ce mouvement força Spork à se retirer sans attendre l'arrivée du bataillon d'arrière-garde. Lorsque ce général arriva à Vobarno, il trouva les deux compagnies chargées de la garde du pont engagées dans un combat inégal avec nos tirailleurs qui garnissaient déjà toutes les hauteurs dominant la route. Les grenadiers de Spork purent seuls, mais avec une perte considérable, traverser la Chiese partie à gué, partie à la nage, et les deux autres bataillons, convaincus de l'inutilité de leurs efforts, se replièrent sur Gavardo, où ils trouvèrent celui d'extrême arrière-garde et un détachement de hussards. Ici le colonel Knorr prit le commandement, et, de l'avis d'une sorte de conseil de guerre, résolut de percer de San-Marco par Castiglione pour se réunir à Wurmser, qu'il se flattait d'y trouver. La colonne se mit en marche, enleva chemin faisant le détachement qui gardait San-Marco et arriva en vue de Lonato. Les hussards annoncèrent à Knorr l'occupation de cette petite ville par 300 Français. En effet, il n'y en avait pas davantage pour couvrir le quartier-général de Bonaparte, qui venait d'y arriver; mais la brigade Victor se trouvait en position sur la hauteur voisine, l'artillerie et la cavalerie derrière l'infanterie, sur le chemin de Brescia.

Le colonel Knorr envoya sommer le commandant de Lonato; Bonaparte reçut et renvoya le parlementaire sommer à son tour de sa part le commandant de la colonne ennemie, avec une présence d'esprit et une fermeté trop généralement connues pour en rappeler ici les détails.

Toutefois aucun rapport n'a fait mention d'une circonstance assez curieuse : c'est qu'à peine Bonaparte eut congédié le parlementaire, que, piquant des deux, il le dépassa, et se rendit seul au milieu de la colonne ennemie lui faire mettre bas les armes. Il n'avait pas en tout 1,500 hommes, et le colonel Knorr était à la tête de 2,000, consistant en un bataillon de de Wins, deux du régiment d'Erbach et une soixantaine de chevaux avec 4 pièces de canon. Du même coup on délivra le général Pijon, fait prisonnier la veille à Lonato.

Après le combat de Vobarno, Guieu et Saint-Hilaire ne poursuivirent pas les Autrichiens au delà de la Chiese. Quosdanowich se retira par le val Sabbia et par Storo à Condino, où il rallia ses troupes le 6 août. Le prince de Reuss, avec 3,000 hommes, fut chargé de garder les débouchés sur le lac d'Idro dans le val di Ledro, à Rocca d'Anfo et Lodrone. Les habitants des environs de Salo, que les Autrichiens avaient pillés et maltraités pendant leur séjour, reçurent les troupes françaises avec de joyeuses acclamations.

Convaincu dès lors de l'impuissance de Quosdanowich, Bonaparte se rendit dans l'après-midi à Castiglione et embrassa Augereau avec effusion. Il visita ensuite le champ de bataille, parut frappé de l'énorme perte de l'ennemi, examina nos positions, reconnut celles que les Autrichiens occupaient sur les hauteurs de Solferino et Cavriana, et ordonna de faire reposer les troupes. On se rappelle que 2 brigades de la division Serurier s'étaient établies vers Marcaria, dans le but de couvrir la communication de Cremone et de Plaisance. Gardanne, qui les commandait par intérim, en l'absence de Serurier atteint de la fièvre, reçut l'ordre de s'avan-

cer par Guidizzolo afin de couper la route de Brescia à Mantoue et de tourner la gauche de l'ennemi pendant que le reste de l'armée l'attaquerait de front.

A peine assuré de l'exécution de ce mouvement, Bonaparte fit placer Augereau sur deux lignes en avant de Castiglione, le général Beaumont remplaçant Kilmaine malade aussi, avec la réserve à droite en échelons. Despinois eut ordre de mettre en marche plusieurs bataillons de Brescia, et Massena forma la gauche avec sa division, partie déployée et partie en colonne.

Cependant Wurmser, réduit à 25,000 hommes, avait ordonné à Meszaros, le 4 août, de rejoindre l'armée par Rivalta pour couvrir son flanc gauche, et de chasser chemin faisant Fiorella de Castellucchio conjointement avec la garnison de Mantoue. Mais le gouverneur de cette ville ne put soutenir Meszaros, à cause de la faiblesse de la garnison, et celui-ci fut repoussé par Fiorella des bords de l'Oglio. Wurmser avait en outre prescrit à Bajalich de redoubler le feu contre Peschiera, et envoyé Vukassowich, à son retour de Goïto, bloquer cette place sur la rive droite du Mincio, en remplacement du général Weidenfeld, rappelé à Castiglione avec sa brigade. Il forma 19 bataillons et 10 escadrons sur deux lignes, la gauche au mamelon de Medole et la droite à Solferino. Instruit, dans la nuit du 4, de la défaite de son aile droite, il aurait commencé de suite son mouvement de retraite, s'il n'eût voulu procurer au gouverneur de Mantoue le temps d'approvisionner la place et de détruire les travaux d'attaque.

Le 5 août au matin, Augereau se mit en mouvement sur la gauche des Autrichiens, et la division Massena menaça leur droite en vue de détourner l'attention

de Wurmser du point où se porterait le coup décisif. Les Impériaux n'eurent pas de peine à repousser ces démonstrations et s'étendirent sur leur droite pour déborder la gauche de Massena sur Castel-Venzago. Bonaparte avait fait placer par son aide-de-camp Marmont dans la plaine de Medole une batterie de 12 pièces de canon destinée à battre obliquement la gauche de l'armée impériale; le feu de cette artillerie, joint à une charge brillante de la cavalerie du général Beaumont, causèrent les plus grandes pertes à l'ennemi. La redoute de Medolano, destinée à protéger son flanc gauche, d'abord foudroyée par l'artillerie, fut ensuite enlevée de vive force par l'adjudant général Verdier, avec 3 bataillons de grenadiers que soutenait un régiment de chasseurs à cheval dont Joubert, convalescent, avait pris le commandement. En même temps, le général Beaumont s'avançait par San-Cassiano sur les derrières de Wurmser, et cette opération, parfaitement conduite, assura la jonction de la division Serurier. En effet, Fiorella, commandant son avant-garde, formée par 500 hommes d'élite des 12e légère et 19e de ligne, débouchait de Guidizzolo et manœuvrait pour prendre à revers les Autrichiens; Augereau et Massena, ayant formé leurs divisions en colonnes par brigades, se tenaient prêts à les lancer sur l'ennemi.

La marche de la division Serurier eut lieu sans que Wurmser en eût le moindre indice; notre cavalerie légère pénétra facilement jusqu'à son quartier-général, enleva tous les bagages et faillit le prendre lui-même; car il n'eut, dit-on, que le temps de monter à cheval. Wurmser fit sur-le-champ suspendre le mouvement offensif de sa droite; la première ligne reprit ses positions,

la seconde se porta sur la division Serurier par un changement de front en avant, et la cavalerie marcha, dans la direction de Cavriana, contre les escadrons de Beaumont.

Avec la rapidité ordinaire de son coup d'œil, Bonaparte choisit cet instant pour lancer les divisions Augereau et Massena. La première poussa l'ennemi au centre, la seconde tenta de se glisser entre le centre et la droite pour les isoler, et Fiorella, appuyé par Gardanne avec le reste de la division Serurier, marcha sur Cavriana. Ces combinaisons allaient amener les conséquences les plus désastreuses pour l'armée autrichienne; tous les généraux conjurent Wurmser de donner l'ordre de la retraite, ét lui représentent vainement que la gauche est tournée, que la droite va l'être d'un instant à l'autre par Despinois, en marche de Brescia; qu'il est sur le point d'être coupé des ponts du Mincio et refoulé dans l'angle formé par cette rivière et le lac de Garda : l'inflexible vieillard résiste à leurs instances et rejette longtemps toute proposition de retraite. Il ne cède enfin qu'aux représentations chaleureuses du colonel Graham, commissaire anglais au quartier-général, qui lui peint les dangers du moindre retard, et le mouvement de retraite commence à s'exécuter avec assez d'ordre. Mais les 4[e] et 5[e] demi-brigades arrivaient en ce moment de Brescia sous la conduite de l'adjudant-général Leclerc et enlevaient de vive force le château de Solferino ainsi que les hauteurs voisines. Cette attaque audacieuse jeta tant de désordre dans l'aile droite que sa retraite prit en un instant l'aspect d'une déroute. Massena, espérant la couper du pont de Borghetto, se mit aussitôt en marche avec une partie de sa division pour la tourner, et culbuta les

brigades Mitrowsky et Schubirz, qui cherchaient à l'arrêter. Il arrivait en vue du pont, lorsque le général Weidenfeld, en marche de Peschiera sur Solferino, redoubla le pas au bruit de la canonnade, et arriva à temps, avec 4 bataillons et une centaine de chevaux, pour couvrir le mouvement rétrograde de cette partie de l'armée autrichienne.

L'aile gauche et le centre, vivement poursuivis, atteignirent les ponts du Mincio et gagnèrent Valeggio. Le général Schubirz laissa devant le pont de Borghetto trois escadrons de hussards et le fit rompre lorsque toutes les troupes eurent défilé. Meszaros, arrivé à Rivalta, reçut l'ordre de se porter à Goïto et de couvrir la communication du centre par Roverbella avec Mantoue, et le soir il se retira derrière le Mincio pour en défendre le passage. A la nouvelle de la fâcheuse issue de la bataille et de la marche de nos colonnes, Vukassowich quitta sa position sur la rive droite pour se rendre, par Borghetto et Ponti, sur Peschiera, que Bajalich continua de bloquer sur la rive droite.

La perte des Autrichiens dans cette journée ne saurait être évaluée à moins de 2,000 hommes tués et blessés, 1,000 prisonniers et 18 ou 20 bouches à feu.

Le comte Wurmser avait pris la résolution de se maintenir derrière le Mincio jusqu'à ce que Quosdanowich, avec l'aile droite de l'armée, eût quitté le val Sabbia et la vallée de la Sarca pour se réunir au centre, et que les renforts tirés de l'intérieur de la monarchie eussent rejoint l'armée. Après la réunion de toutes ces forces, son intention était de reprendre l'offensive et de passer le Mincio. En attendant, pour en interdire le passage aux Français, il avait donné le commandement de la droite

à Dawidowich, celui de la gauche à Sebottendorf, et jeté un bataillon dans chacun des postes de Monzambano et Pozzolo. Pour s'opposer avec plus d'efficacité aux entreprises des républicains sur Peschiera, le maréchal autrichien ordonna au comte Mitrowsky, dans la soirée du 5, de se mettre en marche sur cette place et de s'y réunir à la brigade Bajalich. Le commandant de la flottille reçut ordre de s'opposer au débarquement sur la côte orientale du lac de Garda et de couvrir le flanc droit de l'armée. Le pont de Bussolengo fut ramené à Dolce, et celui de Dolce fut remonté à Ala. En même temps l'ordre fut expédié au gouverneur de Mantoue d'en compléter la garnison et les approvisionnements.

L'armée victorieuse alla prendre position assez près du Mincio, Augereau vers Pozzolengo, Massena devant Castellaro, Kilmaine entre eux deux, et Gardanne dans la plaine en arrière de Borghetto.

Bonaparte, voulant empêcher Wurmser de rassembler ses colonnes dispersées, mit, dès le soir même, l'armée à sa poursuite; mais son ordre de bataille, rompu par suite de mouvements si rapides sur tant de points différents, exigeait une réorganisation. La division Massena, qui avait particulièrement souffert dans les 5 jours précédents, fut provisoirement composée des 4e et 18e légères, 11e, 18e et 32e de bataille, ainsi que des bataillons de la 11e à proximité. Massena reçut ordre de détruire le camp retranché que Wurmser faisait établir sous Peschiera; Augereau, de s'avancer sur Borghetto, de canonner Valeggio, d'y passer le Mincio et de livrer combat à la gauche. Après avoir battu la droite, Massena devait l'appuyer dans ce mouvement et manœuvrer pour couper la retraite à Wurmser.

On a vu plus haut que Guillaume avait été laissé à Peschiera avec une garnison d'environ 700 hommes. Le 30, à midi, quand l'armée eut repassé le Mincio, la place fut investie et sommée par les Autrichiens, auxquels ce général répondit à coups de canon. Le 31, lorsque la place fut abandonnée à ses propres forces, le corps du blocus poussa ses avant-postes jusqu'à 200 mètres du glacis et ouvrit la branche droite de la première parallèle, qu'il continua les deux jours suivants, tandis que la garnison masquait la porte de Verone et achevait les travaux de défense. Le 4 août, le général Bajalich ouvrit la branche gauche de la parallèle et commença deux batteries à démonter sur le prolongement de la face gauche du bastion n° 1, la première sur la capitale et la deuxième sur le lac contre nos bâtiments, qui sortaient tous les soirs. Le canon de l'armée française, qui s'était fait entendre le 3, se rapprocha de Castiglione, et le 5 au soir, un adjoint du général Rampon se glissa dans la place et annonça l'arrivée des secours. Le 6, à 7 heures du matin, Guillaume fit exécuter une sortie par 200 hommes d'infanterie, une douzaine de dragons et 4 pièces de campagne, qui culbuta l'ennemi dans son camp et engagea la fusillade sur la redoute qu'occupaient les bataillons ennemis de Latour et Michel Wallis. Mais l'assiégeant, ayant rassemblé ses forces, parvint à repousser cette sortie dans la place au moment où parut la tête de la division Massena, dont le mouvement avait été exécuté avec précision. Renforcé de 10 pièces d'artillerie légère, Massena traversa Peschiera à 8 heures et demie du matin, et attaqua avec son avant-garde le camp où l'ennemi travaillait à se retrancher. Il fut d'abord repoussé, Dans cet intervalle, Mi-

trowsky, débouchant de Cavalcaselle, eut le temps de se placer à la gauche du corps de blocus et de renforcer de 2 bataillons le centre et la droite de Bajalich. La seconde attaque de Massena échoua comme la première; mais lorsqu'enfin son corps de bataille eut rejoint, il se déploya sur les ailes du corps de siége, les déborda et força Bajalich à se replier par Cavalcaselle. Au bruit de la canonnade, Wurmser avait dépêché, de Valeggio sur Peschiera, Schubirz avec 6 escadrons; mais ce général arriva trop tard; Mitrowsky et Bajalich s'étaient repliés à Castelnovo, leur avant-garde sur les hauteurs entre Pacengo et Cavalcaselle. Ce fut ainsi que Massena accomplit la promesse donnée par le général en chef à Guillaume de le délivrer promptement. Les Autrichiens perdirent dans cette affaire 741 hommes tués, blessés ou prisonniers, et 4 pièces de canon.

Cependant le maréchal, à la veille d'être coupé de la vallée de l'Adige, du Tyrol et du corps de Quosdanowich, n'osa attendre Augereau et ordonna le soir le mouvement de retraite sur le Tyrol. Il prescrivit à Bajalich de se diriger vers le Montebaldo à la Madonna-della-Corona, et à Mitrowsky de s'établir au pied de la montagne sur la rive droite de l'Adige à Incanale. Instruit des progrès de Massena sur sa droite, il ne se dissimula pas les dangers de la route de Bussolengo, la plus directe, et dirigea en conséquence de Valeggio sur Verone, Dawidowich, Sebottendorf et la cavalerie de Meszaros pour y effectuer le passage de l'Adige. L'infanterie de ce dernier devait se jeter dans Mantoue. Ordre fut donné à Quosdanowich de renforcer de 2 bataillons Bajalich aussitôt qu'il serait arrivé au Montebaldo.

Le 6 avant midi, le baron Alvintzy parut devant

Mantoue pour tout régler au nom du maréchal et y prendre les mesures commandées par les circonstances; des bestiaux, des grains et des fourrages furent requis dans les campagnes environnantes pour porter les approvisionnements de la place à 2 mois. Dans la nuit du 6 au 7, les 2e, 3e et 4e colonnes commencèrent la retraite et atteignirent Verone à 4 heures du matin.

Au point du jour, Bonaparte ordonna la poursuite. Massena se porta sur Rivoli afin de reprendre ses anciennes positions; Beaumont, Gardanne et Augereau marchèrent sur Peschiera, d'où ils devaient se rabattre sur Verone; Dallemagne, commandant la division Sauret, eut ordre de se porter vers Riva afin de couper aux Autrichiens la retraite sur Trente. Despinois, dont Bonaparte était mécontent, non-seulement parce qu'il avait fait échouer la première attaque de Sauret sur Salo, mais encore parce que, contrairement à ses instructions, il avait manqué de soutenir celle de l'adjudant-général Herbin dans le val Sabbia (voyez *Note justificative*, n° XVII), fut, en punition, envoyé sur les derrières pour commander la citadelle d'Alexandrie.

Massena fit garder les hauteurs de Campara par la 32e de ligne et se porta en avant avec le reste de ses troupes. L'ennemi avait quelques pièces de canon de l'autre côté de l'Adige, vis-à-vis la Sega; notre artillerie s'avança, et, après une canonnade d'une demiheure, les Impériaux allaient se replier, lorsqu'une vingtaine de braves se jettent à la nage, traversent le fleuve et, quoique sans armes, s'emparent des canons, des chevaux et font des prisonniers. L'extrême arrière-garde de Bajalich fut chassée de Rivoli par quelques coups de canon et exécuta sa retraite sur Prea-

bocco, en abandonnant 3 pièces de gros calibre. Massena établit ses troupes dans leurs anciennes positions, et plaça son artillerie de manière à couper la communication de la Chiusa encore au pouvoir des Autrichiens. En ce moment, un convoi considérable, venant de Verone, faillit tomber entre ses mains; malheureusement nos tirailleurs embusqués dans les rochers eurent l'imprudence de faire feu avant qu'il fût assez engagé, et l'escorte le fit rétrograder. Lorsque toutes les dispositions pour le cantonnement des troupes eurent été prises, Massena porta son quartier-général à Piovezzano. Bajalich se retrancha à la Madonna-della-Corona, Mitrowsky prit position à Incanale et au château de Croara, Schubirz avec la cavalerie à Avio et Ala.

Cependant Bonaparte était arrivé avec la division Serurier devant Verone et en avait trouvé les ponts levés et les portes fermées. Déjà, depuis 3 heures, le général Funck se retirait avec le parc de réserve sur Bassano; Sebottendorf et Dawidowich se repliaient dans les directions de Dolce, Peri et Ala; Meszaros avec la cavalerie sur Vicence, mais il restait encore dans la ville un nombre considérable de traîneurs. Sommé d'ouvrir les portes, le provéditeur demanda un délai de 2 heures, sans doute pour donner aux Impériaux le temps d'évacuer la place, mais Dommartin enfonça les portes à coups de canon et livra passage à Gardanne qui fit un grand nombre de prisonniers. Augereau, qui suivait de près la division Serurier, étant arrivé, poursuivit Meszaros jusqu'à Vicence.

Le 8 août, Wurmser transféra son quartier-général à Ala, confia à Dawidowich le commandement des forces établies sur la rive gauche de l'Adige, et à Mitrowsky

celui des troupes en position sur la rive droite. Fiorella, qui avait remplacé Gardanne, retourna de Verone à Marmirolo et alla former pour la deuxième fois le blocus de Mantoue; mais il tomba malade et remit, le 9, le commandement de la division Serurier au général Sahuguet.

Après la perte de l'artillerie, on ne pouvait plus songer à faire le siége de la place, aussi fallut-il se contenter de l'observer, sauf à la bloquer ultérieurement. Cependant le gouverneur de Mantoue, informé dès le 6 au soir de la retraite de l'armée sur le Tyrol, avait pris toutes les mesures pour réparer les fortifications et fait un grand approvisionnement de fascines, de gabions et de palissades. Renforcée par 7 bataillons et une centaine de chevaux qu'amenèrent les généraux Spiegel et Minkwitz, la garnison se trouva portée à 16,423 hommes, dont 686 d'artillerie et du génie et 242 de cavalerie. Canto d'Irles la partagea en 5 brigades aux ordres des généraux Minkwitz, Spiegel, Brentano et des colonels Sturioni et Sola. Une centaine d'hommes et 25 chevaux furent placés à Governolo, et un régiment de frontière avec un escadron de hussards formèrent cordon derrière la Fossa-Gambari. Canto d'Irles resta donc en possession du Seraglio et maître des passages du Pô à San-Benedetto et Portiolo. Il poussa ses patrouilles jusque sur le Tartaro et l'Oglio, et envoya des partis sur la rive droite du Pô pour faciliter l'approvisionnement de la place.

A cette époque le centre autrichien s'étendait de Peri à Bassano, où Meszaros, avec quelque infanterie et la plus grande partie de la cavalerie, formait la gauche dans la vallée de la Brenta. Une chaîne non interrompue de postes couvrait la droite depuis le lac d'Idro et

la pointe septentrionale du lac de Garda jusqu'à la rive droite de l'Adige. La brigade Bajalich, alors composée de 5 bataillons, était établie dans une position qui s'étendait sur presque toute la largeur du Montebaldo; et il avait fait retrancher la Madonna-della-Corona.

Il importait de ne pas laisser les Autrichiens en possession de ces points, qui leur permettaient de déboucher encore sur le Mincio. Massena, présumant que l'ordre de les en chasser ne se ferait pas attendre, se mit en mesure d'agir au premier signal.

Le 8, le général Pijon reçut l'ordre d'aller tâter l'ennemi à la Corona avec 6 compagnies de carabiniers et 800 hommes. Ne se trouvant pas en force pour exécuter un coup de main, il se contenta, suivant ses instructions, de reconnaître la position, et revint à Rivoli après avoir échangé quelques coups de fusil.

Depuis l'ouverture de la campagne, les généraux de brigade de Massena et tous les officiers dont l'énergie avait soutenu les troupes dans les instants d'épreuve, attendaient encore leur récompense. Il se fit un devoir de les recommander au général en chef, et demanda de l'avancement pour Joubert, dont la haute capacité se révélait dans toutes les circonstances difficiles. Il en réclama aussi pour Victor, Pijon et Rampon, qui réunissaient toutes les qualités d'excellents généraux de division, et n'oublia pas les adjudants-généraux Mounier et Chabran, utiles dans le cabinet comme à la tête des colonnes. Il signala de même les chefs de corps et les officiers supérieurs et subalternes dignes par leur conduite d'un témoignage de la reconnaissance nationale.

L'ordre de chasser les Autrichiens de leur position était enfin arrivé le 10, et voici les mesures qu'arrêta Mas-

sena pour l'attaque de la Corona. Pijon, avec l'infanterie légère, reçut ordre de l'aborder de front et par sa droite, pendant que la 11e, conduite par les officiers d'état-major, ferait une fausse attaque sur l'Adige pour détourner l'attention de l'ennemi. De son côté, Victor, après avoir placé 300 hommes en observation à Tori, se dirigea sur la Corona, en longeant les hauteurs du Montebaldo, vers la gauche, afin de prendre l'ennemi en flanc. Pijon devait attaquer au moment où il saurait Victor en mesure de le seconder. Rampon se porta à Pazzone en avant de Rivoli, occupa les hauteurs de droite et se prépara à soutenir Pijon; il lui était prescrit d'éclairer le terrain entre Bussolengo et la Chiusa. Comme Bonaparte ne voulait point d'affaire générale, Massena avait prescrit à ses généraux de ne s'engager qu'avec des chances presque certaines de succès; attendu d'ailleurs que, selon toute probabilité, l'ennemi tenait à la Corona seulement pour se donner le temps d'opérer sa retraite en Tyrol.

Massena attaqua avec la 11e légère le poste d'Incanale à 9 heures du matin. Ses défenseurs après une résistance opiniâtre furent forcés de l'abandonner, en laissant entre nos mains 80 prisonniers, 2 pièces d'artillerie et leurs effets de campement. La 11e poussa jusqu'à la Chiusa et l'enleva malgré le feu d'une batterie placée sur la rive gauche de l'Adige. Laissant ensuite à l'adjudant-général Chabran le soin de terminer l'affaire, Massena se porta rapidement à la Corona, où sa présence devenait nécessaire. Pijon avait poussé l'ennemi jusque dans ses retranchements, mais Victor ne paraissait pas encore et la position du premier allait devenir critique. Lorsque Massena parut, il lança la 4e en

tirailleurs, et ordonna à Pijon de se porter avec la 18e légère en colonne serrée et l'arme au bras contre les ouvrages. Cette audace épouvanta les Impériaux, qui abandonnèrent des retranchements presque inexpugnables ; et, poursuivis au pas de charge, ils se replièrent à la Bocchetta-di-Campione, où la nuit les sauva. Dans cette journée, la division réoccupa le Montebaldo, la Corona, Preabocco, fit 150 prisonniers et prit 6 pièces de canon.

De son côté Augereau avait suivi la route qui de Verone traverse les montagnes de Lessini et par laquelle, peu auparavant, l'infanterie autrichienne s'était repliée sur le haut Adige. Il partagea sa division en 2 colonnes, à peu près d'égale force, et marcha sur Ala ; la 1re, par Santa-Anna et le val Polisella ; la 2e, par la route de Lugo à travers le val Pantena. La fusillade commença à 6 heures du soir avec les avant-postes autrichiens du val Fredda ; les deux compagnies campées à Bocca-Pria en furent chassées, le poste de la Sega fut tourné pendant la nuit et on pénétra dans le val Fredda. Ces colonnes se dirigèrent ensuite sur les montagnes de Lugo, menaçant non-seulement Ala, mais encore le val Arsa et Teragnolo, puis gagnèrent les routes de Roveredo et Trente.

Pour couvrir son flanc gauche, Wurmser plaça dans la soirée 3 bataillons de grenadiers du côté du val Fredda et 3 autres bataillons de ligne vers le val Ronchi. Dawidowich de son côté, détacha quelques troupes entre Dolce, Peri et Ala.

Sur les entrefaites, Sauret, qui avait repris le commandement de sa division, se disposait à se mettre en marche, avec la brigade Guieu et les bataillons détachés par Massena, sous les ordres de Saint-Hilaire,

contre l'arrière-garde de Quosdanowich commandée par le prince de Reuss. Les hussards étaient répartis dans les défilés du Lavis; 120 hommes se retranchaient dans celui de Rocca-d'Anfo; à droite 160 hommes avaient été placés à Bagolino, à gauche 1,000 hommes dans le val di Ledro; en arrière 200 à Pieve-di-Buono; enfin une réserve de 900 hommes tenait Caffaro. Dans la soirée du 11, Sauret se porta sur Sabbio et le lendemain matin sur Rocca-d'Anfo, pendant que Saint-Hilaire tournait ce défilé. L'arrivée des Français à Caffaro força la réserve à se replier en abandonnant le poste de Bagolino. Le prince de Reuss se retira alors à Storo, et Sauret s'avança, par les montagnes, sur Pieve-di-Buono. Le prince de Reuss se dirigea le 13 sur Trente, où il arriva le 14 au matin et où, bientôt après les 550 hommes campés à Bagolino parvinrent de leur côté. Il avait perdu dans cette retraite difficile 1,100 prisonniers et quelques pièces de canon. Il plaça ses avant-postes à Vezzano et s'établit avec le gros de ses troupes, derrière le ravin de Bucco-di-Vela, qui verse dans l'Adige.

Avant d'être informé des revers du prince de Reuss, Wurmser projetait de se retirer vers la haute vallée de l'Adige sur la frontière du Tyrol italien. Déjà il avait expédié à ses colonnes l'ordre de se replier sur Roveredo et Trente et arrêté l'ordre de leur marche, lorsque les rapports de ce général l'engagèrent à modifier ses instructions. Il prescrivit à Schubirz de rassembler sur-le-champ à Trente 5 bataillons et 4 escadrons qui occupaient la vallée de la Brenta, Brentonico et Roveredo, pour y recueillir la brigade Reuss. Ce mouvement exécuté, le prince prit le commandement supérieur de cette partie de la ligne, s'établit sur les bords de la Sarca et

poussa ses avant-postes à Vezzano et Sarche. Meszaros, laissant le prince Hohenzollern dans Bassano avec 8 escadrons, dirigea l'artillerie de réserve et le général Ott avec 6 escadrons sur Levico, et plaça de bons postes à Grilejo, Primolano et Borgo-di-val-Sugana. Dawidowich, après avoir évacué la Chiusa, Dolce et Peri dans la matinée du 12, se retira à Ala. Vukassowich fut placé avec l'avant-garde à Ossenigo; Schubirz prit le commandement des 9 escadrons qui se trouvaient alors à Ala; le comte Spork fut chargé du commandement des 5 bataillons et des 3 escadrons stationnés dans le val Fredda; Mitrowsky se porta de Rivalta à Avio, et remit, pour cause de maladie, le commandement au colonel Weidenfeld; Bajalich avait pris position avec sa brigade à Artiglione. On voit par là que l'armée autrichienne se trouva alors à peu près dans les mêmes positions qu'avant sa tentative pour débloquer Mantoue.

A l'extrême droite le baron Colli s'étendait d'Arlberg à Reuti, où se trouvait le général Wolf avec une brigade de l'armée d'Allemagne, et donnait la main au général Loudon, qui tenait dans la Valteline les défilés du Tonale et de Ponte-di-Legno; le baron Grafen gardait le Vorarlberg. La droite, proprement dite, aux ordres de Sebottendorf, concentrée aux environs de Trente, occupait Bocchetta, les bords de la Sarca, Bucco-di-Vela, Baselga, Vezzano et Fraveggio. Son avant-garde, aux ordres de Bajalich, campait à Dorso-di-Trenta. L'aile gauche, commandée par Dawidowich garnissait la rive gauche de l'Adige; l'avant-garde, aux ordres de Vukassowich, gardait le val Arsa et le val di Teragnolo. Comme Augereau ne continua pas sa marche offensive, Dawidowich arrêta son mouvement rétrograde et l'avant-

garde poussa entre Vo et Borghetto. A l'extrême gauche, Meszaros garda Levico et Caldonazzo, et la présence de Hohenzollern à Bassano favorisa le transport des denrées vénitiennes à travers le val Sugana. La petite réserve d'artillerie était à 2 kilomètres en arrière du quartier-général, et le grand parc à Ortvisio. Les dépôts furent renvoyés à Neumarkt.

Les pertes de l'armée autrichienne pendant cette expédition s'élevèrent à 16,770 hommes tués, blessés ou prisonniers. Sa force à cette époque, déduction faite de la garnison de Mantoue, était pourtant encore de 50 bataillons, 31 compagnies de chasseurs et 51 escadrons, donnant 43,918 hommes, dont 6,987 de cavalerie. Notre perte fut évaluée à 6,000 hommes tués ou blessés et environ 4,000 prisonniers.

Ainsi le second acte de cette mémorable campagne était terminé, et Massena reprenait le commandement de l'avant-garde aux frontières des possessions autrichiennes. En attendant que Bonaparte eût pris son parti sur la ligne que sa division devait garder, il plaça toute son infanterie légère en avant de la Corona, la 11e de ligne à la Corona comme réserve, la 18e entre le Montebaldo et le lac, gardant l'un et l'autre; la 32e à Incanale, poussant ses avant-postes jusqu'à la Chiusa; 4 compagnies de carabiniers couvrirent la Sega et les 12 autres Rivoli. Ces dernières détachaient 50 hommes à la Chiusa avec des vivres pour 8 jours. La ligne était excellente, si la division eut été assez forte pour en assurer la défense. Avec une bonne demi-brigade de plus, Massena se serait trouvé en mesure d'arrêter facilement une nouvelle irruption; mais le général en chef, jugeant que le succès de l'expédition d'Augereau sur Ala, celui de Sauret à la

Rocca-d'Anfo et à Lodrone ôteraient pour longtemps l'envie à Wurmser de nous disputer l'Italie, trouva suffisant de garder la Corona comme avant-poste, et laissa du reste à Massena le soin de placer ses troupes selon qu'il l'entendrait. Il lui recommanda seulement de leur éviter toute fatigue inutile.

Bonaparte avait si bien jugé des intentions de son adversaire, que, Sauret s'étant avancé jusqu'à Storo, les Impériaux se hâtèrent de se replier sur Trente; le corps retranché à la Bocchetta-di-Campione, pouvant alors être tourné par Riva, se retira également. Cette circonstance montra manifestement que l'armée autrichienne ne voulait rien entreprendre avant l'arrivée de ses renforts.

Massena fit poursuivre l'ennemi par le général Pijon à la tête de 9 compagnies de grenadiers pendant que Rampon remontait l'Adige avec 12 autres. Mais ces deux généraux ne purent aller loin faute de subsistances, dans un pays hérissé d'obstacles.

Voici quelles furent les cantonnements définitifs de la division. Pijon, avec sa demi-brigade, prit position à Pazzone, détachant 300 hommes à la Corona. Victor à Costermano, près de Castione-di-Garda, ayant un poste de 100 hommes à Montagna et un de 50 à Tori. Rampon, s'établit avec la 32ᵉ à Rivoli, et plaça un bataillon à Incanale qui fut chargé en même temps d'établir des postes à Preabocco et Brentino. La 11ᵉ garda le pont de Polo, que le chef de bataillon d'artillerie Andreossy reçut ordre de reconstruire, et poussa un bataillon à la Sega.

CHAPITRE IV.

Misère de la division Massena. — Situation de l'armée française et embarras de Bonaparte. — Plan d'opérations du maréchal Wurmser. — Bonaparte lui enlève l'initiative. — Combat de San-Marco. — Retraite de Dawidowich derrière le Lavis. — Combat de Calliano à la suite duquel le corps du Tyrol se replie sur Botzen. — Bonaparte se porte vers le bas Adige sur les derrières de Wurmser. — Celui-ci, malgré les revers de son lieutenant, continue sa marche sur Mantoue. — Combat de Primolano. — Combat et prise de Bassano par les républicains. — Combats de Cerea et de Castellaro. — Bataille de Saint-Georges. — L'armée française prend des quartiers de rafraîchissement, et Massena est chargé de surveiller les opérations de Vaubois. — Sorties faites par la garnison de Mantoue. — Situation politique de l'Italie.

La division Massena, en reprenant ses anciens cantonnements, y souffrit les plus dures privations, car on ne put rétablir assez promptement les services de l'administration, désorganisés par les mouvements rapides de la fin de la dernière campagne. Vainement le général en chef avait ordonné de former des magasins à Vérone, les autorités vénitiennes, par égard pour le sentiment public, et voulant ménager les populations agricoles, refusaient d'obtempérer aux réquisitions de grains, de fourrages et de moyens de transport; aussi, pendant la dernière quinzaine d'août, les troupes n'eurent pas toujours la demi-ration, et la cavalerie vit périr un grand nombre de chevaux faute de fourrages. Cette situation amena de nouvelles scènes de dévastation, et les excès de la maraude enlevèrent à l'armée toute sa popularité. Massena se multipliait inutilement pour adoucir les souf-

frances de ses compagnons d'armes et réprimer des désordres qu'une impérieuse nécessité rendait en quelque sorte excusables. Voyant son autorité de plus en plus compromise et découragé par tant de contrariétés, il se détermina à donner sa démission. (Voir *Pièces justificatives*, n° XVIII.) Dans cette grave conjoncture, le général en chef l'engagea à patienter, en lui renouvelant ses promesses, et donna en effet des ordres pour leur exécution; néanmoins, comme tout demeurait dans le même état, Massena en vint à croire qu'il y avait parti pris de négliger sa division, d'autant plus que celle d'Augereau tirait de Verone à peu près le nécessaire. Cette misère provenait de l'infidélité des administrations, et jamais Massena ne put obtenir qu'on lui expédiât de Verone de la farine au lieu de pain moisi. Il aurait voulu faire boulanger à Bussolengo sous ses yeux, mais les entrepreneurs et la nuée de fripons subalternes qu'ils traînaient après eux n'y eussent pas trouvé leur compte. Les soldats, indignés, demandaient à grands cris leur mise en jugement, et le général en chef les poursuivait sans relâche. Malgré ses efforts, les commissions militaires les acquittaient le plus souvent : soit faute de preuves, soit, comme le disait ce fournisseur au maréchal de Villars, « qu'on ne peut faire pendre un homme qui dispose de cent mille écus. »

Le mal empirant de jour en jour, Massena, poussé à bout, se rendit à Verone pour presser l'ordonnateur Aubernon d'y remédier; et celui-ci s'engagea pour l'avenir à fournir la division avec plus de régularité. Le général, peu confiant en ses promesses, laissa inutilement dans la ville un officier de son état-major pour surveiller les envois, les choses n'en allèrent pas mieux.

La division ne souffrait pas seulement de la privation des subsistances, mais encore, à la veille d'une expédition dans les montagnes du Tyrol, les deux tiers des soldats étaient sans vêtements et littéralement pieds nus. Heureusement aucun mouvement ne s'opéra durant la seconde quinzaine d'août.

Comme nous l'avons vu, Augereau était rentré à Verone; une partie de sa division campait à Avesa; il avait des troupes à Legnago, Persacco, Bussolengo, et surveillait cette partie du cours de l'Adige; la droite de l'armée s'appuyait à Legnago et la gauche au Montebaldo. Massena, après avoir établi son avant-garde à la Madonna et sur les deux rives du fleuve, fit jeter un pont à Polo et armer des bateaux à Peschiera pour maîtriser le lac de Garda. Sauret avait placé ses troupes à Ponte-Caffaro, Tiarno, Lodrone, Condino et Rocca-d'Anfo, et son quartier-général à Storo. La santé de ce général exigeant des ménagements, il prit le 25 août le commandement d'une division de réserve, qui se forma à Brescia avec quelques troupes venues récemment de France, et fut remplacé par Vaubois, qui eut pour successeur à Livourne le général Serurier.

La situation de l'armée après les dernières victoires était peu rassurante. Elle avait environ 15,000 malades dans les hôpitaux, s'affaiblissait sensiblement de jour en jour, et de tant de renforts annoncés il n'en arrivait presque pas. La route du col de Tende, suivie par la plus grande partie des convois venant de France, était infestée de Barbets auxquels se joignaient les déserteurs des deux armées et les prisonniers de guerre échappés, qui attaquaient et pillaient les convois et les petits détachements. Quand les Impériaux s'avancèrent

pour débloquer Mantoue, la population de Cremone, de Pavie et de Casale-Maggiore avait fait des démonstrations en leur faveur ; celle de Rome, de Civita-Vecchia et autres lieux des États de l'Église avait proféré des cris de mort contre les Français. Le pape venait de rompre l'armistice, le cardinal Mattei s'était emparé de la citadelle de Ferrare en appelant aux armes les sujets du pape ; mais la victoire de Castiglione confondit tous nos ennemis. Cependant 24,000 Napolitains s'étant approchés des frontières des États de l'Église à Ponte-Corvo et Sora, Bonaparte se vit obligé d'envoyer quelques demi-brigades en Toscane pour observer les mouvements des Romains et des Napolitains. Il réclamait avec instance au Directoire des secours que la situation militaire et politique rendait indispensables, et recevait pour toute réponse l'ordre de pousser une pointe à Innsbruck. On le prévenait que Moreau avait l'instruction d'étendre sa droite de manière à lui donner la main. Après avoir attendu quelque temps des nouvelles de son collègue, Bonaparte résolut de se mettre en marche sur Trente dans l'espoir que l'armée de Rhin et Moselle pousserait en même temps un détachement sur Innsbruck. Après l'occupation de Trente, son intention était de marcher sur Trieste, de détruire ce port et de se diriger ensuite sur Vienne. Mais le Directoire insista sur la nécessité de battre d'abord le maréchal Wurmser et l'archiduc Charles, et d'opérer la jonction des armées d'Allemagne et d'Italie, lui recommandant surtout de conserver le pays conquis et de ne rien compromettre par des entreprises hasardeuses. Bonaparte se vit donc contraint d'attendre dans ses positions que Moreau, par un détachement sur Innsbruck, lui eût donné le signal de l'offensive.

Cependant l'armée impériale, en proie aux plus impérieux besoins comme l'armée française, avait son habillement et sa chaussure dans le plus déplorable état. L'arrivage de ses subsistances éprouvait de grands obstacles, malgré le train nombreux employé aux transports, et il aurait fallu bien du temps pour la rétablir. Au contraire, à peine reprenait-elle un peu d'assiette dans ses cantonnements, que le 26 août le baron de Vincent, aide-de-camp de l'empereur, arriva à Trente avec l'ordre de faire une seconde tentative pour délivrer Mantoue. Le conseil aulique se flattait que la promptitude avec laquelle le comte Wurmser mènerait cette expédition applanirait les difficultés rencontrées par l'armée d'Allemagne. Le colonel Duka, n'ayant pas rempli son attente, fut rappelé et remplacé par le comte Lauer, général du génie, qui s'était acquis une grande réputation, et qui reçut l'ordre de se rendre à Trente pour dresser, avec le feld-maréchal, un nouveau plan d'opérations. Mais ce choix ne fut pas plus heureux que le premier : moins familiarisé avec l'art de la guerre qu'avec la science de la fortification, Lauer suivit les errements de son prédécesseur et n'obtint pas de meilleurs résultats, quoique son plan fût fondé sur l'incontestable avantage de prendre l'initiative avant que l'armée française, qui avait beaucoup souffert dans les derniers combats, pût être renforcée. Il divisa l'armée en 2 corps : l'un, de 17,000 hommes, partagé en 3 brigades, avait la tâche de défendre les frontières du Tyrol, de Ponte-di-Legno à Ala; et l'autre, de 26,000, composé de 3 divisions, devait déboucher par le val Sugana, manœuvrer pour gagner les ponts de Legnago et délivrer Mantoue. Réuni à la garnison de cette place, il aurait

ensuite marché sur nous et nous eut livré bataille; que nous l'acceptions ou la refusions, les bords du Mincio n'en auraient pas moins été nettoyés; et, si nous la perdions, l'armée autrichienne, en nous poursuivant, nous obligeait à évacuer la Lombardie. En dernière hypothèse, si nous cherchions à gagner du temps en défendant l'Oglio ou l'Adda, la grande armée autrichienne passait le Pô, se dirigeait sur Tortone, et le corps du Tyrol nous suivait alors en queue.

Ces dispositions venaient d'être arrêtées lorsqu'on reçut à Trente, le 28 août, l'avis que le comte Latour avait été battu à Friedberg; que Moreau avait déjà franchi l'Iser et forcé probablement ce général autrichien à repasser l'Inn. Cet événement fit remettre le plan en délibération, et on se demanda s'il ne fallait pas couvrir le Tyrol de Saltzburg à Kuffstein. La question débattue, on se décida pour le premier projet, se flattant que les avantages obtenus par l'archiduc Charles à Nuremberg empêcheraient les Français d'entreprendre des opérations contre le Tyrol, et que, dans le cas même où ils agiraient offensivement dans ce pays, la division Frœhlich suffirait pour leur tenir tête. Le comte Wurmser se reposa donc entièrement pour la défense de cette province sur l'armée impériale opérant en Bavière. Si les Français obtenaient quelques avantages contre le corps qui déboucherait du val Sugana, on assurerait sa retraite sur Bassano afin qu'il pût couvrir l'Istrie. Il parut hors de toute probabilité que Bonaparte pénétrât dans la vallée de l'Adige et se jetât sur Ala et Roveredo pendant le mouvement de l'armée du Frioul sur Bassano, attendu que Dawidowich avait derrière ce point des forces considérables, que l'armée française

paraissait trop faible, avait des défilés à forcer, et eut risqué d'être prise entre deux feux. Dawidowich devait défendre le terrain pied à pied pour donner le temps à l'armée autrichienne de se porter sur Verone, afin de tomber sur les derrières de Bonaparte par les défilés qu'il aurait forcés après lui.

D'après ces considérations, le maréchal prit ses mesures pour rassembler à Bassano le 7 septembre les troupes destinées à former l'armée active. Il voulait d'autant plus accélérer ce mouvement, que les progrès des Français menaçaient de couper la vallée de l'Inn et même la route de la haute Autriche à Saltzburg, suivies par tous les convois de vivres et de munitions qui se rendaient à l'armée d'Italie. Le bruit se répandit alors en Tyrol que Bonaparte avait fait confectionner un certain nombre d'effets d'habillement et d'équipement aux couleurs et à la coupe de l'armée autrichienne, pour surprendre Mantoue. Cette nouvelle augmenta les inquiétudes de Wurmser, et il prescrivit à Canto-d'Irles de redoubler de surveillance. Quelques jours auparavant, il lui avait ordonné de préparer un équipage d'artillerie de campagne, et d'organiser un corps destiné à tomber sur les derrières de la division de blocus lorsque l'armée impériale s'approcherait de Mantoue. Au moment d'être mis à exécution, ce projet reçut de nouvelles modifications : le corps du Tyrol fut porté, y compris les chasseurs tyroliens, à 25,195 hommes, et l'armée du Frioul à 20,855, dont 4,969 de cavalerie, déduction faite de la brigade Schubirz, envoyée à Pontafel à quinze marches sur les derrières.

Bonaparte, sans savoir les intentions de son adversaire, se disposa à remonter la vallée de l'Adige, à forcer

le gros de l'armée autrichienne qu'il y croyait encore, à atteindre les sources de l'Inn et à faciliter l'entrée de l'Engadine à Moreau, dont il ignorait la retraite. L'invasion du Tyrol avec 32,000 hommes était une entreprise difficile et audacieuse à cause de l'isolement de Vaubois. Cependant Bonaparte, au lieu de faire revenir ce général par Peschiera, ce qui eût occasionné quelques jours de retard, lui ordonna de déboucher dans la vallée de l'Adige par Riva et Torbole en côtoyant la rive septentrionale du lac de Garda. Ce mouvement serait devenu funeste par son étendue, si les Impériaux eussent été massés de manière à pouvoir empêcher la jonction de ce général avec Massena, qui devait manœuvrer pour atteindre Seravalle; mais leur dissémination ne laissait aucune crainte à cet égard, et la marche de Wurmser sur Bassano, que Bonaparte ignorait encore, favorisa même l'opération.

Le général en chef ordonna donc, le 1er septembre, à Massena et à Vaubois de se mettre en mouvement pour faire leur jonction à Seravalle et attaquer de concert Dawidowich avant que le maréchal pût venir à son secours, et Augereau reçut ordre de les appuyer en remontant la rive gauche de l'Adige.

Le 2 septembre à midi, les troupes de Massena, munies de vivres pour 4 jours, franchirent le fleuve au pont de Polo et suivirent la grand'route de Trente sur Alà par Borghetto. Un corps de 400 hommes et la 11e légère se portèrent en même temps par la rive droite sur Rivalta et Belluno pour éclairer cette partie de l'Adige, et rejoignirent par le pont de Borghetto.

Augereau, de Verone, marcha sur la droite, vers les montagnes de Molare, entre Lugo et Roveredo, dans

le but d'observer l'ennemi vers Vicence et Bassano, et d'appuyer, en cas de nécessité, les opérations de Massena.

De son côté, Vaubois, à l'extrême gauche, se mit en route le même jour avec 11 bataillons. Son avant-garde, sous les ordres de Saint-Hilaire, repoussa les avant-postes du prince de Reuss à Nago, Lago-di-Loppio et au pont de la Sarca, et lui fit des prisonniers. Guieu s'embarqua à Salo avec 6 bataillons pour rejoindre Vaubois à Torbole; dans le cas où les circonstances ne lui permettraient pas d'y débarquer, il devait se rabattre par la rive orientale sur Malcesine et se rallier aux troupes de Massena.

Le 3 septembre, à deux heures après midi, l'avant-garde, composée des 4e et 18e légères et du 5e de dragons, rencontra les avant-postes de Vukassowich en avant de Borghetto, les chassa de ce village et les culbuta sur Ala. De bons retranchements couvraient cette ville, à laquelle on ne peut arriver que par un étroit défilé. Nos tirailleurs s'y engagèrent à la suite des Autrichiens; mais ceux-ci, s'apercevant de leur petit nombre, firent volte-face et s'efforcèrent de les repousser. Un détachement du 5e de dragons mit pied à terre et, par sa ferme contenance, donna le temps à l'arrière-garde d'arriver. Alors les retranchements et le village furent enlevés, et les Autrichiens se retirèrent en désordre, partie sur Seravalle, partie sur San-Marco. Ces deux villages, situés sur l'Adige, sont couverts par des positions formidables. Il importait surtout d'enlever sur-le-champ le premier, assis à l'embranchement de la route par laquelle Vaubois devait déboucher le lendemain. Massena ayant ordonné au général Pijon de s'en emparer avec l'infanterie

légère de la division, ce général s'y établit après un combat assez vif, dans lequel il fit 300 prisonniers, et rejeta les Autrichiens sur San-Marco. Vukassowich informa vainement son supérieur des événements de la journée; Dawidowich, appelé à Trente par Wurmser, reçut son rapport trop tard pour pouvoir prendre des mesures efficaces.

Le 4, à la pointe du jour, les deux partis se trouvèrent en présence; Vukassowich, avec sa brigade, gardait les défilés en avant de San-Marco, Dawidowich, arrivé de Trente avec la brigade Spork, plaça le régiment de Nadasdy à une portée de fusil en arrière de San-Marco. Massena attendait l'attaque de Vaubois pour se jeter sur Vukassowich; Augereau, placé sur les hauteurs qui longent le val Arsa, était en mesure de le seconder, et couvrait d'ailleurs son flanc droit tout en menaçant Vicence.

Aux premiers coups de canon de Vaubois, Massena partagea son infanterie en 3 colonnes : Pijon se porta, avec la 4e et 2 bataillons de la 18e légère, en tirailleurs; Victor, à la tête de la 11e et de la 18e de bataille en colonne serrée par bataillons, s'avança sur le grand chemin, soutenu par Rampon avec la 32e. Vukassowich soutint pendant deux heures le feu des républicains; mais enfin, pressé de toutes parts, il évacua la position en assez bon ordre, se replia sur le régiment de Nadasdy et continua sa retraite sur Pieve. Massena le poursuivit dans la vallée et sur les hauteurs; l'extrême arrière-garde des Autrichiens eut beaucoup de peine à gagner Roveredo; les postes qui devaient la soutenir dans les montagnes furent coupés, et gagnèrent avec beaucoup de peine, les uns Roveredo et Trente, et

les autres Levico, dans le val Sugana. En ce moment, Massena dépêcha l'aide-de-camp du général en chef, Lemarrois, à Dubois, commandant la cavalerie, pour l'engager à poursuivre l'ennemi. Ce brave général exécuta une charge brillante à la tête du 1er de hussards, qui décida la déroute des Autrichiens; mais, atteint de 3 coups de feu, il mourut au sein de la victoire.

Vukassowich se retira sur Roveredo, où il reçut de Davidowich l'ordre de se replier sur Caliano, occupé par le général Spork, qui avait posté sur les hauteurs le régiment de Preuss pour le recueillir et former l'arrière-garde. Au moment où il commençait son mouvement, Rampon fila avec la 32e entre Roveredo et l'Adige, et la brigade Victor déboucha au pas de charge dans la grande rue. Pressé des deux côtés, le général autrichien accéléra sa retraite laissant les rues jonchées de ses morts et de ses blessés.

De son côté, la division Vaubois, après avoir forcé le camp retranché de Mori, poursuivait vivement l'ennemi sur la rive droite de l'Adige. Quoique battus partout, les Impériaux effectuaient lentement leur retraite, profitaient des accidents du terrain, tenaient tête à tous les défilés et on ne leur avait encore pris que 1,000 hommes et 3 pièces de canon.

Massena, ralliant ses troupes en avant de Roveredo, leur donna un instant de repos, et le général en chef en profita pour reconnaître l'ennemi avec 2 escadrons. Vukassowich, quoique très-affaibli, s'était rallié à Spork, dont les troupes fraîches occupaient une position presque inexpugnable au fond d'une gorge d'environ 80 mètres de largeur, resserrée entre l'Adige et des montagnes à pic et qui mène à Caliano. Le château de la

Pietra la domine, et une muraille joignant le fleuve à la montagne la ferme entièrement. Toute l'artillerie autrichienne battait ce défilé, dont la défense avait été confiée au colonel Weidenfeld.

Le général en chef fit lui-même les dispositions d'attaque. Il ordonna à Dommartin de porter en avant 8 pièces d'artillerie légère pour commencer la canonnade, et ce général les établit dans une position d'où elles prenaient la gorge obliquement. Massena poussa Pijon, avec les carabiniers de la 4e et de la 18e légères, sur les rochers de droite; 300 tirailleurs de la 4e se jetèrent sur les bords de l'Adige pour engager la fusillade, et trois demi-brigades en colonne serrée par bataillons pénétrèrent l'arme au bras dans le défilé. Ébranlé par l'artillerie de Dommartin et l'audace de nos tirailleurs, le régiment de Preuss n'attendit point le choc; il abandonna l'entrée de la gorge, et bientôt le mouvement de retraite se communiqua à toute la ligne. Le capitaine Lemarrois, prenant alors 50 hussards du 1er régiment, partit au galop, fit une trouée dans la colonne autrichienne, et, gagnant la tête, s'efforça de l'arrêter. Enveloppé et atteint de trois coups de sabre, il est renversé, foulé aux pieds par les fuyards et recueilli par les nôtres grièvement blessé. Il y eut en cette occasion plusieurs charges, dans lesquelles le chef de brigade du 1er hussards fut tué, et où le capitaine des guides Bessières enleva deux pièces de canon. L'ennemi prit la fuite jusqu'à Trente, laissant entre nos mains 6,000 prisonniers, 25 pièces de canon, 50 caissons et 7 drapeaux.

L'Adige séparait toujours les divisions Massena et Vaubois, qui ne pouvaient opérer leur jonction que par le lac de Garda, dont les Autrichiens étaient encore

maîtres. L'adjudant-général Leclerc, envoyé en reconnaissance à 10 heures du soir avec quelques hommes d'escorte, tomba entre les mains d'un parti de hussards de Wurmser. Ne le voyant pas revenir, le chef de brigade des Allobroges part à son tour avec son adjudant-major et 8 chasseurs d'escorte, et vient donner précisément sur le même parti. Au premier qui vive on se fusille et l'adjudant-major tombe roide mort; mais Desaix, profitant de l'obscurité, commande de toute la puissance de ses poumons : « Premier bataillon! en avant, marche! » puis, s'avançant avec ses hommes, il somme le chef du parti ennemi de se rendre, l'intimide, lui fait mettre bas les armes, délivre Leclerc et ses compagnons de captivité, et fait prisonniers une quarantaine d'hommes.

Enfin le général Vaubois passa l'Adige dans la nuit et se réunit à Massena, qui, sans perdre de temps, fila sur Trente, où il entra le 5 à 8 heures du matin, après avoir échangé quelques boulets avec l'arrière-garde de Davidowich. Vaubois y arriva à midi, et là, Bonaparte, apprenant le mouvement de Wurmser sur Bassano, fit à l'instant ses dispositions pour le poursuivre dans les gorges de la Brenta. Connaissant la lenteur méthodique de son adversaire, il jugea avoir le temps de déloger Davidowich de sa forte position derrière le Lavis (Avisio), sur la route de Botzen. En effet, avant d'opérer contre Wurmser, il était essentiel de mettre hors de combat les débris d'un corps assez forts pour inquiéter nos derrières. Il prit avec Massena la tête de l'avant-garde et pressa le mouvement de Vaubois.

A 6 heures du soir on arriva à Caliano en présence de Davidowich. La rivière derrière laquelle il s'était

posté formait une bonne ligne de défense, et n'avait qu'un pont, dont le débouché était couvert par une nombreuse artillerie. Une première attaque fut repoussée; mais, à l'arrivée de la division Vaubois, Dallemagne, à la tête de la 25ᵉ, se précipita vers le pont et le traversa résolument sous une pluie de mitraille. Murat, à la tête d'un détachement du 10ᵉ de chasseurs avec des fantassins en croupe, trouva un gué, prit pied sur l'autre bord, et obligea Davidowich à se retirer dans la direction de Salurn et Neumarkt. Au plus fort de l'action, l'adjudant-général Leclerc et le chef de brigade des Allobroges étaient parvenus à tourner l'ennemi avec quelques hommes et à s'embusquer à 2 kilomètres en avant sur sa route de retraite, à l'entrée d'une gorge étroite. Un escadron autrichien, fuyant au galop, tomba dans cette embuscade, où, accueilli d'abord par une vive fusillade et ensuite à la baïonnette, il mit pied à terre et rendit les armes; 300 hommes d'infanterie éprouvèrent le même sort un instant après.

Durant ces événements, la division Augereau, qui s'était engagée dans les montagnes, ayant rencontré des obstacles insurmontables, se décida à redescendre dans la vallée de l'Adige, et le général en chef la dirigea vers Levico sur la route de Trente à Bassano.

Cependant Wurmser, qui avait mis son corps en marche sur 3 colonnes en même temps que les Français, informé de leur mouvement sur Roveredo et plein de confiance dans la force des positions occupées par son lieutenant, ne conçut aucune inquiétude pour sa droite et ne changea rien à son projet. Sebottendorf arriva donc à Ospedaletto, Quosdanowich à Borgo-di-Val-Sugana, et Meszaros atteignit Bassano et Vicence. Le

maréchal était sur le point de quitter Trente pour se rendre à Bassano et diriger en personne le mouvement de ses colonnes, lorsqu'à 5 heures et demie du soir, il reçut le premier avis des événements de Caliano. Aussitôt il expédia l'ordre au prince de Reuss, qui commandait les troupes les plus rapprochées, de relever les postes de la basse Sarca, de Moline, de Stenico, et de se retirer dans la nuit sur Trente, en laissant, jusqu'à nouvel ordre, le lieutenant-colonel Seulen à la garde de Molveno. En même temps il ordonna au général Schubirz, cantonné à Tarvis, de rejoindre l'armée à travers les États-Vénitiens, et chargea le colonel d'état-major Zach d'aller à Trente recueillir des informations précises sur ce qui avait eu lieu, et concerter les mesures défensives, avec Davidowich. Plus tard, quand il eut reçu un rapport détaillé de la reprise de Roveredo, Wurmser eut d'abord l'intention de rappeler Quosdanowich de Borgo et Sebottendorf d'Ospedaletto, de renforcer de leurs divisions le corps du Tyrol, et de défendre la vallée de l'Adige ; mais, réflexion faite, comme il n'était pas probable qu'elles pussent nous prévenir à Trente, et que Meszaros, à raison de son éloignement, n'y arriverait sûrement pas à temps par les deux routes qui y conduisent de Vicence, il s'en tint à son premier projet, et s'y affermit d'autant plus, que Sebottendorf et Quosdanowich, réunis à Meszaros, près de Bassano, n'éprouveraient pas d'obstacles assez grands pour arrêter leur marche sur Mantoue ou tout autre point de la vallée de l'Adige ; la marche des Autrichiens eut donc lieu par Bassano, sur nos derrières.

Le 6 septembre Davidowich continua sa retraite vers Salurn et Neumarkt ; des chasseurs tyroliens et

des Croates occupèrent Cavalese pour couvrir son flanc du côté de la vallée de Fleims. De 7 bataillons qui arrivaient de l'Autriche intérieure, 5 furent destinés à rejoindre l'armée du maréchal par Pontafel et le Frioul, et 2 à renforcer les Tyroliens à Neumarkt. Meszaros marcha sur Olmo par Vicence, et son avant-garde coucha à Montebello; Sebottendorf atteignit le camp de Bassano et Quosdanowich passa la nuit à Primolano.

De son côté, Bonaparte, après l'affaire du Lavis ne perdit pas un instant pour se jeter sur la gauche de l'armée impériale. Laissant la division Vaubois en observation sur cette petite rivière dans la juste pensée qu'elle serait plus que suffisante pour contenir un ennemi démoralisé et garder le Tyrol, il prescrivit à Massena et à Augereau de forcer de marche sur Borgo-di-Val-Sugana et Ospedaletto; Augereau par la route directe, et Massena par Trente et Levico. Le 7, au matin, la 5ᵉ légère, conduite par le général Lanusse, rencontra à Primolano l'avant-garde de Quosdanowich, forte de 2,800 hommes qui, sous les ordres du colonel Gavasini, couvrait Bassano par l'occupation du fort de Covolo, et liait les corps du Tyrol et du Frioul. Ce fort, élevé sur un roc inaccessible à 60 mètres environ au-dessus du niveau de la Brenta, pouvait heureusement être tourné. Augereau fit promptement ses dispositions: il déploya en tirailleurs sur le front de l'ennemi le 1ᵉʳ bataillon de la 5ᵉ légère, dirigea les 2ᵉ et 3ᵉ bataillons de cette demi-brigade du côté de la Brenta, les appuya par 2 pièces d'artillerie, et forma la 4ᵉ de bataille en colonnes serrées par bataillon qui marchèrent droit aux Autrichiens, sous la protection de l'artillerie légère pla-

cée sur le front de la ligne. Le village fut emporté, mais Gavasini ayant rallié ses troupes sous le fort, la 5ᵉ légère gagna la gauche et engagea la fusillade avec ses défenseurs, tandis que 300 hommes de la 4ᵉ passaient la rivière, s'établissaient sur les hauteurs de droite et menaçaient leurs derrières. L'action durait depuis longtemps sans résultats, quand le capitaine Stock se jeta avec ses carabiniers sur deux pièces dont le feu nous faisait beaucoup souffrir; en même temps, le caporal Fronton trouva le moyen de pénétrer dans le fort par une embrasure, tomba sur les Autrichiens terrifiés de tant d'audace, et en força la porte. La demi-brigade s'y élança aussitôt, et Gavasini se hâta de l'évacuer par la porte opposée. Le 5ᵉ de dragons, soutenu par un détachement du 10ᵉ de chasseurs, se mit à sa poursuite; il tenta vainement de se reformer à un kilomètre du château au débouché d'une gorge étroite; la cavalerie, ayant trouvé issue sur une petite plaine, chargea la tête de sa colonne et lui fit mettre bas les armes. Cet exploit nous valut cinq pièces de canon, plusieurs drapeaux et 2,000 prisonniers, parmi lesquels le colonel Gavasini blessé.

La chute du jour empêcha seule Bonaparte de continuer sa marche, et les troupes bivouaquèrent à Cismone près du débouché des gorges de la Brenta qu'on devait franchir le lendemain.

Cependant Quosdanowich, après avoir laissé la majeure partie de ses troupes à Levico et à Primolano, atteignit Bassano dans la matinée avec le régiment de Schrœder et 5 escadrons d'Erdœdy, pour couvrir la réserve d'artillerie, l'équipage de pont et les bagages. Le maréchal fit établir ces troupes et celles de Sebottendorf

sur la berge droite de la Brenta qui s'abaisse en pente douce à 2 kilomètres du lit de cette rivière, la droite vers la crête de la berge, le parc d'artillerie et l'équipage de pont un peu en avant dans le fond de la vallée, appuyant leur gauche au lit de la Brenta. Dans le cours de la journée, beaucoup de fuyards arrivèrent à Bassano, et à 4 heures après midi, on annonça au maréchal la perte de Primolano et l'approche de l'armée française. Un second rapport l'informa que Bonaparte avait dirigé un gros corps de troupes par la Scala, de Primolano sur Feltre. Tremblant pour ses derrières, le comte Wurmser envoya aussitôt une reconnaissance dans cette direction; mais il perdit Bassano avant son retour. Les Impériaux passèrent toute la nuit du 7 sur le qui vive; l'artillerie et l'équipage de pont reçurent l'ordre de quitter le fond de la vallée de la Brenta, de démasquer le front du camp et de s'établir à l'embranchement des routes de Citadella et de Castelfranco, d'où ils pouvaient traverser à gué la Brenta aussi promptement et avec autant de sûreté que sur le pont de Bassano pour se porter sur Mantoue par Vicence. Deux ou trois heures avant le jour, le colonel Rovertera établit ses 2,000 hommes à Campolungo, le général Bajalich prit position avec pareil nombre à Solagna, et il ne resta plus dans le camp que 2,300 hommes, dont 700 de cavalerie.

Ce jour-là Meszaros se trouvait à Montebello avec le gros de sa division, son avant-garde tiraillait déjà sur les glacis de Verone, et Ott prenait position à Villanova pour la soutenir.

Le 8 septembre l'armée française arriva à 7 heures du matin en face des brigades Rovertera et Bajalich. Comme il fallait en finir promptement, afin de sur-

prendre le gros de l'armée autrichienne qui ne nous supposait pas aussi près, Bonaparte fit agir par les deux rives à la fois : Augereau attaqua sur la rive gauche avec toutes ses troupes, à l'exception de la 4e de ligne, qui fila vers la droite pour combiner ses efforts avec ceux de la division Massena. Les Croates firent une vigoureuse résistance à Campolungo, mais la 4e de ligne étant parvenue de la rive droite à jeter un bataillon sur les hauteurs à gauche de Rovertera, pendant que le reste de la division Augereau s'avançait au pas de charge, cette brigade fut dispersée. La cavalerie de Murat, envoyée à sa poursuite, fit nombre de prisonniers, parmi lesquels le colonel Rovertera. Pareil sort attendait le corps qui défendait Solagna, car la division Augereau pouvait le prévenir au pont de Bassano, mais il se retira sans chercher à disputer plus longtemps le passage à Massena. Bajalich fut enveloppé et fait prisonnier avec un bataillon de Schrœder qui voulait couvrir la retraite du reste de la brigade ; en sorte que Quosdanowich dut s'estimer heureux de gagner avec les débris de cette colonne le camp de Bassano, où il fut recueilli par les grenadiers de Sebottendorf. L'alarme, une fois répandue dans la ville, s'introduisit bientôt dans le camp ; le comte Wurmser ordonna à Sebottendorf de traverser Bassano avec ses grenadiers et d'arrêter Massena. Ce mouvement fut exécuté ; mais, à peine Quosdanowich se ralliait à Sebottendorf, que les fuyards de la brigade Rovertera mirent leurs troupes en désordre, et dès ce moment toutes les mesures pour la défense du pont et de la ville devinrent inutiles. Un seul bataillon et un escadron étant parvenus à franchir la Brenta, Augereau, qui couronnait en ce moment les hauteurs en face du pont, dirigea

contre eux un feu si vif d'artillerie et de mousqueterie, qu'il les força à rétrograder et à prendre la route de Citadella. Alors Massena et Augereau se portèrent au pas de charge sur le pont; la 4e de ligne, formant tête de colonne, s'élança sur les pièces qui le défendaient, s'en empara, et Augereau se précipita sur ses pas dans la ville. Les grenadiers de Sebottendorf, se voyant coupés, redoublèrent d'efforts pour couvrir la retraite du quartier-général sans pouvoir résister longtemps. Sur ces entrefaites, Massena dirigea plusieurs bataillons contre les troupes restées dans le camp. Elles essayèrent d'abord de tenir tête, mais voyant le gros de la division s'approcher, elles se replièrent en combattant sur les grenadiers de Sebottendorf, pour gagner avec eux la route de Citadella. Un accident vint bientôt augmenter le désordre déjà si grand parmi les troupes : des charretiers voulant prendre le chemin le plus court, encombrèrent les rues, où on ne put ni reculer ni avancer, et Quosdanowich eut mille peines à rejoindre Sebottendorf; Massena les poursuivit avec acharnement, les atteignit à quelque distance de Bassano et les culbuta de nouveau. Chacun se sauva à la débandade; quelques fuyards gagnèrent Vicence, d'autres Castelfranco; le plus grand nombre se jeta dans Padoue. Wurmser transféra son quartier-général à Citadella, où il parvint à rétablir un peu d'ordre parmi les fuyards qui s'y rassemblèrent. Les voitures qui avaient rétrogradé vers Bassano, n'ayant pu franchir le pont, enfilèrent la route de Castelfranco; une partie prit celle de Citadella, et le plus grand nombre tomba entre les mains de la cavalerie française.

Cette glorieuse journée valut aux républicains 3,000

prisonniers, 35 pièces de canon tout attelées avec leurs caissons, deux équipages de pont de 32 bateaux, environ 200 fourgons chargés d'une partie des bagages de l'armée et 5 drapeaux.

L'échec essuyé par Wurmser à Bassano, n'eut pas seulement pour résultat de désorganiser son corps d'armée, mais encore de couper ses communications avec celui du Tyrol. Dans cette situation un général ordinaire eût renoncé à l'offensive, néanmoins ce revers n'ôta rien à son ardeur. Voyant qu'il ne pouvait désormais battre son adversaire, il résolut de se faire jour et de gagner Mantoue, dont il était éloigné de cinq marches, dans l'espoir d'entraîner Bonaparte à sa suite et de ramener le théâtre de la guerre sur la rive droite de l'Adige, aux environs de Mantoue. Il passa donc la Brenta à Fontaniva avec les troupes ralliées à Citadella et se porta à Vicence pour s'y réunir à Meszaros. Ce général, informé dans la journée du 7 des événements de Roveredo et de Caliano, avait conçu des inquiétudes et couvert, le 8 septembre, son flanc droit par des détachements. Bientôt après il reçut du maréchal, ordre de s'emparer du pont de Legnago. Le quartier-général et les débris de l'armée impériale se rendirent en toute diligence à Montebello par Vicence, où le maréchal arriva le lendemain matin. Son unique pensée était de s'assurer du passage de l'Adige à Legnago, place sur le chemin le plus court de Vicence à Mantoue. En conséquence, il détacha le major Lœven avec un bataillon et deux escadrons de hussards afin de s'en emparer, et le fit accompagner des généraux Lauer et Funck pour en organiser la défense. En outre, le général Heister reçut l'ordre de se porter dans la soirée, avec l'arrière-garde

de Tavernelle, sur Lonigo. Comme les troupes de Quosdanowich n'étaient arrivées qu'en petit nombre à Montebello, on pensa que la plupart des fuyards avaient pris la direction de Castelfranco sur Trevise, et le maréchal ordonna à Quosdanowich de se rendre par Venise et Trieste dans le comté de Gorizia pour y rassembler et y réorganiser toutes les troupes disséminées de l'armée; ce général devait aussi attirer et réunir sur l'Isonzo les renforts venant de l'intérieur. Les 7 bataillons arrivés en poste à Gorizia, ainsi que la brigade Schubirz cantonnée à Pontafel, furent mis sous ses ordres. On invita les généraux commandant en Carinthie et dans les autres provinces à ne rien négliger pour armer et équiper toutes les troupes et les rendre disponibles. Le maréchal comptait sur l'ensemble de ces mesures pour mettre Quosdanowich en état non-seulement de couvrir l'Autriche intérieure, mais aussi d'opérer une diversion puissante sur les derrières des républicains, dans le cas où il se réunirait à la garnison de Mantoue.

Le 9, avant midi, les troupes firent une halte de quelques heures à Montebello, et poursuivirent ensuite leur marche sur Legnago, où, comme il a été déjà dit, le détachement du major Lœven s'était rendu, suivi de la division Meszaros et des débris de celle de Sebottendorf; l'artillerie et les bagages marchaient en queue de la colonne; le général Heister formait l'arrière-garde à une distance considérable. Ott, encore à Villa-Nova, reçut l'ordre de se mettre en marche sur Legnago à l'entrée de la nuit, en entretenant le feu de ses bivouacs; il devait s'arrêter à moitié chemin pour faire la soupe dans la matinée du 10, et continuer ensuite sa route, en ra-

menant tous les bateaux qu'il trouverait sur l'Adige.

A Cologna, l'armée autrichienne reçut dans une halte de 6 heures une distribution de viande et de vin. Aucun moyen ne fut négligé pour relever son énergie et la préparer aux fatigues et aux combats qui devaient suivre. Le mouvement continua le 10 septembre, et l'armée arriva enfin à Legnago dans la soirée. Les troupes passèrent le pont et vinrent s'établir en avant de la place sur la rive droite; le major Lœven, commandant les avant-postes, poussa des patrouilles sur Verone et Mantoue, jusqu'à Isola-Porcarizza et Sanguinetto.

Bonaparte se hâta de faire ses dispositions pour empêcher Wurmser de se jeter dans Mantoue, dont il aurait prolongé la défense, et le forcer à accepter un combat désavantageux. Le 9 septembre, Augereau marcha sur Padoue afin de couper la retraite de l'ennemi sur Venise; Massena gagna Vicence, que Sebottendorf avait quitté le matin; le lendemain ce général reçut l'ordre de passer l'Adige à Ronco dans la nuit, et de se porter rapidement à Sanguinetto pour intercepter la route de Porto-Legnago à Mantoue. Augereau marcha de Padoue sur Legnago pour s'emparer de cette ville et frapper sur les derrières de Wurmser, tandis que Massena l'attaquerait de front. En même temps ordre fut donné au général Sahuguet d'occuper Governolo avec une partie des troupes de blocus, en détachant une brigade à Castellaro, et de couper tous les ponts de la Molinella et du Tione. L'exécution de ces mesures aurait consommé la ruine de Wurmser, comme on va le voir, sans un hasard et un oubli impardonnable de Sahuguet.

Massena, s'étant procuré un bac, commença le passage de l'Adige le 10 septembre au soir; Augereau

force de marche pour atteindre Legnago, en ayant soin de s'éclairer sur sa gauche afin d'empêcher l'ennemi de se sauver par Castelbaldo sur Venise.

Wurmser, loin de penser que les troupes qui avaient fait essuyer un échec à Davidowich en Tyrol et l'avaient battu lui-même à Bassano se trouveraient encore à portée de lui couper la retraite de Porto-Legnago à Mantoue, perdit 36 heures dans cette première place et ne se mit en route que le 11.

A peine l'avant-garde de Massena eut-elle passé l'Adige que, sans attendre le reste de la division, elle prit la route de Sanguinetto. Deux chemins conduisent de Ronco à ce point : l'un longe l'Adige jusqu'à Roverchiara, et vient joindre à Cerea la grande route de Porto-Legnago à Mantoue; l'autre, mène directement à Sanguinetto par Isola Porcarizza et Aspare. C'est celui qu'il aurait fallu prendre; mais, par malignité ou par erreur, le guide de la division suivit le premier. Pijon s'avançait donc avec l'avant-garde de Roverchiara sur San-Pietro, éclairé en avant, à gauche, par un détachement de chasseurs conduit par Murat. Celui-ci donna à Cerea sur les deux escadrons de hussards formant l'avant-garde de la colonne du général Ott, envoyé le matin par le maréchal sur Sanguinetto. La charge fut si rude, qu'il rompit cette avant-garde et la ramena le sabre aux reins sur le gros de la colonne; mais, la faiblesse de son détachement ne lui permettant pas de conserver l'avantage, il fut ramené à son tour par les hulans et rejeté au delà du village. Au bruit du combat, Pijon presse la marche de la 18e, s'avance, précédé de deux pièces d'artillerie légère, s'empare de Cerea et du pont sur le Menago, et se forme en bataille en avant du village pour

protéger le ralliement de la cavalerie de Murat. Ott, appréciant l'importance du pont, pousse un bataillon d'Alvintzy sur le front de Cerea, en porte un second sur le flanc gauche et couvre ces deux attaques par sa cavalerie. Pijon ne put résister à la simultanéité de tant d'efforts; forcé d'abandonner deux pièces dont les attelages ont été tués, il rétrograde de 5 ou 600 mètres, et veut en vain se reformer sous la protection des deux autres bouches à feu qui lui restent. Les hussards de l'archiduc Joseph le culbutent, s'emparent de son artillerie et menacent la communication avec Ronco. Bonaparte, averti par la canonnade, presse la marche de la brigade Victor et la fait entrer en action; mais la 18e demi-brigade, essoufflée et harassée de fatigue, est elle-même rompue, et ne peut se rallier que sous le feu du 8e bataillon de grenadiers, qui protégea sa retraite sur la route de Ronco, où la brigade Rampon, qui venait de passer l'Adige, la recueillit. Wurmser fila immédiatement sur Castellaro.

Sahuguet avait, comme nous l'avons vu, reçu l'ordre de se porter sur ce point avec une partie du corps de blocus, afin de barrer la route de Mantoue à Wurmser. Après avoir laissé les généraux Lasalcette, Sandos et Hazard en observation vers le Seraglio, il jeta 200 hommes, en passant, à Due-Castelli pour couper les ponts et les routes et couvrir au besoin ses propres derrières contre les détachements de la garnison de Mantoue, posta 600 hommes, commandés par le général Pelletier, à Bigarello dans le même but, et prit position à Castellaro avec 400 hommes. De là, il envoya des partis dans toutes les directions pour couper les ponts et recueillir des nouvelles certaines, sans pouvoir en obtenir aucune; car, tandis qu'il s'occupait de ses prépa-

ratifs de défense, voici ce qui était arrivé : Wurmser, informé de notre position derrière le Tione, se disposait à enlever Castellaro de vive force, lorsqu'un habitant vint s'offrir pour guide et conduisit l'armée impériale à Villimpenta, dont Sahuguet avait négligé de rompre le pont. Profitant bien vite de cette faute, le maréchal s'avança sur la Fossa-Allegrezza et la Molinella, rallia 3 bataillons et 2 escadrons que le gouverneur de Mantoue fit sortir à son approche, laissa le général Ott à Roncoferraro, et dirigea sur Castellaro le général Funck avec le détachement de la garnison, appuyé d'une cavalerie nombreuse; il établit ensuite le reste de l'armée sur les glacis de Mantoue.

Sahuguet, informé du passage du Tione et de la Molinella par les Impériaux, envoya aussitôt un détachement d'infanterie légère de Castellaro sur Roncoferraro, afin d'arrêter ou du moins d'inquiéter leur marche, et le fit suivre bientôt après par le général Charton à la tête d'une partie de la 12e, tandis que Saint-Hilaire poussait en avant à gauche sur la route de Villimpenta et que Beaumont s'avançait au centre, tous trois avec une colonne de 150 à 200 hommes. Une réserve de pareille force resta à Castellaro.

Ott attendait à Roncoferraro l'attaque du général Funck pour se porter sur ce point. A 3 heures après midi il se mit en marche avec un bataillon et 5 escadrons sur la route qui longe la Molinella, et rencontra la petite colonne du général Charton à la lisière d'un bois, à gauche de la route de Villimpenta. Il la fit aussitôt attaquer de front par 300 hommes et un escadron, porta un détachement sur son flanc et plaça 2 pièces pour la battre obliquement. Charton, presque enveloppé, fit for-

mer en carré les braves de la 12e, et commença lentement sa retraite; mais Ott avait eu le temps d'envoyer un détachement d'infanterie et 3 escadrons pour le couper de Castellaro. Ce combat, trop inégal, ne pouvait durer longtemps; le général Charton ayant été tué, les hussards enfoncèrent le carré et firent prisonniers le chef de brigade Dugoulot, grièvement blessé, avec toute sa troupe, à l'exception de quelques hommes qui s'échappèrent à la faveur des fossés et des buissons.

Sur les autres points, les généraux Saint-Hilaire et Beaumont disputaient le terrain aux Impériaux, avec des alternatives de succès et de revers; mais la prolongation du combat n'ayant plus d'objet, Sahuguet se replia sur Goïto, conformément aux ordres qu'il avait reçus de Bonaparte. (Voy. *Pièces justificatives,* n° XIX.) Ainsi Wurmser venait d'échapper encore à un désastre, mais grâce à des circonstances toutes particulières.

Le 12 au matin, Massena s'était remis en marche pour tomber sur les derrières des Impériaux, et avait appris en route l'affaire de Castellaro. Il fit partir la brigade Victor pour investir sur la rive gauche la place de Legnago qu'Augereau bloquait déjà sur la rive droite depuis le matin. Sommé des deux côtés, son commandant, tremblant d'être enlevé par un coup de main que le faible profil des ouvrages, les brèches de l'enceinte, le peu d'eau dans les fossés et le rassemblement des prisonniers faits la veille à Cerea rendaient possible, ne songea point à se défendre, et crut gagner beaucoup en retardant sa reddition de 24 heures. Augereau le laissa temporiser à son aise, et le lendemain, 13 septembre, la garnison, forte de 1,621 hommes, dont environ 800 armés, sortit avec les honneurs de

la guerre, déposa les armes, et se rendit à Trieste sous condition de ne point servir avant échange.

Le comte Wurmser avait pris position avec son armée en avant de Mantoue. Il fallait le rejeter dans la place et lui ôter les moyens de tenir la campagne, et surtout de s'approvisionner en fourrages. Bonaparte ordonna à ses divisions de presser leur marche. Augereau, gravement malade par suite des fatigues de la guerre, ayant laissé le commandement de sa division au général Bon, celui-ci quitta Legnago le 13, et se dirigea sur Governolo pour se rabattre ensuite vers Saint-Georges. Massena marcha sur Castellaro, et Sahuguet se porta contre la Favorite, où un combat assez vif s'engagea aussitôt. Ce général obtint d'abord du succès et s'empara même de trois pièces de canon; mais les Autrichiens s'étant renforcés, le contraignirent à prendre une position en arrière et à abandonner l'artillerie qu'il avait enlevée.

Contrairement à leur habitude de prudence bien connue, les Autrichiens avaient négligé d'éclairer leur front. Le 14 à la pointe du jour, Massena se porta de Castellaro sur Mantoue par Due-Castelli; sa division pénétra dans le village à l'improviste, et fit main basse sur tout ce qu'elle rencontra. L'infanterie autrichienne faisait la soupe et la cavalerie était à la distribution des fourrages dans la place; aussi la surprise fut complète, et l'épouvante engendra le désordre, qui allait devenir extrême, lorsque quelques bataillons, se ralliant, arrêtèrent la marche des Français déjà disséminés. Un combat furieux s'engage alors : la nouvelle de la surprise du camp étant parvenue à Mantoue, le général Ott ordonne à la cavalerie de se débarrasser de ses

trousses, se met aussitôt à sa tête, court à poil de la citadelle vers la Favorite, et tombe en pleine carrière sur la division. Rompus par la violence du choc, nos soldats couraient les plus grands risques, lorsque le chef de bataillon Carrère, commandant l'artillerie de la division, place 2 pièces de 12 dans une position favorable, et tire sur les hulans à mitraille. En même temps Kilmaine arrive avec le 20ᵉ de dragons, arrête les Impériaux par une charge, et donne le temps à nos troupes de se reformer en arrière du camp, sous la protection de la 32ᵉ de bataille, dont la ferme contenance maîtrisa les efforts de l'ennemi jusqu'à la nuit.

Ces petits succès enhardirent les Impériaux, et pour nous il y avait grand avantage à leur faire accepter une affaire sérieuse loin des remparts. Massena dans la nuit s'était établi en arrière, vers Due-Castelli. Le 15 septembre, au petit jour, la garnison fit une sortie générale pour exécuter un grand fourrage : elle occupait la Favorite et Saint-Georges, appuyait sa droite à la route de Legnago par Castellaro, et sa gauche à celle de Mantoue à Verone.

L'armée française était dans les positions suivantes : la droite, composée des troupes du blocus sous les ordres du général Sahuguet, à cheval sur la route de Roverbella à la citadelle; elle avait ordre d'attaquer la Favorite et de contenir les troupes ennemies qui s'appuyaient à la citadelle. La division Massena au centre, placée à hauteur de Due-Castelli, était si bien masquée par les canaux et les accidents du terrain en avant de son front, que l'ennemi ne croyait avoir affaire qu'aux troupes du blocus; la division Augereau, destinée à former la gauche, après avoir laissé un poste à Gover-

nolo, devait marcher sur Saint-Georges, en longeant la rive gauche du Mincio par Formigosa, et tourner la droite des Impériaux.

Sahuguet s'engagea le premier sur la route de Roverbella contre l'aile gauche des Autrichiens que le général Ott fit soutenir successivement par deux bataillons et un détachement de cavalerie. Au moyen de ces renforts, l'attaque de Sahuguet fut repoussée d'abord jusqu'à Drasso. Une violente canonnade commença; les Français se maintinrent dans l'église et dans quelques maisons en pierre; des détachements de cuirassiers et de hussards autrichiens tentèrent vainement de tourner le village; notre artillerie leur fit éprouver des pertes considérables. Le général Ott le fit alors incendier avec des obus, et quand Sahuguet s'avança avec la plus grande partie de sa division, il se retira sur la Favorite où il rallia ses troupes, et parvint à se maintenir à l'aide des renforts que Wurmser lui envoya du centre.

La division d'Augereau avait poursuivi son mouvement de Governolo, en remontant le Mincio, vers le lac. Elle repoussa, vers deux heures après midi, les avant-postes autrichiens sur Castelletto, arriva à Saint-Georges à quatre heures du soir, et y attaqua l'aile droite. Lorsque le maréchal apprit que des colonnes menaçaient son flanc droit, il jugea que l'attaque de sa gauche n'était qu'une démonstration, et que Bonaparte voulait frapper le coup décisif sur sa droite avec les forces réunies de Massena et d'Augereau. Il fit en conséquence marcher au-devant de ce dernier son aile droite et une partie du centre dans la direction de Tenca. Mais aussitôt que Bonaparte vit le centre de son

adversaire dégarni, il ordonna à Massena de l'attaquer avec la majeure partie de ses troupes.

En ce moment, Sahuguet prescrivit à Lasalcette de se porter vivement entre la Favorite et la citadelle, et le général Pijon, ayant passé par Villanova, tourna la plaine, où la cavalerie aurait pu se déployer contre lui, et chercha à couper la communication entre ces deux points. Ce double mouvement donnant au maréchal de justes inquiétudes pour ses ailes, il dégarnit encore son centre, et la division Massena saisit ce moment pour culbuter les avant-postes et se jeter sur la partie de la ligne qui couvrait Saint-Georges; Victor et Chabran abordent de front ce village, avec les carabiniers des 4e et 29e légères, le 8e bataillon de grenadiers et la 18e de ligne serrés en masses par bataillon; Pijon, à la tête de la 18e, et Bertin avec la 5e de bataille, se portent sur la Favorite pour couper la communication entre Saint-Georges et ce point que le reste du corps de blocus reçoit ordre d'attaquer; les 29e et 32e de ligne forment réserve.

Quand la droite des Autrichiens, qui poussait rudement le général Bon, entendit la canonnade dans la direction de Saint-Georges, elle se replia pour éviter d'être coupée, passa devant le faubourg dont Victor était déjà maître, et vint donner sur la route de Saint-Georges à la citadelle contre Pijon et Bertin que Sahuguet ne s'était pas encore mis en mesure de soutenir. Vivement pressée par Augereau dont la division avait pris l'offensive à son tour, elle allait écraser les deux faibles demi-brigades en bataille sur son passage, lorsque Rampon, se portant avec la 32e au secours des braves accablés sous le nombre, arrêta l'ennemi, coupa 3 escadrons

de cuirassiers, un escadron et demi de hulans et 3 compagnies d'un régiment de frontière, fit mettre bas les armes à une partie de ces troupes, après trois heures de combat, accula l'autre au lac où elle s'embarqua en désordre pour regagner la citadelle. 3 ou 400 hommes furent noyés dans cette déroute. (Voyez *Pièces justificatives*, n° XX.)

Ainsi, chose unique dans les fastes de la guerre, le maréchal, commandant une armée de secours, après neuf jours de manœuvres et de combats, dut s'estimer heureux de trouver un refuge avec ses débris dans les murs de la place qui attendait de lui sa délivrance!

Ce résultat brillant, coûta 2,500 hommes et 25 pièces de canon aux Autrichiens. Mais ces avantages ne furent pas obtenus sans sacrifices; de notre côté 1,500 hommes, dont le plus grand nombre appartenaient à la division Massena, furent mis hors de combat, et les généraux Victor, Bertin, Saint-Hilaire et Mayer reçurent de graves blessures.

Dans sa division, Massena eut à mentionner de nombreux traits de bravoure. L'adjudant-général Chabran, qui avait décidé l'enlèvement de Saint-Georges à la tête d'un bataillon de grenadiers, fut proposé pour le grade de général de brigade. Il cita aussi l'adjoint Ducos et le capitaine Pecion, commandant le 2ᵉ bataillon de la 18ᵉ, lequel avait arrêté et mis en déroute deux escadrons. Bonaparte avait vu de ses propres yeux la conduite des troupes de Massena; cependant le rapport officiel de la bataille n'en fit point mention, et accorda les honneurs de la journée à des hommes qui n'y avaient eu qu'une part secondaire. Déjà froissé de la même manière à Lonato, Massena adressa la lettre suivante au général en chef.

« J'ai lu votre rapport de la bataille de Saint-Geor-» ges, mon général, et de l'affaire de Cerea. C'est avec » la dernière surprise que j'ai vu que vous y faites l'é-» loge de quelques généraux qui, bien loin d'avoir » contribué au succès de cette heureuse journée, ont » failli faire écraser une colonne de ma division destinée » à l'attaque de la Favorite, et vous ne dites pas un » mot de moi ni de Rampon; j'ai aussi à me plaindre » de vos rapports de Lonato et de Roveredo, dans les-» quels vous ne me rendez pas la justice que je mérite. » Cet oubli me déchire le cœur et jette du décourage-» ment dans mon âme. Je rappellerai, puisqu'on m'y » contraint, que le gain de la bataille de Saint-Georges » est dû à mes dispositions militaires, à mon activité, à » mon sang-froid à tout prévoir.

» Par la faute du général Sahuguet de n'avoir pas » attaqué la Favorite comme vos ordres le portaient, la » grande force de l'ennemi s'était jetée entre Saint-» Georges et la Favorite, et sans l'ordre que je donnai » à l'intrépide général Rampon de se porter sur ma » droite et d'y attaquer l'ennemi, ma division était » tournée, et c'en était fait de la bataille. La brave 32e » eut à soutenir un combat des plus opiniâtres pendant » 4 heures, et vous ne dites pas un mot de moi ni de » Rampon, qui avons rempli les principaux rôles dans » cette mémorable journée.

» Personne autre que Chabran n'a marché à la tête » des grenadiers, il s'y est tenu constamment; Mar-» mont et Leclerc n'y sont arrivés qu'au fort de l'ac-» tion. Je n'ai assurément qu'à me louer de la manière » dont ils se sont conduits; mais cela ne doit pas faire » taire ce que l'on doit à Chabran, officier aussi brave

» qu'habile, pour lequel je vous demande en vain de-
» puis longtemps le grade de général de brigade.

» Cette lettre est dictée avec ma loyauté et ma fran-
» chise ordinaires, et en vous ouvrant mon âme je me
» flatte que vous me rendrez justice ainsi qu'à plusieurs
» officiers de mon état-major. »

Tant de liberté de langage piqua Bonaparte, et, loin de produire l'effet qu'en attendait Massena, elle lui attira bientôt un nouveau désagrément.

La plus grande partie des troupes amenées par Wurmser à Mantoue campa entre les ouvrages du Thé et le Migliaretto; un certain nombre bivouaqua sur les places de la ville jusqu'à la mauvaise saison, et elles concoururent au service de Mantoue, formant néanmoins un corps séparé avec un parc de campagne de 24 pièces. L'intention du maréchal était de reprendre la campagne aussitôt qu'il en trouverait l'occasion, pour faciliter les opérations que le corps du Frioul ou celui du Tyrol pourraient entreprendre en sa faveur.

Rien d'important ne s'était passé en Tyrol pendant les derniers événements. Davidowich, ignorant la position du maréchal, se borna à renforcer son corps de tous les hommes égarés; en sorte qu'il s'éleva vers la mi-septembre à 13,600 hommes. Une dépêche du comte Wurmser lui avait bien prescrit de passer sur le ventre de la division Vaubois et de suivre l'armée active avec toutes ses forces, mais le bruit du combat de Bassano et de la marche du maréchal sur Mantoue se propageant, et des fuyards lui ayant annoncé que 4,000 Français se portaient vers le Pusterthal et d'autres lui annonçant bientôt après qu'ils étaient entrés à Feltre, Davidowich, effrayé des dangers qui menaçaient la côte

et la Carinthie, détacha alors le comte Mitrowsky avec un millier d'hommes à Cortina pour couvrir les magasins de Lienz, et, voyant ensuite son corps disséminé en cordon de Glurns à Cortina, il ne se crut pas en état d'attaquer Vaubois, ni même de l'inquiéter par la plus petite diversion.

Le comte Colloredo, qui avait pris à Grœtz le commandement général de l'Autriche intérieure, voyant la communication avec l'armée active interceptée et la Carinthie menacée par le Frioul, ordonna à 4 bataillons de recrues arrivés à Pontafel pour rejoindre l'armée, de rester dans cette ville avec les 2 de Schubirz qui y étaient retournés. Quosdanowich destina un corps de 3 à 4,000 hommes, formé en grande partie de la cavalerie échappée à Bassano, à couvrir le Frioul à Gorizia et Pontafel.

Ainsi de la troisième armée de 40,000 hommes que Wurmser avait au 1er septembre, il ne restait plus que 20,800 hommes, dont 2,000 avec Quosdanowich sur l'Isonzo, 1,600 à Pontafel et Tarvis sous les ordres de Schubirz, 13,600 sous Davidowich en Tyrol, et 3,600 dans le Vorarlberg sous Grafen.

Quand l'armée française put enfin se reposer de ses fatigues, Massena reçut l'ordre d'aller prendre ses cantonnements dans les environs de Roverbella et de procéder à la réorganisation de ses demi-brigades. La 18e, sous les ordres de Victor, resta provisoirement à Saint-Georges, en attendant qu'elle fût relevée par la 11e de bataille.

Roverbella était un fort mauvais quartier pour des troupes délabrées comme celles de Massena, surtout au moment de la récolte et par une chaleur étouffante,

car cette ville est assise dans une plaine marécageuse entrecoupée de rizières, et bientôt les maladies se déclarèrent et sévirent avec rigueur. Massena déclara au général en chef qu'une station de 8 jours dans un pays aussi malsain porterait le dernier coup à sa division, et chargea l'adjudant-général Chabran d'aller lui exposer le triste état des troupes et de solliciter leur envoi à Vicence ou à Verone. Bonaparte ne put s'y refuser et leur assigna cette dernière ville pour quartier de rafraîchissement, ordonnant à Massena de laisser à Roverbella le 8ᵉ bataillon de grenadiers et la 18ᵉ de ligne sous les ordres de Victor. Mais ce général avait cru pouvoir, sans en prévenir son supérieur, aller à Milan se faire soigner des deux blessures reçues à l'affaire de Saint-Georges. Cette infraction à la discipline contraria d'autant plus Massena, que Bertin, également blessé, se trouvait hors d'état de faire un service actif; et Rampon étant cloué dans son lit par la fièvre, Pijon lui restait seul. Ses plaintes au général en chef furent l'origine de la mésintelligence qui régna depuis entre lui et Victor, à la bravoure et à l'habileté duquel il ne cessa d'ailleurs de rendre pleine justice.

Les autorités vénitiennes se montrèrent mal disposées envers la division lorsqu'elle arriva à Verone le 25 septembre; les troupes y entrèrent par une pluie battante et ne trouvèrent rien de préparé pour les recevoir. Obligées de bivouaquer à la queue des glacis, sur un terrain fangeux, elles se répandirent en imprécations contre le provéditeur. Massena lui représenta avec force que son refus de les loger était aussi impolitique qu'inhumain, en exposant ses hommes aux maladies et les propriétés des Veronais aux dévastations. Le provédi-

teur se rendit à ses réclamations, et les troupes s'établirent dans les casernes de la porte Vescovo; une demi-brigade fut cantonnée à San-Michele. Cette division avait grand besoin d'être réorganisée : la plupart des officiers supérieurs étaient morts ou malades, et il manquait presque moitié des officiers subalternes. La 4e légère réduite à 700 hommes, la 18e de même arme et la 32e de ligne n'avaient ni chef de brigade, ni chefs de bataillon, et il ne restait à la 18e de bataille qu'un seul officier supérieur. Massena expédia de nouveau Chabran au quartier-général pour presser Bonaparte de pourvoir à ces emplois.

Dans l'intervalle, Quosdanowich, ayant reçu quelques renforts de l'intérieur et sachant que la faiblesse des Français les retenait sur l'Adige, plaça ses avant-postes dans les premiers jours d'octobre sur la Brenta, et poussa des patrouilles jusqu'à Vicence. Bonaparte ordonna alors à Massena d'aller prendre position à Bassano, de rejeter les Impériaux au delà de la Brenta, de lier ses communications avec Vaubois, et enfin de surveiller les opérations de ce général. C'était lui donner implicitement le commandement de sa division; mais Massena, ne voulant pas prendre la responsabilité d'une position si mal définie, et sentant tout ce qu'il y a de désobligeant à donner des conseils et des directions à qui n'en demande pas, se tint dans une grande réserve et préféra rester à la tête de la plus faible division de l'armée, plutôt que de paraître étendre son commandement sur deux, la plus forte n'étant pas sous ses yeux.

Il arriva à Bassano le 7 octobre avec 5,311 hommes, sans chef d'état-major, ni généraux de brigade, ni chefs

de corps; on juge combien il dût se multiplier pour suffire à tout, et son activité ne se démentit pas. A peine arrivé, il alla reconnaître Castel-Franco, occupé par l'ennemi avec un détachement d'infanterie et de cavalerie; des découvertes poussèrent jusqu'à Citadella, d'autres sur la route de Borgo-di-val-Sugana, pour avoir des nouvelles de Vaubois.

Voici comment il plaça sa division : un bataillon de la 18ᵉ de ligne et 50 dragons du 15ᵉ avec 2 pièces d'artillerie allèrent prendre position au pont de Carpenedo afin d'éclairer les gorges du Tyrol, tant sur la rive droite que sur la rive gauche de la Brenta, par des reconnaissances journalières. Si l'ennemi se présentait et forçait le poste à repasser sur la rive gauche de la Brenta, il devait couper le pont et tenir jusqu'à ce qu'il fût secouru. La 18ᵉ légère s'établit au château de Lacize, sur la rive droite de la Brenta, avec une grand'garde à Casoni sur la rive gauche, où le 7ᵉ de hussards vint la renforcer.

Trois compagnies de grenadiers et le 2ᵉ bataillon de la 32ᵉ avec le 10ᵉ de chasseurs occupèrent au sud Rosa sur la Rosta, affluent de la Brenta, afin de surveiller la route de Citadella.

Le reste de la division resta à Bassano. Massena eût bien voulu assurer ses derrières en portant quelques troupes à Vicence, dont la route par Padoue était ouverte à l'ennemi, mais sa faiblesse l'en empêcha. Les fièvres, loin de cesser, sévissaient de plus en plus; dans la marche de Verone à Bassano, plus de 500 hommes en avaient été atteints, et les demi-brigades étaient réduites à moins du tiers de leur force, quoique bien nourries et faisant un service modéré.

De son côté, Davidowich, après ses derniers échecs, s'était replié derrière le Lavis, la droite à l'Adige, la gauche aux montagnes de Buchenstein, d'où il se liait par la brigade Mitrowsky au corps du Frioul qui occupait Belluno. A Conegliano, 3 ou 4,000 hommes d'infanterie et 5 ou 600 chevaux gardaient le bas Adige.

Les communications avec la division Vaubois n'auraient pu être assurées que par l'occupation de Borgo-di-val-Sugana; mais Vaubois et Massena, n'ayant pas assez de monde pour y tenir un bataillon, l'ennemi jeta un détachement de chasseurs dans le château de Covolo, d'où il commandait la route.

Nous avons dit qu'un poste autrichien tenait toujours Castel-Franco. Massena ordonna à l'adjudant-général Leclerc de l'attaquer le 9 octobre de Casoni avec 6 compagnies d'élite et 100 chevaux. Cet officier enleva le village à l'aube du jour et avant que les Impériaux se fussent aperçus de sa présence; le combat ne fut pas long; l'ennemi perdit 20 hommes et autant de chevaux, et s'enfuit en laissant quelques prisonniers en notre pouvoir.

Le mois d'octobre s'écoula sans autre événement sur la ligne. Au milieu du profond repos qui y régnait, Massena s'occupa beaucoup des malades; il fit établir des ambulances à Vicence et à Bassano, veilla lui-même à ce que les soldats y fussent convenablement soignés, et fut bientôt payé de ses soins en voyant rentrer plus de 2,000 hommes dans les rangs.

Après la bataille de Saint-Georges, Bonaparte chercha à attirer Wurmser dans une affaire hors de Mantoue. Il n'avait point fait occuper le Seraglio, afin de l'engager à y répandre des troupes, et s'était borné à garder

le pont de Governolo pour se ménager un passage sur le Mincio.

Ce qu'il avait prévu arriva : le maréchal, dépourvu principalement de vin et de fourrages, profita des facilités qu'on lui donnait pour fourrager et envoya des détachements par Borgoforte sur la rive droite du Pô. Le 21 septembre, le colonel Klenau repoussa les avant-postes français au delà de la Fossa-Eugenia à Rivalta et Castellucchio, et occupa Curtatone, Montanara, Buscoldo, Ponte-di-Merci et Borgoforte. Les grand'gardes françaises se replièrent sans résistance. D'un autre côté, le baron Ott était sorti par Cerese avec 1,000 hommes et 3 escadrons de hussards afin de couvrir ces mouvements, et on ramena dans la place 70 voitures de fourrage et 55 de vin.

L'occupation du poste de Governolo paraissant indispensable au maréchal pour assurer l'arrivage des convois à Mantoue, il résolut de s'en emparer et ordonna au général Ott de se porter le 22 au soir, avec le régiment d'Alvintzy, 400 hussards et 4 bouches à feu, entre San-Giacomo et Governolo, et au baron Minkwitz de longer la rive droite du Mincio avec 800 hommes du régiment de Kheul, 500 chevaux et 4 pièces, pour gagner Bagnolo et San-Vito avant minuit. Ces deux colonnes devaient repousser le lendemain au point du jour les avant-postes français et s'emparer du pont de Governolo. Après la réussite de ce coup de main, Minkwitz avait ordre de jeter son infanterie dans le château de cette ville et de le mettre en état de défense.

En conséquence, les patrouilles du général Ott passèrent le Pô le 22, s'avancèrent jusqu'à San-Benedetto et rapportèrent que 5,000 Français occupaient Gover-

nolo. Mais Wurmser ne modifia pas ses dispositions, seulement il fit placer le bataillon de grenadiers de Kotulinski devant Virgiliana pour recueillir les deux colonnes en cas de malheur.

Cependant Kilmaine, instruit de la double sortie de la garnison, donna mission aux généraux Dallemagne et Lebley d'aller avec le 1er de hussards en prévenir à Governolo le général Bon. Dallemagne lui proposa de marcher sur Mantoue et de profiter de l'absence de l'ennemi pour s'emparer de la porte Cerese. L'affaire étant trop délicate, Bon réunit en conseil de guerre les généraux Dallemagne, Lebley, ceux de la division Augereau et Sandos. La proposition de Dallemagne, mise en délibération, fut rejetée parce qu'on ne connaissait point la force des colonnes ennemies sorties de Mantoue, mais on se tint prêt à les recevoir.

Le lendemain, à 3 heures du matin, Ott replia les avant-postes du général Bon; et celui-ci, ayant pris toutes ses mesures pour défendre le pont, fit à son tour attaquer les Autrichiens de front par le général Lanusse avec les 2 premiers bataillons de la 5e légère. Le combat s'étant engagé avec vivacité, il fit filer le général Lebley avec le premier bataillon de la 51e en colonne serrée et au pas de charge, tandis que les deux autres bataillons de cette demi-brigade restaient en position, prêts à déjouer les manœuvres tournantes de l'ennemi. L'arrivée de Lebley força Ott à quitter précipitamment le champ de bataille en y laissant une pièce de canon. Lanusse, mettant à profit ce moment, se porta en diligence sur la digue du Pô pour lui couper la retraite et fit 500 prisonniers. Un brouillard épais favorisa la fuite du reste de la colonne autrichienne. Pendant ce temps,

une action non moins vive s'était engagée sur la rive droite du Mincio : le général Sandos, qui commandait dans cette partie le 3e bataillon de la 5e légère, la 7e compagnie du 1er bataillon de la 4e de ligne et un détachement du 1er de hussards, eut d'abord de la peine à contenir les efforts de Minkwitz ; mais Verdier, auquel était confiée la défense de Governolo, ayant fait filer sur la rive gauche du Mincio 4 compagnies de la 4e de ligne et une centaine d'hommes de la 12e, ces troupes firent un feu de flanc et de revers si meurtrier, que Minkwitz fut obligé de rétrograder en abandonnant toute son artillerie et plusieurs centaines de prisonniers. Bon ayant alors dirigé concentriquement ses colonnes sur Virgiliana avec le dessein d'envelopper les Impériaux dans leur retraite, Kilmaine craignit de voir nos troupes s'aventurer et arrêta le mouvement. (Voyez *Pièces justificatives*, nos XXI et XXII.)

Ce général conserva ses positions jusqu'au 29 septembre, et ce jour-là, croyant que Wurmser allait exécuter une sortie par la chartreuse de Pradella et la chapelle de Cerese, encore en son pouvoir, il fit attaquer ces deux postes et força les Autrichiens de les évacuer après une courte fusillade. On se hâta d'ouvrir des coupures devant ces portes, de construire des batteries pour empêcher les assiégés de les combler, et la citadelle et la ville se trouvèrent ainsi complétement bloquées. Durant cette courte expédition, un corps de 200 Autrichiens avait passé le Pô à 10 heures du matin à Borgoforte pour acheter des grains et des fourrages; n'ayant pu rentrer à Mantoue, il erra plusieurs jours cherchant à gagner Florence. Arrivé à Reggio, il fut arrêté par les habitants qui prirent les armes et le poursuivirent

jusqu'à Monte-Chiangolo dans l'État de Parme, où il fut cerné et pris en entier le 3 octobre.

Le 7 du même mois, Wurmser, ayant conçu des craintes pour les meules de foin qu'il avait amassées près de la citadelle, fit exécuter sur le chemin de Soave une sortie qui attaqua le château de Prada. Mais ce poste, ayant été renforcé par un bataillon, repoussa les assiégés avec perte et leur fit une centaine de prisonniers.

Vers le milieu du mois, le corps de blocus forma deux divisions aux ordres des généraux Chabot et Dallemagne sous le commandement de Kilmaine, et un pont de bateaux fut jeté sur le Mincio à Formigosa pour les lier. On construisit entre Pietole et Cerese des retranchements flanqués à droite par une batterie, on arma des bateaux sur le lac inférieur, on éleva deux redoutes à droite et devant Pradella, enfin l'on construisit deux batteries, la première devant la Casa-Micheli, la seconde à gauche en avant d'une maison ruinée.

Bonaparte avait prévenu le Directoire qu'avec les faibles ressources dont il disposait, il ne pouvait espérer vaincre sitôt la résistance de Mantoue. Le gouvernement, espérant accélérer la chute de cette place en intimidant Wurmser, proposa au général en chef de faire pressentir au maréchal qu'il serait traité comme émigré pris les armes à la main s'il ne capitulait au plus tôt; mais Bonaparte, dédaignant ce moyen, fit prévaloir au contraire toutes les considérations de politique et d'humanité dans la nouvelle sommation qu'il lui fit adresser le 16 octobre par son chef d'état-major. Wurmser la laissa sans réponse, et comme il avait reçu du conseil

aulique l'ordre de s'échapper avec les hommes valides de la garnison de Mantoue, dût-il se réfugier dans les États de l'Église ou même en Toscane, il sortit de la place le 28, à 4 heures du matin, avec une partie de ses troupes, et, à la faveur des roseaux du lac supérieur, débarqua entre Saint-Georges et Zipata. Le chef de brigade Moreau, commandant du premier de ces points, reçut vigoureusement les Autrichiens et les rejeta sur leurs bateaux, où ils se rembarquèrent en désordre, laissant beaucoup de morts et 150 prisonniers.

A partir du 8 novembre, chaque division tint au centre de sa ligne une réserve de 1,500 hommes prête à se porter où les circonstances l'exigeraient. Beaumont commanda la cavalerie du blocus, et Kilmaine transféra son quartier-général à Roverbella.

Les combats et les maladies avaient beaucoup affaibli l'armée française, et cependant sa tâche était loin d'être accomplie. Il fallait que Bonaparte trouvât dans son esprit assez de ressources pour suppléer momentanément à celles qui lui manquaient. Il aurait bien désiré agir ouvertement contre Venise, mais le Directoire lui ordonna de se tenir dans les limites de la neutralité que le gouvernement vénitien déclarait vouloir conserver.

La cour de Rome avait envoyé 800 hommes et 6 pièces de canon à Montalto pour servir de noyau aux mécontents des campagnes du Bolonais et du Ferrarais, et venait de conclure avec celle de Naples un traité par lequel elle cédait la principauté de Bénévent à condition que le roi la soutiendrait avec 60,000 hommes. Le grand-duc de Toscane, sous des dehors pacifiques, trempait dans cette conspiration; ses arsenaux et ses fonderies étaient en pleine activité pour fournir l'arme-

ment des milices papales ; enfin Bonaparte se voyait obligé de faire surveiller les 2,400 hommes de cavalerie restés en otage par suite de l'armistice conclu avec la cour de Naples.

Pour comble d'embarras, l'empereur pouvait facilement renforcer son armée d'Italie, tandis que la chute des neiges allait bientôt fermer le mont Cenis et s'opposer au passage des troupes envoyées de France. Ce motif engagea Bonaparte à appeler de l'armée des Alpes et de la 8e division militaire toutes les forces qui s'y trouvaient ; mais le général Willot, qui commandait cette division, refusa d'obtempérer à ses ordres sous prétexte que les troubles du Midi exigeaient leur présence en deçà des Alpes. Le Directoire, sur de nouvelles réclamations de Bonaparte, mit en route pour l'Italie 4,000 hommes des côtes de l'ouest, 10,000 tirés des 15e et 17e divisions militaires et 2,000 de l'intérieur. Il l'engagea à répandre en Hongrie quelques proclamations dans la langue du pays, afin d'y jeter des semences d'insurrection, et à signifier à l'empereur, qu'une fois le sort de Mantoue décidé, il eut à envoyer sur-le-champ à Paris un fondé de pouvoirs pour entrer en négociations, sous peine de voir ruiner le port de Trieste ainsi que tous ses établissements maritimes de l'Adriatique. Afin de donner plus de poids à ces menaces, le Directoire ordonnait encore au général en chef de marcher sur Trieste avant l'hiver ; mais Bonaparte, plus prudent, se borna à annoncer à l'empereur la prochaine exécution des mesures dont nous venons de parler, s'il n'envoyait dans le plus court délai des plénipotentiaires à Paris.

Au milieu de ces événements, la Lombardie réclamait chaque jour avec plus de force son indépendance, et le

peuple exigeait des garanties de la part du Directoire. Reggio avait secoué le joug du duc de Modène, et la capitale du duché hésitait à l'imiter. Bonaparte pensa qu'on pouvait sans scrupule réunir cette ville à Reggio et à Bologne pour augmenter le nombre des partisans de la France, et motiver cet acte hostile sur le retard qu'apportait le duc à effectuer le payement de la contribution consentie par l'armistice. Les États de Modène s'étendant jusqu'au Mantouan, il jugea qu'il serait utile d'en former un État allié qu'on agrandirait à la paix, de cette province, pour reconnaître les services que nous aurait rendus le duc de Parme pendant la guerre.

Le Directoire, sans désapprouver positivement ces projets, déclara ne vouloir rien garantir, et consentit seulement à laisser entamer des négociations d'alliance avec la cour de Turin. Le 4 octobre, une proclamation de Bonaparte déclarant la rupture de l'armistice avec le duc de Modène produisit l'effet prévu sur son duché. La révolution s'opéra sans que les Français parussent y mettre la main : la régence fut supprimée et remplacée par un comité de sept membres qui prêtèrent serment de fidélité à la république française, et peu de jours après, un congrès se réunit à Modène pour former une ligue offensive et défensive. La Lombardie ne tarda pas à entrer dans cette confédération, qui vota de suite la création de deux légions de 3,700 hommes chacune.

Cependant les renforts annoncés de France n'arrivaient pas encore, et Bonaparte fut réduit à bloquer Mantoue avec 7,500 hommes d'infanterie et 1,500 chevaux. Depuis les premiers jours d'octobre, Augereau et Massena étaient sur la Brenta, et Vaubois gardait Trente avec 8,000 hommes. Ses avant-postes avaient eu une

escarmouche avec le corps autrichien du Tyrol et lui avaient fait des prisonniers. La Lombardie, Ceva, Alexandrie et Cherasco n'étaient gardés que par 4,000 hommes. Les forces actives de l'armée d'Italie se réduisaient donc à moins de 32,000 hommes, indépendamment de 14,000 dans les hôpitaux; cependant, pour faire face au pape et à l'empereur, il en aurait fallu au moins 35,000 en campagne et 8,000 devant Mantoue. Comme on manquait de fusils, on en prit à Livourne dans les magasins du roi d'Espagne à titre d'emprunt, et on arma les légions italiennes avec les fusils autrichiens.

Le 1er et le 3 octobre, l'armée du Rhin battit l'archiduc Charles aux environs de Buchau et lui fit 5,000 prisonniers; malgré cet avantage, celle de Sambre-et-Meuse n'ayant pas repris l'offensive, Moreau fut obligé de continuer sa retraite sur Huningue. Bonaparte se douta de l'événement en voyant les renforts qui arrivaient aux Autrichiens dans le Tyrol. Déjà ils y comptaient 14,000 hommes et en avaient 15,000 sur la Piave. Bonaparte pressa donc l'arrivée des secours annoncés; en attendant, il fit mettre en état de défense Pizzighettone, les tours d'Oglio, de Bozzolo, de Pontevico et de Soncino, le château de Brescia, la place de Peschiera, Verone et Porto-Legnago, les trois têtes de pont sur le Pô à Plaisance, Pavie et Alexandrie, et enfin il fit armer des barques sur les lacs de Garda et de Mantoue.

Vers la fin d'octobre, les Autrichiens semblaient vouloir passer la Piave et s'établir sur la Brenta, malgré les pluies, les torrents et les mauvais chemins, obstacles presque insurmontables. A tout événement, Bonaparte prit des mesures pour s'y opposer, et pria le Directoire

de lui faire connaître ses vues sur Trieste au cas où il croirait utile de s'avancer dans le Frioul après une victoire. Il insista sur l'envoi des renforts, afin de se trouver en état de gagner la première bataille, de prendre Mantoue et Trieste et de dicter la loi à Venise. En attendant le moment d'agir, il fit accélérer les fortifications du château de Trezzo et celles des têtes de pont sur le Pô.

On se battait déjà en Tyrol au milieu des neiges, et Bonaparte était décidé à évacuer Trente pour donner plus de force à sa position en la resserrant. Le 26 octobre, Massena, informé qu'un corps autrichien avait passé la Piave et s'était porté sur Trévise, le fit attaquer par l'adjudant-général Kellermann avec un parti de cavalerie, qui le culbuta et ramena quelques prisonniers. Ces mouvements de l'ennemi semblaient être les préludes de manœuvres plus sérieuses, et de son côté Bonaparte n'attendait que quelques renforts pour tomber sur les Autrichiens avant qu'ils fussent en mesure. Le Directoire lui avait recommandé de les attaquer séparément dans le Tyrol et sur la Piave, le prévenant que le ministre de la marine avait ordre de favoriser sa marche sur Trieste en envoyant une escadre dans le golfe de Venise, et qu'il recevrait de nouvelles instructions à Trieste.

CHAPITRE V.

Réorganisation de l'armée autrichienne. — Plan d'opérations du baron Alvintzy ; il subordonne les opérations du corps du Frioul à celles du corps du Tyrol. — Situation de l'armée française. — Arrivée de l'armée autrichienne sur la Brenta. — Massena se replie sur Vicence. — Vaubois prend l'offensive et obtient d'abord quelques succès, mais Davidowich le force à repasser l'Adige. — Massena marche sur Citadella, et Augereau sur Bassano. — Combats de Fontaniva et de Nove ; les deux divisions se replient sur Verone. — Massena est chargé de remédier à l'échec essuyé par Vaubois ; ses dispositions. — Il rejoint sa division à Verone. — Combat de Caldiero. — Davidowich arrête son plan d'offensive. — Bonaparte passe l'Adige à Ronco pour tomber sur les derrières de l'armée impériale. — Journées d'Arcole. — Davidowich prend le Montebaldo, et pousse les Français en arrière de Rivoli ; il est ramené sur Ala. — Alvintzy se retire avec le corps du Frioul sur la Brenta. — Sortie inutile de la garnison de Mantoue.

Les revers essuyés par le maréchal Wurmser n'ébranlèrent point la confiance de la cour de Vienne dans la fortune de ses armes. Elle fit donc tous ses efforts pour créer une nouvelle armée capable de prendre sa revanche sur les républicains victorieux : elle renforça le corps de Quosdanowich de quelques bataillons d'anciens régiments qui se trouvaient encore dans l'intérieur, et de plusieurs régiments de frontière récemment formés. Le corps du Vorarlberg, rendu disponible au commencement d'octobre par la retraite de Moreau, fut en partie dirigé sur le Tyrol ; on expédia en poste à l'armée, des armes, des munitions ; on accéléra la marche de la cavalerie et des remontes qui lui étaient destinées, ainsi qu'à l'artillerie et aux adminis-

trations, en sorte qu'un mois après la bataille de Saint-Georges, 28,000 hommes armés et équipés se rassemblaient sur l'Isonzo, le Tagliamento, la Piave supérieure, et 20,000 vers le haut Adige. La défense du Tyrol, dans le cas où les Français chercheraient à l'envahir, devait être confiée à la population du pays, qui depuis plusieurs mois avait reçu une organisation militaire; les défilés furent hérissés de batteries; l'on s'approvisionna de fours de campagne; l'on forma des équipages de ponts de pontons et de chevalets, et l'on confia, le 27 septembre, le commandement de cette nouvelle armée de 50,000 hommes au baron Alvintzy, magnat hongrois plus que sexagénaire, dont la réputation datait des guerres contre les Turcs. Sa présence sur les lieux, sa connaissance présumée parfaite des hommes et des choses, le firent juger capable de rétablir les affaires et de délivrer le maréchal Wurmser; mais, plus administrateur que militaire, il n'était pas un adversaire bien redoutable pour Bonaparte. Quoique doué d'une certaine pénétration, sa pensée trop méthodique manquait d'audace; formé d'ailleurs comme ses prédécesseurs à l'école de Lascy, il ne croyait pouvoir fixer la victoire qu'à force de combinaisons compliquées. Ajoutons que son dévouement à l'empereur l'avait seul engagé à accepter le fardeau du commandement, et que ses troupes, la plupart de nouvelles levées, lui inspiraient peu de confiance. Comme le comte Lauer était bloqué dans Mantoue depuis la bataille de Saint-Georges, on lui donna pour quartier-maître le major Weyrother, l'une des lumières de l'état-major et l'émule de Mack en connaissances scientifiques et militaires.

Alvintzy, suivi de cet officier, se rendit à Botzen pour

arrêter, conjointement avec Davidowich, un plan d'opérations. Il fut convenu que ce dernier enlèverait Trente et la position de Caliano, et la conserverait à tout prix pour assurer le flanc droit du corps du Frioul. Quosdanowich devait passer la Piave, marcher sur Bassano, et, aussitôt après la prise de Trente, s'avancer sur Vicence en suivant l'Adige, et livrer bataille aux Français à Verone, pendant que Davidowich opérerait sa jonction avec le corps du Frioul à travers le val Fredda, ou tout autre chemin praticable, ou bien descendrait sur la rive gauche de l'Adige, ou enfin prendrait position à la Madonna-della-Corona et descendrait sur Rivoli si Vaubois avait négligé d'occuper le Montebaldo. Le maréchal Wurmser devait être invité à sortir de Mantoue avec toutes ses troupes disponibles, et à opérer sur les derrières des Français une diversion puissante qui favoriserait la bataille de laquelle dépendait la délivrance de cette place. Sans être précisément aussi vicieux que celui de ses prédécesseurs, le plan d'Alvintzy péchait aussi, comme on le voit, par la base. Il se donnait une peine inouïe pour réunir devant l'ennemi deux corps d'armée, qu'il eût été si facile de rassembler avant l'ouverture de la campagne. D'ailleurs il divisait sa masse principale, subordonnait en quelque sorte les mouvements de ses colonnes à ceux de Davidowich, et donnait beau jeu à Bonaparte, devant lequel on ne pouvait commettre impunément aucune faute.

Cependant la position de l'armée française était difficile; elle ne comptait pas plus de 38,000 hommes avec lesquels Bonaparte devait faire face à Alvintzy et contenir Wurmser; son génie, la fermeté et l'audace de ses lieutenants pouvaient seuls compenser son infériorité

numérique. Les renforts arrivant de France ne consistaient encore qu'en 4 ou 5,000 hommes, trop éloignés pour concourir à la lutte qui allait s'engager. Les meilleurs soldats étaient morts ou dans les hôpitaux, et les généraux et officiers supérieurs les plus distingués presque tous hors de combat; Joubert, Lannes, Lapusse, Victor, Murat, Charlot, Dupuy, Rampon, Pijon, Chabran, Saint-Hilaire et Menard étaient blessés. La chute de Mantoue aurait permis à Bonaparte, renforcé du corps de blocus, de tout tenter; mais, si l'on tardait quelques jours à prendre l'offensive, 40,000 hommes ne suffiraient plus pour arrêter les Autrichiens. Il avait proposé au Directoire d'envoyer par mer à Trieste 7 à 8,000 hommes pour surprendre cette place maritime et couper les communications de l'armée impériale avec l'Autriche intérieure. Le gouvernement comprit bien tout l'avantage qui pouvait résulter de l'exécution de ce projet, mais il lui fut impossible de rassembler à temps les forces nécessaires à l'expédition. Néanmoins Bonaparte résolut de tenter la fortune et de faire payer cher à l'empereur la délivrance de Mantoue, s'il ne pouvait l'empêcher.

Le baron Alvintzy employa la dernière quinzaine d'octobre à l'organisation définitive de son armée. Il divisa le corps du Frioul, suivant l'ancienne méthode, en deux lignes de bataille, avant-garde et réserve. L'avant-garde, aux ordres du prince Hohenzollern, fut composée de 4 bataillons et 7 escadrons; le corps de bataille, sous le commandement immédiat du marquis de Provera, eut 16 bataillons et 4 escadrons répartis en 4 brigades sous les généraux Roselmini, Liptay, Schubirz et Brabeck; la réserve, commandée par le général Pittony,

était forte de 4 bataillons et 150 chevaux. Ainsi la force totale du corps du Frioul s'élevait à 24 bataillons et 12 escadrons, ou 26,432 hommes.

Le corps de bataille se mit en mouvement du camp de Gorizia le 22, et arriva en 3 marches à Codroipo. Provera se porta d'Osopo à Pinzano, et rejoignit Quosdanowich le 28. Toute l'armée était dès lors réunie. Le 29, Quosdanowich reprit sa marche sur Fontana-Fredda et arriva le 30 à Campana, d'où il poussa la brigade Liptay au delà de la Piave vers Fontaniva sur la Brenta.

Ces mouvements ne s'étaient pas exécutés à l'insu de Massena, qui suppléait par son activité à la faiblesse de son corps d'observation ; il fit le 30 octobre une forte reconnaissance au delà de Trevise sur Conegliano et chassa en deçà de la Piave un corps de 300 hommes d'infanterie soutenu par un détachement de cavalerie. Quosdanowich, pensant qu'il se disposait à passer la rivière, fit aussitôt sortir les troupes du camp de Campana et les rangea en bataille sur la rive gauche. Massena eut tout le temps de les examiner; il remarqua le mauvais état de la cavalerie, et des déserteurs lui apprirent que l'infanterie se composait en majorité de recrues polonaises qui attendaient pour déserter d'avoir passé la Piave.

Massena, en rendant compte à Bonaparte de ses observations, lui représenta le danger de sa position. La ligne qu'il occupait était si étendue (voir *Pièces justificatives*, N° XXIII), qu'aucun poste ne serait assez fort pour repousser une attaque de 4 ou 5,000 hommes, n'ayant, pour ainsi dire, pas de réserve. Que deviendrait-il si les pluies ordinaires de la saison rendaient les chemins impraticables à son artillerie et l'empêchaient de se replier sur Vicence? Il le pressa donc de lui envoyer deux

demi-brigades et quelques escadrons de renforts ou de l'autoriser à battre en retraite. Dans ce cas, il lui fit observer qu'il valait mieux se retirer sur Vicence avant d'y être contraint, parce qu'un mouvement rétrograde en présence de l'ennemi pourrait l'enhardir; d'autre part les neiges obstruaient déjà les chemins des environs de Trente, et les troupes autrichiennes cantonnées entre Neumarkt et Botzen ne tarderaient pas à joindre le gros de l'armée sur la Piave : ainsi la division Vaubois pourrait prêter sans danger deux ou trois demi-brigades qui seraient plus utiles sur la basse Brenta. Cet avis ayant été adopté par Bonaparte, et Massena ignorant que Davidowich agissait de concert avec Alvintzy, faillit augmenter les embarras de Vaubois en l'affaiblissant au moment où il allait être attaqué.

Bonaparte donna donc ordre à Vaubois de faire passer à Massena deux demi-brigades par Borgo, et à Augereau d'envoyer la 75e à Montebello; moyennant ces renforts, Massena lui promit de tenir 8 jours sur la Brenta, mais des événements inattendus détruisirent ses calculs. Vaubois garda fort heureusement les deux demi-brigades, sans lesquelles sa division eût essuyé de plus grands échecs.

Cependant Massena, prévenu le 1er novembre par ses espions que l'ennemi avait passé la Piave avec 18 bouches à feu, chargea l'adjudant-général Sornet de reconnaître la route de Martignago et de redescendre par Signoressa et Porcellengo sur la grande route de Trevise à Castelfranco. Ducos se porta à Pederobba par Asolo, et, remontant la Piave vers Feltre, il redescendit par Crespano. Leclerc, qui s'était dirigé par Castelfranco, trouva ce village au pouvoir de l'ennemi, et re-

vint à Bassano après avoir exécuté trois charges consécutives. Les troupes passèrent la nuit sous les armes, et Massena fut d'autant plus inquiet que Sornet et Ducos ne rentrèrent que le 3 au matin, poursuivis par la cavalerie autrichienne. Il ordonna de ramener à Bassano les 2 pièces qu'il avait au pont de Carpeneto, et instruisit le général en chef de sa situation. L'arrivée de la 75e à Montebello n'y changerait rien, puisqu'il ne devait l'appeler qu'à la dernière extrémité, et qu'elle était trop loin pour le secourir en temps utile.

A peine sa dépêche venait-elle d'être expédiée, qu'il reçut l'ordre de se replier sans combattre sur Vicence; ses postes furent rappelés à Bassano, et le 4 novembre, à 3 heures du matin, la retraite commença. Dans l'intervalle la 75e s'était portée de Montebello à Vicence pour la soutenir. Le chef de brigade Dupuy, avec la 32e et le 15e de dragons, forma l'avant-garde; l'artillerie suivit sous la protection des brigades Menard et Launay, et Massena partit une heure après avec 9 compagnies d'élite; le 7e de hussards et le 10e de chasseurs composèrent sous le général Leclerc l'extrême arrière-garde.

La division forçait de marche, lorsqu'à moitié chemin de Vicence l'aide-de-camp du général en chef, Muiron, vint annoncer à Massena l'arrivée d'Augereau à Montebello et un avantage remporté par Vaubois sur Davidowich. Pensant que ces circonstances étaient de nature à modifier les dispositions de Bonaparte, Massena suspendit sa retraite; l'arrière-garde et les compagnies d'élite campèrent à 5 kilomètres de Vicence, et les deux 18es un peu en avant. Déjà la 75e bivouaquait devant la porte de cette ville, et la 32e et le 15e de dragons devant celle de Padoue.

Il était temps que Massena quittât Bassano, où il eût couru risque d'être enveloppé, car Alvintzy était en mesure de livrer bataille si nous revenions à la charge le lendemain. Provera fit passer la Brenta à une partie de ses troupes et se lia avec celles de Quosdanowich, déjà établies sur la rive droite. Un pont fut jeté vis-à-vis l'île de Fontaniva, qui divise la rivière en deux bras, et le régiment de Spleny, pouvant passer le bras gauche facilement à gué, s'y établit. On comprend dans quel embarras se serait trouvé Massena le lendemain, attaqué de front, de flanc et à revers par des forces triples des siennes, débouchant à la fois de Rosa, de Castelfranco et d'Asolo.

Alvintzy s'était dès le matin emparé du pont de Cismone pour aborder en même temps les Français par les gorges du Tyrol, et une heure après le départ de sa division, Massena retourna à Bassano, dont tous les malades avaient été évacués sur Vicence.

Bonaparte, comme on a pu le voir, aurait voulu que la situation se dessinât nettement pour ne rien donner au hasard. Il paraît toutefois qu'il eut d'abord l'intention de laisser Vaubois dans une attitude défensive devant Davidowich; mais les événements qui se succédèrent modifièrent sa première pensée.

En effet, Vaubois prit l'initiative et chargea Guieu d'attaquer l'ennemi le 2 novembre en avant du Lavis. Ce général s'empara de San-Michele, fit 300 prisonniers et brûla le pont sur l'Adige. En même temps le général Fiorella, à la tête de la 85e, pénétra dans le val de Cembra, repoussa les avant-postes de Vukassowich et se rendit maître du château de Segonzano. Jusque-là tout allait bien; mais Davidowich, ayant rassemblé en grande

hâte quelques bataillons, attaqua le vainqueur qui, s'étant contenté d'occuper le château bâti au fond de la vallée, sans garder les hauteurs de Pedole, le châtia de son imprudence, chassa les Français du château et les ramena battant jusqu'à Trente, qu'ils évacuèrent promptement pour se retirer sur Roveredo.

Pendant que ceci se passait au centre et sur la droite de la division du Tyrol, la gauche avait été attaquée par Loudon. Celle-ci, forte de 3,500 hommes, et commandée par le général Gardanne, était disséminée en postes de Torbole à Trente. Torbole, mauvais poste, accessible de trois côtés, fut enlevé par les Autrichiens; mais, comme sa possession assurait la retraite de la gauche sur le Montebaldo, Gardanne l'attaqua la nuit, d'après l'ordre de Vaubois, avec une telle vigueur qu'il parvint à le reprendre. L'ennemi, étonné, voulut alors reconnaître nos forces, et envoya une patrouille de 20 dragons, dont la soudaine apparition causa une telle panique parmi nos troupes qu'elles se précipitèrent sur le chemin de Mori où leur désordre occasionna la rupture du pont de bateaux sur l'Adige et fit noyer beaucoup d'hommes. Après un travail assez long, on parvint enfin à le rétablir, et les fuyards purent passer le fleuve. Vaubois profita de ce renfort inopiné pour garnir les routes de Borgo à Roveredo, qu'heureusement Loudon n'avait pas encore interceptées.

Dans ce moment Davidowich, qui s'était mis en marche de Neumarkt avec le gros du corps du Tyrol, menaça de tourner la division Vaubois, et la força de prendre position au défilé de Caliano, défendu par les châteaux de la Pietra et de Besseno. À son arrivée à Trente, le premier soin de Davidowich fut de rétablir le

pont et de détacher ensuite le général Ocskay à Nomi par la rive droite de l'Adige, tandis que lui-même, avec les brigades Spork et Reuss réunies à celle de Vukassowich, se dirigerait sur Calliano.

L'attaque de ce poste eut lieu le 6 novembre sans succès, car les républicains, malgré l'infériorité du nombre, se défendirent avec intrépidité et ne perdirent pas un mètre de terrain. Mais Davidowich, ayant renouvelé l'attaque, le lendemain au jour, emporta les deux châteaux à la suite d'un combat sanglant, et bientôt après le défilé même, ce qui obligea Vaubois à évacuer Roveredo à la hâte et à repasser l'Adige sur le pont de Dolce, pour gagner Rivoli. (Voir *Pièces justificatives*, nº XXIV.)

Toutefois les succès de Davidowich assuraient l'exécution du plan de Bonaparte. En effet, plus ce général s'éloignait des débouchés de la Brenta, plus il lui donnait le temps de battre Alvintzy et les moyens d'arriver ensuite sans obstacles sur ses derrières. Le général en chef sut donc gré à Massena d'avoir suspendu son mouvement rétrograde, et lui ordonna de se porter à Citadella pendant qu'Augereau se dirigerait sur Bassano.

En conséquence, Massena quitta Vicence le 5 à onze heures du matin, et vint avec l'arrière-garde, devenue avant-garde, présenter le combat le 6 à la pointe du jour aux Impériaux, établis la droite au col de Grado, la gauche à la Brenta, occupant fortement Nove et Marchesana, en avant de leur front. Liptay, craignant une surprise, fit lever le pont de bateaux qui joignait l'île à la rive droite.

Les avant-postes étaient aux prises depuis une heure, lorsque Liptay les fit soutenir par 200 hommes, qui pas-

sèrent à gué le vieux bras. Néanmoins les troupes légères autrichiennes ne tardèrent pas à être culbutées dans la rivière, d'où elles regagnèrent l'île, où Liptay avait formé les 4 bataillons de sa brigade. Massena déploya alors la 8e légère et le 10e de chasseurs, et sembla vouloir déborder l'île pour y pénétrer à gué en amont et en aval. Provera, dans l'anxiété pour tous les points de sa ligne, tint en réserve les brigades Schubirz et Brabeck et n'osa soutenir le général Liptay, dont les troupes se trouvèrent ainsi seules exposées aux ravages de 18 pièces d'artillerie que Massena dirigea contre elles. Pour s'en délivrer, Liptay ordonna à un bataillon de Spleny de passer la Brenta à gué et de tomber sur la batterie française qui l'incommodait le plus. Ce bataillon traversa le vieux bras en colonne, dissipa les tirailleurs de la 8e qui la protégeaient, et s'empara d'un obusier; mais bientôt ceux-ci se rallient, et, soutenus par un de leurs bataillons, font volte-face, tandis qu'un détachement du 10e de chasseurs tombe sur le flanc de la colonne autrichienne, la sabre, lui reprend la pièce, et l'oblige à se sauver dans l'île.

Peu après la 18e et la 32e arrivent et se déploient à leur tour; le feu d'artillerie redouble sur toute l'étendue de la ligne; quatre attaques consécutives sont inutilement tentées pour aborder l'île; les adjudants-généraux Wendeling, Escale et le général Menard, qui les dirigent, sont mis hors de combat, ainsi que le capitaine Reille, aide-de-camp de Massena. Ce général, loin de se rebuter, essaie, vers deux heures, de faire franchir le vieux bras de la Brenta au 10e de chasseurs et au 7e de hussards; mais à peine les premiers pelotons sont au milieu de son lit, que le feu des Autrichiens leur tue au

moins 50 chevaux. Une si chaude réception jette la confusion dans les rangs et oblige cette cavalerie à rétrograder sur la rive droite, où Leclerc a mille peines à la reformer hors de portée.

Provera, jugeant que Massena n'a point assez de forces pour hasarder une attaque sérieuse sur d'autres points, se décide alors à soutenir Liptay, et le régiment de Deutsch Meister remplace dans l'île celui de Spleny, qui a perdu plus de 600 hommes depuis le matin. L'affaire devient alors générale; le feu redouble d'intensité, et Massena, dont l'infanterie a épuisé ses cartouches, manœuvre le reste de la journée pour emporter le col de Grado, par où devait s'effectuer la retraite des Autrichiens. Provera, appréciant l'importance de cette clef du champ de bataille, parvient enfin à en éloigner les Français. Les pertes furent considérables des deux côtés et Massena eut 1,200 hommes hors de combat.

Cependant Augereau s'était dirigé de Vicence sur Bassano. Son avant-garde, composée du 1er de hussards et de la 5e légère, commandée par le général Lanusse, chassa un avant-poste autrichien en avant de Schiavone, et donna à Nove contre l'avant-garde de Hohenzollern. La fusillade s'engagea avec vivacité; les chasseurs s'avancèrent à la baïonnette et les hussards exécutèrent une charge, tandis que 2 pièces en batterie sur la rive droite canonnèrent un fort parti ennemi en position sur le bord opposé. Les Autrichiens prennent la fuite et nous abandonnent le village avec 300 prisonniers; malheureusement le général Lanusse, mis hors de combat par deux coups de sabre, reste en leur pouvoir. L'avant-garde poursuivit les Autrichiens jusque sur les hauteurs à droite d'Angarano, où le corps de Quosdanowich était

établi. La 5e légère engagea alors la fusillade, et le général Verdier la soutint avec la 4e de ligne et 2 pièces d'artillerie. Après plusieurs charges de part et d'autre, Quosdanowich prolongea sa droite et menaça de déborder le flanc gauche d'Augereau, qui appelait inutilement à son aide le général Bon, commandant la 51e. Ce général avait trouvé le village de Nove occupé par 600 Autrichiens qui s'étaient cachés dans les maisons au moment du passage du gros de la colonne, et paraissaient maintenant disposés à s'y défendre; il avait donc été obligé d'envelopper le village et de l'enlever de vive force après un combat long et sanglant, où les Autrichiens perdirent près de moitié de leur monde, et nous laissèrent 150 prisonniers. Durant ce combat qui avait demandé du temps, la position de Verdier devenait de plus en plus critique, lorsqu'enfin Bon parut. Il dirigea vers le pied de la montagne deux bataillons qui repoussèrent vigoureusement l'ennemi et opérèrent leur jonction avec la 5e légère. Par sa ferme contenance, la division en imposa à Quosdanowich jusqu'à l'entrée de la nuit, et Augereau l'établit alors en avant de Nove.

Cette journée, où il y eut de part et d'autre des pertes considérables, bien qu'avantageuse pour nous, fut loin d'être décisive. Néanmoins si le mouvement d'Alvintzy se trouvait momentanément arrêté, les revers de la division Vaubois commandaient une modification dans le plan primitif du général en chef. Il ordonna donc à Massena et à Augereau de se replier sur Verone.

Le premier commença sa retraite le 7 novembre à quatre heures du matin, après avoir fait évacuer ses blessés sur Vicence, et le second, de Nove, se replia dans la même direction. Le prince de Hohenzollern le

suivit avec l'avant-garde, et fut bientôt obligé de s'arrêter, Quosdanowich ne voulant point s'aventurer sur la rive droite sans être soutenu par le marquis de Provera. Celui-ci, craignant dans la journée du 7 une attaque de l'armée française réunie, avait fait rompre le pont qui joint l'île de Fontaniva à la rive gauche, prêt à sacrifier ainsi la brigade Liptay si ses craintes se fussent vérifiées, quand il reçut l'ordre d'Alvintzy de marcher sur Carmignano. Obligé d'attendre la reconstruction du pont, il ne se mit en mouvement qu'à une heure après midi. A neuf heures du soir il arriva à San-Pietro-Engu, et Quosdanowich campa à Scaldaferro.

Alvintzy entra le 8 à Vicence, que les républicains avaient évacué la veille, et le lendemain alla camper à Montebello, où il apprit les succès de Davidowich. Plein d'espoir, il résolut de marcher sur Villanova et d'y attendre que son lieutenant eût forcé la Corona et Rivoli et se fût avancé par Bussolengo et Campara. Alors il aurait tenté de forcer le passage de l'Adige, et, réuni à Davidowich, il se serait avancé sur Mantoue. En attendant, il poussa le 10 le prince Hohenzollern avec l'avant-garde à Vago, et la fit appuyer à Caldiero par la brigade Roselmini, qui s'établit à cheval sur la chaussée. Le gros de l'armée impériale vint camper le 11 à Villanova.

Il fallait à tout prix empêcher la jonction des deux corps d'armée autrichiens; or, il était possible d'arrêter Davidowich en défendant bien la Corona et Rivoli. Bonaparte donna cette tâche à Massena, qui avait longtemps gardé et étudié ces deux points, et ce général se rendit seul au quartier-général de Vaubois le 8 au soir. Celui-ci l'assura que la 4e légère, envoyée par Kilmaine de Verone, occupait la Corona, que Joubert et Vignolles

commandaient ce poste important, que Valette gardait Torri avec 2,000 hommes, et que Gardanne se tenait à Pazzone avec la réserve de la Corona. Le poste d'Incanale, d'après ses assertions, était confié à Guieu, et le reste de la division campait à Rivoli. Après une visite sur la ligne et un examen approfondi de l'état des choses, Massena, qui avait d'abord approuvé ces dispositions, voyant les troupes disséminées et sans instructions, jugea que leur général avait perdu la tête, et engagea Bonaparte à diriger sur Rivoli sa propre division. En attendant son arrivée, il renforça Joubert des 27ᵉ et 29ᵉ légères; il fit porter Valette avec 800 hommes de la 85ᵉ à Montagna, avec ordre d'en détacher 300, sous le commandement d'un chef de bataillon, à Pratone. Ce poste avancé devait défendre le ravin dont l'origine est au Montebaldo et se prolonge jusqu'au lac, et jeter de petits postes sur le revers qui descend à Castelletto. En cas d'attaque par des forces supérieures, le poste principal avait ordre de se retirer sur le Montebaldo, et, si cette sommité était forcée, de se replier à Montagna. Le surplus de la 85ᵉ restant à Torri fournissait une grand'garde à Castelletto, avec consigne de pousser de fréquentes patrouilles au delà du débouché du ravin gardé par le poste de Pratone.

Guieu fut chargé de couvrir la droite de l'Adige et les batteries qui balayaient la rive gauche avec la 39ᵉ de bataille, 2 bataillons de la 40ᵉ et 3 régiments de cavalerie. Il fut recommandé à ce général d'avoir l'œil sur le fortin de la Chiusa, dans lequel il jetterait 60 hommes, et de pousser journellement des reconnaissances en avant de Preabocco. Ces dispositions arrêtées, Massena fit rassembler un grand nombre de barques à

Polo pour la reconstruction du pont, et couper la route sur la rive gauche. Des reconnaissances de cavalerie faites par son aide-de-camp Reille et l'adjudant-général Sornet ayant remonté les bords du fleuve jusqu'à Ala sans rencontrer l'ennemi, Massena craignit que Davidowich n'eût filé sur Brescia ou opéré sa jonction avec la colonne descendue par la Piave. Il informa immédiatement Bonaparte de ces conjectures, en lui faisant observer que si l'une d'elles se vérifiait, la Corona perdait son importance et n'exigeait plus autant de troupes pour sa garde. Pendant ce temps, Augereau, qui s'était retiré devant la Porte-Neuve, avait transféré le 10 son quartier-général à Ronco, laissant à San-Michele la 5e légère et le 10e de chasseurs, et à Verone la 4e de ligne et le 24e de chasseurs avec 6 bouches à feu. Le reste de sa division était réparti à Zevio, Ronco, Legnago, Castagnaro et Badia, et 12 pièces de son artillerie se trouvaient à Ronco. Ces mouvements ne purent être dérobés au prince de Hohenzollern, qui, jugeant les Français près d'évacuer Verone, proposa au baron Alvintzy d'enlever cette place, dont la possession deviendrait si avantageuse pour l'exécution des projets ultérieurs. Cela méritait d'être examiné, et Alvintzy se rendit à Vago pour discuter les chances d'un pareil coup de main; mais, après mûre délibération, le conseil se rangea à l'avis du major Weyrother, et écarta la proposition ; seulement, le prince de Hohenzollern fut autorisé à pousser une reconnaissance sur la place avec 2 bataillons et 300 chevaux. Ce général vint donc tâter Verone, et Bonaparte, ne supposant pas la tentative aussi peu sérieuse, ordonna à la division Massena, campée en avant de Castelnovo, de se porter au-devant de l'ennemi. Elle

traversa Verone ayant pour avant-garde les 2 demi-brigades et les 2 régiments de cavalerie de la division Augereau, qui occupaient San-Michele et Verone. Augereau, de son côté, fit balayer San-Michele et San-Martino, et poursuivit l'ennemi jusqu'au canal de Vago; mais il essaya inutilement de s'emparer du pont de pierre qui le traverse; ses attaques furent repoussées, et, le combat terminé à dix heures du soir, l'ennemi s'établit sur la hauteur de San-Giacomo. Comme cette sortie annonçait une affaire plus importante, de part et d'autre on se prépara au combat, et Massena, rappelé par le général en chef, vint reprendre le commandement de sa division sous Verone.

Le baron Alvintzy jugeant, à la vigueur que déployèrent les Français en sortant de cette place et par l'audace avec laquelle ils s'établirent entre Vago et Lavagna, qu'ils prendraient le lendemain l'initiative, ordonna au prince de Hohenzollern de se retirer en silence pendant la nuit sur Caldiero, où se trouvait déjà la brigade Sticker, afin de pouvoir défendre cette belle position avec 8,000 hommes et une nombreuse artillerie. Neuf bataillons s'étendaient en première ligne, la droite à Monte-Zovo, la gauche à Caldiero, et le centre à Stra, à cheval sur la grande route de Verone. La cavalerie était déployée en seconde ligne : 6 escadrons à droite de la route et 3 en arrière de Colognola; 16 pièces d'artillerie régimentaire sur les points les plus favorables du terrain en avant de la ligne. Il y avait en outre 8 pièces de position en batterie, deux par deux, sur les mamelons de Rocca, de Zovo, de Mathia, et sur la route de Verone. Le corps de bataille posté à Villanova ne devait s'avancer, comme on l'a su depuis, que lorsque l'action serait en-

gagée, pour se porter où les circonstances l'exigeraient.

Cette fois, les prévisions du baron Alvintzy se réalisèrent. Le 12 novembre, à la pointe du jour, Massena attaqua la droite des Autrichiens, replia leurs avant-postes et s'empara de San-Zeno. Le chef de brigade Dupuis enleva les hauteurs de Colognola avec la 32e et tourna le village, où il entra sans résistance, pendant que le général Launay, à la tête de la 18e, chassait les 3 bataillons autrichiens du colonel Sticker, du pied du Monte-Zovo sur le revers opposé.

Mais Alvintzy faisait avancer ses réserves; Brabeck marchait sur Caldiero par la route de Verone à la tête de 4 bataillons; Schubirz s'avançait contre Colognola et San-Zeno avec 5, et Provera enfin en dirigeait 4 et 100 chevaux par Gombione et Vago. Malgré les obstacles que le temps et le terrain opposaient à sa marche, Brabeck arriva sur le champ de bataille vers 4 heures, au moment où Massena établissait sa ligne obliquement sur le Monte-Zovo, la gauche à Colognola. Il dirigea immédiatement 2 bataillons sur la route de Verone et 2 entre Stra et Caldiero, tandis qu'un autre tournait ce village par la droite. Le chef de brigade Venoux fut refoulé avec la 8e sur la maison de poste, et le colonel Sticker, renforcé par la colonne d'attaque de Stra, s'avança contre Colognola. Dans ce moment, les troupes de Schubirz entrèrent en action. Pour comble de contrariété, à de violentes bourrasques de pluie et de neige, succéda un vent du nord qui changea la pluie en grésil et le chassa avec violence contre la figure de nos soldats.

Le général Delaunay, à la tête de la 25e, voulut reprendre le village de Stra, mais la supériorité du nombre des Impériaux rendit toute tentative inutile; la 25e

fut ramenée en désordre sur le Monte-Zovo, et le général Delaunay, blessé, tomba au pouvoir de l'ennemi, qui prit position en avant de la maison de poste. Dans cet instant critique, Massena fit avancer la 75e pour arrêter le désordre et protéger le ralliement. Le général Robert la déploya et sa ferme contenance arrêta l'ennemi. Toutefois Massena, jugeant qu'il n'y avait pas un instant à perdre, fit replier sa division à San-Martino, et, grâce à la nature du terrain, sa retraite ne put être inquiétée par la cavalerie ennemie.

Pendant que la gauche livrait ces combats, Augereau s'était avancé avec la droite sur la chaussée et avait attaqué les Autrichiens. Le général Verne porta 2 bataillons de la 4e et la 5e légère à l'extrême droite, et Dommartin plaça 2 pièces en batterie sur la chaussée. Verne replia d'abord les Autrichiens échelonnés au pied des hauteurs et commençait à les gravir quand le prince de Hohenzollern l'obligea à rétrograder. En ce moment, Provera débouchait sur Gombione et jetait Gavasini dans la Rotta avec 2 bataillons et 4 pièces, ce qui força Augereau, informé du mouvement rétrograde de Massena, à se replier lui-même sur San-Michele.

Après cette malheureuse affaire, dans laquelle la division Massena perdit 900 hommes tués et blessés, 800 prisonniers et 2 pièces de canon, Bonaparte fit rentrer ses troupes dans Verone. Inquiet du sort de Vaubois, qui tenait dans ses mains à Rivoli le sort de l'armée, il ne pouvait hasarder un nouveau combat en avant de cette place sans se compromettre. Heureusement le baron Alvintzy, dont les troupes étaient fatiguées, ne troubla point le mouvement de retraite et ne poussa son avant-garde sur San-Michele que le lendemain.

La division Massena forma l'arrière-garde et prit position sous Verone, Robert avec les 25e et 32e de ligne et le 7e de hussards à la porte Saint-Georges; les deux 18e, la 75e et le 15e de dragons devant la porte Vescovo, sous le commandement du chef de brigade Venoux. Robert plaça une grand'garde à San-Michele et deux postes intermédiaires; Venoux établit son cordon d'avant-postes à un mille de la porte Vescovo. Massena permit aux hommes de s'abriter dans les maisons à proximité en se tenant prêts à marcher; il fit distribuer des vivres, des souliers et des munitions, passa en revue l'armement et prit toutes les précautions exigées par les circonstances, car il pensait qu'au jour l'ennemi attaquerait Verone. Une partie des troupes d'Augereau fut casernée en ville, l'autre campa à la queue des glacis sur la rive droite de l'Adige.

Au lieu de brusquer l'événement et de se porter sur-le-champ à Legnago pour y passer le fleuve sans obstacles, le baron Alvintzy délibéra le 13 et le 14 sur le parti à prendre, puis ordonna à Quosdanowich d'aller jeter un pont à Zevio pour y traverser l'Adige avec 14 bataillons et 5 escadrons. Il était décidé à s'avancer lui-même sur Verone à la tête de 12 bataillons et de 3 escadrons munis d'échelles comme pour en tenter l'escalade, tandis qu'un bataillon de Croates et 150 hussards exécuteraient un simulacre de passage à Albaredo. Enfin il expédia l'ordre à Mitrowsky de venir avec sa brigade de Montechio-Maggiore se réunir au corps du Frioul aux environs de Caldiero, pendant que Davidowich descendrait sur Verone par Bussolengo.

La rive gauche de l'Adige, en face de Zevio, étant marécageuse, on ne peut y arriver sans faire des levées et

construire des ponts. Par ces causes, le passage retardé de 36 heures, fut remis à la nuit du 15.

Malgré ses succès, le corps du Tyrol ne formait jusqu'au 13 qu'un long cordon. La brigade Loudon était postée à Lago, à Condino et à Tione; celle d'Ocskay à Brentonico et Mori; les généraux Spork et Vukassowich tenaient Seravalle et Ala, et derrière eux le gros du corps campait, sous le prince de Reuss, à Roveredo. A gauche, dans les montagnes du Veronais, le marquis de Lusignan et le colonel Seulen occupaient Volca, Lugo et Grezzana. Davidowich arrêta le 13 novembre le mouvement qui devait être exécuté le lendemain sur Rivoli.

Le général Ocskay, avec les 2 bataillons et le corps franc établis au Montebaldo, eut ordre de s'avancer sur Artiglione et la Madonna-delle-Neve, soutenu d'un côté par un bataillon à Brentonico et de l'autre par les troupes qui occupaient Nago, Torbole et Riva. Les 2 bataillons campés près d'Avio et quelques compagnies de chasseurs avaient ordre de descendre par Mama sur la rive droite de l'Adige aussi loin qu'il leur serait possible, tandis que Vukassowich, sur la rive gauche, marcherait avec deux brigades d'Ala sur Dolce. Le prince de Reuss et le comte Spork avaient pour instruction de préluder à l'attaque du Montebaldo par une forte canonnade contre Brentino. Le marquis de Lusignan devait faire de Lugo une diversion sur Verone avec 2 bataillons et un détachement de hussards, secondé par le colonel Seulen. Si l'on parvenait à chasser les Français du Montebaldo et de Rivoli et à occuper la plaine au pied des montagnes, il amènerait les pontons qui se trouvaient près de Roveredo et jetterait un pont à Dolce.

Alors les brigades Reuss, Spork et Vukassowich, réunies sur la rive gauche, passeraient cette rivière et marcheraient sur Bussolengo.

Le 14, Ocskay, après avoir laissé un bataillon à Riva et à Torbole, un autre à Brentonico, se mit en mouvement sur le Montebaldo, replia nos avant-postes et enleva le camp d'Artiglione. Joubert se retira dans la nuit sur Rivoli, ainsi que la 85e, qui était à Montagna sous les ordres de Valette. Fiorella se rendit à Bussolengo avec les 27e et 29e légères; Vukassowich se porta à Peri, Lusignan à Stallavena; Seulen marcha avec un bataillon, éclairé par quelques hussards, sur Rovere-di-Velo dans le val Squaranto pour se lier avec le corps d'armée du Frioul. A 4 heures après midi, Davidowich informa de Peri le baron Alvintzy que, n'ayant point encore reçu de nouvelles d'Ocskay, il ne pouvait arrêter définitivement la marche ultérieure des colonnes.

Le 15, Alvintzy expédia à 6 heures du matin ses derniers ordres à Davidowich, s'apesantit sur la gravité des circonstances qui rendaient sa jonction de plus en plus nécessaire et lui enjoignit de faire filer sans retard ses troupes par Rivoli et Bussolengo.

Jamais l'armée française n'avait été aussi compromise. Il ne lui restait plus que Verone, et, si Davidowich parvenait à forcer Vaubois, on ne pouvait plus le garder. Comment alors interdire à Alvintzy le passage de l'Adige et s'opposer à sa réunion avec son lieutenant? comment, cette jonction opérée, l'empêcher de délivrer Mantoue, dont la garnison aurait porté l'armée impériale à près de 60,000 hommes? Si Bonaparte se rabattait sur Rivoli et marchait contre Davidowich, sans doute il pouvait l'écraser; mais, pendant ce temps, Al-

vintzy aurait passé l'Adige à Zevio et n'eût plus rencontré d'obstacles jusqu'à Mantoue : d'un autre côté, s'obstiner à défendre Verone avec toute l'armée, c'était s'exposer à voir Alvintzy partager ses forces et en jeter la plus forte partie au delà de l'Adige, tandis que le reste masquerait ce mouvement devant cette place. Dans cet instant critique, Bonaparte fit ses dispositions avec une grande liberté d'esprit. Il résolut de confier la défense de Verone à 3,000 hommes pris dans la division Vaubois ou dans le corps de blocus et d'aller manœuvrer lui-même sur le bas Adige avec les divisions Massena et Augereau sur les communications des Autrichiens. Il était facile de dérober pendant 24 heures ce mouvement à Alvintzy, car il semblait peu probable que, supposant toute l'armée dans Verone, ce général osât en tenter l'attaque. Il aurait donc au moins 48 heures pour exécuter son mouvement et rompre toutes les combinaisons des Impériaux. En conséquence, Bonaparte repassa l'Adige pendant la nuit du 14 au 15 avec les divisions Augereau et Massena dans l'intention d'aller traverser ce fleuve à Ronco, de tomber par Villanova et San-Bonifacio sur les derrières d'Alvintzy et de lui enlever ses parcs de munitions, ses dépôts de vivres et son unique communication avec la Carinthie.

Ce plan ne présentait pas sans doute des garanties de réussite certaines; Alvintzy pouvait le déjouer par un effort vigoureux sur Verone ou en passant l'Adige au-dessous de cette place; mais le coup d'œil toujours si prompt et si juste de Bonaparte avait apprécié d'avance toutes les chances favorables résultant de l'indécision de son adversaire.

Vaubois reçut l'ordre de détacher la brigade Guieu

pour renforcer la division Massena et d'envoyer à Verone quelques bataillons qui en porteraient la garnison à 3,000 hommes, nombre suffisant sous la main d'un général tel que Kilmaine pour faire échouer un coup de main.

Cependant Augereau, avec les 4[e] et 5[e], et Massena, à la tête des 12[e], 18[e], 32[e] et 40[e], levèrent leur camp à petit bruit et traversèrent Verone en silence de 10 à 11 heures du soir, Beaumont fermant la marche avec 3 régiments de cavalerie. Officiers et soldats croyaient fermement battre en retraite sur Mantoue; mais à peine eût-on dépassé l'avancée qu'on fit tête de colonne à gauche et la marche continua sur Ronco. Ici le mystère s'expliqua. Pendant la nuit le général Robert avait fait passer l'Adige sur des radeaux à la 51[e], et, sous sa protection, le chef de bataillon Andreossy avait jeté un pont de bateaux en amont de ce village sur un point où le fleuve est endigué et n'a pas moins de 122 mètres de largeur. La garde du bas Adige, depuis Albaredo, était confiée à la brigade du colonel Brigido, destiné à être incessamment sous les ordres du général Mitrowsky, lequel avait déjà 3 bataillons à Montebello. Le bataillon posté vis-à-vis Ronco, au lieu de donner l'alarme et de s'opposer à la construction du pont, se retira dans le plus grand silence à Arcole, où il fit quelques préparatifs de défense.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est essentiel de faire connaître le champ de bataille. L'Alpone, qui prend sa source au Monteferra, dans les montagnes de Lessini, après avoir arrosé Costalunga et Monteforte, se grossit principalement au-dessus de San-Bonifacio des torrents de l'Aldega et du Chiampo, et sur la droite

des eaux d'écoulement des Valli-Veronesi, et va se jeter dans l'Adige à 4 kilomètres au-dessous de Ronco en faisant un angle très-ouvert. Dans la première moitié de son cours, il est torrentueux, et paisible dans la seconde, quoiqu'il soit endigué sans avoir un grand volume d'eau, son lit n'excédant pas 20 mètres de largeur sur une profondeur moyenne de 1^{m} 20. On le traverse sur des ponts de bois à Arcole et à San-Bonifacio, et le pont du premier village est couvert par le retour d'une digue.

L'espace triangulaire compris entre le fleuve et ce petit afluent de gauche depuis San-Bonifacio jusqu'à son confluent, est coupé de canaux d'écoulement et couvert de marais, de rizières et de prairies humides, au milieu desquels on trouve cependant quelques îlots de terre ferme où sont des hameaux et des habitations rurales, qui ne communiquent entre eux que par des digues ou levées de terre d'un profil assez élevé. Parmi celles qui le sillonnent, il faut en remarquer trois : la première, à droite, part de Legnago, remonte la rive gauche de l'Adige jusqu'à Albaredo, ou plus exactement jusqu'au confluent de l'Alpone, serre la rive gauche de ce petit cours d'eau et mène à Villanova en tournant le village d'Arcole; la deuxième a son origine à Ponte-Zerpa, côtoie en la resserrant la rive droite de l'Alpone et conduit également à Villanova; la troisième, qui se lie à la précédente à Chiave-Nova à 2 kilomètres au-dessus du confluent de l'Alpone, remonte l'Adige en décrivant une courbe qui contourne et préserve d'inondation l'anse de Ronco et côtoie le fleuve depuis la Zerpa jusqu'à 1,000 à 1,200 mètres au-dessus de Bionde, où elle se bifurque; la branche droite traverse deux canaux et va à Belfiore-di-Porcile, d'où l'on peut gagner, par les

chemins de Castelletto ou de Caldiero, la route de Verone à Vicence; la branche gauche continue à border l'Adige et aboutit à San-Martino; toutes deux sont reliées par une digue entre Porcile et Bova.

Ce n'était pas sans dessein que le pont sur l'Adige avait été jeté en face de Ronco, au fond de l'anse de la Zerpa, près de la triple jonction des digues de l'Alpone et de l'Adige, car ce point procurait trois débouchés pour agir contre l'ennemi, tandis qu'il ne pouvait attaquer le pont par les digues, qu'en prêtant le flanc aux batteries mobiles placées sur la rive droite du fleuve. Il est facile de voir que, si chacune des divisions pouvait percer sur le point qu'elle allait attaquer assez promptement pour ôter à l'ennemi le temps d'envoyer des renforts, le but de l'opération offensive de Bonaparte était atteint : Massena, débouchant par Porcile, avait le choix de suivre la digue qui mène à Caldiero et de tomber sur les derrières de la division campée en avant de ce village, ou de se rabattre sur la route de Vicence à Verone par Castelletto-di-Sopra; de son côté, Augereau, après avoir forcé Arcole, se trouvait hors des marais et prenait les chemins qui mènent à San-Bonifacio, sur la gauche de l'Alpone. Ainsi les parcs de l'ennemi se seraient trouvés enveloppés et dans l'impossibilité d'échapper, et de plus, Alvintzy, coupé de Vicence, courait les risques d'une surprise et par suite d'une défaite totale. Au contraire, si le pont eût été jeté plus bas, à Albaredo, contraints de faire un long détour, nous aurions donné aux Autrichiens le temps de préparer leurs moyens de défense en avant de Villanova; enfin comme nous n'avions pas eu celui de sonder les marais, on était loin de présumer que le terrain aux environs d'Ar-

cole faciliterait la défense de ce point aux Impériaux.

Augereau fit passer l'Adige à la 5e légère, aux 4e et 51e de ligne, conduites par les généraux Bon, Verdier et Lannes, et les dirigea sur Villanova; les carabiniers de la 5e replièrent les avant-postes des Croates jusqu'à l'entrée du pont d'Arcole, et y furent arrêtés par les obstacles artificiels que l'ennemi y avait accumulés. Ce pont construit en charpente reposait sur deux culées et une pile en maçonnerie fort élevée, et avait à peine une largeur suffisante pour le passage de l'artillerie. Les maisons ayant vue sur ses abords avaient été crénelées, et le marais dans lequel plongeait le pied de la digue était plus bourbeux encore dans son voisinage. Il n'y avait point à hésiter, il fallait emporter Arcole qui barrait la route de Villanova; Augereau voulut faire enlever le pont à la baïonnette, mais la 5e légère fut longtemps arrêtée par la fusillade vive et nourrie qu'entretenaient de front et de flanc les Croates sur la digue par laquelle elle s'avançait; le général Bon fut mis hors de combat. Alors Augereau, qui avait déjà fait passer l'Alpone à 4 compagnies, ordonna au 3e bataillon de la 51e de les suivre afin de tourner le village, et tâcher d'y mettre le feu dans le cas où il ne pourrait y pénétrer. Ce bataillon s'avança jusqu'aux premières maisons et en brûla quelques-unes pendant que le général Lannes, avec les deux autres bataillons de cette demi-brigade, marchait de concert et parallèlement à lui, droit au pont. Malgré l'exemple de Lannes et la bravoure de leurs officiers, ces deux bataillons se glissèrent derrière la digue, d'où ils continuèrent la fusillade.

Le temps s'écoulait et devenait à chaque instant plus précieux; Augereau pousse le général Verne avec 2 ba-

taillons de la 40e à la tête du pont; bientôt après, voyant revenir ce dernier blessé mortellement et sa troupe en désordre, il saisit un drapeau et s'élance sur la digue avec les officiers de son état-major. Quelques grenadiers le suivent jusqu'à cent pas du pont, et tout à coup, saisis d'épouvante, ils se laissent couler sur le revers de la digue et abandonnent leurs généraux sous le feu de l'ennemi. Pendant ce temps, Massena avait traversé l'Adige, mis la 18e de ligne à la disposition d'Augereau, porté la 75e dans un bois à gauche de la digue et s'était dirigé sur Porcile avec la 32e de bataille et la 12e envoyée par Kilmaine.

Confiant dans sa fortune, Alvintzy attendait la nuit à Gombione pour passer le fleuve à Zevio et tenter l'escalade de Verone, lorsque les premiers coups de canon se firent entendre dans la direction de Ronco. Une heure après un rapport du colonel Brigido lui annonça que les Français avaient franchi l'Adige dans la nuit, qu'une colonne avait repoussé les avant-postes sur Arcole et qu'une autre se dirigeait sur Porcile. Cet avis n'alarma point le général en chef autrichien; il regarda ce passage comme une simple diversion, et se borna à faire filer les parcs et les bagages sur Montebello. De nouveaux rapports ne tardèrent pas à le tirer d'erreur, et il fit prendre les armes à la division Provera; à 11 heures, la brigade Gavasini se porta sur la route de Porcile; à midi le général Brabeck se mit en marche pour la soutenir, et l'ordre fut expédié à Mitrowsky de secourir au plus vite le colonel Brigido; mais ce général, en forçant de marche, ne put arriver à Bonifacio qu'à 3 heures.

Un bataillon de la 12e, formant l'avant-garde de Mas-

sena, heurta en avant de Bionde le régiment de Spleny, qui le refoula sur la 32ᵉ, lui prit deux pièces de canon et pénétra jusqu'à la Zerpa. Brabeck, conformément à ses instructions, avait appuyé le mouvement de Gavasini et porté un bataillon sur le flanc gauche de Massena avec ordre de gagner la digue qui court de Bova à la Zerpa. Ce bataillon, ne connaissant pas les localités, prit cette dernière pour celle qui descendait de la rive droite de l'Alpone et commença alors à canonner le régiment de Spleny aux prises avec la 12ᵉ; de son côté Gavasini, n'ayant pas été prévenu de la marche des Croates, se crut pris à revers. Dans ce moment, Gardanne, accourant avec la 32ᵉ, enfonça le régiment de Spleny, déjà si maltraité à Fontaniva, le força d'abandonner les pièces enlevées à la 12ᵉ avec 3 des siennes, lui prit un drapeau et 800 hommes, et le ramena battant à Bionde, dont il s'empara. L'adjudant-général Wendeling fut tué dans cette affaire. De là Massena dirigea sa division sur Porcile et y entra également après un vif engagement.

Dès que Bonaparte fut informé des obstacles insurmontables que rencontrait la division Augereau, il s'était transporté à Arcole, d'où il dirigea Guieu avec les 18ᵉ et 25ᵉ sur le bac d'Albaredo avec ordre de traverser le fleuve et de le remonter pour venir attaquer Arcole à revers, tandis qu'on l'aborderait de front. Comme l'exécution de ce large mouvement exigeait du temps, il donna l'ordre de tenter encore un effort en attendant; mais comme les défenseurs d'Arcole venaient d'être renforcés par une partie de la brigade Mitrowsky, cette nouvelle attaque échoua. Alors Bonaparte, mettant pied à terre, se porta vers le pont et y planta un drapeau de sa

propre main; malheureusement cet acte de vigueur n'entraîna pas la troupe; les officiers de son état-major servirent de point de mire aux Autrichiens; son aide-de-camp Muiron fut tué, le général Verdier et les adjudants-généraux Vignolles et Belliard tombèrent blessés à ses côtés, et le désordre fut au comble. Les soldats se précipitèrent les uns sur les autres pour se mettre à l'abri de la fusillade, la digue ne fut bientôt plus assez large pour donner issue aux fuyards, et un grand nombre d'entre eux tomba dans les marais qui la bordent en entraînant Bonaparte, auquel son frère Louis et les aides-de-camp Junot et Marmont faisaient un rempart de leurs corps. Obligé de se frayer un passage à travers un épais et profond bourbier, le général en chef, auquel on venait quelques instants auparavant d'amener un cheval, s'enfonça dans la vase avec lui. Louis parvint à atteindre une de ses mains; mais, le poids du corps de son frère allait l'entraîner lui-même, lorsque Marmont et deux sous-officiers, qui se trouvaient à portée, coururent à son aide et retirèrent le général en chef de l'abîme où il était près de s'engloutir. Les Autrichiens n'étaient pas alors à 50 pas, lorsque l'adjudant-général Belliard, jugeant d'un coup-d'œil ce danger pressant, rallia quelques grenadiers, fit volte-face, chassa les Croates à quelques centaines de pas et donna ainsi le temps au général en chef de remonter sur la digue, où les pièces en batterie protégèrent la retraite et le ralliement. Néanmoins l'ennemi, enhardi par le découragement de nos troupes, attaqua le 3e bataillon de la 51e, qui s'était jusqu'alors maintenu sur la rive gauche, parvint à le repousser derrière l'Alpone, et exécuta en même temps une sortie du village sur la digue; heureusement quel-

ques braves réunis derrière l'artillerie, le rejetèrent avec perte au delà du pont.

Le combat ne cessa qu'à la fin du jour. Bonaparte, craignant qu'Alvintzy ne réunît ses forces en une seule masse aux environs de la Zerpa, pour les pousser pendant la nuit contre ses deux divisions mal liées et ayant l'Adige à dos, jugea prudent de leur faire repasser le fleuve. La division Augereau, exténuée de fatigue, repassa l'Adige; Massena évacua Porcile et Bionde, releva les postes d'Augereau en avant du pont, et vint prendre position sur la rive droite jusqu'au lendemain, avec le reste de ses troupes.

Les Autrichiens croyaient la journée terminée, lorsque, vers 7 heures, Guieu, qui avait passé au bac d'Albaredo, attaqua tout à coup, en deux colonnes, le village d'Arcole sur la rive gauche de l'Alpone. La 25e, formant la colonne de droite, fut d'abord repoussée avec vigueur par les Croates, qui s'abandonnèrent à sa poursuite; mais la 18e, attaquant par la gauche quelques instants après, pénétra avec d'autant plus de facilité dans le village que la majeure partie de ses défenseurs étaient dehors. Après une courte résistance, le colonel Brigido se replia à San-Bonifacio sur un bataillon de la brigade Mitrowsky, laissant les Français maîtres du village, devant lequel ils avaient inutilement perdu tant de monde. Guieu y rallia la 25e; mais, ne voyant aucun bivouac français et ne recevant aucun avis du chef d'état-major ni de Massena, il ne put croire à sa bonne fortune, et, craignant de se compromettre au milieu de l'armée ennemie, il se retira vers minuit en silence sur Albaredo.

Du côté des Autrichiens, la colonne du général Mitrowsky passa la nuit entre San-Bonifacio et San-Ste-

fano. Vers 4 heures du matin il reprit possession d'Arcole et poussa ses avant-postes du côté de la Zerpa. Provera passa la nuit sur les digues, aux environs de Bova et Belfiore-di-Porcile; ses avant-postes occupèrent de nouveau Bionde.

La résistance inattendue de l'ennemi à Arcole ne changea point les résolutions du général en chef. Puisque son adversaire acceptait la bataille dans cette position, il ne pouvait songer plus longtemps à une tentative sérieuse sur Verone; et, si l'on parvenait à le vaincre, sa jonction avec Davidowich devenait impossible. Bonaparte s'apprêta donc à recommencer la lutte le lendemain. De son côté, Alvintzy avait résolu de recevoir la bataille sur un terrain si favorable. L'avant-garde, aux ordres du prince de Hohenzollern, prit la position de San-Martino et de Vago en avant de Verone; Provera avec les brigades Brabeck et Gavasini, Mitrowsky avec celles de Sticker et de Schubirz qui lui furent envoyées, celle de Brigido et la sienne, réunies sous Arcole, devaient agir concentriquement sur Ronco. C'était 20,000 hommes qui allaient entrer en action contre les divisions Massena et Augereau, à peine fortes à elles deux de 9,000. Aussitôt que les Français auraient été rejetés sur la rive droite de l'Adige, Alvintzy comptait toujours passer ce fleuve à Zevio à l'entrée de la nuit.

Le 16 novembre, à la pointe du jour, les troupes d'Augereau et de Massena repassèrent le pont de Ronco et marchèrent, les premières sur la digue de l'Alpone vers Arcole, et les secondes sur celle de l'Adige vers Bionde. Elles heurtèrent assez près du pont les colonnes autrichiennes, qui elles-mêmes s'avançaient pour attaquer. La colonne de Provera sortait de Belfiore-di-Por-

cile, et Mitrowsky, après avoir détaché le major Miloradowich avec deux bataillons sur Albaredo, débouchait d'Arcole, suivi de la majeure partie de ses troupes.

L'avant-garde du marquis de Provera rencontra des découvertes envoyées par les avant-postes de la division Massena, qui donnèrent l'éveil. La 12ᵉ, surprise, fut d'abord refoulée, mais la 25ᵉ et la 32ᵉ se portèrent en avant pour la soutenir. Quelques grenadiers se laissèrent glisser sur une langue de terre au milieu des joncs et fusillèrent le flanc droit de la colonne autrichienne. Le général Gardanne, voyant que le combat se prolongeait sans résultat, monta sur la digue, mit son chapeau au bout de son épée et s'élança, entraînant à sa suite la 12ᵉ et les deux autres demi-brigades. Vainement deux pièces autrichiennes cherchent à les arrêter par leur mitraille; nos troupes se jettent deux fois ventre à terre, s'élancent ensuite sur elles et s'en emparent. Les premiers pelotons épouvantés se renversent sur les derniers et les culbutent; la 12ᵉ ne se sert plus alors que de la baïonnette et précipite dans le marais tout ce qui s'oppose à son passage. Le général Brabeck est tué en voulant arrêter les fuyards, et sa mort achève la déroute. On repousse les Autrichiens jusqu'auprès de Caldiero et on leur prend cinq pièces de canon.

Si la fortune nous souriait à la gauche, elle était favorable aux Autrichiens à la droite. Mitrowsky avait repoussé la division Augereau après un combat opiniâtre; heureusement que la retraite de Provera lui fit craindre de prêter le flanc à Massena et qu'il se replia dans la direction d'Arcole. Augereau, changeant alors de rôle, poussa Robert avec la 75ᵉ, précédée de deux pièces, sur Arcole. Ce général culbuta l'ennemi et

s'empara de deux bouches à feu; mais le 4e bataillon de Warasdin se glissa le long de la digue de la rive gauche de l'Adige et fit tout à coup un feu de flanc si meurtrier qu'il força la 75e à se replier et à abandonner une des pièces de canon qu'elle venait d'enlever. Vers midi, Mitrowsky plaça 2 bataillons et un escadron de la brigade Sticker sur la digue de droite près Ronco, 2 bataillons et une cinquantaine de chevaux de la brigade Brigido sur la digue de gauche vers Albaredo, et 4 autres bataillons en réserve derrière Arcole. On en jeta un à San-Bonifacio en intermédiaire; on plaça aussi sur la rive gauche de l'Alpone 2 bataillons et un escadron à Desmonta sous les ordres de Miloradowich, qui fit garder Albaredo et les digues par quelques centaines d'hommes. Tous ces mouvements donnant lieu de penser à Bonaparte que son adversaire allait faire agir une partie des troupes de son centre, il se hâta de mettre en batterie 4 pièces d'artillerie légère, dont le feu aurait arrêté les bataillons autrichiens s'ils avaient quitté leur position défensive pour se porter en avant. Mais telle n'était pas leur intention, et ils restèrent sur les digues dans une attitude passive. En vain Augereau lança successivement et à plusieurs reprises la 5e et la 4e sur la digue, disputée avec tant d'acharnement, les compagnies du major Miloradowich, placées sur la rive gauche de l'Alpone, fusillaient les colonnes françaises toutes les fois qu'elles paraissaient sur cette digue.

Sur les 2 heures le général, voyant qu'on ne pouvait enlever le pont de vive force, prévint Bonaparte que le seul moyen de s'emparer d'Arcole était d'en jeter un à l'embouchure de l'Alpone, sur lequel on pousserait une

forte colonne qui tournerait le village de très-loin. Les ordres furent donnés en conséquence : 200 hommes de la 5e sont embarqués pour descendre l'Adige jusqu'à l'embouchure de l'Alpone, prendre pied sur la rive gauche, en chasser les Croâtes et faciliter la construction du pont, leur débarquement étant protégé par 6 pièces d'artillerie légère établies sur la rive droite de l'Adige, vis-à-vis ce pont. En effet, le bateau descendit jusqu'à une certaine distance; mais Miloradowich, s'étant apercu du mouvement, fit avancer des troupes et canonna la barque; les matelots épouvantés furent échouer sur un banc de sable au milieu de la rivière et le débarquement projeté ne put avoir lieu. Le général en chef ordonna alors à Augereau d'envoyer l'adjudant-général Vial avec la 51e sur le bord de l'Alpone, pour protéger la construction du pont que le chef de brigade du génie Chasseloup allait établir, le passer de suite et attaquer Arcole à revers. La demi-brigade ayant été accueillie par le feu violent d'un bataillon de Croates et la mitraille de plusieurs bouches à feu, il fallut renoncer à l'établissement du pont. Alors un détachement du 15e de dragons mit pied à terre et transporta des fascines avec lesquelles on essaya en vain de combler obliquement le lit de l'Alpone; le courant les emportait à mesure qu'on les plaçait. Le général Vial fit sonder la rivière, la passa lui-même à gué dans l'eau jusqu'à la poitrine et gagna ainsi l'autre rive. Plusieurs officiers de la 51e et quelques grenadiers l'imitèrent; quant au reste de la troupe, sourd à l'appel de ces braves, il demeura immobile sur la rive intérieure. Vial repassa donc l'Alpone, et dut s'estimer heureux que la demi-brigade conservât sa position et continuât la fusillade jusqu'au soir, où elle fut

remplacée par un bataillon de la 75e, et se replia sur le pont de Ronco. La 5e bivouaqua à 400 mètres en avant du pont sur la digue de Porcile; le reste de la troupe s'établit à Ronco, sur les deux rives de l'Adige; la division Massena campa sur la chaussée, vis-à-vis Porcile.

Mitrowsky, fort mal traité, occupa la Cucca et Sabbione, et envoya une forte patrouille dans la direction de Leguago. Ainsi l'aile gauche des Autrichiens resta maîtresse d'Albaredo et d'Arcole, annulant ainsi les avantages remportés par Massena sur Provera. La gravité des circonstances ne permettant plus à Alvintzy de laisser une partie de ses forces dans l'inaction, il ordonna au prince Hohenzollern de marcher avec l'avant-garde sur Caldiero, où il se réunit pendant la nuit à l'aile droite du corps de Frioul et renforça Mitrowsky de 2 bataillons. Enfin, le 17 dans la matinée, il informa Davidowich qu'après 2 jours de combat, il restait encore maître de ses positions; mais que les Français étant toujours en présence, il s'attendait d'un moment à l'autre à être attaqué de nouveau. Il espérait qu'après les avoir chassés de Rivoli dans la journée, le corps du Tyrol aurait encore le temps d'opérer sur leurs flancs et leurs derrières aux environs de Verone; il ajoutait que, si Bonaparte venait à diviser ses forces, le corps du Frioul passerait l'Adige à moitié chemin de Verone, le resserrerait entre les deux corps autrichiens, trouverait l'occasion de l'évincer de cette place et de rallier la division du Tyrol, pour agir ensuite avec une grande supériorité de forces.

Le parti de Bonaparte était pris. Le 16, à 10 heures du soir, il informa Augereau qu'on jetait un pont sur l'Alpone, à l'endroit où on avait tenté de le passer la

veille, et lui ordonna de faire partir sur-le-champ pour Porto-Legnago le bataillon de la 40e campé à Ronco avec 500 chevaux, et d'organiser une colonne pour sortir de cette place et balayer tous les postes ennemis en remontant la rive gauche de l'Adige.

Le 17 au matin, les troupes des 2 divisions bivouaquées sur la rive droite s'ébranlaient pour passer le fleuve, lorsqu'un des bateaux du pont s'enfonça. En même temps les troupes légères autrichiennes attaquèrent la 12e, qui le couvrait, mais l'artillerie les tint à distance respectueuse. Aussitôt que le pont fut rétabli, les troupes de la division Massena le traversèrent; la 18e de ligne repoussa à gauche les Autrichiens sur Bova, et 2 bataillons de la 75e les refoulèrent à droite jusqu'à moitié chemin d'Arcole, où Robert leur fit faire halte; la 18e légère se mit en bataille à proximité du pont pour soutenir la 12e. En ce moment la colonne partie de Porto-Legnago commençait à paraître sur la rive gauche de l'Alpone. Augereau, qui avait traversé l'Adige après Massena et s'était porté vers le bas Alpone, au point où le chef de brigade du génie Chasseloup avait jeté pendant la nuit un pont de 4 pontons à l'insu des Autrichiens, poussa sur la rive gauche la 51e, qui refoula les avant-postes ennemis sur leurs grand'gardes; la fusillade s'engagea fortement; et la 51e étant obligée de se replier à son tour vers le pont, Augereau fit avancer la 4e de ligne, alors arrivée sur le point de passage. Ces deux demi-brigades ramenèrent les Croates jusqu'au village d'Albaredo, l'enlevèrent ainsi que deux pièces d'artillerie attelées et leurs caissons, et y opérèrent leur jonction avec le bataillon de la 40e, le 9e de dragons et les 4 pièces d'artillerie venues de Legnago, qui formè-

rent l'extrême droite; toutes ces troupes réunies s'avancèrent sur Arcole.

En même temps le général Robert s'y portait par la digue au pas de charge. Mitrowsky, menacé de front et de flanc, opposa à la première attaque la majeure partie de ses troupes : la violence du choc rompit la 75e et la culbuta sur la 5e qui la suivait. Robert, quoique grièvement blessé, fit tous ses efforts pour arrêter la déroute, mais il fut entraîné par les fuyards vers la Zerpa. La 51e et la 4e, dont le flanc gauche était dégarni, chancelèrent, et se voyant poursuivies, coururent à la débandade vers le pont de l'Alpone. Augereau les rallia sur la rive droite, leur donna le temps de reprendre haleine et fit prévenir le général en chef de la situation critique où il se trouvait.

Cet incident n'eut pourtant pas les suites fâcheuses qu'il aurait pu entraîner. Dans la matinée, Bonaparte avait appelé de Verone à Ronco le 3e bataillon de la 23e et le 1er de grenadiers, et embusqué dans un bouquet de bois la 32e, entre la digue et l'Adige. Lorsque Robert fut ramené l'épée dans les reins par les bataillons de Mitrowsky vers le pont de Ronco, il avait expédié l'ordre à Massena de laisser l'ennemi à Porcile, et de revenir vivement sur ses pas avec la 18e de ligne. Il avait renforcé la division Augereau de 12 compagnies de la 18e légère, du 3e bataillon de la 75e et du 1er de grenadiers. Massena tomba donc avec la 18e sur les derrières des Croates de Mitrowsky, qui se croyaient sûrs de la victoire et fusillaient déjà aux abords du pont de Ronco, tandis que la 32e, sortant de son embuscade, les chargeait en flanc à la baïonnette et les précipitait dans le marais. La déroute de cette colonne fut complète, elle

tomba presque toute prisonnière, et à peine quelques hommes regagnèrent Arcole, vivement poursuivis par Gardanne, à la tête des carabiniers de la 18e et des grenadiers de la 25e.

Dans ce moment, Mitrowsky pressa le général Alvintzy de faire exécuter par Provera une diversion sur notre flanc gauche. Une plus longue résistance lui devenait impossible; car, si 2 bataillons placés en réserve derrière Arcole venaient d'arrêter momentanément le mouvement de Gardanne, Augereau avait repris le sien sur la rive gauche de l'Alpone et faisait des progrès visibles dans la direction du village, malgré un renfort de 4 bataillons envoyés au major Miloradowich.

Le combat avait en effet recommencé avec la plus grande vivacité sur notre droite, où les Impériaux s'appuyaient à un marais. On ne pouvait entreprendre de les tourner que par un mouvement entre l'Adige et les marais, sans liaison avec la marche du corps de bataille sur la digue; néanmoins Augereau, pressé d'en finir, hasarda sur la droite le 3e bataillon de la 75e et le 1er de grenadiers, qui s'avancèrent en sondant le terrain et parvinrent à mettre la tête de colonne des Autrichiens entre deux feux; forcée de reculer, elle nous abandonna une pièce de canon. Nos deux bataillons se replièrent prudemment sur la digue et marchèrent avec les demi-brigades.

Vers 3 heures, Bonaparte, voyant la lenteur des progrès d'Augereau, ordonna au lieutenant de ses guides Hercule de prendre avec lui 25 hommes résolus et tous les trompettes qu'il pourrait réunir, de longer la rive gauche de l'Adige jusqu'à 2 kilomètres du champ de bataille, de tourner les marais qui couvraient la gauche des Au-

trichiens, et de les charger au son des trompettes et à grands cris du côté d'Arcole. Ce stratagème obtint tout le succès espéré : les troupes de Miloradowich croyant Massena maître du village et déjà établi sur leurs derrières, abandonnèrent leur position. Augereau se porta alors vivement sur Arcole, que Gardanne attaqua de nouveau sur la rive droite à la tête des carabiniers de la 18ᵉ et des grenadiers de la 25ᵉ.

Après la déroute des bataillons de Mitrowsky, Massena avait renvoyé l'adjudant-général Dugommier avec la 18ᵉ de ligne sur Belfiore-di-Porcile contre la division Provera. A quelque distance du village, deux bataillons soutenus par 5 pièces d'artillerie, destinés à opérer la diversion réclamée par Mitrowsky, rencontrèrent l'avant-garde de cette demi-brigade; et, s'étant avancés rapidement à droite et à gauche de la digue dans le marais, assez ferme en cet endroit pour leur livrer passage, ils cherchèrent à l'envelopper. A la vue du danger, le lieutenant Chatelain du 15ᵉ de dragons, commandant 20 hommes de l'escorte de Massena, forme sans hésiter son détachement par quatre, charge audacieusement sur la digue l'ennemi trompé par tant d'intrépidité, l'effraie, coupe la colonne, s'empare des pièces et rejette les Impériaux loin du village. Ce coup de vigueur permet à la 18ᵉ de s'établir solidement à Porcile et de couvrir ainsi le flanc gauche de l'armée et le pont de Ronco. Provera, abandonnant Caldiero, se retira sur Villanova. Massena de son côté, revenant à la Zerpa, se mit à la tête de la 18ᵉ légère et de la 32ᵉ et marcha parallèlement à Augereau sur la rive droite de l'Alpone.

La position d'Arcole n'était plus tenable. Mitrowsky évacua le village, et Gardanne, qui venait d'être blessé,

y entra avec les carabiniers de la 18e en même temps qu'Augereau. Les Impériaux effectuèrent leur retraite vers San-Bonifacio, sur la digue de la rive gauche, poursuivis avec vigueur par ce dernier. Alvintzy, craignant qu'il n'atteignît la grand'route et coupât la division Provera de Villanova, se mit à la tête de la brigade Schubirz et le rejeta sur Arcole. Miloradowich s'était retiré à Cologna; une partie des Croates laissés sur la rive gauche de l'Alpone, dans les cassines, pour couvrir sa retraite, furent enveloppés et pris; 300 hommes, réfugiés dans le château de Bevilacqua, y furent cernés et faits prisonniers par un détachement d'Augereau dont la division prit position à droite d'Arcole, et Massena occupa le village, la gauche sur la route de Bonifacio.

On croyait l'affaire terminée, mais pendant la nuit 2 bataillons autrichiens cherchant à pénétrer jusqu'au pont par la route de San-Bonifacio, attaquèrent nos troupes endormies. Cette surprise nocturne causa du désordre dans la 25e; cependant le feu bien dirigé de deux pièces d'artillerie en batterie au débouché du pont arrêta court les Impériaux, qui furent peu après repoussés vigoureusement à cause de la nuit, et néanmoins ne purent être poursuivis. (Voyez *Pièces justificatives*, nos XXV et XXVI.) Alvintzy, n'ayant pas reçu de nouvelles de Davidowich, se retira le 18 à Montebello.

Les Autrichiens perdirent dans ces trois jours de combat 6,211 hommes, dont 535 tués, 1,535 blessés, 4,141 prisonniers, 11 pièces de canon et 10 caissons.

Nos pertes furent très-considérables, mais on se tromperait en les évaluant d'après le nombre des officiers-généraux et supérieurs tués ou blessés, attendu que cette affaire sort des cas ordinaires. Engagée sur des

digues où les chefs durent payer de leur personne pour enlever les troupes chancelantes ou découragées, la victoire fut le prix de leur exemplaire dévouement. Verdier, Bon, Lannes, Verne, Robert, Gardanne, Belliard, Vignolles reçurent des blessures, et, dans les deux divisions, Guieu seul, eut le bonheur d'échapper sain et sauf avec Massena et Augereau à ces sanglantes journées, qui nous coûtèrent environ 4,500 hommes, dont 1,000 morts, 2,300 blessés et 1,200 prisonniers.

Pendant que le général en chef battait Alvintzy à Arcole, Davidowich livrait les plus rudes assauts à la division Vaubois sur les bords du lac de Garda. Nous avons vu plus haut les positions que Massena avait fait occuper aux troupes de ce général. Le départ de Guieu avec trois demi-brigades l'ayant contraint à se resserrer, la droite, composée des carabiniers et de la 22e légère, garnissait le ravin qui borde le plateau de Rivoli; le centre, formé de la 4e légère soutenue par une pièce d'artillerie, campait à cheval sur la grande route de Verone, et la 17e occupait les buttes à gauche; le général Joubert commandait ces trois demi-brigades; Valette, avec la 85e, était placé sur les hauteurs de gauche qui dominent le bassin de Rivoli; enfin la 27e légère, aux ordres du général Fiorella, bivouaquait à Bussolengo.

Davidowich avait placé les brigades Ocskay, Weidenfeld et Spork, fortes de 8,000 hommes, sur le Montebaldo, et celles des généraux Vukassowich, Reuss et Lusignan, donnant ensemble 6,600 hommes, sur la rive gauche de l'Adige. Ainsi la force du corps du Tyrol s'élevait à plus de 14,600 hommes, non compris la brigade Loudon, le détachement du colonel Dœller postés sur le lac de Garda, et la brigade du Vorarlberg.

Davidowich, pressé le 16 novembre par Alvintzy de ne plus différer son attaque, donna ses instructions à ses généraux : le 17, le général Ocskay devait porter les premiers coups en tombant du Montebaldo sur Rivoli ; on avait prescrit à Vukassowich d'enlever de vive force, avec 5 bataillons, les retranchements du côté de Dolce, de passer le pont jeté à Croara et de se porter sur Incanale ; la tâche du prince de Reuss était de marcher par la route de Verone, d'observer la Chiusa et de favoriser, par son artillerie sur la rive gauche de l'Adige, l'attaque de la rive droite. La brigade Spork se dirigea le 16 de la vallée de l'Adige par Avio et Belluno, en suivant des sentiers pour ainsi dire impraticables, sur le Montebaldo et rejoignit à la nuit les troupes d'Ocskay. Le prince de Reuss fit alors établir une batterie de gros calibre sur les hauteurs en avant de Dolce, protégée par 9 compagnies, pour prendre en flanc la position de Rivoli. Il en détacha ensuite une de Croates à gauche dans les montagnes, en vue d'inquiéter la Chiusa. Les troupes de la brigade Lusignan se trouvaient encore dans les hautes montagnes sur le flanc gauche à une grande distance de l'Adige. Le colonel Seulen atteignit Cero, plaça le bataillon de Lattermann à Zago, Rosaro et Casale, et envoya des patrouilles jusqu'auprès de Verone. Le colonel Lusignan, qui atteignait avec deux bataillons Stallavena dans le val Pantena, reçut ordre dans la nuit d'en détacher un à Peri et de marcher avec les deux qui lui restaient vers Breonio, le Fosse et Cavalo, et de se porter le 17 au matin, pendant l'attaque de Rivoli, sur la Chiusa pour l'attaquer ou du moins menacer de la tourner, ou bien encore pour arrêter les Français dans le cas où ils se dirigeraient sur Volargne. Mais, comme ces

ordres arrivèrent tard et que les troupes étaient disséminées et loin de l'Adige, leur exécution ne put avoir lieu en temps utile.

Le 17 novembre, les Autrichiens se portèrent sur le Montebaldo; Ocskay s'avança avec la droite par le val Caprino; il avait donné l'ordre au colonel Weidenfeld d'attaquer la 85e avec un bataillon; le centre devait amuser les Français jusqu'à ce que la colonne de Vukassowich eût escaladé les hauteurs de la vallée de l'Adige. Lorsque les deux colonnes de droite eurent gagné un peu de terrain, Vukassowich s'avança sur le chemin d'Incanale. Les positions de la Corona et de Rivoli, retranchées par ordre de Vaubois, formaient un système de redans et de crémaillères disposé derrière les arêtes vives des rochers. Le premier ouvrage, établi à 3 kilomètres environ au sud-ouest de Ferrara, se composait de trois parties distinctes, dont les deux dernières portaient des feux dans le ravin de Sanamaro, et formait une courbe en S, dont les cordes avaient 2,000 mètres de développement. La gorge située en face d'Incanale, par laquelle remonte le sentier qui joint ce village au chemin de Ferrara à Peschiera, était défendue par 3 batteries. Les deux extrêmes battaient les flancs de cette gorge, et celle du centre l'enfilait. La traille de Polo était défendue par une petite tête de pont à queue d'hyronde; enfin, entre Osteria et Rivoli, on avait reconnu et indiqué une position pour l'artillerie en cas de retraite. Les troupes de Vukassowich attaquèrent à 6 heures du matin les premiers retranchements, et, quoique la 17e les défendît avec vigueur, les deux premières lignes furent emportées; mais les assaillants ayant été arrêtés devant la 3e par le feu de nos batteries, Vukas-

sowich détacha une partie du régiment d'Alvintzy pour escalader les rochers jugés inaccessibles qui en couvraient les flancs; celle-ci se porta sur les derrières et se jeta sur une batterie de deux pièces, dont elle s'empara. Pendant que Joubert ralliait la 17ᵉ, le chef de brigade Destaing se mit à la tête de deux bataillons de la 4ᵉ légère, aborda l'ennemi à la baïonnette et le culbuta. Joubert, profitant de l'hésitation que ce choc vigoureux communiquait à la colonne d'Ocskay, ramena contre elle la 17ᵉ au pas redoublé et la poursuivit jusque derrière la brigade Spork, où elle se rallia. Cette charge de Destaing nous valut 500 prisonniers.

Le colonel Weidenfeld, placé entre deux feux et menacé d'être coupé, se hâta de se retirer. La 17ᵉ et la 4ᵉ s'attendaient à voir la 85ᵉ tout entière se mettre à la poursuite de l'ennemi, mais Valette, peu confiant dans une demi-brigade qu'il ne connaissait pas encore, se contenta de pousser en avant un bataillon qui n'osa s'avancer dans la plaine, et cette circonstance fit perdre le fruit du succès obtenu au centre et à la gauche. Joubert rentra dans ses retranchements et invita Valette à rappeler la 27ᵉ de Bussolengo, afin de pouvoir opposer deux demi-brigades à la nouvelle attaque qui paraissait imminente. En effet, les Impériaux ne tardèrent pas à revenir à la charge dans le même ordre que la première fois. La 17ᵉ les attendit de pied ferme et les repoussa dans les retranchements; la 4ᵉ se jeta sur eux à la baïonnette en rase campagne et les culbuta; quant à la 85ᵉ, elle resta immobile; aussi les deux demi-brigades, qui s'étaient emportées dans la poursuite, regagnèrent leur position de peur d'être prises en flanc. Toutefois le chef de brigade Destaing laissa un ba-

taillon à l'angle formé par le ravin avec la route. Le colonel d'état-major Dedowich s'ébranla avec 3 escadrons pour le déloger; obligé de défiler devant son front et arrêté d'ailleurs par le ravin qui le séparait du bataillon, un feu de file meurtrier l'accueillit et le contraignit de se retirer.

Pendant ces succès de la droite et du centre, la gauche, assaillie vigoureusement, commençait à perdre du terrain, car des tirailleurs autrichiens, qui avaient réussi à se glisser entre les rochers sur son flanc droit, lui tuaient beaucoup de monde : Valette, pressé de front par des forces considérables et inquiété sur son flanc, vit le désordre s'introduire dans les rangs de la 85e, et plusieurs fois il tenta sans succès de la ramener au combat. Sa retraite découvrant la gauche de la 17e, celle-ci fut assaillie à son tour de front et de flanc, et bientôt Destaing se vit obligé de rappeler le bataillon posté à l'angle du ravin, et qui jusqu'alors avait contenu la colonne de Vukassowich. Inébranlable devant une troisième attaque, bientôt après il opposa à une charge des hussards impériaux une barrière de fer et de feu. Cependant la déroute de la 85e continuait. Joubert, de plus en plus pressé, comprit l'impossibilité de rétablir le combat, et profita de l'héroïque résistance de la 4e légère pour évacuer les redoutes de Rivoli. Quand son mouvement de retraite fut prononcé, Destaing commença la sienne par échelons et contint l'ennemi en profitant de tous les accidents de terrain. Joubert avait espéré que l'arrivée de la 27e de Bussolengo donnerait à Valette les moyens de rallier sa demi-brigade, toujours poursuivie par les tirailleurs de Weidenfeld. Mais cette dernière ne paraissant pas, la 4e se trouva pressée en même temps sur son

flanc gauche par le colonel Weidenfeld, de front par le général Ocskay et à droite par Vukassowich.

Joubert, voyant cette triple attaque, ordonne à la 17ᵉ de suspendre sa retraite, accourt à la 4ᵉ et la fait replier sur la route, lentement et en manœuvrant. Malheureusement, soit que son ordre eût été mal compris, soit que les troupes ne pussent être ramenées, la 27ᵉ continua à gagner les hauteurs qui dominent le plateau de Rivoli, et abandonna ainsi la 4ᵉ à elle-même. Malgré son isolement, cette brave demi-brigade n'en soutenait pas moins le feu de l'ennemi avec intrépidité, quand Fiorella, arrivant de Bussolengo, commença à paraître avec la 27ᵉ. Davidowich la prévint sur le lieu du combat avec la brigade Spork et ne lui laissa pas le temps de se mettre en bataille. Il la fit attaquer de front et de flanc par un bataillon d'Erbach et trois escadrons, la rompit et en enleva une partie. Son chef de brigade et les généraux Fiorella et Valette furent faits prisonniers. La grande route de Verone étant coupée, la 4ᵉ se fit jour à la baïonnette et regagna les hauteurs de Rivoli non sans laisser beaucoup des siens entre les mains des hulans. Joubert, qui se tenait à l'arrière-garde, eut les plus grandes peines à s'échapper avec son escorte. Davidowich fit poursuivre les fuyards jusqu'à Campara, dont son avant-garde occupa les hauteurs, et à peine les Français avaient-ils abandonné Rivoli que le prince de Reuss fit avancer contre la Chiusa des troupes et du canon. Aussitôt Davidowich envoya une compagnie du régiment de Hoff dans les environs de Vigo sur les hauteurs de la rive droite en face de la Chiusa, dont la garnison se rendit après une canonnade d'une demi-heure.

Lorsque Bonaparte eut connaissance de ces derniers événements, il se mit en mesure de profiter des fautes de Davidowich. Il fit suivre par la cavalerie de Beaurevoir Alvintzy, qui se dirigeait vers Vicence afin de se lier avec son lieutenant à travers les gorges de la Brenta, et marcha avec toutes ses forces pour l'accabler s'il osait l'attendre. En conséquence, Massena reçut l'ordre de franchir l'Adige le 18 et de se rendre à Villanova, où Vaubois devait le rejoindre en passant le Mincio à Borghetto. Les deux divisions réunies étaient chargées d'attaquer de front le lieutenant d'Alvintzy. Augereau, se portant de Verone sur San-Martino, dut filer par le val Pantena et les hauteurs de Santa-Anna sur la vallée de l'Adige dans la direction de Dolce, afin de lui couper la retraite. Ces manœuvres eussent fait courir de grands risques à Davidowich, s'il eût persisté à attendre les Français. Mais, informé le 19 des événements qui avaient motivé la retraite d'Alvintzy, il revint sur ses pas à Rivoli.

Massena, arrivé à Villanova, n'y resta qu'un instant et partit pour Caldiero suivi de la majeure partie de ses troupes, après avoir laissé la garde du premier de ces postes au général Leclerc avec le 25e de ligne, le 7e de hussards et le 17e de dragons. Les plus dures privations n'arrêtèrent point ces mouvements; le pain manquait et la 32e n'en avait pas reçu depuis trois jours. Aussi malgré la surveillance de Massena, les soldats abandonnèrent leurs drapeaux durant la nuit, et se jetèrent individuellement dans Verone pour y chercher des vivres. En de telles circonstances où la perte d'une heure pouvait être si préjudiciable, de pareils écarts avaient de grands dangers, et ce n'était point une simple affaire de discipline. Massena fit battre la générale, et, dé-

cidé à se mettre en route, écrivit à Bonaparte de lui envoyer du pain sans retard. Le général en chef, pour toute réponse, lui ordonna de rentrer à Verone et de se faire remplacer à Caldiero par les troupes de Leclerc, dont une grand'garde de cavalerie resterait seule à Villanova. A peine Massena y eut-il cantonné les siennes qu'il reçut l'ordre d'y laisser les 32e et 75e, et de se porter sur Villafranca avec le reste de sa division pour se joindre à Vaubois venant de Castelnovo. Il devait à son arrivée prendre le commandement de toutes les forces qui s'y trouvaient réunies. Pendant ce temps, Joubert, avec sa brigade, poussait jusqu'à la Corona et Preabocco, et Augereau, chassant l'ennemi des hauteurs de Santa-Anna, lui faisait quelques centaines de prisonniers, brûlait deux équipages de pont et enlevait l'importante position de Dolce. Menacé de tous les côtés à la fois, Davidowich commença à se retirer du Montebaldo; mais ayant reçu la dépêche d'Alvintzy lui annonçant son arrivée sur l'Adige, il ordonna aux chefs de colonne de reprendre leurs positions, et le colonel Leczeny attaqua aussitôt nos avant-postes avec l'arrière-garde. Toutes les troupes impériales entrèrent en action sans qu'aucune disposition préalable eût été faite.

Le général Ocskay conduisit sa brigade de Cavagione contre Joubert et le força de se replier. Peu après assailli lui-même par les 4e légère et 12e de ligne, il fut repoussé sur Cavagione. Le général Guillaume, commandant Peschiera, fit débarquer des troupes sur la rive orientale du lac de Garda derrière la droite des Impériaux, tandis que la 51e et la cavalerie de Beaumont attaquaient leur centre et leur gauche qui n'avaient pas encore pris leur ordre de combat. Dans cette situation

critique, Davidowich enjoignit aux différentes colonnes de s'arrêter au pied du Montebaldo, d'y prendre position et de s'y défendre; elles opérèrent ce mouvement en combattant.

Sur les entrefaites, Davidowich reçut la nouvelle qu'Augereau, après avoir balayé la rive gauche de l'Adige et chassé les postes de Seulen et de Lusignan dans les montagnes de Lessini, était en marche sur Ala par la route de Lugo et que les tirailleurs de la 4e de bataille paraissaient déjà sur les hauteurs de Peri. Il donna ordre de continuer le mouvement rétrograde et enjoignit à Ocskay de se retirer par le Montebaldo à la Madonna, tandis que le reste de la division se rendrait à Ala. Les colonnes autrichiennes atteignirent ces positions après mille fatigues et considérablement affaiblies par la poursuite acharnée de Joubert, que Massena avait détaché sur leurs traces. Le froid, la neige, le manque de bois et de subsistances s'opposèrent à ce qu'Ocskay gardât la position du Montebaldo, et le forcèrent à se retirer le 22 avec le gros de ses troupes à Mori et Ravazzone, ne laissant que des postes à Brentonico, Nago et Castione; Vukassowich resta à Peri et Borghetto. Pour se lier à sa gauche et rétablir sa liaison avec le corps du Frioul, Davidowich envoya quelques troupes à Erbezzo et aux environs de Rocca-Pia.

Cependant le 21 novembre, Alvintzy avait eu quelque connaissance des mouvements de l'armée française. Il n'ignorait pas que Bonaparte marchait avec le gros de ses troupes sur Villafranca, mais on l'assurait qu'il y avait 3,000 hommes à Legnago, 4,000 à Verone et que Murat commandait près de Ronco un fort détachement d'infanterie avec plusieurs batteries de gros calibre. Ces

rapports exagérés lui firent penser qu'il serait téméraire de passer l'Adige avec 16,000 hommes. Dans la nuit du 21 au 22 novembre, il reçut l'avis que la division Augereau était en marche à travers les montagnes du Veronais sur Peri, menaçant ainsi les flancs et les derrières du corps du Tyrol. En conséquence, il détacha Schubirz avec 2 bataillons dans le val Pantena, pour tomber sur les derrières d'Augereau et établit le reste du corps du Frioul à peu près dans les mêmes positions qu'il avait occupées la veille avant de marcher sur Vicence. Augereau se vit forcé le 23 par la marche de Schubirz de se replier du haut Adige et des montagnes de Peri sur Dolce; Joubert s'avança sur le Montebaldo jusqu'à la Madonna et Preabocco; les divisions Massena et Vaubois campèrent à Castelnovo, et, de son côté, Alvintzy fit inquiéter les postes avancés de Verone par les chasseurs de Mahoni. Le corps du Frioul resta le 23 novembre à Colognola et Arcole, et le quartier-général à Caldiero, où Alvintzy reçut coup sur coup la nouvelle du combat malheureux de Rivoli et la déclaration de Davidowich sur l'impuissance où il se trouvait désormais de concourir aux opérations du corps du Frioul. Redoutant que les Français, après la prise de Trente, ne le prévinssent à Bassano, le général en chef autrichien se décida donc à se retirer derrière la Brenta et, afin de mieux masquer sa marche rétrograde, fit attaquer dans la soirée les avant-postes français et les rejeta dans Verone. Le 23, l'armée campa à Montebello et le 24 à Vicence. Ainsi, après 3 semaines de marches pénibles et de combats meurtriers, les deux corps d'armée autrichiens furent forcés par une poignée de Français de renoncer à l'espoir de délivrer Mantoue.

Leurs pertes dans cette nouvelle campagne s'élevèrent à plus de 17,000 hommes, tués, blessés et prisonniers, car ils ne comptaient plus, y compris les malades, les traîneurs et les maraudeurs, que 30,000 hommes désorganisés, demi-nus, abîmés de fatigues et démoralisés.

Depuis la malheureuse tentative du 28 octobre, le maréchal Wurmser attendait tranquillement dans Mantoue que les opérations du baron Alvintzy vinssent le délivrer. Le 7 novembre, il sut que les corps du Frioul et du Tyrol allaient commencer leurs opérations et fut invité à les seconder aussitôt qu'ils seraient prêts à passer l'Adige. Le 15, une forte canonnade s'était fait entendre et les guetteurs de la tour de la Gabia ayant signalé des feux dans la direction d'Arcole, il crut toucher à l'instant de sa délivrance. Le 22, un émissaire lui annonça l'arrivée à Castelnovo de Davidowich avec un corps considérable, et il résolut d'effectuer une grande sortie, dont le succès même n'eût abouti à rien, puisqu'Alvintzy devait ce jour-là quitter Cologna pour ramener son armée sur la Brenta. Le maréchal forma pour cette nouvelle entreprise un corps s'élevant à 8,000 hommes, dont 2,000 de cavalerie, et le divisa en 4 colonnes qui eurent chacune leur avant-garde et leur réserve : la 1re, commandée par le général Minkwitz, devait occuper Montada avec son avant-garde et envoyer sa réserve contre le flanc des Français placés à San-Antonio; il fut enjoint à la 2e, aux ordres du général Spiegel, de prendre San-Antonio et Drasso pour venir attaquer Saint-Georges à revers; la 3e, commandée par le baron Ott, eut pour instruction d'occuper Prada ou San-Girolamo et Bettola; enfin le comte Canto-d'Irles

eut l'ordre de faire une démonstration avec la 4e contre Saint-Georges.

Ce mouvement, bien combiné, devait momentanément réussir. Les troupes détachées des corps de blocus se trouvaient encore aux environs de Verone et de Rivoli; le général Chabot, commandant en l'absence de Kilmaine gravement malade, venait de remettre ses fonctions au général Moulin, lequel connaissait encore peu les environs de la place et les positions de ses troupes. Effectivement, Minkwitz s'empara de Montada, de la Favorite, de Drasso et d'Ottone, et chassa les Français dans Saint-Georges, où il les cerna. Spiegel prit San-Antonio et Mantoranella, et Ott se rendit maître des cassines à l'embranchement des routes de Marmirolo et de Soave; le commandant de la 4e colonne, Heister, poussa par San-Giovanni et Camino. Les Français, trop faibles pour résister, plièrent partout; mais les Autrichiens, n'ayant osé livrer sur-le-champ l'assaut à Saint-Georges, laissèrent le temps à Moulin de faire ses dispositions, et au général Rey d'accourir avec 2,000 hommes à leur secours. Rey, sans se préoccuper du nombre des Impériaux, les attaqua vivement, soutenu par quelques troupes de Moulin, au moment où la garnison de Saint-Georges et les troupes de San-Antonio et de la Favorite, renforcées d'un bataillon de grenadiers arrivé à l'instant, sortaient de leurs retranchements, et repoussa l'ennemi dans la place avec perte de 800 hommes et 2 pièces de canon. La vigueur déployée par les Français en cette occasion ne permit plus à Wurmser de douter que son lieutenant n'eut été malheureux dans sa tentative sur Mantoue, et lui fit pressentir la nécessité d'une capitulation prochaine.

CHAPITRE VI.

Situation de l'armée française. — État politique de l'Italie. — Préparatifs de l'Autriche. — Plan d'opérations des Impériaux. — Provera se met en mouvement sur Legnago. — Bajalich menace Verone, et Alvintzy marche sur le Montebaldo. — Bonaparte devine le projet de son adversaire. — Défaite d'Alvintzy à Rivoli. — Provera passe l'Adige à Anghiari et marche sur Mantoue. — Combats d'Anghiari et de Saint-Georges. — Bataille de la Favorite. — Le corps de Provera met bas les armes. — Poursuite des débris de l'armée Impériale dans le Frioul et en Tyrol. — Capitulation de Mantoue. — L'armée française prend une position d'observation.

Les avantages remportés par Bonaparte lui avaient coûté cher, et les pertes essuyées dans les dernières journées portant sur des cadres déjà amoindris, devenaient doublement fâcheuses, puisque les renforts promis par le Directoire ne devaient de longtemps entrer en ligne. Les malades et les blessés qui encombraient les hôpitaux ne pouvant rejoindre avant un mois, il fallait se restreindre à une position d'observation sur l'Adige, en face des débris de l'armée impériale, et s'occuper activement des affaires de l'intérieur de l'Italie. Bonaparte plaça ses troupes dans les positions suivantes : Joubert ayant pris le commandement de la division Vaubois forma la gauche sur le Montebaldo, à la Corona et à Rivoli; Massena garda l'Adige, de Bussolengo à Verone où se trouvait la majeure partie de ses troupes; Augereau, à la droite, tint Legnago et observa le bas Adige; ses avant-postes envoyèrent des patrouilles à Vicence et Montebello. Le corps de blocus de Mantoue,

composé de deux divisions d'infanterie aux ordres de Kilmaine, occupait toujours les rives du Mincio et se rattachait au reste de l'armée par la réserve de cavalerie commandée par le général Dugua, à Villafranca; Rey cantonnait à Salo avec une réserve de 4,000 hommes. Enfin Victor campait à Goïto et à Castelnovo, sur le Tione; sa brigade de 1,800 hommes était destinée à former, suivant l'occasion, une réserve pour l'armée ou le corps de blocus.

On employa le mois de décembre à réorganiser les corps; Massena et Augereau, qui avaient perdu presque tous leurs officiers, furent invités à présenter au général en chef la liste des candidats à un grade supérieur. Le travail d'Augereau ayant été le seul approuvé, Massena, moins inquiet que surpris d'un retard qu'il attribuait aux bureaux de l'état-major, obsédé par les réclamations des intéressés, fort de leurs titres et de l'équité du général en chef, crut pouvoir faire reconnaître les officiers proposés, ne doutant point de leur acceptation. Mais Bonaparte, croyant voir une atteinte à son autorité dans cette infraction aux règlements, justifiée en quelque sorte par les besoins du service, en marqua son mécontentement à Massena, non-seulement en ne répondant pas aux trois dépêches qu'il lui adressa successivement pour lui exposer les motifs de sa conduite, mais encore, en ordonnant le 16 décembre de suspendre tous les officiers reconnus. Massena était dans son tort et dévora cette mortification, qu'il attribua à sa réclamation un peu vive du 10 octobre après la bataille de Saint-Georges. Du reste, 24 heures après les officiers furent confirmés dans leurs nouveaux grades : la leçon était donnée.

En attendant l'ouverture de la prochaine campagne, Massena exerça ses troupes et les tint en haleine par des reconnaissances fréquentes, des changements de postes et un service très-actif. Quelques bataillons venus de l'intérieur, amalgamés dans ses demi-brigades, remplirent le vide des cadres, et la division recomplétée se trouva en état de soutenir sa réputation.

Comme on le pense bien, l'empereur ne s'était nullement inquiété de la menace que Bonaparte lui avait faite par ordre du Directoire de détruire Trieste, s'il refusait de traiter de la paix. Les victoires des républicains en Italie ne compensaient pas leurs revers en Allemagne, et le Directoire se flattait vainement de faire adopter le principe d'un armistice général. Sans doute, des traités nous rattachaient alors les cours de Turin, de Naples, de Florence et de Parme, et l'on négociait même une alliance offensive et défensive avec la première; mais le pape se refusait toujours à exécuter les conditions de l'armistice du 23 juin, et avait rassemblé un corps de troupes à Faenza. La république de Venise cachait ses desseins perfides sous le masque de la neutralité, et, non contente d'armements considérables, fomentait l'insurrection dans ses provinces de terre ferme, principalement sur celle de Bergame. Enfin le duc de Modène même excitait à la révolte la population des campagnes de son duché. L'état des esprits rendait donc tout précaire dans la péninsule, et le sort de l'armée française dépendait encore d'une grande bataille. La victoire nous assurerait la possession de l'Italie; mais au moindre revers de fortune, la majeure partie de ses habitants se joindrait aux Autrichiens pour nous empêcher de repasser les Alpes.

Afin de paralyser les mauvaises intentions des Vénitiens, Bonaparte résolut de s'emparer du château de Bergame, et chargea le général Baraguay d'Hilliers de l'enlever par surprise (voir *Pièces justificatives*, n° XXVII). Le général Lannes passa le Pô avec quelques demi-brigades et forma un camp volant à Bologne, destiné à observer l'armée papale; Rusca étouffa la rébellion des paysans du Modenais avec une colonne mobile; le commandant de la Lombardie reçut l'ordre précis de maintenir la tranquillité de cette province; les généraux des divisions territoriales de Tortone et de Coni furent invités à prendre des mesures efficaces pour assurer les communications de l'armée avec la France. Enfin, on mit de petites garnisons dans la citadelle de Ferrare, au fort Urbino, dans les châteaux de Brescia et de Bergame, à Peschiera, à Pizzighettone et Cassano. Ces moyens de coercition et ces précautions une fois prises, le général en chef s'occupa exclusivement des subsistances, qui donnaient lieu à des réclamations incessantes de la part des troupes et des habitants. Les commissaires du Directoire, Saliceti et Garrau, arrêtèrent que les 3,400,000 francs restant à payer sur les 20 millions imposés à la Lombardie, seraient soldés par les 10 provinces, au prorata de ce que chacune d'elles devait encore, et le commissaire ordonnateur fut autorisé à délivrer des traites aux fournisseurs sur les caisses de ces provinces jusqu'à concurrence des sommes dues par elles. D'un autre côté, pour renforcer ses cadres, le général en chef pressa l'échange des prisonniers. Les régiments de cavalerie furent réorganisés à 4 escadrons, et des achats et réquisitions de chevaux en accélérèrent la remonte. Le général Dallemagne, dont la mauvaise

santé ne se prêtait plus à un service actif, prit le commandement de la Lombardie, et Baraguay d'Hilliers fut mis à la tête d'une brigade active. Mais toutes ces mesures eussent été insuffisantes sans les renforts envoyés de l'intérieur. Le Directoire cédant enfin aux réclamations de Bonaparte, se décida à faire passer en Italie 20,000 hommes des côtes de l'Océan et 30,000 des bords du Rhin, afin qu'on pût attaquer à la fois les Impériaux dans le Tyrol et dans le Frioul.

Vers la fin de novembre, le corps autrichien du Frioul avait sa gauche commandée par le marquis de Provera, sur la Brenta, près de Padoue; le centre, sous Quosdanowich, occupait Bassano; la droite, aux ordres du comte Mitrowsky, campait à Borgo di-val-Sugana. L'avant-garde du corps du Tyrol, sous Vukassowich, se tenait à Ala, soutenue par la petite brigade du prince de Reuss, cantonnée à Seravalle, San-Marco, Sarca et Volano; la brigade Weidenfeld était postée à Roveredo et un bataillon formait la garnison de Trente. A la gauche, la brigade du comte Spork campait dans la partie inférieure du val Sugana, vers Caldonazzo; ses avant-postes surveillaient les vallées de Ronchi, d'Arsa, de Terragnolo et Folgaria et se liaient avec la droite du corps du Frioul par le val Sugana. Sur la droite, la brigade Ocskay occupait le Montebaldo et le terrain entre l'Adige et le lac de Garda, de Mori à Torbole; celle de Loudon se trouvait disséminée de Male à Ponte-di-Legno; enfin la brigade du baron Grafen cantonnait à Bludenz et Feldkirch en Vorarlberg. Toutes ces troupes, débris de 46 bataillons et 24 escadrons, pouvaient mettre encore 37,000 hommes en ligue.

La cour de Vienne redoublait d'efforts pour sauver le

boulevard de la monarchie autrichienne en Italie. Indépendamment de 6,000 hommes de troupes hongroises et allemandes mis en route à la fin de novembre, un corps franc de volontaires viennois d'un millier d'hommes, un régiment hongrois et un bataillon de Gradiscans rejoignirent l'armée. Vu l'urgence des circonstances et le peu de temps qu'on avait pour utiliser les ressources, on fit partir en poste, de chacun des dépôts de tous les régiments d'infanterie des corps du Tyrol et du Frioul, 150 recrues qui furent versées dans les régiments de frontières; et ce premier renfort ne suffisant pas, bientôt on en prit sur la totalité encore 2,000 pour la même destination. On eut ainsi des bataillons plus forts, mais composés de compagnies de nations différentes dont la discipline fut l'unique lien. Les dépôts des régiments de cavalerie allemande ayant aussi fait marcher tous leurs hommes et leurs chevaux disponibles, on parvint ainsi à augmenter l'armée de 14 à 15,000 hommes. De son côté, l'administration fit des efforts inouïs pour rétablir les services; le train des équipages militaires reçut une remonte d'environ 700 chevaux; on forma d'immenses magasins de grains et de farines sur les derrières, et l'on mit 4,000 bœufs en marche pour l'armée. On s'occupa aussi de l'habillement; une grande quantité d'effets d'équipement, de linge et chaussure, furent envoyés aux deux corps qu'on pourvut en outre d'équipages de pont; enfin, on établit à Klagenfurth une salle et des ateliers d'armes. Alvintzy s'entendit avec les États du Tyrol, pour porter les milices à 10,000 hommes et les amena à préparer la levée en masse. Ils s'engagèrent en outre à fournir un certain nombre de travailleurs, des bateaux et 5,000 palissades; de la sorte,

Alvintzy fut en état de reprendre l'offensive à la fin de décembre. Déjà il avait prévenu le maréchal Wurmser de son plan d'opérations, en l'invitant à favoriser son exécution; mais alors la misère était si grande dans Mantoue, que sur les 18,500 hommes dont se composait la garnison, il s'en trouvait à peine 10,000 disponibles.

De la fin de novembre au commencement de janvier, les deux armées n'avaient pour ainsi dire fait aucun mouvement. De notre côté, quelques patrouilles, envoyées d'abord à Vicence, ayant laissé plusieurs hommes entre les mains des Autrichiens, nos postes avancés furent placés à San-Martino, Caldiero et Bevilacqua. Dans les premiers jours de janvier le baron Alvintzy reçut du feld-maréchal plusieurs avis sur la détresse de la garnison de Mantoue, et sa déclaration que la place ne pourrait tenir au delà du 15, malgré les réductions successives des rations; l'épuisement de ses forces, ajoutait-il, lui ôtait désormais tout moyen de coopérer d'une manière active à sa délivrance. Alors le conseil aulique ordonna à Alvintzy de commencer ses opérations, sans avoir égard à la rigueur de la saison, à la brièveté des jours, au mauvais état des routes et à la réorganisation imparfaite de l'armée.

Partant alors de deux hypothèses parfaitement fondées, 1° que Bonaparte était trop habile pour n'avoir pas réuni ses plus grands moyens de défense sur le plateau de Rivoli, clef de l'échiquier entre le Mincio et l'Adige; 2° que ce point emporté, la délivrance de Mantoue deviendrait le résultat naturel d'une marche rapide, l'état-major autrichien proposa d'abord l'attaque du Montebaldo par le gros de l'armée impériale, comme la principale.

Ce point important une fois fixé, il restait encore à déterminer les dispositions secondaires et les moyens d'exécution. Le chef d'état-major d'Alvintzy, Weyrother, s'appuyant alors sur l'utilité des diversions qui forcent l'ennemi de suivre à la fois toutes les feintes destinées à couvrir l'opération principale et détournent son attention du point où on va le frapper, fit adopter le plan suivant.

« A l'extrême gauche, le marquis de Provera, commandant un corps de 9,000 hommes dont 700 de cavalerie avec l'artillerie régimentaire, 10 pièces de réserve et un équipage de pont, devait se mettre en mouvement de Padoue le 7 janvier, et arriver le 9 devant Legnago ; s'en emparer par surprise ou de vive force, et, dans le cas où ce coup de main échouerait, jeter un pont en amont ou en aval, et effectuer le passage de l'Adige pour marcher sur Nogara ; s'il parvenait à se rendre maître de Legnago, il devait traverser cette place, y laisser une petite garnison et arrivé à Nogara commencer ses opérations dans la vallée de l'Adige, afin que les Français ne pussent envoyer du secours au corps de blocus. De Nogara, Provera avait l'ordre de se porter à Due-Castelli, et de donner la main à un détachement de la garnison de Mantoue qui arriverait au-devant de lui. Si les Français marchaient en force à sa rencontre de Villafranca, il lui était prescrit de se retirer suivant les circonstances à Ponte-Molina ou à Governolo. S'il passait l'Adige à Boara, pour se porter entre le Tartaro et le Pô par Badia, il devait accélérer sa marche sur Mantoue, même en sacrifiant son artillerie et son équipage de pont. Sa jonction opérée avec la garnison de Mantoue, le maréchal

» Wurmser serait tombé sur les derrières de l'armée » française et l'aurait forcée à repasser le Mincio.

» Le corps de Bassano, sous les ordres de Bajalich, » de 6,241 hommes dont 160 de cavalerie, n'emme- » nait que son artillerie régimentaire. Le surplus de ses » troupes, de son artillerie et les pontons restant à Bas- » sano, sous le commandement du prince de Reuss, de- » vaient se rendre en même temps que Bajalich, le 7 jan- » vier, par le val Sugana dans la vallée de l'Adige. Si » ce dernier ne rencontrait pas d'obstacle, il serait à » Verone en cinq marches, se jeterait sur les monta- » gnes de Lessini et couvrirait ainsi le flanc droit de l'ar- » mée. Dans l'hypothèse où nous nous porterions à sa » rencontre, il lui était prescrit de nous refouler sur » Verone; autrement il lui était recommandé de s'en » rendre maître et d'attendre que l'armée s'avançât sur » Villafranca ou par Bussolengo. Alors il laisserait un ba- » taillon dans cette place et se joindrait à Provera. S'il » ne pouvait prendre Verone, il se bornerait à le bloquer » sur la rive gauche de l'Adige; enfin, s'il se voyait » forcé de plier, il se retirerait vers les montagnes en- » tre Lugo et Breonio. S'il se trouvait arrêté par la su- » périorité du nombre, il lui était prescrit de jeter 2 ba- » taillons sur les montagnes de Feltre et de Belluno, et » de couvrir avec le reste le pont de Lovadino. Dans » cet état de choses, la colonne du prince de Reuss con- » tinuerait sa marche et atteindrait, le 13, Avio et Bel- » luno.

» Un corps particulier de 3,570 hommes était destiné, » sous les ordres du comte Mitrowsky, à occuper le val » Sugana; un fort bataillon devait couvrir Riva et Tor- » bole sur le lac de Garda; Loudon, avec 875 hommes,

» manœuvrerait dans les environs de Brescia et du lac
» d'Iseo, afin de couvrir les débouchés du Tyrol et de
» surveiller le val di Ledro. On jugeait qu'il pourrait dé-
» fendre longtemps Riva, et couvrir ainsi le flanc de
» l'armée; s'il y était forcé il avait l'ordre de jeter en
» se retirant 2 compagnies dans le château de Stenico,
» et de défendre avec le reste de ses troupes l'accès de
» Trente aux défilés de San-Alberto.

» L'armée principale, forte de 29 bataillons, 29 com-
» pagnies de troupes légères et 14 escadrons et demi ou
» 28,000 combattants, fut partagée en 6 colonnes : celle
» de l'extrême droite, sous les ordres de Lusignan, con-
» sistait en 4,556 hommes, et devait se rassembler, le
» 10 janvier, à Brentonico, escalader, le 11, le Monte-
» baldo par San-Giacomo et Valentino, s'avancer par
» Pozzo-di-Stella et Pozzo-di-Maina jusqu'à la hauteur
» qui s'abaisse sur le lac de Garda vers Malcesine. Le 12,
» elle continuerait sa marche sur la crête des hauteurs
» jusqu'à Caprino; néanmoins dans le cas où les Français
» tenteraient d'arrêter la 2e colonne à la Madonna et à
» Ferrara, la 1re devait les envelopper et l'autre aider
» à les expulser. Il lui était enjoint d'attaquer, le 13, la
» position de Rivoli par la gauche, de tourner les Fran-
» çais par Pezzena et Costermano, et de contribuer avec
» la seconde à chasser cette aile de sa position. La 2e
» colonne, forte de 5,000 hommes, commandée d'abord
» par le colonel Wolf et ensuite par le général Liptay,
» devait se rassembler, le 10, à Avio, escalader, le 11,
» le Montebaldo par la gorge qui a son origine en avant
» de Madonna-della-Neve, bivouaquer la nuit entre
» Artiglione et Monte-Fasole, et gagner, le 12, le flanc
» gauche de la position de la Madonna. Si les Français

» étaient forcés à la retraite, cette colonne s'établirait
» entre la première et la chapelle San-Marco. Le 13,
» enfin, elle attaquerait les républicains de front au mo-
» ment où la 1re colonne tomberait sur leur gauche à
» Rivoli. La 3e colonne, sous le général Kœblœs, forte
» de 4,200 hommes, avait son point de rassemblement
» marqué pour le 11 à Belluno; elle devait escalader,
» le 12, le Montebaldo par le ravin, assaillir Ferrara
» encore occupé par les Français, et attaquer de front
» la Madonna. Cette position enlevée, elle s'avancerait
» vers la chapelle San-Marco et étendrait sa gauche
» jusqu'à l'extrémité de la crête de ce rocher dans la
» vallée de l'Adige. Lorsque les 3 premières colonnes
» seraient arrivées dans cette vallée, le général Sec-
» kendorf en prendrait le commandement, amuserait
» les républicains, et donnerait ainsi le temps aux deux
» premières de tourner leur gauche. Plus tard, la 3e
» attaquerait leur centre, et une partie de la 4e qui at-
» teindrait la sommité, alors se réunirait à elle. Le gé-
» néral Ocskay commandait cette 4e colonne, forte de
» 3,500 hommes dont 800 de cavalerie. Il avait ordre
» de se mettre en mouvement, le 12, de Belluno sur
» Croara, pendant que les autres colonnes attaqueraient
» la Madonna, et de se porter, le 13, sur Rivoli par la
» route qui côtoie l'Adige. Son infanterie était chargée
» d'enlever nos batteries, de se lier à la 3e colonne et
» d'attendre l'arrivée de la 5e; sa cavalerie avait la tâ-
» che de poursuivre les fuyards. Le prince de Reuss,
» avec la 5e colonne, devait arriver le 13 à Belluno et
» le 14 à Rivoli. Il était prescrit à la 6e colonne, sous
» Vukassowich, de détacher, le 11 au matin, 11 com-
» pagnies de Croates dans les montagnes à gauche d'Ala

» pour couvrir le flanc de l'armée et chercher en même » temps à joindre en enfants perdus la colonne de Baja- » lich; toutefois ce général ne s'était pas encore mon- » tré, et qu'ils fussent attaqués et chassés par les Fran- » çais, Vukassowich se retirerait alors et défendrait avec » opiniâtreté le pont volant de Vo. Une fois la communi- » cation établie avec Bajalich, les Croates se porteraient » dans les montagnes, et les 2 bataillons du corps de » bataille, dans la vallée à hauteur des 3 premières co- » lonnes qui marchaient sur la rive droite. S'il arrivait » que la jonction avec le général Bajalich ne pût avoir » lieu, et que les Croates se maintinssent dans les mon- » tagnes, les 2 bataillons seraient dirigés vers Peri et » vers Dolce, et portés aussi loin que possible sur la rive » droite. Le 13, Vukassowich devait favoriser l'attaque » de la 4e colonne sur Rivoli par une canonnade, et le » 14 effectuer le passage de l'Adige pour opérer sa » jonction avec l'armée.

» A leur arrivée à Rivoli les 5 premières colonnes » auraient reçu une nouvelle formation et présenté une » avant-garde, deux lignes et une réserve. Le général » Quosdanowich était désigné pour diriger la 1re ligne.

» L'artillerie régimentaire des 3 premières colonnes » devait attendre à Chizzola de nouveaux ordres. Une » réserve de munitions, conduite par des brigades de » mulets, serait préparée à Brentonico pour les 3 pre- » mières colonnes, et mise, le 11, à Valentino et à San- » Giacomo à la disposition de Seckendorf. Une seconde » réserve de munitions avec quelques pièces de 12 et » une batterie à cheval se tiendrait, le 10 janvier, sur » le chemin de San-Margharita, et, le 11, près du pont » de Peri pour suivre, le 13, l'armée à Rivoli. »

Nous rapportons ce plan dans toutes ses parties, comme la plus forte preuve des déplorables résultats où peut conduire la science, quand elle n'est pas dirigée par une juste appréciation des circonstances; et il est facile de voir que ses inextricables combinaisons devaient le rendre désastreux. Tant de fausses attaques dirigées à la fois sur le bas Adige, dans la vallée de la Chiese et jusqu'en Valteline, enlevaient à la colonne principale l'immense supériorité de nombre qui pouvait seule assurer le succès de son entreprise. De plus, son morcellement en fractions, forcées de suivre pendant plusieurs jours des sentiers presque impraticables au sommet d'âpres montagnes dans une saison rigoureuse, la nécessité de transporter les vivres et les munitions à dos de mulets, l'exposaient à se fondre, avant sa réunion devant une position fortement retranchée, défendue par un ennemi actif et intelligent.

Mais ce n'est pas tout : le plan du major autrichien réglait encore la conduite de chaque colonne, dans le cas où les Français viendraient à leur rencontre sur la rive gauche de l'Adige, vers les montagnes du Tyrol, de la Carinthie ou du Frioul, ou s'ils poussaient sur les deux rives de l'Adige, vers Seravalle et Chizzola, et par le Montebaldo sur San-Valentino. Dans la première hypothèse, l'opération offensive ne devait pas moins continuer avec vigueur; et dans la seconde, l'armée se serait réunie en grande masse pour agir offensivement suivant la circonstance.

Bonaparte, au contraire, n'avait point de plan prémédité, sa faible armée était même distribuée sur une ligne trop étendue; mais en recommandant la plus grande vigilance à ses lieutenants, il se tenait prêt à

réunir la majeure partie de ses forces, en arrière sur le centre de sa ligne, afin de la porter où il serait nécessaire pour faire face à son adversaire. Nous verrons bientôt comment, par cette seule précaution, il parvint à détourner le coup dont il se sentait menacé, et à écraser définitivement, sous Mantoue, les derniers restes de l'armée impériale.

On remit le 4, aux chefs des différentes colonnes de la part d'Alvintzy, des instructions tellement obscures, que ceux du corps principal ignoraient au point d'arrivée s'ils devaient attaquer ou se tenir sur la défensive.

L'armée autrichienne se mit en mouvement le 7 janvier, et le centre, parti de Bassano, s'engagea dans les défilés de la Brenta, pour aller rejoindre la droite vers Roveredo. La gauche, commandée par Provera, quitta les environs de Padoue et s'avança sur Porto-Legnago; elle arriva dans la soirée à Monselice, et le prince de Hohenzollern, commandant l'avant-garde, bivouaqua à Este. 600 hommes de bonne volonté se glissèrent pendant la nuit jusqu'aux environs de Merlara, et s'y cachèrent pour surprendre le lendemain une des portes de Legnago qui devait être ouverte par une vingtaine d'hommes déterminés, introduits dans la place quelques jours auparavant, à l'aide de déguisements, et recueillis par des habitants dévoués à l'Autriche. Ce coup de main devait s'effectuer au moment où le prince de Hohenzollern tomberait sur les avant-postes républicains de la Fratta; mais il fut éventé, et Augereau se tint d'autant mieux sur ses gardes, qu'il avait reçu avis de la marche de Provera. (Voir *Pièces justificatives*, n° XXVIII.)

Le 8, ce général arriva à Saletto, et le prince de Hohenzollern chassa nos avant-postes de Caselle et de San-

Salvatore, et les rejeta sur Bevilacqua, où le combat dura toute la journée. L'adjudant-général Duphot, ne pouvant tenir plus longtemps sans s'exposer, se replia, avec la 5e légère, par San-Zenone, Minerbe et Boschi, arrêtant l'ennemi tout le temps nécessaire pour donner à Augereau celui de se préparer à le recevoir à Porto-Legnago et à Ronco. Cette retraite, où le général autrichien Steyer perdit la vie, nous coûta 2 pièces de canon. Le même jour, Bajalich se mit en marche de Montebello sur Verone, et le prince de Reuss poursuivit sa route dans le val Sugana. Le 9, l'avant-garde de Provera attaqua celle d'Augereau en 4 colonnes et la força de se replier, avec perte de 200 hommes, sur Legnago et Bonavigo. Le mauvais état des routes n'ayant pas permis à l'artillerie et à l'équipage de pont de suivre les troupes, le général autrichien suspendit son mouvement offensif, contrairement aux ordres itératifs d'Alvintzy. Le 10, il resta immobile à Montagnana, et, le 11 seulement, il fit reconnaître Anghiari, point désigné pour le passage de sa colonne. Le 12, enfin, il donna l'ordre de jeter le pont, et le révoqua aussitôt après.

Pendant ce temps, Augereau qui, dès le 8, avait porté à Ronco la majeure partie de sa division, fit occuper Anghiari par 200 hommes, garnit de batteries tous les points de la rive droite, appela de Goïto la 57e, posta la 40e avec 4 pièces à Badia, le 7e de hussards à Rovigo, et plaça les 4e et 51e en cordon de Zevio à Legnago. De son côté, Bajalich détacha 4 bataillons des Sette-Communi dans les vallées de Pantena et de Polisella, espérant couvrir le flanc gauche du corps principal, en se liant à Vukassowich, et menacer Verone du côté de la porte Saint-Georges et du château San-Felice; mais, à

la première nouvelle de son mouvement, Massena informa Joubert de la marche des Impériaux, et ordonna au général Dugua de se rendre avec sa cavalerie à Verone, où il arrêta toutes les mesures dictées par la circonstance.

Le 10 janvier, Bajalich arriva à Caldiero et envoya quelques troupes sur la gauche à Arcole. Le général Monnier reçut l'ordre de rappeler à Bussolengo les 2 bataillons de la 18e de ligne du camp retranché de Castelnovo et de se rendre à la Sega, où les Vénitiens faisaient, disait-on, établir un pont pour faciliter aux Impériaux le passage de l'Adige. Enfin, à 10 heures du soir, une patrouille du 10e de chasseurs tomba sur les avant-postes de l'ennemi, et les repoussa jusqu'à San-Giacomo.

A cette époque Bonaparte se trouvait encore à Bologne, où il venait de signer un traité avec le grand-duc de Toscane, et faisait ses dernières dispositions contre la cour de Rome, lorsqu'il apprit, dans la soirée, la marche de Provera. Il fit partir sur-le-champ la colonne mobile de 2,000 hommes qu'il avait avec lui, sous les ordres de Lannes, pour renforcer Augereau, se rendit à Roverbella, où il laissa ses ordres à Serurier, courut ensuite à Verone, et y entra au moment où Bajalich attaquait San-Michele. Le général Brune, qui commandait la 75e chargée de défendre ce poste de concert avec la cavalerie du général Leclerc, soutint le choc vigoureusement et donna à Massena le temps d'arriver avec une partie de sa division. Une affaire très-chaude s'engagea : l'ennemi, repoussé avec perte de 500 prisonniers et de 3 pièces de canon enlevées par les grenadiers de la 75e, fut rejeté sur Vago.

Au milieu de ces mouvements décousus des colonnes

impériales, dont Bonaparte recevait avis de tous côtés, il était difficile, ou plutôt impossible, de saisir la pensée d'Alvintzy, et, sous ce rapport, le général autrichien avait atteint son but; car, dans sa perplexité, Bonaparte ne savait où concentrer ses forces pour tenir tête à l'orage. Toutefois il ordonna au général Dugua de réunir le 10e de chasseurs et le 3e de dragons à la réserve de cavalerie, et de se rendre à Porto-Legnago avec l'artillerie. Il enjoignit au général Rey de se porter, avec la plus grande partie de sa division, à Valeggio pour soutenir Augereau, et bientôt après, informé de l'immobilité de Provera, il résolut de prendre l'initiative et de tâter l'ennemi en avant de Legnago. En conséquence, il prescrivit à Massena de se tenir prêt à marcher sur ce point avec toute sa division, en ne laissant à Verone qu'une faible garnison. Bientôt les rapports de Joubert dissipèrent ses incertitudes. En effet, les colonnes du corps principal des Impériaux avaient commencé leur mouvement. Le 12, dans la matinée, Kœblœs et Liptay, malgré la difficulté des routes, arrivèrent en face de Ferrara; Lusignan seul, arrêté par les neiges, n'était point encore à son poste. Sans tenir compte de ce contre-temps, les deux brigades, fortes d'environ 10,000 hommes, auraient sans doute réussi à nous chasser de nos positions, si leurs mouvements eussent été exécutés avec ensemble; mais Liptay, fidèle à ses instructions, de n'entrer en action qu'au moment où Lusignan atteindrait le point convenu, laissa Kœblœs s'engager seul au village de la Ferrara, défendu par la 17e légère. Cette demi-brigade, parfaitement retranchée, foudroya l'ennemi avec les batteries placées sur les mamelons de Castelletti et d'Olivetti. Les Autrichiens, qui n'avaient que quelques pièces de mon-

tagne, ne pouvant éteindre leur feu, cherchaient à tourner la hauteur par Dossi et la chapelle de la Ferrara, lorsque le 1er bataillon marcha à leur rencontre. Le choc fut rude et força nos chasseurs à céder au nombre, et à se retirer à travers un bois situé au bas de la grande redoute; ce mouvement rétrograde entraînait les deux autres bataillons quand Joubert arriva avec un de la 22e, fit faire volte-face à la 17e et reprit les positions perdues. Liptay gravit le col Campione sur la neige et engagea, contre la position de la Corona, inaccessible de front, une fusillade qui dura toute la journée, sans que les républicains, abrités derrière leurs retranchements, eussent beaucoup à en souffrir. La nuit survint, et les cimes du Montebaldo se couvrirent des feux de bivouac des deux partis.

Ocskay atteignit ce jour-là Belluno et Rivalta, et le prince de Reuss Avio. Vukassowich, s'étant mis en marche sur les hauteurs qui descendent de la Chiesa vers Santa-Anna, bivouaqua à Dolce. Loudon, chargé de faire une diversion sur Brescia, avait poussé sa petite brigade en détachements, le 12, sur la Mella, par Salo, Vobarno et Odolo, le val Vestino et le val d'Idro. Dans la soirée, Alvintzy fit relever à Belluno, par 4 bataillons du prince de Reuss, ceux de la colonne d'Ocskay; en même temps, ce général eut l'ordre de rejoindre, au point du jour, par la gorge de Belluno, le corps de Spork, et de le suivre, en laissant sa cavalerie au prince de Reuss.

Joubert, prévoyant l'orage, préparait tout pour le combat, lorsque, à 4 heures du matin, il apprit que la brigade de Lusignan avait gagné sa gauche par le revers occidental du Montebaldo. En effet, ce colonel,

arrivé à Somma-Villa (Villa-Nova) à 4 heures du soir, avait détaché un bataillon de Giulay dans les montagnes de Ferrara et de la Madonna, et se trouvait alors lui-même à Lumini, entre les monts Costabella et Gazzo. De là, appuyant à gauche pour soutenir au besoin ce bataillon, il atteignait à 10 heures du soir la sommité de Costabella. En présence de trois corps ennemis si supérieurs en nombre, Joubert ne jugea pas prudent d'attendre une nouvelle attaque et se retira sur Rivoli après avoir détruit le pont sur l'Adige. Favorisé par l'obscurité d'une nuit d'hiver, ce mouvement rétrograde s'opéra avec ordre et l'ennemi ne s'en aperçut que par l'extinction des feux de nos bivouacs. Malheureusement le 3e bataillon de la 22e, posté sur le Montebaldo, ne pouvant être prévenu, fut cerné et attaqué vers 5 heures du matin; alors son brave commandant, le capitaine Paul, imagina pour le sauver de le déployer sur un seul rang, et ce stratagème fit suspendre l'attaque. Lusignan, reconnaissant au jour sa méprise, somma le capitaine Paul, qui lui répondit par un feu nourri de mousqueterie. Toutefois, comme sa résistance ne pouvait être longue, il dépêcha à Joubert le caporal Guillemin, qui, se laissant glisser à travers les précipices et les avant-postes ennemis, eut le bonheur d'arriver à Rivoli. Après avoir reçu du général la promesse d'un prompt secours, cet intrépide soldat retourna sur le Montebaldo, où, à peine arrivé, il tomba mort de fatigue; mais son héroïque dévouement ne sauva pas le bataillon compromis, car un instant après, la division eut à soutenir une attaque qui ne permit pas de lui porter secours, et il fut obligé de se rendre.

Dès que les Impériaux virent Joubert en retraite, ils

se mirent à sa poursuite sans pouvoir l'entamer. La division alla s'établir, la droite à la chapelle San-Marco, le centre sur les hauteurs de San-Martino et la gauche sur celles de Caprino. (Voir *Pièces justificatives*, nº XXIX et XXX.) En prenant ces positions, Joubert fit connaître à Bonaparte le danger auquel il venait d'échapper et réclama de prompts secours. Le général en chef était à Verone, encore indécis sur le point où il se porterait. D'une part, l'attaque de Provera sur le bas Adige, celle de Bajalich sur Verone; de l'autre, le secret avec lequel la majeure partie des forces autrichiennes avait marché dans le Tyrol rendaient la situation embarrassante. Pour savoir où était le gros de l'armée impériale, il demanda par courrier, dans la matinée du 13, à Joubert s'il jugeait avoir plus de 9 à 10,000 hommes devant lui : ajoutant que si l'ennemi lui présentait moins de forces, c'est qu'évidemment il se bornait de ce côté à une fausse attaque; autrement il n'aurait au plus à Legnago que 10,000 hommes, et dans ce cas Augereau le contiendrait facilement.

Incertain du parti qu'allait prendre le général en chef, Joubert après être resté toute la journée dans la position de San-Marco et de Caprino, craignant d'y être accablé le lendemain, ordonna, vers 10 heures du soir, la retraite par Campara sur Castelnovo; mais à peine les troupes étaient en marche, qu'un aide-de-camp du général en chef vint annoncer sa prochaine arrivée et apporta l'ordre de tenir ferme dans la position de San-Marco. Bonaparte convaincu qu'Alvintzy voulait percer avec le gros de son armée sur Rivoli, avait enfin ordonné aux divisions Massena et Rey de s'avancer sur ce point; et quittant lui-même Verone à 8 heures du soir

avec son état-major, il s'était mis en route pour rejoindre la division Joubert. En attendant les renforts, ce général fit prendre position aux 33ᵉ, 39ᵉ, 14ᵉ, 85ᵉ de ligne, en avant de Rivoli, la droite dans la direction de la redoute de Castello, la gauche appuyée au pied des hauteurs de Marogne et l'avant-garde sur les hauteurs de Zoanne; les 4ᵉ et 22ᵉ légères, placées dans les retranchements et en avant d'Osteria, avaient des postes entre Serpello et les pitons du mont Magnone; la 17ᵉ légère à gauche s'étendait jusqu'à Zaonne-Brensone, Montalto et Betinello; la 29ᵉ légère, en seconde ligne, tenait les hauteurs de Zoanne et Magnone.

A peine les avant-gardes de Kœblœs et de Liptay avaient eu connaissance du départ des Français, qu'elles s'étaient mises en marche à leur poursuite afin d'occuper les hauteurs de Caprino, la chapelle San-Marco, les montagnes qui dominent ce point à droite et celles dépendant du mamelon de Caprino. Elles prirent ainsi une position à peu près parallèle à la nôtre, dont la chapelle San-Marco formait la clef. En effet, tant que Joubert resterait maître de cette chapelle, il séparerait les troupes autrichiennes descendues de la rive droite de l'Adige de leur cavalerie, de l'artillerie et des munitions de guerre et de bouche; ainsi la victoire dépendait de la possession de ce point important et des hauteurs environnantes. Vers midi, Kœblœs les ayant fait attaquer, le général Vial repoussa vigoureusement ses troupes avec la 22ᵉ, et appuya sa gauche aux hauteurs voisines; Liptay prit position en arrière du village de Caprino; le marquis de Lusignan laissa 2 compagnies du corps franc de Giulay au bivouac où il avait passé la nuit, pour arrêter les détachements français qui auraient eu l'intention de percer par Lu-

mini ou Caprino, et reprit sa marche le 13 à 5 heures du matin sur Ferrara, dominant le revers de nos positions de la sommité la plus élevée du massif; toutefois, lorsque son avant-garde atteignit ce village, à 7 heures du matin, il était déjà évacué. Bientôt après les têtes de colonne de Liptay et de Kœblœs débouchèrent du défilé de Ferrara et les avant-gardes de Lusignan et de Liptay se réunirent. Le premier prit alors la route de Caprino afin de retourner vers Lumini par les hauteurs en arrière de Pezzena. Dans l'intervalle, un détachement de 200 hommes de la 4ᵉ légère s'était glissé entre la colonne de Lusignan et les 2 compagnies de Giulay laissées à Lumini. Lusignan fit une halte de quelques heures en avant de ce point pour rallier ses détachements, poursuivit ensuite sa route, et atteignit à 4 heures Pezzena, où il reçut, une demi-heure après, l'ordre de continuer sa marche en se liant à la droite de Liptay en arrière de Caprino. Déjà les colonnes impériales avaient un nombre considérable de traîneurs.

L'infanterie d'Ocskay devait, comme on le sait, se porter le 13 au matin, par la gorge de Belluno, sur le Montebaldo et se joindre à celle de Kœblœs; le 13 à minuit, Quosdanowich envoya au prince de Reuss l'ordre de faire relever cette infanterie qui avait escaladé le Montebaldo à 7 heures du soir, et suivait alors le mouvement de Kœblœs et de Liptay, en liant sa gauche sur l'extrémité des hauteurs de San-Marco, à la colonne de Kœblœs, et sa droite vers Caprino, à celle de Liptay. Dans la soirée, le prince de Reuss, après avoir laissé un bataillon à Peri, se porta devant Incanale, suivi par les 13 escadrons de sa colonne et de celle d'Ocskay. De son côté, Vukassowich marcha, le 13 au matin, sur la rive

gauche de l'Adige contre la Chiusa-Veneta et Volargne, et se trouva en face de Rivoli le soir même. Il laissa son équipage de pont à Dolce pour jeter un pont aussitôt que les 5 premières colonnes seraient arrivées heureusement près de Rivoli.

Ainsi, dans la nuit du 13 au 14, 17 bataillons et 24 compagnies de chasseurs composant les 4 premières colonnes de l'armée impériale se trouvaient en ligne sur le Montebaldo, entre Caprino et San-Marco. La 5e colonne de 8 bataillons et 13 escadrons et demi, ayant sur la rive gauche de l'Adige une partie de la 6e à sa hauteur, se tenait sur la rive droite, au-dessus d'Incanale.

Jusqu'ici la fortune souriait à Alvintzy, qui arrêta son plan d'attaque à 6 heures du soir. Lusignan devait tourner par Costermano le flanc gauche des Français et gagner Affi sur leurs derrières, Liptay marcher sur les hauteurs de Caprino, de Trombalora et de Zoanne et culbuter les Français dans le bourg de Rivoli. Kœblœs avait pour instruction de remonter la berge droite de l'Adige, afin de s'emparer de San-Martino et de la chapelle San-Marco et d'enlever les batteries placées sur les hauteurs de Rivoli; son attaque devait précéder celle de Liptay. Entre ces deux derniers, Ocskay s'emparerait de San-Michele et de Lubiara dans la vallée et enlèverait toutes les maisons occupées par les troupes de Joubert. Le prince de Reuss avait ordre de pousser son avant-garde par Preabocco sur Incanale, de faire escalader le plateau par la route d'Osteria-della-Dogana à son infanterie, d'emporter de vive force les batteries qui balayaient la route, et d'assaillir le flanc droit de la position aussitôt que les autres attaques auraient commencé. La cavalerie formerait la queue de la

colonne et poursuivrait les Français dès qu'elle en trouverait l'occasion. Il était prescrit à Vukassowich de canonner les derrières de la position de Rivoli et de s'emparer de la Chiusa. Enfin il avait été recommandé à Lusignan de s'étendre sur les hauteurs de Cavaggione, et de se jeter sur les derrières des républicains, dès que les autres colonnes auraient mis le trouble dans leurs rangs.

A son arrivée vers 2 heures du matin, Bonaparte prit connaissance de l'état des choses. Il devenait très-important de saisir l'initiative et d'empêcher les Autrichiens de descendre dans la plaine; car, si les 2e, 3e et 4e colonnes parvenaient à prendre pied sur la position occupée par Joubert, aucun obstacle ne s'opposerait plus à la réunion de toutes les colonnes dans le bassin de Rivoli, champ de bataille propre à l'action des trois armes. Aussi, sans attendre l'arrivée des divisions Massena et Rey, ordonna-t-il à Joubert, quand l'artillerie eut été amenée dans la plaine, de chasser les avant-postes des Impériaux sur San-Giovanni-di-Lubiara et de reprendre la chapelle San-Marco. Cette tâche fut confiée au général Vial avec les 4e et 17e légères soutenues par la 33e; au centre, la brigade Sandos dut marcher sur Rovina; enfin, à la gauche, le général Leblay eut ordre d'occuper les hauteurs de Trombalora. La 39e, à l'extrême droite, défendit les retranchements de l'Osteria-della-Dogana, qui fermaient la route de l'Adige par laquelle le prince de Reuss devait arriver dans la plaine haute; les retranchements du mont Castello, le fort de la Chiusa et le monte Rocca furent occupés fortement, et Bonaparte se plaça avec son état-major sur les hauteurs de Zoanne.

La 4e légère marcha donc, à 5 heures du matin, sur

la chapelle San-Marco et en força le poste. Les carabiniers, soutenus par le 1er bataillon, escaladent les buttes qui la dominent, et la première est emportée; pendant qu'un bataillon de la 17e accourt s'y établir, le 1er bataillon de la 4e chasse l'ennemi de la seconde; au lieu de s'y arrêter, suivant l'ordre de Joubert, les carabiniers, emportés par leur ardeur, couronnent bientôt le plateau dit du Signal, où Kœblœs déployait sa colonne. L'apparition subite de ces braves jeta d'abord le trouble dans les rangs autrichiens; mais après le premier moment de surprise, ils les accueillirent par une vive fusillade. Le 1er bataillon s'étant avancé pour les dégager, un combat sanglant s'engagea dans l'obscurité. Forcés de céder au nombre, les Français se retirèrent en bon ordre, et en furent quitte pour quelques prisonniers.

Pendant ce temps, le chef de brigade Destaing faisait construire à la chapelle San-Marco un épaulement par un de ses bataillons, et le reste de la 17e venait le rejoindre. Ocskay, masqué par un bois situé à la gauche de la position, l'ayant fait attaquer, les deux demi-brigades chargèrent de concert et mirent cette colonne d'attaque en déroute; les tirailleurs s'étendirent alors de tous côtés, et ce coup de vigueur nous laissa définitivement maîtres des hauteurs de San-Marco. Au jour la brigade du général Vial, soutenue par la 33e de ligne, attaqua l'avant-garde des Impériaux et la rejeta sur San-Giovanni et Gambarone. La 14e de ligne sortit de l'ouvrage du plateau de Rivoli, n'y laissant que ses trois compagnies de grenadiers avec la 39e, poussa son 3e bataillon sur San-Marco, se dirigea sur le vallon au fond duquel est le village de San-Giovanni, et, après avoir aidé à chasser l'ennemi des hauteurs de Trombalora, prit position sur

celles de Rovina, au centre. La gauche de Joubert, commandée par le général Leblay, s'établit sur les hauteurs de Trombalora et les retranchements du mont Castello; le fort de la Chiusa et le monte Rocca continuèrent d'être gardés par des détachements.

Cependant Massena, qui avait laissé le général Chabot sous Verone avec la 25e pour observer Bajalich, accourait à Rivoli avec les 32e et 75e et 3 régiments de cavalerie. La 18e de ligne, sous les ordres du général Monnier, partie de Bussolengo, se dirigeait sur Garda afin de protéger ce débouché et couvrir Peschiera. Rey, avec la 58e, au lieu de s'arrêter au camp retranché de Castelnovo, forçait de marche par Campara.

De son côté, l'ennemi ne demeurait pas inactif, les échelons encore en arrière forçaient de marche pour se mettre en présence des Français. Quosdanowich, arrivé derrière Incanale, avait jeté une brigade en avant de Dolce. Vukassowich était sur la gauche de l'Adige, un peu au-dessus de Dolce, et Lusignan touchait San-Rocco, près de Pezzena.

Bonaparte jugeant la 39e renforcée des 3 compagnies de grenadiers de la 14e, suffisante pour contenir Quosdanowich et l'empêcher de déboucher par Dogana, résolut de profiter de sa position centrale, et d'attaquer d'abord le corps autrichien principal à Caprino, afin de le battre avant que les colonnes collatérales pussent entrer en action. Pas un instant n'était à perdre : les 22e et 17e, après avoir repoussé les avant-postes ennemis, avaient été ramenées à San-Marco, dont elles disputaient avec opiniâtreté les hauteurs contre les colonnes de Kœblœs et d'Ocskay. Les 29e et 85e, à gauche, s'étendirent sur les hauteurs de Trombalora et de Zovo, et la 14e, au centre,

sur celles de Rovina. Un des bataillons de cette demi-brigade s'avança pour enlever San-Giovanni, mais dans cet instant Liptay attaqua notre gauche avec des forces supérieures. Une colonne autrichienne se glissa par un ravin sur le flanc de la 85ᵉ, qui, prise d'une terreur panique, entraîna dans sa déroute la 29ᵉ légère. Dès lors, la 14ᵉ, débordée, seule reçut le choc; elle montra beaucoup d'aplomb et arrêta l'ennemi en se retranchant derrière les haies et dans les maisons en avant de San-Giovanni. Berthier envoya le 2ᵉ bataillon au secours du premier, et se mit sur une hauteur au centre à la tête du troisième. Bientôt ce dernier, enveloppé par les troupes de Kœblœs et d'Ocskay, est obligé de faire face de tous côtés, et se maintient ferme pendant une demi-heure à l'aide de deux pièces de campagne. Les Autrichiens se précipitent et les enlèvent, une mêlée furieuse s'engage; le 3ᵉ bataillon lâchait pied, écrasé par la supériorité du nombre, lorsqu'à la voix d'un de ses officiers il se retourne, se jette tête baissée sur les Autrichiens et leur reprend ses pièces. Bonaparte comprit que cette brave demi-brigade ne pourrait lutter longtemps contre toutes les forces de Liptay, qui, après lui avoir passé sur le corps, ne rencontrerait plus d'obstacles pour déboucher sur le plateau de Rivoli où il eût favorisé le mouvement de la colonne de Quosdanowich et rejeté Joubert sur l'Adige. Toutes nos troupes étaient engagées, et il n'y avait plus de réserve; encore quelques minutes, et la victoire se prononçait pour les Autrichiens, lorsque la 32ᵉ, Massena en tête, arrivant enfin de Verone après avoir marché toute la nuit, reçut l'ordre de charger. A la vue de ce renfort inespéré, la gauche, ranimée, se reforme et le soutient; Massena se précipite sur la

colonne de Liptay, la refoule au loin et dégage la 14ᵉ.

Il était 9 heures, le colonel Lusignan, après avoir franchi le monte Gazzo et le col de Lavalette, arrivait à San-Rocco, et, longeant le Tasso, s'avançait vers Affi; ses flanqueurs s'étendaient à hauteur de Costermano. De son côté, la 18ᵉ, établie par Massena à Rocca-di-Garda, poussait deux de ses bataillons sur Rivoli; vers Calcina cette petite colonne tomba sur les flanqueurs de Lusignan et les culbuta.

Tandis que Massena chassait Liptay des hauteurs de Trombalora, et que Joubert cédait la chapelle de San-Marco aux troupes de Kœblœs, la colonne de Vukassowich s'était avancée jusqu'à Ceradino par la rive gauche de l'Adige, et Quosdanowich, sous la protection de l'artillerie placée en avant de ce village, attaquait de front les retranchements d'Osteria-della-Dogana, défendus par la 39ᵉ. A midi, cette demi-brigade, abordée à la fois par les troupes qui descendaient des hauteurs de San-Marco et par celles de Quosdanowich, après une défense opiniâtre, allait abandonner le plateau de Rivoli aux Autrichiens. De nouveau tout semblait perdu, et cependant personne ne désespéra du salut de l'armée. Les généraux Berthier et Joubert se rencontrèrent sur la grand'route à l'origine du ravin qui sépare le village de Rivoli du plateau. Ils se regardent pénétrés du même sentiment. « Eh bien! Joubert, dit Berthier, où » prends-tu ta ligne? — Là, » répond-il en saisissant deux carabiniers de la 4ᵉ par le bras et les plaçant en jalons; puis il fit changer de front à sa division pour marcher au secours de la 39ᵉ. En même temps Bonaparte ordonne à la cavalerie du général Leclerc de se porter sur le même point, et à la 75ᵉ de gagner les hauteurs

de Fiffaro, afin de couvrir le flanc gauche de l'armée.

Sur ces entrefaites, Quosdanowich sortait du ravin d'Osteria, au débouché duquel s'élevait l'ouvrage retranché du plateau. Un escadron de dragons d'état-major et un bataillon de Gemmingen y avaient pris pied; le reste était encore en colonne dans le défilé où la route, quoique praticable, est très-resserrée. Déjà l'ennemi emmenait l'artillerie de nos retranchements, et vainement quelques grenadiers, conduits par un officier énergique, se précipitaient sur les pièces pour les ressaisir; Berthier ne parvient à les arracher aux Autrichiens qu'en dirigeant sur eux un feu terrible de mousqueterie. Il lance alors sur leur front le 22ᵉ de chasseurs, et Joubert, un fusil à la main, conduit ses grenadiers sur leur flanc droit, les pousse et rejette la tête de la colonne dans le défilé encombré déjà par la cavalerie et l'artillerie. Bientôt l'explosion de quelques caissons met le comble au désordre des troupes qui y sont entassées.

En ce moment Massena, avec la 32ᵉ et la brigade Leblay, repoussait l'ennemi des hauteurs de Trombalora. Les colonnes d'Ocskay et de Kœblœs, ayant rejeté la brigade Vial au delà de San-Marco, débouchaient vers Mutole et se trouvaient ainsi débordées par les troupes de Massena. De son côté, Joubert, débarrassé de Quosdanowich, rallia son monde pour arrêter Ocskay, dont l'infanterie, emportée à la poursuite de la brigade Vial, s'était rompue dans un terrain accidenté. Le chef d'escadron Lasalle, à la tête de 200 chevaux, se porta en avant pour protéger le ralliement des troupes de Vial, et l'apparition de ces 2 escadrons produisit sur les Autrichiens un funeste effet. Écrasés de fatigue et dépourvus d'artillerie et de cavalerie, ils commencèrent un mouvement ré-

trograde, que l'arrivée soudaine des troupes de Massena sur leur droite changea bientôt en déroute; et ils s'enfuirent jusqu'à San-Giovanni, laissant 1,800 prisonniers entre nos mains; le corps de Liptay, découragé, se replia sur Caprino.

Tandis que la victoire se déclarait pour nous sur le plateau de Rivoli, à notre droite la colonne de Lusignan, après avoir chassé les avant-postes de la 75e des hauteurs de Fiffaro, s'était emparée du mont Brunisi et s'avançait par la crête du mont Pipolo sur nos derrières. Une colonne de bagages et d'artillerie qui rejoignait l'armée fut saisie d'une panique à la vue des coureurs autrichiens, et croyant l'armée complétement cernée, fit volte-face et revint sur ses pas en désordre. Heureusement le jeune Louis Bonaparte, qui venait de Peschiera rejoindre son frère, auprès duquel il remplissait les fonctions d'aide-de-camp, rallia les fuyards ainsi qu'un escadron du 15e de dragons, mit l'artillerie en batterie, en imposa aux coureurs autrichiens par sa contenance et donna le temps à Massena, certain que la division Rey ne tarderait pas à déboucher sur les derrières de Lusignan, de porter la 18e et un bataillon de la 75e sur le monte Pipolo et de placer une batterie de 4 pièces de 12 sur les hauteurs de Campana. Écrasé par son feu, Lusignan gagna le mont Brunisi; mais Rey débouchait alors d'Orza à la tête de la 58e, et se formait sur la rive droite du Tasso : aussi, à peine Lusignan eut-il atteint cette sommité qu'il fut assailli de front par les généraux Brune et Monnier à la tête des 18e et 75e et chargé à revers par la 58e. Le combat ne fut pas long : au premier choc, les Autrichiens rompus prirent la fuite, et la plus grande partie des fuyards tomba entre nos

mains. Une colonne de 1,000 à 1,200 hommes chercha à s'échapper par Garda, mais 50 hommes de la 18e, commandés par le capitaine René, leur firent mettre bas les armes bon gré, mal gré.

A son arrivée à Pezzena, Lusignan trouva ce village et celui de Caprino sur le point de tomber en notre pouvoir; il se dirigeait donc à gauche par la montagne sur Torri pour gagner Malcesine, lorsqu'approchant des bords du lac pendant la nuit, il trouva Murat, qui avait été détaché de Salo avec la 12e légère sur des barques, maître de Garda et de Torri, et fut obligé de s'ouvrir un passage au milieu des neiges vers la cime du Monte-baldo. Le 16 au matin, convaincu enfin que toutes les issues lui étaient fermées, il autorisa ses soldats à se tirer d'affaire comme ils pourraient; lui-même, pour échapper à nos patrouilles et à nos croisières, se cacha dans un château entre Torri et Garda avec 10 officiers et quelques hommes, d'où il s'échappa ensuite pour gagner San-Marco, où il arriva sain et sauf 48 heures après.

Quosdanowich, rejeté dans la vallée de l'Adige, ne pouvant déboucher désormais sur le plateau de Rivoli sans s'exposer à une attaque qui aurait mis sa colonne en péril, se retira en remontant le fleuve sur Rivalta et Peri, laissant le centre de l'armée impériale derrière le Tasso dans la consternation d'une déroute.

Pendant qu'Alvintzy se faisait battre si complétement à Rivoli, Bonaparte apprit qu'une forte canonnade avait retenti sur les bords de l'Adige. Comme on était sans nouvelles d'Augereau au quartier-général, il présuma que la communication avec Verone était coupée; d'autre part, un rapport lui annonçant que Bajalich menaçait cette place, il ordonna à Massena de partir avec la ca-

valerie pour surveiller ce mouvement; et, après avoir enjoint à Joubert d'attaquer le lendemain le centre de l'armée impériale s'il restait derrière le Tasso et à la Corona, il mit en route pour Castelnovo les 57ᵉ, 18ᵉ, 32ᵉ et 75ᵉ, et les suivit de près. Là, ayant reçu le détail des événements survenus sur le bas Adige et de la marche de Provera sur Mantoue, il se porta aussitôt sur Villafranca avec les quatre demi-brigades, dont l'enthousiasme accélérait le pas. Mais, avant de retracer leurs nouveaux faits d'armes, il nous paraît à propos de continuer le récit de ce qui se passa à l'aile gauche pendant les jours suivants.

Lorsque, dans la soirée, le baron Alvintzy fut prévenu, par le feu roulant de Monte-Pipolo, de l'arrivée de Lusignan sur nos derrières, il ordonna au prince de Reuss, en retraite sur Brentino et Rivalta, de renforcer Ocskay, pendant la nuit, de 2 bataillons et de 4 escadrons. Son intention était d'attaquer le lendemain matin la chapelle San-Marco et le village de San-Giovanni-di-Lubiara, et, immédiatement après la chute de ces deux points, de descendre dans le bassin de Rivoli. L'attaque principale devait avoir lieu par le centre gauche des Impériaux contre notre droite, afin d'ouvrir le passage de la vallée de l'Adige, dans la plaine de Rivoli, au prince de Reuss, aux munitions et aux subsistances. Il fut enjoint à Kœblœs de tomber à 6 heures du matin, de la sommité la plus élevée du Montebaldo, sur la chapelle San-Marco; le prince de Reuss eut ordre de pousser, de la vallée de l'Adige par Osteria, sur Rivoli, et de se réunir à Kœblœs sur ce point; enfin le général Ocskay dut marcher sur notre droite et envoyer contre nous en cas de succès son artillerie et sa cavalerie le

long de l'Adige. A droite et à hauteur de sa colonne, Liptay devait se porter sur les hauteurs de Gane en refusant sa droite; en cas de revers, les troupes de Kœblœs et d'Ocskay se sépareraient dans la vallée du fleuve, et Liptay dirigerait les siennes sur la Madonna, par le ravin de Belluno, tandis que le prince de Reuss enverrait deux bataillons de la vallée de l'Adige dans les retranchements de San-Valentino. N'oublions pas que si la colonne de Lusignan était dispersée et en partie prisonnière, l'armée française se trouvait affaiblie de 4 demi-brigades conduites par Bonaparte sur Mantoue, et de 3 régiments de cavalerie en marche avec Massena sur Verone. Les Autrichiens avaient donc encore l'avantage du nombre.

Joubert, suivant ses instructions, après avoir accordé aux troupes quelques heures d'un repos nécessaire, se prépara à enfoncer la ligne du Tasso. A 4 heures du matin, le général Vial attaqua vivement la chapelle San-Marco; les Autrichiens, qui sentaient l'importance de ce point, le reprirent 2 fois, et 3 fois en furent chassés; enfin, vers 8 heures, il resta en notre pouvoir. C'était déjà beaucoup : nous possédions la clef du champ de bataille; cependant Joubert éprouvait encore de vives inquiétudes pour sa ligne qui présentait des lacunes depuis le terrible combat de la veille, et il attendait avec une grande impatience l'arrivée de la division Rey, en marche de Castelnovo. Vial, considérablement dégarni sur son centre et sur sa gauche, n'avait plus de troupes disponibles, et la 29ᵉ, étant fort éloignée sur sa gauche, laissait un vide par lequel l'ennemi pouvait facilement tourner la chapelle. Ce général venait, à la vérité, de jeter dans une maison une compagnie de

grenadiers de la 33ᵉ, et d'en répandre une autre en éclaireurs en avant de la gauche; mais ces mesures de prudence étaient loin de suffire, et il réclamait du renfort avec instances.

Le général Baraguay d'Hilliers paraît enfin avec un bataillon, se dirige sur Pazzone, à hauteur de Vial, et, quelque temps après, le général Rey arrive à la tête de la 58ᵉ. Dès lors, assuré d'avoir une réserve, Joubert fait aussitôt ses dispositions d'attaque : il prescrit à Vial de s'avancer du Monte-Magnone à droite, en suivant la crête, et de tourner le centre gauche de l'armée autrichienne; Baraguay d'Hilliers doit marcher sur San-Martino avec les 33ᵉ et 58ᵉ, tandis que le général Vaux, à gauche avec la 29ᵉ légère et la 85ᵉ, suivra les versants du Monte-Altissimo pour culbuter la droite des Autrichiens et la prévenir à la Corona. Une colonne, formée de 2 bataillons de la 22ᵉ et d'un de la 58ᵉ, est dirigée sur Ferrara; Murat, enfin détaché de Torri le 14, reçoit ordre de presser sa marche de Pozzo-della-Stella sur la Madonna, afin de couper la retraite aux Impériaux à l'étroit défilé par lequel ils devaient passer. Ces mouvements s'exécutent sur-le-champ avec l'ensemble et la vigueur que permet la nature du terrain, et les Autrichiens ne tiennent ferme nulle part. Vial force Kœblœs à remonter les pentes du Montebaldo, Baraguay d'Hilliers repousse sur San-Michele la colonne d'Ocskay, et Vaux culbute sur la Corona celle de Liptay.

Jusqu'alors le prince de Reuss, réduit à 6 bataillons et à 9 escadrons, y compris la cavalerie d'Ocskay, à cause des détachements faits la veille et pendant la nuit, s'était borné à canonner les retranchements d'Osteria; mais, la fusillade s'éloignant de plus en plus dans la direction du

ravin de la Madonna, et s'étant enfin éteinte sur ses derrières, il posta, comme arrière-garde, à Croara, le comte Saint-Julien avec 10 compagnies et un détachement de cavalerie, en lui recommandant de le suivre à une demi-heure de distance, et fit toutes ses dispositions de retraite. Il détacha d'abord un des 4 bataillons qui lui restaient à Brentino avec deux pièces d'artillerie, et un autre pour couvrir la gorge de Belluno, puis mit les deux derniers en bataille derrière Croara pour couvrir le mouvement rétrograde de la cavalerie et de l'artillerie. Il venait d'être averti que les trois colonnes du centre s'étaient retirées par la Madonna, et que déjà nos tirailleurs menaçaient la gorge d'Avio aux environs de Belluno, lorsqu'il reçut l'ordre d'envoyer ses deux derniers bataillons à San-Valentino par Chizzola et Brentonico; ainsi de toute sa colonne, il ne lui resta plus que les dix compagnies d'arrière-garde du comte Saint-Julien. Il continuait avec elles sa marche sur Belluno, lorsqu'elles se débandèrent par suite d'une panique.

La brigade Baraguay d'Hilliers suivit les colonnes autrichiennes du centre; toutefois, depuis San-Martino, ce général ralentit sa marche afin de donner le temps aux colonnes latérales d'achever leurs mouvements concentriques. Le général Vaux, à gauche, poussa par Lumini et Pravassar, et y effectua sa jonction avec le détachement de Murat. Ce fut alors un sauve-qui-peut général chez les Impériaux : coupés de tous les chemins praticables, ils se précipitèrent dans un sentier tellement étroit et rapide, qu'il se nomme Échelle de Brentino. En ce moment, nos tirailleurs, ayant dépassé à droite et à gauche la cohue des fuyards, arrêtèrent court la tête de leur colonne en faisant pleuvoir sur elle une grêle de

balles et de pierres, et bientôt les morts encombrèrent le défilé, au point qu'il devint impossible d'y avancer, même isolément; la trompette sonna inutilement 2 fois; enfin, au 3e appel, le parlementaire fut reçu et la capitulation accordée. Le corps franc de Mahony et les débris des régiments qui avaient combattu la veille mirent bas les armes au nombre de 6,000 hommes. Alvintzy s'échappa presque seul, et courut les aventures ainsi que quelques généraux dans des gorges impraticables.

Joubert recueillit donc les trophées des 3 journées de combat. Certes on ne saurait assez louer les combinaisons profondes de Bonaparte et la bravoure des troupes; néanmoins on peut dire que les Autrichiens furent vaincus par leur propre faute. Si Alvintzy eût poursuivi ses succès dans la journée du 13, au lieu de rester immobile en face de la division Joubert déjà entamée, rien ne l'eût empêché de débloquer Mantoue; loin de là, son inaction donna le temps à Bonaparte d'arriver de Verone et de réunir les divisions Massena et Rey sur le point menacé; aussi, lorsqu'il voulut enfin recommencer l'attaque, il se trouva, il est vrai, en présence de forces encore inférieures en nombre, mais établies dans les meilleures positions, et animées par la présence d'un général qui savait inspirer aux troupes la confiance, premier gage de succès.

Afin de ne pas interrompre la narration de la bataille de Rivoli, nous avons suspendu le récit des événements qui se passaient à Verone et sur le bas Adige; il est temps d'y revenir et de rappeler au lecteur que Bajalich se trouvait en position le 10 à Caldiero, et que Provera se décidait enfin, le 12, à jeter son pont à Anghiari.

Avant de partir pour Rivoli, Bonaparte envoya Le-

clerc en reconnaissance sur Caldiero avec 1,500 hommes et 400 chevaux, et ce général fut repoussé à San-Giacomo. Bajalich, apprenant dans l'après-midi que Massena avait considérablement renforcé Leclerc et craignant d'être compromis par l'étendue de sa ligne, se rabattit sur Villanova. Au moment où il commençait son mouvement, il reçut une dépêche de Provera, qui sollicitait une diversion du côté de Ronco pour favoriser l'établissement du pont à Anghiari; en conséquence, il poussa un détachement sur Arcole, espérant par cette démonstration retenir près de ce point une partie des troupes d'Augereau.

Le 13, dans la matinée, Provera rassembla son corps derrière le rideau d'avant-postes de Minerbe. Après midi, afin de nous donner le change, il fit amener quelques pontons et 2 pièces pour simuler à grand bruit la construction d'un pont à Nichesola; à l'approche de la nuit on ramena tout ce matériel à Anghiari. Une autre démonstration de passage fut exécutée au-dessus de Castelniela par un détachement de 150 hommes, dont une partie qui avait pris pied sur la rive droite fut faite prisonnière par le chef de bataillon Estève, de la 5e légère. Dans l'après-midi, le prince de Hohenzollern s'ébranla avec l'avant-garde de San-Zenone, et arriva le soir à 6 heures sur les bords du fleuve, vis-à-vis Anghiari; le gros du corps se mit en marche de Minerbe et rejoignit l'avant-garde à 10 heures du soir; il n'était resté que quelques postes autour de Legnago, sur la rive gauche; à droite, neuf compagnies furent détachées à Bonavigo pour y arrêter les Français qui auraient voulu descendre de Ronco sur Albaredo. Les préparatifs de passage terminés, Provera fit amener 6 pièces de canon

dans une île plantée en face d'Anghiari, et embarquer 200 hommes sur 10 pontons.

Un détachement d'une centaine d'hommes de la 5e légère était réparti en cordon sur un espace de 3 ou 4 kilomètres, et il n'y avait qu'un poste de 12 hommes à Anghiari. Après avoir essuyé quelques décharges, ils furent obligés de fuir devant un ennemi trop supérieur en nombre; le premier débarquement fut suivi d'un second, les Impériaux occupèrent Anghiari et travaillèrent sans perdre de temps à la construction d'un pont.

Au premier avis de ce passage, Guieu envoya à Roverchiara ordre au général Bon de marcher sur Anghiari avec 4 compagnies de la 51e et 140 dragons du 9e. Ce général tomba sur le village et culbuta l'avant-garde autrichienne, que les dragons refoulèrent contre une barricade de voitures construite sur la route. Arrêtés par cet obstacle, les Impériaux font demi-tour et résistent de pied ferme, soutenus par le feu de l'île; après 4 heures d'un combat inégal, Bon fut obligé de se retirer et prit position en attendant des renforts. Au jour, la division autrichienne avait effectué le passage de l'Adige, et lorsque 400 hommes de la 4e de ligne, envoyés de Ronco par Guieu, arrivèrent avec du canon à 8 heures du matin, il était déjà impossible de culbuter l'avant-garde ennemie dans la rivière. Néanmoins l'attaque recommença et le succès demeura indécis jusqu'à midi. Guieu pousse alors les dragons, qui font une trouée dans le corps de bataille, enlèvent cinq pièces de canon et font mettre bas les armes à grand nombre d'Impériaux; mais, notre infanterie n'étant pas en force pour les appuyer, les Autrichiens reprirent les armes et obli-

gèrent Guieu à se retirer sur Ronco. (Voir *Pièces justificatives*, n° XXXI.)

Augereau, coupé par ce passage des brigades Bon et Guieu et de la cavalerie du général Dugua, en route pour le joindre, se tira d'embarras par sa présence d'esprit : il rassembla les troupes des généraux Duphot, Valter et Point, les renforça des 2,000 hommes de Lannes, et, les partageant en deux colonnes, marcha, à la tête de la première, sur Anghiari, pendant que Point, avec la seconde, manœuvrait pour tourner l'ennemi.

Le gros du corps autrichien fut atteint chemin faisant par Guieu, qui revenait de Ronco; Provera le tint d'abord à distance respectueuse; bientôt après Bon et Dugua parurent du même côté sur son flanc droit et le harcelèrent. Provera poussa à leur rencontre 2 bataillons de Carlstadt, le corps franc de Giulay et 2 escadrons de hussards; le colonel Piaczeck, qui les commandait, repoussa l'attaque des républicains et leur enleva même une cinquantaine d'hommes. Toutefois, cet engagement retarda la marche de la colonne et permit à Augereau d'atteindre son arrière-garde en suivant des chemins parallèles à l'Adige, et de la pousser la baïonnette aux reins dans un étroit défilé que forme la route en traversant des rizières. Pressés ainsi sur leurs derrières et débordés sur leurs flancs, les Impériaux doublèrent le pas pour sortir de cette situation périlleuse et rejoindre le corps de bataille sur la grande route de Legnago à Mantoue. Ce fut en vain, car Point les avait déjà gagnés de vitesse et se trouvait en bataille à l'endroit où le chemin d'Anghiari tombe perpendiculairement sur cette route. La cavalerie seule parvint, sabre au poing, à se frayer un passage, et l'infanterie fut

forcée de mettre bas les armes au nombre de 1,500 hommes. Augereau, après avoir brûlé le pont par lequel Provera devait opérer sa retraite, rappela toutes les troupes alors en communication avec lui, laissa un millier d'hommes au général Balland pour garder Legnago, et se mit à la poursuite de Provera.

Sur ces entrefaites, Victor, commandant 2 bataillons de la 57ᵉ, et les généraux Brune et Monnier à la tête des 18ᵉ, 32ᵉ et 75ᵉ, s'avançaient sur Villafranca. Bonaparte apprit à Castelnovo, dans la nuit du 14 au 15, la marche de Provera sur Mantoue; privé de nouvelles d'Augereau, il présuma que ce général, parti de Legnago, devait suivre Provera en l'inquiétant sur son flanc gauche. Pour assurer sa défaite, il ne restait donc qu'à lui opposer des forces suffisantes vers Saint-Georges et devant la citadelle. Il rassembla la cavalerie de Leclerc et la division Massena à Roverbella, expédia l'ordre à Serurier d'approvisionner Saint-Georges pour 48 heures, d'enjoindre à Miollis d'y tenir ferme, et partit ensuite pour Roverbella.

Le 15 au matin, le prince Hohenzollern s'approcha de Saint-Georges, dont les portes étaient ouvertes, avec l'avant-garde de Provera. Des soldats qui faisaient du bois à peu de distance de là ne conçurent aucune défiance en voyant les manteaux blancs des hussards autrichiens très-ressemblants à ceux des nôtres; cependant un vieux sergent, remarquant que ces manteaux étaient neufs, conçut des soupçons, tira le cheval de frise de l'avancée et donna l'alarme. Les hussards autrichiens se précipitèrent vainement sur la barrière, le poste les reçut à coups de fusil; la garnison fut bientôt sur pied et la surprise échoua. L'enlèvement de Saint-

Georges n'étant dès lors plus possible par un coup de main, Provera se porta sur la Favorite, mise depuis longtemps en état de défense. Le général Victor, avec les 18e et 57e de ligne et le 25e de chasseurs, fut aussitôt dirigé sur ce point, où Dugua se rendit également avec la réserve; Serurier, laissant la défense de San-Antonio au général Dumas, marcha avec 1,500 hommes entre la Favorite et Mantoue, pour empêcher Provera de communiquer avec la garnison; la 32e, aux ordres de Rampon, alla s'établir entre la route de Mantoue à Castellaro et Due-Castelli, pour se lier avec les colonnes de Guieu et de Bon qui approchaient; Leclerc, enfin, reçut l'ordre de longer la Molinella avec sa cavalerie, renforcée du 8e de dragons, afin de tourner la gauche des Impériaux.

En s'éloignant de la place, le général Provera voulut néanmoins donner avis de son arrivée à la garnison, et fit battre la grenadière par tous ses tambours. Dans Mantoue, on avait regardé la canonnade contre Saint-Georges comme un stratagème des Français, imaginé pour attirer la garnison dans un piége si elle s'avisait d'exécuter une sortie. Vers midi seulement le maréchal Wurmser fut convaincu de la présence d'un corps autrichien devant la place; et, mettant alors toutes les cloches en branle pour en avertir Provera, il ordonna aux troupes de la garnison de se préparer à une sortie générale.

Le 16 janvier, à 4 heures et demie du matin, le général autrichien arriva, sans être aperçu, avec sa droite devant la Favorite, et y attendit la sortie de Wurmser pour attaquer à revers. A 5 heures, deux colonnes se mirent en marche de la place, et, une demi-heure après, Provera engagea l'action. Nos avant-postes se replièrent

sans résistance, et les Impériaux arrivèrent si près de l'édifice, qu'ils durent supposer que nous ne voudrions pas le défendre; tout à coup ils furent reçus au pied des murs par une fusillade meurtrière. Aussitôt Serurier envoya Victor avec la 57ᵉ sur le flanc gauche de la colonne autrichienne; Dugua se porta sur l'autre flanc avec la division de réserve, tandis que Bon et Guieu poussaient sur ses derrières par Due-Castelli.

De leur côté, les colonnes de la garnison attaquèrent à 6 heures la Montada et San-Antonio, et le général Ott parvint même à enlever ce dernier village; mais Massena ne tarda pas d'y arriver avec les 75ᵉ et 32ᵉ, en chassa les Autrichiens, le fit occuper et se porta sur la Favorite. A 10 heures le combat se trouva chaudement engagé sur tous les points.

Lorsque les Impériaux furent repoussés par la 57ᵉ et la cavalerie de Dugua sur Saint-Georges, Miollis exécuta une sortie contre la gauche de Provera, aux ordres du prince de Hohenzollern; Victor et Dugua poussèrent de front son aile droite; Massena aborda son flanc droit avec les 32ᵉ et 75ᵉ, conduites par Brune et par Rampon, et bientôt les généraux Lannes et Guieu tombèrent sur ses derrières, en butte à leurs coups par la défaite de l'arrière-garde, pendant qu'Augereau marchait sur Castellaro. La droite de Provera fut ainsi repoussée sur la Favorite; une partie tomba prisonnière et le reste fut acculé contre Miollis, qui tenait l'aile gauche en échec.

A partir de ce moment, l'action dura encore 2 heures; Provera, perdant enfin tout espoir, prit l'avis d'un conseil de guerre et se décida à parlementer. Il envoya trois officiers, accompagnés chacun d'un trompette, sur les routes par lesquelles s'avançaient nos colonnes d'at-

taque : ces trompettes avaient inutilement sonné plusieurs appels, quand l'officier envoyé sur la route de Saint-Georges parvint à se faire conduire au général Miollis, qui fit cesser le feu, et peu d'instants après Spork se rendit à Saint-Georges pour convenir de la capitulation. On accorda les honneurs de la guerre au corps autrichien ; les officiers conservèrent leurs épées et leurs bagages et les soldats leurs sacs; on permit même, sauf l'approbation de Bonaparte, aux généraux et officiers de retourner en Autriche, sous condition de ne point servir avant échange. Secours et protection étaient promis aux blessés ; le maréchal Wurmser devait être informé de cette capitulation, que Miollis et Spork signèrent à 11 heures et demie, et qui fut ratifiée par Serurier et Provera. Le corps autrichien déposa les armes à 2 heures et fut conduit à Roverbella au quartier-général, d'où l'on renvoya le lendemain sur parole les généraux et les officiers. Cette capitulation, avantageuse pour les Autrichiens, était un hommage rendu par Bonaparte au noble caractère et au courage malheureux du marquis de Provera. Elle dut adoucir l'amertume de ses revers, sinon le regret des fautes qu'il avait commises dans cette série d'opérations.

Ce dernier fait d'armes, qui fit tomber entre nos mains 7,000 hommes, 22 pièces de canon et 19 pontons, fut le glorieux complément de la bataille de Rivoli. Trois jours avaient suffi pour détruire une armée de plus de 40,000 hommes; 20,000 prisonniers et 45 pièces de canon étaient le fruit des savantes combinaisons du général en chef. Mais pouvait-on moins attendre de généraux tels que Massena, Augereau et Joubert, de soldats comme ceux des 4e légère, 18e, 32e et 57e de ligne? Aussi, dans le transport de son enthousiasme,

Bonaparte put-il justement s'écrier : « *Les légions romaines faisaient vingt-quatre milles par jour, nos brigades en font trente et se battent dans l'intervalle!* » et, donner à Massena dans ce moment solennel le surnom d'*enfant chéri de la victoire.*

Après ces événements, Mantoue ne devait pas tarder à se rendre, et, désormais sans espoir de secours, le maréchal Wurmser n'allait plus résister que pour satisfaire aux exigences de l'honneur. L'affaire la plus importante de Bonaparte était donc de faire poursuivre par ses lieutenants les débris de l'armée impériale, tandis qu'il préparerait l'expédition contre la cour de Rome. A cet effet, Joubert reçut l'ordre de marcher sur Roveredo et d'en chasser les Autrichiens; Massena, de se porter sur Vicence et Bassano, et Augereau vers Padoue; de là, après avoir franchi la Brenta, il devait se rabattre à gauche pour prêter la main à Massena. Après leur jonction, ces deux généraux menaceraient le Frioul et le val Sugana.

Massena, entré la veille à Vicence, y attendit 2 jours l'ordre définitif de pousser sur Bassano. Il pressa vivement Bonaparte de faire rejoindre la 7e restée à Verone, et lui demanda en outre un régiment de cavalerie pour suffire aux postes nombreux et aux reconnaissances qu'il fallait pousser journellement sur différents points. Le général en chef lui envoya la 20e légère, à peine de 900 hommes, mais qui devait être incessamment complétée par l'incorporation de deux bataillons de volontaires, et le 24e de chasseurs avec deux pièces d'artillerie. Il lui ordonna en même temps de se porter le 24 au delà de Lisiera et d'y attendre l'arrivée d'Augereau à Citadella. Cette dernière ville se trouvait en-

core occupée par un détachement de Bajalich, et, comme on le supposait beaucoup plus fort qu'il ne l'était en effet, Massena devait y pousser une colonne avec de l'artillerie pour faciliter l'opération d'Augereau, s'emparer aussi du gué au-dessous de Fontaniva et marcher ensuite droit à Bassano; la division Augereau, maîtresse de Citadella, couvrirait sa droite. Après l'occupation de Bassano, Massena tournerait ses forces du côté de Primolano, afin de faciliter le mouvement de Joubert sur Trente.

La division alla donc prendre position le 25 janvier en arrière de le Nove, et le général Kellermann passa sans difficulté le gué au-dessous de Fontaniva; mais l'attaque de Bassano dut être ajournée, le mouvement d'Augereau sur Citadella n'étant pas encore confirmé. La marche de ce général avait été retardée par l'ignorance des guides et un épais brouillard; cependant il était maître de cette ville que la cavalerie ennemie avait abandonnée depuis deux jours. Massena lui proposa de gagner les derrières des Impériaux afin de seconder son attaque de front, et il répondit que le 26 il aurait terminé à midi sa manœuvre tournante et entrerait en action dès que la canonnade de Massena lui en donnerait le signal.

Par suite des mouvements décousus des Impériaux, il n'y avait alors que 2 bataillons, 3 escadrons et 5 pièces d'artillerie dans le camp de Bassano, Bajalich ayant détaché 2 escadrons à Fontaniva et Citadella et 3 autres à Noale. Bien que Kœblœs fût en marche des Sette-Communi et que son avant-garde approchât de Marostica, il n'osa défendre une position aussi étendue et l'évacua à l'approche de notre avant-garde pour se re-

tirer sur Carpane et Crespano, afin d'occuper les gorges de Feltre et de Belluno, tandis que Mitrowsky défendrait l'entrée du val Sugana. Le soir, Kœblœs arriva à Marostica et fit ses dispositions pour s'établir de nouveau à Bassano. Mais dès que Massena fut instruit du mouvement rétrograde de Bajalich, il ordonna au général Ménard de le déloger de Carpane. Ce général forma son avant-garde sous les ordres du chef de bataillon Moranger et la dirigea sur Valstagna ; lui-même, à la tête de la 25e de ligne, suivit à peu de distance, tandis qu'un bataillon de la 32e remonta la rive gauche. L'avant-garde trouva les Impériaux établis sur les hauteurs à 6 kilomètres en avant de Bassano, et les culbuta de village en village sur Valstagna. Ici les Autrichiens, à l'aide de renforts, voulurent tenir ferme et furent contraints par l'avant-garde à repasser le pont, qu'ils coupèrent. La 25e arrivait en ce moment ; aussitôt Menard lui ordonna de passer la Brenta ; éclaireurs et grenadiers s'élancent sur les longerons que l'ennemi n'avait pas eu le temps de rompre et entrent pêle-mêle avec lui à Carpane ; un combat à l'arme blanche s'y engage et coûte aux Autrichiens une centaine d'hommes tués ou blessés et 500 prisonniers. La nuit, et le défaut de cavalerie de notre côté sauvèrent son artillerie.

Joubert s'était mis en marche par les vallées du Tyrol pour chasser Loudon au delà du Lavis et se lier à Massena à travers les gorges de la Brenta. Le 26, il arriva devant Seravalle, que Vukassowich occupait fortement, et, ne se trouvant point en force, il remit l'attaque au jour suivant. Vial emporta le 27, avec deux bataillons, les retranchements de San-Valentino et menaça le flanc droit de la position de Chizzola ; Loudon ordonna alors

au colonel Dœller, qui la commandait, de se retirer à Ravazzone pendant la nuit. Le 28 Murat monta sur des bateaux avec 200 hommes et vint débarquer à Torbole; Vial, après une marche longue et pénible au milieu des neiges, tourna les Impériaux sur ce point et leur fit 450 prisonniers. Après cet échec, Loudon évacua Mori, et Roveredo ouvrit ses portes. Pressé de plus en plus, le général autrichien ne songea même pas à disputer les gorges de Caliano. Joubert, ne soupçonnant pas son découragement, avait déjà pris des mesures pour forcer ce poste important et ordonné à Belliard une manœuvre tournante, tandis que Vial refoulerait l'ennemi sur Trente en remontant la rive droite de l'Adige.

Sur ces entrefaites, Massena reçut ordre de s'emparer du château de la Scala et de pousser vivement Kœblœs et Bajalich dans les gorges vers Primolano, afin d'opérer sa jonction avec Joubert et couper l'ennemi de Trente. Il donna avis de ce mouvement à Augereau, en lui demandant deux demi-brigades et un régiment de cavalerie pour l'appuyer. En conséquence, la brigade Menard, soutenue par celle de Rampon, fut relevée à Carpane par la 20e légère et la 18e de bataille, et se mit en route pour le château de la Scala. Augereau remplaça la 18e de bataille à la Roya par une de ses demi-brigades. L'ennemi n'attendit pas Menard, et il entra à la Scala sans tirer un coup de fusil. Joubert, de son côté, occupa Trente sans coup férir; et, comme la possession de cette ville ne suffisait pas pour assurer celle des gorges de la Brenta, il s'empara de la ligne du Lavis et du point important de Segonzano, et informa sur-le-champ Massena de la prise de possession de Trente. Celui-ci s'était porté sur Borgo le 31 janvier et

y avait enlevé un grand magasin de farines; comme les Impériaux s'étaient retirés sur Feltre, le général Dumas, commandant l'avant-garde, y marcha avec 500 hommes d'infanterie et 200 chevaux; mais Bajalich ayant passé la Piave sans s'arrêter, il ne jugea pas à propos de faire occuper cette ville, et établit définitivement sa ligne quand Joubert eut terminé ses opérations.

L'avant-garde, composée des 20e légère, 18e de bataille et de 2 escadrons du 10e de chasseurs avec 2 pièces d'artillerie sous le commandement du général divisionnaire Dumas, occupa Primolano, Cismone et Carpane. Elle dut communiquer avec Joubert, dont la ligne s'étendait jusqu'à Levico, par des reconnaissances réciproques dont Borgo fut le point de repère. Les brigades Menard et Rampon vinrent reprendre à Bassano leurs anciens cantonnements, et Augereau rappela ses deux demi-brigades afin d'opérer son mouvement sur Trevise et Castelfranco. Massena se trouva de la sorte couvert à gauche par Joubert et à droite par Augereau.

Le lendemain de la bataille de la Favorite, Serurier avait informé de la capitulation de Provera le maréchal Wurmser, instruit déjà par la bouche des prisonniers faits dans la sortie de la veille, des événements de Rivoli. Si la plupart des habitants de Mantoue se trouvaient approvisionnés jusqu'au 28, 500 étaient sans aucune ressource, et le maréchal abandonnait un cheval par jour pour soutenir leur misérable existence. En vain l'archevêque adressa aux riches un mandement où il leur imposait, comme un devoir sacré, de découvrir et de livrer les subsistances qui n'avaient point été déclarées antérieurement; en vain le commissaire général fit exécuter des visites domiciliaires,

ces mesures ne procurèrent que pour trois jours de vivres au delà du terme fixé par Wurmser dans ses dernières dépêches à Alvintzy. Réduit à cette extrémité, le maréchal se décida enfin à entrer en pourparlers; néanmoins il demanda auparavant par écrit à ses lieutenants s'il restait encore un moyen de prolonger la résistance; si, dans le cas contraire, il fallait capituler, de quelle manière on entrerait en pourparlers; enfin quelles seraient les bases de la capitulation. Il y eut unanimité d'opinions, et le soir même il dépêcha le comte Klenau, son aide-de-camp, au quartier-général de Roverbella, sous prétexte d'un échange de prisonniers.

Serurier entama la conversation sur la situation de Mantoue. Klenau, après avoir fait étalage des prétendues ressources de la place, ajouta qu'au surplus, comme on perdait l'espoir d'être secouru, la conduite du maréchal dépendrait des conditions qu'on lui ferait; sur quoi Serurier assura qu'elles seraient des plus honorables. Wurmser instruit par le retour de Klenau des dispositions de Bonaparte, le renvoya le lendemain avec une lettre pour Serurier, où il lui proposait d'évacuer purement et simplement la place. De son côté, ce général avait fait prévenir Bonaparte, occupé à Bologne des préparatifs de l'expédition projetée contre Rome. Le général en chef se rendit aussitôt à Roverbella et se trouvait incognito dans le cabinet de Serurier, enveloppé de son manteau, lorsque Klenau y vint pour la troisième fois. Pendant la discussion, il écrivit les conditions qu'il accordait au vieux maréchal, et se faisant alors connaître, les remit à cet officier, en le chargeant de lui dire qu'elles seraient les mêmes, quelle que

fut la durée de sa résistance. Pénétré de reconnaissance pour cet acte généreux, Wurmser ne discuta plus, et le 2 février la capitulation fut conclue à San-Antonio. La garnison devait sortir par la porte Maggiore avec les honneurs de la guerre, déposer les armes à la queue du glacis et rester prisonnière jusqu'à parfait échange, à l'exception du maréchal, de son état-major et de 700 hommes, dont 200 cavaliers, à son choix. Cette capitulation, signée par le baron Ott et le comte Klenau, le fut du côté des Français par Chabot, Lespinasse et Chasseloup, commandants de l'artillerie et du génie; Wurmser et Serurier la ratifièrent.

Le 3 février au matin on nous livra la citadelle, et du 4 au 6, la garnison, au nombre de 16,324 hommes, restes de 30,475, sortit en trois colonnes. Le défilé de ces braves troupes fut imposant, quoique les soldats portassent sur leur figure et dans leur tenue l'empreinte des terribles privations endurées depuis 5 mois. On trouva dans Mantoue, outre les 179 pièces de l'équipage de siége abandonnées avant la bataille de Castiglione, un matériel de 325 bouches à feu, un équipage de pont et 60 drapeaux qu'Augereau fut chargé de porter au Directoire. Pendant son absence le général Guieu prit le commandement de sa division, et fut subordonné à Massena.

Le moment était enfin venu de pousser l'armée sur les États héréditaires; mais Bonaparte, obligé d'attendre des renforts et de terminer les affaires de l'intérieur de l'Italie, se vit obligé de prendre pendant 6 semaines une position d'observation. En conséquence, il prescrivit à Massena de surveiller les débris de l'armée impériale dispersée dans le Frioul, et le fit rejoindre à Vicence

par le général divisionnaire Chabot avec les 12e et 64e de bataille, 2 escadrons du 25e et 12 pièces de canon. Massena se vit ainsi à la tête de près de 25,000 hommes.

Le conseil aulique était alors dans un grand embarras. Alvintzy, accablé de chagrin et de maladie, ne cessait depuis trois semaines de réclamer un successeur; dix mois de cette guerre terrible, en détruisant cinq armées, l'élite de la population militaire de l'empire, avaient usé trois généraux naguère encore l'orgueil de son état-major. Il comprenait enfin qu'à la jeunesse, à la foudroyante activité de Bonaparte, il fallait opposer de semblables moyens, puisque d'ailleurs les vieux généraux ne se souciaient plus d'un commandement chargé d'une aussi lourde responsabilité. Le prince Charles, doué des qualités auxquelles Bonaparte avait dû ses prodigieux succès, était donc l'adversaire à lui opposer. Cependant comment l'éloigner du théâtre de sa gloire? à qui confier la défense de la vallée du Danube et de la route de Vienne? Forcé de parer au danger le plus pressant, le conseil aulique ne pouvait balancer longtemps, et il ordonna au prince Charles de se rendre sur-le-champ en Italie; mais avant son départ les derniers coups portés à l'armée impériale y avaient encore augmenté le désordre et le découragement. Il passa les troupes en revue dans leurs positions, les envoya ensuite derrière le Tagliamento en quartiers de rafraîchissements, et ne laissa sur la Piave que la cavalerie de Hohenzollern.

Sans attendre la remise de la place de Mantoue, Bonaparte était retourné à Bologne pour diriger l'expédition contre l'armée papale, dont le commandement fut confié au général Victor Perrin, récemment promu au

grade de général de division. Sa colonne fut composée de troupes de la division Augereau ou de renforts récemment arrivés en Italie et d'une petite réserve de grenadiers aux ordres du général Lannes : l'expédition ne fut ni longue ni périlleuse; après un combat sur le Senio, l'armée papale se retira vers Ancône, qui fut enlevé, et les Français se trouvaient aux portes de Rome lorsque le pape se décida à signer la paix à Tolentino. La division Victor occupa la Romagne, et le général en chef revint à Milan. Quand les renforts dont on lui avait annoncé l'envoi furent arrivés, il en forma deux nouvelles divisions destinées aux généraux Dallemagne et Rey : la première fut placée provisoirement, sous les ordres du général Baraguay d'Hilliers, dans le val Sugana, et l'autre sur les bords de l'Adige, entre Roveredo et Trente. Toutes les deux se trouvèrent ainsi commandées par Joubert. L'habileté généralement reconnue de son adversaire fit craindre à Bonaparte de voir déranger ses combinaisons par une attaque sur le Lavis. Il jugea donc prudent de renforcer Joubert de trois demi-brigades et lui adressa une instruction dont voici les principales dispositions : si l'on était obligé d'évacuer Trente, il devait se replier sur Roveredo, faire occuper Mori par la division Rey, passer l'Adige et placer ses trois divisions entre ce fleuve et Torbole, ne laissant que des détachements et quelques pièces d'artillerie dans les défilés entre Mori et Rivoli pour interdire le chemin à l'ennemi. On lui recommandait même de construire une redoute en face de laquelle il jetterait un pont qu'il couvrirait d'une tête, afin d'être toujours maître des deux rives du fleuve. Dans le cas où les opérations du centre et de la droite viendraient à rendre dangereuse pour la gauche l'occu-

pation de la ligne de Torbole à Mori, Joubert trouverait pour elle un appui suffisant sous Peschiera, Verone ou Mantoue. Il ne regarderait plus la ligne de Rivoli que comme ligne de passage, étant trop éloignée pour que le centre pût le secourir par un mouvement de flanc sur Trente; la position de Mori, au contraire, facilitait ce mouvement. Cette tâche était si scabreuse, que, malgré sa soif de gloire, Joubert représenta que, si la ligne du Lavis venait à être forcée, il n'existait pas de point assez rapproché sur lequel, exécutant sa retraite dans la nuit, il pût rallier ses troupes et tenir toute la journée du lendemain. Mais Bonaparte ne changea rien à son instruction, et se contenta de l'engager à la relire et à la méditer, lui observant que la manœuvre prescrite tenait à son système de guerre pour la prochaine campagne.

CHAPITRE VII.

Mesures prises par Bonaparte pour s'assurer des auxiliaires en Italie. — Préparatifs des Autrichiens. — Coup d'œil topographique et militaire sur le théâtre de la guerre. — Plan de Bonaparte pour l'invasion de l'Autriche intérieure. — Il prend l'initiative. — Combat de Longarone, où Lusignan est fait prisonnier. — Le prince Charles réorganise son armée et la rassemble derrière le Tagliamento. — Passage de ce fleuve par les Français. — L'armée autrichienne se retire sur l'Isonzo. — Les Français franchissent cette barrière et prennent Gradisca. — Combat de Tarvis. — Guieu enlève la Chiusa-di-Pletz, et, de concert avec Massena, prend la division Bajalich et enlève l'artillerie et les bagages de l'armée. — L'archiduc réorganise de nouveau son armée et se retire sur Saint-Veit. — Opérations de Joubert dans le Tyrol. — Il chasse les Autrichiens de la ligne du Lavis. — Combats de Salurn et de Botzen. — Le corps autrichien du Tyrol est séparé en deux. — Combat de Klausen. — Les Français occupent Brixen. — Bonaparte fait des propositions de paix qui sont refusées. — Combats de Dirnstein et d'Hundsmarckt. — L'empereur demande un armistice. — Événements en Tyrol. — Joubert se met en marche sur Lienz pour rejoindre l'armée par le Pusterthal, et reçoit à Spital avis de l'armistice. — Mesures prises par Bonaparte pour déjouer les mauvaises intentions du sénat de Venise. — Insurrections de Bergame, de Brescia et d'autres villes de la terre ferme. — Mesures prises par le sénat contre ces villes. — Contre-révolution. — Opérations militaires entre l'Oglio et l'Adige. — Pâques veronaises. — Les Français se retirent dans les trois forts qui sont cernés par les habitants de la ville et de la campagne. — Kilmaine dirige quatre colonnes sur Verone. — Combat de Croce-Bianca. — L'armistice conclu avec les Autrichiens met fin aux hostilités. — Capitulation de Verone. — Massena porte au Directoire les préliminaires de Leoben.

Nous venons de voir les souverains de la Sardaigne, de Parme, de la Toscane et de Naples subir la loi du vainqueur, et Bonaparte terminer glorieusement ses travaux par la prise de Mantoue et l'expédition de la Romagne.

Cependant l'Autriche, bien qu'épuisée et menacée au cœur de ses possessions héréditaires, se refusait de négocier sans le concours de l'Angleterre ; il fallait donc que l'armée d'Italie seule exécutât le projet auquel le Directoire avait d'abord songé à associer les armées d'Allemagne; mais il était nécessaire que la force de celle d'Italie fût, pour ainsi dire, doublée. Sur les instances de Bonaparte, le Directoire s'était enfin décidé à mettre en marche pour la péninsule 30,000 hommes de l'intérieur et des bords du Rhin; et, comme ces troupes ne pouvaient arriver sur l'Adige avant deux mois, il prit toutes les mesures nécessaires pour dérober leur mouvement le plus longtemps possible, afin d'éviter que le conseil aulique ne rétablît l'équilibre des forces en faisant passer d'Allemagne en Tyrol et en Frioul des renforts équivalents. Bonaparte, sans attendre l'arrivée des siens, avait fait ses dispositions préparatoires. Lorsque Clarke revint à Milan, après avoir échoué dans ses propositions d'armistice à la cour de Vienne, il l'envoya négocier à Bologne un traité d'alliance offensive et défensive avec le comte de Saint-Marsan. Par ce traité, la république garantissait la couronne du roi de Sardaigne, qui, de son côté, déclarait la guerre à l'Autriche, et joignait à l'armée française un corps de 10,000 hommes et 20 pièces de canon.

Bonaparte aurait bien désiré doubler le nombre de ses auxiliaires au moyen d'une alliance semblable avec la république de Venise, pour continuer ses opérations sans affaiblir les armées du Rhin d'un seul bataillon; mais le Directoire ne ratifia point le traité de Bologne, et la négociation avec le sénat ne réussit pas. Voulant neutraliser les mauvais desseins de cette république, il

résolut de l'occuper chez elle. Maître des châteaux de Bergame et de Brescia, tenant Peschiera, Verone et Legnago par des garnisons, ce lui fut chose facile. La tyrannie des oligarques, leur orgueil, les exactions des provéditeurs, excitaient la haine de tous les gens éclairés des provinces de terre ferme qui aspiraient à secouer un joug chaque jour plus intolérable. L'adjudant-général Landrieux fut chargé de se mettre en rapport avec les mécontents et de préparer un soulèvement prochain de concert avec eux.

De son côté, le prince Charles n'entrevoyait que difficultés; son armée consistait seulement alors, à l'exception de quelques bataillons venus du Rhin, dans les débris des quatre armées successivement détruites en Italie et sur les montagnes du Tyrol durant la campagne précédente. La plupart des régiments n'offraient que des cadres appauvris; l'élite de la cavalerie avait péri à Mantoue, et l'infanterie ne se composait que de recrues. Par suite de tant de défaites, on s'était vu forcé d'incorporer dans les mêmes bataillons de jeunes soldats de toutes les nations à mesure qu'ils arrivaient sur la ligne. Le baron Alvintzy, vers la fin de son commandement, avait commencé à disloquer ces bataillons combinés, incapables de rendre de bons services; mais il en restait encore 34, auxquels il fallait donner une nouvelle organisation, afin de réunir les hommes qui parlaient la même langue.

Dans cet état de choses, l'archiduc, ne pouvant songer à une guerre offensive, adopta le parti le plus sage en essayant de se maintenir sur le Tagliamento et de nous fermer l'entrée de l'Autriche. Cette entreprise était d'ailleurs si ardue, que le prince crut devoir se rendre à

Vienne pour hâter l'envoi de puissants renforts et surveiller en personne l'exécution des mesures les plus urgentes. D'abord 21 bataillons et 18 escadrons, donnant 22,000 hommes, dont 2,800 de cavalerie, reçurent, des bords du Rhin, l'ordre de se rendre en Tyrol avec un parc de 74 bouches à feu, et bientôt après 10 bataillons, 6 escadrons et quelques détachements de recrues, avec 79 pièces d'artillerie, prirent la même direction de différents points de la monarchie. Toutefois la distance des lieux fixés pour le rassemblement des colonnes faisait justement craindre au prince qu'elles ne fussent prévenues à la frontière par les Français, car leur itinéraire était tracé de telle manière que les dernières colonnes ne devaient arriver sur le théâtre de la guerre que le 21 avril. Il pressa donc l'échange de la garnison de Mantoue, dont 5,000 hommes rentrèrent dans les rangs à leur arrivée à Gorizia, et fit voyager en poste les premiers échelons des renforts. S'ils avaient tous eu le temps d'entrer en ligne, ils auraient porté la force de l'armée à 80,000 hommes. Le prince Charles en rassembla néanmoins, dans les premiers jours de mars, 40,000, dont 4,200 de cavalerie avec 157 bouches à feu, réparties en 34 bataillons, 26 escadrons et 24 compagnies de chasseurs. Un équipage de 20 pontons fut amené de Prague à Klagenfurth, un autre de 28 fut dirigé d'Esseck sur Sisseck; de plus on mit sur les chantiers, à San-Lorenzo, 66 pontons. On envoya à l'armée 7 ou 8,000 équipements complets; des bêtes de somme remplacèrent la plupart des fourgons de régiment; les ambulances et les hôpitaux temporaires furent réorganisés; on assura les subsistances par des achats et des réquisitions de grains dans l'intérieur; une foule d'officiers généraux et

supérieurs vinrent de l'armée du Rhin combler les vides que les combats et les fatigues avaient produits dans les cadres; enfin on désigna les généraux Kollowrath et Devaux pour commander l'artillerie et le génie.

A cette époque la marine autrichienne ne consistait qu'en une corvette, 3 bâtiments légers et 16 chaloupes canonnières, portant ensemble à peine 100 pièces de canon et 400 hommes d'équipage. Cette flottille fut partagée en 3 divisions, dont une stationna devant Fiume, et les deux autres à Trieste, où commandait le général Pittony. On jeta de petites garnisons des régiments de frontières dans les places de Zeng, Porto-Ré, Bukari, Carlstadt et Karlopago; on fortifia tant bien que mal les points les plus importants de la côte; 3 bataillons hessois à la solde des Anglais formèrent la garnison de Trieste, et 2 compagnies de Gradiscans celle de Fiume; on affecta, en outre, 4,000 recrues à la garde des côtes; on coupa toutes les routes qui mènent à l'intérieur, ou on les couvrit d'abatis et de retranchements comme les défilés.

Malgré l'activité imprimée à tous les services par la présence de l'archiduc Charles à Vienne, l'armée n'était pas encore en état d'entrer en campagne, lorsque, dans la dernière quinzaine de février, les colonnes de Bernadotte et de Delmas, si impatiemment attendues, atteignirent les environs de Verone. Dès lors Bonaparte se vit en état de reprendre le cours des opérations avec toute la vigueur d'une initiative longtemps calculée et les chances de succès que promet la supériorité du nombre.

Avant d'entrer dans le détail des opérations, il n'est pas hors de propos de donner une idée du théâtre de la

guerre. A environ 10 myriamètres à l'est du Brenner, aux monts Greiner et Drei-Herrn (dei tre Signori), la grande chaîne des Alpes se bifurque : la chaîne principale descend vers le sud, et sépare, au col de Toblach, les sources de la Drave de celles de la Rienz, affluent de l'Eisack; la chaîne secondaire, sous le nom d'Alpes Noriques, continue de courir à l'est en s'abaissant vers le Danube, et offre plusieurs cols ou passages par lesquels on passe des sources de la Rienz ou de la Drave à celles de la Salza, embrassées par un chaînon qui, projeté du pic des Drei-Herrn vers le nord, tourne brusquement à l'est, et sépare jusqu'à Braunau la vallée de la Salza de celle de l'Inn.

Au-dessous du col de Toblach, la chaîne principale, sous le nom d'Alpes Carniques, reprend sa direction primitive de l'ouest à l'est, forme la berge droite de la grande vallée de la Drave et domine la Carinthie; de ce point, elle détache au sud-ouest un chaînon qui se dirige sur Trente, et donne naissance, sur son versant droit, au Lavis (Avisio), et, sur son versant gauche, à la Brenta et à la Piave. Ce chaînon se ramifie dans les monts Lessini; ces derniers divergent et s'abaissent entre Verone et Bassano, et sont soutenus au sud par de nombreux contre-forts qui séparent la Brenta de la Piave, divisent les sources de cette dernière de celles du Tagliamento, qui sillonne les flancs de la chaîne principale, et s'épanche dans une plaine vaste et unie. Entre ces deux cours d'eau, naissent, dans la convexité de l'enfourchement du contre-fort intermédiaire, le Zelline, affluent de la Piave, dont le lit est aussi variable que le cours en est rapide et promptement tari.

Vers les sources de la Fella, affluent de gauche du

Tagliamento, l'arête principale fléchit et s'abaisse pour ouvrir, à Tarvis, un des principaux passages du Frioul, dans la vallée de la Drave. On y arrive à la fois en remontant le cours du Tagliamento et de la Fella, et par celui de l'Isonzo dont les sources sont à l'est de ce passage, au point où la chaîne se divise de nouveau pour former l'angle qui s'ouvre à l'est et forme la vallée de la Save. C'est aux sources du Tagliamento et de l'Isonzo que ces monts ont reçu, à Rome, le nom d'Alpes Juliennes.

La branche gauche de la chaîne sépare la Drave de la Save, et la Carinthie comme la Basse-Styrie de la Carniole, pénètre en Hongrie et s'abaisse sur la droite du Danube vers les confluents de ces deux rivières. La route de Laybach à Klagenfurth franchit, au col de Leobel, cette chaîne, qu'on peut regarder comme secondaire. L'autre branche, qui est la plus élevée, conserve le nom d'Alpes Juliennes, et se continue, au sud-est, vers les côtes orientales de l'Adriatique. On la traverse assez facilement, non loin des mines fameuses d'Idria, en allant de Gorizia à Laybach pour passer de la vallée de l'Isonzo dans celle de la Save.

La chaîne secondaire fournit des affluents à la Drave sur ses flancs méridionaux, et sur ses flancs septentrionaux, elle en envoie à la Salza, à la Traun et à l'Inn tributaires du Danube, à la Muhr, qu'elle recourbe à Bruck, non loin de Leoben, pour la ramener dans la Drave, en bordant la Hongrie.

La Muhr a, sur sa rive droite, un contre-fort détaché de cette chaîne secondaire au point où part, au nord, celui qui recourbe les eaux de la Salza. Ce contre-fort sépare le bassin de la Muhr de celui de la Drave, limite la

Carinthie et la Haute-Styrie, et se divise ensuite en deux branches qui s'appuient sur le cours de la Muhr au point où, déviant de sa direction à l'est à hauteur de Bruck, elle revient au sud pour se réunir à la Drave.

On traverse ce contre-fort à Neumarckt, au haut de la vallée transversale de la Gurck, sur la route de Klagenfurth; il fournit sur son flanc droit des affluents directs à la Drave, et sur son flanc gauche en envoie à la Muhr, cours d'eau du même bassin.

Tels sont les traits principaux de l'orographie du nouveau théâtre de la guerre. Ajoutons à ces renseignements généraux quelques notions sur les tributaires de l'Adriatique et sur deux affluents du Danube.

Ces tributaires sont au nombre de 13, parmi lesquels 5 seulement, l'Adige, la Brenta, la Piave, l'Isonzo et le Tagliamento, méritent l'attention des militaires. Mais prévenons d'abord qu'à l'exception de l'Adige, de la Piave et du Tagliamento, tous les cours d'eau qui se précipitent des montagnes vers l'Adriatique, à travers une plaine presque horizontale, dans un lit indéterminé, changent tous les trois ans leur cours principal de rive; ce qui provient sans doute ou des dépôts amenés dans les lits des récipients par les affluents et la chute des ravins, ou par les ensablements que produisent les crues extraordinaires dans la partie du lit du courant principal.

L'Adige, second fleuve d'Italie, prend sa source dans trois lacs qui sont au col de Reschen. Il se dirige au midi jusqu'à Glurns, tourne au levant vers Meran, se courbe au sud-est près du confluent de l'Eisack, de là au sud-ouest jusqu'à Verone, puis enfin il retourne au sud-est et va s'emboucher dans l'Adriatique, après 360 ki-

lomètres de parcours, à Fossone, au sud et près de Chioggia.

Ce fleuve reçoit 3 petits affluents sur sa rive droite et 8 sur sa rive gauche, parmi lesquels l'Alpone était devenu fameux dans la campagne précédente. Quoique rapide et profond, l'Adige n'est pas dépourvu de gués en temps ordinaire, dans son cours supérieur, au-dessus de Trente. La navigation qui commence à Branzoll, au-dessous de Botzen, y est dangereuse et difficile; cependant le fleuve est sillonné à Trente par des bateaux de 120 à 130 quintaux métriques; ce tonnage est double pour ceux qui le parcourent de Verone à son embouchure. La largeur moyenne de l'Adige de Trente à Verone est de 90 à 100 mètres et de 200 de Porto-Legnago à l'Adriatique; sa profondeur est de 1 à 4 mètres; son lit s'élève de 3 à 5 mètres à l'époque de la fonte des neiges et produit des inondations désastreuses dans la Polésine de Rovigo. Aux environs de Verone, la plaine où s'abaissent les derniers gradins des montagnes n'est élevée que de 60 mètres au-dessus du niveau de la mer: aussi le fleuve y est-il endigué.

La Brenta sort des lacs de Caldonazzo et de Levico, situés sur le col de Pergine, à l'est de Trente. Jusqu'à Borgo-di-val-Sugana, la Brenta suit la direction du nord-est, et coule ensuite au sud-est jusqu'à Bassano; de là elle court au sud-ouest, puis au sud-est jusqu'au-dessous de Chioggia, où elle se jette dans le golfe de Venise après un cours de 160 kilomètres. De Dolo se détache le canal de la Brenta, qui débouche à Fusina dans les lagunes de Venise. La Brenta reçoit un affluent sur chacune de ses rives; à gauche, le Musone, canalisé depuis Castelfranco, où il prend le nom de Musone-de-Sassi,

et à droite le Bachiglione, navigable depuis Vicence. Flottable jusqu'à Campo-San-Martino, la Brenta y devient navigable pour de gros bateaux du port de 240 quintaux métriques, néanmoins elle est guéable en beaucoup d'endroits. On a voulu régler le cours de cette rivière torrentueuse en établissant un bassin artificiel au débouché des montagnes; placé trop haut, il a causé une diminution de vitesse dans le bas, et par suite un encombrement du lit qui a forcé d'élever démesurément les digues dans la partie inférieure de son cours.

La Piave a sa source aux monts Antola et Paralba; elle court au sud-ouest depuis son origine jusqu'au confluent de la Sonna et de là au sud-est jusqu'à Cortellazzo, au nord-est de Venise, où elle a son embouchure après un cours de 215 kilomètres. Ses affluents, qui ne méritent point de mention particulière, sont au nombre de 6 sur la rive droite et de 2 sur la rive gauche. Cette rivière est flottable à Perarolo et navigable à Ponte-di-Piave pour des bateaux de médiocre grandeur.

Le Tagliamento jaillit des flancs du mont Mauria et se précipite dans la direction du levant; à Venzone il prend celle du sud-ouest, tourne au sud à Pinzano, puis au sud-est à Delizia jusqu'à son embouchure dans l'Adriatique, où il mêle ses eaux au sud-ouest des lagunes de Marano, après un cours de 170 kilomètres. Ses principaux affluents sont : à droite, les torrents d'Arzino et de Cosa; à gauche, le Lumiei, le Degano, le But et la Fella. Il est flottable à Tolmezzo et commence à être navigable pour de petits bateaux à Latisana.

L'Isonzo prend naissance sur le versant méridional du mont Terglou, court alternativement du sud-ouest au sud-est jusqu'à l'Adriatique, où il se précipite sous le

nom de Sdobba, après un cours de 130 kilomètres. Il est grossi à droite par la Corritenza et la Torre, et à gauche par l'Idria et la Vippach. Il est flottable dans les crues et guéable dans les basses eaux sur beaucoup de points. Au-dessus de Gorizia, les petites barques ne peuvent le remonter que 8 à 10 kilomètres.

La Save sort d'un petit lac au nord de Laybach, court au sud-est jusqu'à Gradisca, puis à l'est jusqu'à Xupanje, tourne brusquement au sud, remonte à l'est jusqu'à Mitrowitz, revient vers le sud et va se jeter dans le Danube entre Semlin et Belgrade, après un cours sinueux de 75 myriamètres. Elle reçoit 5 affluents sur sa droite et deux sur sa gauche. Sa largeur, de 30 mètres à peine au-dessus de Laybach, s'élève déjà à 100 sur la frontière de Hongrie et à 200 aux environs de Santa-Anna ; de cette ville à son embouchure elle varie de 3 à 600 mètres. Au-dessous de la Culpa, les bateaux de la Save peuvent porter au moins 1,500 quintaux métriques, mais au-dessus de Sisseck leur chargement ne dépasse pas 200.

La Drave prend sa source dans le Pusterthal au-dessus de Lienz, court à l'est jusqu'à Marburg, fléchit vers le sud-est et se jette dans le Danube auprès d'Eszeck. Cette rivière a 65 myriamètres de cours ; jusqu'à Villach elle coule dans une large vallée, et au-dessus de Szigeth ses rives sont marécageuses. Elle est navigable à Villach pour des bateaux de 150 quintaux métriques, en Hongrie de 500, et à Eszeck de 1,500.

Ces deux derniers cours d'eau sont tributaires du Danube, et la Drave a pour affluent, sur sa rive gauche, la Muhr, qui prend naissance dans les lacs de Schwarz et Weisbaden. Cette dernière court au nord-est jusqu'à

Bruck, descend brusquement au sud vers Ehrenhausen et vient au sud-est tomber dans la Drave au-dessous de Legrad, après un cours de 92 myriamètres. Elle est flottable à Judenburg et navigable à Grœtz pour des bateaux de 200 quintaux métriques. Elle reçoit un affluent sur chacune de ses rives.

Entre l'Adige et la Livenza on ne compte pas moins de 17 canaux, qui tous ont peu d'étendue. Le canal d'Este est le principal, il joint le Bisatto au Frassine; son développement est de 18 kilomètres, et sa largeur varie de 18 à 26 mètres sur une profondeur d'un mètre.

Tels sont les principaux cours d'eau naturels et artificiels de ce vaste et montueux théâtre où vont s'étendre les opérations de l'armée. Borné à l'ouest par l'Adige, au nord et à l'est par la grande vallée du Danube, l'Adriatique est sa limite au midi. Entre les montagnes et la mer s'étendent les plaines du Frioul, qui, onduleuses et boisées au pied des montagnes, graveleuses et nues au delà des dernières pentes, sont rongées et déjà marécageuses à quelques kilomètres de la mer.

Parmi les routes qui sillonnent le pays, il faut remarquer celles qui courent à ses extrémités occidentale et orientale. La première part de Verone, remonte la vallée de l'Adige jusqu'à Brixen, traverse le Brenner, se dirige sur Innsbruck et vient, en descendant la vallée de l'Inn, déboucher, non loin de Wald-München, dans celle du Danube; la deuxième met en communication Trieste avec Vienne par Laybach, Klagenfurth, Judenburg et Bruck, en traversant successivement les vallées de la Save, de la Drave et de la Muhr. Une route transversale, partant de Brixen et venant déboucher sur la précédente à Villach par le Pusterthal, et une autre qui suit

le pied des montagnes et va à Trieste par Palmanova et Montfalcone doivent encore fixer l'attention. Dans les montagnes, la vallée de l'Adige communique avec celle de l'Inn par les cols de Reschen et du Brenner et par le col de Toblach avec la vallée de la Drave. Cette vallée communique avec celle de la Save par le col de Kreutzberg; celle du Tagliamento se lie par le col de Pontebba ou de Saifnitz avec celles de la Drave et de la Save; enfin la vallée de l'Isonzo est jointe à celles de la Drave et de la Save par les cols de Prediel et d'Adelsberg. Dans la plaine, Udine est le nœud des routes de Villach et de Trieste; de Trévise enfin, de belles routes mènent à Trente, Verone, Mantoue et Ferrare.

Cet échiquier ne contenait au nord que des provinces appartenant à l'Autriche, et au midi les États de la république de Venise. Les deux seules places de Palma-Nova et d'Osoppo défendaient ces derniers. La 1re, assise dans une plaine à peu de distance de la Torre, se trouve à 38 kilomètres environ de la gauche du Tagliamento et à 26 kilomètres de la mer; la seconde, sur la même rive, est située au débouché des montagnes. La république de Venise possédait aussi Verone et Legnago sur l'Adige; mais ces deux dernières étaient déjà au pouvoir des Français. Il y avait en outre quelques barrières faiblement retranchées, telles que la Chiusa, dans la vallée de l'Adige, la Chiusa-Veneta, dans celle de la Fella, et la Chiusa-di-Pletz (di Fleitsch), sur la Coritenza, affluent de l'Isonzo. Le littoral de l'Adriatique n'était défendu qu'au moyen de batteries de côtes.

Le comté de Gorizia, la Carinthie et l'Istrie produisent fort peu de grains et de vin. Les habitants de la Carniole ne récoltent pas plus de blé, mais ils ont du vin,

des pommes de terre, des chataignes et du bétail. Quoiqu'il se trouve une grande variété de produits dans la Styrie, sa richesse principale consiste en bétail et surtout en minerais. En résumé, ce théâtre de guerre offre peu de ressources à une armée, puisque les habitants ont eux-mêmes recours à la voie du commerce pour assurer leur subsistance.

L'esquisse que nous venons de tracer des circonstances et du terrain, indique assez la nécessité où Bonaparte se trouvait de se rendre maître des trois directions par lesquelles on pouvait pénétrer dans les États héréditaires. En effet, s'il se bornait à forcer le passage de la Piave et du Tagliamento, les corps impériaux, en position sur la haute Piave, pouvaient, par un simple changement de front en avant, tomber sur ses derrières et le renfermer entre eux et l'armée du prince Charles; s'il attaquait même sur tout le cours de la Piave, sans prendre l'offensive en Tyrol, rien ne se serait opposé à ce que les Autrichiens établis dans ce pays descendissent dans la vallée de l'Adige et le val Sugana pour armer les habitants, couper les communications de l'armée et s'emparer de ses dépôts et de ses magasins. Bonaparte prit donc la résolution d'agir offensivement sur les trois directions, et d'abord sur le centre, pour se placer entre l'archiduc et le corps autrichien du Tyrol.

A cet effet, Massena, avec sa division, forte de plus de 11,000 combattants, et 10 pièces de canon, dut partir de Bassano, balayer les hautes vallées, et, soutenu par la droite de Joubert, aux ordres de Baraguay d'Hilliers, forcer le passage du Cordevole, remonter la Piave et descendre par la source du Zelline sur le Tagliamento, dont on s'attendait à voir disputer le passage. Bona-

parte s'apprêta à marcher sur la grand'route du Frioul vers le Tagliamento, avec les divisions Guieu, Serurier et Bernadotte et la réserve de cavalerie du général Dugua, donnant ensemble une force de 32,000 hommes, dont 2,700 de cavalerie et 36 pièces de canon. (Voir *Pièces justificatives*, nº XXXII.) Immédiatement après le passage du Tagliamento, Joubert devait forcer celui du Lavis, replier les corps de Kerpen et de Loudon vers le haut Adige, les rejeter dans l'Innthal, contenir tout ce qui pourrait déboucher d'Innsbruck, et éclairer la vallée de la Drave. Là s'arrêtait le plan de Bonaparte. Il laissait aux événements le soin de décider si plus tard Joubert le rejoindrait à travers la Carinthie avec 18,000 hommes et 30 pièces de canon.

Le 10 mars, la division Massena, destinée à frapper les premiers coups, marcha sur Feltre, et celle de Serurier, suivie de la réserve de Dugua, se porta à Asolo par un temps épouvantable. Le lendemain, la hauteur des eaux empêcha de tenter le passage de la Piave; mais, quoique Baraguay d'Hilliers, retenu dans le val Sugana par les neiges, n'eût pu, comme il avait été projeté, gagner par Primiero les sources de la Brenta, Massena seul culbuta au delà de Feltre les avant-postes du marquis de Lusignan et les repoussa sur Conegliano. Le 12, le volume des eaux ayant diminué, l'adjudant-général Lasalle se jeta dans le fleuve près de Montello, avec un détachement du 4ᵉ de chasseurs, suivi du général Leclerc, à la tête de la 21ᵉ légère, et prit pied sur la rive gauche, malgré les efforts d'un escadron de hussards de l'archiduc Joseph. Une partie de la division Serurier effectua le passage à leur suite et s'avança en deux colonnes sur Conegliano, par San-Salvatore et Collalto.

En même temps la réserve de Dugua, suivie de la cavalerie de la division Serurier, partit de Cornuda à une heure du matin, traversa le fleuve à Ciano et poussa des partis en descendant sur la rive gauche; de son côté, Guieu passa sans obstacle à Narvesa. Par suite de ces mouvements, le prince Hohenzollern se replia, la gauche à Motta et la droite à Serravalle. Bernadotte se rendit à Castelfranco, où Murat prit le commandement de ses troupes à cheval et de son avant-garde.

Le 13 mars, Guieu se porta sur Sacile, que le prince Hohenzollern venait d'évacuer. Il se mit à sa poursuite et atteignit son arrière-garde à 8 kilomètres plus loin, et, malgré l'obscurité, l'attaqua et lui fit quelques centaines de prisonniers dans un engagement où Dugua fut blessé; le corps de Hohenzollern accéléra alors sa retraite, par Pordenone et Valvasone, vers le Tagliamento. Le même jour, Bernadotte se rendit à Trévise et poussa ses avant-postes sur Narvesa, où l'on construisait un pont; Dugua et Serurier se réunirent à Conegliano, et Guieu les y rejoignit le lendemain.

La division Massena, arrivée à Belluno, que Lusignan venait d'évacuer, se mit à ses trousses dans la direction de la Piave. Le colonel autrichien avait pris, à Piano-delle-Foce, une position retranchée en avant de Polpeto pour couvrir la vallée. Massena ordonna à son infanterie légère et au 10e de chasseurs de le tourner et de s'emparer de toutes les hauteurs, et le fit en même temps attaquer de front. Lusignan se défendit avec opiniâtreté. Quand il eut perdu moitié de son monde, se voyant tourné et enveloppé dans la gorge de Longarone, il forma son infanterie en carré, chercha inutilement à se faire jour, et fut forcé de mettre bas les armes avec les 700

hommes qui lui restaient. Par justes représailles de la conduite de ce général envers nos malades à Brescia, Bonaparte refusa de l'échanger et le fit conduire en France.

Le 14, Massena se rabattit sur Spilimbergo dans le but de suivre la route de Gemona et de tomber sur la droite de l'armée impériale pour la refouler dans la plaine; Serurier occupa Porto-Buffole et entra le lendemain à Belvedere; Guieu prit possession de Pordenone. Ces mouvements annonçaient assez à l'archiduc que nous nous proposions de franchir le Tagliamento, dont le passage ne peut être disputé que dans les hautes eaux, et qui se trouvait, à cette époque, guéable à peu près partout. Aussi, bien que les places d'Osoppo et de Palma-Nova, abandonnées dès les premiers jours de mars par les Vénitiens aux Impériaux, eussent assuré de bons points d'appui à cette ligne, le prince ne voulut pas la défendre sérieusement. Néanmoins il se hâta de rappeler sur la rive gauche du fleuve la majeure partie des forces disponibles dans le Frioul et de le faire repasser à la cavalerie, qui se trouvait encore sur la rive droite. Il resserra les cantonnements et donna un nouvel ordre de bataille à ses troupes : la brigade Ocskay, à Osoppo, passa sous les ordres de Bajalich, et, depuis là, Kœblœs s'étendit jusqu'à Borgo, où le général Graffen continua la ligne dans la direction de San-Daniele et de Carpacco; le prince de Reuss plaça la brigade Gontreuil dans les environs de Meretto; le baron Seckendorf resta à Codroipo, et la brigade Kerpen, qui lui était subordonnée, cantonna entre Turrida et Latisana; le comte Spork campa en avant de Bertiolo avec les brigades Mitrowsky et Augustinetz; le prince Hohenzollern reçut l'ordre de repasser le Tagliamento le 15 à San-Vito et à Valvasone et de se rendre

à Blauzzo et à Turrida; enfin le général Schulz prit le commandement de ces deux derniers corps, composés presque entièrement de cavalerie. Tous ces mouvements furent terminés le 15. L'archiduc, ignorant la défaite de Lusignan, afin de parer au danger qui le menaçait, mit deux bataillons de la brigade Bajalich à sa disposition, et ordonna à celle de Dietrich, premier échelon de la colonne du général Mercandin, arrivant de l'armée du Rhin par le Pusterthal, de se rendre le 17 à Cadore. Mercandin, avec le reste des troupes de sa colonne, ainsi que la seconde du marquis de Sommariva, dut continuer en toute diligence sa route sur Gorizia, par Tarvis; mais lorsque, le 15, le prince fut informé de la triste issue du combat de Longarone, il prescrivit au comte Spork de prendre le commandement des débris de la brigade Lusignan à Cortina, et envoya 4 bataillons au lieu de 2 pour les soutenir. Seckendorf prit le commandement de la division Spork, et la brigade Kerpen renforça celle du prince de Reuss.

Le 16 mars, Bonaparte, qui s'attendait à une résistance opiniâtre, dirigea les divisions Guieu, Bernadotte et Serurier, par Valvasone, sur le Tagliamento, où Guieu arriva de son côté à 11 heures du matin. Aussitôt le général en chef ordonna à son aide-de-camp, Croisier, d'aller avec 25 guides, soutenus par la 27e légère, reconnaître les positions de l'ennemi. Ce brave officier se jette dans le fleuve, arrive près des retranchements, accomplit sa mission sous la mitraille, se replie sur la 27e, qui avait traversé plusieurs bras du Tagliamento, et cette demi-brigade vient reprendre son rang de bataille à l'extrême gauche. L'arrière-garde des Impériaux était postée dans les villages de la rive opposée; Seckendorf

occupait Codroipo, ayant devant lui, à Rivis, la division Reuss; la cavalerie aux ordres du général Schulz s'étendait sur deux lignes dans la plaine entre ce village et Camino; quelques batteries, couvertes par des épaulements, étaient réparties le long de la rive gauche.

Vers midi, à son arrivée, Bernadotte reçut de Bonaparte l'ordre de descendre presque en face de Codroipo, et le général Guieu celui de se porter sur la gauche, entre Turrida et Rivis; en même temps il établit une batterie de 12 pièces de canon sur ces deux points pour protéger leur traversée et répondre à celles de l'ennemi sur l'autre rive. Le fleuve étant partout guéable, les Français purent à loisir chercher les meilleurs endroits de passage. Pendant que Bernadotte et Guieu gagnaient les points désignés, la division Serurier, précédée de la cavalerie, forçait de marche pour leur servir de réserve, et Dugua rangeait ses escadrons en bataille sur la rive droite. Au signal d'un coup de canon, la droite et la gauche se mettent en ligne, ayant en avant une demi-brigade d'infanterie légère, soutenue par deux bataillons de grenadiers, serrés en masse sur ses ailes et flanqués par un régiment de cavalerie. Le général Dommartin à la division Guieu et le général Lespinasse à celle de Bernadotte, engagent la canonnade avec vivacité; chaque demi-brigade, ayant ses 1er et 3e bataillons ployés en colonne serrée sur les ailes du 2e, s'élance à la suite de l'avant-garde, pendant qu'une nuée de tirailleurs s'étend au loin dans le lit du fleuve. C'était pour la première fois que l'armée d'Italie se présentait dans un ordre aussi imposant que régulier. Les circonstances et son peu d'instruction ne lui avaient pas jusqu'alors permis les manœuvres d'ensemble; ayant pour point d'honneur de ne

paraître en rien inférieure aux troupes de l'armée de Sambre-et-Meuse, ce jour-là, elle se montra aussi manœuvrière que si elle se fût longtemps livrée aux exercices des camps.

Le général Duphot, à la tête de la 27e légère, formant l'avant-garde de la division Guieu, se jette dans l'eau jusqu'à la ceinture, et, malgré le feu de l'ennemi, gagne l'autre rive, soutenu par le général Bon avec les grenadiers; Murat exécute sur la droite un mouvement semblable, appuyé par ceux de la division Bernadotte, aux ordres de Chabran. Toute la ligne se met en mouvement, chaque demi-brigade par échelons, des escadrons disposés dans les intervalles. Alors la cavalerie autrichienne s'ébranle et charge les avant-gardes des deux divisions au moment où elles sortaient de l'eau. Nos troupes les reçoivent avec sang-froid; le 24e de chasseurs à droite et le 15e de dragons à gauche prennent carrière et ramènent les hulans, la pointe aux reins, derrière les retranchements; mais le 24e, ayant dépassé la ligne des Impériaux, se voit enveloppé par la division Seckendorf. Obligé de se faire jour, il prend le galop, emmène 5 pièces prises à l'ennemi, marche sur le ventre de tout ce qui s'oppose à son passage, et rejoint la 21e, poussée en avant pour le secourir. Le général Schulz manœuvre alors en vue de déborder le flanc droit de Bernadotte, et le prince Charles, dans le même but, lance son infanterie sur la droite de la division Guieu; mais au moment où le général Dugua passait la rivière à la tête de la réserve de cavalerie, l'adjudant-général Kellermann, soutenu par une colonne d'infanterie aux ordres de l'adjudant-général Munier, se précipite, avec les 4e de chasseurs et 1er de cavalerie sur les escadrons

ennemis, les enfonce, fait le général Schulz prisonnier et enlève 5 pièces de canon. Dès ce moment, les Impériaux accélérèrent leur retraite; l'infanterie du prince de Reuss, après avoir évacué les postes de Turrida et de Rivis, s'était barricadée dans Gradisca pour la couvrir; Guieu l'en chassa malgré la nuit, et la poursuivit l'espace de 4 kilomètres. Cette journée nous valut 11 pièces de canon et 500 prisonniers. L'adjudant-général Kellermann y fut blessé.

L'archiduc ordonna à toutes les troupes cantonnées dans le Frioul d'aller en deux marches prendre position derrière l'Isonzo; en conséquence, la brigade Gontreuil, formant la droite de l'armée, passa le pont de Gorizia le 18, et s'établit à Salcano, Rauniza et Kronberg; au centre, Kerpen traversa le fleuve à Gradisca sur un pont de chevalets, et alla camper à San-Andrea; le colonel Augustinetz resta dans Gradisca avec 4 bataillons; enfin le général Seckendorf forma, avec la brigade Mitrowsky, la gauche à Cassegliano. Bajalich, qui avait couvert la marche de Gontreuil et l'avait suivi à San-Lorenzo, passa le pont de Gorizia après l'établissement du cordon d'avant-postes, et prit position à l'extrême droite, de manière à pouvoir couvrir le flanc des cantonnements de la brigade Gontreuil ainsi que la route de Canale, et observer la haute vallée de l'Isonzo. Quant à Hohenzollern, il plaça sa ligne d'avant-postes de Gradisca à San-Martino et couvrit les routes de Cormons et de Nogaredo. Celles de Spital et de Sachsenburg par le Pusterthal et la Carinthie étant déjà fermées au comte Mercandin, l'archiduc lui expédia l'ordre de porter vivement au secours d'Ocskay, à Pontafel, ses 4 bataillons de grenadiers hongrois, ainsi que la réserve d'artillerie, de

manière à couvrir en même temps la route de Pletz (Flitsch). Il lui prescrivit en outre de presser la marche de la brigade Sommariva et de prendre position à Villach avec elle et 4 bataillons de grenadiers allemands.

L'armée française séjourna après le passage du Tagliamento. Le 18, avant le jour, les trois divisions, celle de Bernadotte en tête, s'avancèrent sur l'Isonzo; à la nouvelle de leur approche le prince de Hohenzollern repassa la Torre, et Bernadotte entra sans obstacle à Palma, où il trouva 30,000 rations de pain et 1,000 quintaux de farine en magasin. Cette place vénitienne, où l'archiduc avait eu l'intention de s'établir, donnait aux Français un excellent point d'appui sur leur ligne d'opérations. Elle a 9 fronts bastionnés avec demi-lunes et chemin couvert; et ses fossés peuvent être remplis d'eau à volonté par le canal de la Torre. Les généraux Lespinasse et Chasseloup reçurent l'ordre de la mettre en état de défense, et l'ordonnateur de l'approvisionner pour une garnison de 2,000 hommes pendant 40 jours; le vieux général Guillaume, homme énergique et fécond en ressources, quitta Peschiera pour en prendre le commandement, et le 6e de ligne forma sa garnison. De plus, comme la ligne d'opérations s'étendait de jour en jour, la légion lombarde de Lahoz et la légion polonaise qu'organisait Dombrouski s'échelonnèrent entre l'Adige et la Piave, et il fut prescrit à Victor d'évacuer les États du pape, bataillon par bataillon, dans le plus grand secret, afin de réunir sa division à Trévise; le fardeau de l'occupation étant lourd pour les États de l'Église, Cacault, notre ministre à Rome, fut chargé de tout préparer pour donner à cette évacuation l'apparence d'une grâce particulière accordée au saint-siége. Bernadotte,

poursuivant sa route, vint ensuite prendre position sur la Torre, ayant Serurier à droite, campé aux environs de Crauglio, Guieu à gauche, établi à Nogaredo et se prolongeant jusqu'aux montagnes qui bordent les plaines du Frioul.

Cependant Massena s'était avancé jusqu'à Osoppo et Gemona, au débouché des gorges du Tagliamento, dans lesquelles il poussa son avant-garde. Cette marche à travers les montagnes avait pour but de gagner la droite de l'ennemi, et la possession de ces deux points lui permettait de déboucher dans la vallée de la Fella, par laquelle il pouvait, en 3 ou 4 marches, se porter sur Villach.

Dès que les divisions Serurier et Bernadotte eurent franchi la Torre, la dernière se porta par la route de Palma-Nova sur Gradisca, ville murée, d'environ 8,000 âmes, avec un château-fort sur la rive droite de l'Isonzo, pendant que Serurier marchait sur celle de Montfalcone, en face de San-Pietro, dans l'intention de passer la rivière au-dessus du pont de Cassegliano, et de remonter ensuite la rive gauche pour achever l'investissement de cette ville. L'Isonzo, torrent large, profond et rapide dans les hautes eaux, était à cette époque amoindri par les gelées et guéable partout; Seckendorf tenait la brigade Mitrowsky, soutenue par des batteries, sur le point où Serurier allait tenter le passage. Le chef de brigade d'artillerie Andreossy, chargé de reconnaître le gué, se jette dans l'eau, le passe et le repasse; encouragées par son exemple, les troupes, formées en colonnes serrées sur le centre, commencent sans hésiter leur mouvement. Les Impériaux, qui n'avaient point oublié le passage du Tagliamento, n'essaient même pas de ralentir leur marche

par une décharge, et se replient en toute hâte, abandonnant Gradisca à ses propres forces. Tandis que Serurier gagnait rapidement les hauteurs qui dominent cette ville au nord et à l'est, Bernadotte poussa ses tirailleurs jusque sous les retranchements; accueillis par une violente fusillade et plusieurs décharges à mitraille, ils furent forcés de se replier; mais ayant à cœur d'enlever Gradisca sans la coopération des vieilles troupes d'Italie, ce général ne voulut point attendre l'effet du mouvement de Serurier, et fit avancer et braquer 4 pièces de canon contre la porte de Palma-Nova. Celle-ci, couverte par un ouvrage avancé, résiste, rend mitraille pour boulets, et couche sur la place 500 hommes tués ou blessés. Dans ce moment Serurier se déployait heureusement sur les hauteurs derrière la ville et coupait la retraite à la garnison. Alors seulement le colonel Augustinetz, sommé de se rendre, mit bas les armes avec 2,500 hommes et 10 pièces de canon.

En même temps Guieu s'était avancé dans la direction de Cividale jusqu'à Cormons.

L'archiduc, voyant l'armée française prête à franchir les dernières barrières qui la séparaient des États héréditaires, avait d'abord résolu de concentrer toutes ses forces à Villach, dans la vallée de la Drave, où déjà 4 bataillons de l'armée du Rhin venaient d'arriver. Pour cela, il fallait assurer la jonction de la division Bajalich avec celles des généraux Mercandin et Kaim, en marche vers Klagenfurth, pendant que les brigades Reuss et Hohenzollern manœuvreraient autour de Laybach pour se rallier au corps de bataille par la route de Krainburg. Cette concentration de forces sur Villach aurait permis au prince de couvrir la communication di-

recte de Vienne, et de se lier lui-même, par Lienz, avec le corps du Tyrol. Indépendamment de ces avantages, elle l'eût mis, aussitôt après l'arrivée des renforts, à même de s'avancer par la gauche sur le Tagliamento, Udine et Palma-Nova, en menaçant à son tour les communications de l'armée française. Le mouvement de Bajalich, il est vrai, n'aurait pas été sans danger; mais Villach, entouré de montagnes couvertes de neiges, n'était accessible que par les vallées de la Fella et de l'Isonzo; la brigade Ocskay, maîtresse de la Chiusa-Veneta, du pont retranché de Casasola et de Pontebba, fermait la première, et le général Kœblœs, avec 4 bataillons de Croates, gardait la Chiusa-di-Pletz, à l'entrée des gorges de Caporetto. L'archiduc, forcé de renoncer à ce projet, par suite de la prise de Gradisca et du passage de l'Isonzo, laissa à sa droite, le soin de couvrir les points importants par lesquels les Français pouvaient menacer ses communications. Les généraux Gontreuil et Bajalich, embarrassés par tout le matériel de l'armée, reçurent donc l'ordre de presser leur marche, tandis que le prince, avec la gauche et la brigade Reuss, se retirait sur Laybach et Krainburg, de l'autre côté des Alpes Juliennes.

Bonaparte, maître de Gradisca, se dirigea sur Gorizia avec les divisions Serurier et Bernadotte, et ordonna à Guieu de s'avancer, de Cormons, sur Cividale: apprenant ensuite que l'armée impériale marchait dans une double direction, il laissa Bernadotte suivre la colonne qui se retirait sur Laybach, et remonta l'Isonzo avec la division Serurier, par Canale, sur Caporetto, afin de se rallier à Massena, vers Tarvis; mais déjà ce dernier avait atteint le but de son expédition. Parvenu en face de la Chiusa-Ve-

neta, barrière retranchée à l'extrémité de la gorge fermant la vallée de la Fella, il fit faire une fausse attaque, tandis que la 4e et un bataillon de la 27e légères, escaladant les rochers presque inaccessibles à droite et à gauche, gagnaient les hauteurs qui dominent le fort. La garnison avait résisté avec succès à une première attaque, lorsqu'une grêle de rochers, tombant des montagnes, lui prouva qu'elle était tournée. La colonne d'assaut profite de ce premier mouvement d'effroi pour escalader les retranchements; le lieutenant Lanseron s'y précipite à la tête de quelques braves, et force la garnison à mettre bas les armes. La division, poursuivant sa route, débouche ensuite en avant du pont de Casasola, dont Ocskay prétend lui disputer le passage; nos tirailleurs engagent le combat, et obligent ceux de l'ennemi à se replier. Les grenadiers de la 32e et de la 75e, en colonne serrée, forcent le pont, culbutent les Autrichiens et les poursuivent jusqu'à Pontebba, où les chasseurs du 10e entrèrent pêle-mêle avec eux; 600 prisonniers et les magasins de subsistances tombèrent entre nos mains. Ocskay se retira au delà de Tarvis sur Wuzzen et découvrit ainsi la route qui mène de Prediel à l'Isonzo. Massena put donc, en forçant de marche, y prévenir et couper entièrement les troupes cantonnées dans la vallée supérieure de ce fleuve; de ce point il primait sur les grandes vallées qui sillonnent le Frioul, la Carniole et la Carinthie.

De son côté, Guieu marcha, le 22 mars, de Cividale, sur Caporetto; Bajalich s'était retranché à Pulfero; Guieu le fit attaquer, et, après un court engagement où il lui prit 2 pièces de canon et une centaine d'hommes, il le mena battant dans les gorges de Caporetto.

Lorsque l'archiduc connut, à Krainburg, le passage de

Massena à Tarvis, il prescrivit à Ocskay de revenir sur ses pas et de faire tous ses efforts pour reprendre ce bourg, afin d'ouvrir la route aux colonnes en marche sur le haut Isonzo; Gontreuil dut s'y porter en même temps, pour le soutenir s'il y avait lieu et informer Bajalich de son mouvement : après l'expédition de ces ordres, le prince partit lui-même, et fut diriger les opérations. Dans la matinée du 21, Gontreuil et Bajalich réunirent leurs troupes à Caporetto avant que les instructions de leur général en chef leur fussent parvenues, et y apprirent l'occupation de Tarvis. Aussitôt Gontreuil mit ses 4 bataillons et 2 escadrons de hussards en marche, et fit filer sur Pletz l'artillerie de réserve, avec ordre de jeter 2 pièces dans le vieux château de cette barrière. Le soir, il s'établit sur le Prediel et chercha à se mettre en communication avec Ocskay, en vue de concerter une attaque sur Raibl pour le lendemain matin. Cette opération ne put réussir, et néanmoins, dans la matinée du 22, Gontreuil enleva ce village aux avant-postes de Massena; il jeta ensuite dans Preth 3 compagnies pour couvrir la route de Wurzen et entretenir les communications avec Bajalich, en laissa deux autres dans Raibl et vint à Tarvis, résolu à le défendre jusqu'à ce que le parc eût gagné Wurzen par Raibl et Weissenfels. En ce moment, Ocskay arriva de Wurzen avec 3 bataillons et un escadron; et de son côté Bajalich, laissant la brigade Kœblœs à la barrière de Flitsch, atteignit Tarvis avec 1,700 hommes. Gontreuil prit alors position avec 2 bataillons à Saifnitz, à 4 kilomètres de Tarvis, sur la Fella, route de Pontafel, et appuya sa droite à des montagnes inaccessibles où il posta 5 compagnies. Une batterie de 5 pièces enfilait un petit pont par lequel il

fallait aborder la position et où l'on n'arrivait que par une route étroite et couverte de glace.

A la nouvelle de l'occupation de Tarvis, Massena rétrograda avec 3 demi-brigades et le 3e de dragons. Le 24, au point du jour, le général Brune, formant son avant-garde avec la 75e, chassa les éclaireurs de Gontreuil et les poursuivit sur le front de sa ligne; mais l'artillerie ennemie ayant couvert de feu le débouché du petit pont dont nous avons parlé et la glace s'opposant à l'action de la cavalerie qui le suivait, il fut obligé de rétrograder sur la 18e, conduite par le général Motte, lequel prit alors la tête de la colonne. En un clin d'œil les tirailleurs de Gontreuil sont ramenés sur les hauteurs de droite et de gauche. Le général Brune, après avoir reformé la 75e, pousse le 3e bataillon pour nettoyer ces dernières, pendant que 4 compagnies du 2e abordent et chassent les 5 compagnies qui couvraient le flanc droit de Gontreuil sur les montagnes. Au même instant l'archiduc arrive sur le champ de bataille, et lance un escadron de dragons de son escorte, espérant rétablir le combat par cette charge inopinée; mais le 3e des nôtres s'avance à leur rencontre et les culbute à 2 kilomètres plus loin. La 2e légère entre alors en action, renverse ou écarte tout ce qui lui fait obstacle et marche droit à Tarvis, afin de couper la retraite aux Impériaux. A la vue du danger, l'infanterie d'Ocskay prend la fuite et renverse dans un ravin les dragons qui cherchaient à se reformer. Dans cette terrible circonstance l'archiduc affronta les plus grands périls en s'efforçant de rétablir l'ordre, et ne dut son salut qu'au dévouement de quelques officiers.

Dès ce moment le sort de Bajalich, placé entre nos deux

colonnes, ne fut plus douteux. Pendant que Massena battait successivement Ocskay et Gontreuil, Guieu, chassant devant lui la colonne de ce général, était arrivé à la Chiusa-di-Pletz. Kœblœs opposait une résistance opiniâtre avce 500 grenadiers, quand les généraux Bon et Verdier parvinrent à tourner le fort et à établir les 4[e] et 43[e] sur les hauteurs qui le dominent; l'assaut fut ordonné et le poste emporté. Verdier, débouchant ensuite par la barrière, tomba sur l'arrière-garde de Bajalich au moment où les tirailleurs de Massena engageaient la fusillade avec la tête de sa colonne. Qu'on se figure le désespoir du général autrichien, ainsi pressé en tête et en queue, dans une gorge affreuse où son infanterie, sa cavalerie, son artillerie et ses bagages étaient amoncelés! Toute résistance devenant inutile, il mit bas les armes avec sa division. La perte des Autrichiens dans les deux combats que leur livra Massena fut de 2,500 hommes, 25 pièces de canon et 400 chariots d'équipage; Guieu, de son côté, prit 500 grenadiers et leur général Kœblœs.

Après des revers si accablants, l'archiduc se vit obligé de renoncer à une offensive impossible avec les débris de son armée et les deux brigades de celle du Rhin arrivées à Villach. Le 28 avril toutes ses forces étaient réunies à Klagenfurth, à l'exception du corps de Seckendorf, posté sur la Save à Tschernizza. Il forma, des 13,000 hommes qui les composaient, 3 divisions, chacune de 2 brigades, aux ordres des généraux Mercandin, Reuss et Kaim; il chargea le général Kerpen, second du nom, de former une septième brigade à Judenburg de différentes fractions de corps, et donna des ordres pour diriger les équipages de l'armée sur Friesach et

évacuer les magasins et les hôpitaux en Styrie. Le 28, il continua sa retraite sur Saint-Veit, laissant Mercandin à Klagenfurth, et recommanda à Seckendorf de ne point chercher à se maintenir à Tschernizza, de peur d'être coupé de la Carinthie et rejeté en Croatie.

Mais, avant de suivre dans leur marche victorieuse le centre et l'aile droite de l'armée française, il est temps de jeter nos regards sur les opérations de l'aile gauche.

Depuis les affaires de Rivoli, Joubert, fortement établi sur la ligne du Lavis, avait entretenu la vigueur et la vigilance de ses troupes par de fréquentes reconnaissances et des combats d'avant-postes. Sa droite, sous Baraguay-d'Hilliers, dont la tâche était de favoriser les premières opérations de Massena en se portant de Borgo sur Primiero, occupé par les troupes de Lusignan, avait été, comme on l'a vu plus haut, retenue par les neiges au débouché du val Sugana. Initié à la pensée du général en chef, Joubert attendait le signal d'entrer en lice à son tour. A la veille de franchir le Tagliamento, Bonaparte, pour assurer ses derrières, revint, le 15 mars, sur les dispositions défensives indiquées à Joubert dans le mois de février, et, sans changer les points principaux de son instruction, l'investit du commandement de la Lombardie et des troupes restées sur l'Adige, au cas où son mouvement agressif vers le haut Adige serait repoussé (voir *Pièces justificatives*, nº XXXIII); par cette mesure, il mettait son lieutenant à même de défendre le terrain entre ce fleuve et l'Oglio.

La tâche imposée à Joubert était difficile ; le froid conservait presque toute son intensité dans les hautes montagnes et il avait à traverser un pays dont les belliqueux habitants étaient dévoués à la maison d'Autriche. Pour

faciliter l'invasion, il fallait autant que possible en adoucir les charges : aussi Bonaparte lui avait-il recommandé de proclamer la confirmation des lois et des autorités existantes, de ménager le clergé et de respecter toutes les propriétés particulières.

Le corps du Tyrol, sous Kerpen, était séparé par l'Adige; sa gauche, aux ordres de Vukassowich, cantonnait en arrière du Lavis, dans les vallées de Fiemme et de Cavalese, se liant à Belluno avec l'armée de l'archiduc, par les vallées du Cordevole et de la Piave; sa droite, sous Loudon, était répartie le long de la rive gauche de la Noss jusqu'à son confluent dans l'Adige, se prolongeant à Ponte-di-Legno, dans le val di Sole; sa force n'était inférieure à celle des républicains que de quelques milliers d'hommes.

Enfin l'ordre de passer le Lavis parvint le 17 à Joubert. Laissant alors Serviez avec environ 4,000 hommes en observation aux environs de Trente, il porta ses trois divisions actives sur cette rivière, la sienne à l'avant-garde, sous les ordres de Vial, qui eut pour instructions d'attaquer et de tourner la droite des Autrichiens, tandis que Dumas aborderait de front leur centre avec les brigades Belliard et Lepelletier. Vial fit reconnaître le terrain aux chefs de corps. La 4e légère eut ordre de se porter directement sur le Monte-Corona, après avoir forcé les retranchements qui en défendaient l'accès; les chefs de la 17e et de la 29e reçurent l'instruction de tourner cette montagne à mi-côte et au pied, pour se porter sur les retranchements de Faedo. Le général Monnier devait appuyer la 4e avec des détachements de la 11e légère et de la 33e et tomber ensuite sur Ville, Pallu et Valternig, tandis que Vial et le général Vaux

tourneraient Cembra et se réuniraient pour replier tous les postes ennemis, afin de faciliter le mouvement de Balland. Celui-ci, après avoir laissé 400 hommes dans la position inexpugnable de San-Marianno, eut la tâche de traverser le Lavis à leur suite et de se porter droit à San-Michele, par Schœfbruck, pour s'emparer des deux ponts sur l'Adige ou les brûler, et séparer ainsi Vukassowich de Loudon.

Ce plan fut ponctuellement exécuté; le 3e bataillon de la 4e se déploya en tirailleurs, et donna, au point du jour, le signal aux autres colonnes, qui s'avancèrent, l'arme au bras, sous le feu le plus vif. Les carabiniers de la 4e, après avoir tourné au pied de la montagne un retranchement dont le feu incommodait fortement la colonne de Monnier, firent évacuer successivement tous les mamelons qui gênaient la marche de la demi-brigade, et parvinrent au retranchement principal. Attaqué de deux côtés à la fois il ne put faire une longue résistance, et fut enlevé comme le sommet du Monte-Corona et tous les pitons en arrière. Joubert, qui dirigeait l'attaque, voyant la fusillade vivement engagée, d'une part entre la 29e et les défenseurs des retranchements de Faedo, de l'autre entre le général Monnier et l'ennemi qui lui tenait tête au pied du Monte-Corona, détacha deux bataillons à leur secours; les retranchements de Faedo furent alors enlevés et les Impériaux se rallièrent derrière un ravin, au bord duquel Monnier se mit en bataille. Au centre, Belliard, favorisé par la nuit, avait traversé le Lavis dans le plus grand silence entre Valda et Faver, et gravi sans obstacle les montagnes à moitié chemin de Cembra. Le colonel Leczeny, qui défendait ce bourg avec un bataillon de Carlstadt, se disposait à faire une

vigoureuse résistance, lorsqu'à la première attaque de Vaux, l'apparition subite de Belliard sur ses derrières le força à mettre bas les armes. Dans l'intervalle, une partie de la division Baraguay-d'Hilliers s'était avancée de Pressano sur Faedo et y avait fait prisonnier le 5e bataillon de Carlstadt. Ainsi, dès le commencement de l'action, le cordon qui couvrait la position de Salurn se trouva forcé, et les colonnes républicaines convergèrent sur ce bourg.

Instruit de ces événements, Vukassowich accourut aussitôt à la tête d'un bataillon de Lattermann et de 9 compagnies de Jellachich; mais Destaing, chef de la 4e, porta vivement son premier bataillon sur la droite, soutenu par 300 hommes de la 17e et de la 29e, et força les Autrichiens à se replier précipitamment et avec perte sur Salurn. Cependant un malentendu fit suspendre l'ordre donné par Joubert d'enlever ce bourg le jour même. Les colonnes se remirent en mouvement le 21 et gagnèrent la crête des montagnes qui le dominent, d'où elles balayèrent ses rues par un feu de mousqueterie et de mitraille. Kerpen, affaibli de plus de 3,500 hommes de troupes de ligne, et d'un nombre presque égal de miliciens, évacua Salurn, et porta sa réserve et le reste de sa gauche en arrière de Neumarkt.

Avant d'être informé de l'attaque de la ligne du Lavis, Kerpen avait prescrit à Loudon, le 20 au matin, de se retirer sur Kaltern; et, lorsqu'il eut avis de l'échec essuyé par ses troupes et de la réunion prochaine des 3 divisions françaises, craignant avec raison pour les détachements qui se trouvant encore dans la vallée du Lavis, pouvaient être coupés du corps principal, il résolut de se retirer à Brixen, position avantageuse qui

couvre la route d'Innsbruck et le Pusterthal, et expédia l'ordre à Loudon de rassembler ses troupes à Mezzo-Tedesco, de les conduire à Botzen par Kaltern, en détachant un bataillon au défilé de Finstermuntz, et d'évacuer les hôpitaux et les magasins sur Botzen. Ce général se mit donc en mouvement dans la nuit du 21 au 22; puis apprenant en route que Mezzo-Tedesco et Mezzo-Lombardo venaient d'être évacués, que les troupes de l'arrière-garde battaient en retraite, et que sa colonne était ainsi menacée, il renvoya la plus grande partie de son artillerie à Meran, et força de marche sur Neumarkt en longeant la rive droite de l'Adige.

Cependant Vial se portait avec l'avant-garde de Salurn, par la route qui côtoie les montagnes, sur Neumarkt, où les divisions Dumas et Baraguay-d'Hilliers devaient le rejoindre par le val di Fiemme. Le 3e bataillon de la 4e, formant la tête de la colonne, entra dans la ville au moment où les Impériaux enlevaient le tablier du pont; aussitôt le chef de brigade Destaing le poussa contre les travailleurs et leurs piquets de soutien, le fit appuyer par une pièce d'artillerie, et parvint à les culbuter sur la rive droite de l'Adige. Les deux premiers bataillons prirent ensuite position en avant de Neumarkt, et accueillirent au cri de *vive la république!* la division Dumas, qui déboucha la première par les montagnes. Belliard resta avec la 85e et le 5e de dragons pour renforcer la 4e et protéger la reconstruction du pont, et Joubert continua sa route sur Botzen, suivi du reste des troupes.

Dans ce moment Loudon déboucha; ne voyant que des tirailleurs répandus sur la rive droite, il fit occuper le mamelon de Tramin par un bataillon et ses arquebu-

siers, et établit une batterie de 2 pièces et 2 obusiers qui commencèrent un feu meurtrier contre le pont, tandis qu'un détachement de dragons d'état-major ramenait nos tirailleurs sur le bord du fleuve. Le 5e de dragons, accourant au secours de l'infanterie menacée, exécuta une charge vigoureuse, et la 85e, gagnant la droite de Loudon, menaça sa ligne de retraite. Ce général fut alors forcé de se replier sur le lac Kaltern, et laissa ses magasins ambulants et 2 pièces d'artillerie entre nos mains. Belliard le poursuivit chaudement et lui enleva nombre de prisonniers; il parvint même à envelopper à Curtatsch son arrière-garde, forte encore de 650 hommes, qui mirent bas les armes. Quand le général autrichien arriva aux environs de Botzen, Kerpen était déjà en retraite sur Klausen, et lui avait laissé pour instruction de marcher sur Meran afin de couvrir aussi longtemps que possible les environs de cette ville.

La séparation des deux généraux autrichiens fut ainsi consommée; une députation des habitants de Botzen vint au quartier-général annoncer pendant la nuit l'évacuation de la ville et se recommanda à la générosité des vainqueurs. Le 23 au matin notre avant-garde, suivie du 5e de dragons, la traversa dans le meilleur ordre et prit position en avant; le général Vergez laissa la 12e au pont de Neumarkt, suivit ce mouvement et s'arrêta dans Botzen avec la 39e. A midi, le ralliement de tous les détachements étant opéré, l'avant-garde s'ébranla de nouveau, ramassa sur sa route une foule de traîneurs et une grande quantité de bagages, et arriva à Teutschen, dont l'arrière-garde de Kerpen et quelques centaines de paysans défendaient les approches. Vial détacha un bataillon de la 4e à gauche dans

les montagnes et fit attaquer de front l'entrée du village par les carabiniers de cette demi-brigade; 2 compagnies passèrent le pont et se portèrent à droite afin de chasser les paysans qui, embusqués dans les montagnes, harcelaient la marche de la colonne. La cavalerie et les tirailleurs des Autrichiens se replièrent alors en disputant le terrain pied à pied, et nous arrivâmes devant Klausen, où Kerpen avait pris position derrière un ravin profond garni d'une ligne dont le feu enfilait la route. Le pont dit Laditscher, qui le traverse, était barricadé; la barrière de douanes, établie sur un tertre et ceinte d'un mur haut de 1m 50, formait au milieu du faubourg un excellent poste où on avait jeté 400 Croates; le château féodal qui domine Klausen croisait son feu avec celui de la barrière et du ravin; des tirailleurs défendaient les clôtures particulières; enfin des abatis fermaient tous les sentiers qui descendent des hautes montagnes à droite, et des paysans armés, soutenus par des détachements de troupes régulières, garnissaient les crêtes.

Les carabiniers de la 4e nettoyèrent d'abord les approches de la position, tandis qu'un bataillon de la demi-brigade et la 17e débusquaient l'ennemi des montagnes, dispersaient les paysans et refoulaient les Hongrois dans le grand ravin. Les deux autres bataillons de la 4e et deux de la 29e pénétrèrent de vive force dans le faubourg, tournèrent la barrière et arrivèrent en partie jusqu'au pont; mais, le trouvant barricadé et défendu par un feu terrible, ils furent obligés de se replier en désordre. Alors Joubert poussa Dumas avec les officiers de l'état-major et quelques dragons, et fit escalader par une demi-brigade légère des rochers à pic sur

le flanc des Impériaux; parvenue sur la crête, elle fit rouler sur eux des quartiers de rochers, les mit en désordre, puis attaqua de flanc la ligne ennemie. Dumas, qui avait fourni sa charge et vu tomber à ses côtés la plupart de ceux qui l'accompagnaient, lutta seul pendant quelques instants à l'entrée du pont contre l'infanterie ennemie. Aussitôt que l'avant-garde fut reformée, Vial la ramena au pas de charge contre les Hongrois et, soutenu par les 11e et 33e en colonne serrée, enveloppa la compagnie de Jordis, qui défendait le pont; la fit prisonnière, attaqua à revers les ouvrages de la ligne et en chassa successivement les Impériaux. L'arrière-garde, sous le colonel Degelmann, se replia, en combattant, sur Brixen, où elle fut recueillie par la réserve de Vukassowich. La fatigue obligea nos troupes à bivouaquer sur le champ de bataille.

Kerpen, informé de la prise du défilé de Pontafel et de la marche de Bonaparte en Carinthie, voyant d'ailleurs ses flancs découverts par la défaite des Tyroliens, jugea prudent de se retirer. Il prit ce parti d'autant plus vite, que la marche de Baraguay-d'Hilliers dans le Rienzthal menaçait sa gauche, et que ses communications étaient coupées tant avec les postes de Moena, Cavalese et Predazzo, qu'avec le détachement du colonel Scherz et la brigade Spork sur le Kreutzberg. Jaloux de les rétablir avec Loudon et de couvrir Innsbruck, il se décida pour la position de Sterzing, la plus propre à atteindre ce double but. Joubert entra donc sans opposition à Brixen, et donna un peu de repos à ses troupes.

Revenons maintenant à l'armée principale. Après un court séjour à Villach, les divisions Massena, Guieu et Chabot marchèrent sur Klagenfurth. L'avant-garde de

la 1re, composée du 10e de chasseurs, du 1er bataillon de grenadiers, des éclaireurs des 18e et 25e, et de cette dernière demi-brigade entière avec 2 pièces légères, culbuta les avant-postes de Kerpen et arriva dans la plaine de Klagenfurth. Le général Mercandin s'y trouvait en position, la droite appuyée à une chaîne de montagnes qui se prolonge jusqu'à la Glau, et le centre protégé par une batterie de 6 pièces soutenue de 2 à 300 chevaux. Les grenadiers et un bataillon de la 25e engagèrent l'action en repliant la droite des Autrichiens; les 10e et 24e de chasseurs, ainsi que le 3e de dragons, exécutèrent ensuite une charge sur le centre qui força Mercandin à évacuer Klagenfurth et à se retirer sur Saint-Veit. La 2e légère et des détachements du 3e de dragons et des 10e et 24e de chasseurs atteignirent son arrière-garde à la lisière d'un bois traversé par la route, et la culbutèrent une seconde fois. Bonaparte établit son quartier-général à Klagenfurth, et Bernadotte occupa en même temps Laybach, évacué depuis le 28 par Seckendorf. Le 30, Guieu rejoignit Massena à Klagenfurth, et Chabot poussa sur Manten afin d'ouvrir la communication avec Lienz, où Bonaparte supposait que Joubert était arrivé. Le 31, l'avant-garde marcha sur Saint-Veit. L'archiduc avait pris position sur la Gurck; craignant, le 1er avril, d'être débordé, il ordonna la retraite sur Neumarkt; en conséquence, les généraux Mercandin, Reuss, Ocskay et Brady se dirigèrent par échelons sur les routes de Silberberg et de Friesach et les couvrirent d'abatis.

Vingt jours s'étaient à peine écoulés depuis l'ouverture de la campagne, et déjà les Impériaux avaient perdu la moitié de leurs troupes; le profond décourage-

ment du reste de l'armée ne permettait pas d'espérer qu'elle opposât dorénavant une grande résistance; cependant notre position offrait bien aussi ses dangers. Jusqu'alors une partie de nos approvisionnements provenait des magasins formés à grands frais par les Autrichiens dans l'État de Venise, et peu de troupes avaient suffi pour maintenir les communications avec la Lombardie; mais encore quelques marches, et tout allait changer: la jonction de Joubert à l'armée principale laisserait le Tyrol abandonné à lui-même; l'insurrection qu'entretenait le corps de Loudon, en se généralisant, rejetterait les garnisons françaises en Italie par la vallée de l'Adige; la Hongrie, excitée par les agents de l'empereur, se montrait disposée à opérer une levée en masse; l'Illyrie était en armes; déjà un corps de 15,000 hommes, rassemblé dans l'évêché de Saltzburg, menaçait le flanc gauche des républicains; enfin Venise, sortant de sa torpeur, devenait d'autant plus arrogante que l'armée s'enfonçait davantage dans les Alpes Noriques.

Bonaparte, sentant le danger d'une marche au cœur de l'Autriche, songeait moins à envahir et à révolutionner les États de l'empereur qu'à frapper de terreur le cabinet de Vienne, pour l'amener à demander une paix dont il dicterait les bases. Les provinces de cette monarchie étant très-fatiguées de la guerre, le moment favorable aux ouvertures lui sembla venu et il écrivit au prince Charles cettre lettre si connue, calculée pour agir sur l'esprit des peuples et faire rejaillir tout l'odieux de la lutte sur le gouvernement anglais. Le lendemain, il adressa aux habitants de la Carinthie une proclamation pour les engager à la soumission, les assurant que la présence de l'armée française dans leur pays n'ajouterait

aucune charge à celles dont ils étaient déjà accablés. Mais ces propositions pacifiques furent repoussées; l'archiduc répondit qu'il n'avait pas qualité pour décider ces grands intérêts, et qu'au gouvernement seul appartenait l'initiative. Cependant l'effet désiré était produit; il ne restait plus qu'à augmenter l'effroi toujours croissant du conseil aulique, et Bonaparte ordonna de marcher en avant. Le 30, il transféra son quartier-général de Klagenfurth à Saint-Veit et fit pousser un corps léger dans la direction de Marburg, par la rive gauche de la Drave.

Le 1er avril, l'armée avait à peine commencé son mouvement sur Friesach, qu'un aide-de-camp de l'archiduc vint proposer un armistice de 4 heures. Dans la circonstance, n'était-il pas évident qu'une suspension d'armes de si courte durée cachait une ruse pour obvier à quelque embarras? En effet, l'archiduc venait d'apprendre que la division du général Spork, arrivant du Tyrol à grandes journées, se trouvait à la hauteur de Meran et qu'elle effectuerait sa jonction en quelques heures. Pour toute réponse, Bonaparte pressa le mouvement sur Friesach.

Massena rencontra l'ennemi le 2 avril, maître des gorges de Dirnstein, qui sont formées par les montagnes en avant de Neumarckt et traversées par la route de Klagenfurth à Vienne. La brigade Lindenau défendait Guldendorf et Pichlern; le prince d'Orange occupait Aucten, Bad-Aucten, et Neudeck, hérissé de retranchements; Kaim, avec la réserve de genadiers, était en avant de Neumarckt, et la division Mercandin s'avançait sur Muhlbach.

La 2e légère culbuta tous les avant-postes autrichiens

et se répandit en tirailleurs sur les flancs de leur position. Le corps de bataille de la division pressa le pas en vue de la soutenir, et Guieu hâta sa marche pour prendre part au combat. Le général Kaim, effrayé de nos progrès, accourt sur les derrières de Guldendorf et de Pichlern, et rétablit l'équilibre sur ces points, où la brigade Lindenau fléchissait déjà. Mais Massena forme en colonne serrée les 18e et 32e de ligne, et se jette à leur tête au milieu de la gorge dans Aucten et Bad-Aucten. Le combat s'engage avec fureur : les Autrichiens, malgré leurs efforts désespérés, sont rejetés sous les retranchements de Neudeck; Kaim, craignant d'être coupé, abandonne à la hâte Guldendorf et Pichlern. Massena, soutenu par la 2e légère, que la retraite de la brigade Kaim a rendue disponible, aborde avec sa colonne au pas de charge les barricades de Neudeck, les emporte et force ainsi le prince d'Orange à se retirer précipitamment sur Neumarkt. Cependant l'archiduc fait avancer la réserve de grenadiers, pour protéger la retraite, qui s'effectue en combattant jusqu'à la nuit. La division Massena avait seule pris part à l'action et bivouaqua sur le champ de bataille; celle de Guieu à quelque distance. La perte de l'ennemi fut évaluée à 7 ou 800 hommes tués ou prisonniers. L'archiduc profita de la nuit pour continuer sa retraite sur Hundsmarckt. Le 3 avril au matin, Massena prit possession de Neumarkt et le quartier-général s'établit à Friesach. On trouva dans ces deux villes des magasins de subsistances considérables, que les Autrichiens n'avaient pu incendier.

Bonaparte voyait plus que jamais la nécessité de rassembler ses troupes; c'est pourquoi, dans la journée, il prescrivit à Guieu, à Chabot, à Bernadotte, ainsi qu'à la

partie de la réserve de cavalerie qui avait suivi le mouvement de l'avant-garde, de rejoindre Massena, et expédia à Trieste l'ordre à Dugua de partir pour Klagenfurth avec le 1er de cavalerie et le 15e de chasseurs.

De son côté, l'archiduc, ayant l'intention d'éviter toute affaire sérieuse avant d'avoir été rejoint par les renforts encore en marche, avait ordonné à Seckendorf d'arriver sur la Muhr à grandes journées, et au comte Colloredo, commandant à Grætz, d'évacuer cette ville. Le prince de Reuss suivit la rive gauche de la Muhr, afin d'aller camper à Stret-Weg; Kaim vint prendre des cantonnements aux environs de Judenburg avec la réserve de grenadiers; Mercandin se mit en route pour San-Georgen à la tête des brigades Mitrowsky et Ocskay; Brady, enfin, s'établit à Hundsmarckt.

Massena ne fit que traverser cette ville et se porta sur Scheifling, à l'embranchement des routes d'Allemagne et d'Italie. Les 2e légère et 18e de ligne, formant son avant-garde jusqu'à Hundsmarckt, tombèrent sur la division Brady, composée de 4 régiments venant du Rhin, et chargée de couvrir la retraite. Un combat très-vif s'engagea aussitôt. Les Impériaux, battus avec une perte de 600 prisonniers, furent rejetés, partie dans la montagne qui couvre la droite du bourg, partie sur la route de San-Georgen. L'avant-garde trouva à Hundsmarckt les vivres destinés au corps qu'elle venait de battre; dans cette action, un officier du plus grand mérite, le chef de bataillon d'artillerie Carrère, qui servait avec Massena depuis le commencement des guerres d'Italie, et jouissait de sa haute estime, fut coupé en deux par un boulet. Le lendemain, Massena se mit en marche pour Judenburg. Le général Brady était établi en avant

de cette ville, dans un bois près de Rothenthurn. Il tira quelques coups de canon, et, les éclaireurs de la 75ᵉ ayant tourné sa gauche, il se retira talonné par le 10ᵉ de chasseurs. Après 24 heures de repos à Judenburg, Massena reprit sa marche sur Knittelfeld, évacué la veille par l'archiduc, qui avait fait brûler le pont de la Muhr, et se dirigea, le 7 avril, sur Leoben, dernier point où les Impériaux pouvaient recevoir des renforts de l'armée du Rhin avant de descendre dans la vallée du Danube. Le prince, précipitant sa retraite, était résolu à ne plus engager de combat partiel, afin de réserver toutes ses forces pour une grande bataille sous les murs de Vienne.

La rapidité de la marche des républicains, leurs continuels succès avaient porté la terreur dans la capitale, dont le sort allait dépendre d'une victoire. Le gouvernement, dissimulant ses craintes, cherchait à enflammer les cœurs, faisait retrancher les faubourgs de Vienne, et prenait les mesures les plus énergiques pour sa défense. Néanmoins, on préparait, sans pouvoir en faire un mystère, le départ de la cour et des administrations pour Prague. Comment une telle appréhension n'eût-elle pas troublé tous les esprits?

Bonaparte, après avoir transféré, le 5, son quartier-général à Judenburg, n'était pas non plus sans inquiétudes. D'une part, le Directoire l'avait invité à ne rien donner au hasard, à ne pas perdre de vue sa gauche, et à s'efforcer de détruire l'ennemi par des combats partiels sur place, en attendant la coopération de Hoche et de Moreau; de l'autre, il n'avait, à 12 myriamètres de Vienne, que 3 divisions sous la main, et restait toujours sans nouvelles du corps du Tyrol et du général Kil-

maine, commandant la Lombardie. Ces puissants motifs le décidèrent à suspendre sa marche.

De son côté, l'empereur, tremblant pour sa capitale, calculait toutes les chances de la dernière bataille que son armée pouvait livrer; ses troupes, démoralisées, semblaient hors d'état de tenter un effort vigoureux; les peuples des provinces voisines, las du fardeau de la guerre, se refusaient à de nouveaux sacrifices, et la capitale même renfermait dans son sein un grand nombre de mécontents; enfin, l'insurrection hongroise ne s'organisait qu'avec la plus grande difficulté, et ne pouvait de longtemps encore entrer en ligne. Toutes ces considérations le portèrent à entamer des négociations. Les généraux Bellegarde et Merveldt se présentèrent, le 7 avril, à Judenburg et proposèrent un armistice de 6 jours. Quoiqu'une suspension d'armes nous fût aussi nécessaire qu'aux Autrichiens, Bonaparte feignit de l'accorder par amour pour la paix, et les conditions en furent immédiatement réglées; mais, pendant les pourparlers, Massena, suivant pied à pied l'arrière-garde du général Mitrowsky, exigea et obtint l'évacuation de Leoben.

Nous avons laissé Joubert à Brixen, et dans l'état des affaires, cette position était la meilleure qu'il pût choisir; car, maître des vallées de l'Adige et du Puster, il avait la faculté de se retirer par l'une ou de pénétrer par l'autre en Carinthie et de rejoindre Bonaparte sans grands obstacles. Cependant l'insurrection interceptait déjà nos communications avec Trente, et même celle de Brixen à Botzen; la 22e légère, cantonnée à Klauzen pour faciliter les passages, était insultée jusqu'aux portes de la ville; la position de Brixen elle-même se trouvait en

quelque sorte bloquée par des bandes de Tyroliens. Ces circonstances plongeaient Joubert dans une pénible indécision; il n'osait ni s'avancer sur Innsbruck, de peur de se voir couper la retraite, ni prendre la route de Lienz, car, à cette époque, Spork, encore posté sur le Kreutzberg, menaçait son flanc droit, et Kerpen serrait son flanc gauche; ces deux généraux pouvaient d'ailleurs se réunir par une marche rapide et tomber sur ses derrières à l'entrée du Pusterthal. Il attendit donc à Brixen les ordres du général en chef.

Kerpen fit vainement exécuter par Loudon plusieurs attaques du côté de Botzen. Dès le 28 mars, Delmas, étant allé demander des renforts à Joubert, quelques milliers de paysans armés, mêlés à des détachements de troupes régulières formant les têtes de colonne et conduits par des officiers autrichiens, tombèrent sur les 26e et 33e, qui les reçurent vigoureusement. Le feu était vivement engagé, déjà même Pijon avait remporté des avantages, lorsque Delmas, revenant avec la 5e, compléta leur déroute. (Voir *Pièces justificatives*, n° XXXIV.)

Le 2 avril, Kerpen, ayant reçu du renfort, nous attaqua de front. Le principal effort, dirigé dans les gorges de la route d'Innsbruck, fut protégé par deux fausses attaques des paysans sur les flancs de Brixen, et secondé par une attaque réelle sur la montagne de Muhlbach. 3 ou 4,000 hommes d'infanterie, que soutenait un détachement de cavalerie, tombèrent sur nos avant-postes par la route d'Innsbruck, et les forcèrent à se replier sur Mittewald, ainsi que 2 compagnies de grenadiers. Mais Baraguay-d'Hilliers, plaçant aussitôt son artillerie en batterie au bord de l'Eisack, les empêcha de déboucher du village.

Sur la montagne de Muhlbach, une masse de paysans avait culbuté la 85e; une lutte corps à corps s'étant ensuite engagée et la victoire penchant en faveur des paysans, Joubert envoya au secours de cette demi-brigade un bataillon de la 4e et vint bientôt après avec un autre, aider à refouler ces forcenés vers la cime de la montagne. La division se rallia, passa l'Eisack à gué par échelons et acheva de mettre en déroute les Autrichiens.

Durant le combat, Joubert avait enfin reçu l'ordre de Bonaparte de venir le rejoindre par Lienz. Le 5, il se mit en marche, les 3 divisions en colonne à une journée de distance, Baraguay en tête et Delmas à l'arrière-garde, les équipages et les prisonniers dans les intervalles. La veille de l'arrivée à Lienz, le 7 avril, 10,000 paysans qui s'y trouvaient rassemblés se dispersèrent pendant la nuit. Ce fut à Spital, le 10 avril, sur la route de Saltzburg, que Joubert reçut la nouvelle de l'armistice, et le 15 seulement Baraguay conclut avec les chargés de pouvoir autrichiens la suspension d'armes entre les corps du Tyrol.

Les avant-postes de l'aile droite de l'armée française conservèrent les positions qu'ils occupaient le 7 entre Fiume et Trieste; la ligne se prolongea par Marburg, coupant la Drave, et suivant par Grætz, Bruck et le Liedelberg, jusqu'à Admont, dans la vallée de l'Ems.

Cet armistice procura, comme on le voit, à l'armée française la possession de Grætz, de Bruck et de Rottenmann, où elle n'avait pas encore pénétré. Elle prit ses cantonnements : la division Serurier à Grætz, ville de 40,000 âmes, une des plus importantes de l'Autriche intérieure; Guieu à Leoben, Massena à Bruck, Bernadotte resta en avant de Saint-Michel; Joubert, placé en

échelons de Villach à Klagenfurth, ordonna à la division Baraguay-d'Hilliers de s'avancer jusqu'à Gemona, afin d'assurer les subsistances et surveiller les Vénitiens. Ainsi, en cas de rupture, l'armée, resserrée dans un espace assez peu étendu, se trouvait en mesure de reprendre avec avantage l'offensive et de déboucher en quelques marches sous les murs de Vienne.

Les négociations pour la paix ne purent être terminées à l'expiration de l'armistice; la cession de la Belgique et de la Lombardie était un sacrifice trop grand pour être accordé par le cabinet de Vienne sans espoir de compensation. L'armistice fut donc prolongé le 13 et le 16; mais, tandis que les plénipotentiaires discutaient, il se passait sur les derrières des événements de nature à changer la face des affaires, si la paix n'eût été signée le 20.

En se décidant à marcher sur Vienne, Bonaparte prévoyait que le gouvernement vénitien, dont les mauvaises intentions avaient été contenues jusqu'alors par nos victoires, saisirait l'occasion de faire éclater ses ressentiments. En effet, si d'un côté sa défiance de l'empereur l'avait empêché de faire cause commune avec lui, sa haine plus grande encore des doctrines démocratiques le ferait probablement sortir de son apathie lorsqu'il pourrait se prononcer sans danger. Ces considérations conseillaient à Bonaparte de se mettre en garde contre une agression qui eût mis en péril ses communications avec l'Italie. Les podestats de Bergame, de Brescia et des autres grandes villes de terre ferme, organisaient en secret les milices, et le clergé fanatisait les paysans. Jusqu'alors sa politique lui avait commandé de modérer l'impatience des démocrates vénitiens, qui

comptaient sur son appui pour briser leurs chaînes, mais le moment lui sembla venu de mettre le sénat dans l'impuissance de nuire à l'armée.

A cette époque, partout sur la terre ferme, des sociétés secrètes s'étaient formées et correspondaient malgré l'activité et l'habileté proverbiales de la police vénitienne. Le général Kilmaine, commandant en Lombardie, reçut l'ordre de seconder leurs efforts, tout en conservant les apparences de la plus stricte neutralité. Son chef d'état-major l'adjudant-général Landrieux, insinuant, rusé, fécond en expédients, était éminemment propre à servir d'intermédiaire entre les mécontents et son quartier-général; il le chargea de se mettre en rapport avec les sociétés secrètes et de les diriger en paraissant agir de son propre mouvement, et même contrairement aux instructions de ses chefs, de manière enfin à pouvoir être désavoué en cas d'insuccès.

Landrieux eut bientôt préparé ses batteries; et le 12 mars 1797, au moment même où l'armée se portait sur le Tagliamento, une insurrection éclata à Bergame, où les patriotes, instruits de l'arrestation qui allait se faire de 14 habitants connus pour leur attachement aux Français, se réunirent, sonnèrent le tocsin et appelèrent la bourgeoisie à l'indépendance. Une municipalité s'érigea avec plus d'ordre qu'on ne devait s'y attendre au milieu du déchaînement général des passions, et le podestat reçut l'ordre de quitter la ville; le lendemain le nouveau gouvernement envoya des députés à Milan pour demander son admission dans la confédération italienne.

Quelques jours après, Brescia suivit l'exemple de Bergame, mais avec plus de turbulence et d'excès. Le provéditeur Bataglia, informé que les Bergamasques se

disposaient à l'attaquer, crut voir l'avant-garde des insurgés dans un détachement d'une centaine de sapeurs de la légion lombarde qui se rendait de Milan à Peschiera par Brescia, et envoya un escadron d'Albanais à leur rencontre. Les Lombards assaillis se défendirent vaillamment, prirent 50 chevaux aux Vénitiens et ramenèrent le reste battant jusqu'à Brescia. Cette circonstance, jointe à l'approche des Bergamasques qui arrivaient par une autre route, parut favorable aux patriotes Brescians; ils s'assemblent à quelque distance de la ville, s'annoncent comme l'avant-garde d'une armée de Bergamasques, de Cisalpins et de Brescians, et somment le provéditeur de leur ouvrir les portes. Bataglia, épouvanté, céda à leurs menaces : les insurgés s'emparèrent sans coup férir de tous les postes de la ville, y désarmèrent les 500 Esclavons de sa garnison, et proclamèrent leur indépendance. La troupe française du château demeura spectatrice de cette révolution et l'empêcha de dégénérer en réaction violente; les insurgés nommèrent Landrieux leur général en chef. Le 28 mars Crema déclara pareillement son indépendance.

Le sénat, effrayé par ces révolutions qui menaçaient de bouleverser ses États de terre ferme, se hâta d'écrire au Directoire et députa le provéditeur Pesaro à Bonaparte pour lui demander son appui moral, afin de faire rentrer les rebelles dans le devoir. Un fait singulier prouve jusqu'à quel point ce gouvernement et ses agents poussaient l'aveuglement. Aussitôt que le ministre vénitien à Milan apprit la nomination de Landrieux comme général en chef des provinces insurgées, il l'en félicita, persuadé, disait-il, qu'il préférerait s'entendre avec l'autorité vénitienne pour amener la fin des troubles, à rester le

chef d'une troupe de factieux. (Voir *Pièces justificatives*, n° XXXV.)

Les démarches tentées auprès du Directoire et de Bonaparte n'eurent aucun succès; le premier ferma l'oreille et le second se montra plus exigeant que jamais. Notre ministre à Venise proposa au sénat, comme le moyen le plus sûr de ramener la bonne harmonie dans les provinces, de modifier la constitution. La sagesse eût conseillé de prendre ce parti; mais vit-on jamais un corps privilégié réprimer par prudence les abus, source de sa fortune et de sa puissance? Le sénat rejeta à la presque unanimité cette proposition de réforme.

Il fallait procéder vigoureusement et sans retard contre les insurgés qui armaient pour entraîner d'autres villes à leur exemple. Le sénat ordonna à ses agents d'agir sur l'esprit des habitants des campagnes; le clergé, tout-puissant sur ces hommes incultes, tonna bientôt dans les chaires contre les impies; le provéditeur Bataglia, retiré à Verone, fit circuler une proclamation appelant aux armes contre les Français ou leurs partisans les fidèles sujets de Saint-Marc, et bientôt toute la population rurale de la rive occidentale du lac de Garda, des vallées de Sabbia et de Trompia, soutenue par quelques troupes de ligne que commandait le général Fioravanti, fut debout, prête à marcher sur Brescia.

De leur côté les patriotes, voyant l'orage s'amonceler, formèrent la résolution de se rendre maîtres de la petite place de Salo, sur la rive occidentale du lac de Garda, arsenal d'où le provéditeur Zicogna tirait les armes qu'il faisait passer aux montagnards. Ils partent au nombre de 1,200 sous la conduite du chef de bataillon de la légion lombarde Fantuzzi, et après s'être

emparés du poste de Tormino, qui domine la ville, se présentent aux portes le 29 mars. Aussitôt Fantuzzi envoie sommer le provéditeur, mais celui-ci retient les parlementaires. Toute voie de conciliation paraissait dès lors fermée, et l'on se disposait à attaquer de vive force, lorsqu'une députation des notables de la ville vint fraterniser avec les Brescians. On rédigeait une convention, lorsqu'une nuée de montagnards, conduite par leurs syndics, tomba inopinément le 31 sur la troupe de Fantuzzi et la refoula dans la ville. La garnison française, forte de 500 hommes de la 58ᵉ et de 450 cavaliers des dépôts de chasseurs, eut beaucoup de peine à se faire jour à travers les assaillants, et 100 Polonais de la légion Dombrowski restèrent prisonniers. Ce succès enflamma les montagnards; ils se répandirent en foule dans la plaine et marchèrent sur Brescia, qu'ils canonnèrent le 4 avril.

Landrieux, n'ayant pas au delà de 1,500 hommes et de 5 bouches à feu dans les petites places qui bordent le lac de Garda, se tint sur la défensive en attendant les secours demandés à Kilmaine, et entama avec les généraux vénitiens Maffei et Filiberi une correspondance tendant à paralyser leurs mouvements.

A la première nouvelle de ces graves événements, Kilmaine ordonna au chef de brigade Lahoz de rassembler les dépôts français, polonais et cisalpins stationnés en Lombardie, et de marcher au secours des Brescians; bientôt une colonne de 1,500 hommes se mit en mouvement. Les Brescians, avertis de son approche, tombèrent sur les montagnards établis à Santa-Eufemia, à 4 kilomètres de la ville, et les mirent en déroute; Lahoz les poussa jusqu'aux environs de Lonato, où il fit sa

jonction avec Landrieux, et leurs forces réunies s'élevèrent à 2,500 hommes d'infanterie et 400 chevaux.

Cependant les généraux vénitiens avaient formé à Montechiaro un camp de 12 régiments provinciaux, et un gros détachement d'insurgés occupait Corcina. Landrieux marche sur ce poste et l'enlève, puis va prendre position à Castenedolo, d'où diverses colonnes mobiles rayonnant sur le pays procèdent au désarmement; à Orzi-Novi on s'empara de plusieurs bouches à feu. Cette opération terminée, on songea à enlever le camp de Montechiaro; ce n'était pas facile, car les Vénitiens l'avaient retranché et paraissaient résolus à le défendre; mais le service s'y faisait mal. Le chef de bataillon Augros y entra par surprise au milieu de la nuit et mit les Esclavons en déroute; Maffei se rejeta du côté de Verone avec 2,500 paysans; le colonel Wastellinowich, avec 200 hommes des régiments provinciaux et 8,000 montagnards, se retira sur les hauteurs. Landrieux le poursuivit et le battit dans les gorges de San-Ozetto; de son côté, Lahoz chassa le général Filiberi de Calcinato, où il s'était posté. Ces différentes affaires coûtèrent à l'ennemi plus de 2,000 hommes et 600 aux Bergamasques et aux Français.

Après sa défaite à Calcinato, Filiberi se sauva, avec environ 3,000 paysans ou Esclavons, sur les hauteurs de Solferino et de Cavriana, puis s'établit à Volta et à Borghetto. Avant de le chasser de ces deux postes, on jugea prudent de désarmer la plaine. De retour à Brescia, Landrieux donna le commandement du Bergamasque et du Brescian au chef de bataillon Vedel de la 17[e] légère; il marcha ensuite à travers les gorges de Nuvolera, rendues presque impraticables par la rupture

des écluses du bras de la Chiese, nommé Naviglio-di-Gavardo, à la tête d'une colonne de Brescians et de Lombards, sur Gavardo, qu'occupaient 6,000 paysans. L'affaire fut très-vive; les insurgés parvinrent à couper l'avant-garde du corps de bataille, et elle eut mille peines à se faire jour; voyant enfin l'impossibilité de défendre plus longtemps cette ville, les Vénitiens y mirent le feu. De là, Landrieux marcha immédiatement sur Salo, et somma vainement le provéditeur Zicogna; trop faible pour entreprendre le siége de la ville, il se contenta de la bloquer et invita le commandant de Peschiera à le faire soutenir par la flottille. Le capitaine de frégate Lallement se présenta en effet le 10 devant la place, dont il demanda la reddition comme si elle eût été nécessaire aux Français pour s'opposer aux progrès des Autrichiens. Sur le refus du provéditeur, la canonnade commença.

Le lendemain, Lallement parlementa avec le gouverneur et lui déclara que les Brescians se retireraient si les habitants consentaient à déposer les armes. Zicogna repoussa tout arrangement et refusa même de le recevoir comme otage : l'assaut fut donc résolu. Pendant la nuit, Lahoz arriva avec du renfort, et on décida que Salo serait attaqué sur deux points. La ville était presque déserte; les tirailleurs vénitiens essayèrent d'en disputer les approches, mais après un court combat son commandant Fioraventi l'abandonna au pillage et l'évacua. On trouva dans l'arsenal 5 ou 600 fusils et 150,000 cartouches.

Au moment où ces événements se passaient, le général Joubert quittait le Tyrol pour opérer sa jonction avec l'armée par la vallée de la Drave; et le général Ker-

pen, se mettant à sa poursuite, laissait à Loudon le soin de chasser du Tyrol, avec 7 ou 8,000 hommes, les petites garnisons françaises qui y étaient restées. En conséquence, ce général, rentré à Botzen, en partit, le 10 avril, en deux colonnes; la plus forte se porta sur Trente, et l'autre, par la rive droite de l'Adige, sur Arco, Riva et Torbole, où le général Chevalier commandait 5 ou 600 hommes. Serviez, qui gardait Trente avec 1,500 hommes, dont 600 malades, ne pouvait opposer une résistance sérieuse; il paraît, néanmoins, que sa retraite sans combat, donna de lui une opinion fâcheuse; une partie de ses détachements s'enfuit à Brescia, où il se rendit lui-même; l'autre se rejeta sur les postes du général Balland dans la vallée de l'Adige. Sur la rive orientale du lac de Garda, Chevalier, ayant tenté inutilement de gagner Peschiera par Lazise, se porta vers Castelnovo, où une partie de son détachement fut prise par les Vénitiens. Le poste de la Chiusa, abandonné à lui-même, tomba au pouvoir des paysans, qui massacrèrent une partie de sa garnison.

La participation manifeste des Français à la révolte de Bergame et de Brescia, ainsi qu'à la prise de Salo, avait porté à son comble l'exaspération des Vénitiens. Le sénat accéléra ses armements, et ne prit plus la peine de déguiser ses desseins. La nouvelle de la levée en masse des Tyroliens et des succès de Loudon, qui débouchait sur le lac de Garda, le détermina à jeter enfin le masque. Les rigueurs redoublèrent contre les partisans des Français; un vaisseau de guerre vénitien canonna la frégate *la Brune* et l'empêcha de mouiller dans le golfe, au moment même où un convoi autrichien y avait accès; enfin un comité fut institué à Verone pour seconder,

par des mesures de police, les dispositions militaires.

Lorsque Bonaparte apprit ces événements, il envoya son aide-de-camp Junot à Venise pour réclamer une satisfaction éclatante des assassinats commis sur les Français, et exiger le désarmement immédiat des campagnes. Si le sénat n'obtempérait pas à ses injonctions, cet officier avait ordre de lui déclarer la guerre et d'en faire afficher la déclaration à Venise même. En même temps il donna à Kilmaine le commandement de toutes les troupes restées en Italie, même de la division Victor, qui dut rétrograder sur Padoue, et il lui ordonna de désarmer les troupes vénitiennes 24 heures après la notification de la guerre, tant à Padoue, qu'à Trévise, Bassano et Verone; d'arrêter les officiers et les gouverneurs et de les envoyer à Milan. Mais Junot avait affaire à forte partie, et l'habileté du sénat ne fit point défaut dans cette circonstance; deux de ses membres furent députés à Bonaparte pour l'assurer de son dévouement, et ses protestations d'amitié et de soumission engagèrent l'officier français à renoncer provisoirement à un éclat. Le but de ces cajoleries était de procurer à Loudon le temps nécessaire de descendre la vallée de l'Adige jusqu'à Verone.

Balland avait eu la faiblesse de laisser organiser dans cette place un corps de 2,500 jeunes gens dits *cadets nobles*, et d'y tolérer l'entrée de plusieurs milliers d'Esclavons appelés sous différents prétextes par le provéditeur. L'agitation sourde qui régnait depuis quelque temps ayant enfin éveillé ses inquiétudes, il s'était hâté de faire approvisionner les forts afin de s'y retirer en cas d'événement. Bientôt après, effrayé des progrès de Loudon, qui occupait déjà la position de Rivoli, il pour-

vut à l'armement des forts et se transporta à Peschiera, afin d'en ramener la garnison ainsi que les troupes de Serviez et de Chevalier. De son côté, le provéditeur avait expédié le 16 un courrier pour informer Loudon de ce qui se tramait et lui demander assistance.

A peine Balland était-il rentré, que le 17 avril, jour de la seconde fête de Pâques, après vêpres, le tocsin sonne à toutes les églises; une population furieuse court aux armes, égorge les Français isolés et envahit les hôpitaux même. Les postes placés aux portes sont attaqués par des bandes nombreuses d'Esclavons et forcés de se replier avec perte sur les forts que 30,000 paysans investissent aussitôt. Ceux de San-Felice et de San-Pietro commencent le feu contre la ville; et le chef de bataillon Carrère, qui avait réuni sur la place d'armes tous les Français échappés au massacre, se fait jour jusqu'au vieux château, où il s'enferme. Les paysans en occupent de suite les avenues et les maisons voisines et répondent à son feu par une vive fusillade.

Au bout de quelques heures d'une canonnade qui causa de grands ravages dans les rangs des insurgés, le provéditeur extraordinaire et le podestat épouvantés se décidèrent à parlementer; et le chef de brigade Beaupoil, commandant la place, alla négocier la cessation des hostilités. Mais dès les premiers pas, couché en joue par une foule de paysans, il rentra prudemment au château. Un quart d'heure après, deux nobles vénitiens vinrent le supplier de se rendre au palais du gouvernement, promettant de lui faire un rempart de leurs corps. Beaupoil, un aide-de-camp du général Balland et trois autres officiers sortent, escortés par la garde bourgeoise, au milieu des vociférations de la multitude. Au moment

où ils approchaient du palais, leur escorte, assaillie par derrière et peut-être complice des assassins, s'enfuit les laissant entre leurs mains. On leur arrache leurs armes, un des officiers est dépouillé, Beaupoil est saisi par les cheveux et le sabre est levé sur sa tête. Cependant le provéditeur et le podestat parviennent à leur sauver la vie; et les conférences commencent nonobstant la fusillade, qui continuait toujours au château Vieux. Les magistrats vénitiens, tâchant de mettre à couvert leur responsabilité, imputaient les massacres au délire d'un peuple fanatique; ils protestaient de leurs bonnes intentions, déploraient le sang répandu et demandaient les conditions d'un armistice. Croyant s'apercevoir qu'ils cherchaient à temporiser, Beaupoil leur répondit qu'il ne venait point offrir la paix, mais demander réparation. Pendant la discussion, tous les moyens furent employés pour effrayer nos négociateurs; le peuple, ameuté autour du palais, vociférait et menaçait d'en briser les portes, et des messagers, se succédant sans cesse, apportaient la nouvelle des progrès des insurgés. Ces manœuvres intimidèrent Beaupoil, qui conclut une convention d'après laquelle, sauf l'approbation du général en chef, les hostilités devaient cesser de part et d'autre. De son côté, le provéditeur s'engageait à licencier les paysans, à remettre les portes de la ville aux troupes françaises, et à maintenir la tranquillité. Son dessein étant de retenir cet officier comme otage, il chercha à le détourner d'aller présenter lui-même la convention au général Balland; mais Beaupoil insista si hautement, qu'il le laissa partir.

Balland ne pouvant accepter des conditions dictées par la peur, refusa de les ratifier, et fit signifier, pour

toute réponse au provéditeur, qu'il exigeait 6 otages à son choix, le désarmement des bourgeois et des paysans, le rétablissement des communications; enfin, la punition exemplaire des assassins. Des pourparlers sans résultats ayant suivi la remise de cet ultimatum, et le feu des paysans sur le château Vieux ne cessant pas, Balland ordonna de recommencer la canonnade et le bombardement de la ville, où plusieurs incendies ne tardèrent pas à se déclarer. L'investissement des forts n'en continua pas moins, et le feu redoubla sur le vieux château; les paysans se retranchèrent en avant du fort San-Felice, et tout se prépara pour un assaut général. Mais la nouvelle de l'armistice et de la retraite des Tyroliens allait bientôt abattre l'arrogance des Veronais; le comte de Neuperg se rendit à la citadelle pour s'entendre sur la démarcation des limites respectives, et un officier autrichien porta au général Chevalier, qui se trouvait alors à Castelnovo avec son détachement, l'avis de cet événement en l'invitant à le transmettre au général Kilmaine.

Celui-ci, ayant appris ce qui se passait, s'était hâté de tirer des dépôts tous les hommes disponibles et de les diriger sur Verone à travers les campagnes, pour dissiper les rassemblements armés et concentrer ses forces sous les murs de cette place. Déjà Lahoz et l'adjudant-général Landrieux s'avançaient à la tête de 3,000 hommes d'infanterie, 900 chevaux et 16 pièces d'artillerie, l'adjudant-général Couthaud marchait sur le même point avec 1,200 hommes; une 4e colonne de 1,200, dont Chabran prit le commandement, filait par Desenzano. Ces 4 colonnes devaient arriver successivement et, renforcées de quelques détachements, prendre position

comme il suit : la 1re, forte de 1,675 hommes d'infanterie, de 437 chevaux et 8 bouches à feu, à la Croix-Blanche et à Casa-di-Carpi, sous les ordres de Landrieux ; la 2e, commandée par Lahoz, de 2,000 hommes, dont 250 de cavalerie, avec 8 pièces d'artillerie, sur les bords de l'Adige supérieure, de Pescantina à San-Giorgio; la 3e, s'élevant à 1,900 hommes, 115 chevaux et 8 bouches à feu, sous Chabran, entre la porte del Pallio et celle de Mantoue; enfin, Chevalier, avec la 4e, comptant 2,870 hommes, dont 225 de cavalerie, et 3 pièces de canon, sur le bord de l'Adige, depuis la porte de Mantoue jusqu'à 3 kilomètres plus bas. Ainsi Kilmaine avait réuni un corps d'environ 7,800 combattants, dont 1,000 de cavalerie, pour réduire Verone; il expédia en outre l'ordre à la division Victor, forte de 6,000 hommes, de se rabattre sur Trévise afin de le soutenir. Ces dispositions faites, il se rendit de Milan à Mantoue, afin d'en tirer de l'artillerie et quelques détachements.

A son arrivée dans cette place, Kilmaine trouva les communications interceptées avec Verone; toutes les ordonnances de Miollis avaient été assassinées par les insurgés, dont plusieurs détachements considérables occupaient Valeggio, Villafranca, Isola-della-Scala et Nogara. Il fit aussitôt partir 400 hommes et 2 pièces de canon pour Valeggio, avec ordre de désarmer les habitants, et lui-même se mit en route à la tête d'un détachement de cavalerie, en recommandant à Miollis de le faire suivre par 6 pièces de gros calibre bien approvisionnées. A l'approche des Français, Valeggio fut évacué, le désarmement effectué sans obstacles, et les notables implorèrent la clémence de Kilmaine, avec force

assurances qu'ils avaient été contraints à prendre les armes par les Esclavons. Le général, sans ajouter foi à leurs protestations, les traita moins rigoureusement que le droit de la guerre l'autorisait à le faire.

Enfin, le 19 avril, l'avant-garde, commandée par Chabran, parut sur la route de Peschiera. Au point du jour, le chef de brigade Lahoz se porta, avec 600 hommes, à Pescantina, dans le but de s'emparer des barques placées sur le fleuve, afin d'établir une communication entre le camp et les forts; le chef de brigade Lemoine, commandant l'infanterie légère, se jeta à la nage sous le feu d'un millier de paysans, et parvint à s'emparer d'un bateau, avec lequel on effectua le passage. Les insurgés se retirèrent alors dans Pescantina; Lahoz, ne pouvant les en déloger, y fit mettre le feu, et nos soldats eurent la joie de délivrer une partie de la garnison de la Chiusa, qu'ils retenaient prisonnière. Lahoz alla ensuite prendre position auprès de la porte San-Giorgio. De son côté, Chabran avait envoyé sommer le gouverneur; et son parlementaire était revenu, vers 11 heures, avec une réponse évasive. Le provéditeur voulait gagner du temps, car le général Montenari effectua peu après une sortie, et culbuta nos avant-postes de la droite, avec 8 compagnies d'Esclavons et 300 chevaux, commandés par le colonel Ferro, tandis que 3,000 paysans, s'appuyant la droite à la porte Neuve et la gauche à la route de Peschiera, cherchaient à nous couper la retraite. Les Esclavons, avec l'appui de 8 pièces de 5, s'emparèrent, vers midi, de la tête du village de la Croix-Blanche et s'y établirent; Chabran marcha sur eux avec le 3e bataillon de la 64e et 200 chasseurs à pied. Le combat restait depuis longtemps indécis, lorsqu'une seconde sortie

vint appuyer les Esclavons. L'adjudant-général Landrieux, à la tête de la 58e, d'un détachement de Lombards et de 25 artilleurs à cheval, charge bientôt cette colonne et la refoule dans Verone; de là, il porte 50 chevaux sur la droite de l'ennemi, qu'il coupe du corps de bataille, tandis qu'un détachement d'infanterie légère l'attaque et l'enfonce. Néanmoins, à la gauche des Français, les insurgés faisaient quelques progrès, quand l'arrivée de la 13e tourna de nouveau en notre faveur les chances du combat. Les Esclavons prirent la fuite et abandonnèrent ceux des leurs retranchés dans le village sous la protection de l'artillerie, qui balayait la grande rue. L'adjudant-général Devaux s'y précipite à la tête de 200 Polonais, s'empare de cette artillerie, et la dirige aussitôt contre l'ennemi. Poursuivis de maison en maison, les Esclavons se retirent dans un grand bâtiment crénelé, d'où ils font un feu meurtrier. Chabran fait pointer un obusier contre ce réduit, qui, à l'instant, saute avec un fracas épouvantable; 500 Esclavons et leur colonel Ferro périssent dans cette explosion. Nos troupes mirent à profit le désordre causé par cet accident; l'adjudant-général Devaux s'empara d'un drapeau, et Chevalier poursuivit les fuyards. Mais déjà Landrieux avait porté sur leurs derrières un détachement de cavalerie et d'artillerie, en sorte que toutes les troupes de la sortie furent tuées ou prises.

De son côté Lahoz n'était pas resté oisif à la porte San-Giorgio, et s'était concerté dans la citadelle avec Balland pour ravitailler le vieux château. Le 22, il se mit en mouvement, chercha à y pénétrer par le pont dit du Vieux-Château, et resta engagé pendant toute la journée. Le chef de bataillon Carrère fit une sortie, en-

cloua les canons des Vénitiens et rassembla pour 15 jours de vivres.

La nouvelle des préliminaires de paix parvint le lendemain au camp et se répandit presque aussitôt dans la ville. Les habitants ayant perdu l'espoir d'être secourus par les Autrichiens, et apprenant la marche de la division Victor, qui arrivait de Trévise, demandèrent à capituler.

Un parlementaire vint à 2 heures au fort San-Felice solliciter une entrevue du général Balland pour traiter de la reddition de la place; elle fut fixée au lendemain midi et le reste de la journée se passa sans hostilité. A l'heure indiquée, les comtes de San-Fermo, Emilio, et Graveta, chargés des pouvoirs des provéditeurs extraordinaires, Giovanelli et Erizzo, ainsi que du podestat Contarini, se présentent à la citadelle, et le général Balland, entouré du général Chevalier, du chef de brigade Lahoz et des adjudants-généraux Landrieux et Devaux, leur remet, sans vouloir entrer en explication, la note des conditions préliminaires, exigibles dans deux heures. Elle portait en substance que la porte San-Zeno serait immédiatement livrée aux Français, qu'un commissaire, accompagné d'un peloton de grenadiers armés et précédé de troupes vénitiennes sans armes, entrerait dans Verone pour y recueillir tous les Français échappés au massacre, que tous les canons seraient livrés et avant tout encloués, que 16 otages, parmi lesquels les deux provéditeurs et l'évêque, monteraient à la citadelle comme prisonniers de guerre, que, s'il sortait une seule voiture, un seul cheval, un seul habitant de Verone, tout serait immédiatement rompu, enfin qu'avant la fin du jour la totalité des troupes vénitiennes viendrait dé-

poser ses armes dans la plaine, vis-à-vis le camp de la Croix-Blanche.

Cependant Kilmaine, arrivé au camp, après y avoir laissé ses ordres, se rendit à la citadelle vers 3 heures. Peu d'instants après, les chargés de pouvoir, revinrent. « Eh bien! messieurs, » leur dit-il avec un air de sévérité que sa colossale stature rendait plus imposant encore, « les conditions sont-elles signées? — Oui, général, » répondit le comte de San-Fermo; « vous voyez à vos » pieds des hommes douloureusement affectés des tris- » tes événements qui ont ensanglanté la ville, et vous » suppliant de croire que le nombre des habitants paisi- » bles l'emporte de beaucoup sur celui des turbulents. » Kilmaine ratifia la capitulation, et par un article supplémentaire consentit à laisser au gouverneur Alvizi Contarini le commandement des troupes vénitiennes; il prolongea même la trêve jusqu'au lendemain 6 heures pour lui donner tout le temps de faire sortir les paysans, dont les intentions étaient fort suspectes. On espérait donc voir rétablir l'ordre dans cette malheureuse ville, lorsque vers les 4 heures du matin un des notables habitants vint annoncer que Giovanelli, Erizzo et Contarini, faussant leur parole, avaient pris la fuite, que la populace commençait à piller, et que la prise de possession de la ville par l'armée française conjurerait de plus grands malheurs. Landrieux fit aussitôt placer une batterie d'obusiers sur la route de Mantoue et lancer quelques projectiles sur le quartier de la Fiera. Abandonnés par les autorités qui les avaient compromis, les malheureux Veronais comprirent alors toute l'étendue de leur faute, et formèrent immédiatement une municipalité provisoire, dont le premier acte fut

d'envoyer son secrétaire supplier Kilmaine de faire cesser le feu. Le général rappela d'un ton irrité les termes de la capitulation, et déclara qu'il continuerait jusqu'à ce que les troupes eussent déposé les armes. Enfin cette opération eut lieu à 6 heures du soir : 630 cavaliers albanais et 1,800 Esclavons défilèrent devant le camp. Pendant ce temps, le général Balland entra dans la ville à la tête de la 13e, qui formait la garnison de la citadelle, et prit possession des portes et des principaux postes. Il nomma le chef de bataillon Carrère commandant de place en remplacement de Beaupoil, lequel avait montré moins de fermeté pendant les troubles que de bravoure sur les champs de bataille. La brigade Chevalier alla bivouaquer sur la place de Bra et dans les Arènes, et surveilla les quartiers de l'Est. Quelques maisons furent livrées au pillage, 3 des principaux meneurs subirent la peine de mort, et la ville fut imposée à 1,800,000 francs. Ainsi se termina cette insurrection, connue sous le nom de *Pâques veronaises*. Le sénat de Venise ne tarda pas du reste à subir la peine due à sa trahison ; peu de jours après il tomba misérablement, sans essayer de conjurer sa ruine par un de ces coups de désespoir qui ennoblissent parfois la chute d'un gouvernement.

L'enchaînement des faits nous a entraîné au delà du départ de Massena pour Paris. Dès le 23 avril, aussitôt après la signature des préliminaires de paix, Bonaparte, l'ayant fait appeler de Bruck à Leoben, l'avait chargé de porter le traité au Directoire. Les préliminaires de cette paix stipulaient au préalable un armistice de six mois, la cession de la Belgique à la France, la reconnaissance par l'empereur des nouvelles délimitations de la répu-

blique, la création d'une république en Lombardie et l'ouverture d'un congrès à Berne pour la paix avec l'Allemagne. Massena partit en poste le jour même avec un de ses aides-de-camp et fut s'acquitter de cette honorable mission.

CHAPITRE VIII.

Véritables motifs de la mission de Massena. — Réception qui lui est faite par le Directoire. — Il prend connaissance de la situation de la république et des vues des partis qui divisent le Corps Législatif. — Le conseil des Cinq-Cents veut accuser le Directoire d'attenter à son autorité. — La majorité du Directoire engage les armées dans sa querelle. — Ouverture faite par lui aux généraux en chef. — Bonaparte envoie à Paris Augereau et Bernadotte. — Son discours à l'armée à l'occasion de l'anniversaire du 14 juillet. — Adresses des divisions de l'armée d'Italie contre les royalistes, celle de la division Massena est dictée dans le même esprit. — Agitations dans les deux conseils au sujet d'un mouvement de troupes ordonné par le Directoire dans le rayon constitutionnel. — Le Directoire s'en excuse et ne peut s'en justifier. — Augereau est nommé commandant de la 17e division militaire. — Préparatifs hostiles du Directoire. — Journées des 17 et 18 fructidor. — Correspondance sur ces journées entre le Directoire et Bonaparte, entre Augereau et Massena. — Inquiétudes du Directoire sur l'attitude de Bonaparte. — Conséquences probables du coup d'État de fructidor. — Entretien de Massena et de Bonaparte à son retour à Milan. — Massena va rejoindre sa division dans le Padouan. — Sa situation. — Épuisement et anarchie de cette province. — Mécontentement de la population et des troupes. — Mesures prises pour retenir les Padouans dans l'obéissance. — Traité de Campo-Formio. — Fâcheux effet produit sur les Padouans par la publication de ce traité. — Convention secrète de Rastadt. — L'armée française évacue le pays au delà de l'Adige, et l'armée autrichienne en prend possession. — La division Massena va cantonner dans le Plaisantin.

La signature des préliminaires de la paix à Leoben, lorsque l'armée d'Italie n'était plus qu'à 12 myriamètres de Vienne, fut accueillie en France avec un vif enthousiasme, comme la sanction glorieuse de la révolution française, des droits qu'elle avait créés, des institutions républicaines qu'elle avait fondées. La majorité du Directoire vit au contraire avec déplaisir ce dénoû-

ment inattendu. Les armées du Rhin et de Sambre et Meuse, longtemps paralysées, venaient d'entrer en campagne avec éclat et se trouvaient en mesure d'envahir les États héréditaires, quand les courriers, expédiés par Bonaparte à travers l'Allemagne, vinrent les arrêter tout à coup en apportant la nouvelle des préliminaires de Leoben. Les politiques du Directoire pensèrent, non sans quelque apparence de raison, que si Bonaparte s'était moins hâté de conclure, ce qu'il avait fait au reste sans instructions et sans pouvoirs suffisants, les épées victorieuses de Hoche et de Moreau eussent pesé d'un plus grand poids dans la balance des négociations, et forcé l'empereur à subir toutes les exigences de la République. D'ailleurs Barras et ses affidés ayant contracté l'habitude de se pavaner sous les trophées conquis par nos armes, et de cacher les misères de leur politique dans les plis des drapeaux enlevés à l'ennemi, sentaient que la paix serait la fin du système révolutionnaire, et donnerait une impulsion irrésistible à laréaction déjà menaçante, imprimée à l'opinion publique contre ce qui restait encore debout des hommes et des œuvres de la Convention. Cependant l'avis de Carnot et de Letourneur, favorables à la ratification des préliminaires, prévalut dans le sein du Directoire trop faible pour lutter à la fois et contre le vœu formel de la France et contre l'ascendant de Bonaparte, qui, toujours absolu dans ses décisions, était d'ailleurs sûr de se faire obéir d'un gouvernement pareil en lui mettant le marché à la main. Dans sa dépêche du 19 avril, en envoyant au Directoire les stipulations signées la veille, le jeune général disait de ce ton péremptoire qui n'admet pas d'objections : « Si je » me fusse obstiné à aller à Vienne, peut-être aurais-je

» perdu la République. Dans la position des choses, les » préliminaires de la paix, même avec l'empereur, sont » devenus une opération militaire....

» Quant à moi, *je vous demande du repos*. J'ai justifié » la confiance dont vous m'avez investi : je ne me suis » jamais considéré pour rien dans mes opérations, et je » me suis aujourd'hui lancé sur Vienne, ayant acquis » plus de gloire qu'il n'en faut pour être heureux, et » ayant derrière moi les superbes plaines de l'Italie, » comme j'avais fait au commencement de la campagne » dernière, en cherchant du pain pour l'armée que la » république ne pouvait plus nourrir. »

Après chaque bataille importante, Bonaparte n'avait jamais manqué d'envoyer à Paris un de ceux qui, en concourant à la victoire, s'étaient rendus le plus dignes de participer aux honneurs du triomphe; il flattait par là l'orgueil de ses lieutenants, et l'éclat des hommages qu'on leur prodiguait rejaillissait sur sa personne et sur son armée. C'est ainsi qu'il préparait de longue main ses voies pour arriver à son tour sur la scène politique, pensée facile à démêler dans les paroles que nous venons de rapporter. A chaque pas qu'il fait vers le but, le choix de ses envoyés s'élève en proportion. L'année précédente, les drapeaux d'Arcole avaient été apportés à Paris par un simple aide-de-camp, le commandant Lemarrois; plus tard, Augereau, soldat brillant, mais sans consistance politique, vient annoncer au Directoire la reddition de Mantoue et jouir personnellement des honneurs publics faits par le gouvernement, ainsi que des ovations des Jacobins, dont il est l'orgueil et l'espérance. Aujourd'hui que l'armée d'Italie a fini sa tâche et vu ses glorieux triomphes couronnés

par la paix, Bonaparte envoie à Paris le plus illustre de ses lieutenants, celui dans lequel se résument le plus complétement les grands faits d'armes de deux campagnes immortelles, l'homme que lui-même appelle l'*Enfant chéri de la victoire*. Massena, choisi pour apporter au Directoire les préliminaires de Leoben acceptés par l'empereur, était le seul des généraux renommés de l'armée d'Italie qui n'avait jamais vu la capitale, et celui que la population parisienne était le plus avide de connaître. Le prestige de ses faits d'armes était immense; la fougue et l'audace sont les mérites guerriers pour lesquels le peuple se passionne le plus vivement, et, à ce titre, le héros de Loano, de Lodi et de Rivoli devait être au premier rang de ses favoris. L'allégresse des patriotes fut donc générale lorsque le *Moniteur* annonça son arrivée prochaine à Paris.

C'est le 9 mai que Massena fut présenté en audience publique au Directoire, au milieu d'un nombreux concours de citoyens, et la pompe de cette réception marquait le désir du gouvernement d'honorer l'armée d'Italie dans la personne de l'un de ses plus illustres chefs. Le même jour, le Directoire reçut l'hommage des drapeaux conquis par l'armée de Hoche dans les champs de Neuwied, et apportés à Paris par le général Mermet.

Le *Moniteur* du 11 mai, en rendant compte de cette solennité, s'exprimait ainsi : « Un cri unanime d'approbation et les applaudissements universels avaient annoncé l'arrivée d'un guerrier fameux dans les fastes de la république : c'était le général de division Massena, envoyé par le brave général Bonaparte pour présenter au Directoire la ratification donnée par l'empereur aux articles préliminaires de paix. » A son aspect, un senti-

ment d'admiration transporte tous les spectateurs; on se presse pour le contempler : le Directoire, accompagné de ses ministres et du corps diplomatique, entre dans la salle, le silence succède aux élans bruyants de la joie; ce calme est interrompu à l'arrivée des trophées que portent des guerriers couverts d'honorables blessures, et envoyés par le général Hoche au nom de la brave armée sous ses ordres.

Après avoir été présenté au Directoire par le ministre de la guerre, le général Massena prit la parole en ces termes :

« Les vœux des républicains s'accomplissent; les » puissances coalisées baissent successivement leur front » respectueux devant la grandeur de la république fran- » çaise. L'orgueilleuse maison d'Autriche, sur laquelle » comptaient, avec tant d'assurance, les amis du trône » et de l'autel, vient de vous demander la paix. Ce jour » prospère et glorieux, la république le doit au mâle » courage de ses guerriers dirigés par votre sagesse.

» L'armée d'Italie, fatiguée, mais non rassasiée de » succès, s'est frayé un passage que les phalanges d'au- » cun peuple moderne n'avaient pu forcer; Vienne était » déjà menacée; les armées du Rhin et de Sambre-et- » Meuse, jalouses de moissonner leur portion de gloire » dans cette campagne, avaient passé le Rhin et mar- » chaient à pas de géant dans l'empire. Dans cette heu- » reuse position de nos armées, il a été beau de voir » Bonaparte, qui n'a de modèles que dans l'antiquité, » accepter les préliminaires de paix avec le roi de Bo- » hême et de Hongrie. Ce général m'a envoyé vers vous » pour vous en présenter la ratification.

» Cette paix sera, sans doute, bientôt suivie de la

» paix générale de l'empire. Citoyens directeurs, les » soldats de l'armée d'Italie *sont les amants jaloux de la* » *république et de la constitution de l'an* III; mais leur » gloire n'est rien pour eux tant qu'il reste des ennemis » à la patrie : commandez, citoyens directeurs, et les » vainqueurs de l'Italie, joints à ceux de Sambre-et-» Meuse et du Rhin, voleront à de nouveaux combats, » anéantiront les restes agonisants de la coalition et » forceront les peuples les plus mutins à trembler au seul » nom de la république française. »

Cette allocution fut couverte d'applaudissements. Dans sa réponse, le président du Directoire exalta l'attitude guerrière de la république française « à l'époque mé-» morable, dit-il, où l'intrépide général de l'armée d'I-» talie, *instruit des intentions du Directoire exécutif,* of-» frit la paix et en signa les préliminaires. C'est à vous, » généreux guerriers, dont les exploits commandent » l'admiration de l'Europe, c'est à vos constants et su-» blimes efforts que la république devra cette paix sa-» lutaire : votre triomphe est celui de l'humanité. »

S'adressant ensuite à Massena : « Citoyen général, le » burin de l'histoire, en transmettant à la postérité les » prodiges de valeur qui ont illustré les armées fran-» çaises pendant les glorieuses campagnes de la révo-» lution, n'oubliera pas, sans doute, le général répu-» blicain si justement surnommé l'*Enfant chéri de la* » *victoire,* le brave Massena.

» Le Directoire exécutif se plaît, en ce jour, à devan-» cer les siècles futurs, en vous offrant, citoyen général, » le tribut de la reconnaissance nationale comme la plus » douce récompense de vos travaux.

» Après avoir si vaillamment défendu la cause de la

» liberté, un nouveau genre de gloire vous était réservé :
» c'était à vous qu'il appartenait de réunir dans cette
» enceinte l'olivier de la paix aux palmes nombreuses
» de la victoire.

» Grâces vous soient rendues, citoyen général, pour
» un bienfait si précieux! Honneur aux braves armées
» de la république, à leurs intrépides généraux qui ont
» organisé la victoire! Honneur à tous les bons citoyens
» qui ont secondé les efforts du gouvernement pour at-
» teindre ce but désirable!

» Puisse bientôt la république triomphante *ne plus
» compter dans son sein que des amis fidèles*, et parvenir
» rapidement au degré de prospérité que lui promettent
» ses hautes destinées! »

Après ce discours, le président donna, selon l'usage, l'accolade fraternelle à Massena, et lui offrit, au nom de la République, des armes de la manufacture de Versailles. On voit, dans les paroles que nous venons de transcrire, quelles étaient les préoccupations du moment. Mécontent de la paix conclue sans son aveu, le Directoire cherche à sauver les apparences, en disant que Bonaparte était *instruit de ses intentions* lorsqu'il prit sur lui de traiter avec l'empereur. Le vœu par lequel le président du Directoire avait terminé son discours signalait les périls de la situation politique : il annonçait le 18 fructidor, comme l'éclair présage la tempête. Quant à Massena, homme de guerre, étranger aux théories politiques et aux querelles des factions, il parla dans l'effusion de son âme, et fit sa profession de foi aussi bien que celle de ses compagnons d'armes, en les proclamant *amants jaloux de la république et de la constitution de l'an* III. Si le mot de *constitution* n'avait

pas pour eux un sens parfaitement défini, nos soldats, recrutés dans la partie la plus saine et la plus virile de la population, aimaient la république en proportion des maux qu'ils avaient soufferts pour la défendre. France, République, pour eux c'était tout un, et ces deux noms sacrés se confondaient dans un même sentiment de respect et d'amour.

Après cette manifestation publique, Massena resta six semaines à Paris pour se délasser des fatigues de la guerre et observer la lutte des partis. Nous allons profiter de ce moment de repos dans une vie si agitée pour jeter un coup d'œil sur la situation intérieure de la France depuis la mise en vigueur de la constitution de l'an III. Elle dut offrir un spectacle étrange aux yeux d'un soldat qui, depuis la levée en masse, n'avait pas quitté les armées, et qui, dévoué à la révolution comme un fils à sa mère, était, par sa nature toute militaire, peu préparé à comprendre et à goûter le jeu compliqué du régime représentatif.

L'ancien tiers-état de 1789, irrésistible par son union quand il s'était agi de renverser l'aristocratie et la royauté absolue, s'était trouvé faible et divisé quand il avait fallu se prononcer entre le système de la république et celui de la monarchie constitutionnelle. La république ayant triomphé avec le concours des masses populaires, celles-ci enfantèrent, pour sauver la révolution et la France en péril, une dictature terrible, mais éphémère, née des circonstances et devant disparaître avec elles. La réaction du 9 thermidor ramena au pouvoir la classe moyenne; et les journées de prairial, dernier et impuissant effort de l'ochlocratie agonisante, achevèrent de désabuser le peuple de ses prétentions politiques.

Pour lutter contre le courant qui emportait les esprits vers un ordre de choses stable et régulier, il ne resta qu'une faction remuante encore, mais sans force, sans prestige et sans avenir. La bourgeoisie, redevenue maîtresse du terrain, ne tarda pas à se diviser de nouveau comme en 1792. La masse des propriétaires du sol, en grande partie renouvelée par l'effet des confiscations, voyait dans le régime républicain la plus sûre garantie des droits nouveaux; elle se ralliait à la constitution de l'an III, qui promettait le règne de la liberté légale, et le rétablissement de la paix au dedans et au dehors. Les classes commerçantes et industrielles, au contraire, ruinées par les assignats et le maximum, soupiraient après un régime moins agité; elles désiraient le retour des habitudes sociales propres à développer la richesse mobilière en vivifiant le luxe, en stimulant la production, en activant les échanges. Le parti royaliste enfin, dispersé, décimé, mais toujours dangereux par ses intrigues et par ses affiliations avec l'étranger, exploitait ces tendances de la bourgeoisie des villes, en lui montrant en perspective une monarchie pondérée, fondée sur une transaction qui garantirait les droits acquis; mais ce parti, toujours aveugle, n'entendait pas s'arrêter en si beau chemin! Ce que voulaient les émigrés rentrés à la faveur de la réaction thermidorienne, non moins incorrigibles que les Jacobins, c'était une contre-révolution sans frein et sans limites, faisant table rase du régime nouveau, et donnant carte blanche à l'esprit de haine et de vengeance dont ils étaient possédés.

De cette situation résulta le mouvement du 13 vendémiaire. La garde nationale de Paris, soulevée contre la Convention, fut dirigée et compromise par les royalistes,

sur qui retomba tout le poids de la défaite des sections révoltées. Renonçant alors à l'espoir de triompher de la révolution par un coup de main, ils se mirent à lui faire une guerre méthodique ; prenant position dans la constitution elle-même, s'armant contre elle des droits qu'elle dispensait à tous, ils se servirent de la presse et des élections comme on se sert de la sape et de la mine contre une place assiégée. Les embarras financiers de la République, les exigences fiscales qu'ils nécessitaient faisaient de nombreux mécontents. Les restes impurs du jacobinisme s'agitaient dans les clubs et rêvaient des plans subversifs dont s'effrayaient les âmes honnêtes et paisibles, toujours sous l'impression des sanglants souvenirs de la terreur. Le complot de Babeuf éventé par la police, sa théorie du *bonheur commun* fondée sur la spoliation et le massacre servirent plus la propagande royaliste que les intrigues misérables des Lemaître, des Brottier, des Laville-Heurnois et autres agents du prétendant soudoyés par l'Angleterre.

C'est sous de telles influences qu'eurent lieu les élections de l'an v pour le renouvellement du second tiers des conseils : elles firent entrer dans la législature un grand nombre de royalistes plus ou moins avoués, et constituèrent en minorité le parti conventionnel, sur lequel s'appuyait le Directoire. Entre ce parti et celui de la contre-révolution, il existait dans les conseils une masse nombreuse de républicains honnêtes et modérés, qui voulaient sincèrement maintenir la constitution de l'an III, et imposer à toutes les factions le joug de l'ordre légal ; ceux-ci secondaient à leur insu les royalistes qu'ils haïssaient, en discréditant, par leur opposition systématique, le Directoire, qu'ils voulaient néanmoins

soutenir. De tels hommes n'étaient nullement propres à conjurer les périls qui menaçaient la révolution, faute d'avoir compris que, dans la situation où se trouvait la France, la constitution ne pouvait être, aux yeux des factions acharnées à s'entre-détruire, qu'une sorte d'arsenal où se forgeaient les armes de la guerre civile.

Le Directoire, en lutte permanente avec la majorité des conseils, était, en outre, affaibli par ses propres divisions; Rewbell et Laréveillère-Lepeaux y représentaient l'esprit de la Convention nationale, Carnot le parti constitutionnel, Barthélemy les tendances réactionnaires du nouveau tiers, Barras, gentilhomme régicide, sans convictions, intrigant corrompu, n'y représentait que lui-même, et traitait avec tous les partis. Mais les offres des Bourbons, quoique brillantes, restaient au-dessous de ses prétentions. Pichegru, aspirant au rôle de Monk, n'eût pas consenti à partager avec un complice tel que Barras les honneurs et les profits de l'entreprise, et d'ailleurs un marché eût été peu sûr avec l'homme du 21 janvier et du 13 vendémiaire. Le directeur se décida enfin pour la cause révolutionnaire, et fit un pacte d'alliance avec Laréveillère et Rewbell afin de la sauver par un coup d'État. Il fallait une force sur laquelle le triumvirat pût s'appuyer : les masses populaires avaient quitté la scène politique, et il eût été fort dangereux de les y rappeler; la bourgeoisie, à Paris surtout, était animée du même esprit que les conseils, et ceux-ci s'efforçaient de l'armer contre le Directoire, en réorganisant les sections par une loi nouvelle; restaient les armées, Barras et ses deux collègues résolurent de placer sur elles leur point d'appui.

De toutes les armées de la république, celle d'Italie

était la plus glorieuse; elle avait fixé la victoire, lorsque les autres éprouvaient des revers; elle avait donné la paix à la France, son chef savait parler aux peuples, et possédait le secret de ces mots qui vont au cœur des hommes; Barras expédia en Italie son secrétaire Bottot pour sonder Bonaparte, lui faire connaître l'état des affaires publiques et demander au vainqueur des sections son assistance dans le nouveau vendémiaire qui s'organisait par les voies légales. Aucun rôle ne pouvait être plus séduisant pour le jeune général, qui en comprit toute la portée. De ce jour, il pressentit son élévation future. Lui proposer d'intervenir dans les dissensions civiles afin de les comprimer par le seul ascendant de son nom, n'était-ce pas en effet constater sa puissance et l'introniser moralement?

Cette situation des affaires, non moins que la gloire personnelle de Massena, explique la réception brillante que fit le Directoire à l'illustre représentant de l'armée d'Italie. Ne connaissant point encore le parti que prendrait Bonaparte, le triumvirat s'efforçait de gagner les principaux généraux au mouvement agressif qu'il préparait contre les conseils. Pendant son séjour à Paris, Massena fut l'objet des hommages et des prévenances du parti patriote, qui ne négligea rien pour l'attacher à sa cause, et dans le conseil des Cinq-Cents il fut porté par 193 suffrages à la candidature pour le choix du directeur à élire en remplacement de Letourneur. Entre le Directoire et le parti de la contre-révolution, Massena vit la guerre franchement déclarée, et ses sympathies ne pouvaient être douteuses. Depuis 18 mois que le nouveau gouvernement avait recueilli l'héritage du Comité de salut public, l'état de la république s'était sensiblement

amélioré ; la paix avec l'Allemagne glorieusement conquise, l'Italie presque entière soumise à notre influence, la pacification de la Vendée, la renaissance du commerce, la circulation du numéraire à l'intérieur, étaient les symptômes certains d'un meilleur avenir. Pour un esprit juste et sans préventions, il n'existait donc aucun motif de désespérer de la république, et c'était un crime de lèse-nation de chercher à renverser le gouvernement. Or le club de Clichy et la majorité des conseils marchaient ouvertement vers ce but, car leur hostilité contre tout ce que la révolution avait fondé n'était pas moins flagrante que leur tendance à relever tout ce qu'elle avait détruit. La constitution avait créé un pouvoir exécutif beaucoup trop faible, et l'on travaillait sans relâche à l'affaiblir encore. On ne parlait de rien moins que de renverser le Directoire par un décret d'accusation ; en attendant on lui déniait tous les moyens de gouvernement, en rejetant ses projets de finances, en lui ôtant la direction de la trésorerie nationale, en attaquant son autorité disciplinaire sur les officiers. Ce système de désorganisation devait indisposer, contre ses fauteurs, un homme élevé dans les camps ; les armées d'ailleurs souffraient de la pénurie du gouvernement, et les agressions inconsidérées des orateurs de Clichy n'épargnaient pas toujours la gloire de Bonaparte lui-même. Une motion que Dumolard fit accueillir, provoquant une enquête sur ce qui s'était passé à l'égard de Gênes et de Venise, exaspéra le général en chef ; il s'en plaignit dans les termes les plus véhéments au Directoire, et renouvela l'offre de sa démission.

Massena partit de Paris à la fin de juin pour rejoindre l'armée d'Italie. Sa sagacité naturelle l'aurait empêché de se méprendre sur ce qui se préparait, quand même les

épanchements confidentiels des triumvirs ne lui en eussent pas déjà trop appris. Il n'avait aucun goût pour les intrigues politiques et ne se souciait nullement d'intervenir dans les discordes civiles; il eût été moins sûr de lui-même et de sa gloire dans le pêle-mêle des factions qu'en faisant face à l'étranger. Il déclina donc les offres que lui fit le Directoire pour le retenir au service de ses projets, et, dans les premiers jours de juillet, il revit avec bonheur le théâtre de sa renommée. A Milan, il eut, le 12 juillet, avec Bonaparte une longue conférence, où les affaires de l'intérieur tinrent la plus grande place. Le général en chef observait assidûment leur marche, et connaissait à fond la situation par ses agents confidentiels. La saisie faite à Venise des papiers du comte d'Entraigues et les révélations de cet agent royaliste l'avaient mis au fait de la trahison de Pichegru, vendu au prétendant, et des complots contre-révolutionnaires ourdis au sein des conseils. Les informations que rapportait Massena l'affermissaient dans la conviction des périls dont la république était menacée. Mais quelle devait être l'attitude de l'armée d'Italie et de son chef devant les prochains événements?

« Une lutte décisive, disait Massena, est sur le point de s'engager, et des deux côtés on s'y prépare activement. Il y a deux mois, je trouvai, en arrivant à Paris, les patriotes inquiets et divisés, tandis que la réaction royaliste levait orgueilleusement la tête; mais l'attitude des partis n'est plus la même aujourd'hui. L'union cimentée entre Barras, Rewbell et Laréveillère donne au gouvernement une allure ferme et décidée qui lui permet de prendre l'offensive à son tour, et jette l'épouvante dans les rangs ennemis. Le peuple du 14 juillet et du 10 août est in-

différent et désarmé; c'est donc à nous, soldats de la patrie, à mesurer les chances d'un conflit qui sera décidé par nos baïonnettes. L'argent, ce nerf de la guerre, manque des deux parts; et, pour s'en procurer, la majorité du Directoire compte sur Hoche et sur vous, qui pouvez frapper des contributions sur les pays occupés par les armées de Sambre-et-Meuse et d'Italie. Les projets d'expédition annoncés contre l'Irlande ont permis à Hoche d'échelonner une partie de ses troupes dans la direction de la capitale, jusqu'aux limites du rayon constitutionnel. A ces forces toutes prêtes, au général habile et résolu qui les commande, aux patriotes énergiques du 13 vendémiaire, qui seraient encore prompts à répondre à l'appel de Barras, que peuvent opposer les motionneurs de Clichy? Une illustre épée, celle du conquérant de la Hollande, et point de soldats, si ce n'est les 1,200 grenadiers de la garde du Corps Législatif. Pichegru se flatte, il est vrai, de réorganiser par une loi nouvelle les sections de la garde nationale de Paris, dans l'espoir d'en faire, avec plus de succès que Danican, un instrument de guerre civile; mais on ne lui laisserait pas le temps d'accomplir de tels projets. Le Directoire est donc en mesure de réduire à l'impuissance ses ennemis, qui sont ceux de la révolution; s'il est contraint de violer la constitution pour sauver la république, il sera justifié par le but et absous par le succès. »

En se prononçant de la sorte, Massena n'en exprima pas moins sa répugnance personnelle pour le rôle des hommes de guerre qui, par choix ou par nécessité, fourvoyés au milieu des débats civils sont forcés d'obéir à une consigne de parti et de trancher avec le sabre des

questions étrangères à leur état. Il trouva Bonaparte dans les mêmes idées que lui sur la situation des affaires, très-irrité contre la faction de Clichy, contre ses orateurs et ses journaux, dont les déclamations injurieuses ne respectaient pas même la gloire du vainqueur de l'Italie, et néanmoins peu disposé à se commettre personnellement dans la lutte qui se préparait entre le Directoire et les conseils. En effet, Bonaparte avait trop grandi depuis le 13 vendémiaire pour trouver le rôle d'auxiliaire de Barras encore à sa taille, et le souvenir de cette journée n'était nullement de ceux qui souriaient le plus à son orgueil et à son ambition. Se jeter au milieu des partis en arbitre souverain, leur enlever le pouvoir pour se l'approprier, passer le Rubicon, à l'exemple de César, il y songeait sans doute, comme à la destinée vers laquelle l'entraînait son étoile; mais il comprenait que le jour de tenter une telle entreprise n'était pas encore venu.

Cette conférence de Milan ne fut pas sans influence sur l'attitude prise par l'armée d'Italie et par son chef dans la crise politique dont l'imminence frappait tous les yeux. Il fut décidé que l'on profiterait le surlendemain de l'anniversaire du 14 juillet pour donner au gouvernement de la république l'appui moral d'une énergique manifestation. Ce jour-là, Bonaparte réunit les troupes sur la grande place de Milan, autour d'une pyramide sur laquelle étaient inscrits les noms de tous les officiers et soldats morts dans la dernière campagne, et prononça l'allocution suivante :

« Soldats !

» C'est aujourd'hui l'anniversaire du 14 juillet : Vous

» voyez devant vous les noms de nos compagnons d'ar-
» mes morts au champ d'honneur pour la liberté de la
» patrie. Ils vous ont donné l'exemple : vous vous devez
» tout entiers à la république ; vous vous devez tout en-
» tiers au bonheur de trente millions de Français ; vous
» vous devez tout entiers à la gloire de ce nom qui a
» reçu un nouvel éclat par vos victoires.

» Soldats ! je sais que vous êtes profondément affectés
» des malheurs qui menacent la patrie ; mais la patrie
» ne peut courir de dangers réels, car les mêmes hom-
» mes qui l'ont fait triompher de l'Europe coalisée sont
» encore là. Des montagnes nous séparent de la France,
» mais vous les franchiriez avec la rapidité de l'aigle,
» s'il le fallait, pour *maintenir la Constitution*, défendre
» la liberté, protéger le gouvernement et les républicains.

» Soldats ! le gouvernement veille sur le dépôt des
» lois qui lui est confié. Les royalistes, dès l'instant
» qu'ils se montreront, auront vécu ; soyez sans inquié-
» tude, et jurons, par les mânes des héros morts à côté
» de nous pour la liberté, jurons sur nos nouveaux dra-
» peaux, *guerre implacable aux ennemis de la république*
» *et de la Constitution de l'an* III ! »

Dans un grand banquet, auquel assistèrent tous les officiers, on porta les toasts les plus significatifs à cette Constitution, au Directoire, à l'extermination des conspirateurs, à la destruction du club de Clichy, et toutes les divisions de l'armée envoyèrent des adresses empreintes du même esprit. Voici celle de la division Massena, qui était revêtue de 12,000 signatures :

« Lorsque la paix est venue mettre fin à nos travaux,
» nous avons dû jeter les yeux sur notre patrie. Quel
» tableau déchirant elle nous présente ; la Constitution

» violée, le gouvernement avili, les émigrés rentrés, les
» prêtres rebelles aux lois protégés et honorés, les ré-
» publicains probes et vertueux proscrits et égorgés, le
» poignard des royalistes, enfin, teint du sang des dé-
» fenseurs de la patrie! Et quoi! pensent-ils, ces mons-
» tres, que huit ans de sacrifices, de combats et de fa-
» tigues aient épuisé notre courage? croient-ils qu'il ne
» nous en reste pas assez pour défendre la Constitution
» que nous avons jurée? Nous le tiendrons, ce serment
» redoutable! Les glaives qui ont exterminé les armées
» des rois sont encore dans les mains de celles du Rhin,
» de Sambre-et-Meuse et d'Italie.

» La route de Paris offre-t-elle plus d'obstacles que
» celle de Vienne? Non; elle nous sera ouverte par les
» républicains restés fidèles à la liberté! Réunis, nous la
» défendrons, et nos ennemis auront vécu! »

La violence de ce langage, qu'expliquent les passions du moment, devient de la modération quand on le compare à l'adresse de la division Augereau, écrite dans le style du père Duchesne. Celle de Bernadotte, au contraire, était conçue en termes relativement calmes et réservés. Cette diversité de langage servait les vues de Bonaparte, qui, voulant se trouver en mesure à tout événement, correspondait avec Carnot en même temps qu'avec Barras, et faisait, comme l'a dit un historien, son thème en deux façons. L'exemple de Hoche, que son ardeur à servir les vues du Directoire avait prématurément compromis, était une leçon de prudence que sa finesse italienne devait mettre à profit. Hoche avait été violemment accusé dans les conseils, d'avoir fait dépasser la limite constitutionnelle à plusieurs régiments de l'armée de Sambre-et-Meuse destinés en apparence à

se rendre sur les côtes de l'Océan pour prendre part à l'expédition d'Irlande, et d'avoir disposé, en dehors de la trésorerie nationale, d'une contribution de 3 millions levée sur les pays occupés par ses troupes. Les directeurs, n'étant pas encore en mesure, n'avaient opposé à ces griefs que de misérables faux-fuyants, laissant peser sur le général une responsabilité qu'ils n'osaient accepter franchement pour eux-mêmes. Celui-ci s'étant rendu à Paris, et croyant le moment d'agir venu, regagna son quartier-général de Wetzlaer, non moins ulcéré contre le Directoire que contre les conseils, et résolu à ne plus se mêler de leurs querelles.

La majorité du Directoire s'adressa alors à Bonaparte pour lui demander le concours de son épée; mais celui-ci, occupé à diriger les négociations de paix avec la maison d'Autriche et à surveiller la réorganisation politique de l'Italie septentrionale, croyait avoir mieux à faire que d'aller à Paris prendre part à une expédition de haute police, à laquelle se réduisaient, suivant lui, les mesures propres à déjouer les complots des royalistes. Il ne s'agissait, écrivait-il au Directoire, que de faire arrêter quelques émigrés, de fermer le club de Clichy, et de briser avec éclat les presses des journaux vendus à l'étranger. Dans cette pensée, il fit venir Augereau de Verone, et l'envoya à Paris comme l'instrument le plus propre à l'exécution de semblables projets; comprenant bientôt aux lenteurs calculées du Directoire qu'il mûrissait un plan plus étendu, il fit partir, sous prétexte de drapeaux à porter dans la capitale, le général Bernadotte, dont l'esprit politique et mesuré contrastait avec la pétulance irréfléchie d'Augereau. Ainsi, quoi qu'il arrivât, l'armée d'Italie devait être représentée sur le

terrain de la lutte prête à s'engager de manière à décider des événements. Augereau fut nommé le 8 août commandant de toutes les troupes de la 17e division militaire; l'armée des Alpes et son chef Kellermann furent placés sous les ordres de Bonaparte, chargé de tenir en échec les départements du Midi, où fermentaient des germes inquiétants de guerre civile et de contre-révolution.

Le commandement confié à Augereau dans de telles circonstances était un présage certain des desseins du Directoire. Ce général écrivait, le 12 août, à Bonaparte : « Ma présence importune tellement ici les conspirateurs, » qu'ils ont un rapport déjà prêt pour faire porter la ré» sidence de l'état-major de la 17e division au delà du » rayon constitutionnel. Un autre projet qui les occupe » beaucoup, prouve combien ils ont peur, et la perfidie » de leurs desseins, est celui destiné à provoquer le dé» placement du Corps Législatif. Le choix du lieu les di» vise ; ils voudraient fort Lyon, mais vous êtes si pro» che ! Ils se décideront pour Rouen. L'agitation de ces » messieurs n'est pas concevable ; il y en a plus de 60 » qui découchent chaque nuit; d'autres payent des sol» dats pour les garder : il est sorti de Paris, depuis 8 » jours, une quantité prodigieuse d'émigrés, de prêtres » et autres gens de pareil acabit. Pour moi, j'observe et » j'agis ; je cours sans cesse du Directoire chez le minis» tre de la police et de chez lui au Directoire. Je les en» courage, les excite, les anime ; je fais en sorte de hâter » un peu leurs résolutions ; l'instant leur paraît décisif » ainsi qu'à moi; je ne sais qui les oblige à temporiser. » Il est bien certain que, si l'esprit public n'est pas ré» généré avant les prochaines élections, tout est perdu,

» et la guerre civile deviendra notre seule et dernière » ressource. L'harmonie qui règne entre les trois directeurs, la profonde connaissance qu'ils ont de nos maux » me font tout espérer : dans tous les cas, quoi qu'il » survienne, comptez que je représenterai dignement la » brave armée d'Italie. »

Enfin le 14 septembre, jour fixé pour le coup d'État, Augereau fit cerner par 10,000 hommes le palais des Tuileries, où siégeaient les conseils et que gardaient les 1,200 grenadiers du Corps Législatif. Ceux-ci, gagnés d'avance, livrèrent leurs postes et fraternisèrent avec les soldats du Directoire. Les portes des conseils furent fermées, Pichegru, Willot et beaucoup d'autres députés arrêtés et conduits au Temple. Le directeur Barthélemi subit le même sort, auquel son collègue Carnot se déroba par la fuite. Les conseils, convoqués à l'Odéon et à l'École de médecine, légalisèrent, d'après une marche concertée d'avance, l'atteinte portée à l'inviolabilité de la représentation nationale, en cassant les élections de 48 départements et en condamnant à la déportation un grand nombre de députés, de journalistes et d'individus suspects.

Un pareil coup, frappé par la force brutale, au milieu de l'indifférence publique, était l'arrêt de mort du système représentatif. La Constitution de l'an III, désormais convaincue d'impuissance, aurait dû dès lors être profondément modifiée pour donner de plus sûres garanties, soit au pouvoir, soit à la liberté. Mais les vulgaires triomphateurs du 18 fructidor, ne voyant rien au delà de leur victoire d'un jour, ne se doutaient pas qu'en introduisant les baïonnettes dans le sanctuaire des lois, ils avaient livré leur propre avenir et celui de la république à la merci d'un soldat ambitieux.

La nouvelle du coup d'État fut accueillie avec beaucoup de joie par les armées, celle d'Italie surtout. Massena, en applaudissant à des mesures qu'il jugeait nécessaires au salut de la révolution, n'envia point le rôle d'Augereau, qui, croyant avoir fixé les destinées de la république, se regardait comme en droit d'aspirer au premier poste de l'État. A la nouvelle des événements de Paris, Massena félicitait ainsi son collègue :

« Je dois vous louer, mon cher camarade, de la manière » énergique avec laquelle vous vous êtes conduits dans » la lutte du républicanisme avec la royauté. Quoique » nous pensions avantageusement de notre cause, elle » n'était pourtant pas sans danger : heureusement, ac- » coutumé à la victoire, vous avez su encore la fixer. » Tous les républicains savaient d'ailleurs qu'Augereau » y était et que l'armée d'Italie était invincible. Si elle » se trouvait rassurée, elle s'enorgueillissait aussi que » ce fût un de ses membres qui fût chargé de sa gloire » dans l'intérieur. »

Il écrivait en même temps au directeur Laréveillère : « Sans vous et les vertus de vos collègues, la liberté » était anéantie avec la république ; les triomphes éton- » nants de nos guerriers tourneraient au profit de la » royauté, et *nos blessures honorables seraient devenues des* » *titres de proscription sinon des objets de risée.* » Hélas ! tout cela fut vrai 18 ans plus tard.

Dans ces circonstances difficiles, Massena fit preuve de beaucoup de tact, et sut mieux que la plupart de ses collègues concilier ses devoirs militaires avec ceux du citoyen : l'opinion publique lui tint compte de l'attitude qu'il avait noblement conservée, et quand le conseil des Cinq-Cents fut appelé à élire des candidats pour

les deux siéges vacants du Directoire auxquels on était convenu d'appeler Merlin de Douai et François de Neufchateau, Massena fut de nouveau porté sur la liste, et immédiatement après eux, au grand désappointement d'Augereau, qui, tout fier de son coup de main nocturne du 18 fructidor, ne concevait pas comment d'autres étaient jugés, avant lui, dignes de gouverner la France. Massena n'avait point cette ambition vulgaire qui aveugle tant d'hommes sur leur propre mérite; s'il eût été nommé directeur, vraisemblablement il n'eût pas accepté, car il n'avait pas 40 ans et n'éprouvait d'ailleurs aucune envie de jouer un rôle tout politique. Admirable à la tête d'une division, le but le plus élevé de ses désirs était le commandement d'une armée; il aimait sa patrie d'un amour passionné, et l'opinion qu'il avait de lui-même comme homme de guerre ne l'abusait nullement sur ce qui lui manquait pour diriger le gouvernement intérieur du pays.

Les événements s'étaient dessinés en Italie pendant son absence, et la chute de Venise avait rompu les liens qui rattachaient les provinces de terre ferme à la capitale. La municipalité, héritière improvisée du sénat, demeurait à son tour sans action, et chaque province s'émancipant, refusait la constitution décrétée par elle, dans l'espoir d'obtenir sa propre indépendance. Bonaparte, dont ces divisions intestines secondaient les vues, sanctionna pour ainsi dire cet état de choses, par arrêté du 19 juin, en partageant les États de terre ferme en sept provinces, dont le commandement fut confié à autant de généraux de division. Baraguey-d'Hilliers continua d'occuper Venise; le Padouan et la Polésine de Rovigo, depuis Adria jusqu'au Pô, furent assignés à

Massena; Augereau eut le commandement du Veronais et du pays de Cologna; Serurier celui du Trevisan; Bernadotte commanda dans le Frioul; la division Joubert prit ses cantonnements dans le Vicentin et le Bassanais; celle de Delmas dans le Feltrin, le pays de Cadore et le Bellunais, et la division Victor sur la frontière du Vicentin. La première de cavalerie, aux ordres du général Dugua, s'établit dans le Trévisan; la seconde, commandée par Dumas, occupa Rovigo et fut subordonnée à Massena. La légion lombarde forma les garnisons de Brescia et de Bergame, et la légion polonaise celle de Bologne. Les troupes ainsi réparties devaient être soldées et entretenues aux dépens du pays.

A son passage à Milan, Massena avait reçu du général en chef l'assurance positive que l'habillement et l'équipement de sa division ne laissaient rien à désirer et que les subsistances ne manqueraient pas. On peut juger de son pénible étonnement lorsqu'arrivant à Padoue il y trouva les hommes en guenilles et souvent privés de ration. Le général Brune avait néanmoins fait tous ses efforts pour présenter à Massena ses troupes dans une meilleure tenue; mais la misère de cette malheureuse province livrée d'ailleurs à l'anarchie rendait sa bonne volonté complètement inutile. Le général Baraguey-d'Hilliers, qui devait envoyer de Venise les étoffes nécessaires à l'habillement de la division Massena, avait naturellement commencé par revêtir la sienne, et d'un autre côté les troupes de Victor, arrivées avant celles de Massena dans le Padouan, avaient aussi utilisé à leur profit la plus grande partie de ses ressources.

Ce pays, comme toute la terre ferme, après le premier élan de joie causé par l'espoir de sa délivrance, comprit

bientôt qu'il avait seulement changé de maître, et que la domination française, sans être beaucoup plus libérale que celle des provéditeurs, était bien plus ruineuse. La province nourrissait une division de 12,000 hommes d'infanterie et 1,200 de cavalerie peu disciplinés, qui, sous une administration tantôt inhabile ou tantôt corrompue, s'étaient fait une déplorable habitude du pillage. Les riches habitants cachaient tout ce qu'ils pouvaient, ou s'enfuyaient pour échapper aux réquisitions en espèces ou en nature; et les pauvres, sous l'influence du clergé, neutralisaient par leur inertie les mesures les plus énergiques. Le gouvernement provincial installé par Brune, quoique composé des notabilités bien intentionnées du pays, n'exerçait aucune influence morale sur ses administrés, et ses arrêtés ne recevaient d'exécution qu'à l'aide de détachements ou de garnisaires français : aussi était-il odieux à la multitude. Un tel état de choses ne pouvait durer et eût déjà donné lieu à une insurrection générale, si Bonaparte en ordonnant la formation dans chaque province d'un bataillon et d'un escadron de troupes nationales, sous prétexte d'organiser une armée destinée à défendre l'indépendance du pays, n'eût en réalité prêté main forte aux administrations et donné de l'emploi à une foule d'officiers de l'armée vénitienne licenciée. Afin d'assurer cette levée dans le Padouan, on mit en vente des biens considérables appartenant aux familles patriciennes émigrées et confisqués au profit de la nation ; mais cette mesure produisit peu de chose, car l'absence d'acquéreurs obligeait de les adjuger à vil prix.

Le Padouan, fertile en grains, avait été désigné par le général en chef pour alimenter Venise, bien qu'il

nourrit déjà en partie Vicence et Bassano. Massena, informé que les négociants vénitiens faisaient de grands chargements de blé, s'entendit avec le général Baraguey d'Hilliers sur les moyens de restreindre ce commerce qui aurait amené la disette, et il fut convenu que les achats ne pourraient avoir lieu sans un permis du général commandant Venise. Ainsi en obligeant la municipalité de cette ville à tirer de la Dalmatie une partie de ses approvisionnements, il était possible de prévenir la pénurie; mais le général en chef désapprouva cette disposition, et fit savoir à Massena qu'en cas de disette, le commissaire ordonnateur pourvoirait aux subsistances de sa division. Le général se conforma à l'ordre de Bonaparte, tout en lui signalant les conséquences : la garantie de l'ordonnateur aurait encore moins de valeur près des Padouans qu'auprès de l'armée, et il lui rappela à cette occasion, combien de fois les troupes auraient souffert la faim si les généraux n'avaient suppléé à l'insuffisance des ordonnateurs et des commissaires. D'ailleurs, ajoutait-il, « si l'ordonnateur doit nous fournir des vivres » quand nous en aurons besoin, pourquoi dès à présent » ne pourvoit-il pas Vicence et Bassano, que Padoue est » obligé de nourrir? »

La division des pays vénitiens en provinces indépendantes conduisit bientôt aux plus funestes résultats : des charges mal réparties, des dépenses excédant partout les recettes, les besoins de l'armée d'occupation augmentant sans cesse, les ressources diminuant chaque jour, les faibles à-bon comptes supprimés, tant de maux exaspéraient à la fois la population et les troupes, et le soldat s'aigrissait d'autant plus qu'il ignorait l'emploi des millions tirés du pays conquis. Il y eut des désor-

dres, même dans les meilleurs corps : deux bataillons de la 32e, jusque-là modèles de discipline et de bravoure, s'insurgèrent et furent très-difficilement ramenés au devoir. Massena supplia le général en chef de lui envoyer des fonds pour étouffer ces mouvements inquiétants; et en attendant le gouvernement central lui fit une avance.

Cette ombre de gouvernement provincial travaillait avec un zèle exemplaire à assurer les subsistances des troupes et à modérer le mécontentement de la population; mais il ne pouvait remplir cette tâche qu'à moitié, et Massena, tout en rendant justice à sa bonne volonté, dut quelquefois se montrer plus exigeant et plus dur qu'il ne l'aurait voulu sans doute. Il révoqua plusieurs de ses membres en voyant dans son sein une opposition formée par des ennemis du nouvel ordre de choses et par des patriotes trop fiers pour accorder sans résistance des demandes quelquefois injustes et toujours onéreuses. Ainsi la marche des affaires rencontrait chaque jour plus d'obstacles.

Dans les cinq mois de son commandement, Massena ne trouva qu'une seule occasion d'être utile à la province, et il la saisit avec empressement. La célèbre université de Padoue avait cessé ses cours depuis la révolution de Venise, et l'absence des étudiants causait une perte considérable à la ville; afin de lui rendre cette source de prospérité, le général sollicita et obtint du gouvernement central la reprise des cours. Un des professeurs les plus distingués, le physicien Statico, patriote ardent, quitta ses fonctions de membre du gouvernement pour reprendre modestement sa chaire, à la sollicitation de Massena, qui lui adressa à cette occasion

une lettre également honorable pour tous les deux.

Bientôt les malheureuses provinces de terre ferme allaient connaître leur sort. L'effervescence des esprits y faisait craindre une explosion pour le moment où le traité alors en négociation entre l'empereur et la république serait connu : aussi Bonaparte prit-il ses précautions en ordonnant dans chaque chef-lieu la formation d'une compagnie de hussards, pris parmi les jeunes gens de famille, otages qu'il mettait ainsi sous la main des généraux; de plus, il prescrivit l'arrestation de 50 notables dans chaque province, comme garantie de la tranquillité publique. On procéda à un désarmement général, et l'on enleva de toutes les places vénitiennes au delà de l'Adige le peu d'artillerie qui y était resté.

Toutes ces mesures semaient dans le public une défiance profonde, que partagèrent les membres du gouvernement. On se demanda pourquoi ce redoublement de précautions et de rigueurs, lorsque l'obéissance, sinon volontaire, était devenue générale. Massena, ignorant, comme ses collègues, l'objet des conférences de Passeriano, ne put donner d'éclaircissement aux questions réitérées et pressantes du gouvernement, et il faut avouer que, dans cette phase critique, Bonaparte faisait jouer à ses lieutenants un rôle peu digne de leur caractère. En effet, il leur était recommandé d'exalter le sentiment de la liberté chez ce peuple impressionnable, au moment même où on lui préparait le joug de l'Autriche. Cependant, Massena rassura les membres du gouvernement qui lui avaient fait part de leurs soupçons et de leurs craintes, et leur dit, comme il le pensait alors, qu'étant sous la sauvegarde de l'honneur français, leur patrie serait indépendante et libre. Ils repri-

rent donc confiance, surtout quand Massena, par ordre du général en chef du 4 octobre, leur demanda deux commissaires pour travailler à Milan, de concert avec ceux des autres provinces, au plan de la future constitution du pays. On désigna, pour remplir cette mission, Savonarole et Greati, hommes non moins distingués par leur naissance que par leur instruction et leurs vertus. Ils partirent accompagnés des vœux ardents de leurs concitoyens; mais l'emprunt forcé, frappé peu de jours après, démontra clairement que le prétendu congrès des législateurs vénitiens à Milan n'était qu'un leurre pour assurer le recouvrement de cet emprunt. Le Padouan s'y soumit pourtant de bonne grâce, à l'exception de Rovigo, dont au reste la résistance dura peu. Cet argent ne profita pas à la division Massena, et ses troupes demeurèrent en proie aux besoins les plus urgents; la solde leur manquait depuis longtemps, et l'irritation s'augmentait des espérances déçues que l'emprunt avait fait naître. Le général, pour apaiser les murmures, fut contraint d'emprunter en son nom 4,000 sequins (47,560 fr.) à l'autorité centrale, destinés à payer une quinzaine de solde aux officiers; toutefois cet acte, qui aurait dû lui mériter la reconnaissance des troupes, servit de texte, comme on le verra plus tard, à une accusation révoltante.

Les embarras de Massena s'accrurent encore après la publication du traité de Campo-Formio, dont les stipulations reconnaissaient à la France la possession de la Belgique et de toutes les îles vénitiennes du Levant au-dessous du golfe de Lodrino; et à l'Autriche celle de l'Istrie, de la Dalmatie, des îles vénitiennes de l'Adriatique, de Venise et de ses lagunes, ainsi que de tous

les pays situés sur la rive gauche de l'Adige, jusqu'à l'embouchure d'un de ses bras avec le Pô, et sur la rive gauche du fleuve, jusqu'à la mer. Par ce traité, l'empereur renonçait à la Lombardie et reconnaissait la république Cisalpine; il cédait le Brisgaw au duc de Modène en indemnité de son duché; enfin, comme dernier article public, il annonçait l'ouverture d'un congrès à Rastadt pour la paix à conclure entre la république française et l'empire germanique.

Par des stipulations secrètes, l'empereur promettait ses bons offices afin d'engager l'empire germanique à céder à la république tous les pays enclavés entre la rive gauche du Rhin et la Moselle, y compris Mayence, et ceux renfermés entre la Moselle, la Meuse et le Rhin. Ce souverain promettait encore d'employer son influence pour procurer à la France la libre navigation du Rhin et de la Meuse, et, de son côté, la république prenait le même engagement, pour lui assurer l'évêché de Salzburg et la partie de la Bavière située entre cet évêché, l'Inn, la Salza et le Tyrol. Ce souverain devait, aux termes de l'article 13, évacuer, 20 jours après l'échange des ratifications, Mayence, Ehrenbreitstein, Philippsburg, Manheim, Kœnigstein, Ulm et Ingolstadt, ainsi que tout le territoire de l'empire germanique, jusqu'à ses États héréditaires.

Quand ce traité fut publié et affiché, le désespoir des Padouans éclata en imprécations chez les uns, s'exhala en larmes chez les autres, et il y aurait eu certainement une terrible explosion dans toute la province, si Massena, bien qu'affligé lui-même de voir ce peuple ainsi sacrifié aux nécessités de la politique, n'eût déployé pour le contenir un grand appareil de forces.

Ainsi comprimées, ces malheureuses populations trouvèrent dans leur inertie un moyen de vengeance bien légitime et ne fournirent plus de vivres à la division. Le gouvernement central demeura impassible devant toutes les injonctions, et Massena se vit obligé de nommer une commission de sept membres, pris parmi cette classe d'Italiens compromis par leurs avances envers les Français, pour faire exécuter les mesures rigoureuses du moment. Toutefois ce comité, malgré son énergie, n'obtint aucun versement des contribuables et la division aurait été dans la plus grande détresse si le gouvernement cisalpin, auquel Massena recourut, ne lui eût envoyé des farines.

Cependant la cession de Venise et des pays vénitiens à l'Autriche, qui devait, aux termes du traité, s'effectuer 20 jours après sa ratification, se retardait indéfiniment. Un des articles secrets de Campo-Formio assurait à la France la possession de Mayence en dédommagement de Venise cédée à l'Autriche; mais ni l'une ni l'autre des deux puissances ne se pressait de remplir ses engagements en retirant ses troupes. Le Directoire voulait évacuer Venise le jour même où les portes de Mayence lui seraient ouvertes, prévoyant que la Prusse, intéressée la première dans cette question, s'y opposerait de tout son pouvoir. L'empereur temporisait afin de dérober le plus longtemps possible au cabinet de Berlin le mystère de la convention, et l'amener à consentir à cette cession; la même raison engageait le Directoire à exiger que Mayence lui fût livré avant que le gouvernement prussien n'eût connaissance des articles secrets, et il fit comprendre au cabinet de Vienne la nécessité de se concerter avec lui, pour forcer toutes les puissances se-

condaires à l'exécution du traité de Campo-Formio. Ce fut là le motif de ses manifestations d'entente cordiale avec l'Autriche et de sa raideur envers la Prusse.

Si le gouvernement autrichien n'était point dupe de ces démonstrations d'amitié, comme il lui importait de paraître ajouter foi à leur sincérité pour être mis au plus tôt en possession de Venise, il accéda avec empressement au désir du Directoire, et, le 1er décembre 1797, une convention secrète fut signée à Rastadt par Bonaparte, les généraux Merveldt et Latour, et le comte Cobenzel. Elle stipulait qu'au 25 décembre les troupes autrichiennes devraient avoir évacué le territoire de l'empire, et que celles laissées dans Mayence ne pourraient excéder 15,000 hommes; le même jour, les républicains évacueraient le territoire de Venise, à l'exception de 15,000. Le 20 décembre, les Autrichiens auraient quitté Manheim, Philippsbourg, Ehrenbreitstein, Ulm, Ingolstadt, Wurzburg, et, le 30, Mayence. Le 10 décembre, cette dernière place serait investie par les troupes françaises, en laissant les communications ouvertes aux Autrichiens.

Cette convention statuait encore que la république française pourrait employer la force si l'électeur de Mayence ou l'empire refusaient de l'exécuter. De leur côté, les Français auraient, le 30 novembre, évacué Palma-Nova, Osoppo, Porto-Legnago, Venise et Verone. Immédiatement après la signature, les ratifications du traité de Campo-Formio furent échangées. Aussitôt l'armée autrichienne se disposa à prendre possession des pays vénitiens en deçà de l'Adige, et l'armée française reflua dans la Cisalpine. La division Massena, réduite à quatre demi-brigades, quitta ses cantonne-

ments de Padoue le 23 novembre et s'achemina, sous la conduite du général Menard, vers Plaisance, qui lui avait été assigné pour ses quartiers.

Sur ces entrefaites, Bonaparte rentra en France et fut remplacé provisoirement par le général Berthier.

Il avait été convenu à Campo-Formio qu'on règlerait, dans une conférence ultérieure, le terme et le mode d'évacuation des places fortes de l'Allemagne, ainsi que la prise de possession des États de Venise par l'armée autrichienne. Bonaparte fut naturellement nommé commissaire du Directoire. L'empereur chargea de cette importante mission le ministre comte Cobentzel, le général comte Latour et le général comte Merfeld, qui signèrent à Rastadt, le 1er décembre 1797, une convention dont les deux premiers articles portaient que les troupes des contingents de l'empire et celles de l'armée autrichienne d'Allemagne seraient repliées le 25 décembre, les premières derrière le Lech, les secondes dans les États héréditaires. Le contingent autrichien destiné à faire partie de l'armée de l'empire, fort de 35,000 hommes, dont près de 11,000 de cavalerie, fut placé sous les ordres du baron de Staader, et cantonné, entre le Lech et l'Iser, sur la rive droite du Danube; les places fortes de l'empire furent évacuées par leurs garnisons, Mayence remis aux Français le 1er janvier 1798, et Ehrenbreitstein bloqué par le général Hatry.

En Italie, le général Mack, quartier-maître-général de l'armée autrichienne, vint à Milan s'entendre avec le général en chef sur l'exécution de la convention de Rastadt, et en arrêta une nouvelle le 28 décembre avec Berthier pour régler l'époque et la manière dont l'armée autrichienne prendrait possession du pays cédé à

l'empereur. En même temps, le général du génie Chasseloup détermina à Verone la ligne de démarcation des frontières de la république Cisalpine et des États autrichiens conjointement avec le marquis de Chasteller.

Ce fut le feld-zeugmeister comte Wallis qui, à la fin de janvier 1798, prit possession des pays cédés à l'Autriche, à la tête d'une armée de 40,000 hommes, dont plus de 4,000 de cavalerie, avec un train de 126 bouches à feu. La division Kerpen s'établit à Verone et Legnago; celle de Mercandin fut cantonnée à Padoue et Rovigo; le prince de Reuss forma la garnison de Venise avec sa division; Bassano et Vicence furent occupés par celle de Kray, Udine et Palma-Nova par celle du baron de Montfrault, et le cordon d'avant-postes s'étendit le long de l'Adige, depuis la tête du lac de Garda jusqu'à l'Adriatique.

A cette époque il n'était question en Italie que de l'organisation de l'armée d'Angleterre; tous les généraux, et Massena en particulier, désiraient y être employés. Caressant l'espoir de tous, Bonaparte ordonna à plusieurs divisions de se tenir prêtes à passer les Alpes, et celle du général Brune, qui avait remplacé Augereau, les franchit en effet, mais elle s'arrêta en Suisse. Bientôt après, le bruit se répandit d'un projet d'expédition maritime considérable dont Bonaparte devait avoir le commandement; les divisions furent disloquées et différents corps reçurent l'ordre de se rendre sur divers points de la côte pour y être embarqués. En même temps l'arsenal de Venise reçut une nouvelle et dernière activité : on y arma les bâtiments susceptibles de rendre quelque service, et ils furent dirigés sur Gênes et Toulon. La division Massena, quoique très-affaiblie,

ne fut pas renforcée, et le général, confiant dans la promesse qu'il avait reçue de Bonaparte de faire partie de l'expédition, ne s'en plaignit pas.

Mais bientôt l'assassinat du général Duphot à Rome détermina le Directoire à détacher le général Berthier avec une partie de l'armée dans les États de l'Église pour renverser le gouvernement pontifical. Massena pensa qu'un léger retard à la grande expédition dont tous les préparatifs semblaient à leur terme, serait la seule conséquence de cet événement; il était loin de se douter qu'il allait succéder à Berthier et assumer ainsi malgré lui la responsabilité des actes de ce général.

FIN DES CAMPAGNES DES ANS IV ET V OU DE 1796 ET 1797.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DES

CAMPAGNES DES ANS IV ET V OU 1796 ET 1797

EN ITALIE.

N° I.

(*Chapitre I*, *page* 10.)

Le 24 pluviôse an IV (13 février 1796).

INSTRUCTION POUR LES GÉNÉRAUX DIVISIONNAIRES DE L'ARMÉE D'ITALIE, ADRESSÉE A CHACUN D'EUX PAR LE GÉNÉRAL EN CHEF DE LA DITE ARMÉE.

L'armée d'Italie devant, mon cher général, ouvrir la campagne de bonne heure cette année, il est important que je m'entretienne avec vous de l'instruction que je crois nécessaire aux troupes, pour conserver, dans la campagne qui va s'ouvrir, la gloire qu'elles se sont acquise dans les précédentes.

Jusqu'à présent, ou plutôt jusqu'à la bataille du 2 frimaire, les combats multipliés qu'a livrés l'armée d'Italie n'ont été que des affaires de postes, très-meurtrières à la vérité, où la bravoure, l'activité, l'agilité du soldat français ont vaincu les obstacles de la nature et de l'art, quand les généraux ont dirigé avec sagesse les colonnes et ont su multiplier les points d'attaque sur les flancs et les derrières de l'ennemi. Cette guerre de montagne a sans

doute ses difficultés, peut-être même est-elle plus difficile que la guerre de plaine; mais le théâtre de la guerre va changer, puisque, maîtres des hauteurs qui descendent dans le Piémont, nous déboucherons nécessairement dans la plaine au début de la campagne.

Dans la guerre de montagne, l'ordre habituel de bataille n'était point déterminé : tantôt l'on se formait sur deux rangs, tantôt sur trois, quelquefois sur un; la guerre de plaine exige des mesures et un ordre de bataille plus uniforme. L'organisation de l'armée en demi-brigades d'infanterie de ligne et légère rendant les corps à peu près d'égale force, il est important d'établir le principe de l'ordre de bataille pour les deux infanteries.

L'infanterie de ligne sera toujours formée sur trois rangs, les officiers et sous-officiers placés conformément à l'ordonnance. J'en excepte pourtant le cas où une troupe aurait à défendre un retranchement ou une hauteur, un escarpement ou un fossé, qui la réduirait purement à la défensive. L'infanterie de ligne pourrait être alors formée sur deux rangs; alors les deux tiers du corps seraient chargés de la défense immédiate de ces retranchements, hauteurs, escarpements ou fossés, en éloignant, par le feu le plus nourri et le plus meurtrier, l'approche de l'ennemi; et l'autre tiers serait placé en réserve pour porter des secours où besoin serait. Je cite ce cas particulier, parce que, même dans la guerre de plaine, pareille occasion peut se rencontrer.

L'infanterie légère sera habituellement formée sur deux rangs, parce que, cette arme étant principalement destinée à combattre par le feu, à se mouvoir avec agilité, quelquefois même sans ordre et éparpillée, à inquiéter l'ennemi sur ses flancs et ses derrières, il est naturel que son ordre de bataille habituel soit moins profond que celui de l'infanterie de ligne, destinée à agir principalement par son impulsion et à combattre son ennemi à la baïonnette.

Après avoir établi l'ordre habituel de l'infanterie de ligne et de l'infanterie légère, il est nécessaire d'entrer dans le détail des opérations qu'elles devront exécuter. Quand j'ai dit que l'ordre habituel ou de bataille serait de trois de profondeur pour l'infanterie de ligne et de deux pour l'infanterie légère, j'ai entendu que telle serait la formation ordinaire de ces deux corps, mais il

n'en faut pas conclure que l'ordre de bataille soit celui qui convient pour l'ordre d'attaque. La plupart des troupes d'Italie n'ayant jamais combattu en plaine, et n'ayant jamais été dans le cas de soutenir une charge de cavalerie, il convient au génie de la nation et à la bravoure des troupes de leur prescrire une manière d'attaquer qui favorise leur courage et leur impétuosité, qui les débarrasse des difficultés d'une marche en avant, en observant un alignement très-difficile à conserver quand le front est très-étendu, et qui enfin leur ôte toute crainte d'être renversés par une charge de cavalerie. Je supposerai pour le moment qu'une division composée de quatre demi-brigades de ligne et une légère, soit chargée d'attaquer de front une portion de la ligne ennemie; voici l'ordre d'attaque que je prescrirais à cette division : les 3 bataillons d'infanterie légère se porteraient en avant, formés, comme nous l'avons dit plus haut, sur deux rangs, les files éloignées l'une de l'autre à deux ou trois pas de distance, de manière à ce que ces 3 bataillons couvrent le front des 12 bataillons de la division, et masquent ses mouvements. Au moment de l'attaque les 12 bataillons déployés en front de bandière, à un signal convenu, se ploieraient en colonnes par bataillon, en sorte que les 12 bataillons formeraient 12 petites colonnes sur une même ligne; la colonne étant composée de 4 divisions d'égale force, chaque division à trois pas de distance de la précédente. La distance d'une colonne à l'autre sera ordinairement de la même étendue que le front du bataillon s'il était déployé sur trois de hauteur.

Lorsque le signal de l'attaque sera donné, les bataillons d'infanterie légère, éloignés de 150 pas du front des colonnes, marcheront vivement en avant en faisant un feu soutenu. Les 12 colonnes de la division les suivront au pas de manœuvre, et lorsque l'infanterie légère sera arrivée à 50 pas du front de l'ennemi, elle s'arrêtera; si l'ennemi tient ferme, elle redoublera son feu; les colonnes, serrées en masse par divisions, prendront le pas de charge, la première division croisant la baïonnette, les trois autres, les armes hautes, doubleront le pas, en conservant leur ordre de profondeur, passeront à travers l'infanterie légère, qui viendra se placer par pelotons dans les intervalles, et se précipiteront à la baïonnette sur la ligne ennemie. Celle-ci une fois enfoncée, le général divisionnaire lâchera sur elle à sa poursuite

toute son infanterie légère, éparpillée en tirailleurs; les colonnes suivront et soutiendront l'infanterie légère, formées toujours en masse, et conservant imperturbablement cet ordre redoutable pour se préparer à enfoncer de nouveau l'ennemi, s'il parvenait à se rallier et à opposer un nouveau front.

En observant cette méthode d'attaquer, vous sentez, mon cher général, que nous conservons tous les avantages que peut nous donner l'impétuosité française, et que nous ne risquons presque rien; car, je suppose même que la cavalerie vînt au secours de cette infanterie, que pourra faire de la cavalerie contre une ligne de colonnes qui ne sont abordables en aucun sens, et peuvent présenter partout un front hérissé de baïonnettes? Je suppose qu'une ou plusieurs de ces colonnes soient enveloppées par de la cavalerie; voici la méthode qu'il faut recommander:

Une colonne menacée par la cavalerie fera halte, formera une masse sans intervalles, les officiers en serre-files derrière leurs divisions respectives, et fera face des quatre côtés. Le premier rang croisera la baïonnette, mais ne se dégarnira de son feu que lorsqu'il pourra tirer à bout portant; le second et le troisième rang exécuteront alors un feu de file sur la cavalerie ennemie. Il est à présumer, et l'expérience me l'a démontré, qu'aucune cavalerie au monde, si brave qu'elle puisse être, n'osera pousser une charge à fond sur une masse pareille d'infanterie, à moins de vouloir se faire entièrement détruire.

Votre premier soin doit donc être, après avoir enseigné cette méthode aux généraux et officiers supérieurs qui sont à vos ordres, de persuader aux soldats que, tant qu'ils seront réunis dans une masse pareille, ils n'ont jamais rien à redouter de la cavalerie ennemie; que s'ils conservent cet ordre de profondeur, ils seront invincibles. Il y a plus, j'ai vu de l'infanterie ainsi formée, attaquer de la cavalerie avec succès, et la disperser.

Relativement à cet ordre d'attaque, il est une observation à vous faire, que l'expérience m'a confirmée, c'est que lorsqu'une troupe est en colonne, s'il arrive qu'elle se débande par l'impression que lui fait la fusillade ou une charge de cavalerie, le désordre commence toujours par la queue de la colonne, car la tête ne lâche jamais prise tant qu'elle se sent soutenue. Il est donc essentiel de remédier à cet inconvénient, et pour cela il faut

ue le chef de bataillon et l'adjudant sous-officier se tiennent toujours à portée de la queue de la colonne pour la contenir et la forcer à suivre la tête. L'adjudant-major suffit au reste pour conduire la colonne et lui indiquer la direction qu'elle doit prendre.

Dans cet ordre d'attaque, il n'a été question ni des grenadiers ni de l'artillerie attachés aux divisions : pour ce qui est des grenadiers, je pense qu'un jour de bataille il serait à propos de réunir les 12 compagnies de la division, et d'en former un ou deux bataillons commandés par un adjudant-général ou un chef de brigade capable. Ces grenadiers seraient placés en réserve ou sur les flancs de l'attaque, ou pour protéger l'artillerie de la division, ou enfin pour donner un coup de collier là où il faudrait réunir les plus grands efforts; tout cela dépend des localités et des circonstances. Quant à l'artillerie attachée aux divisions, elle est de deux sortes, et se distingue en canons de position et canons de bataille. Mon avis serait que l'artillerie de position fût, autant que possible, réunie sur un seul point, pour opérer un grand effet sur l'ennemi, car, lorsque cette artillerie, exécutée vigoureusement, a ébranlé une portion de la ligne ennemie, c'est alors qu'il faut lâcher les colonnes pour achever sa défaite, et ne pas lui donner le temps de se reconnaître. Quant aux canons de bataille, comme ceux-ci doivent marcher avec l'infanterie et suivre tous ses mouvements, il me semble qu'il serait à propos de la diviser par demi-brigades, et de la faire marcher avec l'infanterie légère en avant; cette artillerie agirait alors dans les intervalles que lui laisserait l'infanterie légère, et le feu des petites armes mêlé à celui du canon ne peut faire qu'un bon effet. Il ne faut pas craindre que cette artillerie de bataille ainsi portée en avant soit exposée, car les colonnes qui suivent l'infanterie légère à 150 pas de distance, sont là pour la protéger, et l'auraient bientôt reprise, si l'ennemi parvenait à s'en emparer.

La seule objection plausible que j'aie vu faire sur cette manière d'attaquer l'ennemi, se réduit à dire que ces colonnes offrent plus de profondeur à l'artillerie ennemie, et qu'un seul coup de canon peut emporter douze files. Cette objection est plus spécieuse que réelle; car, 1° la nuée de troupes légères qui cache le mouvement des colonnes les couvre en quelque sorte de ses feux;

le canonnier ennemi n'ira pas chercher des colonnes placées en arrière, quand il voit devant lui l'ennemi s'avancer et l'inquiéter par son feu; 2° les masques que présentent les colonnes ne forment, pour ainsi dire, que des points que le feu et la fumée de l'infanterie légère empêchent de distinguer; 3° il est à présumer que la plupart des boulets de l'ennemi se perdront dans les intervalles que laissent entre elles les colonnes; 4° enfin, il faut se souvenir qu'on ne se délivre du canon de l'ennemi qu'en marchant sur lui et en l'attaquant de la manière que je propose. En supposant que l'attaque commence à 500 toises, le feu de l'artillerie de campagne n'étant guère sensible qu'à 400 toises, j'aurai parcouru dans dix minutes l'espace qui me sépare de l'ennemi, et j'aurai par conséquent peu de feu à essuyer de sa part, jusqu'au moment où je pourrai le serrer de près avec la baïonnette, et où l'affaire sera à peu près terminée.

Je vous ai donné une idée de la formation d'attaque pour une ligne de 12 bataillons; mais il peut arriver que les localités, le terrain, les circonstances vous empêchent de former les colonnes, aussi cet ordre d'attaque n'est-il pas exclusif. Vous pourrez, suivant les circonstances, former une colonne d'une demi-brigade, même de deux s'il était nécessaire; mais n'oubliez jamais que l'attaque de vos colonnes doit toujours être précédée par une ligne de tirailleurs qui la favorisent. Il est encore des cas où un bataillon ne peut marcher en colonne sur une division de front; on peut alors le former par pelotons. Dans tous les cas, l'attention principale que vous devez avoir, est que vos colonnes présentent toujours, autant qu'il est possible, un carré long, dont les subdivisions ne se débordent pas.

Je ne vous ai point parlé de la cavalerie, qui pourrait être attachée à chaque division; c'est au général divisionnaire à connaître l'emploi le plus judicieux qu'il en peut faire, soit en la plaçant sur ses ailes pour déborder l'ennemi, soit en en tenant de petits pelotons de 15 à 20 hommes en arrière des intervalles des colonnes, pour les lâcher en fourrageurs sur l'ennemi, lorsqu'il est une fois en désordre.

Rassemblez vos généraux de brigade, vos adjudants-généraux et vos chefs de corps, faites-leur connaître en théorie le but de cette instruction; exercez ensuite fréquemment les troupes sous vos

ordres d'après le système d'attaque que je vous propose; parlez aux soldats, expliquez-leur d'une manière sensible les avantages qui résulteront pour eux de cette manière d'attaquer. Si le soldat est bien convaincu de son utilité, intelligent comme il l'est, il l'apprendra bientôt avec la dernière précision, il s'y habituera, et alors je suis véritablement persuadé que rien ne pourra lui résister.

En vous transmettant cette instruction, je désire que vous n'en délivriez copie à personne, sans quoi elle serait bientôt connue des ennemis. Les troupes doivent être exercées par la pratique à cette nouvelle méthode, à laquelle nos ennemis, qui veulent nous combattre dans la plaine, ne s'attendent sûrement pas.

Je finis par une observation importante, qu'il est nécessaire que vous conceviez bien; c'est que nos troupes, peu habituées à marcher en ligne et à conserver leur alignement, trouveront une grande facilité dans cette méthode d'attaquer, qui favorise leur courage et leur impétuosité naturelle; c'est que surtout, quand même il arriverait qu'une ou plusieurs colonnes sur une attaque de 12 bataillons, seraient arrêtées par des obstacles ou par le feu de l'ennemi, le restant des colonnes pourrait toujours sans danger continuer sa marche en n'ayant rien à craindre pour ses flancs, attaquer et enfoncer l'ennemi, et donner aux autres colonnes le temps de rejoindre.

Voilà ce que mes réflexions sur la guerre de plaine m'ont suggéré; je désire qu'il ait votre assentiment, et vous prie de me communiquer vos réflexions sur cet objet le plus tôt possible.

Salut et fraternité.

Le général en chef de l'armée d'Italie,

SCHERER.

N° II.

(*Chapitre I, page 13.*)

Le 16 germinal an IV (4 avril 1796).

SITUATION DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Général en chef, BONAPARTE. — Aides-de-camp. MURAT. JUNOT. MARMONT. LEMARROIS. LOUIS BONAPARTE.

ALEXANDRE BERTHIER, général de division, chef de l'état-major général.

VIGNOLLE, adjudant-général, sous-chef d'état-major.

DUJARD, général de division, commandant l'artillerie.

CHAUVET, commissaire ordonnateur en chef.

	Généraux de division.	*Généraux de brigade.*	*Désignation des corps.*	*Présents.*
Avant-garde, MASSENA, général de division, commandant. Aides-de-camp. LAUTOUR. REILLE.	LAHARPE.	PIJON.	70e. 2e bataillon de la 21e.	11,075
		MESNARD.	1er bataillon de la 21e. Auxiliaires des 70e, 99e et 21e. 1re légère. 32e. 8e. 1re et 7e compagnies de sapeurs. 4 compag. d'artillerie.	
		CERVONI.	99e. Détach. de gendarmerie. Détach. du 7e hussards.	
	MEYNIER.	DOMMARTIN.	84e. Compagnie auxiliaire.	5,428
		JOUBERT.	51e. 55e. 3e légère. 5e bataillon de sapeurs. 6e bataillon de sapeurs. Peloton de mineurs.	
			A reporter. .	16,503

	Généraux de division.	*Généraux de brigade.*	*Désignation des corps.*	*Présents.*
			Report.	16,503
Corps de bataille.	AUGEREAU.	BEYRAND.	39ᵉ. Compagnie auxiliaire.	7,908
		VICTOR.	69ᵉ. Compagnie auxiliaire.	
		BANEL.	1ᵉʳ bataillon de Nyons. 4ᵉ légère. 18ᵉ. 6 compag. d'artillerie. Détach. du 7ᵉ hussards.	
	SERURIER.	GUIEU.	19ᵉ de ligne. 102ᵉ de ligne. 166ᵉ. 2ᵉ bataillon de la 170ᵉ.	6,938
		PELLETIER.	10ᵉ bataillon de l'Ain. 46ᵉ. 56ᵉ. 1ᵉʳ bataillon de Mayenne-et-Loire. 3ᵉ bat. de la 6ᵉ légère. 4ᵉ régiment d'artillerie. 6ᵉ bataillon de sapeurs.	
	MACQUARD.	DAVID.	22ᵉ de ligne.	3,690
		DALLEMAGNE.	104ᵉ. 3ᵉ bataillon de Saône-et-Loire. 3ᵉ bataillon de la 20ᵉ. 1ᵉʳ bat. de tirailleurs. 68 canonniers. 8ᵉ compagnie du 6ᵉ bataillon de sapeurs.	
	GARNIER.	DAVIN. VERNE. BIZANET. COLOMB.	. . . .	8,136
			Total de l'armée active.	38,175

		Généraux de division.	*Généraux de brigade.*	*Présents.*
Divisions de la côte, formées des troupes non disponibles dans les garnisons.	1ʳᵉ *Division.*	MOURET, commandant la division. GENTILI, commandant à Hyères.	GARDANNE.	12,830
	2ᵉ *Division.*	CASABIANCA, commandant la division.	PARRA. GUILLOT.	7,528
	3ᵉ *Division.*	....	CASALTA, commandant.	1,281
			Total général...	59,814

Non compris.....	En marche pour rejoindre l'armée..................	3,604
	Embarqués....................................	2,222
	Détachés.....................................	4,246
	Sur les derrières................................	112
	Dans les dépôts................................	789
	En congé.....................................	658
	Aux hôpitaux...................................	24,427
	Prisonniers de guerre...........................	1,079
	Effectif...	96,951

(*Tiré du Dépôt de la guerre.*)

N° III.

(*Chapitre I, page* 23.)

Éclaircissement sur l'affaire du Monte-Legino.

Nous nous sommes écarté, dans notre récit de la défense du Monte-Legino, de la version accréditée jusqu'à ce jour; il convient d'exposer les motifs qui nous y ont déterminé.

Par suite de l'organisation qui eut lieu le 25 ventôse an IV, les 21e, 118e et 129e demi-brigades d'infanterie de bataille en formèrent une qui prit le numéro 32 au tirage de Soncino. La nouvelle demi-brigade résultant de cet amalgame, et portant provisoirement le numéro 21, fut placée sous les ordres du chef de brigade Dupuy (Dominique-Martin), lequel avait été pourvu de ce grade dans la 21e (ancienne formation), le 7 ventôse an II. Cet officier continua de commander cette demi-brigade après avoir été nommé général, le 16 frimaire an V; il s'embarqua avec elle pour l'Égypte, et ne la quitta que lorsqu'il fut appelé à remplir les fonctions de commandant du Caire.

Les 1re et 32e légères et un bataillon de même arme sans numéro, après avoir passé leurs quartiers d'hiver dans la rivière de Gênes, reçurent l'ordre de se rendre à la Madonna-di-Savona, le 20 germinal an IV, pour y être amalgamés et former la nouvelle 1re demi-brigade provisoire d'infanterie légère. Cette opération fut terminée le 21 au soir, et les deux premiers bataillons furent aussitôt chargés de la défense de la redoute du Monte-Legino. C'est au tirage de Soncino que cette demi-brigade eut en partage le numéro 17. Elle était commandée par le chef de brigade Fornesy, brave et ancien militaire, qui, d'abord commandant du 32e bataillon d'infanterie légère, devenu 32e demi-brigade de même arme à la formation du 25 frimaire an III, fut, à l'organisation de l'an IV, maintenu, comme plus ancien de grade en qualité de chef de brigade, à la tête de la 1re provisoire (future 17e) d'infanterie légère, et conserva ce commandement jusqu'au 9 vendémiaire an VII, qu'il fut remplacé par Védel.

Rampon, fait prisonnier de guerre lors de la prise de Collioure,

le 27 frimaire an II, et rentré de captivité le 18 vendémiaire an IV, avait été envoyé, le 6 frimaire suivant, à l'armée d'Italie, où le général en chef Scherer lui avait donné le commandement provisoire de la 129ᵉ de bataille. Lors de l'amalgame des 21ᵉ, 118ᵉ et 129ᵉ, il resta à la suite de la nouvelle 21ᵉ, et ne put par conséquent commander cette demi-brigade non plus que la 17ᵉ, comme l'ont annoncé quelques auteurs; au reste, ce qui a pu les induire en erreur, c'est qu'un bataillon de cette demi-brigade se trouva momentanément sous ses ordres à la Madonna, et qu'on trouve sur l'historique de la 17ᵉ rédigée un an après l'événement que Rampon commandait la demi-brigade, assertion qui tombe d'elle-même après le simple rétablissement des faits. La Madonna était le lieu des distributions; mais comme les corps y causaient souvent des désordres que l'absence d'une autorité militaire supérieure empêchait de réprimer, le général Laharpe y avait placé, en qualité de commandant temporaire, Rampon, alors sans fonctions.

Ces faits bien établis, voyons la part que les 1ʳᵉ légère (future 17ᵉ) et 21ᵉ de ligne (future 32ᵉ) prirent à la défense de la redoute du Monte-Legino.

Extrait de l'historique de la 32ᵉ de ligne.

22 germinal an IV.

« Le deuxième bataillon de la 32ᵉ, alors 21ᵉ, occupait la Madonna-di-Savona, sous les ordres du chef de brigade Rampon. » La découverte rencontra l'ennemi à Montenotte, il venait pour » nous attaquer. Rampon en est instruit, il s'y transporte sur-le-» champ; les Autrichiens étaient en forces; après une légère fu-» sillade, la découverte se replia jusqu'à la redoute du Monte-» Legino. Elle était située sur une crête étroite par où l'ennemi » devait passer. C'est là qu'un bataillon de la 32ᵉ et une demi-» brigade légère arrêtèrent tout un jour 10,000 Autrichiens. » Rampon par ses discours encourageait le soldat: « C'est ici, » mes amis, disait-il, qu'il faut vaincre ou mourir. » Si l'ennemi » avait forcé ce point, il entrait une heure après à Savone; trois » fois il tenta d'enlever la redoute, trois fois il fut repoussé. La » nuit termina le combat, il en profita pour se retirer sur un ma-» melon, vis-à-vis la redoute, laissant une centaine de morts

» sur le champ de bataille. De notre côté, nous eûmes 2 morts et » 10 blessés. »

Extrait de l'historique de la 17e légère.

22 germinal an IV.

« La redoute du Monte-Legino était confiée à la garde de la » demi-brigade. Le 22, au point du jour, l'ennemi s'y présenta » en grand nombre, et, par ses dispositions, menaça de l'enlever » de vive force. Ce fut là que les individus composant la 1re demi- » brigade se rendirent dignes les uns des autres; on jura de périr » mille fois plutôt que d'abandonner ce poste, quel que fût le » nombre des ennemis; et ils tinrent ce serment. L'armée autri- » chienne donna trois assauts différents à la redoute, mais elle » fut brusquement repoussée et laissa le champ de bataille cou- » vert de morts. Tout le monde se distingua dans cette mémo- » rable journée; mais particulièrement le citoyen Moreau, sergent » de la 5e compagnie du 3e bataillon, qui, le premier à la tête de » quelques chasseurs, fonça sur l'ennemi dans une sortie, et lui » enleva à la baïonnette un retranchement qu'il occupait, après » avoir tué deux hommes de sa propre main. Le nommé Belin, » sergent de la 1re compagnie du 2e bataillon, fit aussi des pro- » diges de valeur; et le chef de brigade Fornesy, qui, par son » exemple, montrait aux soldats le chemin de l'honneur et de la » victoire, ne contribua pas peu au succès de cette brillante affaire. » Cette défense opiniâtre déconcerta l'ennemi, qui n'osa plus re- » commencer un nouvel assaut et donna le temps au général di- » visionnaire Laharpe de venir la nuit suivante avec des renforts.

» La demi-brigade eut dans cette affaire les citoyens Bergamine, » adjudant-major, Lallandre, capitaine, Michel, lieutenant, Tal » et Gillant, sous-lieutenants blessés; ce dernier mourut par suite » de ses blessures. On eut aussi à regretter en sous-officiers et » chasseurs 3 morts, 25 blessés et 12 prisonniers.

» Le corps était alors sous les ordres du chef de brigade Ram- » pon, commandant des troupes à la Madonna.

» Après avoir passé la nuit au bivouac dans la redoute du » Monte-Legino, la demi-brigade en sortit au point du jour, le 23, » et commença l'attaque de Montenotte, etc. »

Ainsi les 1re et 21e de ligne, faisant partie de la division La-

harpe, occupaient les positions suivantes : deux bataillons de la 1re légère dans la redoute du Monte-Legino, le 3e en réserve à mi-côte, du côté de la Madonna-di-Savona ; un bataillon de la 21e dans un château au bas de la montagne où était élevée la redoute, et les deux autres bataillons à Cadibona, distant d'environ 4 kilomètres.

La redoute du Monte-Legino était construite sur la crête des hauteurs et sur un plateau dont les pentes abruptes étaient infranchissables partout ailleurs que du côté sud; la Madonna était bâtie au pied de son revers septentrional.

Le 22 germinal, la redoute était gardée par deux bataillons de la 1re légère; une reconnaissance du 2e bataillon de la 21e, ayant rencontré l'ennemi, engagea la fusillade. Rampon, qui était à la Madonna, se porta aussitôt sur les lieux; mais, cette reconnaissance ayant affaire à un corps nombreux qui marchait à l'attaque des retranchements, elle se replia sur la redoute et concourut à sa défense. Rampon s'y jeta avec ce détachement, combattit bravement et encouragea, dit l'historique de la 32e, les soldats par ces mots : *C'est ici, mes camarades, qu'il faut vaincre ou mourir!* Rien ne prouve qu'il ait ici fait plus que les autres ; quant à prêter un serment, on pense bien que les officiers et soldats avaient autre chose à faire dans un pareil moment. L'artiste qui s'empara du récit de ce fait d'armes, représenta Rampon faisant prêter aux grenadiers de la 32e, *sur leurs drapeaux et leurs canons*, le serment de vaincre ou de mourir.

Ce tableau est fort dramatique, mais il ne peut être vrai; car il n'y avait pas l'ombre de canons, à cause de la difficulté de faire franchir des pentes aussi roides à de l'artillerie; et quant à des drapeaux, à l'époque dont il est ici question, les demi-brigades légères n'en avaient point, et il est peu probable que celui de la 21e de ligne, dont l'état-major était à Cadibona, eût été confié au détachement envoyé en reconnaissance.

Il résulte donc de tout ce qui précède que c'est à tort qu'on a attribué à Rampon seul la belle défense de la redoute du Monte-Legino. Il y a concouru, cela est incontestable, mais accidentellement; et ce n'était certainement pas au moment d'une affaire aussi sérieuse que le chef de brigade Fornesy, réputé l'un des plus braves soldats de la république, aurait été se démettre de

son commandement pour le confier à un officier étranger à son corps, à un chef de brigade à la suite.

Fornesy, qui regardait cette brillante affaire comme le simple accomplissement de son devoir, ne voulut point en faire un rapport par écrit, il se contenta d'en parler au général de division Laharpe; Rampon, mieux inspiré, adressa un rapport écrit au général Bonaparte, arrivé depuis quelques jours à l'armée d'Italie. Ce premier succès était d'un bon augure: aussi le général en chef ne laissa-t-il pas échapper l'occasion de lui donner un retentissement capable de doubler l'enthousiasme de l'armée.

N° IV.

(*Chapitre II, page* 68.)

Milan, 28 floréal an IV (17 mai 1796).

LE GÉNÉRAL BERTHIER A MASSENA.

Les troupes aux ordres du général Massena, destinées à faire le siége de la citadelle de Milan, feront un double service : celui de la ville et celui du siége.

Le général Massena, de concert avec l'officier commandant le génie, règlera le nombre de bataillons qui devront être chaque jour de service, de manière qu'un bataillon ne monte pas une seconde fois la tranchée que tous les autres ne l'aient montée une fois. Le plus ancien chef de brigade sera chef de tranchée, et ainsi des autres alternativement.

Les bataillons des demi-brigades qui devront monter la tranchée seront toujours commandés la veille et ne fourniront pas de garde le jour qu'ils seront de tranchée, à l'exception de la garde du camp. Les compagnies de grenadiers ou de carabiniers des bataillons qui ne seront pas de tranchée peuvent être commandées à leur rang pour la renforcer en cas d'attaque.

Il sera nommé tous les jours un officier général pour monter la tranchée; cet officier reconnaîtra tous les débouchés, places d'armes et angles avantageux, afin de déterminer en conséquence l'ordre et les positions des troupes en cas d'attaque.

Le chef de brigade ou de bataillon de tranchée en fera le détail, quant aux services des troupes pendant les 24 heures qu'il y sera, et il veillera à l'exacte observation de tout ce qui sera ordonné; il fera d'avance la visite des postes.

Le général Massena ordonnera à l'officier général de service de prévenir exactement le chef de brigade ou de bataillon de tranchée du point de rassemblement en cas de sortie.

Le général Massena nommera un ou plusieurs officiers intelligents et actifs pour être chargés des détails de la tranchée, comme sacs à terre, gabions, dont il tiendra un état.

Le général Massena donnera des ordres pour qu'il y ait toujours des brancards prêts à porter les blessés; l'officier chargé des détails de la tranchée fera part chaque jour au chef de l'état-major général de l'armée de la marche des travaux, du nombre des tués et des blessés; il tiendra un journal de siége.

La tranchée sera exactement relevée toutes les 24 heures. Le général Massena fixera l'heure à laquelle on doit la monter et le lieu du rendez-vous; les troupes s'y rendront assez à l'avance pour que l'officier général de tranchée en fasse l'inspection.

Il sera formé par chaque bataillon, avant qu'il entre dans la tranchée, deux piquets de huit escouades, dont l'un marchera à la tête, l'autre à la queue du bataillon, pour être employés et placés au besoin dans les postes ou aux usages que le général de tranchée pourrait ordonner. Les piquets seront commandés par un capitaine et un lieutenant; le reste du bataillon sera formé comme à l'ordinaire.

Les tambours seront partagés et mis à la tête et à la queue de chaque bataillon.

Chaque bataillon et chaque compagnie de grenadiers enverront, avant l'heure d'être relevés, un fusilier d'ordonnance à la queue de la tranchée, pour conduire les troupes qui devront les relever.

Lorsque les nouvelles troupes de tranchée arriveront, les anciennes leur céderont le côté de l'épaulement.

Toutes les troupes, soit en montant, soit en descendant la tranchée, marcheront tambour battant, drapeaux déployés, la baïonnette au bout du fusil.

Lorsque les troupes auront pris leur poste dans la tranchée, les

porte-drapeaux planteront leurs drapeaux sur l'épaulement. Il sera placé des sentinelles de distance en distance, elles auront pour consigne d'avertir de ce qu'elles pourront voir sortir de la place et des bombes qui en partiront.

On placera sur l'épaulement de la tranchée des sacs à terre pour couvrir les sentinelles.

Les officiers feront travailler chaque soldat, dans son terrain, à élargir la tranchée et à épaissir l'épaulement.

On ne rendra dans la tranchée aucun honneur à qui que ce soit : lorsque le général en chef ou le général de division viendra, les soldats se tiendront seulement debout, l'arme au bras, faisant face à l'épaulement et prêts à monter sur la banquette.

Lorsque les troupes sortiront de la tranchée, elles marcheront en colonnes renversées.

L'infanterie du camp doit faire le nombre de gabions et de fascines ou claies ordonné. Ils seront payés au prix qui aura été réglé par le commandant du génie. L'officier chargé du détail de la tranchée en donnera des reçus, sur lesquels le commandant du génie fera payer ce qui est dû à chaque compagnie.

Les gabions seront de 3 pieds de hauteur et de 2 pieds 1|2 de diamètre ; les claies auront 6 pieds de long sur 10 pouces de largeur.

Les bataillons auront toujours à la tête de leur camp ou bivouac une quantité réglée de fascines, qu'ils remplaceront à mesure qu'elles se consommeront.

Tout soldat allant à la tranchée prendra, en partant de son camp, une fascine qu'il laissera à la queue de la tranchée.

Les détachements de travailleurs seront de tel nombre d'escouades qu'on jugera à propos ; les escouades seront composées ainsi qu'il est d'usage pour les diverses espèces de détachements armés. Ces détachements seront commandés par demi-brigades ; les demi-brigades ou bataillons qui seront de tranchée ou qui la descendront ne fourniront pas de travailleurs, mais ils ne devront pas moins reprendre leur tour dans la suite du siége.

Les travailleurs seront conduits au rendez-vous par un adjudant-major de chaque bataillon.

Chaque commandant d'escouade sera chargé de faire travailler et de contenir les soldats qui la composent.

Les travailleurs marcheront dans le plus grand silence, et suivront ce qui leur sera prescrit par les ingénieurs.

Il y aura des détachements pour soutenir les travailleurs; les postes avancés de ces détachements resteront couchés à terre jusqu'à ce que la tranchée soit assez profonde pour couvrir un homme jusqu'à la ceinture, alors les détachements se retireront dans la tranchée.

Dans les lignes et batteries et autres lieux à portée des dépôts de poudre, il ne sera permis à aucun soldat de fumer.

En cas de sortie, les travailleurs se retireront dans les lieux désignés où ils ne pourront embarrasser les troupes.

Pendant les sorties de l'ennemi, toutes les batteries doivent se diriger sur le front de l'attaque pour en écarter les assiégés.

Lorsque les troupes auront repoussé l'ennemi, elles observeront de ne pas le poursuivre; elles recevront à cet égard des ordres de leurs généraux.

Aussitôt que l'attaque sera finie les travailleurs reviendront à leur poste.

Les travailleurs de tranchée qui auront été commandés seront payés sur le certificat des officiers du génie qui les auront employés.

Il ne pourra être fait aucune retenue sur cet argent, et les travailleurs seront payés chaque jour.

Il sera fourni des travailleurs détachés quand il en sera besoin pour aider à la construction des batteries; ils seront payés par l'artillerie.

Dès le commencement du siége il y aura deux sergents affectés pour demeurer, pendant tout le temps de sa durée, auprès du commandant des ingénieurs, un autre auprès de l'ingénieur chargé du détail de la tranchée; ils seront payés sur le certificat du chef du génie.

Si la place est prise d'assaut, on empêchera le pillage; les munitions de bouche et de guerre et la caisse de l'ennemi appartiendront à la république.

BERTHIER.

N° V.

(*Chapitre II, page* 75.)

Note sur le tirage des numéros a Soncino.

Conformément à l'arrêté du Directoire du 10 nivôse an IV, les 196 demi-brigades à numéros et celles qui existaient encore sous diverses dénominations dans les sept armées de la république avaient été divisées en deux séries égales, et, pour éviter de grands mouvements dans les corps d'une même armée, amalgamées deux par deux, différentes de série. L'armée d'Italie, où cette opération s'était exécutée durant l'hiver par les soins du général Fabrefond, n'avait donc, comme les autres, que des numéros provisoires.

Par un nouvel arrêté du 10 germinal an IV, le Directoire ayant reconnu la nécessité de parer aux nombreux inconvénients de cet état de choses, on inscrivit sur sept colonnes différentes les noms de nos armées, auxquelles on affecta les sept premiers numéros; au second tour, on leur donna, dans le même ordre, les chiffres de 8 à 14, et on recommença cette opération, en passant outre quand le nombre des numéros d'une armée égalait celui des demi-brigades qu'on lui avait affectées, jusqu'à l'entier épuisement des 110 numéros à donner définitivement aux demi-brigades de ligne. C'est ainsi que l'armée d'Italie eut en partage les numéros 4, 11, 18, 25, 32, 39, 45, 51, 57, 63, 69, 75, 80 et 85. Partant alors de ces chiffres, il fallut assigner à chaque corps son nouveau rang dans l'ordre de bataille.

Cette opération eut lieu à Soncino, le 29 mai 1796, en présence d'un officier délégué pour chaque demi-brigade des divisions actives et d'un officier d'état-major pour celles des divisions territoriales. De cette manière la demi-brigade désignée sous le n° 39, à l'ouverture de la campagne, prit le n° 4, la 20e devint la 11e, la 69e la 18e, la 84e la 25e, la 21e la 32e, la 46e la 39e, la 100e la 45e, la 99e la 51e, la 83e la 57e, la 51e la 63e, la 19e la 69e, la 70e la 75e, la 13e la 80e, la 56e enfin la 85e.

Les mêmes principes servirent à l'embrigadement de l'infanterie légère.

On voit par le détail de cette opération que le nombre des demi-brigades de ligne de l'armée d'Italie avait été porté de 12 à 14, par l'arrêté du Directoire du 10 germinal an IV.

N° VII.

(*Chapitre II, page* 84.)

NOTE SUR LA SURPRISE DE VALEGGIO.

Plusieurs auteurs français et étrangers rapportent que dans la surprise de Valeggio, faite le 30 mai par Sebottendorf, Bonaparte faillit être pris; le major Schels ajoute même cette particularité que le général en chef prenait un bain de pieds pour se soulager d'une forte migraine. Nous avons fait en vain de longues et minutieuses recherches pour nous assurer de ce fait; nous avons interrogé, il y a plus de 48 ans, des officiers qui se trouvaient à cette époque attachés à l'état-major général, aucun d'eux ne gardait souvenir de cette anecdote, que nous sommes ainsi autorisés à regarder comme controuvée.

N° VIII.

(*Chapitre II, page* 87.)

Tableau d'emplacement de l'armée active, le 18 prairial an IV (6 juin 1796).

Quartier-général		à Roverbella.
Division Massena. .	17e légère, 11e	à Campara.
	4e	à Verone.
	12e	en route, venant de Milan.
	22e	à Incarnat, au delà de Castelnovo.
	18e	2 bataillons à Incarnat.
	32e de ligne,	à Verone.
	18e	à Campo-Orengo.
Division Sauret. .	27e légère, en route, venant de Milan.	
	4e légère des Allobroges, à Salo, sur le lac de Garda.	
	29e	idem.
	11e de ligne, en route, venant de Plaisance.	
Division Serurier.	69e de ligne, à la Favorite et au blocus de la citadelle de Mantoue.	
	45e de ligne, à Saint-Georges.	
Division Augereau.	4e de ligne, 51e	à Cérèze, par Governolo.
Division Vaubois. .	75e de ligne, à Cérèze, par Governolo.	
	19e	à Lussara (rive droite du Pô), par Guastalla.
Réserve de grenadiers au quartier-général.	5e bataillon, compagnies des 56e, 104e, 209e demi-brigades, des 1ers bataillons de Mayenne-et-Loire et de Saône-et-Loire, à Roverbella.	
	6e bataillon, compagnies des 14e, 12e, 22e, 51e, 52e, 55e demi-brigades, à Peschiera, en route pour Roverbella.	
	7e bataillon, compagnies des 46e, 121e demi-brigades, des 4 bataillons des Basses-Alpes, et 10e de l'Ain, à Roverbella.	
Siége de Milan. . . .	5e de ligne.	
	25e	
Garnison de Pavie. .	39e de ligne.	
	1er bataillon de la 63e.	
Garnison de Lodi. . .	2e et 3e bataillons de la 63e.	
Avant-garde de cavalerie.	1er de hussards, 10e de chasseurs, 8e de dragons,	à Roverbella.
	7e de hussards, à Gaëto.	
Cavalerie de réserve.	15e de dragons, 25e de chasseurs,	à Verone.
	24e de chasseurs, à Pavie.	
	22e de chasseurs, à Governolo.	
	20e de dragons, 5e de dragons, Détachement de hussards, 3 compagnies d'artillerie légère,	à Milan.

(*Tiré du Dépôt de la guerre.*)

N° IX.

(*Chapitre III*, *page* 127.)

Verone, 29 thermidor an II (16 août 1796).

RAPPORT DU GÉNÉRAL JOUBERT AU GÉNÉRAL BERTHIER.

Quoiqu'on n'ait pas rendu compte de la manière dont les deux brigades que j'ai commandées dans cette expédition se sont montrées et qu'elles aient seules été oubliées dans l'intéressant rapport du général en chef au Directoire, il est de mon devoir de rappeler, d'après vos ordres, des événements aussi glorieux pour les troupes qui étaient sous mes ordres. Des pièces précises, que je conserve dans mon portefeuille, justifieront que, si j'ai éprouvé des malheurs, ils étaient prévus et qu'il n'y avait pas de notre faute. Ma tâche était de défendre le plus vigoureusement possible mes postes. Je crois l'avoir remplie, et, malgré qu'on n'ait pas voulu en rendre compte, j'ai l'intime confiance de l'avoir fait; l'on peut interroger, pour s'en convaincre, ce qu'il y avait de plus brave dans ma brigade. Ces réflexions, je les fais précéder mon narré historique, parce que j'avoue avec franchise qu'un oubli aussi soutenu pour ce qui regarde toutes mes opérations m'a été sensible au dernier point.

Le 11, à la pointe du jour, le poste de Montebaldo, fort de 250 hommes, fut enlevé au premier coup de fusil. Il était attaqué de toutes parts par un corps de volontaires autrichiens, formé de 8 hommes de bonne volonté par compagnie de toute la division qui attaquait Corona, et par 4 divisions de Croates, ce qui faisait en tout plus de 3,000 hommes. Averti au premier coup de fusil, comme je prévoyais cet accident, je donne ordre au chef de bataillon Michel de se porter rapidement à Montebaldo avec trois compagnies, pour renforcer le poste qui se retirait sur la crête, et, avec trois autres, de renforcer le 3ᵉ bataillon de la 4ᵉ d'infanterie légère, qui pouvait être pris en flanc par le corps qui filait sur Montebaldo. Il est à observer qu'une des 3 compagnies de carabiniers de la 18ᵉ s'était déjà portée à Montebaldo. Cependant, je fais le tour de la ligne; je vois toutes les têtes de colonnes se pré-

senter aux avant-postes de Corona et ne s'engager que légèrement. Comme, au contraire, le feu était très-vif sur la montagne, je m'y portai de suite, et je vis une colonne qui débouchait de Campitello et s'avançait sur nos avant-postes, en tâchant de les tourner par la hauteur, malgré le feu le plus vif et le plus meurtrier. Les deux compagnies de carabiniers de la 18ᵉ, commandées par le capitaine Magaud, empêchèrent seules, pendant plus de deux heures, cette colonne d'avancer. Je m'aperçus alors que le corps ennemi descendait de Montebaldo et nous tournait. Je donne ordre à l'adjoint chef de bataillon Marchand de se mettre à la tête de 2 compagnies de grenadiers de réserve et de le charger. Rien n'a été exécuté avec plus de bravoure. Les Allemands ont été d'abord culbutés et obligés de remonter; mais, le nombre augmentant, il a fallu céder. Les grenadiers se sont fait jour. Le citoyen Michel, chef des grenadiers, fut blessé légèrement à la jambe, et le citoyen Marchand très-grièvement au sein gauche. Ces deux chefs se sont montrés avec une valeur digne d'être connue, cependant on n'en a pas rendu compte.

A peine avais-je donné tous les ordres nécessaires pour la gauche, que les autres colonnes avaient commencé les efforts : 2 pièces, placées dans une position dominante, face à la barrière, la battaient vivement; tandis que l'ennemi débouchait en force par Ferrara, 2 compagnies de carabiniers de la 4ᵉ l'arrêtèrent plus de deux heures. Enfin les Allemands montèrent de tous côtés et forcèrent le retranchement; les braves carabiniers le reprirent à la baïonnette jusqu'à trois fois, couvrirent leur place de bataille de cadavres ennemis et se retirèrent après avoir perdu plusieurs braves gens. L'ennemi, poursuivant ses efforts, se présenta au retranchement des carabiniers de la 11ᵉ; il souffrit beaucoup dans sa marche, inquiété par ceux de la 4ᵉ qui s'étaient mis en tirailleurs. Jamais combat n'a été si opiniâtre; il semblait que les carabiniers de la 11ᵉ devinaient d'avance qu'ils avaient à venger les malheurs de leur demi-brigade, et jamais ils n'eussent été forcés si la colonne du Montebaldo ne fût venue à bout de tourner nos positions. J'étais à la barrière, chaque soldat était à son poste, lorsque des Autrichiens se présentèrent en foule sur nos derrières; il n'y avait pas de temps à perdre. J'ordonnai qu'on retirât les pièces; mais, soit négligence des canonniers, soit mau-

vaise volonté, les muletiers vénitiens avaient fui avec leurs mulets, une seule pièce put faire sa retraite, je la suivais avec une vingtaine d'hommes ; nous tombâmes au milieu des Croates, et à peine pûmes-nous gagner la redoute du centre.

Les 12 compagnies de la 18e d'infanterie légère, qui étaient à Pazone, arrivaient alors ; j'en dirigeai six sur Montebaldo pour y rétablir les affaires, et six pour reprendre la barrière ; si les premières n'ont pas eu tout le succès possible, au moins ont-elles empêché l'ennemi de continuer sa marche et de nous faire tous prisonniers ; le citoyen Permentier, que j'avais envoyé dans cette partie, s'y conduisit avec autant de courage que d'intelligence ; le combat se rétablit et dura encore à peu près une heure et demie avec l'acharnement le plus terrible ; enfin les Allemands étaient sur nos derrières, nous nous battions de tous côtés, et j'espérais encore me soutenir, lorsque je vis avec douleur la redoute qui dominait la barrière se rendre sans presque faire feu ; l'ennemi connut ainsi que moi la conséquence de cette perte, sa furie redoubla, les carabiniers furent forcés, ceux de la 11e sauvèrent leur pièce ; j'ordonnai que les deux qui étaient au bas de la redoute du 3e bataillon se missent en retraite ; mais quelle fut ma surprise de les voir abandonnées par les canonniers ; l'ennemi pouvant s'en servir, je dis au sergent, que je rappelle, de les renverser sur l'ennemi ; il me représente le danger, j'y allais moi-même, un canonnier se jette au-devant de moi, un autre le suit ; ils saisissent les pièces et les culbutent sur l'ennemi, qui courait à eux, et nous nous retirons heureusement à travers une grêle de balles qu'on dirigeait contre nous à bout portant. Je ralliai ensuite toute ma troupe pour empêcher qu'aucune partie ne fût prisonnière ; nous chassâmes l'ennemi, qui avait gagné nos devants, et l'on se retira assez en ordre sur Rivoli, où la brigade se réunit vers midi. J'avais bien entendu, pendant notre combat, celui de Préabocco et Brentino, mais je ne pus en avoir des nouvelles qu'arrivé à Rivoli, et le mal était fait ; toutes les troupes qui seront placées dans cette position risquent le même sort. La perte de l'ennemi à Corona est très-considérable, le rapport des paysans est qu'on y a enterré 400 morts ; j'avais jugé sa perte à 1,200 hommes tués ou blessés ; la nôtre, en morts, blessés et prisonniers, peut s'évaluer à 4 à 500 hommes ; au reste, comme je ne com-

mande plus les mêmes troupes, je ne puis la noter au juste. Si c'était beaucoup d'avoir arrêté l'ennemi six heures à Corona, il fallait encore lui disputer Rivoli; le bataillon de grenadiers et 200 hommes qui s'étaient retirés par Montebaldo étaient perdus pour nous; ils s'étaient jetés sur le général Valette du côté du lac; il ne me restait pas 800 hommes; des officiers du général Massena m'ordonnaient, de sa part, de tenir en place jusqu'à ce qu'il amenât lui-même du renfort. Ces ordres furent exécutés à peu près à une heure; mais, voyant que ma position était mauvaise, je pensai à me mettre dans la ligne même de Rivoli, flanqué sur ma droite par la redoute de ce nom, et sur la gauche par 800 hommes, que le général Victor amenait par la montagne. L'aide-de-camp Reille fit retirer les deux pièces d'artillerie qui étaient à la gorge près d'Incanale, et les fit placer au centre de notre nouvelle ligne, sur un plateau avantageux.

L'ennemi dirigeait ses colonnes pour nous percer, il nous montrait en bataille 10,000 hommes au moins. Déjà ses tirailleurs avaient repoussé les nôtres; le général Massena arrive avec deux pièces d'artillerie légère; je lui demande s'il faut repousser les tirailleurs qui nous incommodaient, et, d'après ses ordres, je me mets à la tête de ceux de la 18e légère, et nous les chargeons jusque sur leur ligne, après en avoir tué et fait prisonniers quelques-uns. La 4e légère suit le mouvement; le général Victor attaquait aussi avec ses 800 hommes, et, chose incroyable, l'ennemi avec sa force fut obligé de se défendre pendant 3 heures au moins. Le général Massena, inquiet sur le pont de Sega, s'y était porté dans cet intervalle. L'ennemi avait établi un obusier et quelques pièces devant la redoute de Rivoli au moment où je me l'imaginais le moins. On vient me dire que les canonniers de cette redoute, manquant de munitions, avaient, sans ordre, encloué leurs pièces et s'étaient retirés; je fais vérifier le fait, il était vrai. L'ennemi, profitant de cette faute, débouche par la gorge d'Incanale, passe ses munitions et sa cavalerie, qui jusque-là avait été arrêtée. En vain je me presse d'envoyer quelques hommes pour secourir la seule compagnie qui défendait la redoute, déjà elle est forcée. Sans perdre de temps, me voyant découvert par mon flanc droit, je fais filer l'artillerie sur les derrières, et, quittant le bassin de Rivoli, je vais me mettre en ligne sur les montagnes qui

sont derrière, à la droite du général Victor. Le général Massena nous joint dans ce moment. L'ennemi ne tarde pas à continuer ses attaques; mais, quels que fussent ses efforts, il ne peut pénétrer. Je voyais qu'il se dirigeait principalement sur la montagne qui était près de l'Adige, à notre droite, parce que, ce point enlevé, il arriverait avant nous à Campara, nous coupait la grand'route, et par conséquent la retraite. Je m'y porte de suite et j'ordonne la charge. Il y avait à peu près 80 chasseurs ou volontaires de la 18e de ligne. « Nous n'avons plus de cartouches. — Vos baïonnettes! » leurs fusils en étaient dépourvus. « Eh bien! la crosse des fusils et des pierres! » Ce qui fut dit, fut fait : nous tombons avec furie sur 400 Autrichiens qui venaient à nous; la mêlée ne fut que de deux minutes, et nous restâmes maîtres du champ de bataille. Ce fut le dernier combat qu'a livré ma brigade dans ce jour. A Piovezano, on fut obligé de se retirer après s'être battu toute la journée, quand on sut que Verone était évacué et que l'ennemi y était. On ne peut trop donner d'éloges à la manière dont s'est comportée la 4e légère et son chef Destaing, qui a été blessé à l'affaire du 16.

Me sentant incapable de commander ma brigade dans l'état languissant où je me trouvais, je ne me suis présenté à l'ennemi que le 18. Le général en chef lui-même m'ordonna de me mettre à la tête des chasseurs et de forcer le centre de l'ennemi. Quand Frontin fut tué, nous concertions ensemble la manière de l'attaquer. J'ai reçu son dernier soupir : *En avant mes amis, ce n'est rien*, a-t-il dit, il m'a serré la main et il est mort. Toute l'armée a dû voir de quelle manière nous cherchions à le venger. La 17e légère et la 51e ont fait des prodiges de valeur le 18, comme elles en avaient fait le 16. Je commande actuellement la 51e, et je l'ai vue affectée de ne s'être point vue nommée parmi les troupes qui se sont distinguées.

Un mot de Bonaparte sert de récompense à toutes ses troupes, et, quand elles le méritent, il faut que l'on soit exact à lui en rendre compte.

Salut et respect.

JOUBERT.

N° X.

(*Chapitre III, page 127.*)

RAPPORT HISTORIQUE DES AFFAIRES QUI ONT EU LIEU DEPUIS LE 11 THERMIDOR AN IV (DU 29 JUILLET AU 17 AOUT 1796).

Le 11, à la petite pointe du jour, les postes de la Corona furent attaqués sur plusieurs points. Nos troupes déployèrent dans leur défense la plus grande intrépidité. Trois fois l'ennemi parvint au pied des retranchements, trois fois il en fut vigoureusement repoussé; mais une forte colonne qui fila sur la crête de Montebaldo, à la gauche de la Corona, obligea nos troupes à abandonner les retranchements qu'elles avaient défendus avec tant de bravoure.

L'adjoint chef de bataillon Marchand fut blessé dans cette affaire.

Les postes de Preabocco et Brentino, défendus par la 11ᵉ demi-brigade d'infanterie légère, furent attaqués en même temps que ceux de la Corona. Ces postes forcés, les troupes voulurent effectuer leur retraite par la Corona; mais ce poste avait été alors emporté, elles ne furent cependant prisonnières de guerre qu'après avoir consommé leurs munitions et qu'après s'être battues avec autant d'audace que de bravoure.

Les troupes de la Corona et celles de Pazone firent leur retraite sur les hauteurs de Rivoli, où elles soutinrent pendant toute la journée le choc impétueux de 15,000 hommes; mais les mouvements de l'ennemi pendant la nuit, qui faisait filer de fortes colonnes sur notre droite, le long de l'Adige, et, sur notre gauche, sur Pezena et Castione di Garda, dans l'intention de couper notre ligne, obligèrent nos troupes à la retraite, qui s'effectua le 12 à la petite pointe du jour, sur les hauteurs de Piovezano, la droite appuyée à Piovezano et la gauche à Cavagione. Le général Valette, qui avait évacué Tori, occupait la rive du lac.

La ligne de Rivoli forcée, l'ennemi somma le fort de la Chiusa, défendu par 100 hommes de la 18ᵉ de ligne; l'officier commandant capitula, et la garnison fut faite prisonnière. L'ennemi perdit plus de 1,800 hommes, tant en tués que blessés,

dans les attaques de la Corona, Preabocco, Brentino et Rivoli. Le 12, à 2 heures après midi, la ligne de Piovezano fut attaquée sur tous les points. Après un combat des plus opiniâtres et des plus acharnés, après avoir chargé trois fois l'ennemi la baïonnette en avant, la ligne fut forcée et la division fit sa retraite sur Castelnovo, et, dans la nuit, sur Peschiera. La perte de l'ennemi fut très-considérable, la cavalerie souffrit beaucoup par le feu de notre artillerie. Les colonnes ennemies poursuivirent de si près nos troupes dans leur retraite, que le général Victor fut obligé de les attaquer pour qu'il ne fût pas plus longtemps inquiété dans la sienne. Les cartouches lui manquant, il les fit charger la baïonnette en avant. L'audace et l'intrépidité française triomphèrent du nombre; les rangs de l'ennemi furent forcés, et il fut un instant obligé lui-même à la retraite, qu'il fit protéger par son artillerie. Le général Victor exécuta alors la sienne avec ordre, après avoir tué et blessé beaucoup de monde à l'ennemi, et il l'effectua la nuit sur Peschiera, où il arriva au lever du soleil.

Les mouvements que les troupes de la division firent, le 13, à Verone ne me sont point connus, ayant été ordonnés par le général en chef.

Le 13, à 3 heures du soir, l'ennemi dirigeant sa marche sur le Mincio, le général Massena s'y porta avec la brigade du général Valette et 2 pièces d'artillerie légère; l'ennemi, voulant dans cet instant effectuer son passage du Mincio, que nos troupes et l'artillerie empêchèrent, le général Massena ordonna qu'on coupât de suite le pont, ce qui fut exécuté dans la nuit.

Le 14, à une heure du matin, la division se mit en mouvement pour se rendre à Lonato, pour, de concert avec les divisions des généraux Sauret et Despinois, attaquer le pont de San-Marco, que l'ennemi évacua dans la matinée. La division se porta alors sur Brescia.

Le 15, la division partit à 3 heures du matin de Brescia pour se rendre à Ponte San-Marco. Le général Pijon se porta avec sa brigade sur Lonato.

Le 15 après midi, l'ennemi parut devant Castiglione delle Stivière, qu'occupait la brigade du général Valette, qui se replia partie sur Brescia et Montechiaro et la majeure partie sur Ponte San-Marco.

Le 16, à 4 heures du matin, la division se mettait en mouvement pour se rendre à Lonato, lorsque l'ennemi attaqua, sur plusieurs points et avec des forces très-considérables, cette position; après un combat des plus opiniâtres, ce point fut emporté. Le général Pijon fut fait prisonnier de guerre. L'ennemi occupait à peine ce poste, qu'il y fut vigoureusement attaqué; il soutint un instant le choc impétueux des troupes de la division; mais la bravoure républicaine fixa la victoire. L'ennemi fut mis en pleine déroute et poursuivi jusque sur les bords du lac; il effectua sa retraite dans le plus grand désordre, partie sur Desenzano et partie sur Salo. Le général Pijon fut repris. La perte de l'ennemi fut très-considérable en morts et en blessés; on lui reprit encore l'artillerie légère dont il s'était emparé dans la matinée à Lonato. On lui fit 2,500 prisonniers; il nous abandonna, dans sa fuite précipitée, 2 pièces d'artillerie qu'il avait placées sur les bords du lac pour protéger sa retraite.

L'adjudant-général Lorcet, à la tête de la 18e d'infanterie légère, se porta, après l'affaire de Lonato, sur la gauche, où l'ennemi avait jeté des forces après sa défaite. Il s'engagea une affaire très-vive. L'ennemi fut encore battu, il perdit beaucoup de monde. L'adjudant-général Lorcet fut blessé, mais légèrement, de deux coups de feu.

La 32e demi-brigade de ligne, commandée par le général Rampon, déploya la plus grande intrépidité et la plus grande audace dans l'attaque de Lonato. Elle marcha sur l'ennemi au pas de charge. Deux chefs de bataillon de ce corps furent blessés, dont l'un mortellement.

Le 16, à 5 heures du soir, les troupes commandées par le général Rampon partirent de Monica, sur les bords du lac, pour se rendre à Salo, où l'ennemi avait été battu la veille et le jour même. Il occupait, et en force, les hauteurs. Les troupes de la division du général Sauret, commandées par le général Guieu, ne pouvaient l'y attaquer, n'étant pas assez en force.

Le 17, au lever du soleil, le général de brigade Rampon, de concert avec le général Saint-Hilaire, attaqua l'ennemi sur les hauteurs de Salo, qu'il défendait avec plus de 6,000 hommes. Il opposa pendant plus de 4 heures la plus vigoureuse résistance; mais il fut partout battu et chassé avec perte de nos anciennes positions.

Il fut poursuivi jusqu'au delà de la Chiese, où un grand nombre se noya, tant sa stupeur était grande. Il perdit 3 pièces d'artillerie et 17 caissons remplis de munitions, On lui fit 1,800 prisonniers de guerre, dont plusieurs officiers. On peut difficilement apprécier sa perte, tant en morts qu'en blessés, mais elle fut très-considérable. Le champ de bataille en était couvert.

L'ennemi, partout battu, fit sa retraite dans le plus grand désordre sur Gavardo.

Toutes nos anciennes positions reprises, elles furent occupées par les troupes de la division du général Sauret. Celles de la division du général Massena se retirèrent sur Salo, pour se porter encore dans le jour sur Lonato.

La 32e et 2 bataillons de la 18e de ligne montrèrent dans cette attaque la plus grande bravoure; elles eurent à vaincre un ennemi plus nombreux et défendu par l'art et la nature.

Le 17, après les affaires de Lonato et Salo, une colonne de 2,800 hommes s'avança sous Lonato, qu'occupait le général Victor. Le général ennemi demanda à capituler. 2,800 hommes mirent bas les armes. Le général fut fait prisonnier de guerre; 2 pièces de canon, leurs caissons et 4 drapeaux furent en notre pouvoir.

Le même soir, le commandant militaire de Lonato envoya, après la capitulation de la colonne ennemie, une forte patrouille du côté où elle s'était arrêtée. Cette poursuite fit 600 prisonniers de guerre.

Le 18, à une heure du matin, la division, l'artillerie et la cavalerie se mirent en mouvement pour se rendre à Castiglione delle Stivière, pour se joindre à l'armée, pour, de concert, attaquer l'ennemi, qui occupait la position de Solferino. Elle marcha sur la gauche. La position emportée, elle se porta sur la Madonna-de . . . . et Bussolengo. La 18e d'infanterie légère, commandée par le général Pijon, se porta, dans l'attaque, plus à droite que la division, força avec beaucoup de bravoure l'ennemi de son côté, s'empara de 3 pièces d'artillerie et de ses caissons, et fit 300 prisonniers de guerre.

Le 19, la division marcha sur Peschiera, l'ennemi en était alors aux prises avec des découvertes que le général Guillaume avait fait sortir le matin de la place; il occupait encore, et en force, les

retranchements qu'il avait construits du côté de Verone, et que 9 ou 10 pièces d'artillerie défendaient. Le général Massena ordonna aux généraux Pijon, Victor et Rampon de marcher avec leurs brigades sur l'ennemi et de l'attaquer dans ses retranchements. Il opposa la plus vigoureuse résistance, et, après un combat de cinq heures et des plus opiniâtres, il fut partout forcé et mis en pleine déroute. On s'empara de 11 pièces d'artillerie et de leurs caissons, et on lui fit 200 prisonniers de guerre; il fit sa retraite en désordre sur Castelnovo et sur Garda, du côté du lac, position qu'il évacua dans la nuit.

Le 20, la division marcha sur Piovezano et s'empara de toutes ses avenues. L'ennemi était déjà retiré au delà de l'Adige, il en défendit l'approche avec 4 pièces d'artillerie; après une forte canonnade de part et d'autre, l'ennemi fut forcé à la retraite en nous abandonnant son artillerie, craignant que la colonne qui filait sur la crête ne se portât à Rivoli, et de là à la Chiusa.

Le 25, la division se mit en mouvement pour attaquer l'ennemi à la Corona et du côté d'Incanale, sur les bords de l'Adige. Le général Pijon marcha sur la Corona; le général Rampon se plaça en réserve, le général Victor sur Montebaldo, pour attaquer l'ennemi sur sa droite, et la 11e de ligne sur Incanale, où elle força l'ennemi, et lui prit 2 pièces d'artillerie.

Le général Pijon attaqua la crête en avant de la Corona, qu'il emporta de vive force. A sept heures du soir on attaqua l'ennemi dans ses retranchements, qu'il défendit avec vigueur. La marche imposante de la 18e d'infanterie légère, qui marchait sur lui en colonne serrée, la baïonnette en avant, obligea l'ennemi à se replier sur un mamelon en arrière, qui bientôt fut attaqué et forcé. On fit 100 prisonniers à l'ennemi et on lui prit 4 pièces d'artillerie et leurs munitions. Le général Pijon occupa toutes les anciennes positions.

Le 15, le régiment de dragons s'est particulièrement distingué; le 16, à Desenzano, après l'affaire de Lonato, où il chargea les hulans dans le lac même, dont une grande partie se noyèrent, tant il les serra de près, ainsi qu'à l'affaire de Peschiera, où la bravoure de la cavalerie seconda puissamment l'infanterie.

Le 22e régiment de chasseurs se comporta aussi très-bien dans cette dernière affaire; il souffrit beaucoup.

On ne peut que rendre le tribut le plus éclatant à la bravoure que les troupes de la division ont déployée dans toutes les affaires, depuis le 11 thermidor jusqu'au 24. Elles ont supporté avec autant de constance que d'héroïsme les privations inévitables par les contre-marches qu'elles ont été obligées de faire dans le courant de l'expédition, mais que l'absence et plus encore la nonchalance des administrateurs ont accrues.

La partie des ambulances, une des plus essentielles, a été et est encore totalement en souffrance.

Les officiers de l'état-major de la division se sont trouvés dans toutes les affaires. Plusieurs d'entre eux ont conduit et dirigé des colonnes. Le général divisionnaire a dû faire connaître la manière distinguée avec laquelle ils se sont conduits.

Résumé :

Artillerie prise à l'ennemi par la division, 31 pièces.
Caissons, 38.

Prisonniers de guerre faits à l'ennemi.	8,300
Pertes de l'ennemi pendant ses deux premiers jours d'attaque.	1,800
	10,100

On ne peut évaluer sa perte pendant les jours que la division l'a attaqué; mais elle est considérable en morts et en blessés.

La division a perdu dans l'expédition :

Morts.	171
Blessés.	800
Prisonniers de guerre.	1,611
Déserteurs.	8
	2,590

A Piovezano, le 30 thermidor an IV.

L'adjudant-général, Monnier.

N° XI.

(*Chapitre III, page 135.*)

Roverbella, le 13 thermidor an IV (31 juillet 1796).

LE GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE A MASSENA.

Je vous préviens, mon cher général, que le général Augereau avec les troupes de sa division et une partie de celles qui ont fait le siége de Mantoue, celles aux ordres des généraux Rampon et Cervoni, formant un corps de 12,000 hommes avec l'artillerie et la cavalerie nécessaires, se rendent à Montechiaro, où l'avant-garde sera arrivée avant 4 heures du matin. Là, de concert avec les généraux Sauret et Despinois, on réattaquera Brescia et on culbutera les divisions que l'ennemi a l'amour-propre de croire victorieuses. Le général Serurier, avec 4 ou 500 hommes, occupera le pont de Marcaria sur l'Oglio ; il a reçu l'ordre d'évacuer Mantoue pendant la nuit. Vous pouvez donc, général, faire filer dès aujourd'hui, par Castiglione, tous vos convois sur Crémone. Vous devez ordonner aux troupes que vous avez au pont de Borghetto de se rendre à Castiglione après avoir entièrement rompu ce pont. Vous laisserez un piquet de cavalerie pour empêcher que personne ne passe, et faire croire à l'ennemi que nous occupons toujours la ligne du Mincio. Vous partirez avec le reste de vos troupes pour vous rendre entre Lonato et Castiglione, et coopérer à l'attaque projetée. Comme des circonstances imprévues peuvent exiger quelques modifications dans l'exécution du premier ordre, j'écris aux généraux Despinois et Sauret pour qu'ils aient à exécuter ce que vous leur prescrirez. Faites en sorte d'être avec vos troupes, celles des généraux Sauret et Despinois, dans le cas d'attaquer Ponte-San-Marco, Lonato, et même de passer la Chiese au pont. Si nous avions le bonheur de prendre Salo, il faudrait renforcer le général Sauret dans sa position.

Je vous envoie le général Saint-Hilaire, qui connaît parfaitement nos projets et les mesures prises en conséquence, il sera à même de vous donner tous les éclaircissements nécessaires.

Vous mènerez avec vous le parc, que vous placerez dans une position à pouvoir s'avancer par Castiglione sur Cremone, dans le cas où nous ne pourrions pas rentrer dans Brescia.

Vous laisserez dans Peschiera le brave Guillaume, avec l'ordre de se défendre pendant le temps que nous serons en deçà de l'Oglio, mais vous pouvez l'assurer que sous peu de jours il nous reverra victorieux; vous lui laisserez 500 hommes de garnison et 150 canonniers.

Ce n'est pas à vous, mon cher général, que l'on a besoin de recommander de déployer de l'audace dans une circonstance aussi essentielle. Enfin, quelque chose qu'il arrive et qu'il en puisse coûter, souvenez-vous qu'il faut coucher demain à Brescia.

BONAPARTE.

N° XII.

(*Chapitre III, page* 138.)

Le 1er fructidor an IV (18 août 1796).

LE GÉNÉRAL DE BRIGADE PIJON AU GÉNÉRAL EN CHEF.

Conformément à votre lettre du 29, je me suis mis en marche pour poursuivre l'ennemi; je n'ai pu arriver qu'à 10 heures du soir à Brentonico, où l'ennemi avait une patrouille qui, à notre approche, s'est enfuie. Hier, au point du jour, j'ai fait reconnaître la position occupée par l'ennemi à notre gauche de l'Adige; son premier poste est à Mori, et son corps d'avant-garde derrière un monticule en arrière de ce village. D'après plusieurs rapports, ce corps de troupes, avec celui qui est en avant de Roveredo, est de 6 à 7,000 hommes et 4 pièces de canon. Des réserves sont placées entre Roveredo et Trente, où se trouve le corps de bataille de Wurmser. Son quartier-général est à deux lieues en arrière de Trente.

Le nombre de troupes placées à Brentonico, dans la retraite, est de 8,000 hommes; ils sont si effrayés, qu'au moment qu'ils en-

tendent nos caisses, les postes avancés se retirent avec précipitation.

En partant de Gombione pour aller à Brentonico, il faut 7 heures à la troupe pour se rendre par un seul et très-mauvais chemin qui, de chaque côté, est bordé par de hautes montagnes; à moitié chemin, on trouve un col très-étroit, appelé Praneti, par lequel il faut absolument passer. Le général Beaulieu l'a fait retrancher de manière à y placer 12,000 hommes. Ses travaux sont faits et placés on ne peut pas mieux, avec des batteries à y mettre des pièces de 12.

PIJON.

N° XIII.

(Chapitre III, page 138.)

Rivoli, le 28 thermidor an IV (15 août 1796).

RAMPON, GÉNÉRAL DE BRIGADE, AU CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Général, je ne puis vous rendre compte que de ce qui s'est passé dans la brigade que je commandais depuis le 11. J'ai fait ma retraite de Verone en bon ordre, après avoir détruit tous les ouvrages qui pouvaient favoriser l'ennemi, encloué les pièces vénitiennes et brisé les affûts. Les munitions furent brûlées, les hôpitaux et les magasins évacués; arrivé à Villafranca, je campais régulièrement et résistais à toutes les tentatives de l'ennemi qui inquiétait les arrière-gardes, mais qui n'osa jamais les entamer. Je me rendis sans perte à Roverbella, laissant toujours des arrière-gardes de troupes choisies pour contenir l'ennemi. J'y reçus ordre du général divisionnaire Augereau de marcher sur Brescia à 4 heures après midi. Je me mis en mouvement. Les troupes que je commandais marchèrent toute la nuit, arrivèrent à Montechiaro au point du jour, et marchèrent ralliées et en ordre de bataille dans la plaine de Montechiaro.

N'ayant point rencontré d'obstacles, ils n'en surmontèrent point, mais l'ardeur de combattre était peinte sur tous les visa-

ges; ils cherchaient l'ennemi avec impatience, leur attitude mâle et leur contenance fière faisaient espérer des succès. Ils eussent certainement rompu ses rangs et subjugué ses troupes si elles eussent osé se mettre en présence. Oui, je crois que cette plaine aurait été marquée par une victoire si l'ennemi eût voulu s'y mesurer.

A Brescia on fit passer sous d'autres généraux les troupes qui étaient sous mes ordres, et l'on me fit marcher, à la tête de la 32e demi-brigade, sur Lonato. Ce poste avait été attaqué le matin, et emporté par l'ennemi; le général Pijon prisonnier avec une partie de ses troupes, le reste se retirant sans armes et abattus, les pièces de canon au pouvoir de l'ennemi et les canonniers fuyant effrayés, le chemin sillonné par les traces du sang des blessés, cet appareil n'épouvante point l'invincible 32e; les soldats serrent les rangs d'eux-mêmes et accélèrent leur marche. A portée de balle de l'ennemi, la charge succède aux sons guerriers de la musique, qui les avait conduits au champ de bataille. Ils volent impétueusement sur l'ennemi, lui enlèvent les pièces qu'il venait de prendre, délivrent les prisonniers français, en font un grand nombre des leurs, et mettent le reste en fuite. Les montagnes de Lonato sont à nous, 2,000 hommes viennent d'en combattre 4,000. L'ennemi, vivement poursuivi, se réfugie sur une position avantageuse au bord du lac. Il ne pouvait être tourné, il fallait l'attaquer de front. Les Français sont à portée de pistolet; mais le feu de l'ennemi, qui était posté derrière un retranchement naturel, et une forte colonne qui vient le renforcer du côté de Peschiera, obligent nos troupes à se replier. La 18e d'infanterie de ligne arrive à rangs serrés et chasse la colonne de renfort. Ces 2 demi-brigades se confondent, vont à l'ennemi qui était au bord du lac, lui enlèvent ses canons, lui font des prisonniers, empêchent leurs équipages et leurs troupes de s'embarquer, malgré les bordées des galères qui étaient là pour les recevoir et défendre la rive du lac. Les Autrichiens se retirent en désordre vers Salo. Une colonne française les y attendait. Un général autrichien, plusieurs officiers, et 2,500 soldats furent pris dans cette journée. Sur l'avis de l'adjudant-général Vignolle, qui m'apprenait qu'un corps considérable d'Autrichiens venait d'arriver sur les montagnes de Salo, que cette place était menacée, et qu'il

craignait que l'ennemi n'y entrât avant nous, je m'y portai avec un bataillon de la 18e et la 32e demi-brigade de ligne. Le lendemain matin l'ennemi fusillait nos avant-postes, et était déjà à la porte de Salo, lorsque le général Saint-Hilaire se mit à la tête d'une colonne. J'en guidais une autre. Le combat fut vif pendant quelque temps, à la fin l'intrépidité française triompha de la résistance allemande; on leur fit 7 à 800 prisonniers, on prit des chevaux, 5 pièces de canon et plusieurs caissons. Un grand nombre se noya en traversant la rivière, et le reste chercha son salut dans une retraite précipitée et des plus désordonnées. Nos soldats, chauds du combat et joyeux de la victoire, les poursuivirent à plus de deux lieues et ramenèrent beaucoup de prisonniers. Le général Pijon fut repris à Salo. La force de l'ennemi était d'environ 6,000 hommes. La perte de la brigade que je commandais est de peu de morts, plusieurs blessés et très-peu de prisonniers de guerre.

J'étais parti de Brescia, le 15, avec la 32e demi-brigade, à 9 heures du soir; j'arrivai à temps pour reprendre Lonato le 16. Je partis à l'entrée de la nuit pour Salo, je m'y battis toute la matinée; le 17, je reçus ordre, à 4 heures après midi, de revenir à Lonato. Cette nuit était la troisième que la 32e passait sans dormir; on ne lui en donnait pas le temps le jour, et elle ne recevait presque pas de subsistances. Je ne pus arriver bien rallié à Castiglione au point du jour; le 18, le combat qui s'engagea en avant de Castiglione l'eut bientôt réuni. Je marchai en deuxième ligne et fus bivouaquer sur les hauteurs de . . . . . . où je passai la nuit avec le général Massena qui y avait réuni sa division.

Le 19, nous allons à Peschiera, l'ennemi occupait, avec de nombreuses troupes, la rive gauche du Mincio. Il avait commencé la tranchée à la gauche de la route de Cavalcasselle, et un fossé à droite qui s'étendait jusqu'au lac était rempli de soldats. La 18e de ligne a ordre d'attaquer; elle engage le combat, arrive jusqu'aux retranchements ennemis, mais des forces supérieures et la charge de la cavalerie la repoussent jusque sous les murs de Peschiera, lui font beaucoup de blessés et quelques prisonniers. La 32e, que le général Massena avait laissée dans l'intérieur de la place pour recevoir les subsistances, reçoit ordre de marcher

et de s'établir le long du chemin. L'impétuosité naturelle à cette demi-brigade l'emporte, elle va sans ordre à l'ennemi; les grenadiers lui prennent 2 pièces de canon. A droite ceux qui marchaient de front trouvèrent beaucoup de résistance et commençaient à plier, je les ralliai, marchai avec eux et forçai l'ennemi, avec un petit nombre d'hommes, à quitter ses retranchements. Leur colonne ébranlée, la cavalerie fit le reste. Six pièces de canon restèrent sur le champ de bataille; je fis plusieurs prisonniers, mais je n'en sais pas le nombre. La cavalerie française chargea à plusieurs reprises, et éprouva quelque perte. Elle poursuivit l'ennemi fort loin, et lui fit laisser 4 pièces de canon de plus qu'il emmenait avec lui. Il est si exercé à la retraite, qu'elle eut peine de l'atteindre, et ne diminua pas beaucoup son nombre.

J'arrivai en seconde ligne au bord de l'Adige, et ne vis l'ennemi que de l'autre côté; quelques intrépides passèrent ce fleuve à la nage, firent fuir des canonniers qui servaient une pièce à la gauche de l'Adige, qui nous empêchait d'entrer à la Sega, démontèrent la pièce et s'emparèrent des bagages qui étaient dans leurs camps. Les havre-sacs de deux régiments qui y étaient rangés en tas devinrent leur profit. Ils avaient pris des voitures et autres effets qui sont restés aux paysans, n'ayant aucun moyen de trajet.

La 32e, que je continue à commander, a fait la deuxième ligne à l'attaque de la Corona. Elle arrivait au pas de charge, lorsque l'ennemi décampa. Sa présence a beaucoup contribué à lui faire lâcher pied.

Pour vous donner le nom des braves qui se sont distingués dans les combats depuis le 11, j'aurais à vous envoyer le contrôle de la demi-brigade. Ils ont fait pièce dans toutes les affaires où ils ont été employés. Les officiers, sous-officiers et soldats se sont conduits avec un courage mâle. Ils ne laissent rien à désirer pour l'intrépidité et la bravoure. Heureux les généraux qui ont à les commander! Que la république s'honore de pareils soldats! Je joins ici l'état de ceux que j'ai vus plus particulièrement, et qui ont été le plus souvent et le plus généralement remarqués; j'envoie l'état des morts, blessés et prisonniers de guerre à l'adjudant-général Monnier.

Le résultat de la perte qu'à éprouvée la 32e est de :

29 morts.
112 blessés.
31 prisonniers.

Total. . . . 172 hommes.

J'ai mentionné dans l'état des notes trois braves qui ont succombé glorieusement après avoir rendu de grands services à la patrie.

Salut et respect. RAMPON.

N° XIV.

(*Chapitre III, page 146.*)

La bataille de Castiglione et les mouvements qui l'ont précédée n'ont pu être éclaircis, comme nous l'aurions désiré. Les rapports écrits sont insuffisants et contradictoires. La relation anonyme, attribuée au général Augereau, contient des particularités intéressantes, mais qui ne s'accordent pas en tous points avec celles que donnent la relation de l'adjudant-général Landrieux et le rapport sommaire de l'adjudant-général Verdier. Nous avons cherché à concilier ces versions différentes autant qu'il était possible, et nous croyons devoir mettre ces trois pièces sous les yeux de nos lecteurs, afin qu'ils puissent eux-mêmes se former une opinion sur cette période de la campagne.

RELATION ANONYME DE LA BATAILLE DE CASTIGLIONE (ATTRIBUÉE AU GÉNÉRAL AUGEREAU).

La ligne s'étendait le long de l'Adige. La droite était appuyée à Rovigo, la gauche à Ronco et le centre à Anghiari. Le quartier-général de la division était à Porto-Legnago. Le général Beyrand commandait la droite, le général Robert la gauche, et le général Augereau était au centre. La force de la division était de 10,000 hommes d'infanterie, de 600 chevaux, 6 pièces d'artille-

rie légère et 6 pièces de campagne, commandées par un chef de brigade d'artillerie.

Dans la journée du 12 thermidor an v, le général Augereau reçut ordre du général en chef Bonaparte d'abandonner la ligne de l'Adige, après avoir laissé une garnison à Legnago, et de marcher sur Verone, où se trouvaient 6,000 hommes commandés par le général Rampon, d'en prendre le commandement afin de pouvoir livrer bataille à l'ennemi, qui marchait sur Verone.

Les ordres les plus précis furent donnés à toute la division, et, le 13 au matin, toute la troupe se mit en marche pour attaquer l'ennemi. Après une heure de marche ou environ, le général Augereau reçut un courrier du général en chef, qui était porteur d'un ordre par lequel il lui faisait connaître les mouvements de notre armée, ainsi que ceux de l'armée ennemie.

Voici les propres termes dont il se servait : « Il faut faire votre » retraite, mon cher général, sur Roverbella, abandonner votre » ligne, rompre les ponts de Porto-Legnago, brûler les affûts des » pièces de position, afin que l'ennemi ne puisse point vous atta- » quer, et enlever de vos magasins tout ce que vous pourrez. Les » moments sont pressants. J'en confie les soins à votre sagesse et » à votre prudence ordinaires.

» Voici la malheureuse position de l'armée (écrit le général en » chef) : l'ennemi a percé notre ligne sur trois points : il est maître » de la Corona et de Rivoli, postes importants; Massena et Jou- » bert ont été obligés de céder à la force; Sauret a abandonné » Salo, et a fait sa retraite de Desenzano. L'ennemi s'est emparé » de Brescia et du pont de San-Marco. Vous voyez que nos com- » munications sont coupées avec Milan et Verone. Attendez de » nouveaux ordres à Roverbella; je m'y rendrai en personne. »

Au reçu de l'ordre, le général Augereau fit rétrograder ses troupes sur Legnago; et, après avoir enlevé tout ce qu'il put des magasins, il ordonna aux troupes de filer sur Roverbella : il garda seulement avec lui neuf compagnies de grenadiers, 400 chevaux et 6 pièces d'artillerie légère. Il fit rompre les ponts et brûler les affûts de position; et se mit en marche, avec ce petit corps de troupes, pour protéger la retraite de sa division. A un quart de lieue, il aperçut, de l'autre côté de l'Adige, l'ennemi qui marchait sur Legnago; mais comme il fallait beaucoup de temps à

l'ennemi pour établir les ponts et pouvoir passer l'Adige, sa retraite ne fut pas inquiétée. Quand le général Augereau vit, après 3 heures de marche, qu'il n'y avait plus de danger, il gagna la tête de la division avec la cavalerie. Il en laissa le commandement au général Beyrand, marcha, avec un piquet de cavalerie et son état-major, sur Roverbella. En y arrivant, quelle fut sa surprise d'y voir une déroute des plus complètes : une terreur panique avait saisi les troupes; les employés des administrations criant partout : *voilà les hulans! voilà l'ennemi!* Toutes les femmes de l'armée, les cantinières, etc., embarrassaient tellement les rues avec leurs charrettes et leurs chevaux, qu'il était impossible que la troupe pût y passer.

Le général Augereau, voyant le désordre à son comble, envoya de suite un officier à sa division, avec ordre de la faire arrêter où elle se trouverait, et défense aux généraux de faire aucun mouvement que d'après ses ordres. Cet ordre a été donné afin que les troupes qui composaient la division ne vissent point le désordre et ne suivissent point l'impulsion donnée par les malveillants qui fourmillaient dans l'armée.

Le général Augereau et son état-major s'occupèrent de suite de rétablir l'ordre. Il nomma un commandant de place, ferme et énergique; il mit à sa disposition son escorte de cavalerie; et, dans un court espace de temps, la ville fut débarrassée et l'ordre rétabli.

A 3 heures après midi, le général en chef arriva avec son état-major; il vint descendre chez le général Augereau. Le général Bonaparte lui fit part de la position des deux armées. Augereau, sans s'étonner, lui dit : « Il y a beaucoup de res- » sources. Souviens-toi que dans cette occasion où tu con- » naîtras tes vrais amis, plus le danger est grand, plus il faut » en imposer à son ennemi, et n'en jamais compter le nombre. » Le chef de l'état-major Berthier dit : « *Je crois que le général Augereau ne connaît pas les positions de l'ennemi dans ce moment.* » Augereau lui répond : « Je les connais mieux que vous. *Ce ne sont plus des phrases qu'il nous faut; ce sont des faits.* » Bonaparte reprit : « *Que faut-il faire pour sauver l'armée?* » Augereau lui répond : « Voilà, suivant moi, ce qu'il faut faire : il faut rallier » l'armée, faire quelques exemples des scélérats qui portent la

» terreur dans les rangs, et ne plus me parler de retraite : je te » déclare que je n'en ferai pas; que ma division n'a jamais été » battue. L'armée autrichienne se présenterait devant moi, qu'avec » de tels braves je promets de réussir. J'aime mieux périr à la » tête de mes troupes, en brave, que de me déshonorer par une » retraite ignominieuse. Si une fois nos braves sont en retraite, » nous ne serons plus les maîtres de les arrêter. Plus d'ordre, » plus de discipline, ou les paysans assassineront en détail toute » l'armée. Je te le répète : la position est critique; mais que cha- » que général fasse serment de se battre ou de périr en brave, et » nous aurons tous fait notre devoir; l'ennemi sera chassé de » nouveau; l'Italie sera libre et la république sauvée. Ne te dis- » simule point que l'Europe entière a les yeux ouverts sur nous, » et que, si nous abandonnons l'Italie, la guerre civile est en » France. »

Le général Augereau ajouta au général Bonaparte : « Tu me » dis que l'ennemi s'est emparé du pont de San-Marco et de » Brescia; eh bien, je vais partir ce soir pour me rendre à Brescia, » en chasser l'ennemi, et rétablir la communication entre Milan » et Verone. Ma troupe se sera reposée quelques heures, cela suf- » fit; et si je parviens à rétablir les communications de l'armée, » ce sera déjà beaucoup de fait. » Alors le général en chef de l'armée dit : *« Il faut que je donne ordre de lever le siége de Mantoue. »* Augereau combattit fortement cette opinion, et ne voulait absolument pas qu'on levât ce siége. Il donnait pour raison que, dans 48 heures, l'on aurait battu l'ennemi et repris nos positions. Il fit remarquer au général en chef que, Mantoue étant à la dernière extrémité et sur le point de se rendre, si on levait le siége, elle ne manquerait pas de se ravitailler. Mais, comme le général n'avait pas le don de la persuasion, le siége fut levé dans la nuit du 13 au 14. Le général Serurier, qui le commandait, reçut ordre de faire sa retraite et de passer le Pô à San-Benedetto.

Le 13 thermidor, la division du général Augereau se mit en marche dans le meilleur ordre et dans le plus grand silence. Elle arriva à la nuit à Goïto, et à la pointe du jour à Castiglione, où le général en chef s'était rendu. Après une conversation que ces deux généraux eurent ensemble et qui dura une demi-heure, le général Augereau joignit sa division. Il apprit que l'ennemi occu-

pait le pont de San-Marco et les hauteurs de Monte-Chiaro. Arrivé dans la plaine de Monte-Chiaro, le général Augereau fit mettre ses troupes en bataille et fit ses dispositions pour attaquer l'ennemi. Il fit une reconnaissance lui-même, et se persuada que ce n'était que quelques petits corps de troupes légères à cheval. Il ordonna de suite au chef de brigade Pourailly de prendre un bataillon de sa demi-brigade, 2 pièces de 4 et 50 chevaux, et d'aller s'emparer du pont de San-Marco, ce que fit ce brave officier; après avoir éprouvé une légère résistance, il y prit position. A une lieue de Brescia, le général rencontra quelques paysans qui en venaient. Il leur demanda si les Autrichiens étaient encore dans la ville de Brescia. Ils lui répondirent que oui, mais qu'au moment de leur départ ils se disposaient à l'évacuer. Alors le général Augereau, voulant joindre l'ennemi, se mit à la tête de sa cavalerie, suivi de 6 pièces d'artillerie légère, arriva aux portes de Brescia comme la queue de la colonne ennemie en sortait, et la fit charger jusqu'au pied des montagnes, où il fut impossible à la cavalerie de la suivre. Le général rentra avec le reste de sa cavalerie dans Brescia, où il trouva tous les magasins que l'ennemi n'avait pas eu le temps d'enlever, les malades et 6 officiers généraux qui avaient été faits prisonniers et que l'ennemi n'eut pas le temps d'emmener. Voilà nos communications rétablies; Bonaparte y fut arrivé sous une heure à peu près, en même temps que le reste de la division. Le général Augereau s'empara de suite du château, ainsi que des hauteurs qui environnent la ville. Les gorges et les défilés furent occupés par les troupes de sa division. Une grande partie des généraux se rendit au quartier-général. Le général en chef convoqua un conseil de guerre pour discuter les moyens que l'on prendrait dans un moment aussi critique, et le général Augereau y fut appelé.

Le général en chef prit la parole et dit : « Citoyens généraux, » je vous ai fait appeler pour nous concerter ensemble sur les » moyens à prendre afin de sauver l'armée. Plusieurs corps de » troupes ont effectué leur retraite, d'après mes ordres. J'ai or» donné au général Serurier de lever le siége de Mantoue et de » passer le Pô à San-Benedetto. Les généraux Massena et Jou» bert ont été obligés de céder à la force les postes importants de

» la Corona et de Rivoli. Sauret a abandonné Salo et fait sa retraite » sur Desenzano. Le général de brigade Guieu tient encore avec » 1,800 hommes dans une maison où il s'est retranché; mais je » crains qu'il ne soit obligé de céder à la force, étant privé de » toute espèce de ressources, tant en munitions de guerre que de » bouche, et les communications se trouvant coupées maintenant. » Citoyens généraux, vous connaissez comme moi la position de » nos armées, ainsi que celles de l'ennemi : je vous demande si » vous croyez plus convenable de faire notre retraite et de prendre » une ligne de l'autre côté du Pô, rester sur la défensive et ral- » lier l'armée, ou d'attaquer l'ennemi avec le peu de forces qui » nous restent, puisque nous avons déjà rétabli nos communica- » tions avec Milan en nous rendant maîtres de Brescia et de San- » Marco. »

Plusieurs généraux, dont je ne dirai pas les noms, dirent qu'il serait imprudent de tarder plus longtemps à effectuer la retraite, qu'il était très-sage de prendre une nouvelle ligne de l'autre côté du Pô et de garder la défensive jusqu'à ce que l'armée fût ralliée. Tous furent d'accord pour la retraite.

Le général Augereau prit la parole et combattit longtemps leur opinion. Il démontra que, si l'armée passait le Pô, l'ennemi ayant percé sur trois points, il nous chasserait jusqu'à ce qu'il nous eût fait rentrer dans la rivière de Gênes, et qu'il serait impossible d'effectuer une retraite en ordre après une déroute pareille, l'ennemi ayant le double de forces que nous; qu'il croyait plus prudent de marcher sur l'ennemi avec le peu de troupes qui nous restaient, de tâcher de délivrer le général Guieu, et rétablir nos communications avec Salo, en attendant que le général en chef eût donné des ordres aux troupes qui étaient en retraite de rétrograder, afin d'attaquer l'ennemi sur tous les points et reprendre nos anciennes positions. D'après cela, si nous sommes battus, nous aurons tous fait notre devoir et nous effectuerons la retraite.

Le général D........ s'éleva fortement sur ce que disait le général Augereau, en lui disant : *Eh! comment appuierons-nous notre droite? — Avec des baïonnettes!* lui répondit ce dernier. Augereau, n'y pouvant plus tenir, dit à haute et intelligible voix : *Vous pouvez faire votre retraite jusqu'à Paris, je ne m'y opposerai pas. Quant à moi, je vous jure que je ne la ferai pas.* Il sortit en

colère, les laissa disputer, et se jeta sur son lit pour se reposer un moment. Sur les deux heures du matin, le général en chef lui envoya un de ses aides-de-camp pour l'inviter à se rendre chez lui pour affaire de service. Il s'y rendit avec l'aide-de-camp. Bonaparte ne s'était pas couché et était tout défait. Augereau lui dit : « *Eh bien! qu'as-tu décidé hier avec ton conseil de guerre?* — Rien, lui dit Bonaparte ; » mais, après avoir longtemps réfléchi, « je » pense, comme toi, qu'il faut marcher sur l'ennemi et l'attaquer » partout où nous le trouverons. C'est une affaire finie. Tu mar- » cheras sur Monte-Chiaro avec ta division ; je marcherai avec Mas- » sena sur Lonato ; Sauret ira reprendre ses anciennes positions » de Salo et débloquera le général de brigade Guieu. » Alors le général Augereau lui dit : *Je t'assure de la victoire ; la fortune ne nous abandonnera pas.* Le général Augereau donna des ordres en conséquence à sa division de partir pour se rendre à Monte-Chiaro, y prendre des positions et attendre de nouveaux ordres du général.

Le général Augereau partit une heure après avoir donné ordre au commissaire des guerres de faire filer les vivres sur Monte-Chiaro. Il avait laissé un officier d'artillerie, afin de faire filer sur la division des munitions de guerre. Quand tous ses ordres furent donnés, il se mit en marche pour rejoindre sa division. Arrivé à un quart de lieue de Monte-Chiaro, il apprit, par une ordonnance qu'il rencontra, que le général Valette, qui était resté à Castiglione pour défendre ce poste important avec 1,800 hommes de la 18ᵉ demi-brigade d'infanterie légère, venait d'ordonner à ses troupes de battre en retraite, et, par la même occasion, invitait les généraux de la division à suivre son exemple. Le général Augereau, voyant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, piqua des deux et partit au galop avec son état-major et son escorte pour empêcher le mouvement rétrograde d'avoir lieu. Arrivé à Monte-Chiaro, il vit les troupes sous les armes et en demanda la cause à ses généraux de brigade. Ils lui répondirent que le général Valette, qui commandait à Castiglione, venait de leur envoyer une lettre par une ordonnance, par laquelle il leur annonçait « qu'il » était obligé de faire sa retraite de Castiglione, parce que l'en- » nemi paraissait marcher sur la ville, et qu'il les invitait à en » faire autant. » Aussitôt le général Augereau leur dit qu'ils n'a-

vaient d'ordre à recevoir que du général en chef et de lui, et qu'il était étonné de leur conduite. Il leur ordonna de suite de faire reposer les troupes dans la position qu'elles occupaient, et d'y attendre l'ennemi de pied ferme, jusqu'à ce qu'il donnât de nouveaux ordres.

Le général Valette arriva à Monte-Chiaro et fut de suite trouver le général Augereau, qui lui demanda où était sa troupe. *Elle vient*, répond-il, *derrière moi. — Comment!* lui dit le général, *vous avez donc abandonné votre troupe?* Le général Valette lui répond : *Il y en a une partie qui me suit, et l'autre, je ne sais quelle route elle peut avoir prise.* Augereau, en colère, lui dit : *De quel droit avez-vous écrit aux généraux de ma division en leur ordonnant de faire retraite? — Je crois*, dit Valette, *qu'il était plus prudent de se retirer que de rester en présence de l'ennemi. — Allez*, lui répond Augereau, *vous êtes un lâche. On n'abandonne jamais une position sans se battre; et vous n'avez pas tiré un seul coup de fusil. D'ailleurs, quand un général fait sa retraite, il la commande lui-même et se tient derrière sa troupe; commandant une attaque, il doit être à la tête. Je vous le répète, vous êtes un lâche! et, si j'étais votre général en chef, vous ne la passeriez pas comme cela.* Alors, il lui tourna le dos et s'en fut.

Le général Augereau envoya le général Robert avec un régiment de cavalerie, pour voir ce qu'étaient devenues les troupes du général Valette, et protéger leur retraite en cas de besoin. Robert en rencontra de tous côtés. Elles marchaient sans ordre. Il leur fit diriger leur marche sur Monte-Chiaro. Après qu'il en eut fait la reconnaissance et vu l'ennemi en possession de Castiglione, il vint en rendre compte au général. Le rapport du général Robert portait qu'un peloton de hulans s'était présenté le matin à une demi-lieue de Castiglione, ce qui avait fait évacuer ce poste par le général Valette, avec 1,800 braves, abandonnant 4 pièces de canon qu'il avait, tant pour la défense du château que de la ville. Il avait abandonné aussi différents magasins. Le général Augereau fit une reconnaissance, plaça ses postes lui-même, et fit ses dispositions afin de ne pas être surpris. Dans le courant de la journée, l'ennemi a renforcé considérablement Castiglione, ainsi que les positions de droite et de gauche qu'il occupe; et dans la nuit, il s'est retranché sur les hauteurs.

Sur les 4 heures après midi, le général en chef est arrivé à Monte-Chiaro avec son état-major. Il est descendu au logement du général Augereau. Il lui dit : « Je viens d'apprendre en route que » le général Valette avait abandonné Castiglione sans tirer un » seul coup de fusil, qu'il s'était retiré ici, qu'une partie de sa » troupe y était aussi, et que l'autre était à San-Marco. » Augereau lui répondit que oui; mais qu'il ignorait que le reste de sa troupe se fût rendu à San-Marco. — *J'en suis sûr,* dit Bonaparte, *car j'ai rencontré des volontaires qui s'y rendaient. Ainsi, tu vois qu'il faut effectuer absolument notre retraite. — Et pourquoi cela?* dit Augereau. *Crois-moi; laisse-moi faire : demain matin je livrerai bataille à l'ennemi. La victoire est d'autant plus certaine que les troupes ne respirent que pour se battre. Je viens de visiter les camps, et les officiers et soldats ne parlent que de combattre l'ennemi. — Eh bien!* dit Bonaparte, *il faut que je les visite aussi.* Augereau l'accompagna avec son état-major. Au moment où ils sortaient, tous les officiers généraux et supérieurs venaient rendre leur visite au général en chef. *Venez dans nos camps, dirent ces braves, et vous jugerez par vous-mêmes de l'intrépidité et du dévouement de la division.* Le général en chef fut sensible à l'intérêt que prirent tous les officiers au sort de l'armée. Il leur dit : *Savez-vous bien, mes amis, que vous avez* 25,000 *hommes devant vous, commandés par le général Wurmser?* Ils se mirent tous à crier : *C'est égal, général! nous n'avons jamais compté le nombre de nos ennemis; et surtout dans un moment de crise comme celui-ci. Soyez tranquille; reposez-vous sur nous et sur notre général. Nous avons sauvé l'armée des Pyrénées, nous sauverons celle d'Italie.* Il sortit pour visiter le camp, accompagné des officiers qui étaient venus le voir et de son état-major. Arrivé au camp, il vit la division rangée en bataille devant le front de bandière, sans armes. Aussitôt qu'ils aperçurent Bonaparte, ils se mirent à crier : *Vive la république! Vivent nos braves généraux! A l'ennemi! Pas de retraite!* Quelques volontaires obtinrent la permission de sortir des rangs, pour parler à Bonaparte. Ils vinrent droit à lui et lui dirent : *Général, nous avons tous juré d'être tués sur ces hauteurs.* (Ils montraient avec la main les hauteurs de Castiglione.) — *Eh bien!* répliqua Bonaparte, *je crois qu'avec de braves gens comme vous, l'on ne peut pas être battu. Vous attaquerez l'ennemi et vous*

serez encore une fois vainqueurs. Bonaparte fit assembler sur-le-champ les débris de la 18ᵉ demi-brigade, fit venir le général Valette à la tête des troupes, le suspendit de ses fonctions de général pour avoir lâchement abandonné ses troupes et avoir compromis la sûreté de l'armée. Tous les braves militaires applaudirent à cet acte de justice. Le général en chef se retira aux cris de *Vive la république! A l'ennemi!*

Bonaparte arrêta avec Augereau que ce dernier attaquerait l'ennemi le lendemain 16 thermidor, qu'il ferait ses dispositions comme il le croirait convenable, et qu'il laisserait le tout à sa sagesse et à ses talents militaires. Bonaparte lui dit : *Je vais donner des ordres à toute la cavalerie, afin qu'elle se trouve demain matin à 2 heures à Monte-Chiaro, vu que je sais que l'ennemi en a un grand nombre dans cette partie.* Après un entretien particulier que ces deux généraux eurent ensemble, le général Bonaparte se retira avec son état-major à Brescia, son quartier-général.

Augereau fit appeler sur-le-champ tous les généraux et chefs de corps. Ils montèrent à cheval et furent visiter toute la ligne de l'ennemi. Là, Augereau indiqua à tous les généraux et aux chefs de corps les points qu'ils devaient attaquer le lendemain matin. Après qu'ils se furent consultés sur le plan d'attaque, et que chaque officier-général et chef de corps sut se qu'il avait à faire, ils se retirèrent à Monte-Chiaro à la nuit tombante. Arrivés à Monte-Chiaro, quartier-général de la division, Augereau donna à chaque général et chef de corps les instructions nécessaires par écrit. Ils se trouvèrent tous d'accord, et se mirent à souper. Le général porta une santé : *A la bataille de Castiglione! Jurons tous ensemble d'être enterrés sous les ruines ou de vaincre.* Les officiers répondirent : *Nous le jurons! Nous vaincrons, ou nous périrons!* Ils tinrent parole.

Dispositions du plan d'attaque.

Le général de brigade Robert partit à minuit avec la 51ᵉ demi-brigade pour tourner l'ennemi par sa gauche et tomber sur ses derrières. Augereau avait calculé qu'il fallait au moins deux heures à Robert pour faire ce mouvement. Effectivement, à deux heures il se trouva derrière l'ennemi, où il prit des positions. A une heure toute la division se mit en mouvement, et à deux

elle arriva en présence de l'ennemi, où elle se déploya en bataille. Quelques piquets de hussards et de hulans ennemis vinrent nous reconnaître. Augereau ordonna au brave 22e régiment de chasseurs à cheval de les charger jusque dans leurs retranchements, afin de jeter l'alarme dans leur camp; ce qui fut exécuté avec beaucoup d'ordre. L'ennemi, qui ne s'attendait pas à une pareille visite, cria *aux armes!* et se mit en bataille comme il le put et en grande confusion. Alors Augereau profita de ce moment de trouble où était l'ennemi, et le fit attaquer de suite avec une impétuosité dont on aura peine à se faire une idée. Le général Beyrand attaqua les hauteurs de droite avec les 4e et 17e demi-brigades en colonne serrée et au pas de charge, et le premier rang la baïonnette en avant. Le général Pelletier fit diversion sur la gauche avec un petit corps de troupes. L'ennemi n'étant pas en force, l'adjudant-général chef d'état-major Verdier était chargé d'enlever le château avec la 2e compagnie de grenadiers, sous les conditions qu'il ne ferait pas tirer un seul coup de fusil à sa troupe, qu'il marcherait en deux colonnes serrées en masse, au pas de charge, le premier rang baïonnette en avant.

Situation du château.

Le château est situé sur un rocher à pic qui commande la ville. Le feu du château était terrible, et malgré cela, les grenadiers l'ont escaladé, sans tirer un seul coup de fusil, après avoir essuyé le feu de l'infanterie et la mitraille de l'artillerie. La conduite de l'adjudant-général Verdier lui a mérité dans cette action le grade de général de brigade. Le général Beyrand avait culbuté l'ennemi et s'était emparé des positions de droite. Une grande partie des ennemis fuyait et l'autre avait mis bas les armes; mais quand ils aperçurent que nous n'étions pas en force, ils reprirent les armes et commencèrent à fusiller. C'est là que les généraux de brigade Beyrand et Pourailly furent tués. Le général Augereau apprit la mort de ces deux braves chefs, et y courut de suite. Arrivé sur les hauteurs, il rallia les troupes et se disposa à réattaquer l'ennemi. Les soldats lui dirent : *Notre général est tué ainsi que notre chef de brigade. — Eh bien! mes camarades, répliqua Augereau, suivez-moi, et jurez tous sur vos baïonnettes de venger leur mort.* Aussitôt le pas terrible fut battu et l'ennemi fut cul-

buté et mis en déroute. Le général avait fait établir six pièces d'artillerie sur les hauteurs qui prenaient l'ennemi en flanc, et qui lui ont fait beaucoup de mal. L'ennemi fut poursuivi par une partie des troupes jusqu'à hauteur de la position du général Robert, qui avait embusqué sa demi-brigade. Alors il commença un feu terrible. L'ennemi ne sachant plus comment faire sa retraite, fut obligé de se retirer en déroute dans les montagnes. Le général Robert fut mis hors de combat par une blessure à la joue.

Le chef de brigade de la 51ᵉ fut blessé d'un éclat d'obus. Le général Augereau, voyant que la ville persistait à se défendre, quoiqu'il fût maitre du château, que l'ennemi n'avait pas pu lever ses ponts-levis, et était obligé de défendre le passage du pont (il y avait placé deux pièces de 8 et un obusier de 6 pouces); Augereau, dis-je, voulut s'assurer de la ville avant de rien entreprendre de plus pour cet effet, et ordonna à son corps de réserve de charger les pièces, de les enlever et d'entrer dans la ville ; ce qui fut exécuté de suite. Le pas de charge fut battu, la baïonnette croisée et la ville fut enlevée. Le général fit occuper la ville par une partie de ses troupes, laissa une garnison dans le château, fit retirer le général Pelletier de la gauche et rallia toute la division sur la droite. Tous les généraux, à l'exception du général Pelletier, étaient tués ou blessés, ainsi que les chefs de corps. Il resta seul pour commander avec son état-major ordinaire.

La cavalerie qui devait arriver à deux heures n'était pas encore arrivée à neuf du matin, ce qui empêcha le général Augereau de poursuivre l'ennemi plus loin, vu que l'ennemi avait environ 6,000 chevaux dans cette partie, et que nous n'en avions pas 300. L'ennemi profita de ce moment pour rallier ses troupes, quoiqu'il en eût une grande partie hors de combat, tant en prisonniers que tués ou blessés.

Le général Augereau fut averti par un peloton de cavalerie, qu'il avait mis en observation sur sa droite dans la plaine, que l'ennemi cherchait à le tourner. De suite il ordonna à la 4ᵉ demi-brigade, à la 5ᵉ et à la 17ᵉ de venir se ranger en bataille dans la plaine. Il y plaça son artillerie et le peu de cavalerie qui lui restait. Les autres troupes occupaient les positions qui avaient été enlevées à l'ennemi. La cavalerie promise par Bonaparte et qui

lui fut d'un grand secours arriva dans ce moment. Le général Pelletier commandait les troupes sur les hauteurs. Le général Augereau, voyant qu'il ne fallait pas donner le temps à l'ennemi de l'attaquer, le devança. Le combat commença de nouveau. Le choc fut terrible. L'artillerie légère fit un carnage horrible de l'ennemi. Ce dernier s'est battu avec un acharnement dont on ne se fait pas d'idée. Mais le général Augereau fit battre le pas de charge, et l'ennemi fut culbuté une troisième fois. Ce combat a duré 4 heures. Il y eut encore quelques officiers supérieurs de tués et de blessés.

Il faisait ce jour-là une chaleur excessive. La plaine de Castiglione est aride, sans la moindre flaque d'eau. Les soldats tombaient et n'avaient vraiment plus la force de se battre. La chaleur accablait les hommes et les chevaux.

Le général Augereau croyait que l'ennemi se serait retiré. Il avait fait gagner à sa division une lieue et demie sur l'ennemi. Ce dernier, opiniâtre, sachant qu'on ne pouvait pas envoyer de renforts, tira toutes les troupes qu'il avait disponibles de Peschiera et de Mantoue, et attaqua pour la quatrième fois, dans la plaine et sur les hauteurs, la division. Tous les soldats ennemis étaient ivres d'eau-de-vie. L'on peut juger qu'avec une pareille chaleur, ils hurlaient comme des loups. Le général Augereau se dispose à recevoir l'ennemi dans la plaine, pendant le temps que le général Pelletier défendait les hauteurs. L'attaque fut générale sur tous les points. L'ennemi attaqua avec une telle impétuosité, que nos troupes ainsi que l'artillerie légère se replièrent un moment. Augereau ordonna au général de cavalerie de prendre deux régiments, de tourner l'ennemi et de tomber sur ses derrières; ce qui fut exécuté avec précision et célérité. Alors Augereau, voyant la cavalerie derrière l'ennemi, fit attaquer au pas de charge. L'ennemi fut culbuté; la cavalerie les chargea, en sabra une quantité et fit la plus grande partie prisonnière. Il ordonna à la cavalerie de poursuivre jusqu'à la nuit.

On vint avertir le général que l'ennemi s'était emparé de la position la plus essentielle sur les hauteurs. Augereau, ne craignant plus rien dans la plaine, gravit les hauteurs, trouva le général Pelletier qui se repliait. Le général Augereau mit pied à terre, accompagné, pour tout officier de l'état-major, du citoyen

Marmont, chef de brigade, aide-de-camp du général Bonaparte, que ce dernier avait laissé auprès du général Augereau, afin d'être instruit de l'affaire.

Le général Augereau vit toute la troupe couchée par terre, n'ayant plus la force de marcher. Ces braves se battaient depuis deux heures du matin; il était trois heures du soir. Ils n'avaient ni bu ni mangé, et ne pouvaient pas trouver d'eau. Augereau leur dit : *Eh bien! mes amis, il n'y a plus qu'un coup de main à donner; suivez-moi.* Il tira son sabre, et le brave Marmont, qui l'accompagnait, le tira aussi. Au moins 40 officiers de différents corps se trouvèrent dans l'instant auprès de lui. Ils invitèrent le général à se retirer, en lui disant que ce n'était pas son poste. Mais Augereau sentait bien que les troupes, qui étaient fatiguées à force de combat, ne se seraient pas battues s'il ne s'était mis à leur tête. La position qu'il attaquait était défendue par 4 bouches à feu et environ 1,000 hommes d'infanterie. Il était nécessaire qu'il s'emparât de cette position pour établir sa ligne et appuyer sa droite. Le général fit battre le pas de charge. Il s'élance en avant le sabre à la main; et bientôt il est dépassé par 1,800 soldats, qui, prenant de nouvelles forces, culbutent l'ennemi, s'emparent des bouches à feu et se rendent maîtres de cette position.

Le général, après avoir établi sa ligne, plaça des postes lui-même, en en laissant le commandement au général Pelletier. Il se retira à Castiglione, son quartier-général, pour donner de nouveaux ordres, y assurer les vivres et munitions des troupes. En se retirant des hauteurs, des soldats qui se rendaient à leurs postes lui firent apercevoir un corps de hulans qui filait derrière la ligne. Ils étaient envoyés par le général Wurmser, afin de jeter le trouble et le désordre parmi les troupes, dont il était bien convaincu qu'une grande partie était à Castiglione pour y chercher de l'eau, n'en ayant pas eu de toute la journée. C'était une soixantaine d'hommes ivres que l'on voulait hasarder. Le général leur fit tirer quelques coups de canon à toute volée, et se rendit de suite à Castiglione. Là, il trouva une partie des charretiers qui conduisaient les chariots des vivres, qui fuyaient à toutes jambes et semaient la terreur dans la ville. Le général les fit arrêter par la cavalerie, fit battre la générale et envoya cent

chevaux à la rencontre des ennemis. Sitôt que ces derniers les aperçurent, ils tournèrent bride et s'enfuirent. Le plus hardi d'entre eux est entré dans Castiglione, le sabre à la main : il fut fait prisonnier. Le général l'interrogea, et il fut convaincu que ce n'était qu'un coup de main que l'ennemi avait voulu faire entreprendre. Le général ordonna que l'on fît des patrouilles sur toute la ligne pendant la nuit, et elle fut calme.

Le 17 au matin, le général visita toute sa ligne. Il fit quelques changements dans ses dispositions. Bonaparte arriva à Castiglione dans la journée. Il lui sauta au cou et lui dit : *Tu avais raison : j'ai reconnu dans la journée d'hier mes vrais amis.* Il demanda au général Augereau de l'accompagner sur le champ de bataille de la veille. Il fut frappé quand il aperçut la quantité de morts de l'ennemi. Il examina nos positions et celles de l'ennemi, qui occupait la montagne Solferino, et dit à Augereau : *Il faut nous reposer aujourd'hui, et demain nous finirons de les écraser. J'ai donné ordre aux troupes qui étaient en retraite de rétrograder.*

L'armée fut rassemblée à Castiglione dans la nuit du 17 au 18, et, dans la journée du 18, l'armée attaqua toute la ligne de l'ennemi. Il fut battu complétement et mis en déroute. Nous le poursuivîmes jusqu'au Mincio. Mantoue fut bloqué par nos troupes; Peschiera fut débloqué; Verone tomba en notre pouvoir, et les débris de l'armée ennemie furent poursuivis jusqu'à Trente. Le général Augereau vint reprendre son quartier-général à Verone.

N° XV.

(*Chapitre III, page 146.*)

Les troupes légères rôdaient autour de Castiglione. Je sortis, et, comme j'allais monter sur une masure où était autrefois la citadelle, le général de brigade Valette vint à moi et me dit que Bonaparte l'avait envoyé là à minuit, de Lonato, avec ordre d'y tenir avec 1,000 hommes qu'il lui avait donnés. D'après les renseignements, dit-il, que j'ai pris en entrant ici, ce n'est qu'un grand village ouvert de tous côtés, commandé au nord par des hauteurs

à portée de pistolet, et d'où 50 hommes peuvent tuer tout mon monde. J'obéirai; mais je me ferai massacrer sans profit pour personne, sans arrêter l'ennemi une seule minute, puisqu'il faut passer au midi de Castiglione pour aller à notre armée. Nous sommes à côté de la plaine, et je ne suis pas un obstacle. Je lui dis qu'il avait raison, qu'il y avait quelque erreur dans tout cela. Je lui montrai un ordre tout à fait contraire, puisqu'il m'enjoignait de continuer la retraite sur Monte-Chiaro, et de ne laisser aucune troupe derrière moi. Nous convînmes que je lui donnerais copie de mon ordre et qu'il partirait après que nous aurions échangé quelques boulets et quelques balles avec l'ennemi, s'il se présentait avec des forces qui dussent nous imposer la nécessité de continuer la retraite. Boré nous joignit et nous dit que les habitants, qui ne nous aimaient guère et avaient refusé, la veille au soir, quelques vivres à des officiers, faisaient préparer un grand repas pour les généraux autrichiens, qu'on attendait d'un instant à l'autre. « Eh bien! dis-je à Valette, allons déjeuner à cette cuisine, cela ne fera pas un grand tort aux Impériaux. » Une vingtaine d'officiers se joignirent à nous, et tout le dîner fut dévoré à moitié prêt. Nous allions sortir de là assez gaiement, lorsqu'un bourgeois arriva avec l'air effaré et nous supplia à mains jointes de nous retirer au plus tôt, parce que, disait-il, l'ennemi était là, et que, si nous voulions lui résister, Castiglione serait détruit. Il nous dit aussi que tous les paysans du Mantouan, appelés par le tocsin qui sonnait partout, viendraient tout piller. Effectivement, on l'entendait de tous côtés, et la fusillade s'engageait avec nos postes du levant et du midi. Nous fîmes une sortie au levant pour les soutenir; mais, les mamelons de gauche s'étant remplis d'ennemis, on rentra en resserrant les postes près du village. Je dis au général Valette qu'il était temps de partir; je lui donnai la pièce de 8, et il manœuvra sur le chemin de Brescia. Boré, commandant de la place, partit avec lui. Je garnis tout le midi de tirailleurs pour dérober cette marche à l'ennemi, et lorsque j'eus jugé qu'il avait gagné une lieue d'avance, je fis aussi retraite en tiraillant. L'ennemi s'étendait beaucoup à sa gauche et cherchait à me déborder, ce qui me força d'appuyer aussi beaucoup de ce côté, jusqu'à un hameau nommé la Cadé, où nous passâmes la Fossa, après avoir jeté les éclaireurs ennemis plus

d'un mille en arrière; nous passâmes nous-mêmes cette Fossa dite Chiola ou Marchiola, et nous ne vîmes plus d'ennemis. J'y plaçai les postes nécessaires, avec ordre de venir me chercher à Monte-Chiaro, à deux pas de là, s'il y avait du nouveau, et défendre le passage de la Fossa en m'attendant. Je me rendis auprès du général Kilmaine, que je trouvai dans une grande grange avec presque tous les généraux de l'armée et le général en chef. Je m'assis sur la paille avec les autres, après avoir dressé mon rapport de la journée, que je remis à Kilmaine, et je fermai les yeux pour m'endormir. Bonaparte heurta mon pied avec le sien et me demanda mon rapport; Kilmaine, qui le lisait, se leva et le lui remit.

« Comment, dit Bonaparte avec la plus grande colère, vous voulez nous faire croire que l'ennemi s'est présenté à Goïto et qu'il a passé le Mincio? Cela n'est pas vrai; qu'est-ce que cette manière de servir? Je vous avais fait ordonner de défendre le passage jusqu'à l'extrémité, vous deviez y périr. » Je sortis aussitôt l'ordre signé Verdier de mon portefeuille, et je le donnai à Kilmaine, pendant que Bonaparte, allant et venant, frappait du pied et chiffonnait le rapport. Kilmaine appela froidement Augereau et lui dit : « Connaissez-vous cela? » Augereau répondit : « Sans doute. » La querelle fut alors entre Bonaparte et ce dernier, qui lui soutint que mon rapport de la veille était vrai, que la colonne Pelletier avait été poursuivie jusqu'auprès du pont, que je m'étais conduit comme un bon officier et un brave soldat, que j'avais tué beaucoup de monde à l'ennemi, en ménageant mes hommes, etc.; il n'en finissait pas et montrait à Bonaparte ce rapport de la veille dont Kilmaine lui avait fait donner copie, lorsque, tout en continuant à lire le second, il arriva à l'évacuation de Castiglione par le général Valette. Ce ne fut plus un homme, c'était un diable; il me menaça de me faire fusiller, et fit écrire sur-le-champ la destitution du général Valette.

Kilmaine l'aborda et lui dit : « Pour le coup, général, c'est trop fort; nous avons donné des ordres, parce que, depuis Verone, nous vous avons reconnu incapable d'en donner aucun, et ce qui le prouve, c'est celui que vous aviez donné à Valette. L'ennemi est passé, il est passé d'autorité, et cela ne serait pas arrivé si, à Verone, vous eussiez écouté nos rapports; vous avez préféré ceux des Vénitiens et des *Vénitiennes*, et voilà ce qui nous en arrive; vous ne réussirez

pas à faire le fâché. » Berthier dit alors qu'il était aisé de savoir si l'ennemi était si près de nous; mais Bonaparte l'interrompant: « Ce n'est pas de cela dont il s'agit. » Je me hasardai à dire : « Montons à la colline Blanche, et on verra l'ennemi; » puis je trouvai le moment d'ajouter que j'avais l'ordre de ne laisser aucune troupe derrière moi, et que Valette, sans canons, se trouvant dans Castiglione plus mal placé qu'en rase campagne, je l'avais fait filer devant moi, et avec d'autant plus de raison que le village où on l'avait placé pour arrêter un instant l'ennemi ne se trouvait pas sur le chemin que les Impériaux devaient prendre pour venir à nous à Monte-Chiaro.

Bonaparte, voyant que toutes les figures approuvaient tout ce que je venais de dire, rompit ce propos et dit: « Montons la montagne Blanche, et nous verrons. » On monta, et, bien que la vue s'étendit au loin dans la plaine, on ne découvrit rien. Il dit alors que je méritais une punition exemplaire, que l'ennemi n'avait pas même paru à Goïto. — « Et les blessés que j'amène! » m'écriai-je; il répondit avec vivacité : « des ivrognes, des pillards, qui auront été battus par les paysans. » J'étais hors de moi. Berthier vit à mon geste animé que j'allais manquer à toute subordination; il me tira par l'habit, et, avec un geste désapprobateur de ce que Bonaparte venait de dire, il me désarma à moitié.

Augereau regarda autour de lui, et, ne voyant pas d'étrangers : « Eh bien! qu'allons-nous faire? — Nous retrancher ici, dit » vivement Bonaparte, attendre des nouvelles de Massena et de » Salo et achever le ralliement. Nous pouvons demeurer quelques » jours; Serurier nous joindra demain, après quoi nous irons éta- » blir notre ligne sur la droite de l'Adda, et nous reprendrons » l'offensive. Et du pain? s'écria Augereau. Le soldat n'a mangé » hier et aujourd'hui que ce qu'il a pris au paysan, et il n'y a » rien pour demain. Massena est coupé; nous avons ici 7,000 » hommes. Que diable comptez-vous faire sur l'Adda, guéable » partout? D'ailleurs nous serons attaqués demain au point du » jour. Il faut battre cette division avant qu'elle puisse donner la » main à celle qui a dépassé Massena. Vos raisons secrètes de » soutenir qu'on sert mal et que l'ennemi n'est pas là ne me re- » gardent pas. Les Autrichiens sont à une heure d'ici; ils sont » 20,000, et peut-être plus si Mantoue y a joint quelque chose;

» mais ce n'est pas là ce qui m'inquiète. Je voudrais vous voir la » tête plus tranquille. Je suis l'ami de ta gloire, lui dit-il en lui » prenant la boutonnière et en le tutoyant. Il faut combattre ici, » et je réponds de la victoire. Au reste, ajouta-t-il avec l'air qu'on » lui connaît et en enfonçant son chapeau, si nous avons en- » core du dessous, c'est qu'Augereau sera mort. » Cette boutade, débitée avec véhémence, parut remonter un peu Bonaparte et égaya les autres. Le général en chef, se tournant vers les généraux, reprit avec une apparente tranquillité : « Je ne suis » pas de cet avis; j'aime mieux décamper, puisque les subsistan- » ces manquent, et aller sur Pizzighettone et Lodi. » Mais, comme tous les généraux approuvaient Augereau, Bonaparte ajouta : « Je m'en lave les mains et je m'en vais. — Et qui commandera, » si vous partez? dit Augereau. — Ce sera toi, » et il se retira. D'un air de bonhomie qui fit plaisir à tout le monde et s'adressant aux autres généraux : « Je ne suis pas votre ancien, s'écria-t-il, il » n'eût pas dû me nommer, n'est-il pas vrai, Kilmaine? D'ailleurs » je n'ai pas votre capacité. — Commandez, lui répondit-on. — » Vous m'aiderez donc? — Oui, allez toujours. » Tout le monde en dit autant. Ce brave homme trouva le moment de me frapper sur l'épaule en signe de consolation de la bourrasque que je venais d'essuyer. « Puisque vous le voulez tous, s'écria-t-il, je comman- » derai donc la bataille, et nous allons, je vous le promets, f..... » une fameuse danse à l'ennemi. Je loge ici, continua-t-il en mon- » trant une baraque, envoyez-moi tous des ordonnances pour qu'on » vous trouve. »

Le reste de la soirée fut consacré aux dispositions; il parla à la troupe et donna les ordres nécessaires. On l'aida dans leur exécution, et il n'y eut rien à changer au jour.

A 3 heures du matin, le canon ennemi nous éveilla. Je n'entrerai pas dans les détails de cette action célèbre connue de tout le monde. Je dirai seulement que la victoire du premier jour fut due à une ruse d'Augereau, dont personne n'a parlé. Cette victoire donna le temps à Serurier d'arriver et décida de notre supériorité pour le 17 et pour le 18.

Le village de Monte-Chiaro a devant lui une petite rivière nommée la Chiese, qui était à sec. Quantité d'arbustes et de broussailles couvrent son lit, qui a 4 ou 5 pieds de profondeur; on la

traverse sur un assez mauvais pont de bois qui sert aux habitants lorsqu'on lâche les écluses de Gavardo. Il y en a qui nomment ce lit la Fossa-Seriola, et la Chiese a un second lit qui est en arrière du village. Nous allâmes visiter le premier, et je fus chargé de couper le pont.

C'est derrière les broussailles du premier lit qu'Augereau plaça toute son artillerie, qui devint invisible pour l'ennemi. Il mit à 15 pas en avant toute son infanterie (7,000 hommes), à laquelle il ordonna de faire un feu de file à demi-portée et de se jeter ensuite dans ce lit avant de recharger l'arme, et de s'y tenir jusqu'à ce que l'artillerie eût cessé de jouer. On sait que l'usage des Autrichiens en plaine est de faire charger d'abord par leur cavalerie quand il n'y a pas d'impossibilité. Ici ils commencèrent à canonner, comme je l'ai dit; mais cela dura peu. Augereau avait défendu de riposter. Un corps de cavalerie ennemi s'ébranla, traversa la plaine de sable au grand trot, et vint avec un horrible nuage de poussière. L'infanterie fit feu, se jeta précipitamment dans la Fossa, et aussitôt l'artillerie chargée à mitraille mit cette cavalerie en pièces. Elle ne joua que dix minutes, et chaque pièce tira plus de 20 coups. Un roulement la fit cesser, et sur-le-champ l'infanterie, sortant de son abri, courut en avant, baïonnette croisée, et acheva d'exterminer cette troupe, qui se montait à plus de 4,000 hommes. On se rallia ensuite et l'infanterie marcha en bataille dans la plaine. Notre cavalerie sortit des vignes de gauche; nous rentrâmes dans Castiglione et l'ennemi, démoralisé par la perte d'une aussi forte masse de cavalerie, gagna les mamelons de Solferino et de Capriana, où il eut du désavantage toute la journée, parce que nulle troupe de l'univers ne fait mieux la guerre de montagnes que le soldat français. Dans des ravins on prit 5 pièces de canon avec leurs caissons.

La cavalerie n'eut rien à faire ce jour-là. Kilmaine, notre commandant, se réserva l'aile droite; Beaumont eut la gauche, et j'eus le centre. Il n'y avait en tout que 1,600 hommes à cheval.

Massena, en retraite de la Corona sur Rivoli, avait envoyé dans la nuit 400 hommes avec Dallemagne s'emparer de Lonato, où l'ennemi se portait en forces et séparait ainsi notre armée en deux. On ne savait pas encore bien ce qu'était devenue la division ennemie qui s'était retirée de Brescia.

Guieu, de Salo, rétrograda sur l'ennemi, qui l'avait coupé; il arriva avec 160 hommes jusqu'à l'enfourchure du chemin qui va de Gavardo à Lonato et à Brescia. Vers midi, la 75ᵉ, qui faisait retraite de Salo devant 10,000 hommes venus du côté de Trente, laissa Guieu à cette enfourchure et vint renforcer Dallemagne à Lonato. L'intrépide Guieu s'empara d'une maison forte, au débouché des défilés, résista à la colonne ennemie avec ses 160 hommes, lui tua beaucoup de monde par les fenêtres et l'empêcha de passer jusqu'au soir.

Le général Sauret, sur la cime des rochers en deçà de Salo, se trouvait bloqué et ne pouvait rien.

Massena, qui tenait le pays de Rivoli, Peschiera et Desenzano, vint délivrer Guieu et Sauret en écrasant une partie de cette colonne de 20,000 hommes, et commença ainsi à rétablir les communications entre les deux parties de notre armée, que cette colonne et celle de Brescia, revenue sur nous, venaient d'interrompre.

Vers les 4 heures de l'après-midi, Bonaparte parut à Lonato avec 40 ordonnances. Dallemagne lui apprit les succès d'Augereau, de Massena et de Guieu, et l'arrivée de la 75ᵉ, qui n'avait que 1,900 hommes. (*Mémoires manuscrits de Landrieux*, chef d'état-major de la cavalerie.)

Nº XVI.

(*Chapitre III, page 146.*)

Résultat des marches et opérations qu'a faites la division Augereau du 29 juillet au 17 aout.

Cette division, alors composée de la 4ᵉ de ligne, de la 51ᵉ et du 22ᵉ de chasseurs, a fait sa retraite de Legnago, Badia et Ronco, d'après les ordres qu'elle en a reçus le 30 juillet, d'où elle est partie, après avoir détruit toute l'artillerie vénitienne qu'on avait mise en état dans la place de Legnago, pour se rendre à Roverbella en passant par Castellaro, Castiglione-di-Mantova et Roverbella, où elle a passé la nuit et tout le jour du 13.

Le 14, elle reçut ordre de partir de Roverbella pour se rendre à Brescia, passant par Goïto et Montechiaro. Elle arriva sans coup férir, l'ennemi ayant abandonné Brescia. Elle était alors composée des 4e, 51e et 11e; les généraux qui s'y trouvaient étaient Robert, Beirand, Rampon et Beaumont, etc., commandant le corps de cavalerie. Cette division, n'ayant point trouvé l'ennemi, coucha à Brescia, d'où elle partit le 15 au matin.

La division est partie de Brescia pour se rendre à Monte-Chiaro, et y prendre position avec la 4e, la 51e, la 69e et la 45e, commandée par le général Pelletier, qui rejoignit la division, de même que deux bataillons de la 18e d'infanterie légère, que commandait le général Valette, après avoir quitté la position de Castiglione-delle-Stivière, où il fut attaqué par l'ennemi, qui prit position dans ce village. La division a passé la nuit dans cette position, et elle partit le 16, à la pointe du jour, pour attaquer l'ennemi dans Castiglione-delle-Stivière.

Le 16, le général Augereau ayant reçu ordre de partir de Monte-Chiaro pour aller attaquer l'ennemi audit Castiglione-delle-Stivière, où il était fort de 7,000 hommes, et ayant pris tous les moyens de défense en réunissant de l'artillerie et de la cavalerie, soit pour se défendre dans la place ou pour attaquer l'ennemi lui-même le même jour; cette dernière opinion est celle qui prévalut.

A minuit il se mit en marche, ayant formé ses colonnes, savoir : le général Robert avec la 51e de ligne et la 17e d'infanterie légère à la droite; le général Beyrand, avec la 4e de ligne, au centre, ayant devant lui une colonne de 11 compagnies de grenadiers ou carabiniers qui devaient commencer l'attaque, et qu'ils soutenaient avec le 22e régiment de chasseurs à cheval et 4 pièces d'artillerie légère. Le général Pelletier, avec la 69e et la 45e de ligne, formait la colonne de gauche; tout le monde ayant quitté ses positions, l'attaque se dirigea dans les dispositions qui suivent :

Les grenadiers attaquent de front, soutenus par le général Beyrand, avec la 4e, le 22e de chasseurs et 4 pièces d'artillerie légère, tandis que le général Robert se dirigeait par sa droite pour couper la route de Goïto à Castiglione, tourner l'ennemi et s'emparer des hauteurs qui sont en arrière de ce village, qui devaient lui servir

de retraite, le général Pelletier se dirigeant sur sa gauche pour déborder l'ennemi et attaquer son flanc droit.

L'attaque commencée fut des plus vives, l'ennemi fit la plus vigoureuse résistance; mais, attaqué plus vigoureusement encore par les grenadiers et le 22e de chasseurs à cheval, il fut culbuté et renversé dans le village où tout ce qui était en avant se retira pour y tenir ferme. Après ce premier succès les grenadiers se dirigèrent un peu sur leur gauche, enlevant les hauteurs qui sont à droite et un peu en arrière du village pour se rendre devant un ancien château où l'ennemi s'était retiré en nombre avec du canon. Rendu devant ce château, qui commande tout ce qui l'environne, l'attaque en fut ordonnée et aussitôt exécutée par les grenadiers et carabiniers au bout de leurs baïonnettes; quoique l'ennemi y eût placé 2,000 hommes, 2 pièces d'artillerie, qu'il y eût des murs de 12 pieds à franchir et que l'ennemi y fît la plus terrible résistance, rien ne résista au choc des braves qui attaquaient cette position, enlevée en moins de quinze minutes. L'on y trouva 2 pièces d'artillerie et 5 ou 600 prisonniers qu'on n'eut pas le temps de compter. Maîtres de ces positions, l'ennemi était dans le village avec presque toutes ses forces, puis obligé de l'abandonner par la vigueur avec laquelle il fut attaqué par le général Beyrand avec la 4e demi-brigade, se voyant déjà tourné et commandé.

L'ennemi, quittant le village, se retira, en appuyant un peu sur sa gauche, sur les hauteurs qui sont derrière le village et qui se prolongent jusqu'en face de la tour dite Descagnalla, où il fut attaqué une seconde fois par le général Robert, qui arrivait à sa position, et par les grenadiers qui, ayant remis au général Pelletier le château qu'il venait d'enlever, marchèrent par leur gauche, et, gagnant de vitesse, tournèrent cette position et l'attaquèrent par son flanc droit après avoir passé trois fois différentes sur le ventre de plusieurs corps que l'ennemi, recevant du renfort, envoyait pour retarder leur marche. L'ennemi, se voyant tourné et attaqué avec acharnement de toutes parts, s'était réuni, au nombre de 7 à 8,000 hommes avec 8 pièces de canon, sur le prolongement des hauteurs qui filent derrière ce village, et offrit encore une fois le combat. Il fut accepté par le général Robert, par les grenadiers et un bataillon de la 4e demi-brigade, tandis

que les deux autres bataillons de ce corps, qui avaient traversé le village, contenaient et chargeaient avec intrépidité la cavalerie qui semblait vouloir faire quelques mouvements dans la plaine derrière le village où elle s'était retirée. Cette dernière attaque fut terrible de part et d'autre. De notre côté, enflammés par les premiers succès, on s'y porta avec toute la force et l'énergie qui caractérisent les premiers soldats du monde; de l'autre côté, l'ennemi, honteux d'avoir été battu la première fois et ayant reçu de nombreux renforts à trois reprises différentes, paraissait avoir résolu de tenir ferme; ce qu'il voulait exécuter tantôt en nous attaquant lui-même, tantôt en se défendant avec désespoir; cependant un dernier effort se fait chez nous : les cris de *Vive la république!* se font entendre, alors l'effort devient commun; l'ennemi est culbuté, renversé et mis en pleine déroute de toutes parts, ne trouvant plus de salut que dans la générosité de nos soldats, ou dans leur fuite précipitée. Le résultat de cette belle journée, où 6,000 républicains ont battu et détruit 11 à 12,000 Autrichiens, a coûté à la république le général Beyrand et le chef de la 4e demi-brigade (le citoyen Pourailly) avec à peu près une centaine d'autres braves et un grand nombre de blessés, comme on le verra par les états ci-joints. L'ennemi a perdu plus de 1,500 des siens qui sont restés sur le champ de bataille, un nombre infini de blessés et 2,500 prisonniers. La bataille finissant avec le jour, nos braves soldats n'avaient plus de force; ils tombaient accablés de lassitude, n'ayant pas trouvé une goutte d'eau de toute la journée, s'étant toujours battus sur des rochers arides; la division, après le combat, prit position sur le champ de bataille, où elle a bivouaqué et passé toute la journée du 17, pendant laquelle l'ennemi avait rassemblé tout le reste de son armée, appuyant sa droite à la forte tour de Lescagnella, son centre dans la plaine devant Castiglione, et sa gauche à la Chiese, ayant pris, pour nous attaquer lui-même et nous livrer bataille, le 18, toutes les dispositions nécessaires.

Le 18, le général en chef ayant ordonné une attaque générale, la division fut obligée de quitter une partie des positions qu'elle avait occupées pour en prendre de nouvelles, afin de livrer une seconde bataille, de concert avec les généraux divisionnaires Massena et Serurier commandant les autres divisions de l'armée; là,

son rang de bataille pris, appuyait sa gauche sur les hauteurs en avant de Castiglione, sa droite se prolongeant dans la plaine en face d'une forte redoute que l'ennemi avait pratiquée sur un mamelon au milieu de la plaine devant laquelle la 4e demi-brigade se trouvait placée; la cavalerie, commandée par le général Beaumont à sa droite, pour, de concert, soutenir 15 à 16 pièces d'artillerie légère devant faire l'attaque de la redoute dite le Mamelon. Pendant ces dispositions, et le petit mouvement de retraite que fit la division, l'ennemi se préparait aussi; prenant le change sur nos véritables intentions, il crut que nous étions en pleine retraite, et s'empara des positions que nous venions de quitter, croyant même nous avoir déjà vaincus. A 7 heures du matin tout étant rangé et apercevant la division du général Serurier qu'on attendait, le général qui était présent donna le signal d'attaque. Alors tout se mit en mouvement pour effectuer l'attaque, qui commença sur deux points : à gauche, par la 17e demi-brigade d'infanterie légère, soutenue par la 51e de ligne, et, à droite, par la 4e aussi de ligne, l'artillerie légère et la cavalerie aux ordres du général Beaumont. Après une demi-heure de combat, les positions qu'attaqua la gauche de la division furent enlevées; dans le même temps, la 4e, l'artillerie légère et la cavalerie forcèrent la redoute du mamelon et s'en emparèrent; l'ennemi, étant culbuté, fit sa retraite par la route Lescagnella, et fut se rallier sur les hauteurs de la tour de ce nom, où il fut encore une fois attaqué et battu par la gauche de la division, tandis que la droite cherchait à le gagner de vitesse pour lui couper la retraite au village de la Volta, par où il devait naturellement l'exécuter; mais le grand détour qu'avait à faire la 4e demi-brigade pour se rendre à ce dernier village ne lui permit autre chose que de joindre la queue de la colonne qui allait passer le Mincio à Borghetto, chose qu'il fut impossible d'empêcher, l'ennemi ayant gagné de vitesse dans sa fuite. Ainsi se passa cette belle journée, moins soutenue que la précédente par la terreur de l'ennemi, qui fuyait de toutes ses forces en jetant ses armes et poussant des cris terribles; la division réunie à la Volta bivouaqua dans ses positions.

Le 19, la division reçut ordre de se rendre à Borghetto pour faire face à une division ennemie qui occupait les hauteurs de Valeggio derrière le Mincio, où elle ne fit autre chose qu'amuser

l'ennemi par une canonnade qui dura toute la journée. La nuit survenue, l'ennemi coupa le pont de Borghetto, et fit sa retraite partie sur Mantoue et partie sur Castelnovo.

Le 20, la division partit de Borghetto pour se rendre à Castelnovo, passant par Peschiera, où elle arriva sans trouver l'ennemi.

Le 21, elle partit de Castelnovo pour se rendre à Verone, où elle a pris position, et a resté jusqu'au 24 qu'elle partit pour aller sur les hauteurs de la Madonna, afin de protéger l'attaque de la Corona qu'a faite le général Massena; arrivée sur les hauteurs de la Fossa en avant de Santa-Anna, elle rencontra l'ennemi qu'elle attaqua dans la retraite qu'il faisait sur le Tyrol; ne pouvant plus tenir dans ses positions à défaut de moyens de transport pour les vivres des troupes et ayant reçu des ordres, la division rentra enfin à Verone le 26 du courant, où elle a repris ses anciennes positions. Je ne rends pas compte, dans le présent rapport, du nombre des morts et blessés qu'il y a eu dans chaque affaire, on en trouvera les détails dans un tableau général que je présenterai.

Verone, le 30 thermidor an IV.

L'adjudant-général,

VERDIER.

N° XVII.

(Chapitre III, page 157.)

NOTE JUSTIFICATIVE.

La conduite du général Despinois dans cette période de la campagne nous ayant tout d'abord paru mériter le blâme, nous n'avons cependant pas voulu nous prononcer sans un examen attentif des documents qui pouvaient nous mettre sur la trace de la vérité.

Ce qui est incontestable, c'est que Despinois commandait en chef à Lonato; si donc Bonaparte, dans son rapport au Directoire, laissa à un simple général de brigade tout l'honneur de cette af-

faire, et ne prononça pas même le nom de celui qui était en droit de le revendiquer, il fallait qu'il eût de graves sujets de mécontentement. Généralement juste, il n'a jamais, par pure prévention, refusé des éloges à qui les méritait. Le silence qu'il garda sur la part prise par Despinois à la glorieuse affaire de Lonato fut donc, à notre avis, une punition de ses désobéissances.

Au reste, nous allons faire passer sous les yeux du lecteur, sous les cotes A, B et C, la réclamation qui valut à Despinois sa mise en disponibilité, avec une réprimande sévère du Directoire sur son insubordination, ainsi que les deux pièces principales qui ont motivé notre opinion sur cette affaire; nous le mettons ainsi à même de s'en former une idée.

A.

Alexandrie, le 6 fructidor an IV (23 août 1796).

LE GÉNÉRAL DE DIVISION DESPINOIS, COMMANDANT LA CITADELLE D'ALEXANDRIE,

AU GÉNÉRAL EN CHEF BONAPARTE.

Lorsque la voix impure et mensongère de quelques hommes envieux de toute gloire et détracteurs de tout mérite s'élevait contre moi, j'étais loin de penser que, cédant à leurs lâches artifices, vous nous effaceriez, nous et nos braves compagnons d'armes, de la liste des combattants du 13 thermidor (31 juillet), et que vous permettriez qu'on substituât sous votre nom aux faits les plus authentiques et les plus avérés, un tissu d'inventions non moins dénuées d'apparence que de fondement.

Quelle est ma surprise! Je lis dans votre rapport au Directoire exécutif, en date du 22 de ce mois (9 août), une version du combat de Lonato ainsi conçue, ce sont vos propres expressions que je rappelle : « Cependant la division autrichienne qui s'était » emparée de Brescia est déjà arrivée à Lonato; j'ordonnai au » général Sauret de se rendre à Salo pour délivrer le général » Guieu, et au général Dallemagne d'attaquer et de reprendre » Lonato à quelque prix que ce fût. Sauret réussit complétement, etc..... Le général Dallemagne n'a pas le temps d'atta-

» quer les ennemis, il est attaqué lui-même; un combat des » plus opiniâtres longtemps indécis s'engage; mais j'étais tran- » quille, la brave 32e était là. Effectivement, l'ennemi fut com- » plétement battu et laissa 600 morts sur le champ de bataille, » et 600 prisonniers. »

Est-ce bien là le combat de Lonato et de 4,000 hommes qui ont concouru avec moi, dans cette journée presque décisive, au triomphe des armes de la république? Généraux, officiers et soldats, en est-il un seul qui pût le reconnaître à ces traits? On vous a inspiré de me perdre, ou vous en avez eu l'intention formelle; cela n'est plus douteux. Mais que pour y parvenir, on vous ait prêté des idées que vous n'avez jamais eues; que l'on ait fabriqué des ordres que vous n'avez jamais donnés; que, par suite de ces mêmes menées, l'on ait enlevé au général de brigade Bertin, au 10e régiment de chasseurs à cheval, à la 5e demi-brigade la gloire qu'ils ont partagée avec la 32e; que vous m'ayez ravi vous-même tout le mérite de la marche sur Lonato et du combat qui l'a suivie, quand c'est moi qui y commandais en chef, et qui ai dirigé le général de brigade Dallemagne et la 32e demi-brigade avant, durant et après l'action, l'imposture est trop évidente, l'injustice trop manifeste, pour ne pas soulever contre les auteurs tous les témoignages qui peuvent les confondre.

J'en reviens à votre version. « Cependant la division autri- » chienne qui s'était emparée de Brescia est déjà arrivée à Lo- » nato. » La division autrichienne qui s'était emparée de Brescia n'est jamais entrée à Lonato; ce paragraphe porte sur le 12 thermidor (30 juillet), or, le 13 (31 juillet), quand je marchais sur cette place, il n'y avait pas un seul Autrichien qui l'occupât. Ce fait sera attesté au besoin par les 4,000 hommes que j'y conduisis.

« J'ordonnai au général Sauret (c'est vous qui parlez) de se » rendre à Salo pour y délivrer le général Guieu, et au général » Dallemagne d'attaquer et de reprendre Lonato à tel prix que » ce fût. » Il fallait dire: « et au général Despinois de se concerter » avec le général Sauret pour l'attaque de Salo. » Se peut-il que votre mémoire vous ait desservi à ce point? Le général Dallemagne aurait-il reçu le 12 l'ordre d'attaquer et de reprendre Lonato! Le 12 au soir (30 juillet), lorsque vous nous rassemblâtes, moi et le général Sauret, en présence du général Berthier, au bi-

vouac devant Desenzano, pour raisonner de l'attaque de Salo, vous ignoriez aussi bien que nous que Brescia fût au pouvoir de l'ennemi, et encore moins présumiez-vous qu'il se fût avancé à portée de Lonato ; je dis à portée, car il n'y est entré que le 13 (31 juillet) durant l'action. Reprend-on ce qui n'est pas pris? Un général de brigade reçoit-il un ordre sans le communiquer à son général divisionnaire? Le général de brigade Dallemagne et la 32e demi-brigade faisaient partie de ma division; il a marché à Lonato avec moi; il n'a agi que par mes ordres, ainsi qu'il l'atteste lui-même : il n'a donc pas suivi les vôtres.

Encore une preuve. Comment la marche sur Lonato aurait-elle été prévue et ordonnée par vous?

Le général Sauret dira, s'il est interrogé, et sans doute il l'eût déjà certifié si j'avais su où le prendre[1], que le 12 thermidor (30 juillet) vers 8 heures du soir, après que vous fûtes parti de Desenzano pour Peschiera, nous reçûmes le premier avis que les Autrichiens s'étaient emparés de Brescia. Des ordonnances qu'il avait envoyées et qui furent contraintes de rétrograder, poursuivies par les hulans, s'accordèrent à nous le confirmer, et alors seulement, fixant tous deux notre attention sur Lonato, il y envoya un bataillon de tirailleurs en découverte, tandis que de mon côté je fis partir un détachement de 50 chevaux du 10e régiment de chasseurs, avec ordre de suivre les mouvements de l'ennemi et de le reconnaître.

En voilà bien assez sur cet article. Vous ne pouviez donner qu'à moi, qui commandais la division dont faisait partie la 32e demi-brigade, l'ordre de marcher sur Lonato, et vous ne l'avez donné à personne, puisqu'il n'était question le 12 (30 juillet) que de l'attaque de Salo, et que tout le reste était encore ignoré. Bien plus, j'affirme, en mon honneur et conscience, que je n'ai pris conseil dans cette occasion que des événements, et que j'ai marché sur Lonato sous ma responsabilité personnelle. Je laisse à tous les militaires impartiaux et juges éclairés de ma conduite, au gouvernement lui-même à apprécier cette marche. Ce n'est pas à moi de la faire valoir. Ses conséquences sont connues. Je passe également tout ce qui a trait au général Sauret; les circon-

[1] Voir la lettre ci-jointe de Sauret.

stances ont voulu qu'il agît isolément, quoique j'eusse reçu ordre de le seconder dans son opération. Ainsi, l'attaque de Salo n'est plus de mon sujet.

Poursuivons. « Le général Dallemagne, dites-vous, n'a pas le temps d'attaquer l'ennemi; il est attaqué lui-même, etc. » Le général Dallemagne a été si peu attaqué que, d'après mes dispositions, il commandait le corps de réserve formé de la 32e demi-brigade. Ce sont 400 hommes de la 5e demi-brigade, postés sur les hauteurs de Lonato, qui ont été attaqués les premiers. Des généraux de brigade sous mes ordres, c'est le général Bertin qui a reçu et porté les premiers coups. C'est lui qui, à la tête du 1er bataillon de la 5e demi-brigade, prenant l'ennemi en flanc à l'instant où sa cavalerie culbutait nos avant-postes, l'a culbuté lui-même, et nous a frayé le chemin de la victoire.

« Mais j'étais tranquille, ajoutez-vous, la brave 32e était là. » Et moi aussi, je connais la brave 32e, et j'en suis connu; mais était-elle seule dans cette journée? Et le brave 10e régiment de chasseurs à cheval, dont la constance et l'immobilité au milieu d'un feu qui a duré près de quatre heures avec la même violence, ont mérité l'admiration de tous ses compagnons d'armes; la 5e demi-brigade, qui s'est montrée l'émule de la 32e au combat de Lonato, quoiqu'elle ait encouru depuis lors de justes reproches; ces deux corps n'étaient-ils point là enfin? Le général de brigade Bertin, le chef de brigade Leclerc, le chef de bataillon Darmagnac et tant d'autres braves, par quel endroit ont-ils mérité cet oubli injurieux? Le général Dallemagne a sans doute beaucoup contribué à la victoire de Lonato, et je m'empresserai toujours de rendre une justice éclatante à ce brave officier, mais combien sa délicatesse doit-elle être blessée de l'atteinte que l'on porte en son nom à la vérité des faits et à la gloire de ses compagnons d'armes!

Je vous ai adressé du champ de bataille même un rapport sur l'affaire de Lonato dont vous n'avez point fait usage, et malheureusement je n'en ai point gardé de copie. J'écrivais de confiance au général en chef de l'armée d'Italie, et j'étais bien éloigné de croire qu'il pût cesser un jour d'être équitable. Vous n'avez point consulté depuis lors celui seul qui pouvait et devait vous rendre un compte fidèle des choses et des personnes. Par respect pour

la vérité, pour l'honneur de mes compagnons d'armes, et je dirai aussi pour le mien, qu'on cherche à flétrir, je rétablis les faits.

Vous m'ordonnâtes le 12 de faire partir de Castel-Nuovo pour Desenzano la 5e et la 32e demi-brigade d'infanterie. Le même jour, au bivouac devant ce dernier poste, il fut convenu, à la suite d'une conférence que le général Sauret et moi eûmes avec vous, en présence du général Berthier, chef de l'état-major, que nous marcherions dans la nuit même sur Salo pour l'attaquer le 13 (31 juillet) à la pointe du jour. Vous partîtes pour Peschiera, et c'est alors que les premiers avis de la prise de Brescia par les Autrichiens parvinrent au général Sauret et à moi; il fait marcher un bataillon de tirailleurs sur Lonato, j'y envoie de mon côté 50 chevaux. Ces découvertes tardent à rentrer, la nuit s'avance, l'attaque de Salo a été résolue par vous, nous nous mettons en mouvement. Le général Sauret se dirige sur Salo avec sa division; je marche sur Lonato avec les généraux de brigade Bertin et Dallemagne, la 5e et la 32e demi-brigade d'infanterie et le 10e régiment de chasseurs à cheval. Je veux prévenir l'ennemi et m'opposer à ses progrès. Je puis soutenir encore l'opération du général Sauret en suivant les hauteurs de Lonato à Salo, mais ces dispositions sont subordonnées aux événements. Arrivé devant Lonato à la pointe du jour, je prends le 1er bataillon de la 5e demi-brigade, quelques hussards et chasseurs; je m'informe des habitants de la marche et des positions de l'ennemi. On m'apprend qu'il est à Calcinato et à Ponte-San-Marco. Je veux le reconnaître moi-même : je pénètre dans la ville, on m'accoste; les Autrichiens sont en force, à ce que m'assure un des principaux de l'endroit; j'ordonne, dans le dessein de les attirer, au bataillon que je conduis de s'arrêter; je m'avance avec une patrouille de grenadiers et quelques hussards. Les derniers pénètrent jusqu'aux postes avancés des Autrichiens, et ils se retirent après les avoir reconnus, suivant l'instruction que je leur ai donnée. 400 hommes de la 5e demi-brigade prennent poste sur les hauteurs de Lonato; ma division est formée sur deux lignes, son artillerie est au centre de la première. L'ennemi ne fait point encore de mouvement. J'allais, après quelque intervalle, me résoudre à faire marcher la 5e demi-brigade sur Salo, afin de concourir à l'attaque du général Sauret; mes avant-postes sont at-

taqués. Les Autrichiens commencent à s'étendre sur ma droite; j'ordonne au général Bertin de marcher sur leur flanc avec le 1er bataillon de la 5e. Il arrive à l'instant où les 400 hommes que j'ai postés sur les hauteurs de Lonato sont chargés et renversés par les hussards de Wurmser; il charge à son tour la cavalerie et l'infanterie autrichienne, et les culbute. Notre artillerie achève de les dérouter; nous restons maîtres de nos positions. Cependant l'ennemi s'introduit dans la place. Déjà il nous incommode par son feu des maisons où il est logé; l'adjudant-général Frontin a ordre de pénétrer dans Lonato avec un bataillon, 50 chasseurs à cheval et 2 pièces de 8. L'ennemi tient encore; j'ordonne au général Dallemagne de rassembler quelques compagnies et de le forcer. Cet ordre est exécuté; après une résistance opiniâtre, l'ennemi est chassé de maison en maison. Presque tout ce qui occupait Lonato est tué ou fait prisonnier. Les 2 pièces de 8 sont établies dans les avenues extérieures. Les Autrichiens reviennent deux fois à la charge sur notre droite, deux fois ils sont repoussés avec perte. Je parviens à établir du canon sur les hauteurs qu'elle occupe; le combat durait depuis quatre heures; toute ma réserve avait marché, à l'exception d'un bataillon. Ce bataillon se met en mouvement, le pas de charge est battu sur toute la ligne et l'affaire est décidée; l'ennemi fuit, il se disperse; on lui fait 5 à 600 prisonniers; sa perte en morts et blessés s'élève à plus de 800 hommes. Qu'on analyse maintenant ce récit matériellement fidèle du combat de Lonato, et qu'on le compare avec le vôtre! Général, on vous a trompé, et la voix des passions, que vous avez seule entendue, a étouffé toutes les autres.

Si du combat de Lonato je passe à ma retraite sur Brescia, c'est toujours le même esprit qui vous inspire et qui vous domine. Soin extrême de publier tout ce qui peut m'être défavorable, même soin pour taire tout ce qui peut m'être avantageux. Vous vous êtes arrêté avec beaucoup de complaisance sur cette partie de ma division que je laisse engagée avec l'ennemi; vous savez cependant qu'un seul bataillon de la 11e demi-brigade est resté engagé. Vous eussiez pu apprendre encore que je ne me suis décidé à me replier sur Brescia qu'après que les tirailleurs de ce même bataillon, m'ayant rejoint, m'ont rassuré sur sa position; que Brescia, d'après tous les avis que j'avais reçus, était me-

nacé; que j'ignorais les succès de l'adjudant-général Herbin, et qu'en cas de revers, ne pouvant pénétrer par Gavardo, il ne me restait pour le soutenir d'autre parti à prendre que de revenir sur mes pas. Garantir Brescia d'une nouvelle invasion, assurer les derrières de l'armée, telles sont les raisons puissantes qui ont déterminé ma retraite, après avoir échoué dans mon opération sur Gavardo. Je m'abstiens de toute autre réflexion. La bataille de Solferino est arrivée, vous m'ordonnez de me rendre à Castiglione, j'y conduis la 5e demi-brigade; nous marchons à l'ennemi; le général Bertin est toujours avec moi; nous contribuons de tout notre pouvoir au succès de cette mémorable journée, en débordant toute l'aile gauche de l'armée autrichienne, et en décidant ainsi la retraite. Le général de brigade Bertin s'attache à la poursuite de l'ennemi avec le gros de sa troupe; il a deux ou trois combats à soutenir; à chaque pas il a devant lui des forces supérieures qui lui font face et qu'il renverse. Pour moi, je marche à la tête des grenadiers de la 5e demi-brigade, et je suis de mon côté l'ennemi jusqu'au delà de Gavriano. Nous faisons partout des prisonniers, et je vous l'écris. Que vois-je cependant dans la relation de la journée du 18 (5 août), également insérée dans votre rapport général? « L'adjudant-général Leclerc, à » la tête de la 5e demi-brigade, marche au secours de la 4e. » C'est-à-dire qu'un adjudant-général vient commander un général de division et un général de brigade sur le champ de bataille. L'adjudant-général Leclerc a marché avec nous depuis Solferino jusqu'à la hauteur de Gavriano, où il nous a quittés. Mais qu'il ait conduit la 5e demi-brigade, qui était sous mes ordres, cette subversion de toute hiérarchie militaire ne pouvait exister, et s'il l'eût tenté, je me respectais assez moi-même pour m'y opposer. Votre secrétaire a été plus juste dans le rapport officiel qu'il a adressé par votre ordre aux commissaires du gouvernement Garrau et Saliceti. Voici comme il s'exprime sur la bataille de Solferino : « La journée du 18 (5 août) a été plus heureuse » que toutes les précédentes. Nous avons attaqué les hauteurs de » Castiglione, etc. L'ennemi a eu un nombre considérable de » tués et de blessés; nous lui avons pris 4,000 prisonniers. Le » général Despinois, qui les poursuit, ramène beaucoup d'hommes » sur les derrières de l'ennemi. » Qu'on efface encore ce rapport,

qu'on jette un nouveau nuage sur la vérité, qui la dérobe à vos yeux, eh bien, je la porterai jusqu'à vous. Vous vous êtes montré constamment injuste et partial envers moi, envers mes compagnons d'armes durant le cours des derniers événements qui ont signalé cette campagne; vous nous avez tous enveloppés dans une ombre également injurieuse; vous m'avez exilé du champ de bataille pour me confiner dans une citadelle; vous m'avez enlevé les troupes que je conduisais sans daigner m'en prévenir, violant ainsi à mon égard et toutes les règles et tous les procédés; vous vous êtes efforcé d'effacer, en me cassant et par tous les abus de pouvoir, cinq ans de travaux honorables, scellés à plusieurs reprises de mon sang. Ce sont là des outrages dont j'ai senti l'atteinte; mais que j'en sois accablé, non, jamais! à l'aspect de l'injustice, mon âme s'est toujours roidie.

Je vous demande un désaveu formel sur le combat de Lonato; je vous demande ma rentrée en ligne, un emploi qui me rende à la république, à mes compagnons d'armes, à mon honneur, qui soit le prix de mes services passés et qui me mette à même d'en rendre de nouveaux; je demande enfin que vous fassiez connaître au gouvernement lui-même que vous avez été trompé. C'est à vous désormais de garder le silence, de porter cette nouvelle atteinte à votre propre gloire, ou de lui rendre son éclat en revenant aux sentiments de justice et d'impartialité qui doivent être le partage inséparable d'un général en chef. Pour moi, j'ai appris à professer la vérité à l'école de Dugommier et de Dagobert, et je marchai constamment sur les traces de ces illustres amis. Dût la foudre en éclats tomber sur ma tête innocente, avec le même courage que j'ai déployé contre tous les ennemis de la république, on me verra combattre les partisans du mensonge et de la calomnie, de quelque puissance qu'ils soient revêtus.

Salut et respect.

DESPINOIS.

B.

Salo, le 12 fructidor an IV (29 août 1796).

Le général de division Sauret, au général en chef.

J'avoue que j'ai été surpris, citoyen général, en apprenant qu'on avait dit, qu'on avait imprimé, qu'au lieu de me retirer sur Desenzano, je devais me retirer sur Brescia; comme il s'est trouvé deux époques où j'ai dû effectuer ma retraite, je vais répondre à toutes les deux.

Le 11 thermidor je fus attaqué par 10,000 hommes, cela est connu; 6,000 se portèrent sur Gavardo et Termini; comme il n'y avait dans le premier endroit que le bataillon de la 11e demi-brigade, très-incomplet, et dans le 2e, la 29e demi-brigade d'infanterie, au nombre de 1,000 à 1,100 hommes, ils furent bientôt forcés; Gazanno, occupé par les Allobroges, éprouva le même sort, étant forcé par 4,000 hommes ennemis. Je fus alors contraint de me retirer au camp des Piémontais avec les Allobroges et le premier bataillon des tirailleurs; le dernier, composé de 150 hommes, des trois compagnies de carabiniers de la 29e demi-brigade et du 3e bataillon de la 11e; je dirigeai ma retraite sur Desenzano, où je trouvai en route ladite 29e demi-brigade et le 2e bataillon de la 11e, qui m'annoncèrent que l'ennemi était en force très-majeure à Gavardo.

Le 13 je marchai sur Salo, d'après l'ordre que vous m'en aviez donné la veille, je n'avais qu'environ 1,200 hommes d'infanterie et 80 de cavalerie; quelle faiblesse pour attaquer un ennemi en force majeure! Cependant, s'il m'est permis de le dire, je fis des prodiges de valeur; le général Guieu fut délivré avec sa demi-brigade, ainsi que le général Rusca fait prisonnier; 180 prisonniers furent faits, 2 pièces de canon prises et 2 drapeaux. Ce qui prouve qu'il y avait du monde et non comme le général Despinois vous le mande par sa lettre. Il devait correspondre avec moi, il ne le fit pas, ou du moins il le fit trop tard; les 6,000 Autrichiens occupant toujours Gavardo et ne pouvant tenir dans Salo

avec si peu de monde, il fallut donc me retirer et toujours par Desenzano.

Si le général Despinois, qui avait 4 à 5,000 hommes, s'était joint à moi comme votre ordre le portait, on aurait pu couvrir Brescia. Si je n'avais pas été plus entreprenant que lui, je n'aurais point trouvé l'ennemi dans Salo, car il n'aurait pas entrepris l'attaque. Puisqu'il a osé citer mon nom dans sa lettre, je vous déclare, général, que le 12 au soir, après votre départ des hauteurs de Desenzano, il a fait son possible pour me détourner de la reprise de Salo, disant de nous porter ailleurs.

Si de ne pas m'être retiré sur Brescia, a pu, citoyen général, diminuer l'estime que je croyais avoir méritée, je crois avoir démontré clairement qu'il m'était impossible de le faire.

Salut et considération.

SAURET.

C.

Brescia, le 20 thermidor an IV (7 août 1796).

L'ADJUDANT-GÉNÉRAL HERBIN AU GÉNÉRAL EN CHEF.

D'après l'ordre du général Despinois qui m'enjoignait de me rendre à San-Osetto, la nuit du 15 au 16 du courant, avec la 22e demi-brigade d'infanterie légère, forte de 300 hommes, 2 bataillons de la 39e demi-brigade d'infanterie de bataille, 50 chevaux et 2 pièces d'artillerie pour l'attendre dans cette position et y opérer ma jonction avec les troupes à ses ordres, je suis parti de Brescia avec les troupes désignées; j'ai rencontré les avant-postes ennemis une demi-heure en avant du village de Nove; sur les 4 heures du matin, je les ai fait attaquer par l'infanterie légère et replier sur le village, où l'ennemi réuni pouvait être au nombre de 2,500 à 3,000 hommes; j'ai divisé les troupes sur trois colonnes: deux ont gagné les hauteurs sur la droite et la gauche à l'effet de prendre l'ennemi en flanc et le tourner avec le gros. J'ai attaqué l'ennemi en front, le feu a été très-vif de part et d'autre pendant une heure: voulant déterminer la victoire, le pas de charge a été battu, et la baïonnette a forcé l'ennemi à prendre la fuite en

laissant près de 200 morts ou blessés sur le champ de bataille ; dans la poursuite il a été fait plus de 200 prisonniers, et si j'eusse eu un bataillon de plus qui m'avait été promis, j'aurais indubitablement pris 2 escadrons entiers du régiment de Wurmser ; mais la colonne chargée de couper cette cavalerie, étant trop faible, n'a pu résister à sa charge et elle a pu faire sa retraite.

Pour me conformer à l'ordre qui m'enjoignait de me rendre à San-Osetto, j'ai rallié les troupes que je commandais à une demi-heure en avant du village de Nove, et j'ai instruit le général Despinois, qui devait être à Gavardo, du succès que je venais d'obtenir.

J'ai marché ensuite sur San-Osetto, en m'emparant des hauteurs de droite et de gauche, que l'ennemi consterné avait négligé d'occuper; arrivé sur San-Osetto et maître des hauteurs, l'ennemi n'a opposé qu'une faible résistance; il a encore perdu quelques hommes et nous a laissé une trentaine de prisonniers. Les troupes étant harassées par la fatigue et la faim, je n'ai pu les faire poursuivre dans cette seconde déroute que par un petit nombre d'éclaireurs qui ont pris une partie de son bagage et quelques chevaux et bœufs.

L'ennemi s'est arrêté à Sabio, où une colonne qui occupait les hauteurs de droite de Brescia venait de se replier, dans la crainte d'être coupée par ma colonne.

A une heure après midi je fis occuper toutes les positions qui pouvaient nous défendre dans le poste de San-Osetto et j'envoyai 4 ordonnances au général Despinois, qui devait être à Gavardo, pour l'engager à opérer, sans perte de temps, sa jonction avec moi, ayant la précaution de nettoyer dans sa marche les montagnes de ma droite, occupées par quelques Tyroliens; malgré les guides pratiques du pays que j'avais payés pour conduire mes ordonnances, elles ont été enlevées par l'ennemi.

Prévenu à minuit, par le général Despinois qu'il n'avait pu pénétrer et qu'il s'était reployé sur Brescia, je l'engageai à jeter un bataillon dans le village de Nove, où je n'avais personne pour me soutenir, couvrir ma retraite et empêcher l'ennemi de me tourner par mon flanc gauche.

Au jour, la fusillade se fit entendre du côté de Salo, et après quelques instants, sa direction m'ayant fait présumer que l'en-

nemi était repoussé, j'ai détaché 400 hommes pour couper la retraite aux fuyards et bagages, et me disposai avec le reste de mes troupes à marcher par les montagnes pour couper l'ennemi ou le prendre en flanc; mais un corps considérable de troupes de l'ennemi était réuni à Sabio, et d'après l'avis de quelques gens du pays que j'avais envoyés à la découverte, je n'osai quitter ma position sans être assuré que mes derrières étaient gardés; j'envoyai à cet effet plusieurs ordonnances à Nove pour m'assurer que le bataillon que j'avais demandé au général Despinois occupait cette position; mais, sur le rapport que ce village n'était point occupé, je ne pus me porter en avant, pouvant être coupé. Les 400 hommes détachés firent des prisonniers à l'ennemi et lui prirent quelques chevaux et bagages. Les forces qui étaient à Sabio les continrent et les empêchèrent d'aller en avant. J'ai su depuis que les troupes autrichiennes qui étaient à Sabio étaient celles qui occupaient les montagnes de droite de Brescia, lesquelles se réunissaient pour couvrir cette partie en abandonnant leur première ligne.

J'avais provoqué l'ordre du général divisionnaire pour prendre poste à Nove, la position de San-Osetto étant trop avancée, sans troupes derrière elle; sur l'ordre que je reçus, je me repliai sur Nove; jusqu'à ce moment je n'avais aucune nouvelle de l'armée ni des divisions voisines; je manquais de subsistances, d'instructions et d'ordres pour opérer, et l'ennemi faisait des mouvements sur mon front et mes flancs avec des forces assez considérables pour m'inquiéter; j'ai semé quelque argent et j'ai obtenu de connaître les positions occupées par l'ennemi; j'ai poussé des reconnaissances sur tous les points où il était et ai fait harceler ses avant-postes. J'ai garanti mes flancs en prenant des positions et de suite ai réoccupé San-Osetto avec 600 hommes d'infantérie et 25 chasseurs à cheval; chaque jour mes détachements ont fait quelques prisonniers sur l'ennemi.

Dans les différentes actions qui ont eu lieu, l'artillerie m'a été inutile par la difficulté des chemins.

J'ai perdu, en tués, blessés ou prisonniers, une cinquantaine d'hommes. La perte de l'ennemi va au delà de 500.

J'ai beaucoup à me louer de la bravoure, de l'intelligence et de l'activité du chef de bataillon Arnaud, commandant la 22e demi-

brigade d'infanterie légère, qui s'est particulièrement distingué.

En général les troupes se sont battues avec le courage qui distingue la nation française.

Je vous enverrai le nom d'un chasseur du 10e régiment qui a chargé seul une dizaine de hussards de Wurmser, et qui, quoique blessé, en a désarmé quatre.

Des excès ont été commis par des soldats de la colonne chez l'habitant. Les plus coupables sont arrêtés. Je viens d'être autorisé par le général Dallemagne à réunir un conseil militaire qui prononcera, sans désemparer, sur les délits dont ils se sont rendus coupables.

HERBIN.

N° XVIII.

(*Chapitre IV, page* 168.)

Le 22 thermidor an IV (9 août 1796).

MASSENA AU GÉNÉRAL EN CHEF.

J'arrive de visiter la ligne que ma division occupe : elle est si mauvaise qu'elle ne pourrait opposer la moindre résistance. L'ennemi est très en force à la Corona ainsi qu'à Preabocco. J'avais envoyé ce matin 1,200 hommes pour faire une reconnaissance offensive à la Corona, mais Pijon n'a pas cru devoir s'engager, vu les forces considérables qu'il a trouvées sur tous les points. Si vous voulez que je tienne plus longtemps la ligne que j'occupe, envoyez-moi des forces, citoyen général; il y a tout à craindre de l'étendue de ma ligne et de l'infériorité de mes forces.

Les subsistances vont toujours très-mal : point de pain, point de fourrages! les généraux murmurent comme les officiers et les soldats. Mes promesses sont sans effet, le pillage est au comble, la troupe se porte à tous les excès; j'en gémis et ne puis y remédier. Je vous demande en grâce, citoyen général, un successeur. L'état de ma santé ne me permet pas de faire davantage la guerre, et je me flatte que vous aurez égard à ma demande.

MASSENA.

Le 25 thermidor an IV (12 août 1796).

MASSENA AU GÉNÉRAL EN CHEF.

. . . .

J'ai cruellement à me plaindre du manque des subsistances; nos braves soldats se sont battus à jeun toute la journée d'hier, il est 10 heures du matin, et ils n'ont point encore reçu de vivres. Les murmures se font entendre, mais ce n'est jamais qu'après avoir battu l'ennemi. Le commissaire de la division et les administrations s'excusent par le défaut de transports, mais le soldat n'en souffre pas moins de la faim, et les plaintes, comme de juste, me sont adressées. Ce qu'il y a de certain, c'est que les autres divisions ne manquent de rien; pourquoi la mienne seraitelle donc toujours la plus malheureuse? Toutes ces contrariétés jettent du dégoût dans mon âme et affectent ma santé; je vous ai déjà fait la demande d'un successeur, je vous la renouvelle.

MASSENA.

Nº XIX.

(*Chapitre IV, page* 193.)

Castellaro, le 26 fructidor an IV (12 septembre 1796).

LE GÉNÉRAL SAHUGUET AU GÉNÉRAL EN CHEF.

Nous nous étions portés, suivant vos instructions, au pont de Castellaro, le 25 fructidor. La longueur de la marche ne nous permit d'arriver qu'à 8 ou 9 heures du soir. Nous avions trouvé à Bigarello une soixantaine de hussards de la garnison de Mantoue, que nous fîmes poursuivre, mais en vain; nous n'eûmes qu'un cheval.

A peine avions-nous fait nos premiers établissements au pont sur la Molinella, en avant de Castellaro, environ de 3 à 400 toises sur le chemin de Porto-Legnago, que l'avant-garde de

Wurmser y arriva par le côté opposé. Quelques coups de fusil de nos sentinelles avancées et le bruit des chevaux nous le firent croire. Le signal du canon tiré à Mantoue, au retour des hussards dans cette place, et répété plusieurs fois, ne nous laissa aucun doute. La joie d'arrêter Wurmser fit trouver des forces à tous nos soldats fatigués; et le pont de briques à détruire, les fortifications à faire pour masquer les avenues, tout se fit avec l'enthousiasme de l'armée d'Italie.

Pendant notre marche, en arrivant à Bigarello, le point sur lequel le chemin qu'avait suivi notre colonne vient se joindre avec la grande route de Mantoue à Castellaro, nous avions laissé le général Pelletier avec 600 hommes. Par des abatis que l'on commanda à 1,000 toises plus loin vers Mantoue et par deux ponts coupés, il devait nous mettre à l'abri de tous les efforts possibles de la garnison. Nous avions en outre laissé à deux milles en arrière à Due-Castelli 200 hommes qui devaient couper les routes et les ponts sur la direction de Mantoue.

Il ne nous restait donc qu'à nous couvrir contre Wurmser; nous envoyâmes couper le pont de Sorga sur le Tione, à environ 1,500 toises de Castellaro, lequel pont se trouve sur une grande route, qui, en allongeant d'environ deux milles, arrive de Nogara à Castellaro.

Tout notre monde était occupé à ces travaux, qui étaient les plus urgents, lorsqu'une patrouille, partie le 26 au matin par ce pont de Sorga, nous annonça qu'elle avait été fort loin sans trouver aucun poste autrichien. En même temps, dix chasseurs, qui avaient été dirigés sur Villa-Impenta, nous assurèrent qu'ils avaient vu beaucoup de hussards. Dans leur rapport, ils confondaient les trois rivières qui se trouvent de ce côté, et nous n'en fîmes pas moins partir 200 hommes, que nous voulions envoyer au pont de Villa-Impenta pour nous fournir les moyens de couler vers notre droite. Les 200 hommes revinrent avant d'avoir fait un quart de lieue.

Alors le mouvement de Wurmser était clair.

Nous avions cherché à avoir toutes les connaissances possibles sur la route de Villa-Impenta à Roncoferraro, et nous doutions toujours que ce fût là un débouché pour une armée autrichienne. Nous voulûmes sur-le-champ reconnaître Roncoferraro. Nous

n'avions encore que des lueurs de projets. Quelques chasseurs partirent, et, pour éviter l'inconvénient de l'intervalle entre les rapports des coureurs et les ordres à donner pour en tirer tout le fruit possible, nous fîmes avancer au plus vite 80 hommes d'avant-garde sur cette route. Un quart-d'heure après, lorsqu'un autre détachement de 100 hommes allait se porter en avant pour les soutenir ou les suivre, nos chasseurs revinrent au galop sur le chemin et nos 80 hommes se replièrent en hâte et en désordre dans les champs et les vignes latérales.

Il y a une seconde route qui part du chemin de Castellaro au pont de la Molinella, à environ 250 toises du chemin dont je viens de parler, vers notre gauche (dans la position que nous étions obligés de prendre maintenant), et qui va s'enfourcher avec la route de droite, à environ 2,000 toises en avant. Nous apprîmes bientôt que notre petit poste avancé sur ce chemin se repliait aussi en désordre. Les ennemis, maîtres de l'angle des deux chemins, avançaient sur nous par l'une et l'autre route; ils avaient rempli de tirailleurs le terrain intermédiaire; et la fusillade commença de tous côtés.

Nos troupes étaient disséminées. Plusieurs détachements étaient occupés à couvrir les travailleurs des différents ponts très-éloignés. Les 200 hommes qui étaient au pont de la Molinella n'étaient pas disponibles; 500 hommes étaient encore à Bigarello, 200 hommes à Due-Castelli. Si l'ennemi perçait par l'un de ces deux chemins, il coupait notre ligne; mais la confiance et le courage des troupes ne nous permit pas un instant d'être inquiets sur notre position.

Nous rassemblons les troupes qui nous restent; Saint-Hilaire se porte en avant sur notre terrain de gauche, Beaumont cherche à percer les terrains coupés dans le centre, et Charton se porte sur le chemin de droite, mais avec si peu de monde que chacun d'eux n'avait véritablement que des tirailleurs. J'apprends à l'instant que Charton vient d'être tué d'un coup de canon à mitraille. Je fais rappeler Beaumont, qui se porte à cette droite pour rassurer les troupes que le ravage de la mitraille étonnait. Une pièce d'artillerie légère se porte sur chacune des routes, on tue beaucoup de chevaux aux cuirassiers ennemis qui se replient. Nos troupes avancent alors. Quelque temps après ce sont-elles

qui se replient. Il y eut ainsi plusieurs alternatives depuis 3 heures après midi, moment auquel commença le combat, jusqu'à 7 heures du soir. J'envoyais successivement des renforts de 25 à 30 hommes de chaque côté à mesure que la rentrée de quelque détachement fortifiait ma réserve.

Ainsi Wurmser avait l'air d'être tenu en respect par nos postes avancés qu'on soutenait. L'ennemi devait croire que nous étions en force dans le village. La colonne du général Kilmaine, arrivée la veille à 10 heures du soir et partie le matin sur de nouveaux ordres, devait faire illusion à l'ennemi. Il nous croyait 10,000 hommes, à ce qu'on m'avait dit. La vérité est que la troupe qui lui était opposée ne montait pas à 1,000.

Mais ce n'est pas sans perte que nos braves ont arrêté Wurmser, renforcé par une partie de la garnison de Mantoue; nous avons eu au moins 300 hommes de tués ou blessés, y compris ceux de la 12ᵉ demi-brigade d'infanterie légère. Le chef de brigade Dugoulot à la tête s'était chargé, avec 250 hommes, d'arriver sur le flanc droit de la cavalerie ennemie. Cette troupe se trouva imprudemment dans une plaine, où Dugoulot blessé n'en était plus le maître; elle voulut charger les escadrons de cuirassiers qui s'y trouvaient, mais elle fut écrasée par cette cavalerie. Tout ce qui n'est pas mort se trouve prisonnier. Je désire que Dugoulot soit de ce nombre.

En revanche, le terrain qu'occupait l'ennemi est jonché de cadavres d'hommes et de chevaux. Nous n'avons fait que 8 prisonniers; 40 chasseurs à cheval que j'avais ne pouvaient pas poursuivre l'ennemi lorsqu'il se replia.

Le général Kilmaine arriva à 9 heures du soir, nous donna 50 chevaux qui poussèrent en avant jusqu'à 3 à 4 milles, c'est-à-dire jusqu'à Roncoferraro, devant lequel l'ennemi bivouaquait.

Je reçus à la même heure une lettre de Murat, qui m'annonçait l'arrivée à Nogara de l'avant-garde de notre armée, et je l'avertis sur-le-champ que je revenais à mon poste d'après vos instructions. Il fut convenu avec le général Kilmaine qu'il chercherait, lui, à conserver pour notre armée le passage par Castellaro, où l'ennemi pouvait venir occuper ma position pour la défendre contre notre armée qui arrivait à sa poursuite. Je partis à 10 heures et suis arrivé à Goïto ayant tout ramassé dans le plus

grand ordre. Lasalcette, Hazard et Sandos avaient chacun conservé avec peu de troupes les postes sur le Seraglio.

Ce n'est pas sans raison que j'ai toujours dit *nous* au lieu de *je*. Toutes les mesures que j'ai prises étaient consenties ou dictées par les généraux Beaumont ou Saint-Hilaire, par le brave Charton avant sa mort, et par ce brave et honnête adjoint Abbé, que j'ai chargé depuis le commencement des détails de la division, qui a échappé vingt fois aux mitraillades de la droite et de la gauche, et qui est, à ce qu'on m'a dit, lieutenant dans je ne sais quelle demi-brigade.

Je vous demande la permission de garder avec moi Razout, aide-de-camp du général Charton, et Gardner, ancien aide-de-camp du général Causse, qui ont rendu les plus grands services. Je suis aussi obligé de vous nommer Croisier et Cabannes, deux capitaines au 25ᵉ régiment de chasseurs, qui, dans les reconnaissances périlleuses dont je les ai chargés, ont mis toute l'intelligence possible.

SAHUGUET.

Je viens de recevoir 50,000 cartouches de Peschiera, dont j'avais le plus grand besoin.

N° XX.

(*Chapitre IV, page* 198.)

Saint-Georges, le 30 fructidor (16 septembre 1796).

MASSENA AU GÉNÉRAL EN CHEF.

En conséquence de vos ordres, mon général, je fis mes dispositions hier 29 pour attaquer Saint-Georges et la Favorite; le général Pijon fut chargé de l'attaque de la Favorite, de concert avec le général Bertin, avec la 18ᵉ d'infanterie légère et la 5ᵉ de bataille; le général Victor, avec les carabiniers des 4ᵉ et 29ᵉ d'infanterie légère, le 8ᵉ bataillon de grenadiers et la 18ᵉ de bataille, fut chargé de l'attaque de Saint-Georges; le général Rampon,

avec la 29e d'infanterie légère et la 32e de bataille, formait mon corps de réserve. L'attaque commença à 2 heures et demie après midi par nos tirailleurs; jamais bataille n'a été plus terrible que celle d'hier, et jamais l'ennemi n'avait apporté une résistance si opiniâtre; indépendamment des positions avantageuses qu'il occupait, il était soutenu par une nombreuse artillerie, qui n'a cessé de mitrailler les attaquants; mais toute résistance de leur part a été vaine; nos braves soldats, marchant dans le plus grand ordre et au pas de charge, les ont culbutés partout et les ont forcés d'entrer dans la place de Mantoue.

L'ennemi avait placé une colonne d'environ 7,000 hommes sur ma droite; se voyant forcé à Saint-Georges, il chercha à me tourner : je donnai ordre de suite au général Rampon, avec la brave 32e, de se porter sur cette partie; l'ennemi fut arrêté et forcé, après un combat de 3 heures, à se replier sur le lac: plus de 400 se noyèrent pour éviter les baïonnettes de nos braves, 8 pièces d'artillerie et grand nombre de prisonniers restèrent en notre pouvoir, la nuit seule sauva les restes de cette colonne.

Les généraux Bertin et Pijon attaquèrent de leur côté l'ennemi avec beaucoup de vigueur, et n'y trouvèrent pas moins de résistance; mais les deux brigades, conduites par de si braves chefs, firent des prodiges de valeur et forcèrent l'ennemi à évacuer la Favorite, quoiqu'ils fussent soutenus par l'artillerie de la citadelle.

Toutes les troupes ont parfaitement bien fait leur devoir, mais particulièrement le 8e de grenadiers, les 18e et 32e de bataille; elles n'ont pas démenti, dans cette occasion, leur haute réputation. Je dois les plus grands éloges à la bravoure et à l'intelligence avec laquelle les généraux Rampon et Victor ont conduit leurs brigades, l'adjudant-général Chabran a marché à la tête du bataillon de grenadiers et a guidé la colonne qui a forcé le poste important de Saint-Georges; je vous renouvelle la demande que je vous ai déjà faite pour lui du grade de général de brigade.

Son adjoint Ducos s'est porté à la course pour enlever une pièce à l'ennemi, il a été blessé à l'oreille; il était si près, que la poudre lui a brûlé la figure, et je crains bien qu'il ne perde

son œil droit; je vous renouvelle aussi la demande de son avancement.

Les généraux Victor et Bertin ont été blessés; le premier, malgré deux blessures qu'il a reçues, est venu reprendre son poste après s'être fait panser.

L'adjudant-général Leclerc, votre aide-de-camp Marmont et le capitaine Pinau, commandant le 2e bataillon de la 18e, par leurs bonnes dispositions, ont arrêté 2 escadrons de cavalerie qui chargeaient ce bataillon et qui ont été mis en déroute.

Notre perte est considérable en morts et en blessés, je ne puis vous en donner précisément le nombre, c'est ce que je ferai ce soir en demandant l'état aux généraux; quant aux prisonniers faits, je ne puis non plus vous en dire le nombre, le chef de l'état-major de l'armée pourra vous en rendre compte; nous avons pris à l'ennemi 15 pièces de canon et beaucoup de caissons; je m'occupe à recueillir les actions d'éclat qui ont eu lieu dans cette mémorable journée pour vous les faire connaître.

Nos brigades se sont beaucoup affaiblies, je vous en ferai passer ce soir l'état de situation.

La perte de l'ennemi, d'après tous les rapports, est évaluée à 1,500 morts et beaucoup de blessés, il a perdu aussi considérablement de chevaux.

C'est avec bien de la justice que j'ose vous dire, mon général, que ma division s'est conduite hier d'une manière à mériter la reconnaissance nationale.

Salut et respect. MASSENA.

N° XXI.

(*Chapitre IV, page* 208.)

Governolo, le 2 vendémiaire an v (23 septembre 1796).

LE GÉNÉRAL BON AU GÉNÉRAL EN CHEF.

Le 1er vendémaire, à 11 heures du soir, le général Dallemagne, accompagné du général Lebley, et ayant amené avec lui le 1er

régiment de hussards commandé par l'adjudant-général Picard, vint me prévenir, de la part du général Kilmaine, que l'ennemi avait fait un mouvement du côté de Pradella et de Cérèse, et il me proposa de faire marcher sur ce dernier point les forces de la division que je commande, afin de couper l'ennemi et de nous emparer de la porte de Cérèse s'il était possible; mais, d'après une conférence tenue entre ces généraux, ceux de la division et le général Sandos, on s'accorda à penser que, ne connaissant pas les forces de l'ennemi, on risquait de se compromettre : cependant la troupe reçut l'ordre de se tenir sous les armes.

L'ennemi, ayant formé le projet de surprendre et de s'emparer du poste important de Governolo, arriva dans la nuit près de nos avant-postes sur deux colonnes: l'une longeait la rive droite du Mincio, et l'autre la rive gauche du Pô. Ces colonnes, composées d'environ 5,000 hommes d'infanterie, 4 escadrons et 6 compagnies de pionniers, étaient soutenues par 7 pièces de canon et un obusier, et commandées par les généraux Minkwitz et Ott; elles avaient dérobé leur marche en passant par des chemins qu'elles s'étaient fait tracer à travers les campagnes par leurs pionniers.

Le lendemain vers les 3 heures et demie du matin; l'ennemi attaqua nos avant-postes. De concert avec le général Dallemagne je fis mes dispositions pour marcher sur l'ennemi et tâcher de le tourner, après avoir préalablement pris toutes les mesures nécessaires pour assurer la défense du pont.

Le général Lanusse, à la tête des 1er et 2e bataillons de la 5e demi-brigade d'infanterie légère, se mit le premier en marche et fit attaquer l'ennemi de front, dans les positions où il s'était embusqué au-dessous de la digue du Pô, par le 1er bataillon, qui fondit sur les Autrichiens avec une intrépidité qui n'a pas d'exemple. Je fis filer en même temps la 51e par un autre chemin qui aboutissait au point d'attaque. J'en confiai le commandement au général Lebley. Le feu devenant très-vif de ce côté, j'ordonnai à ce général de s'y porter avec le 1er bataillon au pas de charge et en colonne serrée; je fis rester en position les deux autres bataillons pour empêcher que nous ne fussions tournés et pour contenir l'ennemi dans l'espace qu'il occupait. Le général Lebley chargea vigoureusement. D'après ces mesures, l'ennemi

cessa son feu, quitta le champ de bataille en y laissant une pièce de campagne avec ses caissons; le général Lanusse profita de ce moment en se portant rapidement sur la digue du Pô pour le couper : il fut fait, de ce côté, environ 500 prisonniers, le reste échappa, à la faveur d'un brouillard épais.

Dans le même temps une action non moins vive était engagée sur la rive droite du Mincio. Le général Sandos, qui commandait dans cette partie, ayant sous ses ordres le 3ᵉ bataillon de la 5ᵉ d'infanterie légère, les grenadiers et la 7ᵉ compagnie du 1ᵉʳ bataillon de la 4ᵉ demi-brigade de ligne, et 25 hussards du 1ᵉʳ régiment, après un combat très-opiniâtre qui dura plus de 2 heures, repoussa l'ennemi, lui enleva 3 pièces de canon et un obusier, le tout approvisionné et attelé de 16 chevaux; pendant l'action le général Verdier, à qui j'avais confié la défense importante du pont de Governolo, fit filer sur la rive gauche du Mincio 4 compagnies de la 4ᵉ demi-brigade, commandées par le chef de demi-brigade Gueringau : lesquelles troupes, ainsi que 100 hommes de la 12ᵉ demi-brigade, sous les ordres du chef de bataillon Girardon, firent un feu de flanc et de revers qui ne contribua pas peu à mettre l'ennemi en déroute; il fut poursuivi vigoureusement jusqu'à Virgiliana, où il fut fait environ 900 prisonniers par les 1ᵉʳ et 3ᵉ bataillons de la 5ᵉ demi-brigade d'infanterie légère et les grenadiers du 1ᵉʳ de la 4ᵉ.

Le général Verdier fit de sages dispositions dans Governolo pour en défendre le pont et protéger la retraite des troupes qui étaient en avant, en cas qu'elles fussent forcées.

Cette journée aurait été beaucoup plus heureuse sans la brume épaisse qui favorisa la fuite de l'ennemi : j'ose vous assurer qu'il se serait échappé très-peu d'Autrichiens sans cela; jamais les troupes n'ont montré tant d'ardeur; la 5ᵉ d'infanterie légère a puissamment contribué à la victoire par son courage et son intrépidité. Le citoyen Chataignier, son chef, a été dangereusement blessé, c'est un excellent officier qui est beaucoup regretté. Le 3ᵉ bataillon de cette demi-brigade, commandé par le brave Lolanne, a soutenu, pendant plus d'une demi-heure, le feu des forces ennemies du côté du Mincio. La conduite valeureuse qu'ont tenue les grenadiers, la 7ᵉ compagnie de la 4ᵉ demi-brigade et le 1ᵉʳ bataillon de la 51ᵉ mérite les plus grands

éloges. Le général Sandos se loue beaucoup des services que lui a rendus son aide-de-camp pendant l'affaire; l'adjoint d'Arcour, le capitaine des grenadiers Daushure et plusieurs officiers de la 5e légère ont fait des prodiges de valeur.

Pendant ce temps-là je fis marcher trois colonnes, l'une en longeant le Pô, l'autre le Mincio, et la 3e au centre pour se réunir par un mouvement circulaire à la hauteur de Virgiliana, afin d'envelopper l'ennemi dans sa retraite; mais le général Dallemagne m'ayant fait dire de retirer les troupes d'après l'ordre qu'il venait de recevoir du général Kilmaine, nous effectuâmes notre retraite en ordre.

Le général de brigade commandant la 2e division,

BON.

No XXII.

(*Chapitre IV, page* 208.)

Governolo, le 2 vendémiaire an V (23 septembre 1796).

BON AU GÉNÉRAL KILMAINE.

Mon général,

L'ennemi, au nombre d'environ 4,000 hommes, a attaqué, à 3 heures du matin, mes avant-postes sur deux colonnes, dont l'une longeait le Mincio, et l'autre le Pô. Cette attaque était soutenue par 8 pièces de canon et 2 escadrons de cavalerie. A la pointe du jour, j'ai fait mes dispositions pour marcher sur lui et pour tâcher de le tourner, après avoir préalablement pris les mesures nécessaires pour assurer la défense du pont. Le feu, à la gauche, a été très-vif et a duré près de 2 heures, à raison de son artillerie, qui a été bien servie dans cette partie. Nous avons fait environ 1,500 prisonniers, pris 6 pièces d'artillerie avec caissons et chevaux. Le nombre de morts et blessés de l'ennemi a été considérable. Nous avons eu environ 150 blessés et peu de morts.

Sans une brume épaisse qui nous a dérobé une partie des forces de l'ennemi, nous aurions fait un plus grand nombre de prisonniers, ou, pour mieux dire, aucun ne se serait échappé. La 5e demi-brigade d'infanterie légère a puissamment contribué, par son courage et son intrépidité, au succès de cette affaire. Elle a fait la majeure partie des prisonniers.

L'ennemi est venu dans l'intention d'enlever le poste de Governolo, d'après le rapport des officiers prisonniers. Je vous transmettrai demain les détails de cette affaire et le nom de ceux qui s'y sont particulièrement distingués.

P.-S. Les généraux Dallemagne et Lebley se sont trouvés dans cette affaire, et ce dernier commandait une colonne. Je vous enverrai demain les noms de ceux qui se seront distingués.

Immédiatement après le rapport du général Dallemagne, un bataillon de la 5e d'infanterie légère a ramené plus de 1,100 prisonniers.

BON.

N° XXIII.

(Chapitre V, page 219.)

Composition, force et emplacement des 4 divisions actives de l'armée d'Italie a l'époque du 1er brumaire an V (22 octobre 1796).

Vaubois. . .	Cette division occupe Trente, et couvre l'armée sur les hauteurs du Tyrol. . .	17e demi-brigade légère.	886	10,520
		22e Id.	506	
		27e Id.	1,604	
		29e Id.	790	
		25e demi-brigade de ligne	2,029	
		39e Id.	1,700	
		85e Id.	2,585	
		22e régiment de chasseurs.	141	
		Détachement de canonniers	174	
		Détachement de sapeurs.	94	
		Gendarmes à pied	11	
Massena. . .	Cette division occupe Bassano, comme avant-garde de l'armée, surveille les gorges de la Brenta et observe les mouvements de l'ennemi sur la rive gauche de la Piave.	8e légère.	1,114	5,311
		18e de ligne.	1,415	
		32e de ligne	1,820	
		7e hussards.	286	
		10e chasseurs.	260	
		15e dragons.	183	
		Artillerie légère.	89	
		Artillerie à pied.	67	
		Gendarmerie.	77	
Augereau .	Cette division est stationnée à Verone et aux environs. . . .	5e légère.	1,317	5,603
		4e de ligne.	2,163	
		51e de ligne.	1,931	
		Artillerie à pied.	67	
		Artillerie légère.	125	
Kilmaine. .	Cette division est entièrement destinée au blocus.	5e de ligne.	662	7,882
		11e id.	821	
		69e id.	1,156	
		6e id.	1,052	
		12e id.	659	
		45e id.	497	
		33e id.	1,936	
		1er hussards.	435	
		20e dragons.	175	
		Artillerie.	205	
		Sapeurs.	171	
		Sapeurs auxiliaires. . .	92	
		Ouvriers.	21	
		Total général. . .		**29,316**

(Tiré du Dépôt de la guerre.)

N° XXIV.

(*Chapitre V, page 224.*)

DÉTAILS DES OPÉRATIONS DU GÉNÉRAL VAUBOIS, DU 12 BRUMAIRE AN V AU 30 (29 *novembre* 1796).

Ayant reçu l'ordre du général en chef d'attaquer l'ennemi sur tous les points, j'ai disposé cette attaque, et, le 12 brumaire (29 novembre), avant le jour, les colonnes se mirent en marche. On l'attaqua à Saint-Michel sur la hauteur de droite, une autre colonne chercha à pénétrer à Cembra, d'autres troupes attaquèrent le château de Segonzano; enfin la droite de la division, qui, par sa faiblesse par rapport aux forces ennemies rassemblées dans la gorge de Palu et de celles qui s'établissaient intermédiairement entre la position occupée par la division Massena et la mienne, avait été obligée de se retirer sur Pergine pour résister à l'ennemi, dont les positions parfaitement bien liées pressaient cette partie de front et par le flanc droit, fit cependant une tentative sur Levico. Saint-Michel fut emporté à la quatrième attaque, les trois autres attaques n'ayant pu réussir malgré tous les efforts des troupes. On fit à cette attaque 300 prisonniers. Le canon fit un effet merveilleux et joncha le champ de bataille de cadavres d'Allemands. Le capitaine-adjoint Janasse se mit à la tête des grenadiers, les harangua et parvint, par son exemple, à les entraîner.

La colonne des montagnes, commandée par l'adjudant-général Vaux, repoussa l'ennemi de ses hauteurs et l'empêcha de porter du secours à Saint-Michel, lui fit une centaine de prisonniers et lui tua du monde. La colonne dirigée sur Cembra repoussa les avant-postes et arriva à un passage où il fallait absolument défiler homme par homme sous le feu de l'ennemi sans pouvoir lui riposter, car il dominait ce passage sans être vu de ceux qui s'y trouvaient engagés. Informé qu'il existait encore un second défilé pour parvenir à Cembra, je fus obligé de renoncer à pénétrer par là. Cet obstacle inattendu compromettait cependant l'attaque sur Segonzano; car, ne pouvant pas arriver à Cembra, toutes les

troupes ennemies qui y étaient rassemblées y étaient employées à repousser notre attaque, où il fut fait, de la part des nôtres, d'inutiles prodiges de valeur. La 85e, chargée d'emporter Segonzano, fut repoussée après avoir essuyé des pertes considérables.

L'attaque sur Levico parvint à repousser l'ennemi; mais il fallait réunir ces troupes peu nombreuses à Pergine, pour que l'ennemi, infiniment plus fort et qui pressait cette position de deux côtés, n'en causât la dispersion.

Le 13 on fut tranquille, mais la position de la division me donnait de l'inquiétude. Je ne pouvais douter que l'ennemi ne fût en force devant moi, je voyais qu'il prenait une position très-dangereuse entre ma division et celle de Masséna, qui avait évacué Bassano. Je fis passer quelques renforts au delà du Lavis, de Segonzano et Pinel, car j'entrevoyais que ce point serait celui par lequel l'ennemi entreprendrait de nous forcer; j'aurais désiré prendre une autre position, renforcer Pinel en faisant repasser le Lavis à tout ce qui était de l'autre côté; j'attendais des nouvelles à cet égard.

L'ennemi vérifia mes craintes, et attaqua Segonzano et Pinel le 14 au matin; mais je ne fus pas informé de cette attaque, car l'éloignement est de 5 à 6 heures; ce n'est qu'à 2 heures après minuit, par un grand hasard, par le retour d'une ordonnance envoyée au commandant de ces postes, arrêté par l'ennemi à Lazei. Je mesurai de suite le danger que couraient toutes les troupes qui se trouvaient au delà du Lavis; car si l'ennemi avait emporté Segonzano par Lazei et Albone sur le pont du Lavis, qui se trouve dominé par des hauteurs favorables, nous étions perdus. J'ordonnai de suite la retraite, fort inquiet sur le sort des troupes qui étaient à Pinel, à qui l'ennemi pouvait couper la retraite sur Trente. Néanmoins toutes les troupes arrivèrent heureusement à Calliano, à la faveur d'un détachement envoyé à Vigola pour empêcher l'ennemi de couper la jonction des colonnes à Roveredo.

Tandis que ces choses se passaient sur la rive gauche de l'Adige, l'ennemi attaqua la position que nous tenions en tête sur la rive droite à Cadine. Ce faible poste fut attaqué par Loudon avec des forces sextuples de celles qui le défendaient. Un bataillon de la 17e légère soutint tous ses efforts pendant 6 heures, et, après

avoir disputé le terrain pied à pied, fut obligé de se retirer, et passa sur la rive gauche à Trente, dont il brûla ensuite le pont. Il s'engagea alors une canonnade d'une rive à l'autre, dont nous ne souffrîmes pas.

Après leur réunion, les troupes se portèrent, le 15 au matin, sur Calliano, et je reconnus à la pointe du jour une position un peu en arrière de Calliano et de la Pietra, la droite aux montagnes, la gauche à l'Adige, le front couvert par un torrent. Le château de Calliano était en avant de la droite. Après avoir fait visiter ce château par l'adjudant-général Jomard, je renonçai à l'occuper, ce que l'on a fait contre mon gré dans le combat du 16, comme si la montagne qui est en arrière et vis-à-vis ne commandait pas le mamelon sur lequel il est bâti et qu'on eût pu placer des troupes sur la plate-forme. La division occupait donc la ligne que je viens de décrire, et sa gauche, de l'autre côté de l'Adige, était à Mori et Torbole. J'avais observé que ce dernier village était le point le plus mauvais que je pusse occuper, et l'ennemi ne tarda pas à le prouver.

Dans cette position, l'ennemi nous attaqua le 26 au matin. Le combat fut des plus opiniâtres; je rentrai à la fin de la journée, à 8 heures du soir, avec 500 prisonniers, bien résolu à me battre le lendemain, lorsque je reçus du général Gardanne une dépêche qui m'annonçait que l'ennemi nous avait repoussé à Torbole. Je n'en fus pas surpris, car ce point non tenable est à la tête du lac de Garda, exposé aux attaques de trois côtés; cependant il fallait le reprendre pour mettre la gauche en état de regagner la Corona par le revers du Montebaldo.

J'écrivis au général Gardanne qu'il fallait le reprendre au plus tôt; il le fit attaquer pendant la nuit, repoussa les ennemis, mais l'obscurité lui fit perdre toute la gauche, forte de 350 hommes. L'ennemi, dispersé, voulut avoir des nouvelles de nos troupes: 15 dragons envoyés à la découverte s'approchèrent d'elles. Le bruit des chevaux leur fit croire qu'une cavalerie nombreuse venait les charger, une terreur panique s'empara d'elles, et elles se précipitèrent sur le pont de bateaux que nous avions au-dessous de Mori; le pont céda au poids, des volontaires se noyèrent, une grande partie resta de l'autre côté. Ce ne fut qu'après un long travail qu'on put leur faire passer l'Adige un à un sur une pou-

tre attachée aux bateaux restants et au rivage. Pendant tout ce temps on ne vit pas paraître d'ennemis. Il faut que les troupes autrichiennes aient été dispersées bien loin, pour que Loudon n'ait pas profité du moment pour se porter sur la Corona par le revers du Montebaldo, et sur la tête du pont d'Incanale par la Chiusa, autrement nous aurions perdu toute la rive droite du fleuve. Je profitai du renfort que la gauche fournissait à la droite pour porter du monde sur les chemins qui viennent de Borgo sur Roveredo, qu'heureusement Loudon n'avait pas encore interceptés, car par là il se fût ouvert le chemin de Mantoue.

Le 17, à la pointe du jour, l'ennemi attaqua avec une grande vigueur; non-seulement nous résistâmes, mais encore, depuis 6 heures du matin jusqu'à 3 heures et demie, nous le culbutâmes et nous lui fîmes 500 prisonniers et prîmes 2 pièces de canon et un obusier; nous n'avions plus qu'une heure de jour et je le voyais avec plaisir, parce que les munitions d'artillerie et les cartouches d'infanterie commençaient à nous manquer, et que nous avions consommé celles de nos blessés et des prisonniers. Le 22e de chasseurs faisait de petites charges de temps en temps le long du chemin de Calliano. Nous avions déjà 500 prisonniers, lorsqu'un événement affreux fit tourner la fortune. Quelques hommes ayant vu filer de l'autre côté de l'Adige, crièrent que nous étions tournés, semèrent de nouveau l'épouvante dans nos rangs, et entraînèrent une grande partie de la ligne. Le général Dedowich, s'apercevant de ce désordre, tomba sur nous, et nous enleva 5 pièces de canon après avoir haché les canonniers qui les servaient.

N'ayant plus de munitions, j'ordonnai la retraite sur la Corona; nous traversâmes Roveredo à 8 heures du soir pour passer les défilés avec les précautions d'usage, mais n'osant espérer les passer sains et saufs comme nous le fîmes.

. . . .
. . . .

VAUBOIS.

N° XXV.

(Chapitre V, page 255.)

(Extrait du Journal historique de l'Armée, du 22 *octobre au* 20 *novembre* 1796.)

La 18ᵉ légère et la 18ᵉ de ligne passèrent l'Adige en arrivant à Ronco; elles suivirent le mouvement de la division Augereau. A onze heures du matin, la 18ᵉ de bataille repassa le pont et alla, avec la 25ᵉ de ligne, passer l'Adige sur des barques à Albaredo.

La 32ᵉ fut placée à la tête du pont, et, de là, défila par la gauche sur la chaussée de Bove. Le feu s'engagea à son approche, mais nos troupes culbutèrent l'ennemi en peu de temps, et lui enlevèrent 2 pièces de canon, 2 caissons et lui firent 300 prisonniers de guerre. C'est dans le cours de cette affaire que l'adjudant-général Wendeling fut tué.

La division se distingua toute cette journée par une bravoure étonnante. Les villages d'Albaredo et ceux qui le suivent furent enlevés à l'ennemi par une partie de la division Augereau, où se trouvait la 18ᵉ légère, qui, ce jour-là, marcha sous ses ordres. Arcole même fut pris à l'entrée de la nuit; mais il fut évacué quelques heures après par des ordres supérieurs.

A 4 heures du matin, la division se mit en mouvement sur la chaussée de Bove, la 75ᵉ se porta sur celle de Villanova.

Le feu s'engagea sur la première avant le jour; les ennemis nous avaient prévenus, ce qui augmenta l'ardeur de nos soldats; ils culbutèrent en peu de temps leur colonne, forte de près de 10,000 hommes, et la poursuivirent jusqu'à Saint-Martin, sur la grand'route de Verone. La 25ᵉ de bataille, à la tête de laquelle était l'adjudant-général Dugommier, suivi de l'adjoint Guillot, donna des preuves de la plus grande valeur. L'adjoint Guillot eut un cheval tué sous lui, et successivement deux blessés; 2 drapeaux, 7 pièces de canon, 9 caissons et 1,600 prisonniers tombés au pouvoir de la division attestent l'intrépidité avec laquelle elle se battit. L'ennemi fut mis en pleine déroute; il se replia très-confusément et fit sa retraite à la hâte. On ne tarda pas à voir

filer ses équipages du côté de Porcile. La division bivouaqua sur la chaussée vis-à-vis Porcile.

A une heure du matin, la division a reçu ordre de se replier et de prendre position à moitié chemin du point qu'elle quittait au pont de l'Adige. Bientôt l'aile droite de l'armée, ayant été repoussée des environs du village d'Arcole, qu'elle avait attaqué, la division eut ordre de s'y porter. Le général Massena fit ses dispositions, la charge battit, et, après 2 heures de combat, le terrible village fut emporté. L'ennemi, complétement battu, prit la fuite; il fut poursuivi jusqu'au village de San-Bonifacio. Les troupes ont déployé dans cette journée toute l'énergie et l'ardeur des républicains français; elles ont fait 1,500 prisonniers et pris 2 drapeaux.

Les carabiniers de la 18e et les grenadiers de la 25e de ligne arrachèrent des mains de l'ennemi une pièce de 8 et un obusier qu'il avait pris le matin.

A une heure de nuit, les avant-postes d'Arcole furent attaqués par des troupes fraîches; mais la légèreté et la hardiesse de notre artillerie, secondée par la valeur de la 25e, les fit repentir de leur témérité : elles furent repoussées avec une perte considérable.

N° XXVI.

(Chapitre V, page 255.)

(Extrait du Journal historique de l'Armée, du 22 octobre au 20 novembre 1796.)

Le 15, à la pointe du jour, Bon, avec la 5e légère, et Lannes, qui venait de rentrer avec la 51e, passent l'Adige avec 2 pièces sur un pont de bateaux construit durant la nuit, et se dirigent vers Villanova pour prendre position en avant d'Arcole. Augereau ordonna à Bon d'attaquer; l'ennemi opposa une grande résistance; Verdier, survenant avec la 4e, le repoussa jusqu'au village où il s'était retranché derrière la chaussée et sur le pont, d'où il fit une vive fusillade; Augereau voulut faire enlever le

pont à la baïonnette; les soldats, intimidés par le feu, faisaient bien quelques pas en avant, mais se glissaient sur les bermes de la chaussée et n'avançaient plus. Leurs officiers les ayant vainement excités, Augereau, qui avait déjà fait passer 4 compagnies de l'autre côté du canal, se met à la tête du 3e bataillon de la 51e et s'avance sur la chaussée afin de tourner le village et de tâcher d'y mettre le feu, s'il n'y pouvait pénétrer. Le bataillon s'avança jusqu'aux premières maisons et parvint à en brûler quelques-unes. Le général fit avancer en même temps les deux bataillons de la 51e, commandés par Lannes, pour marcher de concert et parallèlement au 3e bataillon et tâcher d'emporter le pont. Mais, malgré la bravoure de ce général et des officiers, les deux premiers bataillons suivent l'exemple des premières troupes et ne veulent pas seconder leurs chefs. Le général Augereau tente une nouvelle attaque avec deux bataillons de la 40e, commandés par Verne (qui n'avait pas encore donné), mais il ne fut pas plus heureux. Alors Augereau prend un drapeau, s'élance sur la digue avec ses officiers encourageant les soldats. Quelques grenadiers le suivirent jusqu'à cent pas du pont, ensuite se jetèrent au bas de la chaussée, l'abandonnant lâchement et le laissant exposé au feu de l'ennemi. A 4 heures du soir, le général en chef arrive avec son état-major, leur parle et les engage à marcher; mais ils sont insensibles. Alors le général met pied à terre, s'avance à la tête des troupes, et, malgré les instances du général Augereau et de tous les officiers, qui voulaient le retenir et l'empêcher de s'exposer, il se débarrasse de tout le monde et marche sur le pont; mais malheureusement la troupe ne bouge, et le soldat, frappé de terreur, l'abandonne comme il avait abandonné les autres officier. L'ennemi redoubla son feu; nos soldats furent épouvantés, et crurent que l'ennemi marchait sur eux; ils firent un petit mouvement rétrograde; et l'artillerie, en batterie sur la chaussée, protégea leur retraite. L'ennemi, enhardi par le découragement de nos troupes et voulant profiter de la confusion qu'il apercevait, attaqua d'abord le 3e bataillon de la 51e, qui était sur la droite, parvint à lui faire repasser le canal, et le poursuivit sur la chaussée; mais quelques braves lui firent face, et, soutenus par l'artillerie, ils parviennent à le repousser sur le canal.

La nuit mit fin au combat, et la division fut remplacée par une

partie de la division Massena, qui garda la tête de pont, repassa l'Adige et vint s'établir sur la rive droite jusqu'au lendemain matin.

Le 16 au point du jour, l'ennemi vint attaquer sur les deux chaussées qui conduisent, l'une à Saint-Martin, l'autre à Villanova. La fusillade devint très-vive; nos troupes, surprises sur la gauche, commençaient à plier, et bientôt on conçut quelques inquiétudes pour la tête de pont. Augereau marcha alors à l'ennemi avec la 32e et parvint à le culbuter. Toute la division Massena suivit sur cette chaussée, et reçut après l'ordre de se porter sur la droite, qui avait su résister à l'ennemi. Pendant cinq heures, on se disputa ce terrain pied à pied. Augereau donna l'ordre à Robert de prendre, avec la 75e, 2 pièces de canon, et de s'avancer à la baïonnette pour balayer la chaussée et se porter sur Arcole. Ce mouvement produisit une partie du succès qu'on devait attendre. L'ennemi quitta sa position et nous abandonna la route et 80 prisonniers. On poursuit avec vigueur; mais, arrivé au village, l'ennemi s'y retranche comme la veille, fait un feu très-vif et arrête nos troupes. Il était 2 heures, Augereau, voyant qu'on ne pouvait enlever le pont de vive force, prévint Bonaparte qu'il était nécessaire de faire jeter un pont à l'embranchement du petit canal de l'Adige, sur lequel on pourrait faire passer une colonne qui tournerait le village de très-loin, et que c'était le seul moyen à employer. On embarqua à Ronco environ 200 hommes de la 5e légère pour leur faire descendre l'Adige jusqu'au canal. Ce détachement devait débarquer sur la rive gauche du canal, chasser quelques tirailleurs qui s'y trouvaient, et faciliter la construction du pont. Le débarquement serait protégé par 6 pièces d'artillerie légère établies sur la rive droite de l'Adige, vis-à-vis l'embouchure du canal. Le bateau descendit jusqu'à cette distance; mais l'ennemi, qui avait du canon dans le village d'Albaredo, s'étant aperçu du mouvement, fit avancer des troupes et canonna l'embarcation; les mariniers, saisis de frayeur aux premières volées, la firent échouer sur un banc de sable au milieu de la rivière, et le débarquement ne put avoir lieu. Alors Bonaparte ordonna à Augereau de faire marcher la 51e, commandée par l'adjudant-général Vial, sur les bords du canal pour fusiller l'ennemi et protéger la construction du pont, dont le chef de brigade du génie

Chasseloup avait été chargé, et passer de suite pour se porter sur le village. La troupe s'avance; l'ennemi, qui s'est embusqué derrière la chaussée, fait un feu très-vif sur nos travailleurs. Les moyens que nous employons à faire un pont consistent à jeter des fascines pour combler le canal, dont le courant est assez rapide. Vial fait sonder le ruisseau, se jette dedans et aborde l'autre rive, encourageant les soldats à l'imiter. Plusieurs officiers de la 51ᵉ le suivent avec quelques grenadiers; mais le reste l'abandonne. Force fut donc à ceux-ci de repasser le canal et de fusiller jusqu'au soir, que la brigade reçut l'ordre de se replier sur le pont de Ronco; Augereau la fit remplacer par un bataillon de la 75ᵉ, et fit porter la 5ᵉ légère à 200 toises en avant du pont de Ronco, sur la chaussée qu'avait prise la division Massena. Le reste de la troupe fut porté partie à Ronco et partie sur la rive gauche de l'Adige. On a fait dans cette journée une centaine de prisonniers; mais on a perdu assez de monde, parmi lequel se trouve le capitaine Elliot, aide-de-camp de Bonaparte.

A 10 heures du soir, le général en chef instruisit Augereau qu'on jetait un pont sur le canal à l'endroit où on avait voulu le passer la veille, et lui recommanda de faire partir de suite pour Legnago le bataillon de la 40ᵉ, qui se trouvait à Ronco avec 50 chevaux, d'organiser une colonne qui sortirait de cette place, remonterait la rive gauche de l'Adige et balaierait tous les postes ennemis. La 51ᵉ devait garder le pont jeté sur le canal et observer l'ennemi.

A la pointe du jour, la division s'est mise en mouvement pour aller attaquer l'ennemi par la droite, pendant que la 5ᵉ légère et la 75ᵉ marcheraient sur la chaussée d'Arcole, et la colonne de Legnago, composée d'un bataillon de la 40ᵉ, du 9ᵉ de dragons et de 2 pièces d'artillerie, se porterait sur le village d'Albaredo. L'ennemi de son côté fit un mouvement et envoya des forces sur notre droite. A 7 heures du matin, la 51ᵉ passa le pont et attaqua l'ennemi, et lui fit quitter la première position qu'il occupait. Arrivé à sa seconde position, la fusillade fut si vive que ses premiers soldats se replient et communiquent leur mouvement à toute la colonne, qui se retira sur le pont . . . . . Augereau fait avancer la 4ᵉ, ordonne à la 51ᵉ de marcher, et fait attaquer en même temps le village d'Albaredo et les troupes ennemies qui se trou-

vaient à droite au bord de la chaussée. Partout l'ennemi est battu. On prend dans le village 2 pièces de canon avec leurs caissons et 50 prisonniers. Augereau ordonne de poursuivre l'ennemi. La 4e et une partie de la 51e suivent la chaussée, la colonne de Legnago paraît, et Nicolaï, qui avait opéré sa jonction, marche par la droite. L'ennemi fut repoussé jusqu'au village d'Arcole, après avoir laissé le terrain jonché des siens et environ 200 prisonniers. Pendant ce temps, la colonne de gauche, qui marchait sur la chaussée, conduite par Robert, s'avança jusqu'au pont. Alors l'attaque devint générale, la gauche plia et se retira sur Ronco. Les troupes de droite, qui venaient d'obtenir le succès le plus brillant et qui étaient sur le point de s'emparer du village, voyant leurs flancs dégarnis et quelques hulans s'avancer, abandonnent le terrain et se replient en désordre sur le pont jeté sur l'Alpone. Les prières et les menaces d'Augereau, rien ne peut les arrêter; plusieurs se précipitent dans l'eau. Le général Augereau, connaissant l'esprit du soldat français et ne perdant pas encore l'espérance, rallie les troupes de l'autre côté du canal et leur fait reprendre leurs esprits. Pendant ce temps, il fait prévenir le général en chef de porter des forces sur la chaussée d'Arcole pour soutenir la 5e légère et la 75e. Bonaparte envoie la 32e, commandée par Gardanne, faisant partie de la division Massena. Les troupes reprennent courage, repoussent l'ennemi et font environ 800 prisonniers. Alors Augereau, profitant du mouvement, fait repasser l'Alpone, et les soldats, qui naguère avaient fui lâchement, marchant avec intrépidité, repoussent l'ennemi, qui laisse le terrain couvert de morts, battent partout la charge, et bientôt le village et le pont sont en notre pouvoir. L'ennemi, en pleine déroute, nous abandonne environ 150 prisonniers et 8 caissons de munitions et se retire sur Villanova.

Peu de temps après la prise du village, on vient dire à Augereau qu'il y avait dans un château environ 800 Autrichiens qui, se trouvant coupés, s'étaient réfugiés là pour se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le général envoya de suite des forces pour les bloquer, avec ordre au commandant de sommer les troupes de se rendre, et, en cas de refus, de mettre le feu au château. L'officier autrichien n'ayant pas répondu à la seconde sommation, on se disposa à mettre le feu. L'ennemi veut capituler, on lui dé-

clare qu'il sera prisonnier de guerre et traité avec toute la loyauté française ; alors ils déposent les armes au nombre de 600.

Pendant ce temps, la division prenait position sur la droite d'Arcole, et celle de Massena, qui était venue par la chaussée, occupa une partie du village et la gauche sur la route de San-Bonifacio. A la nuit, l'ennemi fait avancer deux bataillons frais sur la route de San-Bonifacio, attaque et veut s'emparer du pont. Déjà il obtient quelques succès. Le général Massena, qui se trouvait dans cette partie, eut beaucoup de peine à maintenir le soldat. Mais le citoyen Delattre, ayant avancé les deux pièces qu'il commandait à la queue du pont, se met en batterie à portée de pistolet de l'ennemi, et parvient, par le feu vif et bien dirigé de ses pièces, à arrêter ces 2 bataillons, qui plient bientôt sur leur grand nombre de morts; on les poursuivit quelque temps; mais la nuit ne permit pas d'aller loin, et nos troupes restèrent en position au village d'Arcole.

Dans cette journée, on fit à l'ennemi environ 2,000 prisonniers, on lui prit 2 pièces et 10 caissons. Le nombre de ses morts et de ses blessés fut considérable. De notre côté, peu de morts et quelques blessés, parmi lesquels se trouvent les généraux de brigade Robert et Gardanne. Le même jour, d'après les ordres du général en chef, une compagnie du 2e bataillon de la 40e fut mis à la disposition du général Lespinasse pour faire le service de l'artillerie.

N° XXVII.

(Chapitre VI, page 271.)

Bergame, 5 nivôse an v (25 décembre 1796).

BARAGUEY D'HILLIERS AU CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR.

Le général en chef m'ayant chargé de prendre possession de la forteresse de Bergame par ruse ou par force, les 2e et 3e bataillons de la 67e (1,100 hommes), 200 dragons du 3e régiment, 120 canonniers avec 4 pièces dont 2 de 3, un détachement de

20 sapeurs avec des munitions et des outils, se réunirent pour cette expédition à Cassano le 3 et le 4 nivôse. J'envoyai dans la nuit du 3 au 4 le 2e bataillon de la 57e loger à Arezano, bourg situé à 2 milles de Bergame, avec ordre de me faire préparer des vivres et des logements pour 7 à 8 mille hommes. Je marchai sur le même point avec le reste des troupes, et le 4 au matin j'y arrivai vers deux heures après midi. J'avais dépêché dès le matin à Bergame le capitaine du génie Robineau, pour demander des vivres et un logement dans la ville basse pour 6,000 hommes pour la nuit. Mon projet était de la tromper par cette démarche sur mes véritables intentions. Elle savait que j'avais des vues pacifiques et s'empressa de préparer tout ce qui était nécessaire aux besoins des troupes annoncées. Celles que je commandais repartirent de Stefano vers 4 heures après midi, laissant entre les derniers pelotons du corps de bataille de doubles intervalles, de manière à arriver à Bergame à la chute du jour, en faisant une très-longue colonne. J'avais peu de forces réelles, je voulais tromper sur leur étendue. J'entrai dans la ville basse à la tête de la cavalerie. La garde vénitienne m'opposa quelque résistance à la porte; je la forçai, et, sous prétexte de vouloir parler au gouverneur, je me portai rapidement vers la porte San-Antonio de la ville haute. Elle était fermée et le pont-levis levé. Sous le même prétexte d'avoir à parler au gouverneur et que je le passerai seul, le pont s'abaisse. Les dragons s'en emparent aussitôt, enferment la garde vénitienne dans le corps-de-garde. Toute la cavalerie reste en colonne sur les ponts, afin d'assurer le libre passage de l'infanterie qui la suivait. Lorsque cette première opération fut faite, je me portai au palais du gouverneur, dont je brusquai également l'entrée, et, aussitôt qu'il fut arrivé, je le sommai de me laisser mettre garnison française dans le château et de le faire évacuer par la garnison vénitienne. Le gouverneur, qui mit quelque temps à éluder ma demande, céda enfin aux menaces répétées que je lui fis. Il employa la force pour remplir les ordres dont l'exécution m'était remise..... Le 3e bataillon de la 57e monta dans le château et en prit possession, le reste des troupes campa dans la ville haute.

BARAGUEY D'HILLIERS.

N° XXVIII.

(Chapitre VI, page 281.)

Ronco, le 22 nivôse an v (11 janvier 1797).

AUGEREAU A MASSENA.

« Je reçois, mon cher camarade, une lettre du général Bal- » land par laquelle il m'annonce d'une manière positive que l'en- » nemi doit tenter cette nuit le passage de l'Adige sur deux points » au-dessous de Legnago : l'un à Boara, l'autre à Bagasso près » Castagnara. Il m'assure avoir des renseignements certains, que » 24 pontons sont déjà en route à cet effet ; si les espions sont » fidèles, on devrait se tranquilliser sur Ronco et Verone, à » moins de supposer à l'ennemi une armée très-forte, ce qu'aucun » rapport jusqu'ici n'a annoncé et ce qui ne paraît pas vraisem- » blable lorsqu'on suppose que c'est par Riva qu'il se propose de » pénétrer sur Mantoue. Dans tous les cas, je vais donner les » ordres nécessaires pour opposer la plus vigoureuse résistance » aux efforts d'Alvintzy.

» Je vous fais part de cette nouvelle pour que vous dirigiez vos » mouvements en conséquence des projets annoncés.

» Je vous prie de faire part de ma lettre aux généraux Joubert, » Rey et Serurier.

» AUGEREAU. »

N° XXIX.

(*Chapitre VI, page* 287).

Rapport des 23, 24, 25, 26 *nivôse an* v (12, 13, 14, 15 *janvier* 1797).

Caprino, 29 nivôse an v (18 janvier 1797).

JOUBERT AU GÉNÉRAL EN CHEF.

J'étais prévenu d'un mouvement de l'ennemi, comme je vous l'avais écrit. Le chef de brigade de la 17e légère, Fornesy, prévint le général Vial que l'ennemi s'approchait la nuit du 22 au 23; chacun fut à son poste le matin. L'ennemi vint effectivement: son avant-garde, composée de 5 à 6,000 hommes, attaqua avec toute la vigueur possible et tâcha de pénétrer surtout par Ferrara. Le général Vial avait pris toutes ses dispositions; pendant 4 heures le terrain fut vivement disputé, enfin les Autrichiens gagnèrent les premiers retranchements.

J'arrivai à cet instant avec le général Mayer; je lui indiquai de la main une colonne à rallier et à ramener au combat, j'en pris une autre, nous joignîmes nos efforts à ceux du général Vial, et bientôt tout fut repris et l'ennemi ne songea plus qu'à tirailler. Un renfort considérable que reçurent les Autrichiens, plus fort que le corps d'attaque, nous retint dans nos retranchements. Nous fîmes ce jour-là une centaine de prisonniers: l'ennemi compta près de 600 blessés et de 200 morts; notre perte en blessés fut de 50 et quelques morts. La nuit j'opérai ma retraite, je vous en donnai les motifs: ils étaient que l'ennemi avait fait filer 4,000 hommes par le lac et qu'il avait tourné mes positions jusque sur Caprino pendant la nuit.

Le 24 se passa à former notre ligne de bataille et à attendre l'ennemi. Il engagea une vigoureuse fusillade sur San-Marco, mais chacun garda son terrain; la 22e eut ce jour-là dans la retraite une centaine de prisonniers et nous en fîmes davantage; l'ennemi s'était porté sur nos derrières et il avait fallu que la 22e lui passât sur le corps. J'avais fait ma retraite sur une crête,

entre Rivoli et Corona, qui dominait les villages de Pazzone, San-Martino et Caprino, Rivoli et les ouvrages retranchés à la gorge d'In canale.

Vous connaissez les dispositions de la bataille du 25, je commandais la droite; deux drapeaux furent enlevés de suite par la brigade de Vial et celle du général Sandos. Il fallait escalader un morne escarpé où l'ennemi avait mis toutes ses forces; jamais combat plus chaud! Le général Sandos, le chef de brigade Fornesy, Croisier chef de bataillon, tous deux de la 17ᵉ, furent blessés assez dangereusement; Destaing, chef de la 4ᵉ, et Chavardès, de la 22ᵉ, le furent légèrement.

La 33ᵉ faisait les plus grands efforts et nous aurions enfin triomphé si la gauche n'eût plié. Son mouvement arrêta l'ardeur de la droite qui cependant soutint vivement les efforts de l'ennemi sur le terrain qu'elle avait gagné; voyant enfin que la gauche et le centre étaient en désordre et que des colonnes ennemies étaient sur nos derrières, je quittai la droite et je vins au centre; j'y vis le général Berthier occupé de la retraite. Je la fis faire en ordre et envoyai dire qu'on tînt à la Chapelle-San-Marco.

Vial avait prévenu mes désirs et s'y distingua; nous arrivâmes au plateau qui couvre le chemin de Rivoli à Incanale. La 14ᵉ y était en bataille. Elle fondit sur l'ennemi, nous profitâmes de l'ardeur des troupes et le combat se soutint; mais enfin un nouveau désordre nous ramena sur le chemin de Rivoli, au plateau retranché qui venait d'être évacué; déjà l'ennemi y faisait déboucher sa cavalerie, déjà une colonne de 3,000 hommes venue d'Incanale s'emparait des retranchements et y amenait 5 pièces de canon.

Les tirailleurs ennemis arrivaient par les ravins jusque près de Rivoli. Le cas était désespérant; je demande au général Berthier 2 escadrons de cavalerie, et je lui dis qu'une charge qu'ils feraient sur le plateau qui domine le chemin et où se répandait l'infanterie venue de Corona, tandis que je chargerais la colonne arrivant d'Incanale pour empêcher sa jonction avec le corps de bataille ennemi, que cette charge, dis-je, faite avec la 14ᵉ et les autres demi-brigades déjà ralliées, pouvait seule nous sauver.

Les ordres furent donnés, le mouvement fut rapide; bientôt le 22ᵉ de chasseurs à cheval et les différents détachements de cava-

lerie eurent balayé les plateaux supérieurs ; bientôt nous eûmes culbuté leur colonne de cavalerie sur les pièces de canon et sur l'infanterie venant en masse d'Incanale ; bientôt nous eûmes repris à la baïonnette les ouvrages avec 5 pièces de canon à l'ennemi et des caissons. Le général Lebley fut blessé à cette charge ; la victoire fut dès lors décidée devant notre front.

Le reste de la journée se passa en canonnades au retranchement et à la poursuite de l'ennemi du côté de Pazzone. Nous fîmes dans ce moment 1,500 prisonniers.

La 4e, la 17e, la 22e légères et la 23e de bataille ont fait des efforts inouïs sur la montagne, la 14e soutint le choc de l'ennemi et arrêta ses succès ; la 39e s'est bien comportée à la défense et à la reprise des ouvrages.

La nuit du 25 au 26, le général Vial fit reprendre par la 4e légère la chapelle San-Marco que la longueur du combat de la veille avait fait négliger. Les Autrichiens y mettaient la plus grande importance, elle fut reprise deux fois, et enfin elle nous resta. Ce combat qui commençait 2 heures avant le jour et qui conduisit nos troupes au morne où elles s'étaient arrêtées la veille, m'inquiétait beaucoup, parce qu'il y avait de grandes lacunes dans la ligne (chose naturelle le lendemain d'une grande affaire), et que le général Rey n'arrivait point. Enfin il paraît entre 8 et 9 heures, je le place au centre et lui ordonne de fournir aux deux ailes.

Le général Baraguey d'Hilliers, arrivé avant lui avec un bataillon, s'avance sur Pazzone à la hauteur de Vial ; 3 pièces de montagne placées au-dessus de San-Martino nous inquiétaient par leur feu. J'ordonne alors à l'adjudant-général Vaud de se mettre en marche par Caprino avec la 85e de bataille et la 29e légère, de jeter des éclaireurs dans la gorge de montagnes, et, en tournant toujours l'ennemi par la gauche, de le prévenir à la Corona. Dès lors toutes les colonnes eurent de l'ensemble dans leurs mouvements ; le feu du canon cessa bientôt. Il fut pris par les troupes du général Baraguey et la gauche de Vial. Le morne fut emporté, et l'ennemi s'enfuit en désordre laissant partout des armes et des prisonniers.

Vaud exécuta son mouvement avec hardiesse. Il enfonça tout ce qui s'opposait à lui. Sa colonne arriva à Corona au moment

où l'ennemi allait y arriver aussi pour prendre la route du col Gombione : Vial les poursuivit vivement; les Autrichiens n'eurent plus que l'échelle de Brentino pour retraite. Nos troupes les y écrasaient avec des pierres et la mousqueterie. Le passage fut bientôt encombré par 80 morts, la trompette sonna jusqu'à trois fois pour capituler.

Le corps franc de Mahony, les débris des régiments qui nous avaient combattu la veille posèrent les armes au nombre de 6,000 hommes; 200 hommes de cavalerie et Alvintzi couraient les grandes aventures dans des gorges impraticables. Beaucoup d'officiers supérieurs, on dit même généraux, s'y sont précipités.

La 85e de bataille et la 29e légère ont fait merveille ce jour-là; la 29e a perdu pour quelque temps le brave Marchi, son chef, qui a eu la jambe cassée d'un coup de feu, le 25.

L'adjudant-général Vaud a servi non-seulement dans cette affaire, mais encore dans toutes avec une intelligence et un courage qui n'a pas été remarqué de moi seul.

Vous pourrez hardiment en faire un général de brigade. Il excellera à commander des demi-brigades de chasseurs.

Fornesy, chef de la 17e, aurait déjà dû, depuis longtemps, avoir ce grade. Rien n'égale son courage et sa continuelle activité, il laisse des chefs de bataillon dignes de le remplacer.

Argod et généralement tous les officiers qui ont servi avec moi se sont distingués; les lettres des généraux de brigade, que je joins à ce rapport, vous indiqueront les autres qui ont bien fait dans les brigades.

Je demande pour le citoyen Pannetier, lieutenant, mon aide-de-camp, le grade de capitaine. Je vous prie de vous informer auprès du général Massena, qui l'employa le 25, s'il ne mérite pas davantage. Il s'est distingué avec moi depuis Cosseria sans avancement.

Le général de division,

JOUBERT.

N° XXX.

(*Chapitre VI*, *page* 287.)

Pazzone, 27 nivôse an v (16 janvier 1797).

VIAL AU GÉNÉRAL JOUBERT.

Je pense, général, que vous êtes suffisamment instruit de ce qui s'est passé dans la brigade que je commande, le 23, jour où elle fut attaquée à Montebaldo et Ferrara, ainsi que le jour de la retraite sur la ligne de San-Marco, et le 25, jour de la première bataille.

Le rapport que vous m'avez demandé doit porter plus particulièrement sur les opérations de la journée du 26 et sur la conduite militaire des personnes qui ont servi sous mes ordres.

Vous me donnâtes, le soir du 25, l'ordre de prendre de nouveau les hauteurs de San-Marco, que nous avons si longtemps disputées durant le jour. Dès que je jugeai que l'ennemi fatigué pouvait être livré au sommeil, je fis monter à la chapelle la 4e légère, qui s'en empara avec facilité; mais deux heures avant le jour elle fut attaquée par l'ennemi. J'y fis monter la 17e, mais elle n'arriva point à temps. Cependant elle fut reprise encore, puis de nouveau disputée, quand l'arrivée de la 22e décida absolument l'affaire. L'ennemi fut successivement chassé de toutes les positions que nous avions occupées la veille. La fusillade fut longue; j'avais fait demander des cartouches. A la pointe du jour je fis encore monter un bataillon de la 33e pour soutenir le feu, et une heure après les cartouches que j'avais demandées étaient arrivées. L'ennemi fut débusqué de tout le revers de la montagne; et les troupes étaient si animées, qu'elles s'engagèrent un peu dans cette partie-là. L'ennemi en profita et les prit presque en flanc avec deux pièces de canon qu'il plaça sur le plateau en arrière de San-Martino. Je m'étais considérablement dégarni sur mon centre et sur ma gauche; n'ayant plus de troupes disponibles, je vous fis demander du renfort. La 29e légère était fort loin de moi sur ma gauche; il y avait entre elle et moi une lacune par où l'ennemi

eût pu facilement me tourner. J'envoyai une compagnie de grenadiers de la 33e s'emparer de la maison qui est en avant et un peu à gauche du plateau où la veille étaient nos deux pièces d'artillerie, et une seconde compagnie se répandit en éclaireurs tout à fait sur ma gauche. Vous m'aviez annoncé une colonne de renfort : elle arriva. Je montrai à l'adjudant-général Partouneaux et au général Baraguey, qui étaient à la tête, la nature du terrain, la position de l'ennemi, les dispositions que j'avais faites, et leur dis que ce que je croyais de meilleur dans l'état des choses était d'aller s'emparer de la hauteur qui est à la gauche de Saint-Martin, et de tourner en même temps les pièces de l'ennemi. Cela fut exécuté sur-le-champ et avec la plus grande promptitude. Les pièces furent enlevées; le général divisonnaire Rey était arrivé un peu avant. Je donnai alors à l'adjudant-général Argod, qui était sur la crête de la montagne, l'ordre de pousser vivement l'ennemi; j'en fis autant dans le bas : il fut bientôt mis en déroute. Nous le poursuivîmes jusqu'à la Corona, où l'adjudant-général Vaux venait d'arriver par le chemin des montagnes de gauche. L'ennemi fut fort étonné de se voir pris par un second crochet, et il se précipita dans l'escalier du monastère. Enfin la colonne qui avait débarqué du lac de Garda, conduite par l'adjoint Curnillon, coupa ceux des ennemis qui avaient le plus gagné de vitesse.

La plus grande partie des prisonniers que je vous ai envoyés ont été faits sur la crête et le revers de la montagne de droite, dans le fond, où est Porcino, et dans l'escalier de la Madonna.

Tous les corps ont donné ce jour-là avec le courage le plus intrépide, quoiqu'ils eussent perdu la veille la plupart de leurs officiers supérieurs.

Je crois, général, devoir vous citer, parmi les personnes qui se sont le plus particulièrement distinguées dans ces diverses journées, l'adjudant-général Argod. Le 25, quand je vis les troupes de la plaine céder aux efforts de l'ennemi, je lui donnai l'ordre de tenir bon sur la plus haute crête de San-Marco, où tous les chefs avaient été blessés la veille; je ralliai sur le morne voisin, afin de favoriser sa retraite si elle devenait nécessaire. Argod ne songea à se retirer que quand il fut entièrement cerné par l'ennemi, qui avait déjà désarmé plusieurs de ses compagnons. Il leur

ordonna alors de s'ouvrir un passage à la baïonnette : officiers et soldats, tous fondirent dessus avec intrépidité; quelques-uns succombèrent, mais la plus grande partie arriva enfin à nous par un chemin affreux entre l'ennemi et un précipice.

Les chefs de brigade Chavardès et Destaing ont reçu une forte contusion à la jambe. Le chef de brigade Fournesy a eu la main percée d'une balle.

Je dois les plus grands éloges à ces officiers, ainsi qu'aux citoyens :

Lévêque, chef de bataillon de la 9e légère.

Lenay, lieutenant dans la 22e légère.

Lamotthe (Gaspard), adjoint à l'adjudant-général Argod.

Renard, capitaine dans la 22e légère.

Froment, adjudant-major dans la 22e.

Delaunay, capitaine à la 17e, proposé pour le grade de chef de bataillon.

Damerville, capitaine à la 22e, proposé de même, et qui a eu l'épaule cassée d'un coup de feu.

Rodrigue, capitaine à la 22e, fait prisonnier sur la crête de San-Marco.

La plupart de ces officiers ont tenu avec moi à la chapelle jusqu'au dernier moment; ils méritent que vous vous occupiez de leur avancement.

Vous trouverez ci-joint un rapport que m'a fait sur le même objet l'adjudant-général Argod.

Quoique l'adjudant-général Vaux n'ait pas été sous mes ordres, je crois ne pouvoir me dispenser de lui payer le tribut d'éloges qu'il a si bien mérité; je l'ai vu se conduire avec le courage le plus intrépide dans plusieurs occasions.

Il est sans doute d'autres personnes qui méritent d'être citées, mais j'attends pour les faire connaître les rapports des commandants des corps.

Le général de brigade,

VIAL.

N° XXXI.

(*Chapitre VI, page* 306.)

Isola della Scala, 28 nivôse an v (17 janvier 1797).

L'ADJUDANT-GÉNÉRAL WOLF AU GÉNÉRAL AUGEREAU.

Le 24, à 11 heures du soir, l'ennemi se présente vis-à-vis Anghiari, situé à un mille et demi de Legnago, qui, par ce rapprochement, était sans canon et gardé par très-peu de monde, malgré les avantages que ce lieu présente pour opérer un passage. 6 pièces d'artillerie de différents calibres sont de suite établies sur la rive gauche de l'Adige, et protégent par leur feu 3 barques mises à l'eau, lesquelles, chargées de troupes, se portent sur la rive droite de ce fleuve. 12 hommes seulement d'un détachement de 107 hommes de la 5e légère se trouvent à Anghiari, le surplus étant disséminé sur une étendue de 3 ou 4 milles le long de cette rive; ils font quelques décharges, mais sont mis en fuite par un ennemi déjà très-supérieur, après avoir perdu 3 hommes. Le chef de cette troupe fait avertir sur-le-champ le commandant de Legnago, celui d'un cantonnement à Roverchiara, et le quartier-général de Ronco; le général Guieu envoie au général Bon, qui était à Roverchiara, ordre de marcher à l'ennemi avec 4 compagnies de la 51e de ligne et les dragons du 9e, forts de 140 hommes. Avant leur arrivée, l'ennemi a le temps de se grossir, d'avancer son pont et de passer du canon; néanmoins il est attaqué avec vigueur et succès. Un détachement de dragons le pousse hors du village; là, la route est barrée par des voitures. Ne pouvant aller plus loin, l'Autrichien se sert avec avantage d'un obusier et de quelques autres pièces. Nos troupes, après un feu des plus vifs soutenu pendant quatre heures, se retirent et prennent position pour attendre du renfort. Le jour arrive enfin, mais les secours sont lents et précaires; 400 hommes de la 4e de ligne, que le général de division Guieu fait partir de Ronco, arrivent avec du canon, faible secours contre un ennemi déjà puissant. Cependant à 8 heures du matin l'attaque recommence avec une

vigueur étonnante, et dure jusqu'à midi sans rien de décisif. L'ennemi fait un mouvement sur notre droite, qui nous oblige à lui opposer des troupes qui, en nous dégarnissant, montrent notre faiblesse. Le général ordonne aux dragons d'étonner l'ennemi par leur audace; en effet, leur chef intrépide les conduit au travers de 4 ou 5,000 hommes, double 5 pièces de canon, et à droite et à gauche fait mettre bas les armes. Tout était à nous, si l'infanterie eût pu arriver en nombre avec célérité. L'ennemi a honte de sa défaite et reprend ses armes, et 70 seulement ont été emmenés. Dénués d'autres secours, la retraite est ordonnée; elle s'est faite sur Ronco au petit pas et dans le plus grand ordre.

Cette nuit 160 autres prisonniers ont été faits par une de nos patrouilles commandée par le citoyen Lebas, chef de bataillon de la 4e de bataille. Dans l'instant même nous apprenons que notre communication est rétablie avec le général Augereau (on s'occupe en ce moment de ramasser quelques fuyards de l'ennemi). Dans la nuit du 26 au 27, toutes les troupes aux ordres du général divisionnaire Guieu ont reçu l'ordre de partir; la colonne s'est mise en marche à 11 heures du soir, et elle est arrivée le matin du 27 à Isola della Scala.

WOLF.

N° XXXII.

(*Chapitre VII*, *page* 335.)

ÉTAT DE SITUATION DE L'ARMÉE D'ITALIE A LA REPRISE DES HOSTILITÉS, LE 15 VENTOSE AN V (5 MARS 1797).

BONAPARTE, *général en chef;*

BERTHIER, *chef d'état-major;* LESPINASSE, *commandant l'artillerie.*

Numéros des divisions.	*Généraux de division.*	*Généraux de brigade.*	*Adjudants-généraux.*	*Noms des corps.*	*Totaux.*
1re *Division*, avec 14 bouches à feu.	MASSENA.	MOTTE. MENARD. BRUNE. RAMPON.	ESCALE. SOLIGNAC. SORNET.	2e légère. 20e. 18e. 25e. 32e de ligne.	8,897
				10e de chasseurs. 3e de dragons.	653
				175 artilleurs.	175
2e *Division*..	AUGEREAU. GUIEU.	VALTER. POINT. VERDIER. BON. LAFONT.	DUPHOT. GILLI-VIEUX. BOYER.	27e légère. 4e de ligne. 40e. 43e. 51e.	9,165
				1er de hussards. 24e de chasseurs. 9e de dragons. 5e de cavalerie.	857
				193 artilleurs.	193
3e *Division*, avec 12 bouches à feu.	SERURIER. CHABOT.	DAVIN. CHARTON. MEYER. BEAUMONT.	DUGOMMIER. BROUARD. NOEL HUARD.	21e légère. 12e de ligne. 64e. 69e. 6e.	6,074
				25e de chasseurs.	227
				242 artilleurs.	242
4e *Division*..	BERNADOTTE.	MURAT. FIORELLA. FRIANT. CHABRAN.	MIREUR. SARRAZIN. TRUFON.	15e légère. 30e de ligne. 55e. 61e. 88e. 4e de chasseurs. 14e de dragons.	6,800
5e *Division*..	JOUBERT.	BARAGUEY. PELLETIER. VIAL. MONNIER. BELLIARD. VAUD. DAVID. SERVIEZ.	ARGOD. LIEBAUD. BLONDAUD.	4e légère. 17e. 22e. 29e. 18e de ligne. 14e. 33e. 68e. 85e.	10,500
				22e de chasseurs. 5e de dragons. 8e id.	900
				225 artilleurs.	225
				A reporter..	44,908

Numéros des divisions.	*Généraux de division.*	*Généraux de brigade.*	*Adjudants-généraux.*	*Noms des corps.*	*Totaux.*
				Report. .	44,908
6ᵉ *Division*. .	Rey.	Vergez. . . . . Chevalier. . . .	Partouneaux. Flavigny. . . .	11ᵉ légère. 12ᵉ. 39ᵉ de ligne. 58ᵉ.	2,500
7ᵉ *Division*. .	Dallemagne.	Pijon. . . . . . . Vavay. . . . . . Dufresse. . . .	Valentin. . . . Raimbaud. . .	26ᵉ légère. 5ᵉ de ligne. 93ᵉ.	4,600
8ᵉ *Division*, avec 23 bouches à feu.	Victor.	Lanusse. . . . . Rusca. . . . . . Chambarlhiac.	Rivaud.	5ᵉ légère. 18ᵉ. 57ᵉ. Cavalerie à pied. 7ᵉ de hussards. 18ᵉ de dragons. 189 artilleurs.	6,466
				Total de l'armée active. .	58,474

Non compris les troupes des divisions territoriales :

1ʳᵉ de Lombardie, général de brigade Lasalcette. . . . . 500 hommes.
2ᵉ de l'Adige, général de division Delmas. 1,974
3ᵉ de Tortone, général de brigade Guillot. 961
4ᵉ de Coni, général de division Casabianca. 650
5ᵉ de Nice, général de division Garnier. 1,900
6ᵉ de Livourne, général de division Vaubois. 1,226
7ᵉ place de Mantoue, général de brigade Miollis. 1,495

Total... 8,706

(*Tiré du Dépôt de la guerre*)

N° XXXIII.

(*Chapitre VII, page* 350.)

Sacile, 25 ventôse an v (15 mars 1797).

BERTHIER A JOUBERT.

Pour opérer la jonction des divisions qui sont dans le Tyrol avec les divisions qui sont dans le Frioul, il faut que celles du Frioul passent le Tagliamento, s'emparent de la position d'Osopo, forcent les gorges de la Ponteba et arrivent dans la vallée de la Drave.

Les divisions du Tyrol doivent arriver à Brixen et chasser les ennemis au delà de la haute chaine des montagnes qui séparent Innsbruck de Brixen; mais il peut arriver des événements que les chances de la guerre ordonnent de prévoir.

1° Les divisions du Tyrol peuvent être battues, obligées même de prendre la ligne de Mori ou celle de Rivoli; elles peuvent être forcées au camp retranché de Castelnovo et réduites à défendre le Mincio, ou même à se mettre à couvert sous Mantoue.

2° L'ennemi peut chercher à pénétrer par Feltre et Primolano pour rompre notre communication, quoique ce parti paraisse bien difficile dans la situation actuelle des choses.

3° Enfin il peut arriver que, par un mouvement quelconque, les divisions qui sont dans le Frioul soient débordées par la droite ou par la gauche, et que dès lors une tête de colonne se présente sur la Piave et même sur la Brenta, avant les divisions du Frioul.

Dans le cas où la première hypothèse viendrait à se réaliser, je vous fais passer un ordre dont vous ne vous servirez que dans cette supposition et qui vous donne le commandement des divisions situées dans le Mantouan, ainsi que de la Lombardie et de tout le pays compris entre l'Oglio et l'Adige.

Dans tous ces cas, vous devez approvisionner et tenir Peschiera et Porto-Legnago, Mantoue et Pizzighettone, vous placer entre le Pô et Mantoue, de manière à pouvoir vous nourrir par ce

fleuve, et tomber sur les derrières de l'ennemi s'il osait s'avancer dans le Milanais; enfin prévenir le général Sahuguet, pour qu'il se concentre, avec toutes les forces qu'il aurait de ce côté-là, dans le château de Ferrare. Au reste, le général en chef vous donnera, selon que les événements l'exigeront, toutes les instructions qui vous seront nécessaires, ne doutant pas que dans toutes les circonstances vous n'agissiez conformément à l'esprit de la guerre que nous faisons. Vous sentez que dans le cas où vous seriez battu, il faut que vous disputiez toutes les positions et fassiez usage de toutes les ressources de l'art et des localités, pour donner le temps aux divisions du Frioul de prendre des mesures.

BERTHIER.

N° XXXIV.

(*Chapitre VI, page* 365.)

Bolzano, 11 germinal an V (31 mars 1797).

JOUBERT AU GÉNÉRAL EN CHEF.

Loudon, retiré à Meran avec ses débris, n'y a pas perdu son temps; tandis que je chassais l'ennemi de Brixen et de Muhlbach, il organisait un corps de paysans et formait un plan d'attaque sur Bolzano, où il ne restait plus que la 26e légère et la 39e de ligne. Le 8, le général Delmas, qui commande cette partie, était venu se concerter avec moi à Brixen pour que je lui donnasse du renfort. J'avais prévenu ses désirs; il avait trouvé en route les 5e et 33e, qui devaient arriver le 9 au matin à Bolzano. London faisait précisément ce jour-là son attaque. A 8 heures du matin, le général Pijon fut attaqué, sur la route qui va de Bolzano à Meran, par une colonne d'infanterie; en même temps 3 ou 4,000 paysans, formés en bataillons, commandés par des officiers autrichiens et mêlés avec 400 soldats d'élite qui faisaient la tête de leurs pelotons, se précipitaient de la montagne sur le

flanc de Botzen défendu par la seule 39e; le feu était vigoureusement soutenu de toutes parts. Pijon avait déjà eu de l'avantage sur l'infanterie avec la 26e; mais les paysans tenaient bon à cause de leur nombre, lorsque la brave 33e arrivant au pas de charge, ce fut le coup de mort pour les nouveaux bataillons. On attaqua alors de tous côtés la montagne, les paysans furent mis en déroute avec une perte considérable et totalement dispersés; il y eut 200 Autrichiens de pris. Le général Delmas, qui trouva l'affaire engagée à son arrivée, se loue des dispositions des généraux et de l'ardeur des troupes.

Loudon croyait entrer à Bolzano, il préparait dans cet espoir un ample dîner dans une maison de la montagne; mais la 26e, qui s'est comportée avec bravoure à cette affaire, est survenue malencontreusement et a profité du dîner du général autrichien.

Vous voyez, général, d'après ce rapport, ce que je puis attendre des habitants. Malheureusement le pillage des villages par les traîneurs est le prétexte du soulèvement général; mais il est une vérité, c'est qu'il est entré dans la politique machiavélique des Autrichiens de provoquer eux-mêmes les dévastations. Les villages étaient déserts et pillés déjà par eux à notre arrivée, et ils mettaient eux-mêmes le feu aux habitations. Enfin il est clair que les Autrichiens, persuadés de l'insuffisance de leurs troupes, ont tout fait pour nous mettre à dos les Tyroliens. Au reste, il y a une grande mésintelligence entre les compagnies italiennes et les Allemands. 300 brasseliers italiens sont venus rendre leurs armes et ont été envoyés dans leur pays. La vallée de Nos est bien disposée en notre faveur. Jusqu'ici, je n'ai fait qu'opposer la force à la force vis-à-vis des paysans; la dernière affaire paraît les avoir ramenés à la raison. Plusieurs rentrent. J'attendrai encore pour guerroyer contre eux.

Je vous observe, général, que le corps qui se trouve à Brixen est tout à fait en l'air et qu'il peut être coupé tous les jours. Lorsque votre expédition le permettra, que vous ne craindrez plus les forces qui d'Innsbruck peuvent marcher sur Klagenfurth, il sera très-prudent de faire replier ce corps sur Botzen ou de donner aux 3 divisions une direction nouvelle, car il est dangereux, dans un pays soulevé, d'avoir une gorge de 6 lieues qui sépare 2 corps. Au reste, j'ai donné des ordres pour faire enlever

tout ce qui se trouvait à Brixen; et, s'il arrivait des événements, je ferai tout pour sauver les troupes qui y sont.

Salut et respect. JOUBERT.

Loudon se renferme à Meran. J'attire 2,000 hommes de plus à Bolzano, et je viens m'y établir; j'ai à présent 6,000 hommes qui couvrent Brixen, 800 hommes à Clausen et 7,000 à Botzen.

N° XXXV.

(*Chapitre VII*, *page* 370.)

Milan, 30 ventôse an V (20 mars 1797).

LANDRIEUX AU GÉNÉRAL AUGEREAU.

Mon général,

Les malheureux Vénitiens, écrasés sous le joug du despotisme, n'attendaient que l'arrivée des Français ou la déclaration de l'indépendance de la Lombardie pour s'en débarrasser. Divers bruits de paix les alarmaient, ils s'adressèrent à moi; je leur donnai des conseils, et ils sont libres. Ils m'ont nommé général en chef de leurs troupes; leur reconnaissance, plutôt que mes moyens, leur a fait faire cette démarche.

Ce qu'il y a de singulier dans cet événement, c'est que le résident de Venise à Milan m'a écrit une lettre de compliments sur cette élection, « persuadé, dit-il, que je suis plus capable qu'un » autre de m'entendre avec le gouvernement vénitien pour cal» mer les troubles et faire accorder aux populations ce qu'il y aura » de juste dans leurs demandes... La connaissance qu'il a de » mon caractère lui persuade que je serai plutôt le médiateur » entre la République et les mécontents, que le général des usur» pateurs du gouvernement. »

Le général Bonaparte fera sans doute part de cet événement au Directoire. Au cas que ma lettre vous parvienne promptement, je vous prie de la communiquer aux directeurs et de les assurer que

les Français ne se sont mêlés ni en blanc ni en noir dans cette affaire, quoique les malveillants aient fait circuler sur-le-champ de prétendues proclamations du peuple bergamasque et brescian, dans lesquelles il est dit malicieusement que les Français l'ont aidé.

Si l'ambassadeur de Venise réclamait à Paris, il faut lui répondre que, s'il y a eu une petite affaire entre les sapeurs de la légion lombarde et la cavalerie de Battaglia, c'est que cette cavalerie les a attaqués. Voici ce fait intéressant qui met le Directoire en état de répondre à tout l'univers sur la prétendue violation de neutralité : par hasard, une centaine de sapeurs de la légion lombarde partirent de Milan, pour se rendre à Peschiera, par la route ordinaire, celle de Brescia. Battaglia était averti par ses espions d'une attaque prochaine des Bergamasques ; il envoya sur-le-champ un détachement de 100 cavaliers vénitiens pour harceler leur avant-garde ; ces cavaliers se trompèrent et prirent les Lombards (qui de leur côté ne savaient rien) pour les Bergamasques ; les Lombards attaqués se défendirent vaillamment et prirent 50 chevaux ; les autres s'enfuirent en désordre à Brescia et y semèrent l'épouvante ; les patriotes en profitèrent, ainsi que de l'arrivée des Bergamasques par un chemin voisin ; en deux heures, tout fut fini.

Je vous écris à la hâte, le courrier va partir. Je vous embrasse. Arrivez donc : *on se bat, on triomphe, et vous n'y êtes pas.*

Salut fraternel.

LANDRIEUX.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Coup d'œil rétrospectif sur les causes et les résultats du 13 vendémiaire. 1
Situation intérieure de la république à la fin de 1795. 5
Réorganisation de l'état militaire de la république. 6
Plan de campagne du Directoire pour l'armée d'Italie. 8
Scherer refuse de l'exécuter. . . . . *ibid.*
Le dénûment de l'armée. 10
Il donne sa démission et Bonaparte est nommé général en chef de l'armée d'Italie. 11
Ses mesures préliminaires. . . . . *ibid.*
Situation et emplacement des armées opposées. 14
Les alliés prennent l'initiative. 19
Leur plan d'opérations. . . . . *ibid.*
Beaulieu attaque les avant-postes de notre droite à Voltri et les repousse sur Savone. 20
Argenteau attaque vainement la redoute de Monte-Legino; il est repoussé par Fornesy et Rampon. 22
Bonaparte attaque et bat les Autrichiens à Montenotte. 24
Combat à Cosseria et prise du général Provera. 29
Bataille de Dego, où l'ennemi est mis en fuite. 31
Vukassowich surprend cette position et Massena l'en chasse de nouveau. . 34
Échec essuyé par Serurier et Augereau devant le camp retranché de Ceva. 39
Mesures de sévérité prises contre les maraudeurs. 43
Colli évacue le camp retranché de Ceva et se retire sur Mondovi. 44
Il est poursuivi par les Français. . . . . *ibid.*
Combat de Mondovi, où les Sardes sont battus. . . . . *ibid.*

Le général Colli demande un armistice qui lui est refusé. 45
Les Autrichiens sont séparés des Piémontais. 46
Conclusion d'un armistice avec le roi de Sardaigne. 47

CHAPITRE II.

Les Napolitains s'emparent de Valence et l'armée autrichienne y repasse le Pô. 57
Massena franchit la Bormida et entre à Alexandrie. 58
Bonaparte surprend le passage du Pô à Plaisance. 59
Combats de Fombio et de Codogno. 60
Bonaparte se porte avec l'avant-garde sur l'Adda et en force le passage au pont de Lodi. 62
Beaulieu rallie Colli, jette garnison dans Mantoue et se retire sur le haut Mincio. 65
Réorganisation de l'armée française. . . . . *ibid.*
Massena précède Bonaparte à Milan. 66
Réception faite au général en chef par ses habitants. 67
Despinois commande le blocus du château, et l'armée se porte sur le Mincio. 72
Insurrections comprimées par les mesures énergiques de Bonaparte à Milan, à Bagnasco et à Pavie. 73
Tirage des numéros affectés aux demi-brigades. Force et emplacement de l'armée autrichienne derrière le Mincio. 75
Passage de cette rivière. 78
Blocus de Mantoue et occupation de Vérone. 83
Massena commande le corps d'observation destiné à en couvrir le siége. 86
Le général Mélas prend le commandement intérimaire de l'armée autrichienne et la cantonne en Tyrol. 90
Guerre de postes pendant six semaines.. 91
Embarras causés à Massena par la pénurie des subsistances. 94
Prise du château de Milan. 96
Opérations contre le pape, armistice de Bologne et occupation de Livourne. 98
Augereau étouffe l'insurrection de Lugo. 99
Siége de Mantoue. 100

CHAPITRE III.

Préparatifs de l'Autriche. 116
Aspect de l'Italie. . . . . *ibid.*
Plans d'opérations du maréchal Wurmser. 117
État et emplacement de l'armée française. 121
Attaque et prise du Montebaldo par les Autrichiens. 124
Succès de Quosdanowich sur la rive occidentale du lac de Garda. 127
Arrivée de Bonaparte à Peschiera et dispositions prises pour concentrer ses forces. 128

Entrevue du général en chef et d'Augereau à Roverbella, à la suite de laquelle Bonaparte ordonne de lever le siége de Mantoue. 133
Reprise de Salo et de Brescia. 137
Conseil de guerre à Montechiaro. 140
Combats de Lonato et de Castiglione. 142
Bataille de Castiglione. 150
Retraite des Impériaux et délivrance de Peschiera. 153
Massena reprend ses anciennes positions à la Corona. 158
L'armée autrichienne prend des quartiers de rafraîchissement en Tyrol et dans le Bassanais.. 163
Massena rectifie sa ligne. 165

CHAPITRE IV.

Misère de la division Massena. 167
Situation de l'armée française et embarras de Bonaparte 169
Plan d'opérations du maréchal Wurmser. 171
Bonaparte lui enlève l'initiative. 174
Combat de San-Marco. 175
Retraite de Davidowich derrière le Lavis. 177
Combat de Caliano à la suite duquel le corps du Tyrol se replie sur Botzen. 178
Wurmser, malgré les revers de son lieutenant, continue sa marche sur Mantoue. 180
Bonaparte se porte vers le bas Adige sur les derrières de Wurmser. . . . 182
Combat de Primolano. 183
Combat et prise de Bassano par les républicains. 184
Combats de Cerea et de Castellaro. 190
Bataille de Saint-Georges. 196
L'armée française prend des quartiers de rafraîchissement, et Massena est chargé de surveiller les opérations de Vaubois. 201
Sorties faites par la garnison de Mantoue. Situation politique de l'Italie. 205

CHAPITRE V.

Réorganisation de l'armée autrichienne. 215
Plan d'opérations du baron Alvintzy, il subordonne les opérations du corps du Frioul à celles du corps du Tyrol. 217
Situation de l'armée française. . . . . *ibid.*
Arrivée de l'armée autrichienne sur la Brenta. 219
Massena se replie sur Vicence. 221
Vaubois prend l'offensive et obtient d'abord quelques succès, mais Davidowich le force à repasser l'Adige.. 222
Massena marche sur Citadella, et Augereau sur Bassano. 224
Combats de Fontaniva et de Nove ; les deux divisions se replient sur Verone. 225

Massena est chargé de remédier à l'échec essuyé par Vaubois; ses dispositions. 228
Il rejoint sa division à Verone. 231
Combat de Caldiero. 232
Davidowich arrête son plan d'offensive. 235
Bonaparte passe l'Adige à Ronco pour tomber sur les derrières de l'armée impériale. 238
Journées d'Arcole. 241
Davidowich prend le Montebaldo, et pousse les Français en arrière de Rivoli; il est ramené sur Ala. 256
Alvintzy se retire avec le corps du Frioul sur la Brenta. 265
Sortie inutile de la garnison de Mantoue. 267

CHAPITRE VI.

Situation de l'armée française. 268
État politique de l'Italie. 270
Préparatifs de l'Autriche. 273
Plan d'opérations des Impériaux. 275
Provera se met en mouvement sur Legnago. 281
Bajalich menace Verone, et Alvintzy marche sur le Montebaldo. 282
Bonaparte devine le projet de son adversaire. 287
Défaite d'Alvintzy à Rivoli. 288
Provera passe l'Adige à Anghiari et marche sur Mantoue. 304
Combats d'Anghiari et de Saint-Georges. 305
Bataille de la Favorite. Le corps de Provera met bas les armes. 308
Poursuite des débris de l'armée impériale dans le Frioul et en Tyrol. . . 311
Capitulation de Mantoue. 317
L'armée française prend une position d'observation. . . . . *ibid.*

CHAPITRE VII.

Mesures prises par Bonaparte pour s'assurer des auxiliaires en Italie. . . . 322
Préparatifs des Autrichiens. 324
Coup d'œil topographique et militaire sur le théâtre de la guerre. 325
Plan de Bonaparte pour l'invasion de l'Autriche intérieure. 334
Il prend l'initiative. 335
Combat de Longarone, où Lusignan est fait prisonnier. 336
Le prince Charles réorganise son armée et la rassemble derrière le Tagliamento. 337
Passage de ce fleuve par les Français. 338
L'armée autrichienne se retire sur l'Isonzo. 341
Les Français franchissent cette barrière et prennent Gradisca. 343
Combat de Tarvis. 347

Guieu enlève la Chiusa-di-Pletz, et, de concert avec Massena, prend la division Bajalich et enlève l'artillerie et les bagages de l'armée. 349
L'archiduc réorganise de nouveau son armée et se retire sur Saint-Veit. . ibid.
Opérations de Joubert dans le Tyrol. 350
Il chasse les Autrichiens de la ligne du Lavis. 352
Combats de Salurn et de Botzen. 354
Le corps autrichien du Tyrol est séparé en deux. 355
Combat de Klausen. 356
Les Français occupent Brixen. 357
Bonaparte fait des propositions de paix qui sont refusées. 359
Combats de Dirnstein et d'Hundsmarckt. 360
L'empereur demande un armistice. 364
Événements en Tyrol. . . . . ibid.
Joubert se met en marche sur Lienz pour rejoindre l'armée par le Pusterthal, et reçoit à Spital avis de l'armistice. 366
Mesures prises par Bonaparte pour déjouer les mauvaises intentions du sénat de Venise. 367
Insurrections de Bergame, de Brescia et d'autres villes de la terre ferme. 368
Mesures prises par le sénat contre ces villes. 369
Contre-révolution. 371
Opérations militaires entre l'Oglio et l'Adige. . . . . ibid.
Pâques veronaises. 376
Les Français se retirent dans les trois forts qui sont cernés par les habitants de la ville et de la campagne. . . . . ibid.
Kilmaine dirige quatre colonnes sur Verone. 378
Combat de Croce-Bianca. 380
L'armistice conclu avec les Autrichiens met fin aux hostilités. 382
Capitulation de Verone. 383
Massena porte au Directoire les préliminaires de Leoben. 384

CHAPITRE VIII.

Véritables motifs de la mission de Massena. 388
Réception qui lui est faite par le Directoire. 389
Il prend connaissance de la situation de la république et des vues des partis qui divisent le Corps Législatif. 393
Le conseil des Cinq-Cents veut accuser le Directoire d'attenter à son autorité. 396
La majorité du Directoire engage les armées dans sa querelle. 397
Ouvertures faites par lui aux généraux en chef. . . . . ibid.
Entretien de Massena et de Bonaparte à son retour à Milan. 399
Discours de Bonaparte à l'armée à l'occasion de l'anniversaire du 14 juillet. 401
Adresses des divisions de l'armée d'Italie contre les royalistes, celle de la division Massena est dictée dans le même esprit. 402

Agitations dans les deux conseils au sujet d'un mouvement de troupes ordonné par le Directoire dans le rayon constitutionnel. 403
Le Directoire s'en excuse et ne peut s'en justifier. 404
Bonaparte envoie à Paris Augereau et Bernadotte. . . . . *ibid.*
Inquiétudes du Directoire sur l'attitude de Bonaparte. . . . . *ibid.*
Augereau est nommé commandant de la 17e division militaire. 405
Préparatifs hostiles du Directoire. 406
Journées des 17 et 18 fructidor. *ibid.*
Conséquences probables du coup d'État de fructidor. . . . . *ibid.*
Correspondance sur ces journées entre le Directoire et Bonaparte, Augereau et Massena. 407
Massena va rejoindre sa division dans le Padouan; sa situation. 409
Épuisement et anarchie de cette province; mécontentement général. . . . 410
Mesures prises pour retenir les Padouans dans l'obéissance. . . . . *ibid.*
Convention secrète de Rastadt. . . . . *ibid.*
Traité de Campo-Formio. 414
Fâcheux effet produit sur les Padouans par la publication de ce traité. 415
La division Massena va cantonner dans le Plaisantin. 417
L'armée française évacue le pays au delà de l'Adige, et l'armée autrichienne en prend possession. 418

PIÈCES JUSTIFICATIVES DE LA CAMPAGNE DE 1796. 421
— DE 1797. 531

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

ERRATA.

TOME Ier.

Page 2, ligne 26, populaires, *lisez* : populaire.
Page 120, ligne 14, la gauche, *lisez :* le centre.

TOME II.

Page 114, ligne 1, plans d'opérations, *lisez :* plan.
Page 167, ligne 4, Calliano, *lisez :* Caliano.
Page 274, avant-dernière. — L'état major autrichien, *lisez :* Le chef d'état-major.

ERRATA.

TOME II.

Page 27, ligne 10, Cencio, *lisez :* Cengio.
Page 31, ligne 17, id. id.
Page 114, ligne 1, plans d'opérations, *lisez :* plan.
Page 118, ligne 13, Baryhi, *lisez :* Baryhe.
Page 123, ligne 1, Castello di Branzana, *lisez :* Castello di Branzone.
Page 161, ligne 6, Tori, *lisez :* Torri.
Page 167, ligne 4, Calliano, *lisez :* Caliano.
Page 274, avant-dernière. — L'état major autrichien, *lisez :* Le chef d'état-major.

